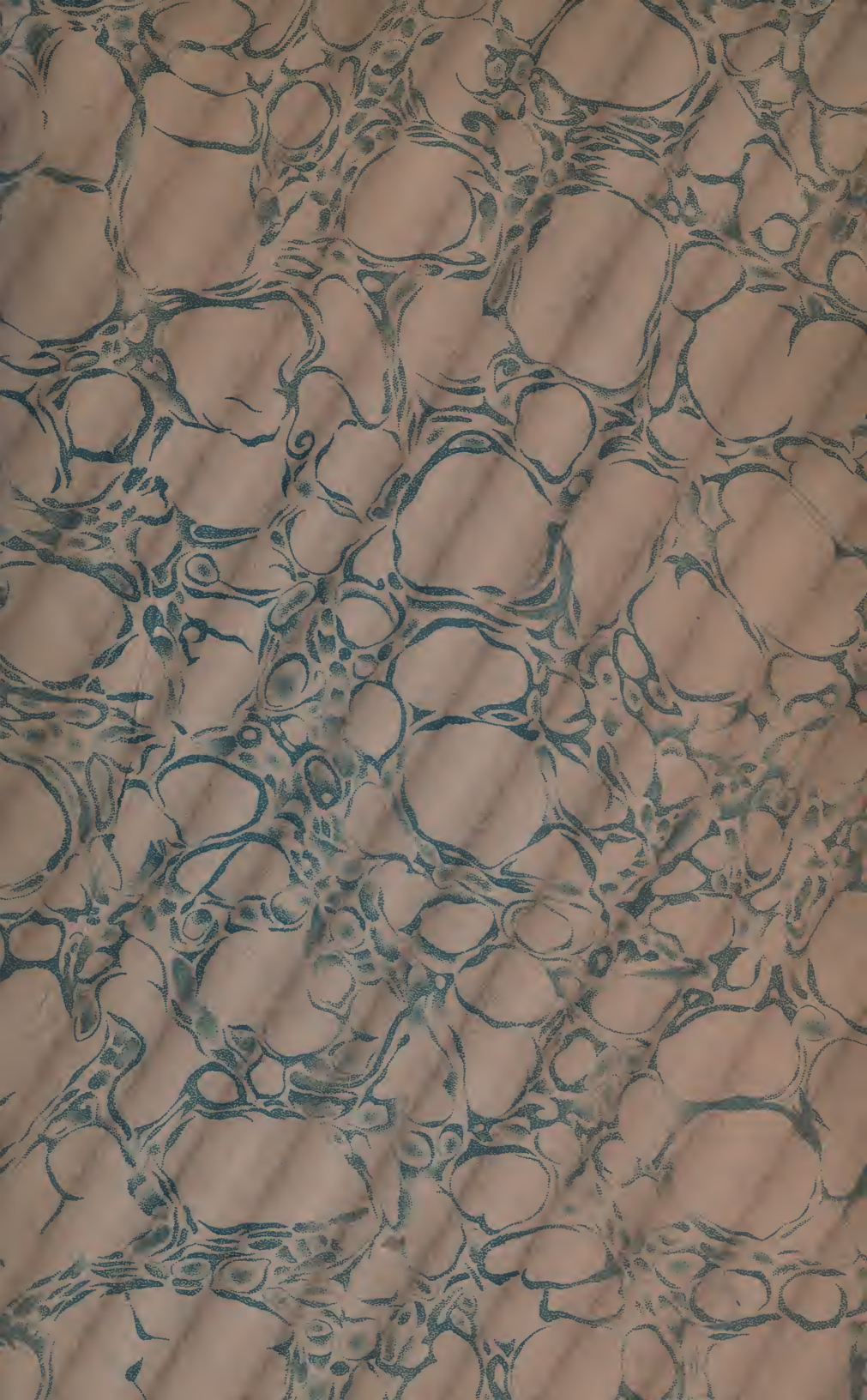


110 f
8/12

MÉMOIRES MILITAIRES

DU

MARÉCHAL JOURDAN

(GUERRE D'ESPAGNE)

Il a été tiré de cet ouvrage
dix exemplaires
sur papier du Japon, tous numérotés.

ÉMILE COLIN, IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-ET-M.)

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoiresmilitai00jouruoft

LE MARÉCHAL JOURDAN

Photographie d'une miniature de Fontallard (1811), appartenant à M. le comte Pisani Jourdan.

II
865m

MÉMOIRES MILITAIRES

DU

MARÉCHAL JOURDAN

(GUERRE D'ESPAGNE)

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

PUBLIÉS D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

PAR

M. LE VICOMTE DE GROUCHY

Jean Baptiste

17952
8/6/22

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

INTRODUCTION

J.-B. Jourdan est né à Limoges en 1762 ; dès l'âge de seize ans, il servit en Amérique et fut, en 1791, mis à la tête d'un bataillon de volontaires. Il suivit Dumouriez en Belgique et devint général de division en 1793 ; deux jours après la bataille d'Hondschoote, il fut nommé général en chef ; la bataille de Fleurus fut gagnée par lui en 1794.

Membre du conseil des Cinq-Cents, il y proposa la loi sur la conscription. Républicain sincère, Jourdan s'opposa aux projets du général Bonaparte, ce qui lui valut, après le 18 brumaire, d'être exclu du Corps législatif ; le Premier Consul l'envoya cependant comme ambassadeur extraordinaire en Piémont, et il fut président de la *Consulta* de ce pays.

Napoléon, en 1804, nomma Jourdan maréchal d'Empire, mais le laissa sans commandement important. En 1808, le Maréchal suivit le roi Joseph en Espagne, comme chef d'état-major; en 1814, il commanda la

7e division militaire, adhéra à la déchéance de l'Empereur et devint pair de France.

Après la révolution de Juillet, Jourdan fut appelé au gouvernement des Invalides qu'il conserva jusqu'à sa mort, en 1833.

Ses mémoires sur la guerre d'Espagne commencent en 1808. Le manuscrit nous en a été confié par son petit-fils, le comte Pisani-Jourdan, auquel nous adressons nos plus vifs remerciements pour nous avoir mis à même de le publier. Ces souvenirs sont fort importants ; le public, nous ne l'ignorons pas, a déjà pu en avoir un avant-goût, puisque M. Thiers a su s'en inspirer, et que le baron Ducasse leur a fait de larges emprunts pour son ouvrage sur le roi Joseph ; nous avons tenu cependant à en donner le texte intégral.

Jourdan, s'il est sévère pour Napoléon Ier, est plein de mansuétude pour Joseph, à qui il avait envoyé son travail en supprimant certains passages où il critiquait la politique de l'Empereur. Ce que nous publions aujourd'hui est la copie de l'exemplaire expurgé. On a retrouvé les fragments retranchés par le Maréchal : nous ne croyons pas devoir les publier.

Jourdan nous explique la défaveur dont il était victime dans la note que voici et qui termine ses mémoires. Laissons-lui donc la parole :

« Le ministre de la guerre, qui avait sous les yeux la correspondance du Maréchal, loin de songer à lui adresser des reproches, mandait au roi, après les événements, par sa lettre du 23 juillet 1813 :

» *Je suis persuadé que l'Empereur verra avec satisfaction dans les circonstances actuelles Votre Majesté s'étayer des conseils et de l'expérience de M. le maréchal Jourdan : son*

zèle et son dévouement le rendront, plus empressé que jamais de se rendre utile dans les circonstances actuelles et de justifier la confiance dont l'Empereur l'a honoré en le rendant, auprès de ses généraux, l'organe des ordres que Votre Majesté est autorisée à leur donner. »

Cependant l'Empereur manifesta plus tard l'intention de rendre le maréchal responsable des fautes commises pendant cette campagne.

Il lui fit demander :

« 1° Pourquoi on avait négligé aussi longtemps les provinces du Nord.

» Le Maréchal répondit par un passage de sa lettre au ministre, en date du 28 mars, ainsi conçu : *Avant de rendre compte à Votre Excellence des divers ordres que le roi a donnés, je crois lui devoir observer que si le nord de l'Espagne a été négligé, et les communications avec la France interrompues, il n'y a point de ma faute, puisqu'avant le départ du roi, de Salamanque, dans les premiers jours de décembre* 1812, *j'étais d'avis que le quartier général de Sa Majesté serait mieux placé à Valladolid qu'à Madrid.*

» 2° Pourquoi le quartier général n'avait pas quitté Madrid immédiatement après en avoir reçu l'ordre ?

» Pour toute raison, le maréchal se borna à rappeler le paragraphe de la lettre du ministre en date du 30 mars, ainsi conçu :

» *En cette occasion, monsieur le maréchal, Votre Excellence n'a pas manqué à sa sagacité ordinaire, et Elle a très bien vu les choses sous leur véritable jour, lorsqu'elle a cherché à empêcher toute espèce d'hésitation, et à faire entendre à Sa Majesté catholique que la continuation de son séjour à Madrid était, sous le rapport militaire, peu conforme au but des opérations.*

» 3° Pourquoi, en apprenant que l'armée ennemie entrait en campagne, on ne s'était pas hâté d'appeler le général Clausel ?

» Le Maréchal pria le ministre de mettre sous les yeux de l'Empereur la lettre qu'il lui avait écrite à ce sujet le 16 mai, et celle du 30 juin dans laquelle il lui disait : *Le roi, à qui j'ai soumis mes réflexions à cet égard, m'a dit qu'il ne croyait pas devoir rappeler les troupes qui sont dans le Nord, et qu'il avait écrit à Votre Excellence pour la prier de donner l'ordre à M. le général Clausel de les renvoyer si cela entrait dans les vues de Sa Majesté Impériale.* Il ajoutait que ce n'était qu'à Burgos que le roi s'était décidé à envoyer au général Clausel l'ordre de venir le joindre, et il terminait par faire remarquer que si cet ordre n'avait pas été expédié plus tôt, que s'il était parvenu trop tard au général Clausel, à cause de la difficulté des communications, que si, enfin, ceux qui lui furent adressés ensuite, ainsi qu'au général Foy, pour les engager à presser leur marche sur Vittoria, avaient été interceptés, il ne pouvait point en être responsable.

» 4° Pourquoi on n'avait songé qu'au dernier moment à renvoyer en France les réfugiés espagnols, qui embarrassaient la marche de l'armée et consommaient les subsistances, se mettant ensuite dans la nécessité de détacher des troupes pour les escorter à l'instant où tout faisait un devoir de les rassembler pour combattre ?

» Le Maréchal pria le ministre de mettre sous les yeux de l'Empereur les lettres qu'il lui avait écrites à ce sujet, le 28 avril et le 20 mai, et celles des 11 et 16 juin. Dans celle du 11, le maréchal disait : *En arrivant à Burgos, nous y avons trouvé réunis les nombreux convois des*

familles réfugiées qui nous avaient précédés. Partie de ces convois a été dirigée, le 10, *sur Vittoria, et l'autre partie se mettra en marche demain matin; mais si toute cette population reste à Vittoria, elle consommera toutes les ressources comme cela est arrivé à Burgos.* Dans celle du 16, il s'exprimait ainsi : *Toutes les familles réfugiées sont encore à Vittoria, où elles encombrent la ville et consomment les subsistances. Il eût été plus prudent de les diriger de suite sur Saint-Sébastien ou sur la France. Un tel encombrement peut avoir les conséquences les plus funestes. Il paraît qu'il faudra employer un gros corps de troupes pour l'escorte du convoi.*

» 5° Pourquoi on n'avait pas porté un corps sur la droite pour connaître et retarder la marche de l'armée anglaise sur le Haut-Èbre?

» Le Maréchal pria le ministre de relire sa lettre du 16 juin, par laquelle il lui rendait compte qu'il avait proposé de porter rapidement l'armée du Portugal sur Villarcayo, mais qu'il avait été seul de cet avis.

» 6° Enfin, pourquoi, au lieu de battre en retraite jusque sur Vittoria, on n'avait pas livré bataille dans les environs de Burgos?

» Le maréchal répéta ce qu'il avait déjà mandé au ministre par ses lettres des 30 juin et 10 juillet : *J'ignore,* disait-il, *si en donnant mon avis au roi, j'attire sur moi le poids de la responsabilité, tandis que Sa Majesté peut l'adopter ou le rejeter à sa volonté; mais je crois de mon devoir de déclarer que j'ai été d'avis qu'en combattant avant la réunion des troupes de l'armée du Portugal et de l'armée du Nord, on compromettrait l'armée. Je n'ignorais pas que la honte d'évacuer l'Espagne sans combattre retomberait particulièrement sur moi. Mais cette circonstance n'a pu me faire changer d'avis; j'étais trop convaincu de la supériorité des forces de*

l'ennemi. Je n'hésitais pas à sacrifier ma réputation à l'avantage de conserver intacte l'armée à Sa Majesté l'Empereur. Quand j'ai vu que la bataille était inévitable, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour la faire tourner à notre avantage. »

Malgré ces explications, qui semblent justifier pleinement le Maréchal, il fut exilé dans sa terre du Coudray, et son traitement fut réduit à 20,000 francs. Cependant, lorsque les affaires prirent, en France, une tournure alarmante, il écrivit à l'Empereur que, toujours bon Français et fidèle sujet, il offrait ses services pour la défense du trône et de la patrie. Napoléon l'appela à Paris, l'accueillit avec une extrême bonté, lui fit rembourser la portion du traitement qu'on lui avait retenue et le nomma gouverneur de la 15^{e} division militaire. Quoique le Maréchal n'eût jamais reçu de faveur de l'Empereur, et qu'au contraire, il eût été fort mal traité par lui, il lui resta fidèle jusqu'au dernier moment, et ne reconnut le gouvernement provisoire que quand il eut acquis la certitude de l'abdication.

Jourdan, dirons-nous en finissant, avait préparé des mémoires sur les guerres de la Révolution, de 1793 à 1799. Ils existent au ministère de la guerre, mais ne sont pas complets. Une partie de ce travail (la campagne de 1796) avait été publiée par le Maréchal lui-même pour répondre à une brochure du prince Charles : ce volume est aujourd'hui des plus rares.

MÉMOIRES MILITAIRES

DU

MARÉCHAL JOURDAN

CHAPITRE PREMIER

Situation de l'Europe, au commencement de 1808. — D. Emmanuel Godoy. — Fâcheux résultats pour l'Espagne de son alliance avec la France. — Proclamation du prince de la Paix. — Traité de Fontainebleau. — Dispositions contre le Portugal. — Événements de l'Escurial. — Entrée du général Junot à Lisbonne. — Infractions au traité de Fontainebleau. — Insurrection d'Aranjuez. — Abdication de Charles IV en faveur de son fils. — Entrée du grand-duc de Berg à Madrid. — Protestation de Charles IV contre son abdication. — Départ de Ferdinand de Madrid et son arrivée à Bayonne. — Négociations entre l'Empereur et Ferdinand. — Arrivée de Charles IV à Bayonne. — Insurrection des habitants de Madrid. — Abdication de Charles IV en faveur de Napoléon. — Adhésion de Ferdinand à l'abdication de son père. — L'Empereur proclame son frère Joseph roi d'Espagne et des Indes. — Réunion d'une Junte espagnole à Bayonne. — Elle discute et accepte une nouvelle constitution. — Le nouveau roi forme son ministère et sa maison. — Il entre dans son royaume, entouré de tous les Espagnols réunis à Bayonne.

Les changements opérés par la force des armes depuis l'avènement de Napoléon avaient reçu la sanction des traités à Tilsitt. Ainsi que l'Empereur l'annonça au Corps législatif, lors de l'ouverture de la session de 1807, la face politique de l'Europe était changée.

La Russie avait conservé l'intégrité de son territoire, s'était même approprié quelques districts du roi de Prusse, son allié, et ne devait pas tarder à s'emparer de la Finlande, mais ses armées ayant été battues dans toutes les rencontres, elle venait de perdre cette puissance d'opinion, toujours croissante depuis Pierre le Grand, qui avait rendu l'impératrice Catherine si redoutable. Observée de près par les corps d'armée qui occupaient le duché de Varsovie et tout le nord de l'Allemagne, elle se trouvait dans l'alternative de subir l'influence de la France, ou d'exposer ses provinces à être envahies. L'empereur Alexandre, dominé par cette considération, peut-être par le génie ou l'astuce de Napoléon, approuva ses projets sur la Péninsule et reçut, sans doute en échange de sa condescendance, l'espoir d'agrandir ses états aux dépens de ceux du Grand Seigneur.

L'expédition de Copenhague avait excité une indignation générale contre le cabinet de Londres et uni, plus fortement que jamais, le roi de Danemark au système de Napoléon.

L'Angleterre ne conservait d'allié que le roi de Suède, qui, bientôt, allait céder son trône à un soldat français ; ses vaisseaux, repoussés de tous les ports du continent, promenaient inutilement sur les mers le produit de son industrie et de ses colonies. Fléchissant sous le poids accablant de sa dette publique, elle n'eût pas tardé à succomber, si Napoléon ne lui eût procuré de nouveaux alliés par les craintes et les défiances qu'inspiraient son ambition, toujours croissante, et son peu de bonne foi dans les négociations.

L'Autriche, plus humiliée, peut-être, du ton de hauteur du cabinet des Tuileries que des dures conditions du traité de Presbourg, rétablissait en silence ses armées, et se préparait, avec cette persévérance qui distingua toujours le cabinet de Vienne, à profiter de la première occasion pour venger sa dignité offensée et reconquérir ses provinces perdues.

La maison de Brandebourg régnait encore, mais uniquement sous le bon plaisir et la dépendance de Napoléon. Ses États restaient dans des limites étroites, ses places fortes au pouvoir des troupes françaises, son matériel militaire détruit,

ses peuples épuisés par d'énormes contributions de guerre ; elle n'avait et ne pouvait avoir d'autre politique que celle qui lui était dictée par le cabinet des Tuileries.

L'Électeur de Saxe tenait la dignité royale de la munificence de Napoléon, quelques portions du territoire prussien avaient été réunies à ses états. Il régnait à Varsovie, sous le titre de grand-duc, mais, comme tous les rois et princes de l'Allemagne, il faisait partie de la confédération du Rhin. Ces princes confédérés n'étaient, en quelque sorte, que les feudataires du grand empire.

Jérôme, frère de Napoléon, venait de monter sur le trône de Westphalie ; son royaume était composé des provinces de la rive gauche de l'Elbe, dont le roi de Prusse avait été dépouillé, du Hanovre, de la Hesse-Cassel, et des lambeaux des États de quelques autres princes. L'Empereur disposait des ressources de ce pays, comme de celles de la France.

Louis, autre frère de Napoléon, régnait en Hollande ; mais, résistant avec fermeté, dans l'intérêt de ses sujets, aux volontés de l'Empereur, il perdit bientôt son trône. La Hollande fut réunie à la France : les villes hanséatiques subirent le même sort.

Napoléon dominait en Suisse, sous le titre de médiateur ; il régnait dans la Haute-Italie, et son frère Joseph à Naples. Un Bourbon, placé par lui sur le trône d'Etrurie, était sur le point d'en descendre. Rome et Florence allaient devenir des chefs-lieux de préfectures de l'Empire français.

Le Roi d'Espagne, allié de la France depuis le traité de Bâle, cherchait à effacer, par de nouvelles démonstrations de soumission, l'impression fâcheuse qu'avait produit, sur l'esprit de Napoléon, une proclamation singulière, dont nous aurons bientôt l'occasion de parler, publiée au moment où la querelle s'engageait entre la France et la Prusse. Un corps de troupes espagnoles, commandé par le général La Romana, gardait les côtes du Holstein, sous les ordres du prince de Pontecorvo. Nous ne tarderons pas à voir dans quelle déplorable situation se trouvait l'Espagne.

Le Prince régent de Portugal, menacé par une armée fran-

çaise réunie entre Bordeaux et Bayonne, se disposait à se réfugier au Brésil.

Enfin, la Turquie était l'alliée de la France, et en guerre avec l'Angleterre, la Sublime-Porte n'ignorait pas, sans doute, que Napoléon n'avait pas entièrement renoncé à ses projets sur l'Egypte, mais elle avait besoin de son appui contre un danger plus imminent, qui la menaçait du côté de la Russie. Elle était bien assurée que le secours de l'Angleterre contre la France ne lui manquerait pas, lorsqu'elle le réclamerait.

Telle était la situation de l'Europe, lorsque Napoléon entreprit de placer un prince de sa famille sur le trône d'Espagne. S'il eût réussi, la victoire et le temps auraient légitimé cette usurpation, comme ils en ont légitimé tant d'autres. Elle eût été décorée du nom pompeux de conquête, et si, dans l'avenir, les Espagnols avaient essayé de recouvrer leur indépendance, on les aurait, sans doute, abandonnés à la vengeance des conquérants, comme on abandonna les Grecs à la fureur des Ottomans. Si même ils se fussent bornés à tenter de resserrer dans de justes limites, l'autorité de leurs maîtres, tous les puissants de la terre se seraient écriés qu'aux rois seuls appartient le droit de donner des institutions aux peuples, et auraient fait marcher leurs armées pour châtier cette nation révolutionnaire. Mais si la politique loue et blâme les actes des souverains, suivant le temps et les circonstances, il n'en est pas de même de la morale : quel qu'eût été le résultat de l'entreprise de Napoléon, elle l'eût désapprouvée comme elle réprouve les intrigues et les perfidies auxquelles il eut recours pour aplanir les difficultés.

Avant de parcourir les événements qui précédèrent et préparèrent l'invasion de la Péninsule, également funeste à la France et à l'Espagne, il est nécessaire de faire connaître l'homme qui, pour le malheur de ce dernier peuple, en dirigeait l'administration.

D. Emmanuel Godoy, d'une famille peu considérable mais favorisé par la nature d'un extérieur avantageux, entra dans les gardes du corps du roi d'Espagne en 1787. La reine,

n'ayant pas tardé à le distinguer, il fut élevé rapidement aux premières dignités de l'État. En 1792, il était déjà lieutenant général, grand'croix de l'ordre de Charles III, chevalier de la Toison d'or, duc d'Alcudia, et chargé du ministère des affaires étrangères. En 1795, après la paix de Bâle, il fut créé prince de la Paix ; nommé capitaine-général, il s'allia à la famille royale en épousant Marie-Thérèse de Bourbon, nièce de Charles III. En 1797, il perdit un peu de sa faveur et quitta le ministère ; mais, bientôt après, il déjoua les intrigues de ses adversaires et les exila. Peu après on lui conféra le grade de généralissime, celui de grand-amiral, le titre d'altesse sérénissime, les honneurs d'infant, et on lui donna une garde particulière. Les ministres lui rendaient compte de leurs travaux, il nommait à tous les emplois et recevait les ambassadeurs. Sa cour était plus brillante et plus courue que celle du roi.

Une si grande faveur n'était pas, cependant, justifiée par les hautes qualités de celui qui en était l'objet. Voici le portrait qu'en ont tracé ses compatriotes, auteurs du premier volume de l'histoire de la guerre d'Espagne :

« Godoy dut à la nature une belle taille, une jolie figure, et un ensemble séduisant. Son jugement était naturellement sain, son intelligence extrême, et sa mémoire prodigieuse. Lorsque l'habitude l'eut familiarisé avec les affaires, ses décisions étaient promptes et heureuses ; il connaissait parfaitement les hommes, et les employait avec un tact particulier ; mais ces dispositions naturelles n'avaient point été cultivées par l'éducation. Godoy ne savait point d'autre langue que la sienne, qu'il parlait, même, incorrectement ; ses manières n'avaient rien de distingué ; ses expressions étaient triviales, quelquefois grossières ; son style était barbare ; il ignorait les notions les plus simples et les plus élémentaires des sciences et des arts, ne savait pas un mot d'histoire et de géographie. Aussi, dans la longue carrière de sa faveur, joua-t-il toujours mal son rôle dans les scènes d'apparat : à la vérité, la fortune ne lui avait pas donné le temps d'étudier.

» Transporté, comme par enchantement, d'une caserne à

l'apogée du pouvoir, sa raison n'était formée, ni par l'expérience de l'âge, ni par celle du malheur. Narcisse de sa personne, il donnait à sa toilette une importance ridicule et soignait son teint comme aurait pu le faire une jolie femme. Il était avare et cupide, il s'occupait des plus petits détails de la dépense, acceptait les plus modiques présents, était mesquin dans ceux qu'il faisait lui-même ; il touchait les moindres émoluments de ses moindres places.

» Il n'avait aucun goût pour l'état militaire, il aimait à se chamarrer de plaques, de cordons et de broderies, mais il ne paraissait jamais dans les revues ni dans les parades, et ne commandait jamais les troupes dans les manœuvres.

» Son cœur lâche était insensible à l'enthousiasme de la célébrité. Il protégea quelques littérateurs courtisans et flatteurs, mais il les protégea comme un homme qui préfère l'argent aux éloges, et un présent métallique à la meilleure des odes de Melendez ! Il était petit dans son orgueil, obscène et libertin dans ses plaisirs, scandaleusement impie dans sa religion ; malgré son luxe il était avare ; il fut lâche, quelquefois cruel, d'un caractère violent, mais jamais sanguinaire, soit par crainte ou par égoïsme. La moindre contradiction lui était insupportable ; tous ceux qui l'offensaient étaient aussitôt exilés de Madrid, mais il leur conservait leurs appointements ; rarement il les privait de la liberté, jamais il n'en fit périr aucun. »

Tel était l'homme qui, ayant pris un empire absolu sur l'esprit de ses maîtres, attira, par les vices de son administration, les plus grands désastres sur sa patrie.

Le roi d'Espagne, l'un des souverains coalisés en 1793 contre la République française, voyant ses armées battues, ses provinces envahies, entra en négociations avec le comité de Salut public. Le traité de Bâle, du 22 juillet 1795, mit un terme aux hostilités. La France restitua toutes ses conquêtes, l'Espagne lui céda la partie de Saint-Domingue qui lui appartenait, tous les rapports politiques et commerciaux furent rétablis comme avant la guerre ; par un traité subséquent, les deux puissances contractèrent une alliance offensive et

défensive, et s'engagèrent à se secourir mutuellement de leurs forces de terre et de mer.

Quoique Charles IV, à cause de sa parenté avec Louis XVI, eût un motif plus plausible que tout autre souverain de persister dans son inimitié contre la France, la guerre, et surtout une guerre malheureuse étant une grande calamité pour les peuples, on ne saurait le blâmer d'avoir fait sa paix avec la République, mais il était impolitique de sa part de s'allier avec un gouvernement qui avait expulsé une branche de sa famille du trône de France, et fait tomber la tête de Louis XVI sur l'échafaud. Il était également contraire à ses intérêts de s'assujettir, sans aucune utilité pour ses peuples, à des sacrifices de toute espèce, pour faire triompher la République, tandis qu'en se brouillant avec l'Angleterre contre laquelle son nouvel allié ne pouvait le secourir, il compromettait la sûreté de ses vastes possessions d'outre-mer, consommait la ruine de son commerce, et préparait celle de sa marine militaire et de ses finances.

M. l'abbé de Pradt prétend que le cabinet de Madrid fut entraîné dans cette fausse politique par l'espoir de placer plus tard un fils de Charles IV sur le trône de France, d'autres écrivains ont assuré que le prince de la Paix sacrifia les intérêts de son pays à une riche vaisselle d'or qui lui fut offerte de la part du gouvernement français ; quoi qu'il en soit, aussitôt que l'Angleterre eut connaissance de cette alliance, elle déclara la guerre à l'Espagne. Les bâtiments marchands de celle-ci devinrent la proie des corsaires anglais, ses flottes battues dans toutes les rencontres éprouvèrent des pertes considérables, le séjour prolongé d'une de ses escadres dans les ports de France lui occasionna de grandes dépenses, la ville de Cadix essuya les désastres d'un bombardement, enfin, à la paix d'Amiens, elle fut obligée de renoncer à l'île de la Trinité en faveur de l'Angleterre.

Bientôt de nouvelles contestations s'élevèrent entre le cabinet des Tuileries et celui de Londres, au sujet de l'île de Malte, et les hostilités recommencèrent. Le prince de la Paix, dans l'espérance d'éviter une seconde guerre avec la Grande-

Bretagne, offrit au ministère français de lui payer un subside de six millions par an, en remplacement des secours stipulés par le traité d'alliance; sa proposition fut acceptée, mais le ministère anglais ayant eu connaissance de cet arrangement, ordonna à ses escadres, sans aucune déclaration de guerre préalable, de s'emparer des frégates venant de Buenos-Ayres et de saisir les nombreux bâtiments marchands que l'Espagne avait mis en mer, dans la confiance de voir sa neutralité respectée.

Napoléon, sous le prétexte de combattre l'ennemi commun, disposa dans son intérêt particulier des ressources de son allié comme des siennes propres, exigea son adhésion aux décrets par lesquels il voulait exclure du continent le commerce anglais et employa une partie des troupes espagnoles, d'abord en Toscane, puis sur les côtes de la Baltique. Les communications de la cour de Madrid avec ses possessions d'Amérique devenant chaque jour plus rares et plus difficiles, les liens qui les unissaient à la métropole se relâchèrent ; les chefs s'accoutumèrent à disposer des ressources locales, sous prétexte de mettre le pays en état de défense, et des idées d'indépendance s'introduisirent dans l'esprit des peuples. Enfin, l'Espagne perdit le reste de ses escadres, sa dette publique s'accrut de plus d'un milliard, et néanmoins son armée était incomplète, mal payée et mal entretenue, ses places fortes dans le plus mauvais état et manquant de la plupart des objets nécessaires à leur défense.

Cependant le prince de la Paix, voyant la guerre prête à s'allumer entre la France et la Prusse soutenue par la Russie, supposa qu'une nouvelle coalition allait se former et se disposa à faire cause commune avec les ennemis de Napoléon, dont il croyait la chute inévitable. On ne saurait le blâmer d'avoir eu la pensée de profiter d'une occasion qui lui paraissait favorable pour rompre une alliance si funeste à sa patrie ; mais, au lieu de se préparer en secret et de ne manifester ses intentions que quand le moment d'agir serait venu, il adressa, le 3 octobre 1806, une proclamation véhémente au peuple espagnol, pour l'exciter à courir aux armes.

Quoique cette proclamation fût rédigée de manière à pouvoir être interprétée suivant les circonstances, il était aisé de reconnaître qu'elle était dirigée contre la France, et non pas contre l'empereur du Maroc, ainsi que Godoy chercha à le persuader à Napoléon, lorsqu'il sut qu'il avait été victorieux à Iéna. Il lui envoya, à cet effet, une ambassade extraordinaire, pour tâcher de lui faire prendre le change sur les intentions du cabinet de Madrid, et le féliciter sur son triomphe. L'Empereur feignit d'être satisfait des explications qu'on lui donna et prépara sa vengeance dans le silence du cabinet.

M. l'abbé de Pradt paraît persuadé que c'est à cette imprudente proclamation qu'il faut attribuer l'entreprise sur l'Espagne. Elle en fut, sans doute, le prétexte, peut-être même elle en précipita l'époque, car l'Empereur, ayant acquis la certitude des sentiments malveillants du cabinet de Madrid, dut se hâter de se débarrasser d'un ennemi qui pouvait lui nuire, s'il se trouvait engagé au nord dans une guerre dont les chances seraient incertaines ; mais nous croyons que le projet d'expulser la dynastie régnante était dans sa pensée depuis longtemps. Nous fondons notre opinion sur un long entretien que ce prince eut à Vérone, en 1805, avec l'auteur des présents mémoires, dans lequel, cherchant à démontrer la nécessité de rétablir l'empire d'Occident, tant pour l'affermissement de sa dynastie que pour la sûreté de la France, il répéta plusieurs fois qu'un Bourbon sur le trône d'Espagne était un voisin trop dangereux.

L'Empereur, de retour à Paris, après la paix de Tilsitt, s'occupa sérieusement des affaires de la Péninsule ; le manifeste du prince de la Paix lui offrait un motif légitime de déclarer la guerre à l'Espagne ; la nation, mécontente au dernier point, serait vraisemblement restée étrangère à cette querelle, peut-être même s'en serait-elle félicitée dans l'espoir de la chute prochaine d'un favori qu'elle arborait. Le roi Charles, sans armée et sans finances, aurait été réduit promptement à la nécessité de recourir à la loi du vainqueur, et l'Empereur, suivant l'usage des puissants qui dépouillent les faibles, aurait justifié sa conquête par des motifs de sû-

reté et de convenances. On ne conçoit pas pourquoi, au lieu de suivre cette voie, il prit celle de la ruse et de la perfidie.

D. E. Godoy se trouvait dans une situation critique. Il n'ignorait pas que sa trop fameuse proclamation avait fort irrité l'Empereur, et que, si ce monarque exigeait son éloignement, il l'obtiendrait de la faiblesse de Charles IV ; il savait que sa disgrâce serait célébrée dans toute l'Espagne comme l'événement le plus heureux ; enfin, il avait à redouter le ressentiment du prince des Asturies quand il succéderait à son père. Espérant désarmer le courroux de Napoléon, et trouver, même auprès de lui, appui contre le danger qui le menaçait, il lui envoya D. Isquierdo pour lui renouveler les protestations de sa soumission la plus entière à toutes ses volontés.

L'Empereur profita de la peur et de l'ambition du favori pour le faire concourir à l'accomplissement de ses desseins. Un traité et une convention secrète, relative à ce traité, furent signés à Fontainebleau le 27 octobre 1807, par le grand maréchal du Palais, Duroc, au nom de l'Empereur et par Don Isquierdo, au nom du roi d'Espagne. Les principales dispositions de ces actes diplomatiques portaient :

1° Que le roi d'Étrurie cédait ses États d'Italie à l'Empereur ;

2° Que la ville d'Oporto et la province d'Entre-Minho et Duero seraient données au roi d'Étrurie, qui prendrait le titre de roi de Lusitanie septentrionale ;

3° Que la province de l'Alemtejo et le royaume des Algarves seraient possédés en toute souveraineté par le prince de la Paix, qui prendrait le titre de prince des Algarves ;

4° Que les autres provinces portugaises resteraient en dépôt, jusqu'à la paix générale, et qu'alors on en disposerait suivant les circonstances ;

5° Que le roi d'Espagne serait reconnu par l'Empereur des Français, dans trois ans, au plus tard, comme empereur des deux Amériques, et qu'il aurait le droit d'investiture sur les nouvelles principautés de Portugal, si les dynasties régnantes venaient à s'éteindre ;

6° Qu'une armée française de 25,000 hommes, soutenue par trois divisions espagnoles, ferait exécuter le traité;

7° Qu'une autre armée française de 40,000 hommes serait réunie à Bayonne et se tiendrait prête à entrer en Espagne, pour marcher sur le Portugal, si les Anglais y envoyaient des renforts.

Ainsi, le prince de la Paix, pour satisfaire son ambition, et pour pourvoir à sa sûreté personnelle, faisait participer son maître aux actes les plus iniques. Les troupes espagnoles allaient aider à dépouiller de ses États du continent le prince du Portugal, uni par les liens du sang au roi Catholique. Ce faible monarque cédait, au nom du roi d'Étrurie, son petit-fils, le plus beau pays de l'Italie, en échange d'une province montueuse, peu fertile et dépeuplée, située dans le nord du Portugal, et fournissait à l'Empereur l'occasion d'inonder l'Espagne de ses troupes, sous le prétexte d'aller secourir celles qui seraient en Portugal. On ne sait, en vérité, ce qui cause le plus d'étonnement, de l'aveuglement du prince, ou de la perfidie du favori.

L'Empereur n'avait pas attendu la signature du traité pour faire ses préparatifs contre le Portugal. Dès le mois d'août, il avait fait signifier au comte de Lima, ambassadeur de Portugal à Paris, qu'il eût à transmettre à sa cour les trois propositions suivantes :

1° Que les ports du Portugal fussent fermés au commerce anglais; 2° qu'on arrêtât et qu'on renvoyât aussitôt tous les sujets de la Grande-Bretagne; 3° que leurs biens, meubles et immeubles fussent séquestrés. On exigeait une réponse catégorique dans un court délai; en même temps, un corps de 25,000 hommes s'était rassemblé entre Bordeaux et Bayonne, sous les ordres du général Junot, et avait pris le nom d'armée d'observation de la Gironde.

Le prince-régent, ayant inutilement essayé de se soustraire aux dures conditions qui lui étaient imposées par l'offre de sacrifices pécuniaires, consentit à rappeler son ambassadeur de Londres, à renvoyer celui d'Angleterre et à fermer ses ports aux vaisseaux de cette puissance; mais il refusa for-

mellement de faire arrêter les sujets de la Grande-Bretagne et de séquestrer leurs propriétés, annonçant que, si on persistait à exiger l'exécution de cette disposition, et si des troupes étrangères entraient dans ses États, il se retirerait au Brésil ; l'Empereur, n'étant pas satisfait de cette réponse, ordonna au général Junot de marcher contre le Portugal. La tête de ce corps d'armée se trouvait près de Valladolid, lorsque le traité de Fontainebleau fut connu à Madrid.

A la même époque, l'Espagne fut plongée dans la consternation, en apprenant par un décret du roi, daté de l'Escurial, le 30 octobre, que l'héritier de la couronne venait de perdre la liberté et que sa vie était en danger.

Le prince des Asturies était veuf de Marie-Antoinette, fille du roi de Naples. Du vivant de cette princesse, qui avait un grand ascendant sur l'esprit de son mari, la reine Caroline, sa mère, essaya d'introduire à la cour d'Espagne sa haine contre la France. Cette intrigue n'aboutit qu'à faire naître des dissensions dans la famille royale. Le favori éloigna l'héritier du trône de la connaissance des affaires, et fit observer toutes ses démarches. Après la mort de la princesse, Godoy chercha à se rapprocher du prince, et même à lui faire épouser Louise de Bourbon, sa belle-sœur ; mais, Ferdinand ayant repoussé ses avances et témoigné de l'éloignement pour l'alliance qu'on lui proposait, la haine qu'ils se portaient réciproquement devint plus active et la division continua à régner entre le prince et ses parents.

Les amis de Ferdinand, parmi lesquels se trouvait le chanoine Escoïquiz, son précepteur, lui insinuèrent, soit de bonne foi, soit en haine de Godoy, que celui-ci ourdissait sourdement des trames pour l'opprimer au moment où le roi Charles viendrait à mourir, et que son intention était d'usurper le trône, ou de conserver, sous un titre quelconque, l'autorité absolue dont il jouissait. Pour déconcerter ces projets, vrais ou supposés, ils conseillaient au prince de témoigner à l'Empereur le désir d'épouser une princesse de sa famille. Des conférences secrètes eurent lieu, à ce sujet, entre l'ambassadeur de France et le chanoine. Le premier ayant demandé

que Ferdinand manifestât lui-même ses intentions, ce prince lui fit remettre, pour l'Empereur, une lettre par laquelle, après avoir exprimé ses sentiments *d'admiration, de respect, d'estime et d'attachement pour Sa Majesté Impériale et Royale, et imploré sa puissante protection, il le priait de lui accorder l'honneur de s'allier à une auguste princesse de sa famille et d'aplanir toutes les difficultés et faire disparaître tous les obstacles qui pourraient s'opposer à cet objet de ses vœux.* Cette lettre resta sans réponse.

Le prince de la Paix ne tarda pas à avoir connaissance de cette négociation. Craignant d'être sacrifié au ressentiment de Ferdinand, si l'Empereur approuvait l'alliance proposée, il chercha à parer le coup dont il était menacé, en attirant sur la tête du prince toute la colère du roi, son père. Il fit, à cet effet, parvenir à Charles IV une lettre anonyme qui l'informait que son fils tramait une conspiration contre son trône et sa vie. Le roi, effrayé, se transporta dans l'appartement du prince, saisit ses papiers, lui demanda son épée, le déclara prisonnier d'État, et créa une commission de onze membres du conseil suprême de Castille pour faire son procès et celui de tous ses serviteurs. Cependant, il résulta des explications que donna Ferdinand et de l'examen de ses papiers qu'on n'avait à lui reprocher que la lettre écrite à l'Empereur, à l'insu de son père, et un brevet de généralissime, délivré au duc de l'Infantado, à la fin de 1806, pour le cas seulement où le roi, qui était sérieusement malade, viendrait à mourir, avec pleins pouvoirs de faire ce qui serait convenable, si quelqu'un se mettait en état de le troubler dans l'exercice de sa souveraineté.

Le favori reconnut bientôt que les juges ne condamneraient pas l'héritier de la couronne, pour des actes qui prouvaient, à la vérité, que le prince le soupçonnait de porter ses vues ambitieuses jusque sur le trône, mais dans lesquels on n'apercevait aucune trace de desseins criminels contre la personne du roi, ni contre son autorité. En outre, des cris d'indignation s'élevèrent de toutes parts contre lui ; on l'accusait hautement de vouloir sacrifier Ferdinand, pour conserver

l'exercice du pouvoir absolu, et, même, pour succéder à Charles IV. L'audace du favori recula devant ces obstacles ; n'osant persister dans le désir de faire périr le prince, il chercha à l'avilir. Après l'avoir effrayé sur les dangers de sa position, il lui insinua d'avoir recours à la clémence de son père. Ferdinand eut, en effet, la faiblesse de se reconnaître coupable et de demander pardon. La reine, qui n'était pas étrangère aux menées du favori, parut intercéder pour son fils, et le roi pardonna.

Charles IV, qui avait accusé son fils, auprès de Napoléon, d'avoir formé *l'horrible projet de le détrôner et d'attenter à la vie de sa mère*, l'informa également du pardon qu'il venait de lui accorder. L'Empereur ne vit, dans cet événement, qu'une intrigue de cour, et exigea que dans la procédure qui s'instruisit contre les serviteurs de Ferdinand, il ne fut fait mention, ni de son ambassadeur, ni de la lettre du prince. Les juges les acquittèrent, ce qui n'empêcha pas Godoy de les envoyer en exil, loin de Madrid.

Don Pedro Cevallos, dans son *Exposé des moyens employés par l'empereur Napoléon pour usurper la couronne d'Espagne*, assure que ce fut M. de Beauharnais, ambassadeur de France, qui suggéra au Prince des Asturies l'idée de demander en mariage une princesse de la famille de Napoléon, et il insinue que la lettre anonyme qui instruisit le roi fut remise par un agent français employé à l'exécution du plan formé par l'Empereur pour jeter et fomenter la discorde parmi la famille royale d'Espagne. Pour admettre cette dernière accusation, il faudrait d'autres preuves que l'assertion de Cevallos, surtout quand on considère le ton haineux et passionné qui domine dans son écrit. Or, il est le seul qui ait adressé ce reproche à Napoléon, tandis que les auteurs qui ont publié le premier volume de l'histoire de la guerre d'Espagne, que nous avons déjà citée, disent expressément que ce fut Godoy qui fit parvenir la lettre et que l'employé français chargé de cette missive *n'agissait ni d'après les intentions de M. de Beauharnais, ni d'après celles de son souverain.*

Quant aux prétendues ouvertures faites par l'ambassadeur sur le projet de faire épouser à Ferdinand une princesse du sang impérial, le chanoine Escoïquiz a répété cette assertion dans son exposé publié en 1814, époque à laquelle il avait de bonnes raisons pour ne pas convenir qu'il avait fait les premières démarches ; mais lors de sa conversation avec Napoléon à Bayonne, en 1808, il passa sous silence ces prétendues ouvertures à l'ambassadeur, et rappela seulement que M. de Beauharnais avait sollicité une lettre du prince, qui manifestât ses intentions. D'ailleurs, il suffit de lire cette lettre pour rester convaincu qu'elle n'est point une réponse à une proposition antérieure.

S'il restait quelque doute à cet égard, nous citerions l'histoire de la guerre d'Espagne dont nous venons de parler ; on y trouve que les personnes attachées au prince *formèrent* le plan de demander à l'Empereur une de ses nièces en mariage pour Son Altesse Royale, et qu'il fallut commencer par sonder les dispositions de M. de Beauharnais, lesquelles ayant été jugées favorables, on lui confia le plan tout entier.

L'Empereur avait eu, en effet, le projet d'unir une de ses nièces à Ferdinand, mais, pour le manifester, il attendait que son frère Lucien, retiré à Rome, eût consenti à se séparer de sa femme. L'auteur des présents mémoires a connu les démarches que fit inutilement à ce sujet le roi Joseph, par ordre de l'Empereur, auprès de Lucien ; on lui offrait, pour prix du sacrifice qu'on exigeait de lui, la dignité de prince, et l'assurance de marier sa fille à l'héritier de Charles IV.

On se tromperait si on croyait apercevoir une contradiction entre le dessein de faire épouser une princesse de la famille impériale à Ferdinand et la conduite qu'on a tenue à son égard. A la vérité, l'Empereur n'avait pas l'intention de le laisser sur le trône d'Espagne, puisque, dès la fin de 1807, il avait communiqué au roi Joseph son intention de le placer sur ce trône ; mais il voulait reléguer les princes de la famille de Bourbon en Portugal, ou les transporter en Étrurie ; nous verrons bientôt qu'il en fit la proposition à Ferdinand, lorsqu'il était en son pouvoir.

Les événements de l'Escurial ne retardèrent pas la marche du général Junot ; le 30 novembre, il fit son entrée à Lisbonne, sans coup férir, mais non sans avoir perdu bien du monde, la plus grande partie de son matériel et la presque totalité de ses chevaux. Ces pertes énormes furent occasionnées par des marches d'une longueur extrême, dans la saison la plus mauvaise de l'année, à travers un pays montueux et aride, où l'on ne trouve que des chemins presque impraticables, où rien n'avait été préparé pour la subsistance des troupes. Cette armée, composée de conscrits nouvellement levés, ne pouvait supporter longtemps la rude épreuve à laquelle on les soumettait. Elle se débanda pour chercher des vivres ; les soldats, marchant par bandes, se livrèrent au pillage ; les paysans les assassinèrent d'autant plus aisément que plusieurs, n'ayant plus la force de porter leurs armes, les avaient abandonnées. Enfin, le désordre fut tel que si cinq à six mille Portugais eussent attaqué ces troupes éparpillées, exténuées par la faim et la fatigue, et en partie désarmées, il ne serait pas échappé un seul homme ; mais le prince-régent jugea à propos de n'opposer aucune résistance et de se réfugier au Brésil. Comme il n'entre pas dans notre plan de donner une relation de cette expédition, nous invitons ceux qui voudraient en connaître les plus minutieux détails à lire l'ouvrage publié par M. le lieutenant général baron Thiébault, en 1807. Toutefois, nous les engageons à parcourir en même temps l'*aperçu nouveau sur les campagnes des Français en Portugal en 1807, 1808, etc.*, attribué au général portugais Pamplona. Il est nécessaire de comparer ces deux écrits pour apprécier à leur juste valeur les éloges prodigués au général de l'armée française par son chef d'état-major.

A peine le général Junot était-il entré à Lisbonne, que l'Empereur, qui s'était rendu à Milan, fit signifier à la reine d'Etrurie d'abandonner ses États et de se retirer à Madrid, auprès du roi, son père, en attendant qu'elle pût aller prendre possession du nouveau royaume de Lusitanie septentrionale promis à son fils par le traité de Fontainebleau. Il donna ordre, en même temps, à trois nouveaux corps d'armée

d'entrer en Espagne, sans consulter et même sans prévenir la cour de Madrid, quoiqu'il fût stipulé par l'article 6 de la convention du 27 octobre qu'il n'entrerait de nouvelles troupes que quand les deux hautes parties contractantes se seraient mises d'accord pour cet effet.

Le général Dupont, avec 23,000 hommes, s'avança jusqu'à Valladolid, où il établit son quartier général. Le maréchal Moncey, commandant un corps de force à peu près égale, porta le sien à Burgos, après avoir fait occuper la Navarre et les trois provinces de Biscaye. Le général Duchesne entra en Catalogne à la tête de 12,000 hommes, et s'établit à Barcelone. Ce dernier corps était, soi-disant, destiné à marcher sur Cadix, pour, de là, se rendre dans le midi du Portugal.

Cette subite invasion donna des inquiétudes d'autant plus vives à la cour de Madrid, que les Anglais n'avaient encore fait aucun préparatif sérieux pour attaquer le général Junot; toutefois, répugnant à supposer que Napoléon était de mauvaise foi et comptant toujours sur l'accomplissement du traité de Fontainebleau, elle donna les ordres les plus formels aux commandants des provinces de pourvoir à tous les besoins des troupes de l'Empereur, de se mettre dans un accord parfait avec ses généraux, et de ne provoquer en aucune manière, même indirectement, leur inimitié et leur vengeance. D'un autre côté, le peuple, persuadé que les Français n'avaient d'autre dessein que celui de renverser le favori, et d'assurer à Ferdinand ses droits à la succession de son père, les accueillaient avec les démonstrations de l'amitié la plus cordiale ; mais la cour et le peuple ne tardèrent pas à être détrompés.

Dans les premiers jours de février 1808, on apprit que le général Junot venait de supprimer le gouvernement créé par le prince-régent au moment de son départ pour le Brésil; qu'il avait déclaré qu'à l'avenir le Portugal tout entier serait gouverné et administré par lui au nom de l'Empereur ; qu'il avait prononcé la confiscation de toutes les propriétés de la couronne, de la reine et des princes, et imposé au peuple

une contribution de cent millions. Ces actes étaient une infraction manifeste au traité de Fontainebleau, qui réservait au roi d'Espagne l'administration des provinces destinées à composer le royaume de Lusitanie septentrionale et la principauté des Algarves. Peu après, on fut informé que les généraux français s'étaient emparés de Saint-Sébastien, des citadelles de Pampelune et de Barcelone et du château de Figuières par des moyens qu'on nomme ruses quand ils sont employés contre l'ennemi, mais qui sont d'autant plus perfides quand on en fait usage envers une nation de qui on reçoit l'hospitalité. Nous passerons sous silence le détail de ces actions déshonorantes pour le nom français ; nous dirons seulement que les généraux agirent ainsi par ordre de l'Empereur, ce qui les justifiera sans doute aux yeux de ceux qui professent la doctrine de l'obéissance passive, mais non pas aux yeux de ceux qui sont dans la persuasion qu'un militaire ne doit jamais rien faire de contraire à l'honneur, dut-il encourir la disgrâce de son souverain. Enfin, dans les premiers jours de mars, Don Izquierdo arriva à Aranjuez, chargé de proposer à Charles IV la cession du Portugal en entier, en échange des provinces espagnoles situées sur la rive gauche de l'Èbre. L'envoyé ayant fait entendre que la cour devait accepter cette proposition, ou se préparer à la guerre, Charles IV se disposa à se retirer en Andalousie, d'où il aurait pu facilement se retirer au Mexique, en cas de besoin ; il donna, en même temps, des ordres pour former un camp à Talavera, et faire rentrer en Espagne, sous prétexte de garder les côtes, qu'on supposait menacées par une expédition anglaise, une partie de ses troupes qui étaient en Portugal.

Don Izquierdo étant reparti avec une lettre du roi et une du favori pour l'Empereur, le bruit du prochain départ de la cour se répandit avec une grande rapidité. Le peuple, se voyant sur le point d'être abandonné de ses souverains et livré à la discrétion des troupes françaises qui s'approchaient de Madrid, entra en fureur contre le prince de la Paix, qu'il accusait d'avoir conseillé ce voyage : secondé des sol-

dats qui abandonnèrent leurs casernes, il se porta en tumulte, dans la nuit du 17 au 18 mars, vers le palais de Godoy, dispersa les gardes qui en défendaient les approches, enfonça les portes, fouilla les appartements pour y chercher le favori, et, ne l'ayant pas trouvé, brisa tous les meubles et les livra aux flammes.

Le roi, n'ayant plus d'autre moyen d'apaiser cette sédition, ordonna au prince des Asturies de se montrer au peuple. A la voix de ce prince, l'idole de la nation, le désordre cessa ; mais ce qui contribua surtout à calmer l'agitation, ce fut la publication d'un décret du roi qui privait Godoy de tous ses emplois.

La tranquillité paraissait rétablie, lorsque, le 19 au matin, le prince de la Paix, forcé par la faim et par la soif, sortit du lieu où il s'était caché, vint se livrer aux troupes placées autour de son palais. Sa présence réveilla la fureur populaire, et, malgré les efforts du piquet qui le conduisait prisonnier, il fut blessé à la tête et aurait été massacré si Ferdinand ne fût venu, par ordre du roi, le prendre sous sa protection et déclarer que le prévenu serait jugé et puni suivant les lois. Le bruit s'étant répandu dans l'après-midi que le prince de la Paix allait être transporté à Grenade, le peuple s'attroupa de nouveau, et mit en pièces une voiture qui était à la porte de la caserne des gardes, et qu'on disait être destinée pour le voyage du prisonnier. Ferdinand fut encore obligé de paraître par ordre du roi et de réitérer la promesse de faire juger et punir le favori. Le peuple, toujours docile à la voix du prince, s'apaisa et se dispersa.

A la suite de cette dernière émeute, Charles IV abdiqua en faveur de son fils Ferdinand. Il notifia le lendemain son abdication à Napoléon, en lui annonçant l'intention d'aller habiter un climat plus doux, afin de rétablir sa santé délabrée. Le nouveau roi fut salué le même soir des acclamations du peuple et des soldats, et reçut les hommages de la cour, des ministres et des chefs militaires. Le premier acte de son règne fut un décret, par lequel il rappelait près de lui toutes les personnes exilées à l'occasion des événements de l'Escurial. Des

ordres furent donnés en même temps pour mettre en jugement Manuel Godoy et pour informer contre les personnes accusées d'avoir coopéré aux crimes qu'on lui imputait.

A l'arrivée à Madrid de la nouvelle de la chute de Godoy et de l'avènement de Ferdinand VII au trône, la joie fut universelle; le peuple porta en triomphe le buste du nouveau roi, livra aux flammes celui de Godoy et démolit sa maison et celles des personnes de sa famille. Les provinces suivirent l'exemple de la capitale; partout, même enthousiasme pour Ferdinand, même haine pour Godoy, mêmes excès envers ses propriétés.

Cependant, au milieu des transports d'allégresse, la nouvelle cour n'était pas sans inquiétude. Étrangère aux négociations qui avaient introduit les troupes françaises en Espagne, elle ignorait quelles étaient les vues de l'Empereur. L'ambassadeur de France s'était abstenu de présenter ses félicitations à Ferdinand VII, et le grand-duc de Berg, qui se disait hautement l'ami du prince de la Paix, venait de prendre le commandement de l'armée, et manifestait l'intention d'entrer à Madrid. Cherchant à sortir de l'état d'incertitude où il se trouvait, le roi Ferdinand envoya le duc del Parque près du prince Murat, qui était à Aranda, pour le complimenter et sonder ses intentions; il envoya, en même temps, à l'Empereur, trois grands d'Espagne, pour lui annoncer son avènement au trône, et l'assurer qu'il désirait resserrer les liens d'amitié et d'alliance qui existaient entre les deux couronnes.

Murat sentit fort bien que, quel que fût le parti que prendrait l'Empereur au sujet des événements d'Aranjuez, il était important d'être maître de la capitale : il pressa sa marche et occupa militairement la ville de Madrid le 23 avril. Ferdinand fit le lendemain son entrée solennelle dans sa capitale. Sa présence excita le plus vif enthousiasme parmi le peuple et rien n'eût manqué à sa satisfaction, si le général commandant l'armée française, à l'exemple de l'ambassadeur, n'avait pas refusé de le reconnaître comme roi, avant d'avoir reçu des instructions de sa cour sur cet objet.

La nouvelle de l'abdication de Charles IV et de l'avène-

ment de son fils parvint à Paris le 28 mars ; l'Empereur, qui comptait sur la corruption du prince de la Paix et la faiblesse du vieux roi pour amener le cabinet de Madrid à l'accomplissement de ses desseins, voyait toutes ses combinaisons dérangées ; mais, présumant qu'il naîtrait de cet événement des incidents dont il pourrait profiter pour refaire son plan sur de nouvelles bases, il fit partir le duc de Rovigo pour Madrid, avec des instructions secrètes, quitta sa capitale le 3 avril et arriva à Bayonne dans la nuit du 14 au 15. Ayant rencontré sur sa route les grands d'Espagne envoyés près de lui, il s'excusa de les recevoir étant en voyage, et leur fit dire de se rendre à Bayonne.

Pendant ce temps, le grand-duc de Berg éludait les instances qu'on faisait autour de lui pour reconnaître Ferdinand VII, et envoyait à Aranjuez le général Monthion, pour sonder les dispositions de Charles IV et de la reine-mère. Cette démarche eut tout le succès que pouvait désirer le grand-duc. Le vieux roi remit au général une lettre pour l'Empereur, datée du 23 mars, par laquelle *il déclarait qu'il avait été forcé d'abdiquer, en faveur de son fils, par la force des circonstances, et lorsque le bruit des armes et les clameurs d'une garde insurgée lui faisaient assez connaître qu'il fallait choisir entre la vie et la mort, qui eût été suivie de celle de la reine.* A cette lettre était jointe une protestation conçue dans les termes suivants : « Je proteste et déclare que mon décret du 19 mars, par lequel j'abdique la couronne en faveur de mon fils, est un acte auquel j'ai été forcé pour prévenir de plus grands malheurs et l'effusion du sang de mes sujets bien-aimés. Il doit, en conséquence, être regardé comme de non-valeur : — Moi, — le Roi. — Aranjuez, le 21 mars 1808. »

De son côté, la reine, dans sa correspondance avec le grand-duc, insinuait que la vie du roi et la sienne étaient en danger, et sollicitait Murat, dans les termes les plus pressants, d'arracher le prince de la Paix de la prison où il était détenu. Cependant, les amis de Ferdinand prétendent que l'abdication de son père fut libre et spontanée, et qu'en

annonçant sa détermination, il déclara que jamais il n'avait rien fait de plus agréable et de plus conforme à ses intentions. Ils ajoutent que la protestation est postérieure à la date du 21 et qu'elle fut arrachée au roi par la ruse et par la violence. Ils affirment, enfin, que le prince des Asturies n'eut aucune part aux mouvements séditieux.

La première de ces assertions n'est pas vraisemblable. Le roi n'a pu prendre la détermination d'abdiquer que du consentement de la reine, qui le dominait entièrement, et il est contre toute vraisemblance qu'elle ait approuvé volontairement un acte qui mettait à la discrétion de son fils la vie de Godoy dont il était l'implacable ennemi, tandis qu'elle aurait été assurée de le préserver de tout danger, si son mari avait pu conserver et faire respecter son autorité. Il est plus probable que Charles IV ne céda qu'à la crainte que lui inspirèrent l'insurrection du peuple et la désobéissance des troupes, et que la reine ne parut donner son approbation que pour soustraire le prince de la Paix à la fureur populaire, et dans l'espoir de l'arracher des mains de ses juges, avec le secours des Français, qui s'approchaient de Madrid. Il paraît, à la vérité, que la protestation de Charles IV a été antidatée, car la reine, dans une lettre du 22, adressée au grand-duc, s'exprime ainsi : « *Obtenez que nous puissions finir nos jours tranquilles dans un endroit convenable à la santé du roi, qui est délicate, de même que la mienne, avec notre unique ami, l'ami de Votre Altesse Sérénissime, le pauvre prince de la Paix.* » Dans une lettre subséquente, elle dit encore au grand duc : « *Nous demandons à l'Empereur qu'il sauve le prince de la Paix, qu'il nous sauve et qu'il le laisse auprès de nous pour toujours, pour achever tranquillement nos jours ensemble, car nous voulons les finir tranquillement dans un climat plus doux, et retirés sans intrigue, sans commandement, mais avec honneur.* » Si, à l'époque où ces lettres ont été écrites, Charles IV eût révoqué son abdication, la reine n'aurait pas sollicité la protection de l'Empereur, pour obtenir, comme une faveur, la permission d'aller passer ses jours dans

un climat plus doux, sans commandement, mais, parce que cet acte est postérieur à la date du 21, il n'en résulte pas qu'il ait été arraché *par la violence*. Sans doute, il a été sollicité par Murat, afin de rendre l'Empereur arbitre de la querelle. Sans doute, la reine, irritée contre son fils, tremblant pour les jours de Godoy, a dû engager son mari à révoquer son abdication, afin de se venger de l'un et de sauver l'autre ; mais rien ne prouve qu'ils aient eu recours aux menaces, et il est bien plus naturel de penser que le roi, rassuré par la présence de l'armée française, comptant sur l'appui de Napoléon, a accueilli la proposition de se ressaisir du pouvoir, dont il ne s'était dépouillé que pour éviter de plus grands malheurs.

La reine affirme dans sa correspondance que le prince des Asturies prépara l'insurrection du peuple à Aranjuez, fit distribuer de l'argent aux troupes et donna le signal de l'explosion. A cette grave accusation, on répond que les lettres de la reine, insérées dans le *Moniteur*, sont fausses ou falsifiées, sans, toutefois, en donner la preuve. Quand on admettrait que le prince ne trempa pas dans le complot d'une manière aussi directe, il n'en serait pas moins certain qu'il avait informé ses partisans du prochain départ de la cour, et témoigné la peine qu'il en éprouvait, et on peut conjecturer que ceux-ci, dans l'espoir de lui plaire, agirent de leur mieux pour faire échouer le projet de voyage. Ceux qui connaissent le respect que les Espagnols portaient à cette époque à l'autorité souveraine croiront difficilement que le peuple et les troupes se fussent mis en insurrection s'ils n'avaient pas cru agir conformément aux intentions du prince, sur qui la nation fondait ses espérances. Ferdinand ne serait pas le premier héritier présomptif d'une couronne qui, pressé de la posséder, aurait donné tacitement son approbation à des tentatives criminelles. Ce ne sont, au reste, que des conjectures, que nous opposons à des dénégations. L'histoire dévoilera un jour la vérité.

En même temps que le prince Murat prenait sous sa protection le vieux roi et la reine, leur fournissait une garde de

ses troupes, et demandait avec instances qu'on lui remît le prince de la Paix, il annonçait la prochaine arrivée de l'Empereur. Ferdinand, bien convaincu qu'il ne serait affermi sur le trône que quand Sa Majesté Impériale aurait approuvé les changements qui venaient de s'opérer, se disposa à la recevoir magnifiquement et fit partir son frère, Don Carlos, pour aller à sa rencontre et la disposer en sa faveur.

Dans ces entrefaites, le duc de Rovigo arriva à Madrid. Lors de la première entrevue que lui accorda Ferdinand, il annonça qu'il était envoyé par l'Empereur pour s'informer si le nouveau cabinet était dans l'intention de maintenir l'étroite alliance qui unissait la France à l'Espagne. Ayant reçu une réponse affirmative, il assura, de la manière la plus positive, que Napoléon ne tarderait pas à arriver à Madrid, et insinua que quand Sa Majesté Impériale se serait assurée par elle-même des sentiments de Ferdinand, elle le reconnaîtrait comme roi d'Espagne. Il proposa en même temps au prince d'aller au-devant de l'Empereur, faisant pressentir que cette démarche flatterait Sa Majesté Impériale et contribuerait à applaudir les difficultés.

Cette proposition, vivement appuyée par le grand-duc de Berg et par M. le comte de Laforest, ambassadeur de France, fit naître de fâcheux soupçons dans l'esprit du prince, qui venait d'acquérir la preuve de la mauvaise foi de l'Empereur. Quelques jours après l'emprisonnement du prince de la Paix, il était arrivé de Paris un courrier porteur d'une dépêche de don Izquierdo, adressée à ce prince, et qui fut remise au ministre secrétaire d'État. Le nouveau cabinet vit avec la plus grande surprise que l'Empereur, considérant le traité de Fontainebleau comme non avenu, persistait dans le dessein de céder à l'Espagne le Portugal en entier, en échange des provinces espagnoles contiguës à la France. En même temps, les discours de M. Hervas augmentaient les défiances. Ce jeune espagnol, beau-frère du général Duroc, qui avait accompagné le général Savary en qualité d'interprète, ne cessait de répéter que Napoléon avait l'intention de détrôner la famille régnante. Toutefois, les conseillers de Ferdinand furent d'avis

qu'il y avait moins de danger à se mettre à la discrétion de l'Empereur qu'à lui montrer de la défiance. Ils espéraient que, flatté de cette démarche, il ne porterait pas les choses à l'extrême, et se contenterait de la cession de quelque portion de territoire et de l'espoir de dominer dans le conseil, par l'ascendant que prendrait sur Ferdinand la princesse française qui s'assoirait sur le trône d'Espagne. Ils craignaient, au contraire, que l'Empereur, averti par cette première résistance, que le nouveau cabinet serait moins soumis à ses volontés que le précédent, ne replaçât sur le trône le vieux roi qui, à l'instigation de la reine, n'aurait pas manqué de renouveler les scènes de l'Escurial et de traiter son fils et ses confidents comme des rebelles.

Ferdinand, ayant pris la résolution de s'avancer au-devant de l'Empereur, quitta sa capitale le 10 avril, après avoir créé une junte de gouvernement pour expédier les affaires les plus pressées. Elle était composée de quatre secrétaires d'État et présidée par l'infant Don Antonio, son oncle. Arrivé à Burgos, loin d'y trouver l'Empereur, il apprit, à son grand étonnement, qu'il n'était pas à Bayonne. Néanmoins, entraîné par les mêmes motifs qui avaient déterminé le départ de Madrid, et par les vives instances du général Savary, il continua son voyage et fit, le soir, son entrée à Vittoria.

Sur les frontières de ses États, entouré de troupes françaises, Ferdinand s'aperçut qu'il n'était pas libre ; toutefois, avant de se porter plus en avant, il écrivit à l'Empereur, lui rappela tout ce qu'il avait fait pour le convaincre du désir qu'il avait de resserrer les liens d'amitié et d'alliance qui existaient entre son père et lui. Il lui exprimait les regrets que lui causait le refus, qu'avaient fait le grand-duc et l'ambassadeur de France, de le féliciter comme souverain d'Espagne, et le pria instamment de faire cesser la situation pénible où le réduisait le silence qu'il avait gardé jusqu'alors sur les événements d'Aranjuez. Cette lettre fut portée par le général Savary, qui revint, trois jours après, avec la réponse de l'Empereur.

Napoléon reconnaissait, d'abord, qu'il n'était point juge de ce qui s'était passé, ni de la conduite du prince de la Paix; cependant, quelques lignes plus bas, il prétendait que Ferdinand n'avait pas le droit de faire juger ce personnage, et demandait qu'il fût mis à sa disposition. Il déclarait *aux Espagnols, au monde entier,* qu'il ne ferait aucune difficulté de reconnaître le prince des Asturies comme roi d'Espagne, si l'abdication du roi Charles était de pur mouvement, et s'il n'y avait pas été forcé par l'insurrection et l'émeute d'Aranjuez. Moyennant cette restriction, il ne s'engageait à rien, puisqu'il avait entre ses mains la protestation du vieux roi, et se constituait juge entre le père et le fils ; ce qui ne l'empêchait pas d'ajouter, avec une feinte bonhomie, qu'il *désirait causer avec Son Altesse Royale sur cet objet.* Il traitait ensuite de démarche criminelle la lettre que le prince lui avait écrite de l'Escurial, et terminait par menacer l'Espagne d'une ruine totale si des meurtres étaient commis sur des soldats français isolés.

Il semble que cette lettre aurait dû déterminer les conseillers de Ferdinand à suivre l'avis de M. Urquijo, ancien ministre secrétaire d'État, qui, après avoir développé avec autant de force que de vérité la politique astucieuse de Napoléon, proposa de faire évader le roi pendant la nuit et de le conduire en Aragon. Mais, beaucoup trop préoccupés des dangers personnels qu'ils courraient, si Charles IV remontait sur le trône, ils conduisirent la victime à Bayonne, dans le seul espoir de captiver le suffrage de l Empereur par cette preuve de déférence et de confiance, et par quelques sacrifices. On assure que pour vaincre la répugnance de Ferdinand, le général Savary alla jusqu'à lui dire : « Je me laisserai couper la tête, si, un quart d'heure après l'arrivée de Votre Majesté à Bayonne, l'Empereur ne vous a pas reconnu pour roi d'Espagne et des Indes; il commencera peut-être par vous donner le titre d'Altesse, mais, bientôt après, il vous traitera de Majesté, et, dans trois jours, tout sera en règle. » Quoi qu'il en soit, le peuple, plus sage que les imprudents ministres de ce prince, voulut s'opposer au départ des voitures et on fut

obligé de faire marcher des troupes françaises pour ouvrir le passage.

Les grands d'Espagne qui se trouvaient à Bayonne, s'étant portés à la rencontre de leur roi jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, lui annoncèrent que l'Empereur venait de leur déclarer que son intention était de faire descendre du trône d'Espagne la dynastie des Bourbons. Ferdinand, instruit de la destinée qui lui était réservée au moment où il ne pouvait plus l'éviter, continua son voyage et fit son entrée à Bayonne dans la matinée du 20 avril ; cependant, les embrassements et les démonstrations d'amitié qui lui furent prodigués deux heures après son arrivée, dans une visite que lui fit l'Empereur, calmèrent un peu ses craintes, et l'accueil empressé qu'il reçut, le même soir, à la résidence impériale, où il fut invité à dîner, faisait naître quelques espérances, lorsque, à peine rentré chez lui, le général Savary qui, peu de jours avant, lui avait garanti sur sa tête qu'il serait reconnu roi d'Espagne et des Indes, vint lui signifier qu'il devait échanger la couronne de ses ancêtres contre celle du royaume d'Étrurie.

Les ministres de Ferdinand repoussèrent avec énergie cette étrange proposition, rappelèrent les efforts continuels qu'avait faits l'Espagne pour soutenir la France, l'intention qu'avait manifestée le prince de s'allier à la famille impériale, les preuves d'attachement et de sincérité qu'il avait données à l'Empereur, et la confiance qu'il venait de lui témoigner, en se mettant à sa disposition. Ils annoncèrent que si Napoléon arrachait à Ferdinand sa couronne, la nation, indignée d'un acte aussi déloyal, se soulèverait, et firent pressentir qu'elle serait soutenue par toute l'Europe alarmée pour son indépendance. Toutes ces remontrances furent inutiles ; l'Empereur persista dans son projet, assura qu'il agissait avec le consentement de l'empereur de Russie, se montra peu inquiet de la résistance que pourraient opposer les Espagnols, et déclara que, si on n'acceptait pas ses propositions, il traiterait avec Charles IV et que Ferdinand n'obtiendrait aucun dédommagement. Dans ces entrefaites, le prince de la Paix, dont le grand-duc de Berg avait exigé l'élargissement, était arrivé à

Bayonne, où il précéda de quelques heures Charles IV et la reine. L'Empereur fit aussitôt signifier au prince des Asturies que toute négociation avec lui était rompue et, qu'à l'avenir, il ne traiterait plus qu'avec son père.

La première entrevue entre le vieux roi et Ferdinand eut lieu le 1er mai; Charles adressa de vifs reproches à son fils et lui ordonna de renoncer à la couronne, dont il s'était emparé avec violence. Ce prince ne voulant s'en dessaisir qu'à certaines conditions, il s'établit entre le père et le fils une correspondance qui faisait traîner en longueur la négociation que Napoléon était pressé de terminer, lorsqu'on fut instruit, à Bayonne, de l'émeute populaire qui venait d'éclater à Madrid.

Le départ de la nouvelle et de l'ancienne cour pour Bayonne, l'enlèvement du prince de la Paix, le bruit de l'abdication du vieux roi, qui s'était répandu, l'appareil militaire que déployait le grand-duc de Berg dans la capitale, avaient occasionné une vive fermentation dans les esprits, que la plus légère circonstance pouvait faire éclater.

Le peuple, ayant appris que le prince Murat se disposait à faire partir pour la France la reine d'Étrurie et l'infant Don Francisco, se porta, le 2 mai, de grand matin, dans les environs du palais. Toutefois, il ne s'opposa pas au départ de la reine, mais il s'ameuta et coupa les traits d'une voiture qu'il croyait destinée à l'infant. Les troupes françaises ayant fait usage de leurs armes pour dissiper l'attroupement, l'alarme fut générale et, bientôt, le combat fut engagé dans toutes les rues de Madrid, entre les Français et les habitants. Les troupes espagnoles, consignées dans les casernes, n'y prirent aucune part.

Don Gonzalo Offarill et Don Miguel-Joseph d'Azanza, membres de la Junte du gouvernement, se précipitèrent courageusement au milieu des combattants, pour essayer de rétablir le calme. Leurs nobles efforts furent secondés par le maréchal Moncey et le général Harispe, et ces hommes généreux eurent la satisfaction de sauver la vie à bien des victimes, de calmer la multitude et de faire cesser les hostilités.

D'après le manifeste publié par le conseil royal de Castille, le nombre des habitants tués s'éleva à 104, celui des blessés à 54 et celui des individus dont on ignora le sort, à 35. Ce furent, sans doute, ces derniers qui furent fusillés pendant la nuit au Prado.

Le rapport de ce fâcheux événement arriva à Bayonne le 5. Le prince Murat, jugeant, sans doute, que le mal n'était pas assez grand, portait la perte des Espagnols à plusieurs milliers, et présentait cette émeute comme une insurrection préméditée de toute la population de Madrid.

A la réception de la dépêche du grand-duc, l'Empereur, très irrité, se rendit auprès de Charles IV, avec qui il resta en conférence pendant plusieurs heures. Le vieux roi, ayant, ensuite, fait appeler son fils, lui reprocha durement, en présence de l'Empereur et de la reine, d'être l'auteur de l'effusion de sang qui venait de couler, et lui signifia que si, le jour suivant, avant six heures du matin, il ne lui avait pas remis la couronne, par un écrit signé de sa main, sans explications et conditions quelconques, lui, ses frères et sa suite seraient traités comme émigrés. L'Empereur ajouta qu'il se déclarerait le protecteur d'un père et d'un roi malheureux, contre un fils rebelle qui l'avait cruellement offensé. Ferdinand voulut répondre, mais son père lui imposa silence, s'écria que son fils avait voulu le détrôner et l'assassiner; il l'accabla d'injures et fut jusqu'à se lever pour le maltraiter. S'il faut croire ce que l'Empereur rapporta à ses courtisans, la reine lui demanda à faire monter son fils sur l'échafaud.

Par un traité signé le même jour, 5 mai, par le grand-maréchal du palais Duroc, et le prince de la Paix, le roi Charles céda à l'Empereur tous ses droits sur le trône des Espagnes et des Indes, sous la condition de l'intégrité du royaume, de l'indépendance du prince qui serait placé sur le trône par l'Empereur et de l'exercice exclusif de la religion catholique, apostolique et romaine. Napoléon promit au roi la propriété du château de Chambord et de ses dépendances, la jouissance de celui de Compiègne, une liste civile pour lui et la reine, et des rentes annuelles pour les infants. Le lendemain, Fer-

dinand renonça à la couronne d'Espagne en faveur de son père; mais, cette cession n'ayant pas paru suffisante à l'Empereur, il exigea de ce prince son adhésion à celle faite par Charles IV. Cette adhésion lui fut donnéé par un traité signé à Bayonne, le 10 mai, par le maréchal du palais Duroc et le chanoine Escoïquiz.

Pendant que l'Empereur consommait cette œuvre d'iniquité, le grand-duc de Berg faisait partir pour Bayonne les infants Don Francisco et Don Antonio, les seuls princes de la famille royale qui fussent restés à Madrid. Don Antonio fit ses adieux à la Junte, dont il était président, dans les termes suivants : « Je fais savoir à la Junte, pour sa règle, que je suis parti pour Bayonne, par ordre du roi, et je préviens la dite Junte qu'elle ait à se maintenir sur le même pied que quand j'étais au milieu d'elle. Dieu vous soit en aide! Adieu, messieurs, jusqu'à la vallée de Josapha (*sic*). — Antonio-Pasqual. » Lorsque ce prince s'exprimait ainsi, il ne conservait, sans doute, aucun espoir du rétablissement de son neveu sur le trône d'Espagne, et ne prévoyait pas qu'on traiterait un jour comme criminels les membres de la Junte qui partageaient cette opinion.

Le grand-duc de Berg, débarrassé de la présence importune des deux infants, déclara à la Junte qu'il croyait nécessaire au maintien de l'ordre et de la tranquillité publique de s'associer à ses travaux. Quelques membres de la Junte, notamment Offarill et Azanza, repoussèrent avec force cette prétention; mais, bientôt, la contestation fut tranchée par l'arrivée du décret du roi Charles, par lequel il déclarait reprendre les rênes du gouvernement, et nommait le grand-duc de Berg lieutenant-général du royaume, et par celle d'une dépêche de Ferdinand, en date du 6 mai, adressée à Don Antonio, qu'il croyait encore à Madrid, par laquelle il lui annonçait qu'il avait restitué, purement et simplement, la couronne à son père, révoquait les pouvoirs de la Junte, lui ordonnait d'obéir aux ordres de Charles IV, et lui recommandait de *vivre unis avec les Français, d'épargner le sang et d'éviter les malheurs qui seraient le résultat des circonstances*

actuelles, si on se laissait aller à l'esprit de vertige et de désunion.

Peu de jours après la réception de ces documents, il arriva à Madrid un piéton qui remit à Azanza un paquet contenant deux autres décrets que Ferdinand avait signés le 5 mai, sur la proposition de Don Evariste Perez, envoyé discrètement par la Junte à Bayonne, pour prendre ses ordres.

L'un de ces décrets était adressé à la Junte et l'autorisait à se transférer elle-même, ou en substituant ses pouvoirs à une ou plusieurs personnes, dans tel lieu qu'elle jugerait convenable, et à exercer au nom de Ferdinand et à sa place. la souveraineté, lui enjoignant de commencer les hostilités au moment même où elle apprendrait que Sa Majesté était conduite dans l'intérieur de la France, ce qu'on n'obtiendrait d'elle que par la violence, et de s'opposer, dans ce cas, par tous le moyens qu'on jugerait convenables, à l'entrée de nouvelles troupes françaises sur le territoire de la Péninsule. Le second, adressé au conseil royal et, à défaut de lui, à quelque chancellerie que ce fût, portait l'ordre de convoquer les Cortès dans l'endroit qui lui paraîtrait le plus propre à leur prompte réunion, pour qu'elles eussent à s'occuper uniquement et sans délai de rassembler les forces et les subsides nécessaires pour la défense du royaume, se déclarant, au reste, en permanence, pour pourvoir à tout ce qui se présenterait.

Azanza ayant communiqué ces décrets à ses collègues, ils furent unanimement d'avis qu'ils se trouvaient annulés par le décret particulier du 6, qui révoquait les pouvoirs de la Junte, et qu'ils ne pouvaient avoir recours à la voie des armes, sans se déclarer en révolte ouverte contre Charles IV, devenu le souverain légitime depuis que son fils lui avait restitué la couronne. D'ailleurs, ils n'avaient pas seulement à s'occuper de leurs dangers personnels ; ils savaient aussi qu'en agissant hostilement au nom de Ferdinand, et par ses ordres, tandis qu'il avait déclaré par un acte authentique qu'il n'était plus roi, ils exposaient ce prince à être considéré par son père comme chef de la révolte, et traité comme cri-

minel de lèse-majesté. Ils acquirent bientôt la preuve que les plus intimes confidents de Ferdinand partageaient leurs craintes, par le discours que tint à Offarill don Perez de Castro, revenu à Madrid : « Combien je suis content d'être revenu à Madrid avant l'exécution des décrets du 5! Là, à Bayonne, nous étions tout tremblants du résultat et craignions pour la vie du roi et celle des autres, si lesdits décrets avaient produit quelque effet. »

Si, après l'abdication de Charles IV en faveur de Napoléon et l'adhésion de Ferdinand à cette abdication, ce dernier eût fait parvenir à ses anciens ministres une protestation secrète contre son adhésion, en leur ordonnant de prendre toutes les mesures convenables pour la conservation de ses droits au trône, il eût été de leur devoir d'affronter les périls les plus imminents pour se conformer à ses ordres, car, alors, ils auraient agi contre l'autorité d'un prince étranger, et non contre celle de Charles IV, qui avait cessé d'être leur souverain ; mais jamais rien de pareil ne leur a été signifié ; au contraire, Ferdinand s'est constamment appliqué à persuader à ses anciens sujets qu'il était résigné à son sort, et qu'il était de leur intérêt et de leur devoir de se soumettre à l'Empereur. Entre une foule de preuves que nous pourrions citer, nous choisirons un passage de la proclamation que le prince et ses frères adressèrent de Bordeaux aux Espagnols. « Leurs Altesses Royales, est-il dit dans cette proclamation, délient les Espagnols de leurs obligations à leur égard et les exhortent à avoir en vue les intérêts communs de la Patrie en se tenant paisibles, en espérant leur bonheur des sages dispositions et de la puissance de l'Empereur Napoléon. Par leur empressement à se conformer à ces dispositions, les Espagnols doivent croire qu'ils donneront à leur prince et aux infants le plus grand témoignage de loyauté, comme aussi Leurs Altesses Royales leur donnent le plus grand témoignage de leur tendresse paternelle, en cédant tous leurs droits, et en oubliant leurs propres intérêts pour les rendre heureux, ce qui est l'unique objet de leurs désirs! »

Malgré les soins qu'avait pris l'Empereur pour donner de

la solidité aux divers actes qui lui avaient transmis les droits de la dynastie des Bourbons à la couronne d'Espagne, ils étaient radicalement nuls en ce qui touchait la nation, car les rois et les princes sont bien les maîtres de renoncer au trône, mais ils ne peuvent y appeler une dynastie étrangère sans le consentement de leurs sujets. Les peuples ne sont pas de vils troupeaux que les rois peuvent léguer à volonté. C'est, sans doute, pour prévenir l'effet de ces réflexions que l'Empereur chercha à fortifier d'une espèce de sanction nationale les actes de renonciation.

Lorsque ces actes eurent été publiés à Madrid, le grand-duc de Berg annonça au conseil royal de Castille, à la Junte du gouvernement et à la municipalité, que l'Empereur désirait connaître leur opinion sur le choix à faire d'un nouveau souverain parmi les princes de sa famille. Le conseil royal, après avoir fait quelques difficultés, répondit qu'il lui paraissait convenable que le choix tombât sur le prince Joseph, roi de Naples, et consentit à faire porter son avis à Napoléon, par une députation de quatre de ses membres. La Junte et la municipalité manifestèrent le même vœu par des adresses. Le cardinal de Bourbon, oncle de Ferdinand, écrivit de son propre mouvement à l'Empereur pour le féliciter du droit qu'il venait d'acquérir sur le trône d'Espagne, et lui promettre de reconnaître comme souverain celui qu'il désignerait pour roi, assurant, en outre, qu'il éprouvait une grande joie parce qu'il n'avait en vue que le bien de la patrie. Muni de ces documents, Napoléon proclama roi d'Espagne et des Indes son frère Joseph, par son décret du 6 juin.

Voulant introduire de nouvelles institutions en Espagne, l'Empereur avait convoqué à Bayonne, pour le 15 juin, une assemblée de personnages marquants de divers ordres de l'État, dans l'intention de leur proposer une constitution. Cette assemblée devait être composée de cent cinquante députés, les uns nommés par le grand-duc de Berg et les autres par les provinces, les villes et les corporations. Ceux de ces députés qui se trouvèrent réunis à Bayonne le 7, jour de l'arrivée du roi Joseph, s'empressèrent de lui porter leurs

respectueuses félicitations. La plupart d'entre eux s'étant montrés, plus tard, ses plus grands ennemis, il n'est pas hors de propos de rapporter quelques fragments de leurs discours.

Le duc de l'Infantado, portant la parole au nom des Grands d'Espagne, s'exprima ainsi : « Les Espagnols attendent du règne de Votre Majesté tout leur bonheur. On désire ardemment votre présence en Espagne, pour fixer les idées, concilier tous les intérêts, et rétablir l'ordre, si nécessaire pour la régénération de la patrie. Sire, les Grands d'Espagne se sont toujours distingués par leur fidélité envers leurs souverains. Votre Majesté l'éprouvera, ainsi que notre affection personnelle. Agréez, sire, ces témoignages de notre loyauté, avec cette bonté si connue par vos peuples de Naples, dont la renommée est parvenue jusqu'à nous. »

La députation du Conseil royal de Castille disait au nouveau roi : « Sire, Votre Majesté est la branche principale d'une famille destinée à régner..... Généreux Espagnols, ne croyez pas que votre sainte religion reçoive la moindre atteinte ; elle sera toujours unique et dominante en Espagne, dans toute sa pureté. Sa législation, les usages, les coutumes et formes usitées, les tribunaux, le clergé, les corps nationaux, seront conservés et améliorés avec une grande utilité pour l'Église et pour l'État... Veuille le Ciel que nos vœux soient exaucés, et que Votre Majesté devienne le roi le plus heureux de l'univers, comme nous le lui désirons, au nom du tribunal suprême, dont nous sommes les députés. »

L'inquisiteur Don Raimond Estenhard, organe des conseils de l'Inquisition, des Indes, des finances et des ordres militaires, protestait en leur nom « qu'ils étaient pleins de fidélité et d'affection, et qu'ils formaient des vœux pour que Joseph, chargé de régir la patrie, trouvât le bonheur dans son sein, en faisant celui de ses sujets, et l'élevât au degré de prospérité qu'on devait attendre, surtout aidé du génie et du pouvoir de Napoléon le Grand, son auguste frère ».

Enfin, le duc del Parque, à la tête de la députation qui représentait l'armée, donna les assurances les plus formelles de sa fidélité.

Ces discours ne prouvent pas que les personnages dont ils exprimaient les sentiments approuvaient le renversement de l'ancienne dynastie. Tous regrettaient sincèrement leurs princes, mais, cédant à la force des circonstances, ils se réunissaient de bonne foi au souverain qui leur était imposé, afin de prévenir par la prompte organisation d'un nouveau gouvernement la funeste anarchie dont leur patrie était menacée ; ils se fortifièrent dans cette opinion, et conçurent l'espoir de voir l'Espagne heureuse sous la domination du nouveau roi, lorsqu'ils eurent l'occasion de l'approcher et de le connaître, dans les audiences particulières qu'il leur accorda. Dans leurs conversations, dans leur correspondance, il n'était question que de la bonté et de l'affabilité de ce prince et de la noblesse de ses sentiments. M. Cevallos, qui avait défendu les droits de Ferdinand avec autant de courage que de persévérance, et qui, plus tard, appela par ses écrits toute l'Europe au soutien de l'insurrection des peuples de la Péninsule, écrivait alors à Don Eusèbe Bardaxi Azara : « J'ai eu l'honneur d'être présenté au roi, qui était arrivé hier de Naples, et je crois que sa seule présence, sa bonté, et la noblesse de son cœur qu'on découvre à la première vue, suffiront pour pacifier les provinces, sans avoir recours aux armes. »

Oui, certes, le roi eût pacifié son royaume, gagné l'affection de ses sujets, et fait leur bonheur, si la première armée qui franchit les Pyrénées eût été plus nombreuse et formée de vieux régiments, qui, par leur tenue et leur air martial, eussent imposé aux turbulents, au lieu de l'être de bataillons de conscrits nouvellement levés et mal organisés, qui leur paraissaient peu redoutables ; si l'Empereur eût pourvu aux besoins de cette armée, au lieu de la laisser vivre en Espagne comme en pays conquis ; si, après en avoir confié le commandement au roi, il l'avait laissé maître d'agir suivant les circonstances, au lieu de lui prescrire de Paris, ou de divers points de l'Europe, les moindres opérations par des ordres formels ; s'il n'eût pas paralysé ce commandement en privant celui qui en était revêtu de la faculté de punir et de récompenser, et en continuant d'adresser aux commandants des

corps d'armée des instructions particulières ; enfin, s'il n'eût pas anéanti l'autorité royale par celle des généraux. Telles sont les vraies, les uniques causes des progrès de l'insurrection, et des avantages remportés plus tard par les armées étrangères. Mais n'anticipons pas sur les événements.

L'ouverture de la session de la Junte eut lieu le 15 juin, sous la présidence de M. Azanza. Le nombre des membres présents n'était que de 91, soit que les autres n'eussent pas pu ou pas voulu se rendre à Bayonne. Ils eurent la plus grande liberté d'émettre leurs opinions et leur vote sur le projet de constitution qui leur fut présenté. Après avoir été discuté dans douze séances et avoir subi quelques modifications, il fut accepté le 7 juillet par un acte signé de tous les membres de la Junte. « Attendu, disaient-ils dans cet acte, que nous sommes convaincus que sous le régime qu'elle (la Constitution) établit, et sous le gouvernement d'un prince aussi juste que celui que nous avons le bonheur de posséder, l'Espagne et toutes ses possessions seront aussi heureuses que nous le désirons. »

La Constitution étant acceptée, le roi composa son ministère et sa cour.

M. Urquijo, qui avait été ministre des relations extérieures et conseiller d'État sous Charles IV, fut nommé ministre secrétaire d'État ; M. Cevallos, ministre des relations extérieures sous Ferdinand, conserva son ministère ; celui des Indes fut confié à M. Azanza, qui avait été ministre de la guerre et vice-roi du Mexique sous Charles IV ; M. Pinwela fut confirmé dans celui de la justice, et lieutenant général de marine, Mazaredo, fut nommé ministre de la marine.

La maison du roi fut composée des mêmes hommes qui, naguères, servaient Ferdinand. De ce nombre, étaient MM. les ducs de l'Infantado, de Frias, de Hijar, del Parque ; le prince de Castel-Franco ; les comtes de Fernan-Nuñes, de Orgaz de Castel-Florida, de Santa-Colona, de Casa-Tilly ; les marquis d'Ariza, de Cavallos, d'Astorga, et plusieurs grands personnages. Tous ceux qui étaient présents à Bayonne prê-

tèrent serment entre les mains du roi, et entrèrent en fonctions.

Le roi Joseph quitta Bayonne le 9 juillet, et entra dans son royaume entouré des membres de la Junte, des grands d'Espagne, des ministres et des officiers de sa maison. Ceux qui restèrent fidèles au serment qu'ils lui avaient prêté ne s'attendaient pas qu'un jour, Ferdinand leur en ferait un crime ! Comment auraient-ils pu le soupçonner, lorsqu'on faisait passer sous leurs yeux une lettre écrite de la main de ce prince, le 22 juin, au nouveau roi, par laquelle il le félicitait de son avènement au trône d'Espagne, et lui disait « qu'il espérait voir sa patrie heureuse, sous un roi qui avait donné à Naples tant d'éclatantes preuves de sagesse ; que cela ne pouvait lui être indifférent, puisqu'il se croyait lui-même membre de la famille de Napoléon, comme ayant demandé à l'Empereur la faveur de lui donner pour épouse une nièce de Sa Majesté Impériale et Royale, et qu'il avait l'espoir de l'obtenir » ; lorsqu'en envoyant cette lettre à l'Empereur et en le priant de la remettre à son frère, Ferdinand lui disait : « L'objet de nos désirs ayant toujours été le bonheur de la nation généreuse qui habite ce royaume (l'Espagne), nous ne pouvons voir à sa tête un monarque si digne et si propre par ses vertus à la lui assurer, sans en ressentir une joie bien pure. C'est l'espoir et le désir d'être honoré de son amitié qui nous ont porté à lui écrire la lettre ci-jointe, que je prends la liberté d'envoyer à Votre Majesté Impériale et Royale, en la priant, après l'avoir lue, de daigner la présenter à Sa Majesté Catholique. Une médiation aussi respectable nous assure qu'elle sera reçue avec la cordialité que nous souhaitons. » Lorsqu'enfin, tous les Espagnols attachés au service de Ferdinand, à Valençay, écrivaient, par son ordre, au nouveau roi : « La générosité de Votre Majesté Catholique, sa bonté, son humanité, leur font espérer que, vu le besoin où sont les princes de la continuation de leurs services, dans la situation où ils se trouvent, elle daignera confirmer la permission qu'ils ont eue jusqu'ici, pour cet effet, de la magnanimité de Sa Majesté Impériale et

Royale, et que Votre Majesté Catholique, avec une égale magnanimité, daignera aussi leur conserver leurs biens et leurs emplois en Espagne... assurés, par ce moyen, d'être regardés comme de fidèles sujets de Votre Majesté Catholique et de vrais Espagnols, prêts, en même temps, à obéir aveuglément aux moindres ordres de Votre Majesté Catholique si elle veut les employer ailleurs. » Mais les doctrines monarchiques se sont rapidement perfectionnées ; il est maintenant admis que quand un prince parvient à recouvrer le pouvoir que les circonstances l'ont forcé d'abandonner ou de modifier, il peut traiter comme rebelles ceux de ses sujets qui ont ajouté foi à ses paroles, à ses actes et même à ses serments.

CHAPITRE II

nsurrection générale en Espagne. — Formation des Juntes provinciales. — Elles organisent diverses armées. — Les insurgés sont battus sur divers points. — Le général Dupont marche sur l'Andalousie. — Le maréchal Moncey est repoussé de devant Valence. — Une armée espagnole est défaite par le maréchal Bessières à Medina de Rio-Seco. — Le roi arrive à Madrid. — Relation de l'expédition du général Dupont. — En apprenant la capitulation de Baylen, le roi évacue Madrid. — Attaque de Saragosse. — Levée du siège de cette place. — L'armée française prend des cantonnements sur la rive gauche de l'Èbre.

Immédiatement après la catastrophe de Madrid, les provinces que les troupes impériales n'occupaient pas encore cessèrent de reconnaître l'autorité de la Junte et du conseil royal de Castille, placés sous l'influence des baïonnettes étrangères. Des juntes provinciales s'emparèrent du pouvoir et l'exercèrent au nom de Ferdinand VII, de sorte que l'Espagne fut divisée en autant de gouvernements que de provinces. Cette forme de gouvernement fédératif rompait l'unité d'action des moyens de résistance, mais elle en créait de nouveaux et de bien énergiques sur tous les points de la Péninsule. Malheureusement, ces premiers mouvements d'un noble patriotisme furent suivis des horreurs de l'anarchie. Des rassemblements, formés au son du tocsin et guidés par les hommes les plus exaltés, commirent les crimes les plus atroces. A Valence, un attroupement de paysans vint demander la mort de tous les Français domiciliés dans cette ville depuis longtemps. Les autorités parvinrent à sauver la vie à ces infortunés, en

les enfermant dans les prisons de la ville ; mais elles ne purent prévenir l'assassinat de M. Saavedro, riche propriétaire, qui s'était attiré la haine du peuple à une époque antérieure, pour avoir secondé l'établissement des milices dans la province et accepté un emploi supérieur dans ces corps. Sa tête fut promenée au bout d'une pique. Quelques jours après, un bâtiment français, poursuivi par une frégate anglaise, s'étant réfugié sur la côte, l'équipage fut massacré, à la suite d'un discours véhément prononcé par un prêtre fanatique. A Cadix, le capitaine-général Solano périt dans une émeute populaire excitée par des moines, principaux agents du comte de Tilly, membre de la Junte de Séville, venu à Cadix pour faire soulever la population de cette ville. Le successeur du malheureux Solano, le général Morla, cédant aux menaces de la populace, forca, par le feu des batteries de la côte, cinq vaisseaux français et une frégate, qu'une escadre anglaise tenait bloqués dans la rade, à amener leur pavillon. Heureusement, pour les équipages, ils furent livrés aux Anglais. Enfin, on poursuivait partout, comme partisans de Godoy et fauteurs des projets de l'Empereur, les magistrats et les chefs militaires qui essayaient de calmer la fermentation. C'est ainsi que périrent, victimes de fureurs populaires, Don Francisco de Borja, le comte de Terre-Fresca, gouverneur de Badajoz ; Don Santiago de Guzman et Vittoria, gouverneur de Tortose ; le lieutenant général Filangieri ; les maréchaux de camp Don Miguel de Cevallos ; Don Pedro de Truxillo ; Don Juan de Toda, gouverneur de Villa-Franca de Penedès ; le comte de Aguila et plusieurs autres personnages.

Quoiqu'il n'y eût pas un Espagnol qui ne fût indigné de la perfidie de l'Empereur envers la famille royale, et qui ne désirât ardemment le triomphe de l'indépendance nationale, beaucoup d'entre eux étaient néanmoins encore plus effrayés des désordres que commettaient les rassemblements populaires, et redoutaient encore plus l'anarchie que la domination des Français. D'autres, voyant l'Europe entière fléchir sous la puissance de Napoléon, ne pouvaient s'imaginer que l'Espagne seule fût en état de reconquérir ses princes et son

indépendance et ne voyaient, dans une vaine résistance, que la ruine de leur pays. Cette incertitude se faisait particulièrement remarquer parmi les classes supérieures, de sorte que si les Français avaient eu des forces suffisantes pour occuper toutes les provinces et réprimer les premiers mouvements insurrectionnels, il est probable que l'effervescence se serait calmée peu à peu, et que la nouvelle dynastie se serait établie. Mais l'Empereur avait manqué de prévoyance, ou plutôt, accoutumé à ne voir la force que dans le gouvernement et les troupes régulières, il lui parut facile de conquérir un royaume dont les princes étaient ses prisonniers et qui n'avaient à lui opposer que le simulacre d'une armée. C'est dans cette persuasion qu'il se borna à renforcer les trois corps d'armée, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, d'un quatrième corps aux ordres du maréchal Bessières, ce qui porta le total des troupes françaises en Espagne à environ 80,000 hommes. Cette armée, trop peu nombreuse pour soumettre une population de plus de 10,000,000 d'âmes, répandue sur une surface de 25,000 lieues carrées, et déterminée à se défendre, était encore faible par sa composition, car, excepté un détachement de la garde impériale et quelques bataillons suisses, polonais et italiens, on n'y voyait que des bataillons provisoires de conscrits, commandés par des officiers restés longtemps sans emploi.

A cette époque, la totalité des troupes espagnoles, y compris les milices provinciales, s'élevait à peine à 100,000 hommes. En défalquant de ce nombre les garnisons des places de l'Afrique, des îles Baléares et des Canaries, le corps de la Romana, en Danemark, en qualité d'auxiliaire des Français, et celui sous les ordres du Junot en Portugal, il ne restait dans la Péninsule qu'environ 50,000 hommes, en y comprenant les troupes du camp de Saint-Roch et les garnisons des places maritimes. Les Juntes provinciales ayant fait reconnaître leur autorité par les régiments stationnés dans leur arrondissement, elles en formèrent le noyau de l'armée que chacune d'elles se hâtait d'organiser. Celle d'Oviedo réclamait le secours des Anglais, qui, dès lors, cessèrent les hostilités

contre l'Espagne et devinrent bientôt ses alliés. En même temps, le brigadier Acevada faisait, sous l'autorité de la même junte, une levée de paysans qui prenait le nom d'armée des Asturies. La Junte de la Corogne donnait au général Blake le commandement des troupes de cette province et d'une foule de volontaires, sous la dénomination d'armée de Galice. Les paysans des provinces de Léon, Zamora et Valladolid, et quelques détachements de troupes se constituaient en armée de Castille, sous les ordres du général Cuesta. La junte de Badajoz formait, avec les mêmes éléments, l'armée d'Estramadure, dont le brigadier Galluza prenait le commandement. Celle de Séville répandait ses proclamations dans tout le royaume et proposait la création d'une junte suprême et nommait Castaños général en chef de l'armée d'Andalousie, forte de plus de 30,000 hommes de corps réguliers et de nouvelles levées des provinces du midi. Le lieutenant général, comte de la Conquista, capitaine général des provinces de Murcie et de Valence, rassemblait les troupes répandues dans son gouvernement et les troupes qui avaient pris les armes, et organisait l'armée de Murcie et de Valence. La junte de Saragosse annonçait l'intention de s'ensevelir sous les ruines de la ville, qu'elle se hâtait de fortifier. Le peuple nommait par acclamations Don Joseph Palafox général en chef de l'armée d'Aragon, composée de quelques corps réguliers, d'une foule de paysans de la province et d'une partie des habitants de Saragosse. En Catalogne, la plus grande partie de la population prenait les armes. On a évalué à environ 150,000 hommes la totalité de ces diverses armées ; mais, ne recevant pas l'impulsion d'une autorité forte et centrale, elles agirent isolément ; d'ailleurs, elles manquaient d'officiers instruits, étaient mal payées, mal armées et mal équipées. Ses nouvelles levées n'étaient même pas habillées.

Le grand-duc de Berg, resté à Madrid, en attendant l'arrivée du roi Joseph, ordonna aux chefs des divers corps d'armée de faire marcher des troupes contre les insurgés. Le général Verdier dispersa aisément ceux qui s'étaient emparés de Logroño. Le général Lasalle, à la tête de quelques esca-

drons de chasseurs, sabra à Torquemada un rassemblement plus considérable. Celui placé à Cabezon, pour couvrir la ville de Valladolid, en pleine insurrection, fut culbuté par les généraux Merle et Lasalle. Les habitants de cette ville obtinrent leur pardon à la sollicitation de l'évêque et de son clergé, et firent porter leur soumission au roi par des députés.

Les généraux Merle et Ducos marchèrent sur Saint-Ander (*sic*) pour dissiper un soulèvement excité par les prédications de l'évêque. Les insurgés, battus dans plusieurs rencontres, se dispersèrent et les Français occupèrent la ville. Celle de Ségovie, où les insurgés s'étaient réunis en grand nombre, fut emportée de vive force par le général Frère.

Le général Lefebvre-Desnouettes défit un détachement de l'armée d'Aragon, entré dans Tudela, et poursuivit les fuyards jusqu'aux portes de Saragosse. Hors d'état d'attaquer cette place, défendue par les habitants exaltés au dernier point, il dut se borner à enlever quelques postes extérieurs en attendant des renforts. Le général Duhesme dispersa également, en Catalogne, quelques rassemblements ; mais n'ayant pas, à beaucoup près, des forces suffisantes pour arrêter l'insurrection, elle prit, dans cette province, un caractère imposant.

Le général Dupont, qui fut dirigé sur Cadix, avec environ 8,000 hommes, arriva jusqu'à Andujar sans rencontrer d'obstacles ; mais, bientôt, il se trouva en présence de l'armée d'Andalousie.

Le maréchal Moncey marcha, par Cuença, sur Valence, emporta divers avantages sur le général Caro et le contraignit à rentrer dans la ville ; mais, n'ayant pas l'autorité nécessaire pour attaquer cette place, et, quelques jours après, ayant essuyé un échec, il se retira sur San-Clemente. La population de Valence, enivrée de ce succès, ne connut plus de frein ; non seulement elle assassina les Français détenus, mais encore les Espagnols qu'elle soupçonnait d'être leurs partisans.

Le maréchal Bessières fut plus heureux. Informé que les généraux Cuesta et Blake étaient à Benavente avec les armées de Castille et de Galice, fortes ensemble d'environ

30,000 hommes, dont 18,000 de troupes de ligne et 12,000 de bandes d'insurgés, il marcha à leur rencontre, et les défit complètement le 14 juillet, sur les hauteurs de Medina de Rio-Seco. Les vieux régiments espagnols combattirent vaillamment, mais les troupes de nouvelle levée se débandèrent promptement. L'ennemi perdit de 4 à 5,000 hommes ; l'artillerie, les armes et les munitions restèrent au pouvoir des vainqueurs. Les villes de Zamora et de Léon se soumirent.

Telle était la situation de l'Espagne, lorsque le roi Joseph arriva à Madrid, le 20 juillet 1808.

Ce prince, parti de Bayonne le 9, reçut, pendant son voyage, la soumission des villes et des provinces qu'il traversa. Lors de son entrée dans la capitale, on ne remarqua pas l'empressement et la joie que le peuple manifeste dans ces occasions. L'impression du 2 mai n'était pas encore effacée : les flatteuses espérances qu'avait fait naître l'avènement de Ferdinand VII trop récentes, et l'indignation que causait la perfidie de l'empereur trop profonde. Cependant, le roi reçut les félicitations et le serment des grands d'Espagne et de toutes les autorités, le conseil royal de Castille excepté. Ce conseil ayant précédemment émis le vœu que la couronne fût décernée au prince Joseph et fait proclamer tous les actes de Bayonne, son refus serait inexplicable si on ne savait pas que quelques-uns de ses membres venaient d'être informés de la malheureuse affaire de Baylen.

Ainsi que nous l'avons dit, le général Dupont, arrivé à Andujar dans les premiers jours de juin, avait pour instruction d'occuper l'Andalousie et particulièrement la ville de Cadix. Il devait être renforcé par trois régiments suisses au service d'Espagne, qui se trouvaient dans les provinces du midi, et par une brigade de l'armée de Portugal ; mais les régiments suisses ayant pris parti pour les insurgés, et les circonstances n'ayant pas permis à la brigade de sortir du Portugal, son corps d'armée se trouvait réduit à la division du général Barbou, composée de deux bataillons de la 4e légère, de deux bataillons de la 3e légère, et de deux bataillons de la garde de Paris ; à la division de cavalerie

légère du général Frésia, composée de deux régiments provisoires de chasseurs, de deux régiments provisoires de dragons, et d'un escadron de cuirassiers ; à un bataillon des marins de la garde impériale et à deux régiments suisses au service d'Espagne, venus avec lui des provinces de Castille. Ce général, qui, dans la supposition où il n'eût rencontré aucune résistance, aurait eu à peine assez de troupes pour exécuter les ordres qu'il avait reçus, ne pouvait l'espérer, lorsque toute l'Andalousie était soulevée et lorsqu'une armée régulière soutenait l'insurrection. Cependant, après avoir rendu compte de sa situation au lieutenant de l'Empereur, il se détermina à marcher sur Cordoue où se trouvait, sous les ordres du général Echavari, un détachement d'environ 3,000 hommes de l'armée d'Andalousie, réuni à un nombre considérable de paysans armés.

Le 7 juin, les Français, après un combat opiniâtre, emportèrent les ouvrages qui couvraient le pont d'Alcoléa, passèrent sur la rive droite du Guadalquivir, et forcèrent les ennemis à rentrer dans Cordoue. Les magistrats ayant refusé d'ouvrir les portes, sur la sommation qui leur fut faite et malgré l'assurance qui leur fut donnée de respecter les personnes et les propriétés, elles furent enfoncées et un nouveau combat s'engagea dans les rues. Les Espagnols, après de vains efforts pour résister à l'impétuosité française, évacuèrent la ville et se dispersèrent. Les troupes impériales se livrèrent au pillage et à tous les excès qui accompagnent ordinairement la prise d'assaut d'une place.

Ce désastre, loin d'intimider les Espagnols, parut augmenter leur fureur ; les juntes, les prêtres, les moines et les journalistes, en peignant au peuple, sous les couleurs les plus affreuses, le saccage (*sic*) de Cordoue, ne manquèrent pas d'insinuer que les églises avaient particulièrement excité la cupidité des soldats français, qu'ils avaient enlevé les vases sacrés et profané les hosties. Ils les signalèrent comme autant d'hérétiques, qu'il fallait immoler au Dieu qu'ils avaient outragé. Les Français ne tardèrent pas à ressentir les effets de ces provocations : les insurgés de Jaën se por-

tèrent sur Andujar, en massacrant la garnison. Un détachement, surpris à Montore, subit le même sort ; les malades et les blessés restés dans les hôpitaux, en arrière de l'armée, furent égorgés ; les courriers, les officiers et les soldats voyageant isolément, assassinés de la manière la plus barbare, et les communications avec Madrid interceptées. En même temps, l'armée réunie à Séville, sous les ordres de Castaños, s'apprêtait à marcher sur Cordoue.

Le général Dupont, après avoir inutilement attendu pendant dix jours de nouvelles troupes et de nouvelles instructions, sentit qu'il ne pouvait pas rester plus longtemps dans la dangereuse position de Cordoue. Il en partit le 16, et arriva le 18 à Andujar. Dans l'intention de punir les habitants de Jaën et dans l'espoir de retirer de cette ville les subsistances dont son corps d'armée avait le plus grand besoin, il y envoya un détachement qui la trouva déserte et qui ne put rien amener, faute de moyens de transport. Cependant, la disette augmentait tous les jours dans le camp. Entourées de populations insurgées et de bandes de partisans, les troupes ne pouvaient se procurer des vivres qu'à la pointe de l'épée et ne recevaient que des distributions insignifiantes. Ayant enfin appris, par l'arrestation d'un courrier espagnol, le départ de la division Védel de Tolède, le 19 juin, et sa marche vers l'Andalousie, le général Dupont envoya dans la Sierra-Morena un détachement pour se mettre en communication avec cette division qui lui arrivait si à propos.

Le général Védel avait, en effet, culbuté, le 26, les insurgés qui défendaient les défilés de Despeña-Perros et pris position à Sainte-Hélène. Le lendemain, il fut joint par le détachement envoyé à sa rencontre. Il fit passer au général Dupont les dépêches du grand-duc de Berg, lui communiqua ses instructions et lui annonça qu'un envoi de biscuits, qui lui était destiné, avait été pillé par les insurgés.

Le général Védel prétend que le lieutenant de l'Empereur prescrivait au général Dupont de concentrer ses troupes à Baylen, et que lui-même avait reçu pour instruction de re-

venir dans la Manche, en pleine insurrection : il prouve, par une lettre écrite au général Dupont, le 29, qu'il lui donna connaissance du mauvais état des affaires, sur les communications de Madrid, et qu'il lui démontra l'impossibilité où était le grand-duc de lui envoyer de nouveaux secours. Toutefois, ce général persista à rester à Andujar et ordonna au général Védel de venir prendre position à Baylen ; il couvrit le pont du Guadalquivir de quelques ouvrages de campagne et disposa ses troupes, sur la rive droite du fleuve, pour en défendre le passage.

Les subsistances devenant tous les jours plus rares, le général Dupont fit partir de Baylen, le 1er juillet, une brigade de la division Védel, commandée par le général Cassagne, pour en aller chercher à Jaën. Ce général en chassa les insurgés et repoussa leurs attaques, dans les journées du 2 et du 3 ; mais il ne put amener des vivres, parce que, comme lors de la première expédition, les habitants s'étaient enfuis et qu'on manquait de moyens de transports. Le général Védel, ayant rappelé à Baylen le général Cassagne, établit, d'après les ordres du général en chef, sur le pont de Mengibar, deux bataillons, un escadron et deux pièces de canon, sous les ordres du général Ligier-Belair, pour garder les gués du Guadalquivir, qui furent couverts de redans. C'est dans cette position que les Français attendirent l'armée espagnole, qui s'avançait de Séville, par Cordoue.

Cette armée, forte de 30,000 hommes, s'étant montrée le 15 juillet sur la rive gauche du Guadalquivir, le général Dupont donna ordre au général Védel de se porter au soutien du général Ligier Belair, et il écrivit au général Gobert, qui venait d'arriver à la Caroline avec une partie de sa division, de se rendre à Baylen. Ce même jour, le général Castaños engagea une vive canonnade vers Andujar, et fit quelques démonstrations qui avaient pour but de reconnaître la position des Français, d'attirer leurs forces sur lui et de masquer une attaque qu'il projetait sur un autre point. En effet, le général Reding marcha sur Mengibar avec environ 10,000 hommes, et força les postes français, établis

sur la rive gauche du Guadalquivir, à se reployer sur la rive droite ; mais comme il ne montra qu'une partie de ses troupes et point d'artillerie, on supposa qu'il n'était destiné qu'à une fausse attaque, et que c'était vers Andujar que l'ennemi voulait forcer le passage. Dans cette persuasion, le général Dupont manda au général Védel de lui envoyer un bataillon, et un escadron, et même une brigade, si l'ennemi ne se montrait pas en force devant lui. Ce général, au lieu d'exécuter littéralement l'ordre de son général en chef, ne renforça le détachement aux ordres du général Ligier-Belair que de quatre compagnies et se dirigea sur Andujar avec toute sa division. Il est vrai qu'il prévint sur le champ le général Dupont du parti qu'il prenait, et que celui-ci fit la faute de ne pas lui envoyer de nouveaux ordres, ce qu'il aurait pu faire aisément, puisque le général Védel ne le rejoignit que le lendemain matin, vers les dix heures.

Dans la matinée de ce même jour, 16, l'ennemi renouvela ses démonstrations sur Andujar, avec encore plus de vivacité que la veille ; mais à la vue de l'arrivée du général Védel, il cessa son feu et fit marcher de nouvelles troupes sur Mengibar. Pendant ce temps, le général Reding culbutait le général Ligier Belair, et le forçait à se replier sur Baylen. Le général Gobert, qui venait d'y arriver, se porta rapidement à son secours, et un nouveau combat s'engagea sur la rive droite du Guadalquivir. L'action fut des plus vives et l'avantage paraissait pencher du côté des Français, lorsque le général Gobert fut blessé mortellement. Le général Dufour, qui prit le commandement, se retira sur Baylen et ne fut point poursuivi.

Le rapport de cette malheureuse affaire étant parvenu au général en chef dans la soirée du 16, il donna ordre au général Védel de se rendre à Baylen avec sa division ; de se réunir au général Dufour, qu'il mit sous ses ordres, *et de repousser l'ennemi sur Mengibar, et de lui faire repasser le fleuve ; d'aller même l'attaquer à Bacza ; s'il avait pris cette direction, de revenir ensuite à Baylen et de là, à Andujar, en laissant des postes à Baylen pour garder ce point.* Ce

général quitta Andujar à neuf heures du soir et arriva, le lendemain 17, à Baylen, où, à son grand étonnement, il ne trouva plus le général Dufour qui, sur un faux avis de la marche de l'ennemi dans la direction de Bacza, s'était retiré sur la Caroline, afin de le gagner de vitesse et de l'empêcher de s'établir sur les communications de l'armée. Le général Védel, partageant l'erreur du général Dufour, et sans attendre de nouveaux ordres de son général en chef, partit précipitamment de Baylen, et rejoignit le général Dufour à Guaraman dans la nuit du 17 au 18. Si, au lieu d'agir avec tant de précipitation, il eût envoyé des reconnaissances, il aurait appris que le général Reding, loin d'avoir marché sur Bacza, comme on le supposait, s'était reployé, le 16 au soir, sur Mengibar, pour y attendre les nouvelles troupes que lui menait le général Coupigny, et il n'eût pas commis la faute de courir après le général Dufour, faute qui eut des suites funestes. Toutefois, le général Dupont, à qui il rendit compte de la détermination qu'il prenait, lui répondit : « *D'après le mouvement de l'ennemi, le général Dufour a bien fait de le gagner de vitesse sur la Caroline et sur Sainte-Hélène, pour occuper la tête des gorges. Je vois avec plaisir que vous vous hâtez de vous réunir à lui, afin de combattre avec avantage si l'ennemi se présente ; mais, au lieu de se rendre à Sainte-Hélène, l'ennemi peut suivre la vieille route ; s'il prend ce parti, il faut le gagner encore de vitesse, afin de l'empêcher de pénétrer dans la Manche. S'il a des forces considérables, manœuvrez pour suspendre sa marche, ou pour le combattre dans les gorges, en attendant que j'arrive à votre appui.* »

Aussitôt après son arrivée à Guaraman, le général Védel fit partir le général Dufour pour Sainte-Hélène et se rendit avec sa division à la Caroline, où il arriva le 18, à neuf heures du matin. Là, ayant enfin acquis la certitude que l'ennemi n'avait pas marché dans cette direction, il manda au général Dufour de laisser deux bataillons à Sainte-Hélène, et de venir le joindre avec le reste de ses troupes. Il prévint en même temps le général en chef qu'il allait envoyer une reconnais-

sance sur Linarès et revenir à Baylen. Il affirme que, dans la même journée, le 18, il reçut l'accusé de réception de son rapport et une nouvelle approbation de ce qu'il avait exécuté, et de ce qu'il se proposait d'exécuter. Cependant, il résulte du rapport officiel du général Castaños que le général Coupigny, s'étant réuni le 18, à la pointe du jour, au général Reding, ce corps d'armée vint occuper la position de Baylen, ce qui a dû interrompre toute communication entre les généraux français.

Pendant que le général Védel s'éloignait de deux marches du général Dupont, celui-ci restait tranquillement à Andujar, laissant aux Espagnols la liberté de lui couper toute communication avec le général Védel et même toute retraite en se portant sur Baylen, par Mengibar. On a lieu de croire cependant, qu'il sentait le danger de sa position, puisque, le 17, il donna ordre à ses troupes de se tenir prêtes à partir dans la soirée, mais cet ordre fut révoqué par le motif, assure le général Dupont, qu'ayant reçu du duc de Rovigo, qui avait remplacé le grand duc de Berg, l'ordre positif de garder Andujar, il ne pouvait l'abandonner sans y être forcé par les circonstances les plus impérieuses. Nous pensons, toutefois, que jamais retraite n'avait été commandée par des circonstances plus impérieuses *(sic)* ; que, même, elle aurait dû être effectuée plus tôt, car la position d'Andujar cessa d'être tenable au moment où le général Reding fut maître du passage de Mengibar d'où il pouvait aller à Baylen bien plus promptement que le général Dupont.

Ce ne fut donc que le 18, au soir, que le général Dupont se décida à se reployer sur Baylen.

L'avant-garde, formée de quatre compagnies d'élite, d'un bataillon de la 4e légion, d'un escadron de chasseurs, et de deux pièces de quatre, partit à six heures. Une heure et demie après, les autres troupes se mirent en marche dans l'ordre suivant :

1 bataillon de la 4e légion.

4 pièces de canon.

La file des équipages où se trouvaient, dit-on, 800 voi-

tures ou fourgons, escortée par le 3e bataillon du 4e régiment suisse.

2 régiments suisses.
2 bataillons de la 3e légion.
2 bataillons de la garde de Paris.
1 bataillon des marins de la garde.
1 escadron de cuirassiers.
2 régiments provisoires de dragons.
2 régiments provisoires de chasseurs.

Nous avons rapporté cet ordre de marche parce qu'il nous semble que si, comme l'a avancé le général Dupont, il savait que l'ennemi occupait Baylen en force, il aurait dû en prendre un tout contraire, et parce qu'on verra bientôt que celui qu'il adopta eut une funeste influence sur les événements de la journée.

Le général Reding, arrivé dans la journée du 18 sur les hauteurs de Baylen, avec environ 15,000 hommes, fit occuper le pont de l'Haramblar. Ce fut là que l'avant-garde de l'armée française trouva les premiers postes espagnols; ces postes, attaqués vivement, se reployèrent sur le corps d'armée.

Aux premiers coups de canon, le général Dupont ordonna aux deux régiments de chasseurs de se porter à l'avant-garde; mais, retardés dans leur marche par une longue file de voitures qui obstruait la route, ils n'arrivèrent en présence de l'ennemi qu'après cinq heures du matin. Les autres corps qui les suivirent n'y arrivèrent successivement qu'à sept, huit et neuf heures. Le général Barbou resta, avec la brigade du général Cassagne, en vue du pont de l'Haramblar, pour en défendre le passage au général Castaños qu'on s'attendait à voir paraître d'un instant à l'autre sur les derrières de l'armée.

Si le général Dupont, en partant d'Andujar, avait fait marcher la plus grande partie de ses troupes en avant de ses équipages, il se serait trouvé en état, dès le commencement de l'action, d'attaquer brusquement une des ailes du général Reding, et, vraisemblablement, il se serait ouvert un passage;

mais les régiments n'étant arrivés que successivement sur le champ de bataille, ils furent engagés dans des combats partiels qui épuisèrent leurs forces et éclaircirent leurs rangs. Lorsqu'ensuite on fut en mesure de faire une attaque générale, on échoua parce qu'on avait déjà essuyé des pertes considérables, et que les soldats étaient harassés par la fatigue, la chaleur et la soif. Ils firent des prodiges de valeur. Les régiments de chasseurs culbutèrent plusieurs bataillons et prirent des drapeaux. L'infanterie ne combattit pas moins vaillamment, mais, malgré les plus grands efforts des généraux, des officiers et des soldats, on ne put percer la ligne de l'ennemi.

Pendant ce temps, le général Castaños, qui ne s'était aperçu qu'au jour du départ des Français, se hâtait d'atteindre leur arrière-garde. La tête de sa colonne s'étant montrée sur la rive droite de l'Haramblar, le général Dupont, entouré de toutes parts, perdit l'espoir de sortir de la position critique où il se trouvait, et envoya M. Villoutray (*sic*), capitaine d'état-major et écuyer de l'Empereur, demander une suspension d'armes au général Reding, qui l'accorda ; mais quand on lui proposa de laisser passer librement les troupes françaises par Baylen, pour rentrer dans la Manche, il déclara, après de longs pourparlers, qu'il fallait s'adresser au général en chef, le général Castaños. Le général Dupont désigna, pour remplir cette mission délicate, le général Chabert, à qui il adjoignit le capitaine Villoutray et le général Marescot. Quoique ce dernier, chargé par l'Empereur d'aller inspecter les fortifications de Cadix, fût étranger au corps d'armée, il se rendit au désir du général en chef, dans l'espérance qu'au moyen des relations qu'il avait eues anciennement avec le général Castaños, il pourrait obtenir des conditions moins rigoureuses ; mais il ne voulait être revêtu d'aucun caractère officiel et ne prendre part à la négociation que par son intervention officieuse. Ces officiers se rendirent, le 20, au matin, au grand quartier général, à Andujar.

Dans ces entrefaites, il survint un événement qui dut faire regretter au général Dupont de s'être trop pressé d'entamer

des négociations. Nous avons dit plus haut que le général Védel avait pris, dès le 18, la détermination de revenir à Baylen et qu'il affirme en avoir informé le général Dupont, et même, d'avoir reçu l'accusé de réception de sa dépêche, ce dont ce dernier ne convient pas. Malheureusement, ayant cru nécessaire de séjourner à la Caroline pour faire reposer ses troupes et réparer son artillerie, il n'en partit que le 19 à la pointe du jour, et ne tarda pas à entendre gronder le canon dans la direction d'Andujar. Arrivé à Guaraman, sur les dix heures, il jugea à propos de faire une halte de deux heures, suivant les uns, de quatre heures, suivant les autres, *pour*, dit-il, *rafraîchir et rallier ses troupes, marcher réunis à la rencontre de l'ennemi, et le combattre avec certitude de succès. Il devait*, ajoute-t-il, *suivant ses instructions, faire connaître la position de Linarès, qu'on assurait occupée par l'ennemi.* Ces motifs ne nous paraissent pas suffisants pour justifier une si longue halte. Le général Védel aurait dû, au contraire, se hâter d'arriver, au moins avec sa cavalerie, au secours de son général en chef, qu'il savait aux prises avec l'ennemi. Quelques coups de canon, tirés par lui, avant la demande de suspension d'armes, auraient prévenu cette fatale démarche, ranimé les troupes du général Dupont et intimidé celles du général Reding, qui, à leur tour, se seraient trouvées enveloppées, et qu'il aurait attaquées vivement, lorsqu'il aurait été joint par son infanterie. Quant à la reconnaissance sur Linarès, il pouvait charger de ce soin le général Lefranc, qu'il laissa à Guaraman avec le restant de la divison Chabert. Il est vrai qu'il prétend que le canon cessa de se faire entendre à dix heures trois quarts, ce qui lui fit supposer que le général Dupont avait repoussé l'ennemi, quoique ce dernier assure que le combat se prolongea jusqu'à deux heures et qu'il soit certain qu'il dura au moins jusqu'à midi et demi.

Le général Védel, arrivé sur les derrières du corps du général Reding vers les deux heures, suivant les uns, et vers les quatre heures, suivant les autres, se disposait à l'attaquer, lorsqu'un officier espagnol vint l'informer de la

suspension d'armes qui venait d'être arrêtée. Pour s'assurer de la vérité, il envoya un de ses aides de camp à Baylen, où on lui assurait que se trouvaient deux officiers de l'état-major du général Dupont, lui prescrivant d'être de retour dans un quart d'heure. Cet officier n'étant pas revenu, il ordonna l'attaque. Déjà il avait gagné du terrain, fait 1,000 à 1,500 prisonniers, enlevé deux pièces de canon et deux drapeaux, lorsqu'il reçut ordre de son général en chef de cesser les hostilités. Il obéit et fit prendre position à ses troupes. Le général Reding, ayant vivement réclamé la restitution des prisonniers et des trophées, sous prétexte que ses troupes, se reposant sur la foi de l'armistice, avaient été surprises, elle fut ordonnée par le général Dupont, quoique le général Védel affirmât que l'ennemi était sur ses gardes et qu'il avait repoussé deux fois l'attaque dirigée sur la position de l'Hermitage.

Cependant, le général Védel, n'ayant communiqué avec les officiers, porteurs des ordres du général Dupont, qu'en présence des officiers espagnols qui les accompagnaient, ne connut que le 20, au matin, par le retour de son aide de camp, la véritable situation de ce général. Il lui fit proposer de rompre la trêve et de tenter encore une fois le sort des armes. La même proposition avait été faite par le général Privé ; mais le général Dupont, jugeant qu'une nouvelle tentative n'aboutirait qu'à la destruction totale de son corps d'armée, préféra attendre l'issue des négociations, dans l'espérance d'obtenir une capitulation honorable. Toutefois, il fit dire au général Védel de se retirer dans la Sierra-Morena.

Aussitôt que le général Reding s'aperçut du départ de la division Védel, il adressa les plus vifs reproches au général Dupont, l'accusant de perfidie et le menaçant de faire passer ses troupes au fil de l'épée si cette division ne venait pas reprendre sa position pour y attendre ce qui serait stipulé à son égard. Le général Dupont, cédant aux menaces et aux instances du général ennemi, envoya itérativement ordre au général Védel de revenir devant Baylen, ce qui fut exécuté.

Le premier a cherché à se justifier en alléguant le refus des généraux espagnols de traiter, à moins que le général Védel ne fût compris dans la capitulation ; celui-ci, en disant qu'en désobéissant à son général en chef, il aurait cru *se rendre coupable de la violation de la capitulation et qu'il s'était sacrifié à l'existence de la division Barbou, contre laquelle l'ennemi aurait tourné toute sa rage.*

Toutefois, nous ferons remarquer que, dans sa position, le général Dupont n'avait plus le droit de donner un pareil ordre, et que, par la même raison, le général Védel n'aurait pas dû obéir. Nous ajouterons que si les généraux espagnols avaient exécuté leurs atroces menaces, ils se seraient déshonorés aux yeux de toutes les nations civilisées, attendu qu'ils n'étaient autorisés ni par les lois, ni par les usages de la guerre, à exiger que les troupes aux ordres du général Védel, dont il n'avait été fait aucune mention dans la suspension d'armes, fussent comprises dans la capitulation.

Les négociations, ouvertes le 19, furent enfin terminées par un traité signé le 22. Le lendemain, les troupes françaises déposèrent les armes, et se mirent en marche pour San-Lucar et Rota, où elles devaient être embarquées pour la France ; mais, les Anglais ayant refusé les passeports nécessaires, quoique les Espagnols se fussent engagés à les obtenir, elles furent livrées aux avanies d'une populace effrénée et jetées dans des forteresses, des prisons, et sur des pontons, où le plus grand nombre périrent de misère et de faim. Le général Dupont, ayant adressé au gouverneur de Cadix des réclamations contre la violation de la capitulation, en reçut une réponse dans laquelle l'insulte était jointe à l'ironie. Cependant, les généraux, un certain nombre d'officiers supérieurs et les employés de l'administration furent embarqués et conduits en France. Les généraux Dupont, Marescot et Védel et quelques autres offfciers furent arrêtés par ordre de l'Empereur. Une procédure fut instruite contre eux par le procureur général près la Haute-Cour, mais Napoléon, craignant qu'ils ne fussent acquittés, suspendit la procédure et se borna à détenir ou à exiler quelques-uns des accusés,

notamment le généraux Dupont et Marescot, et fit mettre les autres en liberté.

Telle fut l'issue de cette expédition qui priva l'armée d'Espagne de plus de 20,000 hommes, tombés sous le fer des soldats ennemis et des assassins, ou prisonniers de guerre. D'après le rapport officiel du général Castaños, la perte des Espagnols fut, dans la journée du 19, de 243 morts et de 755 blessés. Si, au lieu de s'obstiner à rester sur le Guadalquivir, le général Dupont se fût retiré dans la province de la Manche, le roi aurait pu y réunir une armée de 40,000 hommes, capable de battre les armées espagnoles qui se seraient approchées de Madrid. En attendant de nouvelles troupes de France pour reprendre les expéditions de Valence et d'Andalousie, on aurait réduit la ville de Saragosse et peut-être prévenu la catastrophe du général Junot, à qui on aurait pu faire passer des secours, lorsque les Anglais débarquèrent en Portugal. La présence du roi Joseph dans la capitale aurait retenu les hommes incertains, qui, pour se décider, attendaient les événements ; ceux qui lui avaient prêté serment et accepté des emplois seraient restés fidèles, et la douceur de son caractère, ses nobles sentiments, son ardent désir de faire le bonheur de ses sujets, lui auraient acquis de nouveaux partisans. Enfin, les juntes, peu d'accord entre elles, n'étant pas soutenues par l'exaltation d'un grand succès, auraient mieux apprécié les dangers d'une guerre qui exposait leur patrie à une ruine totale. L'Angleterre, elle-même, ne se serait peut-être pas tant pressée d'envoyer une armée dans la Péninsule.

Le roi, informé le 28 juillet de la capitulation du général Dupont, jugea à propos de faire replier l'armée sur l'Èbre. Loin de chercher à se faire suivre par les Espagnols qui servaient près de lui, il leur laissa la faculté d'agir d'après leur propre opinion. Parmi les personnes qui se déterminèrent à l'accompagner, on remarquait cinq de ses ministres : MM. Massaredo, Cabarrus, Urquijo, Azanza et Ofaril. Ayant accepté leurs hautes fonctions dans la persuasion que tout espoir de rétablir l'ancienne dynastie était perdu, et n'ayant

vu, dans le succès obtenu à Baylen par leurs compatriotes, qu'un fait isolé qui, loin d'être avantageux à l'Espagne, n'aboutirait qu'à attirer toutes les forces de l'Empire, ils crurent devoir persister dans le parti politique qu'ils avaient embrassé. Les deux autres ministres, MM. Cevallos et Pinuella, ainsi que beaucoup d'autres grands personnages, s'excusèrent, alléguant leurs affaires personnelles, qui exigeaient leur présence à Madrid, ou la difficulté des moyens de transport.

Le résultat immédiat de cette retraite fut la levée du siège de Saragosse ; dès le 29 juin, le général Verdier s'était réuni au général Lefebvre-Desnouettes, avec sa division, et avait pris le commandement des troupes assiégeantes. Le général Palafox, qui commandait dans la place, avait également reçu quelques secours. Toutefois, il trouvait ses principaux auxiliaires dans les moines qui, un crucifix dans une main et un poignard dans l'autre, marchaient à la tête des troupes, et entretenaient par leurs prédications sur les places publiques le fanatisme patriotique et religieux du peuple, en lui promettant le secours miraculeux de Notre-Dame del Pilar, en grande vénération dans toute la province. Les femmes, même, organisées en compagnies, enlevaient les blessés sous le feu le plus meurtrier, et portaient des vivres aux soldats dans les postes les plus périlleux. Lorsqu'elles apercevaient de l'hésitation sur quelques points, elles y accouraient, et, par leurs discours et leur exemple, ranimaient les courages chancelants.

Après diverses tentatives infructueuses, le général Verdier demanda des renforts en troupes et en artillerie ; les ayant reçus vers la fin de juillet, les attaques furent poussées avec une nouvelle vigueur, et les batteries des assiégeants détruisirent les ouvrages qui couvraient les portes del Carmen et de Portillo. Le 4 août, les colonnes d'infanterie pénétrèrent dans la ville, à travers les ruines des édifices, et, malgré le feu le plus meurtrier, elles repoussèrent les Espagnols jusqu'au delà du Corso, grande rue qui entoure, dans un demi-cercle, la moitié de la ville. Le général Verdier, croyant avoir dompté, par cet

important succès, l'opiniâtreté des assiégés, leur offrit une capitulation. Pour toute réponse, il reçut ces mots : *Guerre à mort.*

Le lendemain de cette sanglante action, le général Palafox reçut un nouveau secours d'environ 3,000 hommes et essaya de reconquérir la partie de la ville qu'il avait perdue. Pendant les jours suivants, chaque rue devint un champ de bataille, chaque maison un poste retranché, et les deux partis combattirent avec un égal acharnement, jusqu'au 15, époque à laquelle le général Verdier, conformément à l'ordre qui lui avait été adressé, se reploya sur la Navarre. Ce général, étant tombé malade, remit le commandement au général Lefebvre-Desnouettes.

L'armée, réunie sur l'Èbre, occupait des cantonnements, la droite à Bilbao, et la gauche à Tudela. Le corps du maréchal Bessières, formant l'avant-garde, campé en avant du défilé de Pancorbo, poussait ses avant-postes jusqu'au delà de Briviesca. Le grand quartier général était à Miranda. C'est là que le maréchal Jourdan, qui venait de Naples, rejoignit, le 22 août, le roi Joseph, près duquel l'Empereur l'envoyait en qualité de major-général.

Le parti, pris par Joseph, de se replier sur l'Èbre, fut désapprouvé par l'Empereur, et a été critiqué par quelques écrivains. Cette critique serait peut-être fondée, si l'armée française n'avait eu à combattre que l'armée espagnole, car, dans ce cas, on aurait pu réunir toutes les troupes qui se trouvaient en Espagne et marcher sur Castaños, ou l'attendre dans les plaines de la Manche. Mais, pour opérer cette réunion, il aurait fallu abandonner toutes les provinces intermédiaires entre Madrid et la frontière ; ces provinces, déjà fort agitées, se seraient soulevées ; les populations auraient pris les armes ; les communications avec la France auraient été interceptées, et les insurgés, postés dans les défilés des Pyrénées, si faciles à défendre, auraient empêché les secours de pénétrer en Espagne. Comment l'armée française, dont l'influence ne se serait pas étendue au delà de la portée de son canon, aurait-elle pu, au centre de l'Europe insurgée, se pro-

curer des subsistances, se pourvoir de munitions, mettre en sûreté ses dépôts et ses hôpitaux ? Il est probable qu'elle eût été détruite en détail, avant qu'on eût réuni des moyens assez puissants pour la dégager. Notre opinion est confirmée par l'insurrection qui éclata en Biscaye, et surtout à Bilbao, au moment où l'armée arrivait sur l'Èbre. Nous pensons donc que, dans l'état des choses, le roi n'avait rien de mieux à faire que de se rapprocher des provinces du nord, pour les retenir dans la soumission et conserver ses communications avec la France.

CHAPITRE III

Refus du secours d'une armée offert par les Anglais aux Espagnols. — Cette armée débarque en Portugal. — Insurrection générale dans ce royaume. — — Capitulation du général Junot. — Situation de l'armée française. — Expédition contre un corps d'armée sorti de Saragosse. — Force et position de l'armée au 20 septembre. — Installation de la Junte centrale à Aranjuez. — Blacke et Castaños se rapprochent de l'Èbre. — Occupation de Bilbao par les Espagnols. — Ils en sont chassés par le maréchal Ney. — Nouvelle position prise par le maréchal Moncey. — Le maréchal Ney retourne à la Guardia. — Le général Blake échoue dans une seconde tentative sur Bilbao. — Une troisième lui réussit. — Il rassemble son armée à Zornosa. - Dispositions pour arrêter l'ennemi devant Durango. — Plan d'opérations arrêté à Saragosse. — Expédition sur Logroño et Lodosa. — Entrée en Espagne des troupes de la grande armée. — Bataille de Zornoza. — Situation des affaires à l'arrivée de l'Empereur à Vittoria. — Ouverture de la session du Corps législatif.

L'Empereur, à peine informé de la catastrophe du général Dupont et de la retraite du roi Joseph, apprit la capitulation du général Junot.

Quoiqu'il n'entre pas dans notre plan, ainsi que nous l'avons déjà dit, de donner la relation des opérations de l'armée du Portugal, nous ne pouvons, néanmoins, nous dispenser de nous arrêter un instant sur un événement qui eut tant d'influence sur ceux des campagnes suivantes, puisque nous verrons des corps de l'armée française tenter inutilement, à deux reprises différentes, la conquête de ce royaume, et l'armée anglaise en sortir trois fois pour attaquer les Français en Espagne.

Le ministère anglais avait offert à la junte de Séville d'envoyer en Espagne un corps de 10,000 hommes, rassemblé à Cork, en Irlande, sous les ordres de sir Arthur Welesley, pour une expédition lointaine, et 5,000 hommes de la garnison de Gibraltar, commandés par sir Brent Spencer ; mais cette junte, soit par trop de confiance dans les troupes nationales, soit par la défiance de la politique du cabinet britannique, refusa ce secours pour l'Espagne et proposa de l'employer en Portugal pour en chasser les Français. Cette armée reçut, en effet, cette destination, après avoir été portée à 33,000 hommes sous le commandement de sir Herr Dalrymple.

Les Portugais, prévenus à l'avance d'un si puissant secours, coururent aux armes : des insurrections éclatèrent sur tous les points du royaume. Un gouvernement provisoire, agissant au nom du roi, s'établit à Porto, sous la présidence de l'évêque, leva des troupes et ordonna la levée en masse de la nation ; enfin, 5 à 6,000 Espagnols passèrent la Guadiana, et se réunirent aux insurgés de l'Alemtéjo. Le général Junot ne se flatta pas, sans doute, de réprimer, avec sa faible armée, un soulèvement aussi général. Toutefois, il fit marcher des détachements qui battirent et dispersèrent les insurgés dans toutes les rencontres. Une grande sévérité fut exercée contre eux, notamment à Leiria, Evora et Guarda ; mais ces avantages partiels et ces terribles exécutions militaires ne servirent qu'à aigrir davantage les esprits et à donner une nouvelle énergie au peuple ; la plus grande agitation se manifesta même dans la capitale, malgré la présence des autorités françaises et de la garnison. Le général en chef se trouvait dans cette critique situation lorsqu'il apprit le débarquement des Anglais. Il suspendit pour lors ses opérations contre les insurgés et rappela sous les murs de Lisbonne toutes les troupes dont il pouvait disposer.

Cependant, sir Arthur Welesley, débarqué le 6 avril à l'embouchure du Mondego, avec les troupes parties de Cork, et rejoint deux jours après par sir Brent Spencer, se portait en avant à la tête de cette avant-garde, forte de 15,000 hom-

mes. S'il eût marché rapidement de Pombal sur Thomar, ou de Leiria sur Santarem, il est probable que la division du général Loison, qui revenait d'Elvas par Abrantès, n'aurait pas eu le temps de se réunir au général Junot; mais, n'ayant pas pu s'entendre avec le général Freire, commandant les Portugais, il suivit la direction la plus rapprochée des côtes, se trouvant ainsi flanqué, sur sa droite, par la flotte, et sur sa gauche, par les levées en masse. Sir Arthur agit très lentement et avec la plus grande circonspection, afin, sans doute, de donner le temps de débarquer aux divisions de sir Harry Burrand et de sir John Moore, s'élevant à 18,000 hommes, de sorte qu'il n'arriva que le 17 au matin à Rolica, où il trouva la division française commandée par le général Delaborde postée avantageusement. Le général anglais détacha deux colonnes pour tourner la position des Français, mais, ayant ordonné l'attaque de front, sans attendre que le mouvement sur les flancs fut achevé, le général Delaborde n'hésita pas à disputer le terrain, et ne l'abandonna qu'après avoir fait essuyer une perte considérable aux ennemis, dans un combat où il montra autant d'intelligence que de bravoure, et où ses troupes firent des prodiges de valeur. Le général Thiébaut ne porte la force de la division française qu'à 1,900 hommes; mais, quand même elle aurait été d'environ 4,000, ainsi que nous avons des motifs de le croire, sa gloire serait encore assez belle, d'avoir remporté tout l'honneur de ce combat mémorable contre un corps d'armée si supérieur en nombre; il est même vraisemblable qu'elle en eût recueilli les fruits, si elle avait été rejointe par la division du général Loison, qui, partie le 11 d'Abrantès, aurait pu arriver le 16 à Rolica et qui, pourtant, n'était, le 17, qu'à Ceréal. Le général Delaborde se replia sur Montachique, sans être suivi, le général ennemi ayant préféré se porter sur sa droite, afin d'ouvrir sa communication avec la flotte. Le 20, l'armée anglaise campa à Vimeïro, où elle fut renforcée de 4,000 hommes nouvellement débarqués, sous les ordres du major-général Anstruter, ce qui porta sa force à environ 18,000 hommes.

La situation du général Junot était périlleuse. Cependant, sans se laisser intimider par les dangers qui l'entouraient, il prit la résolution d'attaquer l'armée anglaise avant qu'elle fût toute réunie, non pas sans doute dans l'espoir de rester maître du Portugal, mais pour sauver l'honneur des armes de la France. Toutes les troupes dont il pouvait disposer, c'est-à-dire environ 12,000 hommes, se rassemblèrent le 20 à Torrès-Vedras, et franchirent le défilé pendant la nuit. Le lendemain, les deux armées furent en présence, et l'action fut bientôt engagée. L'armée française, conduite avec habileté par ses généraux, combattit avec le plus grand courage ; mais, ayant en tête une armée également brave et bien plus nombreuse, elle fut obligée d'abandonner le champ de bataille et de se retirer sur Torrès-Vedras. Sir Harry Burrand, plus ancien lieutenant général que sir Arthur Welesley, ne parut sur le terrain que lorsque la victoire s'était déclarée pour ses compatriotes. Il prit le commandement, et ne jugea pas à propos de poursuivre l'armée française. Le général en chef Dalrymple, suivi du reste de l'armée, arriva le lendemain à Vimeïro, où il reçut les premières propositions du général Junot, pour l'évacuation du Portugal. A la suite des négociations, qui se prolongèrent plusieurs jours, la convention, connue sous le nom de convention de Cintra, fut approuvée par les deux généraux en chef, et l'armée française embarquée et transportée en France. C'est à dater de cette époque que les armées anglaises prirent une part active à la guerre du continent; jusque-là, elles n'avaient été employées qu'à des expéditions peu importantes ou mal combinées.

Les événements malheureux survenus en Espagne et en Portugal durent faire regretter à l'Empereur d'avoir entrepris la conquête des deux royaumes avec des moyens si peu proportionnés à une si vaste entreprise. Il dut également commencer à s'apercevoir que le gouvernement et l'armée ne constituent pas seuls la force d'un État ; que cette force réside essentiellement dans la nation, et que, quand une nation, quoique abandonnée de ses princes, veut se défendre, il n'est pas facile de la subjuguer. La présence d'une armée anglaise

dans la Péninsule augmentait les embarras. Pour la rejeter sur ses vaisseaux, et dompter les Espagnols et les Portugais, il fallait nécessairement rappeler du nord une partie de l'armée qui y séjournait depuis le traité de Tilsitt. Cependant l'Autriche montrait des dispositions peu amicales, et donnait lieu de craindre qu'elle ne saisît cette occasion pour reprendre les armes, et n'entraînât la Russie et la Prusse dans une nouvelle coalition ; mais Napoléon n'était pas homme à reculer devant ces difficultés. Il avait l'honneur de ses armes à venger et sa politique à justifier par le succès. Il dirigea à la hâte sur l'armée d'Espagne quelques régiments tirés de l'intérieur, prescrivit la formation de nouveaux régiments avec les bataillons provisoires et les bataillons de marche de cette armée, et ordonna à 80,000 hommes de la Grande Armée de se rendre à Bayonne, où la tête de ses troupes devait arriver vers le 15 octobre.

Pendant que ce mouvement s'exécutait, il se rendit à Erfurth afin de conférer avec l'empereur de Russie et tâcher de le retenir dans son alliance, ou du moins d'obtenir de lui l'assurance qu'il resterait neutre, si l'Autriche commençait les hostilités. Tous les princes de la confédération du Rhin s'empressèrent d'aller faire leur cour à leur protecteur.

L'armée aux ordres du roi Joseph, composée en grande partie de soldats de nouvelle levée, totalement dépourvue d'effets d'habillement et d'équipement, d'ambulances et de moyens de transport, occupait les rives de l'Èbre, le matériel de l'artillerie était dans le plus mauvais état; privée de magasins, elle vivait par la voie des réquisitions, ce qui obligeait d'étendre les cantonnements. Cette méthode de pourvoir à la subsistance des troupes, entraînant toujours des désordres et des vexations, augmenta le mécontentement de la population et donna un nouveau degré d'énergie à sa haine contre les Français. L'insurrection des habitants de Bilbao avait été réprimée, mais des bandes de guérillas ne tardèrent pas à se montrer sur les communications et on fut obligé de placer des garnisons dans tous les villages, depuis Miranda jusqu'à Irun, pour donner la chasse à ces bandes armées,

escorter les convois, les courriers et les officiers d'ordonnance. Malgré cette précaution, de fréquents assassinats étaient commis sur les routes et, quelquefois même, à portée des cantonnements.

Le roi Joseph ayant appris, par un rapport du général Lefebvre-Desnouettes, qu'une forte colonne, sortie de Saragosse sur les ordres du comte de Montijo, venait d'entrer à Tudela, confia le commandement de l'aile gauche de l'armée au maréchal Moncey, et lui ordonna de rejeter l'ennemi sur Saragosse. Le maréchal, qui avait devant lui à peine 25,000 hommes, la plupart paysans mal armés, ou soldats de nouvelle levée, trompé par ses espions, annonça que l'armée espagnole était forte de 25 à 30,000 hommes, et montra de l'hésitation. Joseph, craignant que la présence d'un corps aussi considérable sur les frontières de la Navarre n'excitât les peuples de cette province à se soulever, prit la détermination d'aller, avec sa réserve, se réunir au maréchal Moncey pour frapper un coup décisif.

Pendant que la réserve exécutait son mouvement, de Miranda sur Calahorra, par Logroño, le maréchal Moncey cherchait, par de fréquentes reconnaissances, à bien s'assurer de la force et de la position de l'armée ennemie. Le général Lefebvre-Desnouettes s'étant porté, le 27 août, sur la rive droite de l'Èbre, par Alfaro, avec trois cents hommes de cavalerie et deux pièces de canon, rencontra une colonne forte, suivant son rapport, de 16,000 hommes, qui venait pour s'emparer du pont d'Alfaro. Cette colonne, chargée vigoureusement par les lanciers polonais, fut promptement culbutée et poursuivie jusqu'à une lieue de Tudela, abandonnant deux pièces de canon et quelques prisonniers. Le général revint sur ses pas, sans être suivi. La facilité avec laquelle un faible détachement mit en déroute un corps si nombreux prouve que, si, conformément aux ordres du roi, le maréchal Moncey eût marché rapidement sur Tudela, avec les troupes mises à sa disposition, il aurait battu le comte de Montijo, sans le secours de la réserve; mais les esprits n'étaient pas encore remis du découragement qu'y avaient porté les événements

précédents, le maréchal était surtout frappé de la pénurie des subsistances, de la faiblesse et de l'inexpérience des nouveaux soldats. Quoi qu'il en soit, Joseph arriva le 31 août à Calahorra, avec la réserve ; le maréchal Moncey réunit son corps d'armée entre Alfaro et Corella, et tout fut disposé pour marcher, le lendemain, sur Tudela ; mais le roi ayant appris, pendant la nuit, que l'ennemi battait en retraite, resta à Calahorra, et le maréchal Moncey entra à Tudela, d'où il envoya la cavalerie à la poursuite des Espagnols, qui se retirèrent à Saragosse. La présence de la réserve n'étant plus nécessaire à l'aile gauche, le roi la ramena à Miranda, où il arriva le 5 septembre.

L'Empereur, qui mettait une grande importance à l'occupation de Tudela, ordonna d'en faire un fort poste retranché d'où l'aile gauche pût déboucher, pour se porter à la rencontre des colonnes ennemies qui cherchaient à se rapprocher de la Navarre ; mais le maréchal Moncey et les officiers du génie persistant à soutenir que, la ville se trouvant dominée de toutes parts, il était impossible d'y placer des troupes avec sûreté, et qu'on ne pouvait occuper les positions plus avancées, à cause de leur trop grande étendue, le roi autorisa le maréchal à reprendre ses positions sur la rive gauche de l'Ebre, lui prescrivant, toutefois, de ne pas permettre aux ennemis de s'établir à Tudela.

Pendant ce temps, l'aide-major général Belliard travaillait, avec son zèle, son activité et sa capacité ordinaires, à former de nouveaux régiments avec les débris des bataillons de marche et des bataillons provisoires. Cette opération terminée vers le 2 septembre, et les secours, tirés de l'intérieur, arrivés, l'armée se trouva composée ainsi qu'il suit :

Corps de droite :

Aux ordres du maréchal Bessières, formé de 3 divisions d'infanterie et de 1 division de cavalerie	17.597 h.
A reporter	17,597 h.

Report.	17,597 h.
Corps du centre :	
Aux ordres du maréchal Ney, formé de 2 divisions d'infanterie et de 1 de cavalerie.	8,957 h.
Corps de gauche :	
Aux ordres du maréchal Moncey, formé de 4 divisions d'infanterie et de 1 de cavalerie. . .	20,747 h.
Réserve :	
Aux ordres du général Lepic, formée des troupes de la garde impériale et de celles du roi.	6,088 h.
Total pour l'armée active	53,389 h.
Il y avait, en outre, dans les places de Pampelune, et Saint-Sébastien, dans les villes de Bilbao et Vittoria, et les bourgs et villages situés sur la route de France jusqu'à la Bidassoa	11,559 h.
Total général.	64,948 h.

L'armée, ainsi organisée, occupait les positions suivantes :

Corps de droite :

2 divisions à Cuba et Sainte-Marie, en avant de Pancorbo, 1 division à Briviesca, la division de cavalerie aux ordres du général Lasalle, en arrière de Burgos.

Corps du centre :

A Logroño, Nalda et Najerra, sur la rive droite de l'Èbre.

Corps de gauche :

A Milagro, Caporosso, Alfaro et Lodossa.

Réserve :

A Miranda, Aro et Pontelarra.

Les succès obtenus en Andalousie par Castañoz et la retraite du roi Joseph avaient porté au dernier point l'exaltation dans l'esprit des patriotes espagnols. Des proclamations

pompeuses annonçaient que la *nation héroïque*, *les armées invincibles* n'avaient qu'un dernier effort à faire pour envelopper et détruire les débris de l'armée française. Tant de présomption ne fut pas justifiée par les événements. Il est vrai que le manque d'unité dans le gouvernement ne permettait pas de donner une bonne organisation aux masses informes levées dans les provinces, et qui, toutes, prenaient le nom d'armée, ni de leur imprimer une seule et même impulsion. Chaque junte provinciale avait la prétention d'être indépendante, et voulait diriger, suivant ses vues particulières, l'armée levée par ses soins. D'ailleurs, on n'avait pas les moyens d'armer, d'habiller et d'équiper ces nombreuses levées d'hommes, ni ceux de pourvoir, par une administration régulière, aux besoins des corps organisés. Ce furent, sans doute, toutes ces causes qui retardèrent la marche des armées espagnoles vers l'Èbre et qui donnèrent au roi le temps d'organiser la sienne, et de la mettre en état d'attendre, au-delà des Pyrénées, les puissants secours qui venaient du fond de l'Allemagne.

Les Espagnols sentirent enfin le besoin de mettre un terme à l'anarchie dans laquelle leur patrie se trouvait plongée. Une junte centrale, formée des députés envoyés par les juntes provinciales et présidée par le comte de Florida-Blanca, se réunit à Aranjuez, et fut installée le 25 septembre. Elle mit, d'abord, tous ses soins à s'attribuer la puissance royale dans toute sa plénitude, s'entoura de tout le cortège de la royauté et poussa le ridicule jusqu'à prendre le titre de *Majesté*. Le lendemain de son installation, elle ordonna au conseil suprême de Castille de lui prêter serment de fidélité, et lui enjoignit de prescrire aux juntes provinciales, aux tribunaux et à toute autre autorité de reconnaître le nouveau gouvernement, dépositaire de toute autorité souveraine, et d'exécuter ses ordres, sous peine, en cas de désobéissance, d'être traités comme coupables du crime de lèse-majesté.

Cet ordre ayant été communiqué par le président du conseil suprême à la chambre fiscale (ce qu'on appelle en France le Parquet), les magistrats qui la composaient s'élevèrent avec

force contre cette forme de gouvernement, qui, dans leur opinion, renversait les constitutions du royaume.

« Dans le moyen âge, disaient-ils, on pourvut, par les trois ordres de l'État, à la garde et à la tutelle de Henri III. Dans d'autres graves circonstances, les rois catholiques ordonnèrent que les trois ordres, le clergé, la noblesse et le tiers-états, se réunissent en 1480 et en 1538. De même l'ordonnance de Charles V, dans des cas également très graves. »

La chambre fiscale citait ensuite l'ordonnance du roi Don Juan, rendue à Madrid en 1418, ainsi conçue : « Comme, dans les affaires difficiles de nos royaumes, il est nécessaire de prendre conseil de nos sujets, principalement des députés de nos villes, bourgs et villages de notre royaume, à cette intention, nous ordonnons et nous commandons que, pour toutes affaires importantes et difficiles, on ait à réunir les Cortès et que cette réunion se fasse par l'assemblée des trois ordres de nos royaumes, telle que firent les rois, nos prédécesseurs (1). »

Les magistrats de la chambre fiscale, après avoir insisté sur la nécessité de réunir les Cortès, ajoutaient : « Quoique le hasard et le tumulte aient présidé à la formation de quelques juntes provinciales ; quoique, dans d'autres, il se trouve des individus n'appartenant pas aux provinces qui les ont nommées ; quoiqu'on ait dit publiquement que le peuple d'une grande ville avait été au moment de se soulever contre sa junte, parce qu'il se trouvait plus malheureux sous sa domination que sous celle des Français, la chambre fiscale veut bien croire que les députés nommés pour se rendre à Aranjuez sont les sujets les plus dignes des provinces ; mais, pour cela, elle ne peut regarder leur réunion comme la junte nationale suprême et gouvernante du royaume, parce que, ni ces députés n'ont pu s'ériger en gouvernement, ni les juntes qui les ont nommés n'ont pu les investir du droit de gouverner, attendu qu'elles ne représentent pas les trois ordres

(1) Cette ordonnance prouve que les rois qui, par la suite, ont gouverné avec un pouvoir absolu, ont usurpé les droits et les privilèges de la nation. (*Note du manuscrit.*)

du royaume. D'ailleurs, cette junte, composée de tant d'individus dépositaires de la souveraineté, serait contraire à la loi, qui ne permet aux Cortès de ne nommer qu'un, deux, et tout au plus cinq gouverneurs ou régents. Si, malgré la formation de cette junte centrale, les juntes provinciales doivent exister, c'est au conseil à voir si un tel gouvernement est conforme à notre constitution et si une semblable fédération pourra être salutaire à la nation. »

Malgré ces représentations énergiques, le conseil suprême de Castille prêta le serment exigé de lui, et transmit les ordres de la junte centrale à toutes les autorités du royaume, se bornant à représenter au nouveau gouvernement :

1° Qu'il croyait nécessaire de réduire le nombre des membres dont la junte était composée, et de se conformer à la loi de Castille, relative à la formation de la régence, en cas de minorité, ou quand le roi perd la raison ;

2° Que les juntes provinciales devraient être dissoutes, et toute l'autorité royale passer à la junte centrale ;

3° Que pour donner au gouvernement une constitution plus légale, il croyait qu'il serait à propos de convoquer les Cortès, pour régler le mode, les bases et la durée de la régence.

On ne peut qu'applaudir à la proposition de réunir les Cortès, et si on s'était occupé de la réunion de cette assemblée nationale aussitôt après l'évacuation de Madrid, il est probable qu'il y aurait eu plus d'ordre dans la perception des impôts et l'administration des finances, plus d'ensemble dans les opérations militaires, et que les armées auraient reçu une meilleure organisation, ou, du moins, qu'on eût mieux pourvu à leurs besoins ; mais nous doutons que de rétablir, comme le demandait le conseil de Castille, sous un ou plusieurs régents, le gouvernement despotique des rois catholiques, eût été un moyen efficace d'amener la nation à faire les sacrifices de tout genre qu'exigeait la situation critique où elle se trouvait. C'est au nom de la patrie, c'est à l'ombre d'une sage liberté, que les nobles sentiments s'emparent de toutes les âmes, et non sous la verge d'un gouvernement qui ne con-

naît d'autres règles que sa volonté ou ses caprices. Au reste, la junte centrale ne jouit jamais d'une grande considération ; son autorité fut souvent contestée par les juntes provinciales et principalement par celles de Séville et de Grenade ; on assure que son président, le comte de Florida-Blanca, déposa dans la municipalité de Murcie, une protestation secrète, portant qu'il obéissait à la force et dans la crainte des assassinats populaires, et qu'il le déclarait, pour que, dans aucun temps, le roi Joseph ne pût le lui reprocher.

L'armée de Valence fut la première qui occupa Madrid après la retraite des Français. La division aux ordres de Llanos y fit son entrée le 13 août. Une autre division de cette armée, commandée par Salinas, passa en Catalogne et n'arriva dans la capitale, avec l'armée d'Andalousie, que le 24 août ; l'armée de Castille et la division de Llanos passèrent sous ses ordres et, vers la mi-septembre, ses troupes commencèrent à filer vers l'Èbre. Cependant, le général en chef ne quitta Madrid que le 8 octobre, et ne rejoignit son armée que le 17. Le général Blake, commandant les armées de Galice et des Asturies, avait porté son quartier général à Reynosa, dès le 6 septembre.

L'Empereur qui, d'abord, avait paru désirer que l'armée se portât en avant, sentit ensuite qu'il était plus important de s'occuper de son organisation, et fit recommander de rester sur la défensive jusqu'à son arrivée, ayant soin toutefois de tenir l'ennemi éloigné de la ligne. Les rapports parvenus au quartier général le 16 septembre, annonçant que le général Blake, dont on disait l'armée forte de 40,000 hommes, marchait sur Saint-Ander (*sic*) et de Reynosa sur Villarcayo et Médina, le roi voulait aller l'attaquer ; mais, pour cela, il fallait réunir au corps du maréchal Bessières celui du maréchal Moncey et la réserve, et abandonner momentanément le maréchal Moncey à ses propres forces. Ce maréchal, en apprenant ces dispositions, témoigna de si vives inquiétudes pour la Navarre, que le roi renonça à son projet d'offensive et révoqua les ordres qu'avaient déjà reçus les maréchaux Ney et Bessières.

Le général Blake, continuant son mouvement sans rencontrer d'obstacles, poussa, le 19 septembre, une reconnaissance jusqu'aux portes de Bilbao. Le général Monthion, qui occupait cette place avec 1,500 hommes, rendit compte de l'apparition de l'ennemi et annonça qu'il s'attendait à être attaqué le lendemain.

En recevant cet avis, le roi ordonna au général Merlin de marcher au secours du général Monthion, par Mondragon et Durango, avec le 55e régiment, et 100 chevau-légers du grand-duc de Berg ; et au maréchal Bessières, de diriger sur Bilbao, par Orduña, le 2e et le 4e régiments d'infanterie légère, les chevau-légers polonais et 6 bouches à feu. Mais, ce maréchal n'ayant point exécuté cet ordre, sous prétexte que les troupes destinées à former ce détachement s'étaient trouvées engagées dans une reconnaissance sur Frias, que l'ennemi venait d'occuper, le général Monthion, attaqué effectivement le 20, par 5 à 6,000 hommes, évacua Bilbao, et se reploya sur Durango, où il fut rejoint par le général Merlin.

Le maréchal Bessières étant débordé sur sa droite par le mouvement que l'ennemi venait d'opérer, il fut autorisé à se retirer sur Miranda, appuyant sa droite à Ponte-Larra, et sa gauche à Aro. On laissa garnison dans le fort de Pancorbo. Le grand quartier général et la réserve vinrent à Vittoria ; l'armée, plus concentrée, était en mesure d'agir, suivant les circonstances.

Le roi, qui ne voulait pas donner à l'ennemi le temps de s'établir en force à Bilbao, eut l'intention de le faire attaquer par le maréchal Bessières ; mais, ce maréchal se montrant peu disposé à faire cette expédition et manifestant fortement l'opinion que le meilleur parti à prendre était de rassembler toute l'armée à Vittoria, abandonnant ainsi la ligne de l'Èbre, Joseph en chargea le maréchal Ney. Ce dernier, qui ne commandait qu'un faible corps, exécuta avec autant de zèle que de dévouement les ordres qui lui furent donnés. Il partit de Logroño et se dirigea par Vittoria sur Durango, où il trouva le détachement du général Merlin et celui du général Monthion. De là, il marcha sur Bilbao, où il entra le 26 sans

combattre, l'ennemi s'étant retiré sur Valmaseda. Conformément aux ordres du roi, le maréchal Bessières dirigea en même temps une division sur Orduña, afin de protéger le mouvement du maréchal Ney et s'assurer de ce qu'il avait dans cette partie. Le général Merle, commandant cette division, trouva un corps de troupes espagnoles en position à Berberana ; mais, au lieu de l'attaquer, ou, du moins, de rester en sa présence, pour l'observer, il se retira sur Ponte-Larra. Le lendemain, il n'y avait à Berberana que des avant-postes, et on apprit que les troupes qui y étaient la veille, pour couvrir la retraite de celles qui évacuaient Bilbao, venaient de se retirer sur Medina.

Le corps du maréchal Ney étant à Bilbao, celui du maréchal Bessières à Miranda, et la réserve à Vittoria, on était en mesure de marcher sur le général Blake, et de le rejeter sur Reynosa ; mais cette expédition, dans une contrée montueuse, où les chemins sont impraticables à l'artillerie et très difficiles à la cavalerie, eût exigé quinze à vingt jours, et, pendant ce temps, la Navarre, fortement menacée par l'armée d'Aragon et par celle d'Andalousie, dont les colonnes commençaient à arriver sur l'Èbre, aurait pu être envahie : Vittoria même aurait pu tomber au pouvoir de l'ennemi, qui venait d'occuper Logroño. Ces puissantes considérations, et surtout la certitude de la prochaine arrivée à Bayonne de la tête des troupes qui venaient d'Allemagne, déterminèrent à renoncer à ce projet.

En même temps que l'évacuation de Logroño par le maréchal Ney, et, bientôt après, la présence de l'ennemi dans cette ville, donnaient au maréchal Moncey de vives inquiétudes pour sa droite, un corps assez considérable qui avait pénétré dans la vallée de l'Aragon, et s'était présenté devant Sanguessa, l'alarmait pour sa gauche ; de sorte que le maréchal crut devoir abandonner les bords de l'Èbre, et se porter, la droite à Estella, le centre à Falces et la gauche en face de Sanguessa. Ce mouvement retrograde, et des avis portant que l'ennemi annonçait l'intention de marcher sur Vittoria par Logroño, déterminèrent le roi à ordonner au maréchal Ney

de laisser à Bilbao 3,000 hommes sous les ordres du général Merlin, et de revenir à Vittoria pour y former, avec la réserve, un corps d'environ 12,000 hommes, avec lequel on se serait porté partout où les circonstances l'auraient exigé; et comme il était, en même temps, nécessaire d'observer Logroño, il fit donner au maréchal Bessières l'ordre de détacher une de ses divisions sur Peñacerrada, et d'envoyer 1 bataillon et 2 deux pièces de canon à la Guardia, dont on pouvait faire, en fort peu de temps et très peu de travail, un excellent poste retranché. Mais le maréchal Bessières, qui ne voyait rien de mieux à faire que *masser* l'armée autour de Vittoria, se montra si peu disposé à exécuter cet ordre, que le roi le fit révoquer. Le maréchal Ney fut envoyé à la Guardia, où il arriva le 5 octobre.

Ce même jour, le roi avait réuni, entre Osma et Berberana, les divisions Merle et Mouton, et une brigade de cavalerie du corps du maréchal Bessières, dans l'intention de faire, lui-même, une forte reconnaissance sur Frias et Médina; mais ayant appris, en arrivant au point de réunion, que le général Blake était parti ce même jour, de Médina, pour se porter sur Bilbao, il se décida, sur-le-champ, à suivre le mouvement du général ennemi sur Bilbao, et vint passer la nuit à Orduña. Le lendemain il poussa jusqu'à Llodio, où le général Merlin vint lui rendre compte que l'avant-garde espagnole, qui s'était approchée de Bilbao, informée de la marche des troupes françaises, s'était retirée précipitamment sur Valmaseda, où l'armée du général Blake se trouvait réunie. Les motifs qui avaient précédemment déterminé le roi à ne pas s'engager dans une longue opération, qui pourrait compromettre la Navarre et même Vittoria, le déterminèrent à ne rien entreprendre de plus. Ces motifs étaient même encore plus puissants, à cette époque, puisqu'il savait positivement que la tête des troupes, qu'on attendait, arriverait à Mondragon le 15. Il revint donc à Vittoria, la division Mouton retourna à son corps d'armée, et celle du général Merle resta à Murgnia pour observer le défilé d'Orosco, qui débouche dans le bassin de Vittoria.

C'est à peu près à cette époque, 9 octobre, que le général Laromana (*sic*) débarqua à Saint-Ander (*sic*) avec les troupes espagnoles, qui, par le moyen des Anglais, parvinrent à s'évader du Holstein, malgré le serment de fidélité prêté par elles et leur général au roi Joseph. Ces troupes, les meilleures de l'Espagne, au nombre d'environ 10,000 hommes, furent réunies à l'armée du général Blake. Ce général fut également rejoint par les soldats espagnols prisonniers détenus à Lisbonne, et qui recouvrèrent leur liberté après la capitulation du général Junot. Soit que ces secours aient inspiré une présomptueuse confiance au général ennemi, soit qu'il ait ignoré l'arrivée des puissants renforts qu'attendaient les Français, il marcha, pour la troisième fois, sur Bilbao, le 12 octobre, et obligea le général Merlin à se retirer sur Zornosa. Le roi, loin de songer à chasser l'ennemi de Bilbao, se félicita de le voir s'enfoncer dans une position où on serait bientôt en état de l'envelopper. Il se borna donc à envoyer de Mondragon, sur Durango, le 36e régiment qui venait de France, le bataillon de grenadiers, et le bataillon de voltigeurs de sa garde qui arrivaient de Naples. En même temps, le général Verdier partit de Vittoria, avec un régiment de fusiliers de la garde impériale et deux bataillons du 118e régiment, et fut se réunir au général Merlin ; ces dispositions suffirent pour arrêter le mouvement du général Blake.

Pendant que ces événements se passaient sur la droite, le général Castaños arrivait à son armée et la trouvait postée sur l'Èbre, la gauche à Cenicerro, au-dessus de Logroño, et la droite à Tudela où elle se liait avec l'armée d'Aragon, commandée par le général O'Neill, qui se prolongeait, par la vallée de l'Aragon, jusqu'à Sanguessa. Le maréchal Moncey prétendait que cette armée était forte de 30,000 hommes, cependant, elle n'est portée qu'à 20,000 dans les rapports officiels espagnols. Il évaluait à 40,000 celle de Castaños, tandis que ce général affirme, dans un mémoire justificatif qu'il a publié, qu'elle ne s'élevait qu'à 26,000 : savoir, 13,500 de l'armée d'Andalousie, 2 divisions de cette armée étant restées à Madrid pour se faire habiller, et 12,500 des

armées de Castille et de Valence. Mais il est probable que les généraux ennemis ne font aucune mention des nombreuses populations qui, sans être enrôlées sous les drapeaux, prenaient les armes à l'approche de l'armée, et les quittaient lorsqu'elle s'éloignait. Quoi qu'il en soit, au moment où le général Castaños se disposait à parcourir la ligne de son armée, et à passer ses troupes en revue, il fut invité par le capitaine général de l'Aragon à se rendre à Saragosse, pour conférer sur le plan des opérations. Dans cette conférence, qui eut lieu le 20 octobre, il fut arrêté que l'armée d'Andalousie, réunie à celle d'Aragon, envahirait la Navarre, et qu'un corps détaché tournerait la place de Pampelune, afin d'intercepter aux Français toute communication avec leur patrie. En même temps, le général Blake devait tourner la droite de l'armée impériale et se poster entre elle et la frontière de France. On voit qu'il ne s'agissait de rien moins que d'envelopper toutes les troupes françaises et de les contraindre à capituler comme à Baylen. Ce beau projet, fruit de la confiance aveugle qu'avaient inspirée les succès précédents, fut approuvé par la junte centrale.

Dans ces entrefaites, on apprit à Vittoria que le général espagnol Grimareste, qui avait son quartier général à Lodosa, venait de faire occuper Mendavia, Sesma, Carcar et Lérin, sur la rive gauche de l'Èbre. Aussitôt le maréchal Bessières reçut l'ordre d'envoyer à la Guardia la division Merle, pour agir momentanément sous les ordres du maréchal Ney, et la division Bonnet et une brigade de cavalerie à Briones, sur la rive droite de l'Èbre, pour menacer de prendre Logroño à revers. Il fut ordonné au maréchal Ney de placer la division Merle en observation devant Logroño, et de se porter rapidement avec les troupes de son corps d'armée sur Lodosa, afin de couper la retraite aux ennemis qui se trouvaient sur la rive gauche de l'Èbre, tandis que le maréchal Moncey les attaquerait de front, en marchant d'Estella sur Lérin.

Le maréchal Ney se porta le 25 octobre de la Guardia sur Viana, par Oyon. Les troupes espagnoles, postées sur la rive

gauche de l'Èbre pour couvrir le pont de Logroño, attaquées par le 12e régiment d'infanterie légère et chargées par le 26e de chasseurs à cheval, furent culbutées et rejetées sur l'autre rive. C'était le moment de marcher sur Lodosa ; mais la division Merle arriva un peu tard, l'ennemi fit quelques démonstrations d'attaque, et le maréchal croyait avoir 18,000 hommes devant lui ; de sorte qu'il jugea à propos de n'envoyer qu'un détachement de cavalerie sur Mendavia. Il manifesta même quelques craintes sur sa position, et témoigna le désir de rétrograder sur la Guardia.

Cependant, le 26, le maréchal Moncey avait mis ses troupes en mouvement, sur plusieurs colonnes, et chassait devant lui tout ce qui se trouvait sur la rive gauche de l'Èbre. L'ennemi, poursuivi par la division Morlot, se retira précipitamment sur l'autre rive par le pont de Lodosa, ce qu'il n'aurait pu faire si ce pont eût été enlevé par le maréchal Ney. Toutefois, le bataillon des tirailleurs de Cadix, fort d'environ 800 hommes, commandé par le lieutenant-colonel de la Cruz-Mourgeon, ayant voulu se défendre dans Lérin, fut contraint de se rendre à discrétion.

Ce même jour, le maréchal Ney canonna vivement la ville de Logroño et fit reconnaître les gués sur l'Èbre. Le général Pignatelli, commandant la division espagnole, intimidé par ces démonstrations et surtout par l'arrivée du général Bonnet à Briones, évacua la ville pendant la nuit, et les Français y entrèrent le lendemain. Le général Castaños assure, dans le mémoire dont nous avons déjà parlé, que le général Pignatelli n'avait que 8,000 hommes sous ses ordres. A la suite de cette expédition, qui rendait les Français maîtres des principaux passages de l'Èbre, le maréchal Ney resta à Logroño avec son corps d'armée ; la division Morlot, du corps de gauche, à Lodosa; et les divisions Merle et Bonnet retournèrent au corps de droite.

Le général Castaños, apprenant les événements qui venaient de se passer, suspendit momentanément l'exécution de son projet d'envelopper l'armée française et se disposa à soutenir l'attaque qu'il supposait devoir être dirigée contre

lui. A cet effet, il laissa sur le penchant de la Sierra de Cameros 4,000 hommes aux ordres du comte de Cartoajal, pour observer les défilés de Logroño et de Lodosa. Une division fut chargée de garder le cours de l'Èbre depuis Alfaro jusqu'à Tudela, et il concentra le gros de son armée à Calahorra.

Dans ces entrefaites, ce général apprit l'arrivée de Don Francisco Palafox, envoyé par la junte centrale en qualité de son représentant, *pour aider et faciliter les opérations de l'armée*. Quoique la présence de ce représentant, qui rappelait, sans doute, aux généraux espagnols les représentants du peuple près les armées françaises, ne leur fût nullement agréable, le général en chef lui rendit compte, néanmoins, de la force de l'armée, que, suivant lui, le public croyait être infiniment plus nombreuse. Il lui fit connaître la désorganisation d'une partie des troupes qui la composaient. Il se plaignit du manque absolu d'argent et de la disette des vivres, n'ayant pu, disait-il, obtenir qu'on établît des magasins et des hôpitaux, ni que l'intendant, chargé de pourvoir à tous ces besoins, rejoignît l'armée, au lieu de rester à Madrid, pour attendre des fonds qu'on ne lui donnait pas. Il semble qu'un tel état de pénurie et de désorganisation, auquel le représentant du gouvernement n'avait aucun moyen de remédier, aurait dû faire sentir l'extravagance du plan d'opérations arrêté à Saragosse, mais il en fut autrement. Il fut décidé qu'on le mettrait à exécution aussitôt que le général Blake aurait enveloppé la droite des Français.

Pendant que les généraux espagnols se concertaient sur leur plan d'offensive, les troupes venant d'Allemagne entraient journellement en Espagne. Le 4e corps, aux ordres du maréchal Lefebvre, successivement réuni à Durango, avait relevé les troupes commandées par les généraux Verdier et Merlin, rentrées aux divisions dont elles avaient été détachées. Ce corps d'armée était formé de la division du général Sebastiani, d'une division des troupes de la confédération du Rhin, sous les ordres du général Leval, d'une brigade de troupes bataves, du 5e régiment de dragons, de hussards hollandais

et de chevau-légers westphaliens. La division d'infanterie polonaise n'était pas encore arrivée ; la division du général Villatte, troisième au 1er corps, dirigée également sur Durango, passa provisoirement sous les ordres du maréchal Lefebvre. Les deux autres divisions d'infanterie du 1er corps, aux ordre du maréchal Victor, ainsi que la division de cavalerie, vinrent remplacer à Murguia la division Merle. La belle division de dragons du général Milhaud fut cantonnée aux environs de Vittoria. Les régiments destinés à former le 6e corps, dont le maréchal Ney devait prendre le commandement, filaient sur Pampelune, par Tolosa. Enfin, la garde impériale se disposait à quitter Bayonne, pour se rendre à Vittoria. Ainsi, au 30 octobre, non seulement on n'avait plus rien à craindre, mais on était en mesure d'envelopper le général Blacke dans la position qu'il s'obstinait à garder devant Durango. Le roi en avait le désir ; il voulait qu'en même temps que le maréchal Lefebvre attaquerait de front, le maréchal Victor marchât sur Bilbao par la vallée d'Orosco, et que le maréchal Bessières se portât sur Valmaseda. Le succès était certain. L'armée du général Blake eût été détruite. Mais l'Empereur annonçait qu'il arriverait très prochainement ; il voulait trouver le 1er corps réuni à Vittoria. Il voulait que les autres corps fussent organisés de suite, conformément à un décret rendu le 7 septembre, ce qui rendait indispensables beaucoup de mouvements intérieurs, pour faire passer des régiments d'un corps d'armée dans un autre. Enfin, on s'apercevait aisément que la plupart des maréchaux étaient d'avis de ne rien entreprendre avant l'arrivée de Napoléon. Le roi prit donc le parti d'ajourner l'exécution de son projet, et manda au maréchal Lefebvre de rester sur la défensive.

Cependant, ce maréchal, par une lettre datée de Durango, le 31, à huit heures du matin, et qui ne parvint au quartier général qu'à trois heures après-midi, annonça qu'il était attaqué, et qu'il allait faire repentir l'ennemi de sa témérité. On a pourtant lieu de croire que ce maréchal, voulant avoir seul l'honneur de battre le général Blake, fit engager l'affaire. Quoi qu'il en soit, l'armée espagnole, attaquée de

front par la division du général Sébastiani, et menacée sur ses flancs par les autres divisions, opposa peu de résistance et battit en retraite en assez bon ordre. Sa perte fut peu considérable, celle des Français insignifiante. Ceux-ci entrèrent, le lendemain, à Bilbao.

L'affaire étant engagée, il s'agissait de profiter du premier avantage ; le maréchal Lefebvre reçut l'ordre de marcher sur Valmaseda, et le maréchal Victor celui de se porter sur Amurrio, et, de là, sur Valmaseda, et de tâcher d'y arriver avant l'ennemi ; mais ces ordres ne furent pas exécutés. Le général Victor resta à Amurrio, dans la croyance que l'ennemi était en fuite et Valmaseda évacué. Le maréchal Lefebvre resta à Bilbao, et se borna à envoyer la division Villatte à Valmaseda, où elle entra le 4 novembre. Ayant été attaquée et surprise le lendemain par des forces supérieures, elle fut obligée de revenir sur Bilbao avec une perte d'environ 300 hommes. Le général Blake rallia ses troupes et prit position sur les hauteurs de Guénès. Ce même jour, le général Bessières fit avancer son infanterie au delà du défilé de Pancorbo, et poussa sa cavalerie jusqu'à Briviesca. Le maréchal Ney remit au général Dessoles le commandement des troupes qui occupaient Logroño et se rendit à Pampelune pour réunir et organiser le 6e corps, dont le commandement lui était confié. Les choses étaient en cet état, lorsque l'Empereur prit la direction des opérations. Il fit témoigner son mécontentement au général Lefebvre de ce qu'il avait engagé une affaire aussi sérieuse avant d'en avoir reçu l'ordre, et au maréchal Victor de ce qu'il n'avait pas exécuté les ordres du roi, et avait laissé la division Villatte, de son corps d'armée, aux prises avec toute l'armée ennemie.

Napoléon, avant de quitter Paris, avait fait l'ouverture du Corps législatif (25 octobre).

Dans le discours qu'il prononça à cette occasion, il ne fit aucune mention des efforts que faisaient les nations espagnole et portugaise pour se soustraire au joug qu'il voulait leur imposer, et attribua uniquement aux Anglais la résistance que les Français éprouvaient dans la Péninsule. « Une partie de

mon armée, disait-il, marche contre celles que l'Angleterre a formées ou débarquées dans les Espagnes. C'est un bienfait particulier de la Providence, qui a constamment protégé nos armes, que les passions aient assez aveuglé les conseils anglais pour qu'ils renoncent à la protection des mers et présentent enfin leur armée sur le continent. »

Annonçant ensuite de prompts et rapides succès, avec ce ton d'assurance justifié jusqu'alors par les événements, il ajoutait : « Je pars, dans peu de jours, pour me mettre moi-même à la tête de mon armée, et, avec l'aide de Dieu, couronner moi-même dans Madrid le roi d'Espagne, et planter mes aigles sur les forts de Lisbonne. »

Et afin de faire taire les doutes qui auraient pu s'élever sur l'accomplissement de cette prédiction, il rappelait son entrevue avec l'empereur de Russie dans les termes suivants :

« L'empereur de Russie et moi nous nous sommes vus à Erfurth. Notre première pensée a été une pensée de paix ; nous avons même résolu de faire quelques sacrifices pour faire jouir plus tard les cent millions d'hommes que nous représentonsde tous les bienfaits du commerce maritime ; nous sommes d'accord et invariablement unis, pour la paix comme pour la guerre. »

Napoléon était-il bien convaincu de l'invariable union d'Alexandre avec lui, ou bien voulait-il seulement persuader à l'Europe que cette union serait invariable, afin d'imposer plus de circonspection au cabinet de Vienne ? C'est ce que nous ignorons ; mais six années n'étaient pas encore écoulées lorsque l'empereur de Russie le forçait à abdiquer la couronne de France et à se reléguer à l'île d'Elbe.

CHAPITRE IV

Organisation de l'armée. — Combat de Guenès. — Bataille d'Espinosa. — Combat de Burgos. — Réflexions sur ce combat. — Invasion de la province de Santander. — Réflexions sur la position du roi. — Entrée du roi à Burgos. — Projets du général Castaños. — Sa retraite sur Tudela. — Dispositions faites par ce général pour recevoir la bataille. — Bataille de Tudela. — Retraite de l'armée d'Aragon sur Saragosse. — Retraite de l'armée d'Andalousie sur Siguensa. — Marche du maréchal Ney sur Saragosse. — Combat de Buviercа. — Positions de l'armée anglaise. — Marche de l'Empereur sur Madrid. — Combat de Somo-Sierra. — Attaque de Madrid. — Sommations adressées au commandant et ses réponses. — Soumission de cette capitale. — Dispositions législatives faites par l'Empereur. — Serment des habitants de Madrid au roi. — Entrée du roi dans la capitale.

Un décret de l'Empereur, du 7 reptembre, fixait l'organisation de l'armée d'Espagne ainsi qu'il suit :

1er corps, maréchal Victor, commandant en chef.

3 divisions d'infanterie : généraux Villatte, Rufin, Lapisse, et 1 de cavalerie, général Beaumont. Le décret n'indique pas sa force, qu'on peut évaluer à 22,000 hommes.

2e corps, maréchal Soult.

3 divisions d'infanterie : généraux Mouton, Merle et Bonnet ; 1 de cavalerie, général Lassalle, 26,000 hommes.

3e corps, maréchal Moncey.

3 divisions d'infanterie : généraux Musnier, Morlot et Maurice Mathieu ; 1 division de cavalerie, 20,000 hommes.

4e corps, maréchal Lefebvre.

1 division de troupes françaises : général Sebastiani ; 1 division de la Confédération du Rhin, général Leval ; 1 de troupes polonaises, général Valence ; 1 brigade d'infanterie hollandaise ; 1 brigade d'infanterie westphalienne, et 3 régiments de troupes à cheval ; 25,500 hommes.

5e corps, en Catalogne, le lieutenant général Gouvion-Saint-Cyr, commandant en chef.

5 divisions d'infanterie : généraux Chabran, Souham, Lechi, Pinot et Chabot ; 1 division de cavalerie. Le décret n'indique pas sa force, qu'on peut évaluer à 32,000 hommes, y compris la division du général Duhesme, à Barcelone.

6e corps, maréchal Ney.

3 divisions d'infanterie : généraux Marchand, Lagrange et Mermet ; 1 division de troupes de la Vistule et 1 de cavalerie, 27,200 hommes.

Réserve, maréchal Bessières.

1 division d'infanterie : général Dessolles ; 6 bataillons de fusiliers et 6 bataillons de grenadiers et chasseurs de la garde impériale, la cavalerie de la même garde et 4 divisions de dragons ; 34,000 hommes.

Par le récapitulation de la force de ces divers corps, on trouve un total général de 186,700 hommes. Plus tard, deux autres corps entrèrent en Espagne, celui commandé par le duc d'Abrantès qui reçut la dénomination de 8e corps, composé des troupes transportées de Lisbonne en France après la convention de Cintra, 2 divisions d'infanterie, généraux Laborde et Lorson ; et celui aux ordres du maréchal duc de Trévise, qui prit la dénomination de 5e corps, qu'avait eu, d'abord, celui du général Saint-Cyr, qui devint le 7e ; 2 divisions d'infanterie, généraux Gazan et Suchet.

Dans l'état où l'Empereur trouva les affaires, il avait à choisir entre deux partis : celui de charger le maréchal Lefebvre de se tenir en observation devant le général Blake, et de ne pas trop le presser s'il battait en retraite, tandis que

lui se serait porté rapidement sur Burgos avec le 1er corps, le 2e et la réserve ; de là, il aurait détaché un des deux corps sur Reynosa, pour couper la retraite au général Blake, obligé d'y passer pour rentrer en Galice, ou bien de faire attaquer et poursuivre l'armée espagnole par les maréchaux Lefebvre et Victor. Il prit ce dernier parti. Le duc de Dantzig attaqua, le 7 novembre, le général Blake, sur les hauteurs de Guenès, et le chassa de toutes ses positions sans, toutefois, lui faire éprouver une perte bien considérable. On ne sait pas pourquoi le duc de Bellune ne coopéra pas à cette attaque. D'Amurio, où il se trouvait, il pouvait manœuvrer pour tâcher de couper la retraite des ennemis. Après le combat de Guenès, ce maréchal reçut l'ordre de poursuivre de nouveau l'armée espagnole, ralliée à Espinosa.

L'ennemi, en position sur le sommet des hauteurs escarpées, en avant d'Espinosa, occupait, sur son front, un mamelon qui fut occupé, le 10, à trois heures après midi, par la brigade du général Puthod, et enlevé après deux heures d'un combat opiniâtre. Les Espagnols firent de vains efforts pour reprendre ce poste important. Pendant la nuit, le général Blake reploya sa droite en arrière de ce mamelon, au bas duquel il plaça une épaisse colonne, et il étendit sa gauche sur des hauteurs d'où il menaçait la droite des Français, et couvrait la route de Santander. Le général Maison, chargé le lendemain d'attaquer ces hauteurs, les gravit à la tête de sa brigade, et culbuta la gauche des ennemis ; alors, la division Rufin, restée au centre, se porta en avant, mais les Espagnols ne songèrent plus qu'à fuir. Les uns jetèrent leurs armes et se dispersèrent dans les montagnes, et les autres se précipitèrent sur le pont d'Espinosa. Ces derniers, arrêtés par l'encombrement qui se forma sur le pont, périrent ou furent faits prisonniers. A peine le général Blake put-il rallier 10 ou 12,000 hommes qu'il ramena à Reynosa. Les 6 pièces de canon qu'il avait fait venir de ses derrières restèrent au pouvoir des Français ; ceux-ci n'avaient pu conduire d'artillerie dans ces montagnes.

Le maréchal Lefebvre, qui cherchait à éviter le duc de

Bellune, afin de conserver la division Villatte, marchait lentement, et quoiqu'il eût reçu l'ordre positif de soutenir son collègue, il n'arriva que quand l'affaire était engagée. La division Villatte rentra au 1er corps et prit part à la bataille. Le duc de Dantzig, au lieu de se concerter avec le maréchal Victor, afin de profiter de la victoire, se porta sur Medina. L'Empereur, très mécontent de la conduite de ce maréchal, lui fit donner l'ordre de marcher sur Reynosa, où il se rendit par Villarcayo. Pendant sa marche, il ramassa un grand nombre de fuyards.

Cependant, Napoléon, après l'avantage remporté à Guenès par le 4e corps, partit de Vittoria le 8 avec la garde impériale, dans l'intention de marcher sur Burgos. Une partie du 6e corps, venant de la Navarre, par Logroño, et la division du général Dessoles suivaient ses mouvements. Arrivé le lendemain à Briviesca, il fit sa jonction avec le 2e corps et donna ses ordres pour attaquer l'armée d'Estramadure en avant de Burgos.

Le marquis de Belvédère, commandant cette armée en l'absence du général en chef Hérédia, ayant détaché une division sur Somo-Sierra, n'avait pas, sous ses ordres, plus de 12,000 hommes, la plupart sans habit d'uniforme. Toutefois, il se décida à recevoir la bataille. Pour le justifier d'avoir pris cette détermination, il faut supposer qu'il ignorait que l'Empereur marchait sur lui avec plus de 40,000 hommes, sans quoi il faudrait le considérer comme un grand extravagant. Quoi qu'il en soit, la colonne du général Mouton, qui tenait la tête, et quelques régiments de cavalerie suffirent pour disperser en un clin d'œil la faible armée ennemie. La fuite fut si prompte, qu'à peine 400 morts restèrent sur le champ de bataille. Le nombre des prisonniers ne s'éleva pas à 1,000 ; en traversant Burgos, les fuyards tirèrent quelques coups de fusil sur les troupes qui les poursuivaient, ce qui servit de prétexte aux Français pour se livrer au pillage et à des désordres peu propres à faire aimer leur domination aux Espagnols. Le marquis de Belvédère se retira sur Lerma, où le général en chef reprit le commandement. On trouva

dans Burgos et aux environs pour plusieurs millions de laines, qui furent envoyées et vendues à Bayonne.

Napoléon présenta le combat de Burgos comme une bataille importante, qui décidait, en quelque sorte, du sort de l'Espagne ; et afin d'en relever l'éclat, il envoya au Corps législatif les drapeaux pris à l'ennemi dans cette affaire et diverses autres. Le Corps législatif, présidé par M. de Fontanes, vota une adresse de remerciements et de félicitations portée à l'Empereur par trois de ses membres, et il envoya une députation à l'Impératrice pour lui offrir l'hommage de sa reconnaissance et de son admiration pour son auguste époux. Cette exagération, à laquelle le grand capitaine n'avait pas besoin de recourir pour agrandir sa gloire militaire, avait un but politique, il espérait intimider le cabinet de Vienne, et prévenir, ou du moins retarder l'effet de ses dispositions hostiles ; mais ceux qui ont écrit plus tard, n'ayant pas les mêmes motifs, auraient dû mettre plus de sévérité dans leurs récits. Nous nous abstenons de parler de la prétendue lapidation des moines par le peuple, du pillage de Burgos par les Espagnols, et de plusieurs autres choses d'un effet plus ou moins dramatique. On regrette de trouver de semblables jongleries dans des bulletins qui auraient dû être uniquement consacrés à transmettre à la postérité, avec vérité et impartialité, les brillants exploits de nos armées. Mais Napoléon, qui savait que les Français désapprouvaient cette guerre, cherchait à leur persuader qu'il n'éprouvait de résistance que de la part d'une faction et que la masse de la nation était disposée à se soumettre.

L'Empereur, maître de Burgos, dirigea le 6e corps et la division Dessolles sur Aranda, à la poursuite du marquis de Belvédère, et fit marcher le 2e corps sur Reynosa, pour couper la retraite au général Blake, mais il n'était plus temps. Ce général, arrivé avant le maréchal Soult, se retira sur Léon, à travers les montagnes, avec les restes de l'armée de Galice ; les levées des Asturies rentrèrent dans leurs provinces. Le duc de Dalmatie trouva dans Reynosa les magasins et l'artillerie des ennemis. Il entra ensuite dans la pro-

vince de Santander, qu'il fit parcourir dans tous les sens par des colonnes qui ramassèrent les traînards et dispersèrent plusieurs rassemblements. Le 16, il prit possession de la capitale de cette province, et s'empara d'une grande quantité de coton et de denrées coloniales. Le maréchal Victor fut rappelé à Burgos et le maréchal Lefebvre reçut l'ordre de se rendre de Reynosa à Valladolid par Carrion et Palencia.

Joseph, resté à Vittoria par ordre de l'Empereur, reçut l'autorisation d'en partir le 10, pour venir à Burgos ; sa position était délicate. Lors de son entrée en Espagne, au mois de juillet, accompagné des ministres de l'ancienne dynastie, entouré des grands du royaume, et servi par eux, appelé à régner par la constitution acceptée par la junte de Bayonne, se confiant au serment de fidélité prêté par de nombreuses députations, au nom de tous les corps de l'État et de l'armée, il pouvait croire que la nation l'accepterait pour roi, comme un moyen de conserver son indépendance et l'intégrité de son territoire, et se flatter de calmer, par sa présence et la sagesse de son administration, l'agitation qui se manifestait sur quelques points ; mais, à l'époque présente, il ne pouvait plus se faire illusion sur les sentiments de la nation, et devait être convaincu qu'il ne régnerait sur elle que par la force des armes.

Ces considérations nous auraient fait désirer, à nous, qui conservons pour ce prince l'attachement le plus sincère et la plus profonde reconnaissance des bontés dont il nous a honorés, ces considérations, disons-nous, nous auraient fait désirer qu'au lieu de marcher à la suite d'une armée qui traitait l'Espagne en pays conquis, il se fût retiré à Bayonne, si, par la suite, la nation frappée du danger de perdre son indépendance et de voir son territoire réuni à la France, ou morcelé en vice-royautés, fatiguée des calamités de la guerre, avait senti que, pour prévenir ce danger, et mettre un terme à ces calamités, il ne lui restait d'autre moyen que de recourir à lui, il serait rentré en Espagne comme conciliateur entre la nation et l'Empereur, et les Espagnols l'auraient considéré comme un bienfaiteur. Si, au contraire, la nation persistait dans sa

résistance, il évitait le désagrément d'être, pendant quelques instants, un simulacre de roi, par la volonté de son frère et la présence des baïonnettes françaises. Le roi Joseph, dont le cœur est aussi noble que généreux, aurait sans doute pris ce parti, s'il n'avait pas espéré de modérer, par ses représentations, les rigueurs de son frère, et nous nous empressons d'ajouter qu'il les renouvela dans toutes les occasions, avec autant de zèle que de fermeté, mais toujours sans succès.

En arrivant à Burgos, le 12, le roi vit, dans les rues, sur les places publiques et jusqu'aux portes de l'évêché, où logeait l'Empereur, les débris du plus affreux pillage. Quantité de maisons avaient été la proie des flammes, et chaque jour voyait éclater un nouvel incendie. La dévastation s'étendait dans les villages, et le roi, visitant une ancienne abbaye de filles, peu éloignée de Burgos, la trouva bouleversée de fond en comble, et les tombeaux de religieuses profanés de la manière la plus horrible. D'après le principe que *la guerre doit nourrir la guerre*, on imposait des contributions extraordinaires, on frappait des réquisitions de grains, de bestiaux, de fourrages et, le plus souvent, on enlevait ces denrées de vive force. A la manière dont on traitait l'Espagne dès l'ouverture de la campagne, on ne se serait pas douté qu'on voulût lui faire agréer pour roi un prince français.

L'Empereur avait laissé dans la Navarre le 3e corps, la division du général Lagrange, du 6e corps, la brigade de cavalerie légère du général Colbert, et la brigade de cavalerie du général Digeon, pour observer les armées espagnoles d'Andalousie et d'Aragon, réunies sous le commandement du général Castaños. On se rappelle que ce général attendait, pour prendre l'offensive, que le général Blake eût tourné la droite des Français. Le 10, ce général lui mandait que le plan, arrêté à Saragosse, lui paraissait convenable, mais qu'il ne pouvait commencer de suite son mouvement, parce que, ayant été attaqué près de Bilbao, il avait dû changer de position. Castaños reçut, en même temps, avis de la marche de l'Empereur sur Burgos et s'empressa d'écrire au marquis de Belvédère de ne pas se compromettre contre des forces

aussi supérieures, et de se rapprocher de l'armée d'Andalousie, mais cet ordre arriva trop tard. Le 13, il apprit la défaite de l'armée d'Estramadure, et n'ignora pas, sans doute, celle du général Blake. Il sembla que, dans l'état des choses, le général Castaños n'avait rien de mieux à faire que de laisser une bonne garnison dans Saragosse et de se hâter de gagner le puerto de Somo-Sierra, pour couvrir Madrid. Toutefois, il forma le projet d'attaquer le général Moncey, en position à Lodosa ; il manda, à cet effet, au général O'Neill de se porter avec l'armée d'Aragon, de Sanguessa à Caporosso, pour agir sur la rive gauche de l'Èbre, tandis qu'il agirait sur la rive droite, ce qui ne paraît pas conforme aux règles de l'art. Le général O'Neill arriva le 14 à Caporosso, mais, dès la veille, le représentant de la junte centrale, de sa propre autorité et sans en prévenir le général en chef, avait tenté le passage sur le front de Calahorra, et ordonné au général Cartojal de marcher sur Logroño. Des attaques si décousues furent aisément repoussées et ne produisirent que du mécontentement chez les généraux, fort surpris de recevoir des ordres de tout autre que leur général en chef. C'est ainsi qu'agissaient souvent les représentants du peuple près les armées de la République.

Cependant, le général Castaños persista dans son projet ; mais le général O'Neill demanda des vivres, puis une augmentation de troupes et, enfin, déclara qu'il ne pouvait agir sans y être autorisé par le capitaine général d'Aragon, dont il dépendait. Pendant que le temps s'écoulait en pourparlers, le général Castaños apprit que les Français se disposaient à passer l'Èbre et qu'une forte colonne, sortie d'Aranda du Duero, sous les ordres du maréchal Ney, se dirigeait sur Agréda par Almazan, pour lui couper la retraite. Il sentit alors qu'il devait renoncer à son projet d'attaque et sortir de la position fâcheuse où il se trouvait, afin d'éviter le sort qu'il avait fait subir au général Dupont. Il crut s'être mis à couvert de ce danger en ordonnant aux deux armées d'aller occuper une position de trois lieues et demie d'étendue, la droite à Tudela, et la gauche à Tarazona.

L'Empereur avait, en effet, donné ses ordres pour faire attaquer les armées espagnoles restées sur l'Ebre, et confié la direction de cette opération au maréchal Lannes. Le maréchal déboucha, le 21 novembre, par le pont de Lodosa, avec le corps du maréchal Moncey, et se dirigea sur Calahorra. La division du général Lagrange, du 6e corps, la brigade de cavalerie légère du général Colbert et la brigade de dragons du général Digeon, qui débouchèrent par Logroño, suivirent la même direction. L'avant-garde des Français parut devant Calahorra, au moment où l'armée d'Andalousie recevait l'ordre de se replier sur Tudela. Dans la crainte d'être attaqués pendant leur retraite, les généraux ennemis attendirent la nuit pour se retirer. Le général O'Neill, à qui Castaños avait mandé de venir, ce jour même, de Caporosso à Tudela, n'en voulut rien faire, avant d'avoir reçu les ordres du capitaine général d'Aragon. Le lendemain, les Français s'avancèrent jusqu'à Alfaro. Le général O'Neill se rapprocha de Tudela, mais il jugea à propos de rester sur la rive gauche de l'Ebre, malgré les instances répétées du général Castaños, pour l'engager à passer de suite sur la rive droite. Les divisions de l'armée d'Andalousie étant allées occuper les positions qui leur avaient été indiquées, les deux armées espagnoles furent séparées par l'Ebre : de faibles postes couvraient le quartier général établi à Tudela.

Le 23, au matin, pendant que les troupes d'O' Neill défilaient sur le pont et à travers Tudela, des détachements de cavalerie française se présentèrent aux portes de la ville. On conçoit la confusion que dut produire cette subite apparition. Mais ces détachements n'étant pas en état d'empêcher la marche de l'armée ennemie, elle continua à défiler un peu en désordre. Le général Castaños plaça ses troupes de la manière suivante : les divisions de l'Aragon, réunies à la 5e division de l'Andalousie, fortes ensemble d'environ 24,000 hommes, sur les hauteurs de Tudela ; la 4e division de cette dernière armée, 8,000 hommes, commandée par le général Lapeña à Cascante, à une lieue et demie de là, et les trois premières divisions, environ

15,000 hommes, à Tavazona, à environ deux lieues de Cascante.

L'armée française ne tarda pas à se présenter devant celle d'Aragon. A peine l'action fut-elle engagée, que le général Castaños s'apperçut que sa gauche était trop éloignée ; il envoya ordre au général Lapeña de revenir de Cascante, avec sa division, pour attaquer la droite des Français. Il manda en même temps au général Grimarest, commandant la 2e division, de partir de Tarazona, pour venir remplacer le général Lapeña à Cascante; mais le premier ne put exécuter l'ordre de son général en chef, parce qu'il avait en présence la division du général Lagrange, et le général Grimarest prit beaucoup de lenteur dans son mouvement sur Cascante.

Les Espagnols montrèrent d'abord quelque fermeté, et reprirent sur leur gauche une hauteur dont les Français s'étaient emparés. D'après ce léger avantage, le général Castaños, se croyant certain de la victoire, et ne recevant point de nouvelles des divisions de la gauche, quitta le champ de bataille et se dirigea sur Cascante ; mais bientôt, aperçu et poursuivi par la cavalerie française, il fut obligé de se cacher dans un bois d'oliviers. C'est dans cette situation qu'il fut rejoint par un de ses aides de camp, qui lui apprit que l'armée d'Aragon venait d'être mise en déroute. En effet, le général Maurice Mathieu avait enfoncé le centre de l'ennemi, tandis que le général Lefebvre-Desnouettes dispersait leur gauche, et enveloppait leur droite, attaquée de front par le général Morlot. Trente pièces de canon, sept drapeaux et un nombre considérable de personnes restèrent au pouvoir des Français. Le général Castaños, voyant arriver les fuyards de toutes parts, et ne pouvant plus gagner Cascante, se retira sur Borja, où il fut rejoint, le soir, par le général O'Neill et le représentant du gouvernement. Les débris de l'armée d'Aragon, poursuivis par la cavalerie jusqu'à Mullen, se hâtèrent d'arriver à Saragosse. Les généraux Lapeña et Grimarest, réunis à Cascante, étaient sur le point d'être mis en déroute, lorsque le général Lagrange fut grièvement blessé. A la nuit

ils se retirèrent à Tarazona, et se réunirent aux divisions qui y étaient restées sans voir d'ennemis.

Si le maréchal Ney, qui avait reçu l'ordre de manœuvrer de manière à couper la retraite aux ennemis, fût arrivé devant Tarazona le jour de la bataille, les deux armées espagnoles auraient été détruites ; mais il ne partit d'Aranda de Duero que le 20 ; le lendemain, il campa à Almazan, et le jour suivant il entra à Soria ; ses troupes étaient harassées des longues marches qu'elles venaient de faire par des chemins affreux ; il leur accorda un jour de repos. Le 23, il partit de Soria et n'arriva que le 25 à Tarazona, c'est-à-dire deux jours après la retraite de l'ennemi. L'Empereur prétendit que ce maréchal avait mis de la lenteur dans ses mouvements, et mal exécuté ses instructions. Cependant, en calculant la distance d'Aranda à Tarazona, par Soria, il est facile de se convaincre que quand même ce maréchal n'aurait donné aucun repos à ses troupes, il lui eût été impossible d'y arriver avant le 24 au soir, c'est-à-dire vingt-quatre heures après la bataille. Ce n'est donc pas à lui à qui on peut adresser des reproches, mais à celui qui ne lui donna pas l'ordre de partir d'Aranda deux jours plus tôt. Ce maréchal continua sa marche sur Saragosse, dont il espérait faire le siège.

Les quatre divisions de l'armée d'Andalousie, réunies à Tarazona, en partirent le 24, et prirent la direction de Catalayud, par Borja. Le général Maurice Mathieu, chargé de les poursuivre avec la division Lagrange, dont il prit le commandement, et la division Musnier, passée provisoirement sous ses ordres, arriva à Borja vers minuit, et y entra de vive force, fit près de deux mille prisonniers, et faillit enlever le quartier général qui s'y était arrêté. Le général Castaños s'enfuit précipitamment à Catalayud, où il arriva dans la nuit du 25 au 26. Obligé de s'y arrêter pour rallier ses troupes et leur procurer des vivres, il laissa à El Frasno une arrière-garde de 7,000 hommes sous les ordres du général Venéjas. Le 27, l'avant-garde du général Maurice Mathieu eut un léger engagement avec cette arrière-garde, qui, à la nuit, se retira sur Catalayud. Cette ville fut évacuée, et le général

Venejas prit position à Buvierca, le 28, se proposant d'y rester le lendemain, afin de couvrir la marche de l'armée qui filait sur Siguenza.

Cependant, les divisions françaises entrées à Catalayud le 28, en sortirent le lendemain et se trouvèrent en présence de Venejas, sur les dix heures du matin. Ce général, jugeant qu'il était de son devoir et de son honneur de se sacrifier pour sauver l'armée, se disposa à recevoir le combat et à disputer le terrain pied à pied. Mais la partie n'était pas égale, et malgré les exemples de courage qu'il ne cessa de donner, il fut complètement battu, et obligé de se retirer sur Siguenza, où il arriva le 30 au soir ; les régiments des ordres militaires et de Burgos furent détruits en grande partie ; leurs colonels et nombre d'officiers furent faits prisonniers. Si le général Maurice Mathieu n'avait pas reçu du maréchal Moncey l'ordre impératif de rester à Catalayud, il eût détruit ou dispersé l'armée espagnole, en continuant à la poursuivre.

Dans ces entrefaites, le général Castaños reçut l'ordre de remettre le commandement de l'armée au général Lapeña, et de se rendre auprès du gouvernement pour présider la Junte militaire, ce qui était une véritable disgrâce. Le nouveau général en chef forma une nouvelle arrière-garde, dont le commandement fut encore confié au général Venejas, à qui il ordonna de rester à Siguenza jusqu'au 3 décembre au matin. Il en partit le premier du mois, avec le gros de l'armée, et marcha par Jadraque sur Guadalaxara, où il arriva le 2. Venejas le rejoignit dans cette ville le 4 au soir. Là, les généraux espagnols, ayant appris que les Français attaquaient Madrid, et que la Junte suprême s'était retirée à Aranjuez, ils abandonnèrent le projet de marcher sur la capitale, et songèrent à se replier sur le Haut-Tage.

La Junte suprême de gouvernement, ayant accepté l'offre que lui fit le cabinet britannique, après l'expédition de Portugal, d'envoyer une armée en Espagne, sir David Baird débarqua à la Corogne avec 13,000 hommes, vers le milieu du mois d'octobre, et sir John Moore quitta Lisbonne dans les derniers jours du même mois, à la tête de 20,000 hommes, et

se dirigea sur Salamanque, où il arriva le 18 novembre avec son infanterie seulement, ayant fait passer sa cavalerie et son artillerie par Badajoz, Talavera et l'Escurial. L'Empereur qui, à cette époque, se trouvait à Burgos, aurait pu marcher sur les Anglais, manœuvrer de manière à empêcher la réunion des deux corps d'armée, et chercher à les battre séparément; mais il paraît qu'il ne fut point informé de l'arrivée de sir John Moore à Salamanque. Le 1er novembre, il partit de Burgos avec le premier corps et sa garde, et arriva, le lendemain, à Aranda, où il resta quelques jours pour attendre le résultat des opérations dirigées contre les armées d'Aragon et d'Andalousie. Ayant appris la défaite de ces armées, il continua sa marche sur Madrid, et, le 29, il établit son quartier général à Bocequillas. Le maréchal Lefebvre reçut l'ordre de marcher aussi sur Madrid, par Ségovie. Le général Dumas, resté à Burgos, en qualité d'aide-major général, devait également diriger sur la capitale les divisions Loison et Delaborde, qu'on attendait incessamment. Le corps d'armée du général Soult resta seul du côté du Palencia.

Le 30 novembre, le maréchal Victor arriva au pied de la chaîne des montagnes qui séparent les deux Castilles. Au sommet se trouvent le col de Somo-Sierra, et de larges plateaux, sur lesquels une armée nombreuse pourrait aisément manœuvrer. On monte au col par la grande route de Madrid, qui forme de longues sinuosités entre des hauteurs plus ou moins escarpées qui la dominent à droite et à gauche, ce qui forme un long défilé. Une division de l'armée d'Estramadure et quelques régiments de la garnison de Madrid, formant un corps d'environ 12,000 hommes, commandé par le brigadier Don Juan, défendaient cette position. L'artillerie consistait en 12 pièces de canon. L'infanterie française aurait pu atteindre la sommité des montagnes par des détours éloignés, mais cette manœuvre aurait demandé un peu de temps, et l'Empereur, très pressé d'arriver à Madrid, ne voulait pas en perdre. Le maréchal Victor jeta son infanterie légère à droite et à gauche de la grande route, que son infanterie de ligne suivit, précédée d'une batterie, dirigée par le général Sénar-

mont. Les troupes espagnoles, placées sur le penchant des hauteurs, furent successivement repoussées, mais quand les Français arrivèrent en vue de l'artillerie ennemie, qui vomissait une grêle de boulets et de mitraille dans le défilé, il y eut un peu d'hésitation. L'Empereur, s'en étant aperçu, ordonna à l'escadron des chevau-légers polonais de service près de lui, d'emporter la batterie ennemie. Ces braves partirent au galop et furent repoussés ; mais, bientôt ralliés, ils retournèrent à la charge, s'emparèrent des canons et dispersèrent les bataillons qui les défendaient. Une soixantaine de ces intrépides Polonais restèrent sur le champ de bataille. Cette action est certainement une des plus brillantes et des plus audacieuses de toute la guerre. Les chevau-légers et les chasseurs de la garde poursuivirent les ennemis jusqu'au-delà de Buitrago. Ceux-ci, au lieu de rentrer dans Madrid, pour en augmenter la garnison, continuèrent leur retraite jusqu'à Talavera de la Reyna, où ils arrivèrent au nombre de 6,000. La position de Somo-Sierra étant réputée par les Espagnols une position inexpugnable, ceux qui l'avaient si mal défendue, craignant de passer pour des lâches, accusèrent leur général de trahison et le massacrèrent.

En apprenant le résultat de l'affaire de Somo-Sierra, la Junte suprême s'éloigna de Madrid, et confia la défense de cette ville à une junte militaire, présidée par le marquis de Castellar. La garnison consistait en 6,000 hommes de troupes de ligne, auxquelles s'étaient réunis 12 à 15,000 paysans des environs et la population de la ville. On construisit à la hâte quelques ouvrages en avant des postes, on y plaça de l'artillerie. On fit des coupures dans les rues; on en dépava quelques-unes, et on crénela les murs du parc du Retiro, ancienne résidence royale située près de la porte d'Alcala, sur une hauteur qui domine Madrid. On travailla à mettre en état de défense l'ancien palais, la grande caserne, l'observatoire situé à l'extrémité du parc et la manufacture de porcelaines qui est au centre.

L'Empereur établit son quartier général le 1er décembre à Saint-Augustin, et, le lendemain, il se porta, avec les divi-

sions de dragons des généraux de Latour-Maubourg et La Houssaye, et la garde impériale à cheval, sur les hauteurs de Chamartin, d'où l'on découvre Madrid dans toute son étendue. Joseph, que l'Empereur avait laissé en arrière, croyant pouvoir se présenter devant la capitale de son royaume, en même temps que son frère, hâta sa marche, et le rejoignit vers les quatre heures. Cet empressement déplut à Napoléon. Il sembla cependant qu'au lieu de reléguer à la queue de l'armée le prince destiné à régner sur une nation aussi fière, il aurait dû le traiter honorablement et se montrer plus son allié que son chef impérieux.

Dans l'espérance que les habitants, effrayés des défaites des armées nationales, et surtout de la défaite de Somo-Sierra, n'opposeraient aucune résistance, il leur fut adressé une sommation d'ouvrir leurs portes ; mais l'officier qui en était porteur faillit être victime de la fureur du peuple, qui voulait se défendre à outrance et qui menaçait de massacrer quiconque parlerait d'entrer en négociations avec les Français. Malgré l'inutilité de cette première démarche, Napoléon ne désespéra pas de se rendre maître de Madrid, sans courir les inconvénients d'un long siège, ou sans s'exposer aux inconvénients d'une attaque de vive force, et afin de ne pas mettre la garnison dans la nécessité de lui opposer une résistance opiniâtre, il ne fit point investir la ville, sur la rive droite du Manzanarès. Il était, en effet, très important, pour l'Empereur, de ne pas être retenu trop longtemps devant Madrid. D'abord, parce que l'armée anglaise pouvait rendre, d'un moment à l'autre, sa présence nécessaire dans la Nouvelle-Castille, et, ensuite, parce qu'il était pressé de retourner à Paris, pour s'occuper des affaires d'Allemagne. Il espérait, d'ailleurs, que si la soumission de la capitale paraissait volontaire, elle aurait une grande influence sur la conduite des autres principales villes du royaume, et qu'elle lui aiderait à persuader aux cabinets étrangers et à la France, que la résistance qu'il éprouvait provenait moins de la masse de la nation que d'un parti révolutionnaire à la solde du cabinet britannique. Les propriétaires, les commerçants, généralement tous les habitants

riches et aisés, et même les magistrats et les chefs militaires, plus jaloux de conserver leur fortune que de donner un grand exemple de patriotisme à toute la nation, se montraient assez disposés à écouter les propositions de l'Empereur ; mais, dominés par le peuple, qui menaçait de se porter aux dernières extrémités, ils n'osaient manifester leur sentiment. Pour dompter l'opiniâtreté de la populace, il fallut appuyer les nouvelles sommations par des dispositions d'attaque. L'infanterie du maréchal Victor étant arrivée sur le soir, le général Maison, à la suite d'une fusillade et de quelques coups de canon, s'empara des maisons situées hors la ville, du côté de la route de France, et on se disposa à attaquer le Retiro, le lendemain.

Cependant, vers minuit, le prince de Neuchâtel, major général de l'armée, fit porter au commandant à Madrid, par un officier espagnol fait prisonnier à Somo-Sierra, la lettre suivante :

« Les circonstances de la guerre ayant conduit l'armée française aux portes de Madrid, et toutes les dispositions étant faites pour s'emparer de la ville de vive force, je crois convenable et conforme aux usages de toutes les nations, de vous sommer, monsieur le général, de ne pas exposer une ville aussi importante à toutes les horreurs d'un assaut, et rendre tant d'habitants paisibles, victimes des horreurs de la guerre. Voulant ne rien épargner pour vous éclairer sur votre véritable situation, je vous envoie la présente sommation, par l'un de vos officiers fait prisonnier, qui a été à portée de voir les moyens qu'a l'armée pour réduire la ville.

» Recevez, monsieur le général, l'assurance de ma haute considération.

» ALEXANDRE. »

Le 3, à neuf heures du matin, l'officier espagnol revint, avec la lettre dont la teneur suit :

« Monseigneur,

» Avant de répondre catégoriquement à Votre Altesse, je

ne puis me dispenser de consulter les autorités constituées de cette ville et de connaître les dispositions du peuple, en lui donnant avis des circonstances présentes.

» A cette fin, je supplie Votre Altesse de m'accorder cette journée de suspension pour m'acquitter de ces obligations, vous promettant que, demain, de bonne heure, ou même cette nuit, j'enverrai ma réponse à Votre Altesse par un officier général.

» Je prie Votre Altesse d'agréer, etc.

» LE MARQUIS DE CASTELLAR. »

» Madrid, 3 décembre 1808. »

Mais déjà l'artillerie française, commandée par le général Senarmont, battait en brèche les murs du parc du Retiro. Lorsque la brèche fut ouverte, les voltigeurs de la division Villatte entrèrent dans le parc et s'emparèrent en peu de temps de la manufacture de porcelaine, de l'observatoire, du palais, de la caserne et de tous les autres bâtiments. Ils poussèrent même des détachements jusqu'à l'entrée de la rue d'Alcala.

La lettre du marquis de Castellar indiquait assez clairement que, loin d'être dans la ferme résolution de défendre Madrid, il en ouvrirait les portes, s'il n'était retenu par la crainte que lui causait la multitude. L'Empereur, espérant que le peuple, effrayé de la perte du Retiro, d'où l'on pouvait foudroyer la ville, renoncerait à une défense qui, désormais, lui paraîtrait inutile, fit cesser le feu à onze heures du matin; et le prince de Neuchatel envoya au commandant une nouvelle sommation, conçue dans les termes suivants :

« *Au camp impérial, devant Madrid, 4 décembre 1808, 11 heures du matin.*

» Monsieur le général Castellar, défendre Madrid est contraire aux principes de la guerre et inhumain pour les habitants! Sa Majesté m'autorise à vous envoyer une seconde sommation. Une artillerie immense est en batterie, les mi-

neurs sont prêts à faire sauter vos principaux édifices ; des colonnes sont à l'entrée des débouchés de la ville, dont quelques compagnies de voltigeurs se sont rendues maîtresses ; mais, l'Empereur, toujours généreux dans le cours de ses victoires, suspend l'attaque jusqu'à deux heures. La ville de Madrid doit espérer protection et sûreté pour ses habitants paisibles, pour le culte, pour ses ministres, enfin, l'oubli du passé. Arborez un pavillon blanc avant deux heures, et envoyez des commissaires pour traiter de la reddition de la ville.

» Alexandre. »

Vers les cinq heures du soir, le général Morla, membre de la junte militaire, et Don Bernardo Yriarte, député de la ville, se rendirent auprès du major général et demandèrent qu'on leur accordât toute la journée du lendemain, pour faire entendre raison au peuple. Ces envoyés ayant été présentés à Napoléon, il leur parla dans ces termes :

« Vous employez en vain le nom du peuple ; si vous ne pouvez parvenir à le calmer, c'est parce que vous-même l'avez excité. Vous l'avez égaré dans des mensonges. Rassemblez les curés, les chefs des couvents, les alcades, les principaux propriétaires et que, d'ici à six heures du matin, la ville se rende, ou elle aura cessé d'exister. Je ne veux, ni ne dois retirer mes troupes. Vous avez massacré les malheureux prisonniers français qui étaient tombés entre vos mains. Vous avez, il y a peu de jours, laissé traîner et mettre à mort, dans les rues, deux domestiques de l'ambassadeur de Russie, parce qu'ils étaient nés Français. L'inhabileté et la lâcheté d'un général français avaient mis dans vos mains des troupes qui avaient capitulé sur le champ de bataille, et la capitulation a été violée. Vous, monsieur Morla, quelle lettre avez-vous écrite à ce général ? Il vous convenait bien de parler de pillage, vous qui, étant entré en Roussillon, avez enlevé toutes les femmes et les avez partagées comme un butin entre vos soldats ? Quel droit aviez-vous, d'ailleurs, de

tenir un pareil langage ? La capitulation vous l'interdisait. Voyez quelle a été la conduite des Anglais, qui sont bien loin d'être rigides observateurs du droit des nations ? Ils se sont plaints de la convention du Portugal, mais ils l'ont exécutée. Violer les traités militaires, c'est renoncer à toute civilisation, c'est se mettre sur la même ligne que les bédouins du désert. Comment donc osez-vous demander une capitulation, vous qui avez violé celle de Baylen ? Voilà comme l'injustice et la mauvaise foi tournent toujours au préjudice de ceux qui s'en rendent coupables. J'avais une flotte à Cadix, elle était l'alliée de l'Espagne, et vous avez dirigé contre elle les mortiers de la ville où vous commandiez. J'avais une armée espagnole dans mes rangs ; j'ai mieux aimé la voir passer sur les vaisseaux anglais et être obligé de la précipiter du haut des rochers d'Espinosa que de la désarmer. J'ai préféré avoir sept mille ennemis de plus à combattre que de manquer à la bonne foi et à l'honneur. Retournez à Madrid, je vous donne jusqu'à demain matin, six heures du matin ; revenez alors, si vous n'avez à me parler du peuple que pour m'apprendre qu'il s'est soumis, sinon, vous et vos troupes, serez tous passés par les armes. »

Cependant, l'effervescence populaire n'était point encore calmée ; mais le marquis de Castellar étant sorti de Madrid, pendant la nuit, avec les troupes de ligne, le peuple, se voyant abandonné, songea à sa sûreté. Les paysans se retirèrent chez eux, et les habitants déposèrent les armes. Le 4, à six heures du matin, le général Morla et Don Fernando de Lavera vinrent annoncer à l'Empereur qu'il pouvait prendre possession du royaume. Le général Béliard, qui en fut nommé le commandant, y entra à dix heures, à la tête des troupes destinées à en former la garnison. L'exacte discipline que les chefs firent observer aux troupes ramena bientôt la confiance parmi les habitants ; le lendemain, ils vaquaient à leurs affaires, et les boutiques étaient ouvertes comme à l'ordinaire. L'Empereur resta à Chamartin avec sa garde, et envoya Joseph, son frère, au Pardo, maison royale à deux

lieues de Madrid, lui interdisant l'entrée de la capitale jusqu'à nouvel ordre.

Nous avons vu que l'armée d'Andalousie se trouvait réunie, le 4 décembre, à Guadalaxara ; l'avis en ayant été donné au quartier général, par les reconnaissances dirigées de ce côté, l'Empereur détacha le duc d'Istrie avec seize escadrons et le fit soutenir par une division d'infanterie du 1er corps. Ce maréchal arriva devant Guadalaxara, le 5, vers les trois heures après-midi, au moment où l'arrière-garde espagnole en sortait. Le général Venejas, qui la commandait, voulant donner à l'armée le temps de s'éloigner, prit position sur une hauteur peu éloignée de la ville. L'infanterie française n'étant pas arrivée, le maréchal Bessières ne jugea pas à propos de faire charger les ennemis ; et ceux-ci se retirèrent à la nuit. sans aucune perte, quoi qu'il soit dit dans le quinzième bulletin qu'ils furent chargés et culbutés, et qu'on leur fit 500 prisonniers. L'armée espagnole continua jusqu'à Cuenca, où le duc de l'Infantado en prit le commandement.

Cependant, le duc d'Istrie ayant fait poursuivre les ennemis par le général Montbrun, leur arrière-garde fut atteinte et dispersée à Santa-Cruz de Lazarza. Le général Lahoussaye chassa de l'Escurial 5 à 600 paysans, qui voulaient défendre le couvent. Le général Ruffin, avec sa division et la brigade de dragons du général Bordessoules, s'empara d'Aranjuez et poussa jusqu'à Ocaña. Le duc de Bellune entra dans Tolède. Les divisions des généraux Lassalle et Millaud marchèrent sur Talavera, à la poursuite des débris de l'armée d'Estramadure ; elles furent suivies, peu de jours après, par le 4e corps, arrivé à Madrid, par Ségovie et Guadarrama, et qui venait d'être rejoint par la division polonaise ; enfin, le corps du maréchal Ney, venant de Saragosse, arrivait devant Madrid ; en même temps, le 8e corps, entré nouvellement en Espagne, atteignait Burgos ; et le 5e, commandé par le duc de Trévise, se dirigeait sur Saragosse, pour en faire le siège, conjointement avec le 3e. Le premier de ces corps, le 8e, fut dissous et le général Junot fut prendre le commandement du 3e, en remplacement du maréchal Moncey.

Pendant que ces divers mouvementss s'exécutaient, l'Empereur s'occupait, à Chamartin, des arrangements de l'Intérieur. Dès son arrivée à Burgos, il avait, par un décret du 12 novembre, déclaré ennemis de la France et de l'Espagne et traîtres aux deux couronnes, les ducs de l'Infantado, de Hijar, de Medina-Cunli, de Ossea, le marquis de Santa-Cruz, les comtes de Fernan-Nuñes et d'Altamira, le prince de Castel-Franco, le sieur Pierre Cevallos, ancien ministre, et l'évêque de Santander, ordonné qu'ils fussent saisis, traduits à une commission militaire, et passés par les armes, et que leurs biens fussent confisqués en Espagne, en France, dans le royaume d'Etrurie, dans le royaume de Naples, dans les états du Pape, dans le royaume de Hollande et dans tous les pays occupés par l'armée française. L'évêque avait soulevé la ville et la province de Santander et continuait d'y entretenir la fermentation par ses agents secrets. Les autres, après avoir prêté serment de fidélité au roi, et accepté des emplois, l'avaient abandonné et se montraient ses ennemis les plus acharnés. Par le même décret, il accordait, tant en son nom qu'au nom de son frère, le roi d'Espagne, pardon général et amnistie à tous Espagnols qui, dans le délai d'un mois après l'entrée des Français à Madrid, mettraient bas les armes, renonceraient à toute alliance et communication avec l'Angleterre et se rallieraient autour du trône et de la constitution.

Par divers autres décrets, rendus à Chamartin, il prononça la destitution des membres du conseil de Castille, comme lâches et indignes d'être magistrats d'une nation brave et généreuse, et fit mettre en état d'arrestation, comme ôtages, le président et le procureur du roi. Il ordonna que la Cour de cassation, créée par la constitution, à Bayonne, fût organisée immédiatement, il abolit le tribunal de l'Inquisition, comme attentatoire à la souveraineté et à l'autorité civile, et ordonna que les biens appartenant à ce tribunal fussent réunis au domaine d'Espagne, pour servir de garantie aux valès (papier-monnaie) et à tout effet de la dette publique. Il enjoignit à tout individu possédant plusieurs commanderies de désigner celle qu'il désirait conserver et de se dessaisir

des autres, qui devaient revenir à la disposition du roi. Il ordonna que le nombre des couvents fût réduit au tiers, par la réunion de plusieurs couvents du même ordre dans une seule maison, et défendit toute admission au noviciat et toute profession religieuse jusqu'à ce que le nombre des religieux de l'un ou de l'autre sexe fût réduit au tiers. Il promit une pension de trois à quatre mille réaux (de 750 à 1,000 francs) à tous ecclésiastiques religieux qui sortiraient de leurs maisons. Il ordonna qu'il fût prélevé sur le montant des biens des couvents supprimés, la somme nécessaire pour porter à 2,400 réaux (600 francs) la portion congrue des curés, et qu'après ce prélèvement, la moitié desdits biens fût employée à garantir les *vales*, et autres effets de la dette publique, et l'autre moitié, à rembourser aux provinces et aux villes les dépenses occasionnées par la nourriture des armées françaises et des armées insurrectionnelles et à indemniser les villes et les campagnes, des dégats, des pertes des maisons, et de toutes autres pertes occasionnées par la guerre. Il abolit les droits féodaux de toute nature, il prononça la suppression de toutes barrières existantes de province à province, il ordonna que les individus en possession, à quelque titre que ce fût, d'une quotité quelconque des impositions civiles ou ecclésiastiques, cessassent d'en jouir et que les contribuables fussent tenus de justifier du paiement de leurs impositions aux agents du roi. Enfin, il abolit toute justice seigneuriale.

La publication de ces divers décrets fut suivie de la proclamation suivante :

« Espagnols ! Vous avez été égarés par des hommes perfides, ils vous ont engagés dans une lutte insensée, et vous ont fait courir aux armes. Est-il quelqu'un parmi vous, qui, réfléchissant un moment sur tout ce qui s'est passé, ne soit aussitôt convaincu que vous avez été le jouet des perpétuels ennemis du continent, qui se réjouissaient en voyant répandre le sang français et le sang espagnol. Quel pouvait être le résultat du succès même de quelques campagnes ? Une guerre de terre sans fin, et une longue incertitude sur le sort de vos propriétés et de votre existence. Dans peu de jours,

vous avez été livrés à toutes les angoisses des factions populaires ; la défaite de vos armées a été l'affaire de quelques marches. Je suis entré dans Madrid ; les droits de la guerre m'autorisaient à donner un grand exemple et à laver dans le sang les outrages faits à moi et à ma nation : je n'ai écouté que ma clémence. Quelques hommes, auteurs de tous les maux, seront seuls frappés. Je chasserai bientôt de la Péninsule cette armée anglaise qui a été envoyée en Espagne, non pour vous secourir, mais pour vous inspirer une fausse confiance et vous égarer. »

« Je vous avais dit, dans ma proclamation du 2 juin, que je voulais être votre régénérateur. Aux droits qui m'ont été cédés par les princes de la dernière dynastie, vous avez voulu que j'ajoutasse le droit de conquête : cela ne changera rien à mes dispositions. Je veux même louer ce qu'il y peut y avoir de généreux dans vos efforts, je veux reconnaître que l'on vous'a caché vos vrais intérêts, qu'on vous a dissimulé le véritable état des choses. Espagnols ! votre destinée est entre vos mains ; rejetez les poisons que les Anglais ont répandus parmi vous, que votre roi soit certain de votre amour et de votre confiance, et vous serez plus puissants, plus heureux, que vous n'avez jamais été. Tout ce qui s'opposait à votre prospérité et à votre grandeur, je l'ai détruit. Les entraves qui pesaient sur le peuple, je les ai brisées, une constitution libérale vous donne, au lieu d'une monarchie absolue, une monarchie tempérée et constitutionnelle ; il dépend de vous que cette constitution soit encore votre loi.

» Mais mes efforts sont inutiles si vous ne répondez pas à ma confiance, il ne me restera qu'à vous traiter en province conquise, et à placer mon frère sur un autre trône. Je mettrai alors la couronne d'Espagne sur ma tête et je saurai la faire respecter des méchants, car Dieu m'a donné la force et la volonté nécessaires pour surmonter tous les obstacles.

» En notre camp de Madrid, le 7 décembre 1808.

» Napoléon. »

Les Espagnols étaient trop irrités contre l'Empereur pour

apprécier les bienfaits des salutaires réformes qu'il venait d'ordonner ; d'ailleurs, ne les a-t-on pas vus, au retour de Ferdinand, rejeter une législation semblable, donnée par les Cortès, et accourir vers ce prince pour lui demander à grands cris les couvents et la servitude. Il y a, en Espagne, une classe de citoyens très instruits, mais peu nombreuse ; le peuple, ignorant et superstitieux, reçoit facilement les impressions que lui donnent les moines, et ceux-ci se gardent bien de l'instruire, afin de prolonger leur domination. Si jamais on veut régénérer cette nation, il faudra commencer par détruire les entraves qui empêchent les lumières du siècle d'arriver jusqu'à elle ; alors, comme elle est naturellement brave et fière, elle appréciera peut-être mieux que toute autre les avantages de la liberté qu'elle repousse dans ce moment.

Cependant, le corrégidor de Madrid rassembla les autorités civiles, les chefs du clergé régulier, les principaux citoyens tant de la noblesse que du tiers-état, les députés des cinq corporations principales et ceux des soixante-quatre quartiers de la ville. Il leur annonça qu'ayant été admis à présenter à l'Empereur l'hommage de son respect, et l'expression de la reconnaissance des habitants, Sa Majesté lui avait dit que le sort de Madrid dépendait de sa propre conduite, que ce sort serait heureux et prospère si les habitants adhéraient de bonne foi à la constitution et reconnaissaient avec sincérité, pour leur roi légitime, son frère Joseph, mais que, dans le cas contraire, l'Espagne deviendrait une province de France. Le corrégidor ajouta que le roi Joseph avait employé tous ses soins à la conservation de la capitale et des villes voisines.

A la suite de cet exposé, l'Assemblée arrêta que l'Empereur serait supplié d'accorder à Madrid la présence du roi ; qu'il serait présenté à Sa Majesté Impériale de nouvelles actions de grâces, pour la bonté avec laquelle elle avait traité la ville, et qu'elle serait suppliée d'accorder grâce à ceux qui s'en étaient éloignés par frayeur, de même qu'à tous les paysans qui avaient pris les armes pour la défendre. Elle arrêta aussi que l'hommage de la plus vive reconnaissance

serait présenté au roi Joseph, et que Sa Majesté serait suppliée d'accorder le bienfait de sa présence à la ville de Madrid.

En exécution de cette délibération, le 15 décembre, une nombreuse députation se présenta devant l'Empereur, à qui le corrégidor adressa le discours suivant :

« Sire,

« La ville de Madrid, représentée par sa municipalité, par le clergé séculier et régulier, par la noblesse et par les députés des quartiers, se présente aux pieds de Votre Majesté Impériale et Royale pour lui offrir les plus respectueuses actions de grâces, pour la clémence avec laquelle, dans la conquête que ses armes triomphantes ont faite de cette ville, Votre Majesté a daigné songer au salut et au bonheur de ses habitants, moyennant le traitement honorable et bienfaisant qu'elle a bien voulu lui accorder, et que Madrid regarde comme garantie du pardon de tout ce qui s'est passé en l'absence du roi Joseph, frère de Votre Majesté.

» Les différents corps composant cette assemblée, instruits de l'objet de la convocation, ont résolu et déterminé de supplier Votre Majesté Impériale et Royale de daigner leur accorder la faveur de voir, dans Madrid, Sa Majesté le roi Joseph, afin que, sous ses lois, Madrid, ainsi que tous les lieux de sa juridiction immédiate, et afin que l'Espagne entière jouisse de la tranquillité et du bonheur qu'ils attendent de la douceur du caractère de Sa Majesté.

» Enfin, Madrid se flatte que la puissance de Votre Majesté Impériale et Royale la protégera, en même temps que votre clémence assurera son bonheur. »

Dans la longue réponse que fit l'Empereur à ce discours, il chercha à faire comprendre à la députation combien seraient avantageuses à la nation les réformes qu'il venait d'ordonner. Il lui dit que les armées anglaises seraient chassées de la Péninsule, et que Saragosse, Valence, Séville, seraient soumises par la persuasion, ou par la force de ses armes,

mais qu'il ne pouvait établir une nation, un roi et l'indépendance des Espagnols, si ce roi n'était pas sûr de leur affection et de leur fidélité ; qu'il lui serait facile et qu'il serait obligé de gouverner l'Espagne en y établissant autant de vice-rois qu'il y avait de provinces ; que, cependant, il ne se refusait pas à céder ses droits de conquête au roi, et à l'établir dans Madrid, lorsque tous les habitants auraient manifesté leurs sentiments et leur fidélité, et donné l'exemple aux provinces.

« Si tels sont les sentiments des habitants de la ville de Madrid, ajouta-t-il en terminant sa longue allocution, que ses trente mille citoyens se rassemblent dans les églises, qu'ils prêtent, devant le Saint-Sacrement, un serment qui sorte, non seulement de la bouche, mais du cœur, et qui soit sans restriction jésuitique : qu'ils jurent appui, fidélité au roi ; que les prêtres, au confessionnal ou dans leurs correspondances, les hommes de loi dans leurs écrits et leurs discours, inculquent ces sentiments au peuple : alors je me dessaisirai du droit de conquête, je placerai le roi sur le trône, et je me ferai une douce tâche de me conduire envers les Espagnols en ami fidèle. La génération présente pourra varier dans ses opinions, trop de passions ont été mises en jeu, mais vos neveux me béniront comme votre régénérateur : ils placeront au nombre des jours mémorables ceux où j'ai paru parmi vous, et de ces jours datera la prospérité de l'Espagne. Voilà, monsieur le corrégidor, ma pensée tout entière. Consultez vos concitoyens et voyez le parti que vous aurez à prendre, mais quel qu'il soit, prenez-le franchement, et ne montrez que des dispositions vraies. »

Les habitants de Madrid, entourés de toute la puissance de l'Empereur, effrayés de la menace de voir leur patrie descendre au rang de province de l'Empire, informés chaque jour de la douceur et de la magnanimité du roi Joseph, et de son affabilité pour ceux de leurs concitoyens qui l'approchaient, se rendirent dans les temples et lui prêtèrent serment de fidélité, devant le Saint-Sacrement, qui, à cet effet, resta exposé plusieurs jours. Ce serment fut-il sincère au

moment où il fut prêté ? Nous le croyons, parce qu'alors la présence du roi à Madrid était considérée comme un moyen de salut ; mais quand les circonstances ne furent plus les mêmes, chacun ne manqua pas d'arguments pour se persuader à soi-même et pour persuader aux autres, qu'ayant été imposé par la force, il était nul.

Quoi qu'il en soit, les conditions imposées par l'Empereur étant remplies, il consentit à ce que son frère remontât sur le trône d'Espagne. Ce prince fit son entrée solennelle dans la capitale, le 22 janvier 1809, entouré d'un nombreux et brillant cortège. La foule se porta à sa rencontre, et témoigna sa joie par des acclamations : les dames ornaient les croisées des maisons situées sur le passage du cortège. Arrivé à l'église de Saint-Isidore, il fut reçu et harangué par l'évêque suffragant, suivi d'un nombreux clergé, et des généraux et prélats des ordres religieux. Ce prince répondit au discours de l'évêque dans les termes suivants :

« Avant de rendre grâce au suprême arbitre des destinées, pour mon retour en la capitale de ce royaume confié à mes soins, je veux répondre à l'accueil affectueux de ses habitants, en déclarant mes plus secrètes pensées aux pieds de ce même Dieu vivant, qui reçut votre serment de fidélité à ma personne.

» Je proteste donc devant Dieu, qui connaît le cœur de tous, que mon seul devoir et ma conscience me portent au trône et non aucune passion particulière.

» Je suis prêt à sacrifier mon bonheur, parce que je pense que vous avez besoin de moi pour faire le vôtre.

» L'unité de notre sainte religion, l'indépendance de la monarchie, l'intégrité de son territoire, et la liberté de ses citoyens sont les conditions du serment que j'ai prêté en recevant la couronne. Elle ne s'avilira pas sur ma tête et, si, comme je n'en doute pas, les désirs de la nation secondent les efforts de son roi, je ne tarderai pas à être le plus heureux de tous, parce que vous serez heureux vous-mêmes. »

Ces nobles et touchantes paroles, expression vraie des

sentiments de ce prince, rapportées au peuple par ceux qui les avaient entendues, excitèrent une émotion profonde, qui se manifesta par de nouvelles et plus vives acclamations lorsqu'il se rendit à son palais.

CHAPITRE V

Résultat de la soumission de Madrid. — Manifeste de la Junte suprême de Séville. — Proclamation de la Junte du Portugal. — Tentative du général anglais Moore contre le maréchal Soult. — Retraite de l'armée anglaise. — Bataille de la Corogne. — Embarquement des Anglais. — Reddition de la place de la Corogne. — Capitulation de celle du Ferrol.

Après avoir terminé le chapitre précédent par le récit des événements politiques jusqu'au 29 janvier, jour de l'entrée du roi à Madrid, nous sommes obligés de revenir sur nos pas, afin de reprendre la relation des opérations militaires depuis le 20 décembre, époque à laquelle commencèrent celles de la campagne de 1809.

La soumission de Madrid ne produisit pas sur la nation l'effet qu'en attendait Napoléon ; elle causa d'abord un grand étonnement, mais bientôt elle fut attribuée à la trahison et un cri d'indignation s'éleva de toutes parts contre le général Morla, accusé d'avoir livré la capitale pour faire oublier sa conduite en Andalousie, que l'Empereur lui avait reprochée si vivement. Cette tactique, d'attribuer les malheureux événements à la trahison, est celle de tous les gouvernements placés à la tête d'un pays en révolution. Comme ces gouvernements ne tirent leur force que de l'exaltation du peuple, ils tâchent de lui persuader qu'il est invincible et ne peut éprouver des revers que par la perfidie des chefs ; car s'il pouvait supposer qu'ils proviennent de l'insuffisance des moyens de résistance, il se découragerait et accuserait le

gouvernement d'imprévoyance. C'est cette homicide politique, qui, sous le comité de Salut public, envoya tant de généraux français à l'échafaud. Nous croyons fermement que les reproches adressés au général Morla ne sont pas fondés et que, s'il prit du service du nouveau roi, c'est parce que, comme beaucoup d'autres de ses concitoyens, il crut la cause des Bourbons perdue, et qu'il craignit de subir un sort semblable à celui du brigadier Don Juan et de beaucoup d'autres généraux, assassinés par leurs soldats.

La stupeur produite par l'occupation de la capitale étant dissipée, l'amour de l'indépendance et la haine contre les Français s'accrurent et se manifestèrent avec une nouvelle énergie, partout où la présence des Français ne comprimait pas ce sentiment. Les débris de l'armée d'Aragon, renfermés dans Saragosse, réunis aux habitants de cette ville, se préparaient à prouver que si les Espagnols sont, ainsi que le disait l'Empereur dans tous les bulletins, les plus mauvais soldats de l'Europe en ligne de bataille, ils ne cèdent point aux autres nations en courage, lorsque, placés dans une situation qui prive leurs adversaires des avantages de l'instruction et de la discipline, on est obligé de les attaquer corps à corps. Le duc de l'Infantado réunissait à Cuença les divisions de l'armée d'Andalousie, qui prenait le nom d'armée du centre. Le général Galluzo réorganisait celle d'Estramadure sur la rive gauche du Tage, au delà d'Almeras. Le général La Romana, successeur du général Blake dans le commandement de l'armée de Galice, rassemblait un corps de 12 à 15,000 hommes vers Orense. Ballesteros commandait la population guerrière des Asturies, disposée à défendre ses montagnes avec valeur. Des levées d'hommes s'effectuaient sur tous les points de la Péninsule, où les Français n'avaient pas encore pénétré, notamment à Valence et à Séville. Les Anglais fournissaient des armes et des effets d'habillement. Dans l'intérieur de la partie d'Espagne occupée par l'armée française, il se formait des bandes de guerillas qui interceptaient les communications et arrêtaient les courriers. Les paysans assassinaient les soldats isolés, et

attaquaient même de faibles détachements. A l'approche des Français, les populations s'enfuyaient, ou défendaient leurs villages lorsqu'elles se croyaient assez fortes. Enfin, quoique l'Empereur crût, ou feignît de croire qu'il restait peu de choses à faire pour soumettre l'Espagne, il était facile de comprendre que la guerre était à peine commencée, et que plus l'armée française étendrait ses conquêtes, plus elle s'affaiblirait et plus sa position deviendrait dangereuse au milieu d'une population ennemie.

En même temps que la Junte suprême réclamait du patriotisme des Espagnols les sacrifices qu'exigeaient les circonstances, elle sollicitait les secours de toutes les nations, par un manifeste publié à Séville le 1er janvier 1809.

« Nations et républiques de l'Europe ! Princes, hommes de bien de toutes les classes et de toutes les conditions, disait cette Junte, le peuple espagnol, et, en son nom, la Junte de gouvernement à laquelle l'autorité est confiée, à raison de l'emprisonnement injuste du Roi, entreprend de mettre sous vos yeux le récit des infortunes et des persécutions qu'il a éprouvées, et en vous retraçant ainsi un tableau fidèle de sa situation et un exposé sincère de ses projets, il est certain de vous inspirer de la pitié pour ses malheurs et de l'intérêt pour son sort. »

A la suite de ce préambule, la Junte attribuait au prince de la Paix les malheurs de la guerre de 1793, la paix déshonorante et l'alliance ruineuse qui en furent la suite. Après avoir retracé les événements de l'Escurial, l'envahissement du Portugal, l'entrée des troupes françaises en Espagne, l'enlèvement des places fortes par trahison, les événements d'Aranjuez, les artifices de Napoléon pour attirer à Bayonne tous les princes de la dynastie des Bourbons et leur abdication imposée par la violence, elle rappelait les efforts de la nation pour repousser le joug qu'on voulait lui imposer, les premiers succès des armées nationales, enfin, les revers qu'elles venaient d'essuyer ; s'adressant ensuite à toutes les nations, elle leur disait :

« Écoutez, Italiens, la voix d'une nation qui, unie autre-

fois avec vous dans les combats, humilia l'orgueil de la France sur les bords du Garillano (*sic*) et dans les plaines de Pavie. L'Espagne ne réclame pas l'autorité qu'autrefois elle a eue sur vous. Elle vous invite à vous unir à elle, et à répondre à l'appel de la liberté ; et ce pays, combinant ses efforts avec les vôtres, bénira le jour où il pourra vous saluer comme une nation indépendante, grande et puissante.

» La Suisse a les mêmes calamités, les mêmes persécutions, et peut-être, même, des plus grandes pertes à déplorer. Son voisinage avec la France a été la cause de sa ruine. Convertie en un vaste camp, pour l'avantage des armées françaises, elle a été obligée de renoncer aux lois de son antique et vénérable confédération et de recevoir une nouvelle constitution de la main des tyrans de la France.

» La Hollande n'a à espérer aucune réparation pour l'humiliation et l'opprobre auxquels elle est exposée ; sans navigation, sans commerce, sans colonies, privée de sa constitution et de ses lois, elle doit, ou consentir à une honteuse dégradation, ou avoir recours aux armes pour venger ses infortunes et les insultes qu'elle a reçues.

» L'Allemagne et son antique empire ont été bouleversés par les intrigues d'un système fédératif : ses libertés ont été foulées aux pieds, les dépôts de son commerce ont été pillés, et ses peuples ont été désolés par des guerres sanglantes. La monstrueuse confédération du Rhin s'est élevée sur les ruines qui couvrent les rivages de ce fleuve, et le chef de cette union, cent fois plus puissant que le chef de l'empire germanique, fera de ses rapports avec les membres qui la composent une alliance monstrueuse entre le faible et le puissant, entre l'esclave et le tyran.

» L'Autriche montrera-t-elle maintenant de l'irrésolution ? Après s'être engagée dans trois guerres longues et cruelles pour l'agrandissement de son pouvoir, restera-t-elle dans l'inaction quand toute son existence dépend des efforts les plus prompts et les plus vigoureux ? Oubliera-t-elle avec quelle perfidie Napoléon trompa la Prusse afin de l'humilier à Ulm, et à Austerlitz, et comme, ensuite, se prévalant de la torpeur

de l'Autriche, il réduisit la Prusse en poudre dans les plaines d'Iéna? Coalisée autrefois avec l'Espagne, elle fixa des bornes à l'impétuosité d'une nation toujours inquiète et ambitieuse. L'Espagne l'invite encore à une guerre contre l'ennemi commun. Si l'Espagne succombe, l'Autriche est anéantie.

» La Russie, se confiant dans l'immense étendue de son territoire, peut, dans ce moment, ne pas concevoir des craintes, parce qu'elle se croit sur un pied égal avec l'oppresseur du reste du continent, mais lorsqu'il se sera agrandi en subjuguant les nations, lorsqu'il réunira sous son autorité les empires de l'Ouest et du Sud, alors à la ruine déjà effectuée de son commerce, elle devra ajouter la dégradation d'obéir aux ordres de Napoléon, son vainqueur.

» Oui, princes et nations du continent, votre conservation est identifiée avec la nôtre. Ce grand système d'asservissement continental, dont les Français parlent sans cesse, comprend votre ruine dans leur agrandissement. Ne vous le dissimulez pas, l'ambition de Bonaparte a déjà triomphé de l'Italie, de la Hollande, de la Suisse, et a fait des États de la confédération du Rhin autant de provinces de son empire; avec les forces de l'Espagne et du Portugal, il se propose d'effectuer la destruction de l'Autriche et, ensuite, d'assembler les forces de l'Europe, pour repousser l'infortuné Alexandre dans les déserts de la Tartarie. Alors, mais seulement quand tout cela sera accompli, son ambition sera peut-être satisfaite. Les anciennes dynasties disparaîtront, lui et sa famille régneront despotiquement sur les nations, un autre système féodal, plus révoltant que l'ancien, sera établi, et les lumières acquises pendant trois siècles, l'industrie et la civilisation, qui se sont perfectionnées pendant ce long espace, retomberont dans le chaos où elles étaient auparavant.

» Souverains de l'Europe, qu'avez-vous donc à faire? Tout vous invite à agir; une occasion favorable, un intérêt pressant et un danger imminent. Si vous voulez exister, saisissez vos armes. Depuis les bords de la Shield jusqu'au Tibre, depuis la Newa jusqu'au Guadalquivir, peut-il y avoir un autre

objet que de faire la guerre à la France? Peut-être doutez-vous du succès? Ne vous y trompez pas, les Français ne sont ni invulnérables, ni invincibles; les plaines de Valence et de Saragosse, et les montagnes de Baylen, ont dévoilé au ciel et à la terre leur honte et leur dégradation (1). Oh! vous, monarques et habitants du continent, imitez notre fermeté, notre persévérance et le monde, menacé de destruction par la brutalité du monstre que nous combattons, recouvrera enfin le repos et l'indépendance. »

De son côté, la régence du Portugal, effrayée des succès des armées françaises en Espagne, publia une proclamation dans laquelle elle disait aux Portugais :

« Aux armes, aux armes, Portugais! Les dangers de la patrie exigent que la nation entière se lève en masse, des armes dans les mains de nos défenseurs sont des instruments de triomphe. Montrons-nous dignes d'être les descendants de ces braves Lusitaniens qui battirent les armées romaines. Souvenons-nous que nos ancêtres ont chassé du royaume les Arabes endurcis à la guerre, qu'ils ont porté la terreur sur la côte d'Afrique et fondé dans l'Orient un vaste empire. »

A la suite de cette proclamation, un décret ordonnait ce qui suit :

« 1° Tous les mâles, sans exception, seront armés d'une pique, longue de six à sept pieds, ou de telles autres armes que l'on pourra se procurer :

» 2° Dans toutes les villes ou bourgs, les entrées des rues seront fortement barricadées, afin que les habitants puissent se défendre, lorsque l'ennemi se présentera ;

» 3° Il sera fait une liste de toutes les personnes en état de commander, afin que, sur-le-champ, les nouvelles levées se trouvent sous la direction d'officiers expérimentés.

» 4° Tous les généraux chargés du gouvernement militaire des provinces diviseront leurs gouvernements en districts, et nommeront pour chacun un officier habile, qui sera chargé, dans l'arrondissement confié à sa surveillance, de l'organisa-

(1) Voilà des rodomontades. (*Note du maréchal Jourdan.*)

tion des nouvelles levées et du choix des officiers qui doivent les commander; les compagnies ainsi organisées s'exerceront sur-le-champ au maniement des armes : tous les mâles, depuis l'âge de quinze ans, jusqu'à celui de soixante, seront requis pour ce service ;

» 5° Toute personne qui refusera de concourir à la défense du pays sera punie de mort, ainsi que celles qui prêteraient quelque assistance à l'ennemi ;

» 6° Tout village qui ne se défendra pas contre l'ennemi sera brûlé et rasé. »

De toutes les puissances de l'Europe, l'Autriche seule répondit à l'appel de la Junte espagnole, et expia dans les plaines de Wagram la faute de ne pas s'être assurée du secours de quelques alliés, avant d'attaquer Napoléon. Les Portugais furent plus heureux: secourus par les Anglais, ils luttèrent avec énergie et succès contre l'armée qui tenta d'envahir une seconde fois leur pays. Mais, avant de nous occuper de cette malheureuse expédition, nous avons à faire le récit des opérations de l'armée anglaise dans le nord de l'Espagne.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, sir David Baird, débarqué à la Corogne, vers le milieu du mois d'octobre, avec 13,000 hommes, devait se réunir à sir John Moore, arrivé à Salamanque un mois plus tard, avec 20,000 hommes d'infanterie de l'armée de Portugal. Son artillerie, escortée par 3,000 hommes d'infanterie, et sa cavalerie, dirigées par Badajoz, Talavera et l'Escurial, pour éviter les difficultés de la route directe, ne le rejoignirent que dans les premiers jours de décembre.

Si l'armée anglaise fût entrée en Espagne deux mois plus tôt, elle eût été d'un grand secours pour les armées espagnoles ; mais, n'arrivant sur le théâtre de la guerre qu'après la défaite et la dispersion de ces armées, elle ne pouvait leur être d'aucune utilité, et s'exposait à être détruite à son tour. Le général anglais, jugeant avec raison que, dans la position où il se trouvait, il courait le risque d'être accablé par des forces supérieures, ou de voir arriver les Français à Lisbonne avant lui, par la province de l'Estramadure, ordonna

à sir David Baird, qui s'était avancé jusqu'à Astorga, de rétrograder sur la Corogne, et il se disposa à rentrer en Portugal, quelque fâcheux que fût pour sa réputation de se mettre en retraite sans avoir vu l'ennemi. Mais pressé vivement par l'envoyé britannique près la Junte suprême, M. Frère, de faire une diversion en faveur des défenseurs de Madrid, qui, disait-on, voulaient imiter l'exemple des Aragonais, il contremanda l'ordre de retraite donné à sir David Baird, et lui prescrivit de marcher sur Valladolid, où il se proposait de réunir toute l'armée anglaise de la Romana. A cet effet, il partit de Salamanque le 12, et arriva à Allaejos le 14 ; sa cavalerie légère poussa jusqu'à Valladolid. Si, ce qui serait fort extraordinaire, sir John Moore ignorait la soumission de Madrid, il fut tiré d'erreur, ce jour-là, par une lettre interceptée du prince de Neuchâtel au duc de Dalmatie. Dès que cette lettre lui apprenait l'entrée des Français dans la capitale, il aurait dû renoncer à son projet de diversion, qui n'avait plus de but, songer à regagner Salamanque, pour ne pas perdre ses communications avec le Portugal, et faire rétrograder sir David Baird sur la Corogne et sur Vigo. Ayant vu par cette même lettre que l'Empereur ordonnait au maréchal Soult de pénétrer dans le royaume de Léon et la Galice, pour soumettre ces provinces, il marcha sur Mayorga, où sir David Baird le rejoignit, le 20, dans l'espérance d'engager dans une affaire générale le corps du duc de Dalmatie, qui, à cette époque, n'était que de 16 à 18,000 hommes. Pour avoir conçu un tel espoir, il a fallu supposer que le maréchal Soult commettrait l'imprudence de se laisser attaquer par des forces si supérieures, et que l'Empereur resterait tranquillement à Madrid avec une armée qui n'y était plus nécessaire ; mais il en fut autrement. Le maréchal Soult se reploya en arrière du Carrion, et aurait sans doute continué sa marche rétrograde si le général anglais avait persisté à le suivre, car il sentait bien que plus les Anglais gagneraient du terrain, plus ils seraient compromis. Le général Dumas lui envoya les divisions Loison et Delaborde, arrivées à Burgos au lieu de les diriger sur Madrid, comme il en avait l'ordre

et se hâta d'informer l'Empereur de ce qui se passait. Napoléon, fort étonné d'apprendre que l'armée anglaise, qu'il croyait en Portugal, venait d'entrer en opération offensive, mais fort aise de lui voir commettre une faute aussi capitale, partit le 22 décembre de Madrid, avec sa garde à pied et à cheval, le 6e corps et la division du général Dessoles, et se porta rapidement sur le Douero, afin d'envelopper les ennemis.

Sir John Moore, ayant réuni toute son armée, le 21, à Sahagum, se concerta avec le général La Romana, pour attaquer, le 23, le maréchal Soult à Saldagna; mais apprenant, ce jour-là, l'arrivée de quelques renforts à Carrion, où il se proposait de passer la rivière; informé, en même temps, par le général La Romana, de la marche des Français de Madrid vers le Donero, il renonça à son projet d'attaque et fit ses dispositions de retraite. « Il était évident, dit ce général dans son rapport officiel, qu'il était trop tard pour rien entreprendre sur Soult, que je devais être content de la diversion que j'avais faite et que je n'avais pas de temps à perdre pour assurer ma retraite... La diversion faite par notre marche sur Sahagum, à travers tant de dangers pour nous, a été complétée; il reste à savoir quel avantage les Espagnols du Midi sont capables d'en tirer. » De quelle utilité pouvait être aux Espagnols cette diversion tant vantée, après la destruction de leurs armées et la soumission de la capitale? Quand même sir John Moore serait parvenu à remporter un avantage sur le maréchal Soult, quel en eût été le résultat? La perte totale de l'armée anglaise, qui aurait été atteinte par l'Empereur. Cependant, c'est dans ce fol espoir, c'est pour courir après une vaine gloire qu'il compromit l'armée qui, dans l'intérêt de son pays, aurait dû veiller particulièrement à la sûreté du Portugal. Nous croyons inutile de nous étendre davantage pour faire sentir le ridicule de l'apologie de cette prétendue diversion; nous y ajouterons seulement qu'il paraît surprenant que le général anglais ait ignoré à Salamanque, jusqu'au 14, la reddition de Madrid, et qu'il apprît à Sahagum, le 23, la marche des troupes parties de cette capitale le 21

Décidé à battre en retraite, sir John Moore aurait dû chercher à arriver le plus tôt possible à la Corogne ou à Vigo, où se trouvaient ses bâtiments de transport. En marchant sur deux colonnes sur Valencia-de-Don-Juan et Mausilla, son armée pouvait se trouver, le 26, réunie à Astorga, y prendre deux jours de repos, se procurer des vivres, donner le temps de filer aux parcs et aux équipages, et continuer ensuite sa retraite, sans qu'il fût possible à l'empereur de l'atteindre. Au lieu de lui donner cette direction, il se borna à faire suivre le chemin de Valencia par la division de sir David Baird, et marcha avec le gros de l'armée sur Benavente, où il n'arriva que le 27; s'étant ainsi rapproché de trois marches de l'armée conduite par l'Empereur, qu'il avait tant d'intérêt à éviter, et s'exposant à voir le maréchal Soult arriver à Astorga aussitôt que lui. Pour le justifier d'avoir fait cette faute, qui amena la ruine de son armée, on a dit que La Romana, qui se retirait également des rives de la Cea, suivait la route qui passe par Mausilla. L'armée espagnole n'était pas si nombreuse qu'une division anglaise n'eût pu marcher en tête ou en queue de la colonne. On a ajouté qu'on craignait que le gué, situé près de Valencia, où on traverse l'Esla, ne fût devenu impraticable à cause de la fonte subite des neiges; qu'on n'avait pas une quantité suffisante de bateaux pour le passage de toute l'armée, et qu'on manquait de moyens pour établir des ponts. Si on admettait cette insuffisance de moyens, il faudrait accuser le général d'imprévoyance. Ses apologistes disent que, quand bien même il eût battu le maréchal Soult, il ne l'aurait pas suivi au delà du Carrion, prévoyant qu'à l'approche de l'Empereur il serait obligé de battre en retraite. On se demande dès lors pourquoi il n'a pas fait jeter à l'avance des ponts sur la rivière qu'il laissait derrière lui, et, pour la même raison, on se demande pourquoi il exposa son armée à périr de misère et de faim, faute d'avoir fait arriver des subsistances de la Corogne et de Vigo sur la route qu'elle devait parcourir. Il est probable que si le général Moore n'eût pas péri glorieusement sur le champ de bataille, son gouvernement lui eût fait rendre compte de sa conduite

Quoi qu'il en soit, l'armée anglaise, encombrée par ses parcs et ses équipages, commença à défiler de Benavente sur Astorga, dans les journées des 27, 28 et 29. Un corps de 3,000 hommes, sans artillerie, suivit la route d'Orense ; la cavalerie, commandée par lord Paget, resta sur l'Esla, pour couvrir la retraite et donner des nouvelles de l'armée française qu'on s'attendait à voir paraître d'un instant à l'autre.

L'Empereur arriva le 27 à Medina-de-Rio-Secco, avec sa cavalerie seulement ; son infanterie, retardée par le passage de la montagne de Guadarrama couverte de neige, par les pluies continuelles et les débordements des torrents, était encore éloignée. Le général Lefebvre-Desnouettes, parvenu sur les bors de l'Esla, le 29 au matin, avec le régiment des chasseurs de la garde, trouva le pont coupé. Présumant, sans doute, qu'il n'y avait dans Benavente qu'une faible arrière-garde, il passa la rivière au gué, et commença à escarmoucher avec les postes ennemis; mais, lord Paget s'étant avancé avec les piquets de nuit et le 10e régiment de hussards, il s'engagea un combat de cavalerie dans lequel la valeur des chasseurs français dut céder au nombre. Ces braves furent obligés de repasser l'Esla, laissant au pouvoir de l'ennemi leur général, deux capitaines et une soixantaine des leurs. Sir John Moore, apprenant en même temps l'avantage que venait de remporter sa cavalerie et l'approche de l'Empereur, se hâta d'arriver à Astorga, où son armée se trouva réunie le 30.

Le duc d'Istrie, entré ce même jour à Benavente avec la cavalerie française, se mit à la poursuite de l'ennemi, s'empara de quantité d'objets d'artillerie et de beaucoup d'équipages abandonnés, et ramassa quelques centaines de soldats et beaucoup de femmes et d'enfants, dont le nombre est toujours considérable à la suite des régiments anglais. Le maréchal Soult, arrivé également, le 30, à Mausilla, y trouva l'arrière-garde espagnole, qu'il fit attaquer par le général Franceski, commandant son avant-garde. Les Espagnols, promptement culbutés, laissèrent au pouvoir des Français

deux drapeaux et un millier de prisonniers. Le lendemain, le maréchal entra à Léon.

Le général La Romana, s'étant réuni à sir John Moore, lui proposa d'attendre les Français dans la position d'Astorga et de leur livrer bataille ; mais le général anglais lui objecta que, l'armée ayant à peine des vivres pour deux jours, et les ressources du pays étant entièrement épuisées, la retraite était devenue une mesure de nécessité. Le 31, les ennemis partirent d'Astorga ; les Anglais suivirent la route principale qui conduit à Villafranca par Bambire, et les Espagnols, la route plus à gauche, qui passe à Ponteferrada ; de là, ces derniers marchèrent sur Orense et Santiago, se séparant des Anglais. Ceux-ci arrivèrent à Villafranca le 2 janvier et y séjournèrent le lendemain, pour attendre les soldats restés en arrière ; leur arrière-garde prit position à Cacabelos. La rapidité des mouvements, la rigueur du temps et le manque de subsistances jetèrent le plus grand désordre dans l'armée anglaise, peu accoutumée aux grandes fatigues et aux privations. Les routes étaient couvertes de traîneurs, de chevaux morts, de voitures de munitions et d'équipages. En entrant à Villafranca, les soldats se débandèrent pour chercher des vivres ; les habitants, effrayés, barricadèrent les portes de leurs maisons et la ville devint le théâtre de scènes affreuses et fut entièrement saccagée.

L'Empereur arriva à Astorga le 1er janvier. Informé de l'état de désorganisation de l'armée anglaise, il jugea que sa présence n'était plus nécessaire pour les forcer à abandonner l'Espagne. Il confia au maréchal Soult, renforcé de la division du général Laborde, le soin de la suivre jusqu'à son embarquement, laissa à Astorga le 6e corps, pour le soutenir au besoin, et revint à Valladolid avec sa garde. La division du général Dessoles reçut ordre de retourner à Madrid.

Le maréchal Soult ne tarda pas à se mettre en mouvement pour remplir l'honorable mission dont il était chargé. Son avant-garde se trouva, le 3 au soir, en présence de l'arrière-garde anglaise à Cacabelos. Il y eut aussitôt un engagement que les rapports anglais présentent comme une simple escar-

mouche, tandis que dans le bulletin français, on dit que les ennemis furent culbutés et mis en déroute. Ce qu'il y a de certain et de très fâcheux, c'est que le général de brigade Auguste Colbert, officier distingué, fut tué en se portant en avant, pour reconnaître un terrain propre à la cavalerie légère qu'il commandait. Toutefois, sir John Moore serré de près, non pas, comme auparavant, par la cavalerie seulement, mais aussi par l'infanterie, chercha à se dégager par une marche forcée, et fit parcourir à son armée, en quarante-huit heures, les vingt-cinq lieues qui séparent Villafranca de Lugo. Si nous retracions le désordre qu'amena la rapidité de cette marche, par des chemins affreux et le temps le plus rigoureux, on nous taxerait d'exagération. Nous préférons copier ici quelques lignes de l'ouvrage du colonel anglais sir John Jonnes, et transcrire quelques paragraphes d'une lettre d'un chirurgien employé à l'armée au lord Casthelreagh. Leur témoignage ne peut être suspect.

« Mais quand il fallut passer les défilés, dit le colonel anglais, traverser des montagnes de neige presque inaccessibles, à cause de leur raideur naturelle et favorable pour arrêter l'ennemi, les troupes perdirent tout courage, surtout lorsqu'elles virent que leurs marches étaient plutôt accélérées que ralenties et que, pressées jusqu'au dernier degré de leurs forces, sans avoir aucune ration fixe, elles n'avaient plus d'autres ressources, pour se soutenir, que dans le pillage. Il devint alors général ; mais le peu qu'elles obtenaient ainsi étant insuffisant, leur indignation éclata en mauvais traitements envers les habitants, qui, alarmés pour leur sûreté personnelle, et tout à fait incapables de satisfaire aux demandes qui leur étaient adressées, barricadèrent leurs portes et s'enfuirent dans les montagnes. Ainsi, pour obtenir un asile, la violence était nécessairement permise et toute subordination cessa. Un effroyable désordre suivit et se répandit avec une telle rapidité que l'armée fut menacée d'une prompte dissolution. La réserve, qui composait l'arrière-garde et dont le général en chef dirigea constamment les mouvements, était le corps le mieux formé. Il fit cinquante-six milles en

quarante-huit heures, depuis Villafranca jusqu'à Lugo, où il arriva le soir du 5 ; mais, pour faire un tel effort, il fallut abandonner une grande partie du trésor et plusieurs munitions précieuses, qui ne pouvaient avancer avec assez de célérité. Même avec ces sacrifices, on vit qu'il était impossible de se retirer au delà de Lugo, sans prendre quelque repos. »

Voici, maintenant, ce que mandait le chirurgien, M. Murne, à lord Casthelreagh :

« Le matin suivant, l'armée reprit sa marche vers Lugo ; quoique éloignée de 18 lieues d'Espagne ou de 72 milles anglais, on peut dire qu'on y arriva presque sans faire halte, ne pouvant pas nommer halte le peu de temps qu'on s'arrêta à Najolas et à Constantine. Les fatigues et les privations que l'armée eut à endurer, sont incroyables ; il faut y ajouter le malheur d'avoir eu un temps affreux, par des chemins détestables. Les chevaux souffrirent beaucoup ; on en tua un grand nombre. Des milliers de chevaux et de mules furent laissés morts sur la route entre Najolas et Lugo. On peut se faire une idée de ce que souffrirent les dragons par la circonstance d'avoir effectué une marche de 72 milles en vingt-six heures, dont ils ont passé vingt-quatre à cheval. Dans ce temps, les traînards augmentaient toujours, et comme la cavalerie ennemie pressait l'arrière-garde, ils furent tués ou pris. Plusieurs Anglais furent trouvés morts de fatigues, de privations et de froid, ainsi que plusieurs muletiers espagnols... Les femmes et les enfants, pour plusieurs desquels manquaient des moyens de transport, furent abandonnés à leur destinée. Les plaintes et les cris de ces malheureux déchiraient l'âme, et peut-être ne s'est-il jamais vu une scène plus capable d'exciter la pitié que celle qu'on vit dans cette occasion ; une pauvre femme de soldat, qui suivait un régiment, épuisée par la faim et la fatigue, tomba sans vie sur la route, ayant dans ses bras deux enfants. Quand je passai, l'un de ces petits innocents s'efforçait encore de tirer sa nourriture du sein de cette mère infortunée qui n'existait plus. »

La confusion qui régnait dans l'armée fut encore augmentée par l'irrésolution du général en chef. Voulant, d'abord, se retirer sur Vigo, où étaient les bâtiments de transport, il avait donné ordre aux divisions qui marchaient en tête de colonne de quitter à Lugo la route de la Corogne et de prendre celle de Santiago. Réfléchissant ensuite que la distance de Lugo à Vigo est le double de celle de Lugo à la Corogne et que, dans l'état où se trouvait son armée, il était très important d'abréger sa marche, il prit, dans la nuit du 3 au 4, la résolution de la conduire à la Corogne ; des ordres furent donnés pour y faire arriver les bâtiments de transport, et pour faire faire halte, à Lugo, aux divisions des généraux sir John David Bairn, Hope et Fraser. Cette dernière, n'ayant reçu cet ordre que le 5 au soir, lorsqu'elle était déjà parvenue à Sobrado, sur la route de Santiago, fut obligée de rétrograder et n'arriva que le 7 à Lugo, considérablement affaiblie par les longues marches qu'elle venait de faire inutilement.

Sir John Moore, arrivé le 5 au soir à Lugo, avec la réserve, fut obligé de s'y arrêter pour attendre la division du général Fraser et ordonner quelque repos à ses troupes, exténuées de faim et de fatigue. Il reçut de la Corogne des subsistances, mais non pas en aussi grande quantité qu'il eût été nécessaire ; de sorte que là, comme à Villafranca, les soldats se livrèrent au pillage, et se portèrent aux dernières violences contre les habitants. Cependant, il parvint à rétablir l'ordre et fit prendre position à son armée en avant de Lugo.

Le maréchal Soult, qui suivait l'ennemi avec la célérité que lui permettaient le mauvais temps, la difficulté des chemins et la nécessité de se procurer des vivres, arriva, le 6 au soir, avec la tête de sa colonne, en présence de l'armée anglaise, et la trouva postée avantageusement ; son infanterie et son artillerie étant encore fort en arrière, il employa les journées du 7 et du 8 à rassembler son armée, à reconnaître celle de l'ennemi, et fit ses dispositions pour l'attaquer le lendemain ; mais sir John Moore prit le parti de battre en retraite pendant la nuit. Pour peindre les désastres de cette nouvelle marche, nous aurons encore une fois recours au

colonel anglais sir John Jonnes. Voici comment il s'exprime :

« Les deux armées restèrent tranquilles dans leurs positions respectives jusqu'au 8 au soir, une plus longue halte ne pouvant conduire à aucun bon résultat. Sir John Moore décida de quitter la Galice et l'armée se retira pour s'embarquer à la Corogne. Il y avait pourtant 45 milles de distance jusqu'à cette place. Il fut mis à l'ordre du jour que les soldats devaient faire un effort pour effectuer cette marche, que l'arrière-garde ne pourrait s'arrêter et que ceux qui resteraient derrière devaient subir leur sort.

» Une scène de misère et de détresse suivit, trop pénible à raconter. Les soldats, déjà fatigués, la plupart d'entre eux nu-pieds, à demi morts de faim, avaient une longue marche à faire, par des routes où la boue venait jusqu'aux genoux, et ayant en face des torrents de pluie, chassés par un vent impétueux. Les colonnes, mises d'abord en retraite avec beaucoup d'ordre, commencèrent promptement à se développer, et avant que la moitié de la distance fût parcourue, elles formèrent un cordon de soldats qui s'étendait tout le long de la route. Les ponts ne pouvaient être détruits, faute de moyens, et aucun obstacle partiel n'arrêtait un moment le passage des ennemis ; la poursuite était aussi active que la retraite. On ne fit qu'une courte halte, pendant la pluie, ce qui permit aux traîneurs d'arriver ; et tous ceux qui, alors, n'avaient pas rejoint, furent dépassés par l'arrière-garde. A Betanzos, l'impossibilité physique de pousser plus avant un corps quelconque termina la marche, de manière à ce qu'il était impossible de distinguer l'organisation d'une armée. Sa destruction semblait avoir été effectuée. »

L'armée anglaise, après avoir pris quelques instants de repos à Betanzos, continua sa marche sur la Corogne, où elle arriva dans les journées du 10 et du 11. La flotte n'ayant pas encore paru, sir John Moore établit ses troupes sur une forte position, et les Espagnols travaillèrent avec ardeur à relever les fortifications de la ville et à les armer, annonçant l'intention de soutenir un siège, quand même ils seraient abandonnés des Anglais.

L'armée britannique réunie sous les murs de la Corogne était réduite à environ 15,000 hommes. La division de 3,000 hommes, qui avait pris la direction d'Orense, arriva à Vigo sans perte. Ainsi, cette armée, de 33,000 hommes, lorsqu'elle entra en Espagne, ne comptait plus que 18,000 combattants. Sa perte ne fut pas, cependant, de 15,000 hommes, d'abord parce qu'il faut déduire les malades et les blessés qu'il fut possible d'évacuer sur la Corogne et Vigo; ensuite, parce que beaucoup de soldats, répandus dans les villages, à gauche et à droite de la route, parvinrent, par les soins des paysans espagnols, à rentrer en Portugal, ou à se jeter dans la place du Ferrol; mais elle ne fut certainement pas au-dessous de 10,000. Elle abandonna ou détruisit la majeure partie de son artillerie, de ses munitions et de ses équipages, et 5,000 chevaux, tués ou morts de fatigue, jalonnaient la route qu'elle avait suivie. Elle eût été entièrement anéantie si les Français avaient pu mettre à la poursuivre la même célérité qu'elle mettait à s'enfuir; mais on sent aisément que cela était impossible.

Le maréchal Soult ne s'aperçut du départ des Anglais de Lugo que le 9 au matin. S'étant aussitôt mis à leur poursuite, il arriva, le 12, à Betanzos. Le lendemain, il trouva le pont de Castro, sur le Mero, coupé, et s'occupa de le faire rétablir, après avoir éloigné les postes ennemis qui cherchaient à s'y opposer. Les trois jours suivants furent employés à prendre position devant l'armée anglaise, à reconnaître comment elle était postée, par où il convenait de l'attaquer, à faire transporter de l'artillerie sur les points d'où l'on pourrait atteindre ses lignes, à attendre les divisions et les parcs encore en arrière ; enfin, à tout disposer pour une affaire générale.

Ayant achevé ses dispositions, le maréchal donna le signal du combat, le 16, vers deux heures après midi; l'action fut des plus vives, et, après une lutte acharnée de quatre heures, les deux partis conservèrent, à peu de chose près, leurs positions respectives, avec perte d'un millier d'hommes de part et d'autre. Sir John Moore ayant été tué, et sir David Baird

grièvement blessé, les Français ont voulu tirer parti de cette circonstance pour s'attribuer la victoire. Les Anglais, de leur côté, prétendent qu'ayant atteint le but qu'ils se proposaient, celui de donner à leurs vaisseaux le temps d'arriver, et ayant, non seulement conservé leur position, mais encore gagné du terrain, l'avantage est de leur côté ; et, suivant l'usage, chaque parti exagère les pertes de son ennemi et dissimule les siennes. Pour mettre le lecteur en état de prononcer cette question, nous le renvoyons au rapport du maréchal Soult et à celui du général Hope, qui remplaça sir John Moore dans le commandement de l'armée anglaise. On verra, dans le premier de ces rapports, que le duc de Dalmatie, qui ignorait la retraite de l'ennemi au moment où il l'écrivait, annonçait qu'il ne pouvait rien entreprendre de plus, avant d'avoir reçu de nouveaux renforts ; ce qui prouve qu'en supposant l'avantage de son côté, il ne fut pas aussi considérable que l'annonce le 30e bulletin.

Quoi qu'il en soit, les bâtiments de transport étant réunis, l'armée anglaise rentra dans La Corogne pendant la nuit et commença à s'embarquer. Le maréchal Soult chercha, pendant la journée du 17, à troubler cette opération, par le jeu d'une batterie qu'il fit transporter sur une hauteur d'où l'on découvrait l'intérieur du port. Les boulets, arrivant au milieu de la flotte, y jetèrent la confusion et obligèrent plusieurs bâtiments à filer leurs câbles. Quelques-uns vinrent échouer sur le rivage et trois de ces derniers ne purent être relevés ; mais les troupes en furent retirées. Enfin, ce pénible embarquement fut terminé dans la nuit du 17 au 18 et les débris de l'armée furent transportés sur les côtes d'Angleterre.

Aussitôt après le départ de la flotte, le maréchal Soult envoya une sommation au général espagnol qui commandait dans la place. Cet officier, ainsi que la plupart des personnes riches ou revêtues de quelque autorité, paraissait disposé à écouter les propositions qu'on lui faisait ; mais, là, comme sur tous les autres points de l'Espagne, le peuple voulait se défendre, de sorte qu'il fallut faire des dispositions d'attaque pour intimider les plus exaltés, sans, toutefois, interrompre

les négociations. Enfin, une capitulation, qui assurait leur grade et leur emploi à tous ceux qui prêteraient serment de fidélité au roi Joseph, fut signée le 19, et les Français prirent possession de la ville le lendemain. On y trouva un approvisionnement considérable d'armes et de munitions et une nombreuse artillerie. Le général Quesnel, son état-major et 350 Français, détenus prisonniers, furent délivrés.

Le maréchal Soult, maître de cette place, se rendit devant celle du Ferrol avec une partie de ses troupes. Il trouva les autorités et les chefs militaires de cette ville disposés à écouter ses propositions, mais le peuple, en pleine insurrection, menaçait de massacrer quiconque parlerait de se rendre. Toutefois, les préparatifs faits pour enlever la place de vive force calmèrent l'exaltation populaire ; et les magistrats et les officiers ayant recouvré leur autorité, ils acceptèrent une capitulation pareille à celle de la Corogne. La ville fut occupée par les Français le 27 ; il y avait dans le port 8 vaisseaux de ligne, 3 frégates et plusieurs autres bâtiments de guerre, et, dans l'arsenal, 1,500 pièces de canon de tout calibre et un grand approvisionnement de munitions.

Le duc de Dalmatie fit occuper Santiago et Vigo, et le maréchal Ney Villafranca, Lugo et Orense. Conformément à un ordre de l'Empereur du 16 janvier, les habitants des villes de la Galice prêtaient serment au roi, et lui envoyaient à Madrid des députations pour l'assurer de leur soumission et de leur fidélité. Les villes de Léon, Toro, Zamora, Valladolid, etc., suivaient cet exemple et montraient les mêmes dispositions ; enfin tout semblait annoncer que la domination des Français et l'autorité du roi étaient complètement établies dans le nord de l'Espagne, mais cette illusion ne fut pas de longue durée.

CHAPITRE VI

L'Empereur nomme le roi Joseph son lieutenant. — Énumération des troupes passées sous les ordres du roi. — Instructions qui lui sont données par l'Empereur. — Dispositions faites pour la sûreté de Madrid. — Désarmement et punition des habitants de Chinchon et de Colmenar. — Attaque du pont d'Almaras par le duc de Dantzig. — Refus de ce maréchal d'exécuter les ordres du roi. — Son retour à Madrid. — Opérations du maréchal Victor contre le duc de l'Infantado. — Bataille d'Uclès. — Suites de cette bataille. — Marche des généraux Leval et Lasalle sur Talavera et Almaras. — L'ennemi s'empare du pont d'Almaras. — Sa retraite à l'approche du 1er corps.

L'Empereur, en s'éloignant de Madrid pour marcher contre les Anglais, nomma le roi son lieutenant et mit sous ses ordres les corps des maréchaux Victor et Lefebvre (1er et 2e corps), les divisions des généraux Lasalle, Milhaud, Latour-Maubourg et la garnison de Madrid. Le maréchal Jourdan fut désigné pour son chef d'état-major.

Le 4e corps, composé de la division Sébastiani, de 4 régiments français, de la division Valence, de 3 régiments polonais, du 5e régiment de dragons, de 1 régiment de chevau-légers westphaliens, et de 24 pièces de canon, était à Talavera de la Reyna; la division Milhaud, de 3 régiments de dragons et de 6 pièces de canon, en avant de Talavera ; celle du général Lasalle, du 10e régiment de chasseurs, des lanciers polonais, du 9e régiment de dragons, du 5e régiment de chasseurs, à Almaras, en présence du général espagnol Galluzo, qui occupait le pont sur le Tage. Le duc de Dantzig commandait toutes ces troupes.

Le corps du duc de Bellune se trouvait réduit aux divisions Ruffin et Villatte, celle de Lapisse étant avec l'Empereur. Son artillerie consistait en 40 pièces de canon. Ce maréchal avait, en plus, sous ses ordres, le 55e régiment d'infanterie de ligne, le 26e régiment de chasseurs à cheval, et la division du général Latour-Maubourg, de 6 régiments de dragons partagés en trois brigades, et 6 pièces de canon. Le duc de Bellune occupait Aranjuez, avec la division Villatte ; 1 bataillon de cette division avec 2 pièces de canon, et le 26e régiment de chasseurs tenaient garnison à Tolède ; la division Ruffin arrivait à Madrid pour en renforcer provisoirement la garnison. Le 55e régiment et 150 chevaux étaient à Guadalaxara, une brigade de dragons de Latour-Maubourg à Madridejos, une autre à Tarancon, et la troisième à Ocaña. La division Leval, de 2 régiments d'infanterie allemande, de 8 pièces de canon et de 1 régiment de hussards hollandais, formait la garnison de Madrid. La totalité des troupes passées sous le commandement du roi, quoique évaluée à 40,000 hommes par l'Empereur, ne s'élevait pas au delà de 30,000.

Napoléon, prévoyant que les circonstances pourraient exiger qu'on fût obligé d'abandonner momentanément la garnison de Madrid à ses propres forces, ordonna de construire un camp retranché au Retiro, où elle se renfermerait, en cas de besoin, pour contenir la population. Ce camp retranché ne fut construit que par la suite, car, alors, on n'avait encore travaillé qu'au fort étoilé, au centre duquel se trouve la *china*, ou manufacture de porcelaine. Cet ouvrage n'était même pas encore terminé.

Les instructions données par l'Empereur sont des documents si précieux, que nous croyons devoir transcrire celles qu'il laissa à son frère, en partant pour le nord de l'Espagne.

« Madrid, 22 décembre.

» INSTRUCTIONS

» L'Empereur est parti avec une force égale à celle qu'il laisse sous le commandement du roi, mais un peu inférieure en cavalerie, pour se porter sur Valladolid.

» Les coureurs doivent être aujourd'hui à Médina del Campo, et le maréchal Ney avoir son quartier général à Arevalo.

» La manœuvre des Anglais est extraordinaire ; il est prouvé qu'ils ont évacué Salamanque. Il est probable qu'ils ont fait venir leurs bâtiments de transport au Ferrol, pensant qu'il n'y avait pas de sûreté pour eux de se retirer à Lisbonne, ou que, de Talavera, nous pouvons nous porter sur la rive gauche du Tage, et leur fermer ce fleuve. Péniche, d'ailleurs, n'a pas de rade. Avec toute la cavalerie qu'ils ont, ils pensent ne pouvoir s'embarquer que dans un bon port, et sous la protection d'une place forte. Tout porte donc à penser qu'ils évacuent le Portugal et qu'ils portent leur ligne d'opérations sur le Ferrol, qui leur assure cet avantage.

» Mais en faisant ce mouvement de retraite, ils peuvent avoir l'espoir de faire essuyer un échec au corps du maréchal Soult, et ils ne se sont engagés que lorsqu'ils se sont assuré leur retraite et pris leur direction naturelle sur la droite du Duero. Ils peuvent ainsi avoir fait ce raisonnement : 1° si les Français s'engagent dans Lisbonne, nous évacuerons sur Oporto, et nous serons encore dans notre ligne du Ferrol. 2° Ils peuvent avoir l'espoir de recevoir de nouveaux renforts ; mais, quel que soit le raisonnement des Anglais, il va donner lieu à des événements qui auront une grande influence sur la suite de toutes les affaires.

» Le seul but du roi doit être de garder Madrid. Tout le reste est de peu d'importance. Tous les débris des armées espagnoles ne peuvent faire face devant les 8,000 hommes de cavalerie qui sont laissés au roi.

» Dans la position qu'occupe l'armée qui couvre Madrid, elle garde le Tage, la droite appuyée à Talavera et la gauche du côté de sa source, en avant de Guadalaxara. L'ennemi ne peut venir que par l'Estramadure, et le duc de Dantzig a le double de forces qu'il ne lui faut contre lui. Si, selon l'ordre que j'ai donné, il le bat dans la journée du 24, et l'éparpille bien, son corps deviendra entièrement disponible. Après l'affaire, il doit faire une tête de pont à Almaras, y laisser la

division Lasalle et quelques compagnies de voltigeurs, et revenir, avec son infanterie, sur Talavera, pour aider aux manœuvres générales que commandera l'Empereur, à Avila ou Ciudad-Rodrigo, ou bien se porter sur Tolède ou Madrid, par les ordres du roi, pour venir au secours de la capitale.

» L'ennemi peut venir d'Andalousie ; nos postes ont été à Manzanarès ; la plaine est nue, et tout paraissait se borner, de ce côté, à retrancher la Sierra-Morena. Au pis aller, le maréchal Victor, avec la division Latour-Maubourg, les divisions, Ruffin et Villatte, aurait de quoi faire face à ce qui pourrait venir, soit du côté d'Andalousie, soit du côté de Tarancon par Cuença. Il paraît y avoir là une division qui couvre Valence, et qui est dans les montagnes de Cuença. On pense que le maréchal Victor doit donner quelques compagnies de voltigeurs à la brigade de dragons qui est à Tarancon. La position d'Aranjuez est très bonne. C'est le vrai point pour s'opposer à ce qui viendrait, soit de Cuença, soit du côté de l'Andalousie.

» Il ne serait pas prudent de laisser Madrid avec la division Leval, la division Ruffin se portant pour soutenir le maréchal Victor ; il faudrait que le duc de Dantzig rétrogradât de deux marches sur Madrid, et même, après le combat qu'il va livrer, on lui eût donné cet ordre si, d'un côté, on n'avait pensé qu'on serait assez à temps et que les événements changeraient la face des affaires, et, de l'autre, si un mouvement rétrograde n'était pas toujours d'un mauvais effet. Si Talavera était évacué et que l'ennemi y rentrât, ce serait sans doute d'un mauvais effet ; cependant, cette considération ne devrait pas arrêter s'il y avait nécessité, mais elle ne naîtra pas, tant que l'Empereur laissera des forces sous Madrid.

» Quant à Madrid, il y a cinq pièces courtes avec affût, il faut les mettre en batterie. On a travaillé aux fortifications ; il est essentiel d'y faire travailler avec activité. Il faut placer les établissements et magasins dans la [fabrique de] porcelaine, activer la confection d'habillements et veiller à ce que le Retiro soit approvisionné pour 4 à 5,000 hommes pendant

un mois. Si le génie fait son devoir et est secondé, dans dix jours, les 3,000 Allemands, avec un commandant ferme, doivent pouvoir s'enfermer dans la fabrique de porcelaine, et être en état d'y tenir huit ou dix jours contre toutes les forces réunies de l'Espagne, en attendant qu'ils aient été dégagés.

» Le roi, en passant du Pardo par les dehors de la ville, fera bien d'aller voir les magasins et, dans deux ou trois jours, il pourra aller voir le palais, toujours en passant par les dehors de la ville.

» Il faut faire continuer la signature des registres comme à l'ordinaire; poursuivre l'exécution des mesures ordonnées par l'Empereur, avec la plus grande activité, telles que le placement des meubles provenant des maisons des condamnés dans le Retiro, et la recherche de leurs biens ; presser les confections d'habillement et l'organisation des magasins au Retiro.

» Quant à l'habillement des troupes du roi, l'Empereur a ordonné que 1,200 vestes et culottes rouges, chapeaux, etc., fussent mis à la disposition du général Saligny, pour habiller les bataillons espagnols étrangers ; que 400 vestes blanches, culottes blanches, etc., fussent réunies à l'Escurial, pour les recrues de la garde royale. On peut les prendre aujourd'hui et en habiller ces recrues, afin que ce corps de l'Escurial ait une bonne tournure. On suppose que ces corps sont déjà habillés et armés. S'il en est ainsi, ils pourraient déjà rendre des services, au moins pour les communications, surtout s'ils ont des officiers de la garde. On pourrait donc mettre 150 hommes au puerto de Guadarama, 150 à la porte où est le piquet de gendarmerie, 150 à moitié chemin de Guadarrama à Villa-Castin, et 150 à Villa-Castin, ce qui ferait 600 hommes ; le roi pourrait encore faire mettre 150 hommes et une demi-compagnie de cavalerie à mi-chemin, entre Guadarrama et Ségovie, afin d'avoir fréquemment des nouvelles de cette ville, où doivent être conduits nos blessés et les prisonniers que nous ferons. Il y a dans ces différents postes six gendarmes d'élite, auxquels ils prêteront main-forte. Il

faudrait mettre dans leur uniforme un signe qui les distinguât des Espagnols, tel qu'une raie blanche au bras, par exemple. Le reste pourra garder l'Escurial, et sur l'état de situation qui en sera envoyé au major général, on pourrait en faire venir 400 pour se réunir à la garde du roi.

» Il est nécessaire que le roi ait au Pardo la moitié de sa garde à pied, sa cavalerie et son artillerie. S'il peut y joindre 400 hommes du régiment dont il est mention ci-dessus, cela formera au Pardo une petite réserve de 2,000 hommes qui ne peut être qu'utile.

» ADMINISTRATION

» Il faudra prendre des mesures pour approvisionner les magasins de Madrid, y avoir 12,000 quintaux de farine, y diriger, lorsqu'on sera sûr que nous serons à Valladolid, 20,000 rations de pain, et, après cela, 20,000 rations de biscuit, pour renfermer dans [la manufacture de] porcelaine. Le roi enverra encore à Ségovie un de ses officiers avec ordre de faire partir pour l'armée, en les dirigeant sur Villacastrin, tous les jours, 5,000 rations de pain et 2,000 rations d'eau-de-vie.

» Il sera nécessaire que le roi envoie, demain, un de ses aides de camp à Aranjuez, au maréchal Victor et au général Latour-Maubourg, et un à Talavera au duc de Dantzig. Il sera convenable de tenir un poste d'observation de 25 chevaux et de 50 hommes à pied, entre Alcala et Madrid.

» Il y a un dépôt de cavalerie à Leganès. Il faudra y réunir tous les détachements de cavalerie qui arrivent à l'avance, et, en moins de huit jours, il y arrivera plus de 1,000 chevaux, appartenant aux divisions Milhaud, La Salle, Latour-Maubourg et Lahoussaye. On les fera reposer, on en passera la revue et on attendra mes ordres pour leur destination, sans en laisser partir un sans mon ordre. Si le roi place là un de ses aides de camp, pour les retenir et les réunir dans ce dépôt, il se procurera, en peu de jours, une ressource de 1,200 chevaux.

» Quant aux hommes isolés, il y en a cinq dépôts au Retiro.

Tout ce qui appartient au maréchal Soult, soit infanterie, soit cavalerie, sera dirigé sur Ségovie. Beaucoup de généraux arrivent ; leur destination est ci-jointe.

» Il faut avoir soin qu'aucun détachement ne parte pour le corps du duc de Dantzig, ni pour Aranjuez, ni pour un autre corps. On aura, par ce moyen, deux milliers d'hommes au Retiro, en peu de temps. L'état en sera envoyé au major-général, et, sur l'ordre de l'Empereur, on les fera partir, hormis ceux appartenant à la division Ruffin, ayant soin qu'ils soient bien habillés, armés, équipés, et qu'ils aient leurs 50 cartouches par homme.

» NAPOLÉON. »

Le général de brigade Lucotte, aide de camp du roi, fut prendre le commandement du détachement qui était à Guadalaxara. Il reçut pour instructions de faire éclairer les routes de Saragosse et de Valence, celle de Guadalaxara à Madrid, et de poursuivre les bandes de paysans armés qui commettaient de fréquents assassinats. Le général Bigarré et le colonel Rœderer, autres aides de camp du roi, furent envoyés, le premier près du maréchal Victor, et le second près du duc de Dantzig, pour prendre une connaissance exacte de la situation des deux corps d'armée, des ressources du pays, de la nature des communications, et recueillir des renseignements sur la force et la position des armées ennemies. Le régiment de Royal-Étranger, au service du roi, commandé par le colonel Hugo, officier de beaucoup de mérite, fut en état d'occuper les postes qui lui étaient assignés dans l'instruction de l'Empereur.

Le duc de l'Infantado, qui avait rassemblé à Cuença une armée d'environ 25,000 hommes, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de paysans, apprenant le départ de l'Empereur et la marche du duc de Dantzig sur Almaras, se disposa à faire une tentative sur Madrid. Bien certain d'être secondé par les habitants de toutes les communes situées sur le Haut-Tage et la Tajuna, il espérait qu'à son approche de la capitale, la population se soulèverait. Le duc de Bellune,

informé des dispositions que faisait l'ennemi, jugea convenable de resserrer les cantonnements de la division de dragons du général Latour-Maubourg, beaucoup trop éparpillée. Il ordonna à la brigade qui était à Madridejos et à Villanueva del Cardete de venir occuper Trembleque et Coral de Almaguer ; à celle qui était à Tarancon, de se replier sur Santa-Cruz de la Zarza. Un régiment de la 3e brigade avec 4 pièces de canon, et le 27e régiment d'infanterie légère, furent placés à Ocaña, où le général Latour-Maubourg établit son quartier général : 2 escadrons du 2e régiment de cette brigade furent envoyés à Alcalà pour passer sous les ordres du général Lucotte, et les deux autres escadrons à Arganda, pour établir la communication du maréchal Victor avec Guadalaxara. L'ordonnance qui portait au 20e régiment l'ordre de se reployer de Villaneuva del Cardete sur Coral de Almaguer, trouva l'ennemi à Villatobas, et ne put passer outre, mais le colonel de ce régiment, informé que ses communications avec Ocaña étaient coupées, se mit en marche, passa sur le corps des ennemis et rencontra à Villatobas le général Latour-Maubourg qui venait le dégager. La brigade, qui se reployait de Tarancon sur Santa-Cruz, le 25 décembre, rencontra entre ces deux bourgs une colonne espagnole de 4 à 5,000 hommes, qui marchait pour l'attaquer. Les dragons se déployèrent promptement, chargèrent avec impétuosité et s'ouvrirent un passage sans éprouver une perte bien considérable. Ces événements faisant présumer au duc de Bellune qu'il serait attaqué incessamment, il rappela la garnison de Tolède et demanda que les divisions Leval et Ruffin allassent le rejoindre à Aranjuez. Il sollicitait ce concours avec d'autant plus d'instances, qu'il supposait l'armée du duc de l'Infantado forte de 30,000 hommes et soutenue par un corps de 15,000 qu'on disait être du côté de l'Alcazar de San-Juan. Mais le roi, qui avait de bonnes raisons de croire que la totalité des troupes espagnoles dans la province de Cuença et celle de la Manche ne s'élevait pas au delà de 30,000 hommes, persuadé, d'ailleurs, que si le duc de l'Infantado marchait sur Madrid, ce serait par le Haut-Tage, contrée

montueuse et pleine de difficultés, et non par Aranjuez, pays plus ouvert et, par conséquent, plus propre à la cavalerie française, que les Espagnols redoutaient beaucoup, le roi, disons-nous, ne jugea pas que le moment d'évacuer la capitale fût arrivé. Il se borna à faire reployer le général Lucotte de Guadalaxara sur Alcalà, et fit connaître au maréchal Victor les motifs de sa détermination par la lettre suivante :

« *Le maréchal Jourdan au maréchal Victor.* »

» Au Pardo, le 26 décembre 1808. »

» Monsieur le maréchal,

» Le roi a reçu, ce matin, votre lettre du 25, à quatre heures du soir. Sa Majesté me charge d'avoir l'honneur de vous répondre.

» Vous avez vu, par ma lettre de ce matin, que Sa Majesté croyait que l'ennemi chercherait à pénétrer sur Madrid par le Haut-Tage, en même temps qu'il vous tiendrait en échec vers Aranjuez. De nouveaux renseignements qu'elle a reçus la confirment dans cette opinion et c'est ce qui la porte à s'opposer au départ de la division Ruffin. L'objet essentiel est de défendre Madrid et le roi manquerait son but s'il envoyait cette division à Aranjuez, tandis qu'il a des raisons de croire que l'ennemi veut opérer son mouvement principal par Arganda et Alcalà en laissant Aranjuez à sa gauche. Au pis aller, si l'ennemi se porte sur Aranjuez, vous serez en état de le contenir assez longtemps pour que le général Ruffin puisse vous rejoindre. Si, au contraire, il se porte sur Arganda, alors ce sera vous, monsieur le maréchal, qui devrez vous rapprocher de cette division. Si elle quittait Madrid, il faudrait abandonner la ville, et que tout ce qu'il y a de Français et d'amis des Français se refugiât au Retiro. Vous sentez que le roi ne peut pas prendre légèrement un parti aussi extrême.

» JOURDAN. »

Le roi, voulant juger par lui-même de l'état des choses, partit le 27 décembre du Pardo, et se rendit à Aranjuez, et, de là, à Ocaña, auprès du général Latour-Maubourg. Les renseignements qu'il recueillit l'ayant de plus en plus confirmé dans l'opinion que si le duc de l'Infantado, dont l'avant-garde occupait Tarancon, continuait son mouvement offensif, il se porterait sur Arganda, ayant appris, en outre, que les communes situées entre le Tage et la Tajuna, notamment la petite ville de Chinchon, s'étaient mises en insurrection, dans l'espérance de voir bientôt paraître l'armée espagnole, et avaient fait feu sur les troupes françaises, il fit donner, par son chef d'état-major, l'ordre suivant au duc de Bellune et retourna au Pardo :

« *Le maréchal Jourdan au maréchal Victor.*

» Aranjuez, le 28 décembre 1808.

» Monsieur le maréchal,

» Le roi ordonne que vous fassiez partir sans délai 1 régiment d'infanterie et 4 pièces de canon, pour parcourir les villes et villages sur la rive droite du Tage, depuis Chinchon jusqu'à Mondéjar, soumettre les communes qui se sont insurgées, les désarmer, et arrêter dans chacune d'elles un certain nombre des principaux habitants, qui seront conduits à Madrid. Ce régiment d'infanterie sera sous les ordres de M. le général Digeon, qui aura, de plus, le 20e et le 26e régiments de dragons. Ce général sera chargé de faire observer tous les points par où l'ennemi peut passer le Tage, depuis Oréja jusqu'au-dessus d'Estrémera. Lorsqu'il aura parcouru et désarmé les communes, il placera le régiment d'infanterie à Peralès de Tajuna, pour garder les routes qui, de Tarancon, aboutissent à Arganda. Ce régiment fournira les détachements qui seront jugés nécessaires pour protéger les postes de dragons chargés d'observer les rives du Tage.

» Dans le cas où le général Digeon serait forcé à se reployer, il vous en préviendrait sur-le-champ, ainsi que le gouverneur de Madrid ; il réunirait ses troupes et se retire-

rait sur Arganda, et ensuite sur Madrid, s'il était obligé de continuer sa retraite, ayant soin de n'abandonner le terrain que pied à pied.

» Le roi vous renouvelle l'ordre d'envoyer 150 chevaux au général Lucotte ; ce détachement sera fourni par le troisième détachement de dragons, que vous avez placé à Valdemoro. Il est instant que ce détachement arrive promptement à Alcalà.

» Dans le cas où vous apprendriez que l'ennemi a passé le Tage en force, et qu'il se dirige sur Arganda, le roi ordonne que vous réunissiez vos troupes et que vous vous dirigiez promptement sur Arganda, afin de faire votre jonction avec le général Digeon, tandis que Sa Majesté partirait de Madrid avec sa garde et la division Ruffin et marcherait aussi sur Arganda, pour combattre l'ennemi.

» Le roi juge inutile de vous donner une instruction détaillée sur ce que vous auriez à faire si l'ennemi se présentait à Aranjuez, car Sa Majesté pense qu'il ne prendra pas cette direction. Elle se borne donc à vous dire que, dans ce cas, vous réuniriez vos forces en arrière d'Aranjuez, tandis qu'elle se dirigerait sur vous, avec sa garde et la division Ruffin.

» LE MARÉCHAL JOURDAN. »

Le 27e régiment d'infanterie légère, chargé de désarmer les communes, s'étant présenté aux portes de la petite ville de Chinchon, fut reçu à coups de fusil. Cette provocation occasionna la perte des habitants : ils furent tous tués et la ville incendiée. Une partie des habitants de Colmenar, ayant suivi l'exemple de ceux de Chinchon, furent attaqués à leur tour. Tous ceux pris les armes à la main furent fusillés et la ville imposée à une contribution extraordinaire de 50,000 piastres fortes. Ces exécutions militaires intimidèrent les autres communes : elles déposèrent les armes et rentrèrent dans l'ordre.

Le 31 décembre, le duc de Bellune transmit au roi deux rapports du général Digeon, annonçant que l'ennemi avait passé le Tage à Fuente-Duéna. Il le prévenait qu'il avait ordonné au général Latour-Maubourg de se reployer d'Ocaña,

et qu'il allait se porter sur Arganda, en laissant 1 régiment de dragons et 2 pièces de canon pour garder le pont d'Aranjuez. Il le priait, en même temps, de lui envoyer toutes les autres troupes dont il pourrait disposer.

Le roi n'avait à envoyer au maréchal Victor d'autres troupes que la division Ruffin ; cette division sortant de Madrid, celle de Leval, forte seulement de 2,500 hommes, ne pouvait rester au milieu de la nombreuse population de cette ville, fortement agitée par les agents qu'y avait introduits le duc de l'Infantado ; il fallait donc la renfermer au Retiro, ainsi que tous les Français qui se trouvaient à Madrid, et les Espagnols qui s'étaient montrés leurs amis. On pensa qu'une telle mesure qui, en faisant renaître l'espérance parmi le peuple, l'entraînerait sans doute dans une révolte dont les suites seraient des plus graves, ne devait pas être prise légèrement. Les rapports du général Digeon ne parurent pas assez précis ; d'ailleurs, on savait qu'il n'y avait pas de ponts sur les points où on disait que l'ennemi avait passé le Tage, on n'ignorait pas que la crue des eaux avait rendu les gués impraticables, et on ne pouvait se persuader que le général espagnol eût improvisé des moyens pour faire passer le fleuve à toute son armée.

Ces considérations déterminèrent le roi à attendre des renseignements plus certains avant de prendre un parti définitif. Il se borna à venir avec sa garde du Pardo à la Floride, à une demi-lieue de Madrid, afin d'avoir une moindre distance à parcourir pour se réunir au duc de Bellune, et il prescrivit au général Belliard de tout disposer pour qu'au premier ordre la division Ruffin fût en état de se mettre en marche et celle de Leval d'entrer au Retiro.

Les événements justifièrent la prudence du roi. Le 2 janvier, le maréchal Victor lui rendit compte qu'arrivé à Arganda, il avait reconnu la fausseté du rapport du général Digeon, et qu'il ne s'était présenté sur la rive droite du Tage que quelques cavaliers espagnols. Ce maréchal s'établit à Arganda et disposa ses avant-postes de manière à faire garder tous les passages du fleuve. Le général Latour-Maubourg fut renvoyé à

Ocaña, avec trois régiments de dragons ; un régiment de même arme et un bataillon restèrent à Aranjuez.

Les premiers mouvements du duc de l'Infantado sur le haut Tage faisant présumer qu'il serait nécessaire d'envoyer la division Ruffin au maréchal Victor, le roi, conformément aux instructions de l'Empereur, ordonna, le 26 décembre, au duc de Dantzig de se rapprocher de Madrid.

Ce maréchal avait battu et dispersé, le 24, le corps espagnol commandé par le général Galluzzo, posté sur la rive gauche du Tage. La division Sébastiani s'était emparée du pont de l'Arzobispo, et celle du général Valence, du pont d'Almaras. Cette dernière avait pris quatre pièces de canon et cinq caissons et poursuivi l'ennemi jusqu'à Miravel ; mais le duc de Dantzig, qui, après cette expédition, aurait dû, suivant les instructions de l'Empereur, revenir à Talavera, avec son infanterie, pour être à portée de se rapprocher de Madrid, se mit en marche pour se rendre à Salamanque, par Ciudad-Rodrigo, affirmant en avoir reçu l'ordre du prince de Neuchâtel ; de sorte que quand le général Merlin, porteur des ordres du roi, arriva sur le Tietar, le 31, la plus grande partie du 4e corps et la division Milhaud avaient passé cette rivière ; il ne put déterminer le duc de Dantzig à rétrograder sur Madrid : il obtint seulement l'autorisation de disposer de la division Lasalle, et de 1,500 Polonais restés sur la rive droite du Tietar, à cause de la crue subite des eaux. Ces troupes reçurent l'ordre de se rendre à Tolède, et passèrent provisoirement sous le commandement du duc de Bellune, qui fut autorisé à les appeler à lui si les circonstances l'exigeaient. On voit que le duc de Dantzig aurait compromis le 1er corps et la ville de Madrid si l'armée du duc de l'Infantado eût été plus nombreuse, et surtout composée de meilleures troupes. L'Empereur fit témoigner son mécontentement à ce maréchal, et lui ordonna de revenir, par Avila, à Madrid, où il n'arriva que le 10 janvier. La division du général Dessoles, revenant du nord de l'Espagne, y était entrée le 8, ainsi que la brigade hollandaise, commandée par le général Chassé ; enfin, une salve de cent coups de canon annonça aux habitants de la ca-

pitale la retraite de l'armée anglaise ; de sorte que la situation des affaires et celle des esprits se trouvaient totalement changées : on était en mesure de marcher contre le duc de l'Infantado.

Conformément à de nouvelles instructions de l'Empereur, parvenues au roi, le 8 janvier, le duc de Bellune reçut l'ordre de réunir à Ocaña les divisions Villatte et Ruffin, le 2e régiment de hussards, le 26e régiment de chasseurs, et la division Latour-Maubourg, d'en partir le plus tôt possible, pour marcher contre le duc de l'Infantado par Tarancon, Uclès et Cuença, de battre et disperser cette armée, de la poursuivre jusqu'à quatre grandes marches ; de disperser également la division du général Palacio, du côté de Manzanarès, et de revenir ensuite sur Madridejos.

Le roi, qui croyait pouvoir disposer du 4e corps pour protéger l'expédition du duc de Bellune, fit donner ordre au maréchal Lefebvre d'envoyer la brigade hollandaise et les hussards hollandais sur le Haut-Tage, pour en garder les passages depuis Oreja jusqu'à Fuente-Dueña, contenir la population de cette contrée mal soumise, et l'empêcher de faire des incursions sur les derrières du 1er corps, de placer la division Milhaud à Ocaña et la division Sébastiani à Aranjuez afin d'être en mesure de se porter au secours du duc de Bellune si cela devenait nécessaire, et de marcher contre le général Palacio, s'il cherchait à faire une diversion en faveur du duc de l'Infantado, de diriger sur Tolède un bataillon de la division Sébastiani et la division Lasalle pour battre les plaines de la Manche, et d'envoyer la division Valence, les lanciers polonais et les chevau-légers westphaliens à Talavera ; mais, au moment où ces dispositions allaient être mises à exécution, le roi reçut de nouvelles instructions de l'Empereur auxquelles il fallut se conformer. Elles portaient que la division Sébastiani resterait à Madrid *où elle n'était plus nécessaire* depuis l'arrivée de Dessoles, que les dragons du général Milhaud seraient cantonnés aux environs de Madrid, *où ils étaient beaucoup moins utiles qu'à Ocaña* ; que la division Valence, les lanciers polonais, les hussards

hollandais et les chevau-légers westphaliens resteraient à Tolède ; que la division Leval, à laquelle serait réunie la brigade hollandaise du général Chassé, irait occuper Talavera ; enfin, que le général Lasalle se rendrait à Almaras avec sa division, qu'il ferait construire une tête de pont dont la garde serait confiée à un bataillon de la division Leval, avec 2 pièces de canon, qu'il passerait le Tage pour battre le pays jusqu'à Trujillo. Il était ordonné, par les mêmes instructions, de porter l'artillerie de la division Leval à 10 pièces, celle de la division Valence à 8, celle de la division Sébastiani à 12 et celle de Dessoles aussi à 12 ; de former à Madrid un petit équipage de siège de 12 pièces de 24 courtes et de 6 petits mortiers ou obusiers ; enfin, de faire confectionner 300,000 rations de biscuit.

Les ordres de l'Empereur furent exécutés et le roi n'y apporta d'autre modification que celle de placer à Aranjuez un régiment de dragons de la division Milhaud et un bataillon de celle de Valence, afin de ne pas laisser entièrement dégarnie la ligne de communication du maréchal Victor avec Madrid.

Il fit passer en même temps 400 hommes du régiment de Royal-Étranger à Avila, et nomma le colonel Hugo gouverneur de cette province. Le 55e régiment se rendit d'Alcala à Guadalaxara, avec un escadron de dragons. Des bandes armées s'étant présentées du côté de Buitrago, le roi y envoya un détachement de 3 à 400 hommes, et nomma commandant de cette province le chef de bataillon Maurice. Le duc de Dantzig ayant reçu, à cette époque, l'ordre de se rendre auprès de l'Empereur, le commandement du 4e corps fut provisoirement confié au maréchal Jourdan, qui continua, néanmoins, à remplir les fonctions de chef d'état-major du roi.

Le duc de Bellune, ayant réuni son corps d'armée, marcha sur Tarançon, où se trouvait l'avant-garde du duc de l'Infantado ; mais les ennemis se retirèrent sur Uclès, où le général Vénégas rassembla quelques subdivisions d'infanterie et régiments de cavalerie, formant un total de 15,000 hommes, avec 5 pièces de canon pour toute artillerie. Dans l'espérance d'être soutenu par son général en chef, resté à Cuença avec

une réserve d'environ 8,000 hommes, il prit position sur les collines qui avoisinent Uclès et fit occuper cette petite ville située sur une hauteur, et au centre de laquelle se trouvait un couvent, qui formait un bon poste. Le maréchal Victor, qui n'avait aucune nouvelle de l'armée espagnole, se proposait de diriger ses troupes, partie sur Huete et partie sur Carasola, lorsque, le 13 au matin, la division Villatte se trouva inopinément en présence de cette armée. Quoiqu'il n'eût avec lui qu'une partie de son corps, le maréchal ne retarda pas le moment de l'attaque. Le 27e régiment d'infanterie légère se rendit maître en un instant d'une colline escarpée, point le plus fort de la position, et porta le désordre et la terreur parmi les Espagnols. En même temps, le 63e régiment prenait d'assaut la ville et le couvent, et tuait tout ce qui s'y était renfermé, sans épargner les moines qui avaient pris les armes, et qui mirent une grande obstination à se défendre. Le 94e et le 95e régiments, manœuvrant sur la gauche des ennemis, en rejetèrent une partie sur la division Ruffin, qui, ayant erré pendant quelque temps, se trouvait, par hasard, en arrière d'Uclès. La cavalerie espagnole et les débris de l'infanterie s'enfuirent en désordre sur Cuença et les 5 bouches à feu restèrent au pouvoir des Français qui enlevèrent en même temps 20 drapeaux et tuèrent 4 à 5,000 hommes. Les bulletins portèrent à 10,000 le nombre des prisonniers. Toutefois, voici ce que le maréchal Jourdan écrivait au prince major-général, le 20 janvier : « J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que la colonne des prisonniers faits à Uclès est arrivée aujourd'hui à Madrid. Elle est composée de 4 généraux, 17 colonels, 16 lieutenants-colonels, 290 officiers et 5,560 sous-officiers et soldats. J'ai demandé l'état nominatif des officiers, et l'état des sous-officiers par régiment. Lorsqu'ils me seront parvenus, j'aurai l'honneur de les adresser à Votre Altesse. »

Le duc de l'Infantado s'était mis en marche le 13 au matin, avec sa réserve, pour se réunir au général Venégas ; mais apprenant à Horcajada la défaite de ce général, il rétrograda promptement sur Cuença. Il en partit, le 15 au matin, avec

8 à 10,000 hommes, 15 bouches à feu, et une soixantaine de voitures d'équipages, se dirigeant sur Valverde. Le maréchal Victor, arrivé le jour même à Cuença, vers les deux heures après midi, envoya le général Latour-Maubourg à la poursuite des ennemis. Le général Digeon n'atteignit leur arrière-garde, à Tortola, qu'à dix heures du soir. L'ayant attaquée de suite, il la mit en fuite et s'empara de l'artillerie et des équipages. S'il faut juger de la résistance que firent les ennemis, tant dans cette occasion qu'à la bataille d'Uclès, par les pertes qu'essuyèrent les Français, on sera forcé d'avouer qu'elle fut peu *héroïque*, pour nous servir du terme favori des Espagnols ; car, par son rapport du 18, le duc de Bellune rendit compte que, depuis son départ d'Aranjuez, il n'avait eu que 150 hommes mis hors de combat.

Le duc de l'Infantado, sans artillerie et sans équipages, précipita sa fuite, et ne put être atteint par le duc de Bellune, dont le parc était engagé dans des chemins affreux. Ce ne fut qu'après huit jours de travaux et d'efforts incroyables que le général Sénarmont parvint à le faire parvenir à Hourabria, qui n'est distant de Cuença que de dix lieues. Cette circonstance ayant beaucoup retardé la marche du maréchal Victor, il n'arriva à Madridéjos que le 30. A son apparition dans la Manche, le général Palacio se retira dans la Sierra-Morena.

Quoique le succès de l'expédition du duc de Bellune ait été très brillant, on concevra néanmoins qu'il aurait pu être plus complet, si les premières dispositions faites par le roi n'avaient pas été changées pour se conformer aux volontés de l'Empereur, puisque les divisions Milhaud et Sébastiani auraient pu se porter à San-Clemente, en même temps que le duc de Bellune arrivait à Cuença. Ces deux corps d'armée combinant ensuite leurs mouvements, il est probable que l'armée espagnole n'aurait pu leur échapper; mais on sait que l'Empereur ne permettait pas qu'on s'écartât de ses instructions.

Pendant que ces événements se passaient dans la province de Cuença et dans la Manche, la division Leval arrivait à Ta-

lavera, et celle du général Lasalle à Almaras. Ce dernier, en partant de Tolède, se plaignit amèrement des dispositions qui concernaient sa division. Il représenta que le pays au delà du Tage, très montueux, couvert de bois et de rochers et couvert de ravins, n'était pas propre à la cavalerie, qui, d'ailleurs, n'y trouverait pas de quoi subsister. Quoique ces observations fussent fondées, le roi se crut d'autant moins autorisé à y avoir égard, qu'il venait de recevoir une nouvelle lettre de l'Empereur qui témoignait son impatience d'apprendre l'arrivée de la cavalerie légère à Truxillo. Le maréchal Jourdan communiqua néanmoins au prince de Neuchâtel la lettre du général Lasalle, en appuyant les observations qui y étaient contenues. Ce général passa le Tage le 21 ; la garde du pont fut confiée à un bataillon de Nassau, commandé par un colonel. Le terrain ne permettant pas de construire une tête de pont, on se borna à élever des épaulements et des redans, pour mettre à couvert l'artillerie et l'infanterie.

L'avant-garde de la division Lasalle, forte de 150 hommes, commandée par le chef d'escadron Beugnat, du 5e régiment de chasseurs, trouva, au delà du Puerto, 500 Espagnols sur un plateau à droite de la route, qui se disposaient à la fusiller. Ne pouvant les attaquer dans cette position, le chef d'escadron chercha à les attirer sur un terrain plus propre à la cavalerie. S'étant, à cet effet, mis en retraite, les Espagnols descendirent du plateau et accoururent sur lui, la baïonnette en avant ; la cavalerie française, faisant alors face en tête, les chargea et leur tua 150 hommes ; les autres se dispersèrent dans les bois. Le général Lasalle continua sa marche jusqu'à Jaraicejo ; à une lieue plus loin, au pont de Rio-Monte, son avant-garde rencontra 2,500 hommes dans une position inattaquable avec de la cavalerie.

Le général Cuesta, successeur du général Galluzo dans le commandement de l'armée d'Estramadure, voyant qu'il n'avait devant lui que de la cavalerie, fit avancer de nouvelles troupes de Truxillo sur le Rio-Monte et se disposa à prendre l'offensive ; mais le général Lasalle, ne voulant ni sacrifier ses troupes, ni se déshonorer, prit le sage parti de revenir

sur la droite du Tage, laissant seulement quelques compagnies d'infanterie sur la rive gauche. Les Espagnols, encouragés par ce mouvement rétrograde, s'avancèrent, le 24, jusqu'au village de Puerto. Les voltigeurs de Nassau, envoyés le lendemain pour les reconnaître, méritèrent les éloges du général Lasalle. Ce général, ayant acquis la certitude que l'ennemi était en force, ne voulut pas exposer les détachements restés sur la rive gauche à être enlevés. Il leur ordonna de repasser sur l'autre rive et fit barrer le passage du pont par des palissades.

Le général Leval, dont la division ne présentait pas plus de 3,500 combattants, informé de ce qui venait d'avoir lieu, envoya le général Schæffer à Almaras, et donna ordre au second bataillon de Nassau de s'y rendre. Ce renfort n'était pas encore arrivé lorsque, le 27, vers les trois heures après midi, les ennemis, au nombre de 5 à 6,000, avec 13 pièces de canon, tentèrent de s'emparer du pont; mais tous leurs efforts furent inutiles. Le général Lasalle, prévoyant que l'attaque serait renouvelée le lendemain, et craignant que le général Schæffer, qui n'avait que 450 hommes, ne fût enfin obligé de céder au nombre, l'autorisa à se reployer sur la Calzada, sous la protection de la cavalerie. Le général Leval arriva sur ce même point avec le reste de sa division. Les généraux placèrent un bataillon au pont de l'Arzobispo, dont il était important de bien s'assurer, afin de ne pas être pris à dos ou en flanc, et se concertèrent pour liver bataille, si l'ennemi se présentait; mais il n'osa pas s'aventurer dans un pays ouvert, et se borna à occuper Almaras.

Des guerillas, qui commençaient à se montrer entre Talavera et Madrid, ayant rendu les communications très lentes et très dangereuses, les rapports des généraux Leval et Lasalle des 25, 26, 27 et 28 ne parvinrent à l'état-major général que le 29. Aussitôt, le roi ordonna au maréchal Victor de se rendre à Talavera avec son infanterie, de réunir sous ses ordres les divisions Lasalle et Leval, et de chasser les ennemis du pont d'Almaras. La division Latour-Maubourg resta à Madridéjos et celle de Milhaud fut envoyée à Ocaña. Ces deux

corps de cavalerie devaient battre les plaines de la Manche et empêcher l'ennemi d'y reparaître ; et, afin de les soutenir en cas de besoin, la division Valence fut réunie à Tolède et celle de Sébastiani à Aranjuez.

A l'approche des troupes du duc de Bellune, les Espagnols se retirèrent sur la rive gauche du Tage et détruisirent le pont d'Almaras si complètement qu'il fut impossible de le réparer ; de sorte qu'il fallut préparer des ponts de bateaux et des radeaux, ce qui exigea un temps considérable.

CHAPITRE VII

SIÈGE DE SARAGOSSE (1)

Pendant que les Anglais étaient rejetés sur leurs vaisseaux, et l'armée espagnole du centre battue et dispersée, les habitants de Saragosse déployaient dans la défense de leur ville une énergie qui rappelait celle des défenseurs de Sagonte et de Numance.

Après la bataille de Tudela, le maréchal Moncey avait réuni le 3e corps à Alagon. Le maréchal Ney y étant arrivé le 29 novembre avec le 6e, on se disposait à envahir Saragosse, lorsque le dernier de ces maréchaux reçut l'ordre de marcher sur Madrid. Dès lors, le duc de Conegliano, resté seul avec le 3e corps, qui comptait à peine 16,000 combattants, se trouva hors d'état de commencer les opérations du siège. Toutefois, on créa à Alagon des établissements pour les hôpitaux et on y plaça les magasins et les manutentions. Le général Dedon, commandant l'artillerie, fit arriver de Pampelune un équipage de siège de 60 bouches à feu. Le général Lacoste, commandant le génie, rassembla 20,000 outils, 100,000 sacs à terre, et fit confectionner un grand nombre de

(1) Le maréchal Lannes n'ayant pas rendu compte de ses opérations au roi Joseph, quoiqu'il fût sous ses ordres, nous avons puisé les détails de ce siège dans la relation du général Rogniat. *(Note du maréchal Jourdan.)*

gabions et de fascines. On réunit 6 compagnies d'artillerie, 8 compagnies de sapeurs, 3 compagnies de mineurs et 40 officiers du génie. Enfin, tout fut préparé pour attaquer la place aussitôt après l'arrivée des renforts qu'on attendait.

De leur côté, les Espagnols profitèrent de ce moment de relâche pour faire entrer dans la ville toutes les denrées des villages avoisinants et privèrent les Français de cette ressource. Ils organisèrent et armèrent les paysans qui accouraient de toutes parts, et travaillèrent avec une nouvelle ardeur à augmenter et à perfectionner les ouvrages de défense.

Le 5e corps, commandé par le maréchal Mortier, composé des divisions Gazan et Suchet, entré en Espagne le 1er décembre, reçut l'ordre de se rendre devant Saragosse, et arriva à Alagon le 17. Sa force était d'environ 18,000 hommes. Les deux maréchaux s'étant concertés, les deux corps d'armée se mirent en mouvement le 16, pour former l'investissement de la place. La division Gazan passa l'Èbre vis-à-vis Tauste et se rapprocha, le lendemain, du faubourg situé sur la rive gauche. Celle de Suchet resta sur la rive droite et vint prendre position près du couvent des Trinitaires, à une lieue de Saragosse, après avoir fait replier les avant-postes espagnols ; les divisions Morlot, Musnier et Grandjean, du 3e corps, occupèrent l'intervalle entre la division Suchet et le Bas-Èbre.

Depuis la retraite des Français, les Espagnols avaient travaillé aux fortifications de Saragosse avec une ardeur incroyable, et quoique les ouvrages ne fussent pas exécutés avec beaucoup d'art, ils ne laissaient pas que d'être imposants. Le château, dit de l'Inquisition, flanqué par quatre tours bastionnées, et entouré d'un fossé revêtu, avait été mis en état de défense, et ses communications avec la ville assurées par une double caponnière. La partie de la ville, en face de ce château, était défendue par un mur d'enceinte, plusieurs batteries et quelques ouvrages en terre. Ils avaient formé une enceinte terrassée, revêtue en pierres sèches, avec un fossé

creusé à pic, de 15 pieds de profondeur, depuis le couvent du capucins déchaussés jusqu'au pont de la Huerba. Les deux couvents de capucins, fortifiés et armés de batteries, faisaient partie de cette enceinte et formaient des espèces de bastions, pour flanquer cette longue ligne.

Le pont de la Huerba était couvert par une tête de pont, en forme de lunette, avec un très bon fossé ; toute la contrescarpe était défendue par des galeries de mines.

A partir de ce pont régnait un double retranchement jusqu'au couvent de Sancta-Engracia, dont ils avaient fait une espèce de citadelle, armée de batteries nombreuses. Ils s'étaient servis, pour fermer la ville depuis Sancta-Engracia jusqu'au Bas-Èbre, d'un ancien mur d'enceinte, qu'ils avaient terrassé en plusieurs endroits. Toute cette partie de la ville était, d'ailleurs, défendue par le ravin fort escarpé de la Huerba qui l'enveloppe et par le couvent de Saint-Joseph sur la rive droite de cette rivière, fortifié avec beaucoup de travail, pour en faire une forte tête de pont, qui pût protéger leurs sorties au bas du ravin, sur la route de Valence. Ils avaient occupé la hauteur du Monte-Torrero qui domine la plaine de Saragosse, à 8 ou 900 toises de la place, par un grand ouvrage dont le front était couvert par le canal. Enfin, ils avaient construit une petite tête de pont, sur le canal Impérial, aux grandes écluses, sur la route de Madrid. Tels étaient leurs ouvrages sur la rive droite de l'Ebre.

Sur la rive gauche, l'accès du faubourg était défendu par plusieurs redoutes armées de canons, derrière lesquelles se trouvait une enceinte de maisons crénelées, des batteries, et des traverses au débouché des rues.

Les maisons, les arbres, les jardins, tout était rasé autour de la place, afin que les attaques ne fussent favorisées par aucun couvert. Mais quels que fussent leurs travaux extérieurs, ils plaçaient leur principale confiance dans la défense de leurs maisons et surtout des nombreux couverts que renferme Saragosse, qui furent transformés en autant de citadelles ou places d'armes. Toutes les rues étaient défendues par des traverses armées de batteries.

Le genre de construction des maisons de Saragosse est très favorable à leur défense ; les murs en sont fort épais, tous les appartements sont voûtés et par conséquent à l'abri de l'incendie ; chaque maison, préparée d'avance avec des créneaux à l'extérieur et des communications à l'intérieur, pour la prompte circulation des défenseurs, était transformée en une espèce de petit fort, susceptible de résister à un coup de main. 150 bouches à feu étaient en batterie, et 50,000 habitants, paysans et soldats de ligne, exaltés par le souvenir du premier siège, le fanatisme et le patriotisme, avaient juré de s'ensevelir sous les ruines de la place. Palafox, leur général en chef, possédait toute leur confiance, et se servait adroitement des moines pour entretenir l'exaltation de cette multitude.

Les opérations commencèrent le 21, par l'attaque des ouvrages extérieurs. Pendant qu'une batterie, placée sur une hauteur qui dominait le fortin du mont Torrero, ouvrait son feu, une brigade de la division Grandjean passa le canal sous un aqueduc dont elle s'était emparée la veille et se plaça entre la ville et l'ouvrage, qu'elle attaqua par la gorge. Ce mouvement détermina la fuite de l'ennemi, qui laissa au pouvoir des Français trois pièces de canon, et une centaine de prisonniers. En même temps, la division Morlot, qui avait traversé la Huerba, prenait de revers la tête de pont des grandes écluses, s'emparait de cet ouvrage et de deux pièces de canon.

Sur la rive gauche, le général Gazan chassa 4,000 hommes environ, postés dans les bois d'oliviers et les jardins, prit ou tua 500 Suisses qui s'étaient renfermés dans des maisons à 300 toises du faubourg, dont il essaya de s'emparer par un coup de main ; mais il échoua et cette malheureuse tentative coûta aux assiégeants 400 hommes hors de combat.

Le général Dedon s'occupa ensuite de l'établissement d'un pont de bateaux sur le Haut-Ebre pour la communication des différents quartiers de l'armée. Le général Lacoste, après avoir reconnu avec soin les ouvrages de l'ennemi, proposa et fit adopter trois attaques, l'une sur le château dit de l'Inqui-

sition, dont l'objet serait seulement de resserrer et d'inquiéter les assiégés de ce côté, l'un des plus forts de la place ; une seconde attaque sur la tête du pont de la Huerba et la troisième sur le fort Saint-Joseph, qu'on jugea le point le plus faible, puisqu'il n'y avait pas d'enceinte terrassée derrière cet ouvrage détaché. D'ailleurs, on pouvait rattacher cette attaque à celle du faubourg, que le général Lacoste ne perdait pas l'espoir de faire entreprendre.

Trois parallèles furent ouvertes dans la nuit du 29 au 30 : celle de droite, à 160 toises du fort Saint-Joseph ; celle du centre, à 140 toises de la tête du pont de la Huerba ; deux compagnies de sapeurs commencèrent celle de gauche contre le château dit de l'Inquisition.

Le 31, l'ennemi fit une sortie sur toute la ligne, qu'il prépara et soutint par un feu d'artillerie très vif ; ses colonnes furent aisément repoussées sur tous les points ; toutefois, deux de ses escadrons, en défilant le long de l'Èbre, surprirent et sabrèrent un poste qui avait dédaigné de se retrancher. Le général Palafox, attentif à profiter des moindres avantages pour animer ses troupes, eut l'art d'exagérer ce succès aux yeux de ses soldats, et distribua solennellement des décorations à tous ceux qui avaient pris part à cette action.

En exécution des ordres de l'Empereur, le maréchal Mortier partit, le 1er janvier, avec la division Suchet, pour se rendre à Catalayud, afin d'ouvrir les communications entre l'armée de siège et Madrid. Ce départ inattendu affaiblit l'armée de 9,000 hommes, dans un moment très critique, ralentit les opérations des assiégeants et faillit entraîner la levée du siège, lorsque, quelques temps après, ils furent menacés par une armée de secours, contre laquelle il leur était impossible de détacher aucune troupe.

Le 3e corps se trouva ainsi, seul, chargé du siège et du blocus de la rive droite ; il était, de plus, obligé d'envoyer de forts détachements dans les villages voisins, pour approvisionner le camp de fourrages et de vivres, qu'on ne pouvait faire rentrer que l'épée à la main. La faible division Morlot

prit la place qu'occupait celle de Suchet. Le général Lacoste fit construire trois redoutes de circonvallation devant le front de cette division, pour suppléer au nombre par des retranchements, et une partie de la division Meusnier remplaça la division Morlot sur la rive gauche de la Huerba. A cette époque, le général Junot vint remplacer le maréchal Moncey dans le commandement du 3e corps.

Le 7 janvier, la seconde parallèle de l'attaque de droite était terminée, à 40 toises du fort Saint-Jacques, ainsi que les communications avec la première parallèle. Au centre, on avait exécuté une demi-place d'armes, pour soutenir le cheminement sur la tête du pont.

Dans les jours suivants, on construisit contre Saint-Joseph quatre batteries, dont deux à ricochets, de huit canons ou obusiers, une de brèche, de quatre pièces de 24, et une de quatre mortiers ; en tout, 16 bouches à feu. Le même nombre de batteries, armées de la même manière, furent aussi construites contre la tête du pont. Ces batteries furent entièrement terminées, armées et prêtes à jouer, le 9 au soir. L'ennemi n'avait point cessé, durant tout ce temps, d'inonder les parallèles d'une grêle de pierres et de grenades, lancées avec des mortiers, et avait fait de fréquentes sorties. Le 10, dès le matin, les batteries assiégeantes commencèrent à jouer ; l'ennemi répondit d'abord par un feu très vif des deux ouvrages attaqués et de la place, mais, le soir, l'artillerie de Saint-Joseph et de la tête de pont était à peu près réduite au silence. Pendant la nuit, l'ennemi retira de ces ouvrages la plus grande partie de ses pièces. A minuit, il sortit de son chemin couvert, à gauche de Saint-Joseph, et se porta avec audace sur une batterie des assiégeants. Deux pièces de 4, placées à gauche de la troisième parallèle, pour s'opposer aux sorties, tirèrent fort à propos contre le flanc de la colonne, tandis que la batterie attaquée vomissait de la mitraille sur son front. Cette colonne rétrograda en désordre, en laissant plusieurs morts sur le champ de bataille.

Dans la journée du 11, la brèche de Saint-Joseph ayant paru praticable, l'assaut fut ordonné ; l'ennemi, pénétré de

l'importance d'un fort qui, placé au-delà du ravin de la Huerba, assurait ses sorties, et protégeait le point le plus faible de la place, en avait confié la défense à 4,000 hommes de ses meilleures troupes.

A quatre heures, l'attaque commença ; deux pièces d'artillerie de campagne, soutenues par quatre compagnies d'infanterie, se portèrent, par les soins du chef de bataillon Haxo, commandant le génie, à l'attaque de droite, près de l'embouchure de la Huerba, pour enfiler la branche gauche du chemin couvert, qui s'étend le long du ravin. Le feu inattendu de ces pièces étonne l'ennemi qui, bientôt, abandonne son chemin couvert, et repasse en désordre la Huerba. Dans ce moment, le chef de bataillon Stahl, à la tête de quelques compagnie de voltigeurs, s'élance de la deuxième parallèle sur le fort, pour monter à l'assaut, mais sa colonne se trouve arrêtée par la hauteur d'une contrescarpe de dix-huit pieds. Tandis qu'on applique les échelles pour parvenir à la brèche, le capitaine du génie Daguenet, suivi de quelques mineurs et sapeurs, cherche à tourner le fort par la gorge. Il aperçoit un pont de bois servant de communication par-dessus le fossé, du flanc du fort au chemin couvert de droite, que l'ennemi avait négligé de couper ; il s'élance sur ce pont et s'introduit dans le fort, où l'on fait une centaine de prisonniers. Le reste de la garnison, ou s'échappe, ou est passé par les armes. Pendant ce temps, la première colonne escalade la brèche, on s'occupe de suite à faire un logement à la gorge du fort, à la deuxième parallèle. Cette entreprise, couronnée de succès, ne coûte aux Français qu'une perte légère.

A l'attaque du centre, les batteries continuèrent à battre la tête du pont jusqu'au 15. Ce jour-là, 40 voltigeurs polonais, précédés par un détachement de sapeurs et de mineurs, portant des échelles, s'élancent de la tête de la sape, sur la face non flanquée de l'ouvrage ; on applique les échelles, on franchit le fossé, et les 40 voltigeurs, ainsi que les mineurs et sapeurs, parviennent sur la berme du parapet, s'y établissent, et, de là, font un feu très vif dans l'intérieur de l'ouvrage, ce qui oblige l'ennemi à l'abandonner et à se retirer par le pont

de la Huerba, qu'il fait sauter immédiatement après sa retraite. Cette attaque, conduite avec art, ne coûta aux Français que trois hommes hors de combat. Les travailleurs furent occupés toute la nuit à former un logement sur la face de l'ouvrage, en retournant le parapet contre l'ennemi ; à faire un passage dans le fossé, avec des fascines, et à établir la communication du logement de l'ouvrage à la tête de sape.

Pour atténuer l'effet qu'aurait pu produire sur l'esprit de la garnison la perte des deux postes importants dont l'ennemi venait de s'emparer, le général Palafox fit publier, le 16, que Reding avait anéanti le corps du général Saint-Cyr, que Lauzan pénétrait en France, que La Romana et Blake avaient battu complètement l'Empereur, lui avaient tué 20,000 hommes, le cernaient et lui coupaient toute retraite ; enfin, que les maréchaux Berthier et Ney avaient été tués, etc. Aussitôt, on entendit dans la place de la musique, et des cris répétés en signe de réjouissance, au milieu des vociférations les plus outrageantes pour les Français.

Pendant les jours suivants, les assiégeants terminèrent la troisième parallèle, et ouvrirent deux descentes pour parvenir à couvert du sommet de l'escarpement du ravin de la Huerba jusque sur ses bords. Les généraux de l'artillerie et du génie arrêtèrent définitivement l'emplacement des contre-batteries et des batteries de brèche ; elles devaient être au nombre de dix et armées de cinquante bouches à feu.

Dès le commencement du siège, le général Vathier avait été détaché à Fuente, avec 600 chevaux et 1,200 fantassins, pour tenir la campagne, envoyer des vivres au camp, et avoir des nouvelles de l'ennemi. Ce général, ayant appris que 4 à 5,000 paysans s'étaient avancés jusqu'à Belchite, y accourut et les dispersa en leur sabrant 2 ou 300 hommes. Il poursuivit les débris de ce corps et s'avança jusqu'à Alcaniz dont il s'empara après une attaque assez vive et où il resta pendant le reste du siège.

Cependant, le succès de cette colonne n'avait point empêché le soulèvement de toutes les populations sur les derrières des camps. Des rassemblements se formaient tout autour de

l'armée assiégeante et menaçaient ses hôpitaux, ses manutentions et ses communications avec Pampelune, d'où l'on tirait les munitions, les projectiles et les subsistances. Les villages n'obéissaient plus aux réquisitions et l'état de faiblesse dans lequel se trouvait l'armée, réduite à 22,000 hommes, ne permettait pas d'envoyer des détachements assez forts pour conquérir des vivres ; de sorte que les soldats étaient réduits à la demi-ration de pain et manquaient de viande. Sur la rive gauche, le marquis de Lauzan et François Palafox, frère du général Palafox, avaient réuni une armée de 20,000 hommes, qui enveloppait la division Gazan et la tenait, pour ainsi dire, assiégée dans son camp.

Si l'état de détresse dans lequel se trouvait l'armée se fût prolongé pendant quelques jours de plus, on aurait été obligé de lever le siège ; mais le maréchal Lannes arriva le 22 et prit le commandement du 3e et du 5e corps. Dès lors, toutes les troupes furent dirigées vers un même but. Le maréchal Mortier, resté, jusqu'alors, fort inutilement à Catalayud, en partit avec la division Suchet, et se porta sur la rive gauche de l'Ebre pour éloigner l'armée des frères Falafox. 10,000 hommes de cette armée furent, en effet, atteints et battus, le 24, à Nostra (*sic*) Señora de Magalon. L'ennemi perdit un millier d'hommes, deux drapeaux et cinq pièces de canon. En même temps, l'adjudant commandant Casquet, qui avait marché sur Zuera à la tête de trois bataillons, dispersait un rassemblement d'environ 3,000 hommes, et lui prenait un canon. Le duc de Trévise poussa, pendant toute la durée du siège, des partis dans toutes les directions, afin de dissiper les rassemblements et de protéger l'arrivée des convois de subsistances.

Pendant qu'on éloignait l'armée aragonaise, les travaux du siège n'avaient pas discontinué. Le 25, les batteries étaient terminées et armées ; deux ponts avaient été établis sur la Huerba, l'un à l'attaque de droite, l'autre à l'attaque du centre ; à celle de gauche, on avait ouvert la seconde parallèle, à 80 toises du château de l'Inquisition.

Le 26, 50 bouches à feu ouvrirent un feu terrible aux atta-

ques de droite et du centre, et firent taire une partie de l'artillerie de la place. Le lendemain, le couvent de Sancta-Engracia était ouvert et bouleversé. A la droite, deux brèches ouvertes au mur d'enceinte, en face de Saint-Joseph, parurent praticables.

Ce même jour, à midi, toute l'armée prit les armes pour l'assaut. Une colonne franchit rapidement l'intervalle qui la sépare de la brèche de droite, sans être ébranlée par l'explosion de deux fourneaux, et s'élance au sommet. Ces braves aperçoivent un retranchement intérieur, armé de deux pièces de canon; ils font les plus grands efforts pour surmonter cet obstacle inattendu, mais ils ne peuvent pénétrer nulle part. Bientôt un feu épouvantable de mitraille, de fusillade et de grenades, qui partait du retranchement et des maisons voisines, les force à rétrograder. On dut alors se borner à couronner le sommet de la brèche par un logement exécuté difficilement, sous le feu le plus meurtrier.

On eut moins d'obstacles à vaincre à la brèche de gauche. Parvenus au sommet, les sapeurs et les voltigeurs s'emparèrent de la maison en face, ouverte par l'artillerie. Ils s'étendirent ensuite dans les maisons à droite et à gauche, en enfonçant les portes et en sapant les murs. A droite de la brèche, on parvint jusqu'à une poterne qui offrit une nouvelle entrée dans la ville; mais une batterie ennemie, dirigée sur une cour qui séparait les assaillants des autres maisons, arrêta leurs progrès de ce côté. A la gauche de la brèche, on parvint jusqu'à la première rue transversale.

A l'attaque du centre, deux compagnies d'élite du 1er régiment de la Vistule et 60 sapeurs parcoururent rapidement un espace de 120 toises, sous un feu très vif, et s'élancèrent sur la brèche de Sancta-Engracia, suivies, bientôt, par tout le régiment. Les Espagnols furent chassés du couvent, et les assaillants s'emparèrent de celui del Calzas, qui est attenant. Dans ce moment, les troupes de garde de la tranchée à la parallèle du centre se précipitèrent, sans ordre, sur la partie de l'enceinte que l'ennemi se disposait à abandonner, et s'étendirent, par la gauche, jusqu'au couvent des capucins, y pé-

nétrèrent, passèrent par les armes les Espagnols qui le défendaient et s'emparèrent de leur artillerie ; mais, bientôt, elles devinrent victimes d'une ardeur mal dirigée : elles essuient un feu meurtrier de toutes les maisons de la ville qui ont vue sur le rempart et sont obligées de se replier vers la porte del Carmen. Le général Morlot, s'apercevant que l'ennemi était sur le point de rentrer dans le couvent des Capucins, détacha deux bataillons de sa division, pour occuper et défendre ce poste. Ces mouvements imprévus et irréfléchis firent perdre bien des braves, pour la stérile gloire de chasser l'ennemi de quelques parties d'enceinte qu'il allait être forcé d'abandonner sans coup férir, par la position qu'occupaient les assiégeants à Sancta-Engracia et surtout au couvent del Calzas.

Puisqu'on était maître du couvent des Capucins, on résolut de s'y maintenir, et d'appuyer par ce poste la gauche des attaques. Le général Lacoste fit abandonner la fausse attaque du château de l'Inquisition, que les progrès des deux attaques rendaient superflue, et les officiers du génie de cette attaque furent chargés de fortifier ce couvent.

Les Français ouvrirent des communications, afin d'arriver à couvert dans les postes dont ils s'étaient emparés. Ils en ouvrirent également dans les maisons qu'ils occupaient. Ils les barricadèrent, les crénelèrent, et ils établirent des traverses, des sacs à terre, partout où cela était nécessaire. Pendant la nuit, l'ennemi réattaqua Sancta-Engracia et les maisons adjacentes, mais il fut repoussé. En général, aussitôt que les Français avaient fait quelque progrès en ville, les Espagnols sonnaient le tocsin pour rassembler leurs troupes et venaient les attaquer dans leurs nouvelles conquêtes.

Les résultats de cette journée furent la prise de 15 bouches à feu et de 200 hommes, la destruction de 600 Espagnols au moins, et un double établissement en ville. Malheureusement, ces avantages furent payés bien cher : les Français eurent près de 600 hommes hors de combat, plusieurs officiers du génie furent blessés, et les capitaines Segont et Reggio furent tués.

Cette guerre de maisons presque incombustibles présentait

de grands avantages aux défenseurs contre les assaillants. Tous les murs étaient crénelés et à tous les étages, les portes et les fenêtres barricadées ; les rues enfilées dans toute leur longueur par des batteries derrière des traverses ; enfin, toutes les communications bien établies. On sentit qu'une attaque de vive force contre un ennemi ainsi à couvert et animé de la ferme résolution de se défendre jusqu'à la mort, serait une témérité qui coûterait beaucoup de sang, sans pouvoir être justifiée par le succès. On résolut de cheminer, autant qu'il serait possible, à couvert ; d'aller lentement, mais à coup sûr, et de ne point rebuter les troupes par des pertes trop fortes et trop multipliées.

A droite, on continua de battre en brèche les couvents de Saint-Augustin et de Sainte-Monique ; un premier assaut fut tenté sans succès, mais, le 31, on pénétra dans celui de Sainte-Monique, à la faveur d'une ouverture faite par un pétard. Le lendemain, 1er février, on fit jouer un fourneau sous le mur qui sépare les deux couvents, et on s'introduisit dans celui de Saint-Augustin, d'où l'ennemi fut chassé. On se prolongea dans la rue Quemada jusqu'auprès des écoles pies, et on s'empara de plusieurs îles de maisons, en ouvrant les murs, soit avec des pétards, soit avec la mine, soit à la sape.

L'ennemi tenait avec opiniâtreté dans le collège des écoles pies, afin de conserver quelques traverses établies pour la défense du Cosso, grande rue qui enveloppe une partie de la ville, dans le genre des boulevards de Paris. Ce bâtiment fut attaqué sans succès ; les maisons voisines étaient en feu, ce qui rendait son abord presque impossible. Le 7, on y attacha le mineur, pour faire brèche. L'ennemi, dans la crainte d'une explosion prochaine, évacua cet édifice, après y avoir mis le feu. Il abandonna, en même temps, deux traverses sur le Cosso.

Vers Sancta-Engracia, on eut beaucoup de peine à se rendre maître de l'île des maisons contiguë à ce couvent. L'ennemi tenait avec acharnement dans les maisons, dans les caves et dans les greniers. Lorsqu'on ne pouvait le déloger, on l'en-

gloutissait sous les décombres des maisons qu'on faisait sauter. C'est en marchant à la tête des troupes, pour s'emparer des maisons ouvertes par la mine, que le général Lacoste reçut le coup mortel. Cet officier, aussi distingué par sa brillante valeur que par ses connaissances militaires, fut regretté de toute l'armée. Le commandement du génie fut confié au colonel Rogniat. Cet officier de beaucoup de mérite fut blessé légèrement quelques jours après, ce qui ne l'obligea pas à quitter le commandement.

Les mineurs français avaient formé trois attaques pour s'avancer jusque sous le couvent des filles de Jérusalem et y faire brèche. On s'aperçut que l'ennemi contreminait, ce qui obligea à charger à la hâte un fourneau, avant d'être parvenu sous le couvent, pour le prévenir. Cette explosion entraîna la chute de quelques baraques et les mineurs espagnols furent enfouis dans leur trou. Les mineurs français commencèrent aussitôt de nouvelles galeries.

Les Espagnols avaient mis le feu aux maisons qui avoisinaient le couvent des filles de Jérusalem. Les sapeurs et voltigeurs du 115e ne furent point arrêtés par cet incendie ; ils traversèrent rapidement les flammes, atteignirent l'ennemi et entrèrent pêle-mêle avec lui dans le couvent et s'en rendirent maîtres. On attacha ensuite le mineur sous la rue Sancta-Engracia, pour établir un fourneau sous l'immense couvent de Saint-François, et on commença deux galeries pour parvenir à l'hôpital, vaste bâtiment, en avant des filles de Jérusalem. Le mineur ennemi paraissant vouloir inquiéter ces travaux, on se hâta de charger les fourneaux et d'y mettre le feu. Celui de Saint-François produisit une brèche qu'on jugea peu praticable, et on ne donna point l'assaut. Les deux fourneaux contre l'hôpital produisirent tout l'effet qu'on en attendait et les assiégeants s'emparèrent des deux tiers de ce bâtiment, qui n'était qu'un monceau de ruines depuis le premier siège.

Cependant, le mineur attaché dans les caves de l'hôpital avait enfin trouvé le moyen de conduire une galerie jusqu'auprès de Saint-François. Déjà il dépassait le mineur ennemi

qui venait à sa rencontre, lorsque le major Breuille, qui dirigeait les mines, fit charger promptement le fourneau de trois milliers de poudre. On mit le feu après avoir avoir attiré beaucoup d'Espagnols dans la sphère d'activité du fourneau, par des démonstrations d'attaque de vive force : l'explosion fut terrible et enleva une partie du bâtiment. Les sapeurs, dirigés par le chef de bataillon du génie Valazé, et le 115e régiment, conduit par le brave colonel Dupéroux, débouchèrent aussitôt de l'hôpital, s'élancèrent dans cet immense couvent, poursuivant les Espagnols la baïonnette dans les reins. Les ennemis revinrent pendant la nuit, pour tâcher d'arracher aux ennemis cette importante conquête. Ils s'emparèrent du clocher, et firent des trous à la voûte, par lesquels ils lancèrent des grenades qui obligèrent les Français d'évacuer l'église ; mais ils y rentrèrent le lendemain. Cette opération coûta une cinquantaine d'hommes aux assaillants, et ils eurent à regretter les capitaines du génie Viervaux et Jensenne, deux officiers de mérite. La perte de l'ennemi fut bien plus considérable : les environs de l'explosion étaient parsemés de membres et de lambeaux déchirés. Une compagnie de grenadiers du régiment de Valence avait sauté en entier.

A la gauche, les Espagnols ayant tenté inutilement d'enlever de vive force le couvent des capucins, poste dont le commandement était confié au général Rostolland, ils le battirent en brèche. N'ayant pu aborder la brèche qu'ils avaient faite, ils se portèrent en foule à la porte de l'église qu'ils brisèrent à coups de hache, mais ils ne purent renverser un épaulement en sacs à terre qui avait été établi derrière. On voyait à leur tête un moine qui les animait, un crucifix dans une main, un sabre de l'autre. Des femmes circulaient au milieu d'une grêle de balles et de grenades, excitaient les combattants, leur distribuaient des cartouches ; mais toute leur furie échoua contre la froide bravoure des soldats français. Ils prirent la fuite, laissant un monceau de morts devant l'église. La brèche ayant été réparée et l'église mise en état de défense, l'ennemi cessa d'inquiéter ce poste, qui lui avait donné tant de jalousie.

Dès le commencement du siège, le général Lacoste avait insisté avec beaucoup de raison sur l'importance de la possession du faubourg pour resserrer l'ennemi dans la ville et surtout pour étendre à volonté les attaques de la rive droite le long du fleuve jusqu'au pont. Ses instances avaient déterminé à tenter l'attaque de vive force, dont nous avons déjà parlé, et qui, malheureusement, n'avait point réussi. Après ce mauvais succès, il chercha, mais en vain, à déterminer à une attaque régulière. Le général Gazan, n'ayant pas l'ordre positif de coopérer aux travaux du siège, se borna à un blocus peu resserré jusqu'à l'arrivée du maréchal Lannes, qui fit cesser l'inaction de cette division. Le colonel du génie Dode ouvrit la tranchée dans la nuit du 31 janvier au 1er février; on fit des parallèles et des batteries, et 20 bouches à feu se trouvèrent en batterie, le 7, contre le couvent du Jésus. Deux heures de feu suffirent pour écraser ce bâtiment isolé qui n'était défendu par aucun ouvrage en terre, et pour en chasser 3 ou 400 Espagnols qui s'y trouvaient. Les voltigeurs, rassemblés dans la parallèle, marchèrent contre le couvent, s'en emparèrent et prirent 2 pièces de canon et 1 drapeau; mais l'ardeur, mal dirigée, de ces braves, leur devint funeste: impatients d'atteindre l'ennemi, ils le poursuivirent jusque sous les murs du faubourg d'où la fusillade le chassa bientôt, avec perte d'une centaine d'hommes. Ils se replièrent sur le couvent, où on se retrancha.

Plus les assiégeants faisaient de progrès, plus l'énergie des assiégés semblait s'accroître. La prise de chaque maison exigeait un assaut, et ces enthousiastes, animés par le double ressort du patriotisme de la religion, se défendaient non seulement de maison en maison, mais encore d'étage en étage et de chambre en chambre. Ils plaçaient toute leur confiance dans les miracles de la Vierge del Pilar, pour laquelle on a une dévotion toute particulière dans l'Aragon. Les moines parcouraient les rues, la robe ceinte d'un sabre, animant les uns au combat, forçant les autres au travail des batteries et des fortifications; ils mettaient eux-mêmes la main à l'œuvre, faisaient des cartouches et fabriquaient de la poudre.

Les femmes mêmes ne furent pas exemptes de prendre les armes. Il existe une proclamation de Palafox pour les engager à imiter la bravoure des amazones. Plusieurs de ces guerriers du genre féminin obtinrent des récompenses militaires ; on les voyait marcher aux combats et animer les officiers et les soldats par l'exemple d'un courage martial.

On apercevait, au contraire, du découragement dans l'armée assiégeante; les troupes, de service par moitié, étaient harassées, et essuyaient, chaque jour, de nouvelles pertes dans ces combats, pour ainsi dire corps à corps. Voyant que, malgré tous leurs efforts, on ne faisait pas de progrès bien sensibles, elles commençaient à se rebuter. « A-t-on jamais vu, disait-on dans les camps, une armée de 20,000 hommes en assiéger une de 50,000? Nous sommes à peine maîtres de la ville et déjà nous sommes épuisés. Il faut attendre du renfort, autrement nous périrons tous et ces maudites ruines deviendront nos tombeaux, avant d'avoir pu forcer les derniers de ces fanatiques dans leurs dernières retraites ! »

Le duc de Montebello tâchait de raniner l'esprit de l'armée; il représentait aux officiers que l'ennemi perdait beaucoup de monde, que ses forces étaient épuisées et qu'il n'opposerait plus la même résistance à l'avenir; que si ces forcenés voulaient renouveler l'exemple de Numance, et s'ensevelir sous les ruines de leur ville, les bombes, les mines et les maladies ne tarderaient pas à les détruire tous jusqu'au dernier. En effet, il en périssait journellement un grand nombre. Les maisons et les cours que les Français prenaient étaient encombrées de cadavres, et il semblait qu'ils ne combattaient plus que pour un cimetière.

A la droite, les Français s'emparèrent successivement de toutes les îles de maisons situées entre Saint-Augustin, la porte del Sol, le Cosso et la rue Quemada, soit par le moyen des mines, soit par des attaques de vive force. Au centre, ils se rendirent maîtres de quelques maisons sur le Cosso, mais ces conquêtes exigèrent du temps, de grands travaux, et coûtèrent beaucoup de monde. Quelquefois les mineurs des deux partis se rencontraient, et se battaient dans les galeries ; d'au-

tres fois, ils étaient prévenus, étouffés ou engloutis. Dans les maisons restées debout, on se lançait des grenades, on se roulait des obus et des bombes, et on se disputait tous les étages en même temps avec la même fureur. On ne combattait pas avec moins d'acharnement au milieu des décombres des maisons renversées par des mines ou incendiées, et les Français ne restaient maîtres de ces ruines qu'après les avoir arrosées de leur sang et couvertes de cadavres espagnols.

Les assiégants étant enfin parvenus jusqu'au Cosso, six attaques de mineurs cheminèrent au centre de cette large rue et, à la droite, on poussa deux galeries jusque sous l'Université. Le 18, on mit le feu aux deux fourneaux établis sous cet édifice, chargés chacun de 1,500 livres de poudre ; leur explosion produisit deux brèches énormes, par lesquelles deux colonnes pénétrèrent dans ce grand bâtiment et s'en emparèrent.

Ce même jour fut signalé par la prise du faubourg. Dès le matin, 50 pièces d'artillerie commencèrent un feu terrible. A midi, la brèche était praticable au couvent de Saint-Lazare, sur lequel on dirigea la principale attaque, parce que sa position, rapprochée du pont, maîtrisait cette communication unique du faubourg avec la ville.

L'ennemi paraissant ébranlé sous cette grêle épouvantable de projectiles, le maréchal Lannes le fait attaquer. Les troupes de la division Gazan se logent d'abord dans les maisons voisines du couvent de Saint Lazare, et pénètrent ensuite dans le couvent, que l'ennemi est forcé d'abandonner. La possession de ce point capital, qui rend les assaillants maîtres du pont, décide la prise du faubourg. L'ennemi l'abandonne, se réunit et remonte la rive gauche de l'Èbre, à l'exception d'une colonne de 300 hommes, qui se fait jour à travers une pluie de balles et parvient à forcer le passage du pont et à rentrer en ville.

Le général Gazan, après avoir fait occuper fortement le couvent de Saint-Lazare et de Sainte-Élisabeth, se mit à la poursuite de la colonne, qui remontait l'Ebre, l'atteignit et lui fit mettre bas les armes.

Cette attaque, si importante par ses résultats, ne coûta aux Français qu'une cinquantaine d'hommes ; exécutée dès le commencement du siège, elle eût beaucoup accéléré la reddition de la place et épargné bien du monde.

Le lendemain de cette brillante affaire, les mineurs de la rive droite firent une brèche avec un pétard à l'église de la Trinité, contiguë à l'Université. On s'élança dans l'église, dont l'ennemi fut chassé et poursuivi, l'épée dans les reins, dans tout le couvent de la Trinité. Les assaillants arrivèrent, en même temps que lui, auprès d'une de ses traverses dans la rue du Sépulchre, d'où il n'avait pas eu le temps de retirer 2 pièces d'artillerie. Le lendemain, l'ennemi fit un dernier effort pour reprendre les 2 canons perdus la veille, mais il fut mis en fuite par les Polonais, qui le chargèrent à la baïonnette.

Ce même jour, 20 février, les 150 pièces qui avaient servi à l'attaque du faubourg furent mises en batterie sur la rive gauche, contre les maisons du quai de la ville qu'elles battirent en ruines avec vivacité. Sur la rive droite, les six galeries qui traversaient le Cosso, à l'attaque du centre, atteignaient les maisons en face ; on commençait à charger les fourneaux, chacun de 3,000 livres de poudre, et on devait les faire jouer, simultanément, le lendemain matin, ce qui eût produit une explosion énorme. Les Espagnols n'attendirent pas ce moment. A quatre heures, la junte de Saragosse envoya une députation au maréchal Lannes pour traiter de la capitulation. Le maréchal exigeâ que la ville se rendît à discrétion.

Le 21, la garnison défila hors de la place, et déposa les armes devant l'armée française. Dans le courant du siège, on avait enlevé à l'ennemi une cinquantaine de pièces de bouches à feu. On en trouva 113 dans la place. Il y restait fort peu de poudre, mais les habitants étaient encore approvisionnés pour plus de six mois. Il est vrai que, privés de moulins, ils étaient réduits à écraser le grain avec des pierres.

La ville présentait un spectacle hideux ; plusieurs quartiers, bouleversés par les mines, n'offraient plus que des ruines par-

semées de membres mutilés. La malpropreté, le mauvais air, la misère et l'encombrement de plus de 100,000 âmes, dans une ville qui n'en contenait ordinairement que 40,000, les privations et les fatigues inséparables d'un long siège, tous ces fléaux excitèrent une épidémie affreuse qui consumait ce que la guerre épargnait. Au milieu des ruines et des cadavres dont les rues étaient jonchées, on voyait errer quelques habitants, pâles, maigres, décharnés, qui semblaient devoir bientôt suivre les morts qu'ils n'avaient plus la force d'enterrer. D'après le tableau des recensements faits avant et après ce siège si extraordinaire, il est constant qu'il périt, en cinquante-deux jours, 54,000 individus de tout âge et de tout sexe, c'est-à-dire les deux tiers des militaires et la moitié des habitants ou réfugiés.

La perte des Français fut d'environ 3,000 hommes; de 27 officiers du génie qui furent atteints, 11 périrent de leurs blessures (1). Le maréchal Lannes et l'armée entière se plurent à combler d'éloges les officiers de cette arme et ceux de l'artillerie. On ne saurait trop louer la valeur et la persévérance des troupes pendant plus de cinquante jours de combats et de travaux continuels.

Après ce siège mémorable, le maréchal Lannes rentra en France et le général Suchet, qui, quelque temps après, prit le commandement du 3e corps en remplacement du général Junot, resta en Aragon pour achever de soumettre cette province.

(1) Voir sur le rôle du génie au siège de Saragosse : CORRESPONDANCE INÉDITE DU BARON MAURICE DE MALTZEN, 1808-1809, publiée par la « *Revue Générale*, Bruxelles, 1880.

CHAPITRE VIII

Le roi prend le commandement de l'armée. — Instructions de l'Empereur. — Réflexions sur ces instructions. — Fausse position du roi et du maréchal Jourdan, major-général. — Le duc de Dalmatie ne peut passer le Minho à son embouchure. — Il revient sur Orense. — Combats livrés pendant sa marche. — Il entre en Portugal par la province de Tras-los-Montes. — Ses communications avec l'Espagne sont interceptées. — Préparatifs du duc de Bellune pour passer le Tage. — Le général Sébastiani repousse l'armée espagnole qui s'était approchée de Tolède. — Motifs qui déterminent le roi à faire attaquer le général Cuesta. — Le maréchal Victor passe le Tage. — Avantages remportés par ses troupes. — L'ennemi se retire au delà de la Guadiana. — Bataille de Médellin. — Le général Sébastiani entre dans la province de la Manche. — Bataille de Ciudad-Réal. — Combat de Santa-Cruz. — Marche de la division Lapisse sur Alcantara. — Suite des batailles de Médellin et de Ciudad-Réal.

L'Empereur, revenu d'Astorga à Valladolid, en partit le 17 janvier pour retourner à Paris, et confia au roi le commandement de ses armées en Espagne. Le major général, prince de Neuchâtel, lui transmit en même temps les indications de l'Empereur, et lui communiqua celles qu'il avait adressées aux maréchaux Soult, Ney et Bessières.

Le duc de Dalmatie, chargé de faire la conquête du Portugal, avait sous ses ordres les divisions d'infanterie des généraux Merle, Mermet, Delaborde et Heudelet; les divisions de dragons des généraux Lahoussaye et Lorge et la division de cavalerie légère du général Franceski, formant un total de 17 régiments d'infanterie et de 10 régiments de troupes à cheval. Le 8e corps avait été dissout et le général Loison,

ainsi que les officiers du génie, d'état-major, commissaires des guerres, et 13 officiers portugais, qui faisaient partie de l'armée du Portugal, aux ordres du duc d'Abrantès, avaient reçu l'ordre d'aller rejoindre le maréchal Soult. Il lui était ordonné de remettre le commandement de la Galice au duc d'Elchingen, et de marcher sur Oporto où on présumait qu'il arriverait vers le 5 février, et à Lisbonne, vers le 16 du même mois. Il lui était ordonné d'envoyer au roi l'itinéraire de ses marches sur Oporto, et de lui indiquer l'époque à laquelle il espérait arriver à Lisbonne.

Le maréchal Victor avait sous ses ordres les divisions Villatte et Ruffin, la division Leval, du 4e corps, et 12 régiments de troupes à cheval. Le roi était chargé de le diriger sur Merida, au moment où le duc de Dalmatie serait près d'arriver à Lisbonne, pour faire une diversion en sa faveur. La division Lapisse et la brigade de cavalerie légère du général Maupetit, restée vers Zamora et Salamanque, ne devaient en partir que quand le duc de Dalmatie serait arrivé à Oporto, et le diriger par Ciudad Rodrigo sur Abrantès, où ces troupes étant arrivées passeraient sous les ordres du duc de Bellune et iraient le rejoindre à Merida.

Immédiatement après l'entrée de l'armée française à Lisbonne, le duc de Bellune devait marcher sur Séville. Il était ordonné au duc de Dalmatie de le faire soutenir par une et même par deux divisions, six régiments de cavalerie, ses obusiers et ses pièces de 12, de manière à porter en Andalousie, disait l'Empereur, 40,000 hommes.

Le duc d'Elchingen, ayant sous ses ordres les divisions Marchand et Maurice Mathieu et 4 régiments de cavalerie, était chargé d'occuper et de défendre la Galice, d'organiser et de pacifier les provinces, de faire publier les proclamations et les décrets de l'Empereur, de faire prêter serment de fidélité au roi, enfin de confisquer et de s'emparer de toutes les marchandises anglaises.

L'Empereur avait donné le commandement de la province de Burgos au général d'Armagnac, et celui des provinces de la rive gauche de l'Èbre au général de division Thiébault,

qui résidait à Vittoria, ayant sous ses ordres le général Thouvenot, commandant la place de Saint-Sébastien et la province de Guipuscoa ; le général Boyer, commandant la province d'Alava, chef-lieu Vittoria, et le général Avril, commandant la province de Biscaye, chef-lieu Bilbao. Peu de temps après, le général Thiébault remplaça dans le commandement de la province de Burgos le général d'Armagnac, qui passa à celui de la province de Galice.

Le général Dufresse commandait la province de Valladolid et de Palencia ; le général Arnaud, celle de Zamora ; le général Charlot, celle de Léon ; et enfin, le général Bonnet, celle de Santander, ayant sous ses ordres le 119e et le 120e régiments d'infanterie.

Tous ces commandants de province, celui de Galice excepté, recevaient les ordres du duc d'Istrie et correspondaient directement avec lui. Il avait également sous ses ordres la division de dragons du général Kellermann ; celle de Lapisse et la brigade Maupetit devaient y rester jusqu'au moment de leur départ pour Abrantès. Les troupes de la garde impériale, réunies sous le commandement de ce maréchal, ne faisaient plus partie de l'armée.

Le 3e et le 5e corps étaient devant Saragosse.

Il restait, sous les ordres immédiats du roi, pour garder Madrid, occuper et contenir les provinces de la Manche, de Tolède, d'Estramadure, d'Avila, de Ségovie, de Guadalaxara, et pour combattre les corps espagnols qui pourraient déboucher du royaume de Valence par Cuença, ou de l'Andalousie par la Sierra-Morena, la division Valence, de 3 régiments polonais ; les divisions Sébastiani et Dessoles, de chacune 4 régiments d'infanterie, et 7 régiments de cavalerie. D'après l'état de la situation du 1er février, la totalité des troupes impériales en Espagne s'élevait à 193,446 hommes, y compris le corps de Catalogne, qui comptait 41,386 combattants. On voit que les instructions de l'Empereur comprenaient la conquête du Portugal et de l'Andalousie. D'un autre côté, on sait qu'il se flattait de la soumission prochaine de la Catalogne, qu'il comptait sur celle de l'Aragon après la reddition

de Saragosse, et qu'il se proposait de diriger ensuite un corps d'armée sur Valence et Murcie ; de sorte que, dans sa pensée, il ne s'agissait plus que de quelques marches pour se rendre maître des deux royaumes. Il répétait, en effet, souvent, que tout ce qu'il y avait en armes, en Espagne, n'était pas en état de résister à 10,000 Français. Il espérait aussi qu'après les pertes que venaient d'essuyer les Anglais, le cabinet britannique n'oserait pas transporter une nouvelle armée dans la Péninsule, ou, du moins, qu'elle ne serait en état de s'y présenter que lorsque le pays serait conquis et soumis. Pour avoir conçu d'aussi flatteuses espérances, il faut que l'Empereur n'ait eu que de fausses notions sur le caractère, l'énergie et le patriotisme des habitants des deux royaumes. Pour s'être flatté que les mouvements combinés qu'il venait d'ordonner seraient exécutés avec la précision qui assure le succès de ces sortes d'opérations, il faut qu'il ait supposé que les communications en Espagne et en Portugal seraient aussi libres que celles de Paris à Lyon. Cependant, s'il avait ouvert les yeux, il aurait vu, avant son départ, que les armées espagnoles, à peine dispersées, étaient réorganisées, que des bandes armées infestaient les routes, que les populations s'enfuyaient à l'approche des Français et que ceux-ci n'exerçaient d'autorité que là où était la présence de leurs baïonnettes ; et, s'il avait consulté ses souvenirs, il se serait rappelé que les Portugais s'étaient constamment tenus en insurrection, malgré la présence de l'armée du général Junot et ses rigueurs. Dès lors, il aurait reconnu que ses moyens n'étaient pas proportionnés à la grandeur de l'entreprise.

Mais, indépendamment des difficultés que présentait cette guerre de deux nations contre une armée, l'Empereur en créa de nouvelles, par l'organisation de cette même armée. Les maréchaux, accoutumés à n'obéir qu'à lui, se seraient trouvés humiliés de servir sous les ordres de son frère, s'ils n'avaient pas supposé que son commandement n'était que de pure convenance, qu'ils restaient maîtres de discuter les ordres qui leur seraient adressés et de ne les exécuter qu'autant qu'ils le jugeraient convenable. Ils étaient confirmés dans cette opi-

nion par l'ordre qu'ils avaient reçu de continuer à correspondre avec le prince de Neuchâtel, par les discours de l'Empereur et par sa conduite envers son frère.

En effet, Napoléon se plaisait à répéter à ses courtisans que Joseph n'était pas militaire, qu'il n'entendait rien à la guerre. A son entrée en Espagne, au lieu de le tenir auprès de lui, de l'entourer d'une grande considération aux yeux des troupes dont il était destiné à devenir le chef, il le relégua à la suite de l'armée. Les fâcheuses impressions que ces discours et cette conduite produisirent sur l'esprit des généraux et des officiers n'auraient pu être effacées, quand même le roi aurait été revêtu de l'autorité la plus absolue ; car, chez les militaires, l'obéissance et le dévouement sont proportionnés au degré de confiance qu'ils accordent à leurs chefs. Quelle énergie le roi pouvait-il déployer dans son commandement, lorsqu'il savait que ses subordonnés se croyaient bien supérieurs à lui en talents militaires ? N'était-il pas évident que quand il leur prescrivait des opérations qu'ils n'approuvaient pas, ils les exécuteraient mollement s'ils obéissaient ? N'avaient-ils pas à dire, pour se justifier auprès de l'empereur en cas de revers : « Je désapprouvais ce projet, j'ai été obligé d'obéir, c'est la faute du roi et non la mienne ? » Pour prononcer sur ces discussions, ce qui, au reste, n'aurait remédié à rien, l'Empereur se serait-il dépouillé de toute prévention contre son frère ? Cela n'est pas probable, et nous avons des preuves du contraire. Joseph restait donc chargé d'une immense responsabilité envers l'Empereur, et celle des maréchaux envers lui était complètement illusoire.

Cependant, si le roi, que quelques écrivains ont représenté sans talents et sans énergie, ne possédait pas entièrement l'art de la tactique, il n'était pas étranger à la science de la stratégie, bien plus importante pour un chef chargé de diriger les opérations de plusieurs corps d'armée, et sur le champ de bataille, il avait ce courage imperturbable qui permet de tout distinguer. Il ne lui manquait qu'une chose : plus de confiance en lui-même.

Il semble que moins l'Empereur supposait de talents à son

frère, plus il importait au bien de son service de placer près de lui un major-général capable de lui donner de bons conseils. Ce n'est pas à nous à dire si ce fut par ces considérations que cet emploi fut confié au maréchal Jourdan. Nous nous bornerons à montrer que ce maréchal se trouva dans une position tout aussi fausse que celle du roi.

En effet, tous les maréchaux avaient obtenu le titre de duc et de riches dotations. Le maréchal Jourdan, seul, conservait son nom roturier et sa modique fortune. On avait, à dessein, omis d'inscrire son nom parmi ceux des autres maréchaux dans l'Almanach impérial de 1809, et, la cause de cette disgrâce étant inconnue du public, chacun supposait celle qui lui paraissait la plus probable. Les maréchaux attribuant, sans doute avec raison, à leur mérite, les honneurs et les bienfaits dont l'Empereur les comblait, devaient en supposer bien peu à celui de leurs collègues privé de ces faveurs. Ainsi se trouvait anéantie l'influence qu'aurait dû avoir sur eux l'organe des volontés du roi, et, cependant, c'était lui que l'empereur rendait responsable des événements qui ne tournaient pas suivant ses désirs. Quand, ensuite, ne pouvant plus supporter les désagréments d'une si pénible situation, il demanda à sortir d'Espagne, on insista beaucoup pour l'y retenir, et l'Empereur l'obligea d'y retourner et de reprendre les mêmes fonctions, lorsqu'il partit pour la guerre en Russie et lorsque les affaires étaient, en Espagne, dans une situation à peu près désespérée.

Aux inconvénients qui résultaient du défaut de confiance et d'harmonie entre le roi, son major-général et les généraux commandant les corps d'armée, se joignait l'impuissance où était le chef de l'armée de récompenser les militaires qui se distinguaient dans les combats. Les officiers et les soldats ne tardèrent pas à s'apercevoir de l'abandon dans lequel on les laissait, tandis que, sur un autre théâtre, on décernait des grades, des décorations et des dotations à la valeur de leurs camarades. Le dégoût et le découragement s'introduisirent dans les troupes et l'Espagne devint une terre proscrite, d'où chacun cherchait à s'éloigner, pour aller

combattre sous les yeux de l'arbitre suprême des fortunes militaires.

Nous avons cru nécessaire d'entrer dans ces détails, afin de faire connaître les difficultés de tout genre du commandement en Espagne ; ils serviront à expliquer plusieurs événements.

Le duc de Dalmatie réunit à Santiago, dans les premiers jours de février, son corps d'armée (23,000 hommes). Il y resta jusqu'au 9 pour faire réparer son artillerie, attendre plusieurs détachements et pourvoir ses troupes de souliers. Pendant ce temps, le général Lahoussaye entra à Salvatierra, et le général Franceski à Vigo et Tuy ; ils occupèrent les bords du Minho jusqu'à son embouchure. Quelques jours avant l'arrivée des Français, les habitants de Vigo s'étaient mis de nouveau en insurrection ; les autorités avaient été maltraitées et remplacées, et le vice-consul français arrêté par la populace, traîné dans les rues et jeté dans un cachot. A Tuy, au contraire, le commandant, vieillard octogénaire, avait refusé le secours des Portugais, et fait sortir les milices qui y tenaient garnison : à l'approche du général Franceski, il lui envoya les clefs de la place.

Le maréchal Soult s'étant assuré, par des reconnaissances sur le Minho, que les Portugais avaient rappelé sur la rive gauche tous les bateaux, et qu'ils la gardaient soigneusement, prit le parti de tenter le passage du fleuve près de son embouchure, en profitant des bateaux de pêcheurs qui se trouvaient à la Guarda, au moyen desquels on pouvait transporter 300 hommes ; mais, pour faire arriver ces embarcations sur le point désigné pour le passage, il fallut les transporter par terre, attendu qu'elles ne pouvaient remonter le Minho, dont l'embouchure était défendue par les forts portugais. Cette difficulté, et celle des mauvais chemins et des inondations qui retardèrent la marche des troupes, reculèrent le moment de l'expédition jusqu'au 15.

Ce jour-là, à une heure du matin, 300 voltigeurs, commandés par le général Thomières, s'embarquèrent. La direction de la flottille était confiée au capitaine de frégate Lallemand ;

elle devait descendre le Minho, en longeant la rive droite, et ensuite le traverser vis-à-vis Campo-Sancos. Les régiments étaient disposés de manière à s'embarquer successivement au retour des bateaux dont on espérait augmenter le nombre par ceux qu'on trouverait sur l'autre rive. A peine arrivés au milieu du fleuve, les barques se séparèrent ; trois, seulement, parvinrent à débarquer les 35 hommes qu'elles portaient. Les autres se laissèrent entraîner par le courant, et, après de vains efforts pour remonter au point de débarquement, revinrent sur la rive droite. Au jour, le faible détachement abandonné sur l'autre rive fut obligé de mettre bas les armes.

Après cette infructueuse tentative, le maréchal Soult prit la détermination d'entrer en Portugal par la province de Tras-los-Montès. Il marcha à cet effet sur Orense. Mais la population de cette partie de la Galice, excitée et soutenue par les Portugais de la frontière, et par des détachements de l'armée de La Romana, avait repris les armes. De nombreux rassemblements gardaient les montagnes, les défilés et les ponts. Quelques détachements et plusieurs hommes isolés étaient tombés en leur pouvoir, et l'armée conservait à peine ses communications avec Santiago par Pontevedra. Le duc de Dalmatie pensa qu'avant de faire de nouvelles conquêtes, il fallait dissiper cette insurrection : c'est à quoi il donna tous ses soins.

Le 16 février, l'armée marcha sur Ribadavia. Le général Lahoussaye suivait le chemin qui longe le Minho, et le général Heudelet celui, plus à gauche, à travers les montagnes. Le premier poussa devant lui et dispersa des bandes plus ou moins nombreuses ; mais, arrivé au défilé de Maurentan, il le trouva retranché, couvert d'abatis et défendu par 5 ou 600 hommes. Aussitôt, 300 dragons mirent pied à terre, franchirent tous les obstacles, tuèrent 2 ou 300 paysans et dispersèrent les autres. Le village fut incendié, en punition des horreurs commises la veille par les habitants sur quelques dragons tombés entre leurs mains.

Pendant sa marche, le général Heudelet ne discontinua pas

de combattre ; les hauteurs et les défilés étaient garnis d'insurgés et le tocsin sonnait de toutes parts. Arrivé à un pont, entre Franqueyra et Canitra, il le trouva barricadé et défendu par 1,500 à 1,800 hommes. Le lendemain, il les culbuta et les poursuivit jusque sur les hauteurs de Ribadavia, où ils se réunirent à une bande plus nombreuse. Ayant rassemblé la division, il les attaqua de nouveau, les mit en déroute et leur tua beaucoup de monde. Ses troupes entrèrent dans Ribadavia, en se battant et poursuivant les fuyards devant elles.

Pendant les jours suivants, des colonnes, envoyées dans toutes les directions pour nettoyer la contrée, eurent à livrer une foule de combats, et détruisirent un grand nombre de paysans. On rétablit les bacs sur le Minho, et l'armée marcha sur Orense, où le général Heudelet entra le 21, au moment où les Espagnols se disposaient à couper le pont. On y trouva 200 malades du 6e corps, qui y avaient été laissés lorsque le maréchal Ney en avait retiré ses troupes. Le lendemain, les généraux Franceski et Heudelet se dirigèrent sur Alariz et Inso, où ils dispersèrent un rassemblement nombreux, soutenu par un détachement de troupes de La Romana.

Cependant, les pertes en chevaux qu'avaient occasionnées la disette des fourrages et les mauvais chemins ne permettant plus au maréchal Soult de se faire suivre par toute son artillerie, il la divisa en artillerie d'expédition et en artillerie de réserve.

La première, aux ordres du général Bourgeat, destinée à suivre le corps d'armée, consistait en 22 bouches à feu, parfaitement attelées, 3,000 coups de canon et 500,000 cartouches, indépendamment de celles que les soldats avaient dans leurs gibernes.

L'artillerie de réserve, aux ordres du colonel d'Aboville, comprenant 36 bouches à feu, de tout calibre, et tout le matériel de parc, fut laissée à Tuy. On y laissa également 800 malades, 350 hommes en état de servir, non compris les canonniers, et tous les équipages des régiments. Le commandement de ce dépôt fut donné au général Lamartinière, avec

ordre d'arrêter tous les détachements et les hommes isolés qui arriveraient. Il lui fut prescrit d'approvisionner la place, et d'en augmenter les défenses autant que possible ; le maréchal Soult se proposait d'appeler à lui ce dépôt, lorsqu'il serait arrivé à Oporto.

L'Empereur était si persuadé du succès de l'expédition du Portugal que, le 21 février, il faisait écrire au roi par le prince de Neuchâtel : « L'Empereur me charge d'écrire à Votre Majesté pour lui faire connaître que, d'après la correspondance du duc de Dalmatie, il paraît qu'il entrera à Lisbonne dès le commencement du mois de mars. Sa Majesté trouve qu'il est indispensable que vous lui donniez sur le champ l'ordre de marcher sur Badajoz, pour surprendre cette ville, ou, au moins, la cerner et la contenir. »

Nous le répétons, il fallait bien peu connaître le caractère des habitants et la nature du pays, pour espérer qu'avec 23,000 hommes, le duc de Dalmatie pourrait faire la conquête du Portugal, contenir toute la population de ce royaume, et courir en Estramadure, pour surprendre Badajoz. Quoi qu'il en soit, ce maréchal était encore sur le territoire espagnol, lorsqu'on le croyait arrivé à Lisbonne ; il n'avait eu pourtant qu'à surmonter les difficultés des mauvais chemins qui, sans doute, avaient été calculées, et à combattre des paysans. Il n'avait pas encore rencontré les Anglais, « *qui,* suivant l'Empereur, *pouvaient seuls faire obstacle et obliger à des modifications à ses instructions.* » Effectivement, le maréchal Soult ne crut pas pouvoir suspendre sa marche et demander de nouveaux ordres, ainsi que les circonstances semblaient l'exiger. Il entra en Portugal. Ses communications avec le roi ayant été interceptées, depuis le 24 février, jusqu'à son retour en Galice, nous renvoyons à cette époque le récit de son expédition.

On a vu, à la fin du chapitre deuxième, que le duc de Bellune avait marché sur Talavera et Almaras ; le roi ordonna à son major général d'adresser à ce maréchal la partie des instructions de l'Empereur qui le concernait. La lettre d'envoi du maréchal Jourdan commençait par ces mots :

« Le roi m'ordonne de vous adresser les instructions suivantes, qui sont extraites de l'instruction générale que Sa Majesté Impériale et Royale a laissée au roi. »

Nous ne transcrivons pas ces instructions, ni la lettre que le maréchal Victor écrivait au roi ; on y verrait des observations dont nous sommes loin de contester la justesse, et que le roi et son major général avaient faites avant lui, mais dans lesquelles il règne un ton d'aigreur et d'ironie qui décèle que ce maréchal croyait réfuter l'opinion et les calculs du maréchal Jourdan. Nous rapportons cette circonstance comme une preuve des désagréments dont ce maréchal était abreuvé.

Le duc de Bellune, ne devant commencer son mouvement sur Merida que quand on apprendrait l'arrivée du duc de Dalmatie à Oporto, fit travailler à la construction d'un pont de radeaux et d'un pont volant, et envoya des colonnes à la poursuite des bandes armées qui se montraient sur le Tictar.

C'est dans une de ces expéditions que la petite ville d'Arenas fut incendiée, en punition de la résistance que ses habitants opposèrent aux troupes françaises. On envoya au maréchal Victor trois compagnies de sapeurs, une de mineurs, sept à huit officiers du génie et un petit parc de siège, composé de douze pièces de 24 courtes et de six obusiers. Enfin on fit confectionner pour le service de son corps d'armée 300,000 rations de biscuits à Aranjuez, Tolède et Talavera.

Pendant ce temps, l'armée espagnole du centre, dont le comte de Cartéjal avais pris le commandement, fit quelques mouvements dans la Manche, et le duc d'Albuquerque surprit le 20e régiment de dragons à Mora et lui enleva quelques hommes et quelques chevaux. Cette circonstance détermina le roi à faire marcher la division Sébastiani sur Tolède. Il confia à ce général le commandement du 4e corps, en remplacement du maréchal Jourdan, à qui il ne voulut pas permettre de s'éloigner de sa personne. Il mit aussi provisoirement sous ses ordres la division Milhaud et celle de Latour-Maubourg, afin de donner une seule et même impulsion à toutes ses troupes. Il lui fut ordonné de chasser l'ennemi de Consuegra et de Madridéjos.

Le général Sébastiani, arrivé à Mora le 21 février, en partit le lendemain, à la tête de sa cavalerie, et se trouva vers midi en présence d'un corps de 10 à 12,000 hommes posté aux environs de Consueja. Il attendait avec impatience son infanterie pour commecer le combat, mais le duc d'Albuquerque ne lui donna pas le temps d'arriver : il se mit en retraite, couvrant la marche de son infanterie par 2 à 3,000 chevaux. Alors, le général Sébastiani se décida à engager une affaire de cavalerie ; les ennemis furent chargés et culbutés, avec perte d'environ 400 hommes, dont 200 prisonniers. Celle des Français ne fut que d'un homme tué et deux blessés, parmi lesquels se trouvait l'aide de camp du général Vanderwick. Le cheval du général Latour-Maubourg fut tué d'un coup de canon. Le duc d'Albuquerque se retira sur Ciudad-Réal, d'où il transmit à la Junte suprême un rapport pompeux, dans lequel, tout en avouant qu'il avait battu en retraite, il annonçait que les Français avaient perdu 5 à 600 hommes et 800 chevaux. C'est ainsi que, par des rapports mensongers, on entretenait l'exaltation des esprits.

Les environs de Consuegra et de Madridéjos étaient tellement épuisés qu'il n'y avait pas de possibilité d'y faire vivre les troupes : il fallait, ou se porter en avant, ou revenir sur ses pas. D'un autre côté, on n'avait point encore appris la reddition de Saragosse, et le roi, sur la demande du duc de Montebello, se disposait à lui envoyer la division Valence ; de sorte qu'on donna ordre au général Sébastiani de revenir à Aranjuez avec sa division, de faire rentrer à Tolède celle du général Valence, de laisser en avant de cette ville les dragons de Latour-Maubourg et à Ocana ceux de Milhaud. Il lui était recommandé de faire observer les mouvements des ennemis, de réunir ses troupes et de marcher contre eux s'ils se portaient en avant.

On était arrivé au 15 mars sans recevoir de nouvelles du duc de Dalmatie, ni des officiers qui lui avaient été expédiés de Madrid ; mais ce maréchal ayant annoncé par sa lettre du 24 février qu'il serait à Chavès le 1er mars, on présumait qu'il était arrivé à Oporto, et qu'il serait près de Lisbonne

du 25 au 30. Ayant perdu tout espoir de communiquer avec lui, le roi se trouvait dans l'alternative de faire exécuter, d'après cette presomption, la partie des instructions de l'Empereur qui concernait le corps du duc de Bellune, ou de priver l'armée de Portugal des avantages de la coopération de ce corps d'armée, en continuant à le tenir dans l'inaction. Le dernier de ces partis pouvait avoir de grands inconvénients si le duc de Dalmatie atteignait Lisbonne, puisqu'il s'y trouverait isolé. Le premier, au contraire, ne présentait que des avantages, puisque, en supposant que ce maréchal fût arrêté dans sa marche, la présence du premier corps à Merida, menaçant d'entrer en Portugal par l'Alemtéjo, devait nécessairement obliger les Portugais à diviser leurs forces ; mais, outre ces considérations, qui seules auraient, sans doute, déterminé le roi, il y en avait une plus puissante de faire agir sans délai le duc de Bellune.

En effet, le général Cuesta, posté sur la rive gauche du Tage avec environ 20,000 hommes, dans un pays affreux, parsemé de bois et de rochers, coupé de ravines, impraticable à l'artillerie, et très difficile pour la cavalerie, recevait journellement des renforts et faisait construire des ouvrages de campagne qui auraient achevé par rendre sa position inexpugnable. D'ailleurs, le séjour prolongé de cette armée sur le Tage entretenait l'esprit de sédition jusqu'aux portes de Madrid, et encourageait les bandes armées qui devenaient tous les jours plus audacieuses. Le duc de Bellune reçut donc l'ordre d'attaquer le général Cuesta, et de s'avancer jusqu'à Merida, où il devait attendre de nouveaux ordres, le roi ne voulant pas qu'il entrât en Andalousie avant d'être assuré de l'arrivée du duc de Dalmatie à Lisbonne.

Le maréchal Victor appela à lui la division Latour-Maubourg, restée jusqu'alors en avant de Tolède, et rassembla son corps d'armée fort d'environ 22,000 hommes. Les Espagnols, au nombre de 10,000, établis derrière la Ybor, torrent très encaissé, gardaient les débouchés de Fresnedosa et de Mesa de Ybor ; le reste de leur armée s'étendait depuis les hauteurs qui dominent Almaras jusqu'à Jaraicejo. Le 15 mars, les divi-

sions Leval et Lasalle passèrent le Tage à Talavera et les divisions Villatte et Ruffin se réunirent au pont de l'Arzopispo, franchirent le fleuve le lendemain et firent leur jonction avec la colonne qui venait de Talavera.

Le 17, la division Leval, suivie de celle de Ruffin marcha sur Mesa de Ybor, par Bohonal. Parvenue à ce dernier village elle trouva un corps d'environ 6,000 hommes qu'elle força à se retirer derrière la Ybor. Attaqué de nouveau dans cette position, l'ennemi dut céder à la valeur des Allemands et alla s'établir au col de la montagne qui sépare Mesa de Ybor de Campillo de Deleytosa. A la suite d'un troisième combat, cette position retranchée et défendue avec de l'artillerie, fut emportée, et sept bouches à feu restèrent au pouvoir de la division Leval. Ne donnant aucune relâche aux Espagnols, cette brave division les poursuivit le lendemain, de rochers en rochers, jusqu'au delà du col de Mirarete, et se mit en communication avec le général Latour-Maubourg, arrivé à Almaras.

Pendant que le général Leval obtenait de si heureux succès, le général Villatte s'emparait de Fresnedosa, suivait l'ennemi de près, et l'obligeait à se retirer sur Jaraicejo. La division de ce général et celle de Lasalle prirent position à Deleytosa.

En rendant compte au roi des avantages que venait de remporter son corps d'armée, le duc de Bellune s'exprimait sur le compte de la division Leval de la manière suivante : « La division Leval a montré, dans ces diverses occasions, une ardeur et un courage dont je ne puis trop faire l'éloge. Les officiers et les soldats qui la composent sont dignes d'être les alliés de la France. Le général les conduit avec beaucoup d'habileté ; il en est très aimé et sait leur inspirer une grande confiance. »

Dans la journée du 19, le général Cuesta rassembla son armée à Truxillo, et en partit le lendemain, se dirigeant sur Medellin. Son arrière-garde, commandée par le duc del Parque, resta en position sur les hauteurs de Santa-Cruz de la Sierra. L'avant-garde de l'armée française arriva, le même jour, à Truxillo. Le général Lasalle, s'étant aussitôt porté en

avant, eut un engagement sérieux avec la cavalerie espagnole dont la perte, d'après le rapport du duc de Bellune, fut de 200 hommes, tandis que celle des Français ne fut que de 10 hommes tués et 15 blessés. Le 5e régiment de chasseurs se fit particulièrement remarquer dans cette occasion ; mais le maréchal ne parla pas de l'événement fâcheux arrivé le lendemain au 10e régiment de la même arme. Le général Lasalle, chargé de suivre l'ennemi de près, avec sa division et quelques bataillons, s'étant approché, dans la journée du 21, de Miajados, où le duc del Parque s'était arrêté, fit faire halte à ses troupes pour les rallier et les faire reposer, et plaça sur une hauteur, en avant, le 10e régiment de chasseurs, commandé par le colonel Subervic, pour observer les Espagnols et non pas pour combattre. Toutefois, un escadron de ce régiment, ayant commis l'imprudence de trop s'avancer, fut chargé par des forces très supérieures, et perdit 62 hommes et un capitaine. Après avoir remporté cet avantage, le duc del Parque se mit en retraite. Toute l'armée espagnole se retira au delà de la Guadiana, par Medellin.

Le duc de Bellune était prévenu depuis six semaines de se tenir prêt à passer le Tage, au premier ordre. Il lui avait été recommandé en même temps de faire réparer les ponts et de réunir les bateaux qu'il jugerait nécessaires, tant pour faciliter son passage que pour assurer ensuite ses communications entre les deux rives du fleuve. N'ayant adressé à ce sujet aucune observation à l'état-major général, n'ayant formé aucune demande, ayant, au contraire, annoncé que tout était prêt, le roi fut fort surpris d'apprendre, par une lettre de ce maréchal, en date du 20 mars, « que les efforts que l'on faisait depuis deux jours pour établir un pont de bateaux à Almaras étaient infructueux, que le Tage était rocailleux : les ancres dont on faisait usage pour retenir les radeaux contre le courant ne prenaient pas ». Ce maréchal ajoutait : « Je n'espère pas que cet établissement indispensable puisse être fait ; on y parviendrait qu'il ne serait pas d'une grande utilité, car il est reconnu qu'il ne pourrait pas servir au passage de l'artillerie. Cet inconvénient est grave ;

il offre à la pensée, pour peu qu'on veuille réfléchir sur l'expédition dont je suis chargé, des effets dont les suites peuvent être des plus fâcheuses. »

Certainement, cet inconvénient était très grave et aurait eu les suites les plus fâcheuses si les Français avaient été obligés de battre en retraite à la suite d'une bataille perdue ; mais on l'aurait évité si le duc de Bellune, à son arrivée sur le Tage, avait fait sonder le fleuve, et fait faire des expériences pour s'assurer si un pont de radeaux était propre au passage de l'artillerie, et si, enfin, ayant reconnu l'insuffisance de ce moyen, il en avait rendu compte à l'état-major général, qui aurait eu le temps d'en faire préparer d'autres.

A la réception de la lettre de ce maréchal, le roi ordonna au général Léry, commandant en chef du génie, et au général Sénarmont, commandant en chef de l'artillerie, de se concerter et de s'aider mutuellement de tous leurs moyens, pour établir à Almaras, le plus promptement possible, un pont de bateaux, attendu l'impossibilité où on se trouvait de réparer l'arche de 102 pieds de longueur élevée au-dessus du Tage de 96 pieds, détruite par l'ennemi. L'établissement du pont de bateaux demanda beaucoup de temps, mais on établit provisoirement des bacs, un pont volant, et on parvint même à amarrer un pont de radeaux, de sorte que la division Latour-Maubourg et l'artillerie du corps d'armée arrivèrent successivement à Truxillo du 23 au 25.

Le duc de Bellune, ayant réuni son armée, marcha sur Medellin. La brigade hollandaise et les dépôts restèrent à Truxillo ; le 1er régiment de dragons fut placé à Miajados, pour assurer les communications, et les 4e et 9e de même arme furent détachés pour observer les débouchés de la Manche et quelque 1,000 hommes restés dans les montagnes de Guadelupe. La division Lasalle fut dirigée sur Merida.

L'armée espagnole, en position à quelque distance de la Guadiana, dont elle ne chercha pas à défendre le passage, se trouvait masquée par un rideau qui, de l'Antigosa, se prolonge dans la direction de Don-Benedito. On n'apercevait, en

avant du rideau, que de la cavalerie, ce qui rendait douteuse la présence de toute l'armée.

Le 28 mars, le duc de Bellune rappela de Merida la division Lasalle et, vers les onze heures du matin, il passa la Guadiana sur le pont de Medellin. La division Lasalle, suivie de deux bataillons de la division allemande, marcha par la gauche dans la direction de Don-Benedito ; le général Latour-Maubourg, par la droite, dans celle de Mongabril, avec 5 régiments de dragons, 8 bouches à feu et 2 bataillons de la division allemande. Sa droite était appuyée par un bataillon de grenadiers et 10 bouches à feu. La division Villatte, ayant à sa gauche le reste de la division allemande, fut placée au centre. Celle de Ruffin forma la réserve.

Le général Cuesta, voyant l'armée française en mouvement, fit avancer la sienne, et vint couronner dans tout son prolongement le rideau derrière lequel il s'était tenu à couvert. Sa gauche, formée de la division de Don Juan Henestrosa et de celle du duc del Parque, s'appuyait à l'Artigosa ; son centre, formé de la division de Don Francisco Frias, était en avant de Don-Benedito, et sa droite, où se trouvaient la division du marquis de Portago et les troupes nouvellement arrivées de la Manche avec le duc d'Albuquerque, se dirigeait dans la direction de la Guadiana ; cette armée comptait environ 30,000 combattants.

Les Espagnols se portèrent avec beaucoup d'intrépidité au-devant de l'armée française, et l'action ne tarda pas à devenir des plus vives. L'aile gauche du duc de Bellune perdait du terrain, mais le général Lasalle, manœuvrant avec précision et sang-froid, se repliait lentement, en bon ordre. A l'aile droite, l'ennemi ne montrait pas moins d'audace, mais la charge qu'il exécuta sur le bataillon de grenadiers et la batterie de dix pièces fut repoussée. Le général Latour-Maubourg, ayant chargé à son tour la cavalerie espagnole, la mit en déroute, et sabra l'infanterie qui se trouvait sans point d'appui. Suivi du 94e régiment, il poursuivit les ennemis et compléta la défaite de l'aile gauche de Cuesta.

Cependant, la droite et le centre de l'armée espagnole con-

tinuaient à se porter en avant, et s'approchaient de Medellin; le moment était d'autant plus critique que, le général Ruffin ayant marché dans la direction de Mongabril, à la rencontre d'une colonne qui s'était montrée de ce côté, il ne restait plus au centre et à la gauche que les 63e et 95e régiments, une brigade de la division allemande et la division Lasalle. Il n'y avait pas un moment à perdre pour arrêter le mouvement offensif des ennemis, qui pouvait avoir des résultats funestes. Heureusement, le général Latour-Maubourg, qui s'était trop abandonné à la poursuite des corps qu'il avait battus, revenait sur ses pas, suivi du 94e, et manœuvrait pour se rapprocher du centre de l'armée. Alors, le duc de Bellune ordonna aux 63e et 95e et aux troupes allemandes d'accueillir l'ennemi par une fusillade vive et soutenue, et au général Lasalle de le charger en flanc; au général Latour-Maubourg, ainsi qu'au bataillon de grenadiers et aux bataillons allemands, de manœuvrer pour prendre la ligne ennemie à revers. Ces dispositions s'exécutèrent simultanément et avec le plus grand ensemble. Dans un instant, l'armée espagnole fut renversée et le champ de bataille transformé en un champ de massacre. La fureur des soldats avait été provoquée par les menaces que les Espagnols n'avaient cessé de proférer pendant l'action, criant à tue-tête qu'ils ne feraient point de prisonniers. Ils voulaient aussi venger la mort de 70 chasseurs, faits prisonniers à Miajados, lâchement assassinés. Le nombre des Espagnols tués dans cette journée s'éleva au-dessus de 12,000. Quant aux prisonniers, dont le nombre est porté à 3,000 dans le *Moniteur*, et à 7 à 8,000 dans certains ouvrages, il n'en fut remis que 1,850 à l'adjudant-commandant Bagneris à Talavera. L'artillerie et neuf drapeaux restèrent entre les mains des vainqueurs. La perte de ces derniers fut d'environ 300 hommes tués ou blessés.

En même temps que le roi ordonnait au duc de Bellune de passer le Tage, il prescrivait au général Sébastiani de marcher sur Ciudad-Réal, contre l'armée de Cartojal, et de la rejeter dans la Sierra-Morena. Ce général réunit à Consuegra et à Madridejos, le 24 mars, son corps d'armée formé de sa

division, de celle du général Valence et des dragons du général Milhaud, en tout, 11 à 12,000 combattants ; le lendemain, il s'avança par Fuente del Fresno, Malagon et Fernan-Caballero. A l'approche des troupes françaises, l'ennemi évacuait ses postes et se reployait. La division Milhaud, qui le suivait de près, passa la Guadiana, et s'avança, le 26, jusqu'à une lieue de Ciudad-Réal. Le général Cartojal, voyant que cette division n'était pas soutenue, rassembla son armée, consistant en 12,000 hommes d'infanterie, 3,000 de cavalerie et 14 pièces de canon, et marcha contre le général Milhaud, qui se retira lentement et en bon ordre sur la rive droite de la Guadiana. L'ennemi prit position sur la rive opposée et canonna les dragons français. Pendant ce temps, le général Sébastiani arriva avec son infanterie, et le 27, au matin, les deux armées se trouvèrent en présence, séparées par la Guadiana, sur laquelle se trouvait un pont qui n'avait pas été coupé. Le général français, s'étant décidé à attaquer sur-le-champ, forma ses troupes en colonnes par sections, traversa rapidement le pont sous la protection de son artillerie, et parvint sur la rive gauche malgré le feu des batteries de l'ennemi et celui de son infanterie. L'armée espagnole, étonnée de tant d'audace, fut aisément culbutée et mise en déroute. Sa cavalerie, qui voulut protéger sa retraite, fut chargée par le général Milhaud, à la tête des 12e et 16e régiments de dragons, et mise en fuite ; l'ennemi fut poursuivi jusqu'à Almagro, où l'armée française arriva le même soir. Cinq pièces de canon, douze caissons, trois drapeaux, et 2,000 prisonniers, parmi lesquels 61 officiers, tombèrent au pouvoir des vainqueurs. On évalua à 2,000 le nombre des morts ; la perte des Français fut insignifiante.

Le lendemain, les restes de l'armée espagnole furent atteints à Santa-Cruz, sur la route de la Sierra-Morena. La cavalerie, qui couvrait la fuite de l'infanterie, fit quelques démonstrations qui semblaient indiquer qu'elle se disposait à attaquer la cavalerie française ; mais le général Sébastiani ne lui en donna pas le temps. Il la chargea lui-même à la tête des lanciers polonais et des hussards hollandais, et la culbuta

sur sa seconde ligne, où elle se reforma. Chargée une seconde fois par le 12e et le 16e de dragons, elle fut mise dans la déroute la plus complète et poursuivie pendant trois lieues. Plus de 1,000 hommes, parmi lesquels 35 officiers, tombèrent au pouvoir des Français, ce qui porta à 3,000 le nombre des prisonniers faits dans les deux journées, auxquels il faut encore ajouter 800 malades ou blessés trouvés dans les hôpitaux. Les vainqueurs s'emparèrent de quatre pièces de canon, onze caissons, soixante voitures d'équipage et deux caisses de régiment, et ils trouvèrent dans la Manche des magasins considérables de blé, d'armes et d'équipement.

L'expédition du général Sébastiani n'avait pas uniquement pour but de battre l'armée de Cartojal, mais aussi d'obliger les Espagnols à laisser un corps d'armée dans la Sierra-Morena, pour couvrir Cordoue et Jaën, et les empêcher de porter toutes leurs forces contre le 1er corps. Ce général établit son quartier général à Santa-Cruz, et chercha, par des démonstrations, à donner à l'ennemi de l'inquiétude pour l'Andalousie.

La junte de Séville, loin d'être découragée par de si grands revers, décerna des récompenses à ses troupes, ordonna de nouvelles levées et, avec les fonds et les armes que lui fournissait le cabinet de Londres, rétablit promptement ses armées.

Dans d'autres parties de l'Europe, deux batailles comme celles de Medellin et de Ciudad-Réal auraient amené la soumission des habitants de la contrée et les armées victorieuses auraient pu continuer leurs opérations. En Espagne, c'était tout le contraire : plus les revers essuyés par les armées nationales étaient grands, plus les populations se montraient disposées à se soulever et à prendre les armes ; plus les Français gagnaient de terrain, plus leur position devenait dangereuse. Déjà les communications avec le général Sébastiani étaient interceptées, déjà plusieurs officiers, plusieurs courriers et quelques détachements avaient été massacrés. Une insurrection fut même sur le point d'éclater à Tolède, où il n'était resté qu'une faible garnison. L'adjudant-commandant Moquery y arriva fort à propos avec un renfort de

500 hommes et, par sa prudence autant que par sa fermeté, parvint à calmer les esprits et à rétablir l'ordre. Le petit fort de Consuegra et celui de Manzanarès furent réparés ; on fortifia quelques autres postes sur la route et on y plaça des détachements pour escorter les courriers et les officiers en mission.

Sur la ligne de communication avec le 1er corps, les choses n'étaient pas dans un meilleur état ; des bandes, qui se formaient sur le Tietar, menaçaient de se porter sur Almaras pour détruire les ponts. Si ce projet eût été exécuté, le duc de Bellune se serait trouvé fortement compromis. Heureusement le roi fut prévenu à temps que ce maréchal n'avait pas jugé à propos de laisser d'autres troupes, sur le point important d'Almaras, que des pontonniers et quelques canonniers. Il y envoya de suite 600 hommes d'infanterie et 100 chevaux de la garnison de Madrid, commandés par l'adjudant-commandant Bagneris. Ce détachement éloigna les bandes et mit les ponts en sûreté. Indépendamment des ouvrages qu'on fit élever sur les deux rives du Tage, pour les mettre à couvert, on répara le fort de Truxillo, pour protéger les communications du 1er corps, et on mit en état de défense ceux de Medellin et celui de Mérida, pour rester maître des passages de la Guadiana, quand on se porterait sur Badajoz ou en Andalousie.

L'Empereur ayant ordonné de ne point laisser pénétrer ses troupes en Andalousie avant d'avoir appris l'arrivée du duc de Dalmatie à Lisbonne, les opérations du maréchal Victor et du général Sébastiani furent suspendues ; cependant, le maréchal Jourdan avait transmis au premier copie d'un paragraphe d'une lettre du ministre de la guerre, ainsi conçu : « L'Empereur m'ordonne, monsieur le maréchal Jourdan, de mander à Votre Excellence que, puisque M. le duc de Bellune est à Mérida, il doit marcher dans la direction de Lisbonne, afin d'avoir des nouvelles du duc de Dalmatie ; l'empereur pense que le duc de Bellune ne doit pas s'aventurer en Andalousie sans connaître la situation des maréchaux ducs de Dalmatie et d'Elchingen. »

Le maréchal Victor représenta avec beaucoup de raison qu'il ne pouvait garder ses communications avec Almaras et marcher dans la direction de Lisbonne sans disséminer ses troupes à l'infini et les exposer à être battues en détail, et que, tout au plus, pourrait-il tenter ce qu'on désirait quand la division Lapisse l'aurait rejoint.

Cette division, suivie de la brigade de cavalerie du général Maupetit, partit de Salamanque sur la fin du mois de mai, en état de défense. Après être resté quelques jours en observation devant cette place, qu'il n'était pas en état d'attaquer, le général Lapisse, d'après de nouveaux ordres, se dirigea sur Alcantara, à l'effet d'aller se réunir au duc de Bellune. Le roi, n'ayant pas de nouvelles du duc de Dalmatie, jugea qu'il y aurait du danger à faire prendre à cette division la direction d'Abrantès, ainsi que le prescrivaient les instructions de l'Empereur. Le général Lapisse, harcelé pendant sa marche par les Portugais et les Espagnols, exécuta son mouvement sans aucune perte. Arrivé devant Alcantara, il trouva cette ville défendue par les habitants et quelques troupes espagnoles ; cependant, il força le passage du pont, prit 4 pièces de canon et emporta la ville d'assaut ; tout ce qui avait les armes à la main fut passé au fil de l'épée. Il continua sa marche et arriva à Mérida le 19 avril.

Le roi espérait que le maréchal Victor, ayant été rejoint par cette division, pourrait faire marcher un corps de troupes dans la direction de Lisbonne, ainsi que l'Empereur l'avait expressément ordonné, lorsqu'il vint une lettre de ce maréchal lui annonçant qu'il allait abandonner les bords de la Guadiana pour venir prendre une position intermédiaire entre Trujillo et Mérida. Il donnait pour motif de sa détermination la nécessité des troupes dans les montagnes de Guadalupe, pour dissiper les rassemblements qui s'y étaient formés et qui menaçaient les communications avec Almaras, et la facilité qu'il y aurait d'observer un corps composé d'Espagnols et de Portugais, qui occupait Alcantara. Il ajoutait que, de sa nouvelle position, il serait en mesure de marcher contre l'armée de Cuesta, si elle se rapprochait de la Gua-

diana. Cette armée, qui avait reçu de l'artillerie et un renfort de 10 à 12,000 hommes, se trouvait du côté de Monasterio, sur la route de Séville.

Joseph, prévoyant que ce mouvement rétrograde donnerait de l'audace à l'ennemi, était sur le point de mander au duc de Bellune de rester sur la Guadiana, lorsqu'il apprit, par le rapport d'un espion envoyé en Portugal, que le duc de Dalmatie se trouvait à Oporto dans une fâcheuse situation, et lorsque le ministre de la guerre lui annonça le départ d'une armée anglaise pour Lisbonne.

Dès lors, il fut évident que s'il était encore temps de secourir le duc de Dalmatie, on devait le tenter par des moyens plus puissants qu'une simple démonstration. Cependant, le roi ne pouvait faire marcher sur Lisbonne la totalité du 1er corps, car, alors, il se serait trouvé hors d'état d'empêcher les armées espagnoles de s'avancer par la Sierra-Morena et l'Estramadure, jusque sur le Tage, et de faire soulever toutes les provinces qui entourent Madrid, ce qui eût vraisemblablement entraîné l'évacuation de cette ville, événement d'une bien plus grave importance dans l'opinion publique et celle des cabinets que l'évacuation du Portugal. D'ailleurs, les corps des ducs de Bellune et de Dalmatie, opérant à une grande distance l'un de l'autre, sans communications entre eux, sans communications avec l'Espagne, auraient pu être attaqués alternativement et battus séparément par le général anglais, aidé de l'armée portugaise qui était sous ses ordres et de toute la population. Les secours devaient donc partir du nord et le duc de Bellune se borner à des démonstrations. C'est d'après ces considérations que le roi approuva le parti qu'avait pris ce maréchal, parce que, de la position qu'il se proposait d'occuper, il pouvait détacher une division sur Alcantara et pousser des partis en Portugal, dans la direction de Castel-Branco ; mais ce maréchal ne crut pas pouvoir exécuter les ordres qui lui furent donnés à ce sujet, et nous verrons bientôt les obstacles qui ne permirent pas de faire marcher à temps les troupes du nord.

Cependant, le duc de Bellune, ayant été prévenu, le 11 mai,

qu'un corps portugais avait passé le Tage à Alcantara et s'était avancé jusqu'à Brazas, marcha à sa rencontre. A l'approche des Français, l'ennemi se retira sur Alcantara, où il fut attaqué par la division Lapisse ; après un combat de deux heures, les Portugais furent chassés avec perte de quelques centaines d'hommes et d'une pièce de canon, et poursuivis sur la rive droite du Tage jusqu'à Salvatera. Le roi aurait désiré que, puisque le duc de Bellune était entré à Alcantara, il y eût laissé une division, conformément aux ordres qui lui avaient été donnés depuis longtemps ; mais ce maréchal se hâta d'évacuer cette ville et de revenir sur ses pas, pour s'opposer, disait-il, à l'armée de Cuesta, qui s'était rapprochée de la Guadiana et avait cherché à enlever le fort de Mérida. Le maréchal annonçait que cette armée était forte de 25,000 hommes d'infanterie, 7,000 chevaux et 22 bouches à feu. Il ajoutait qu'il y avait 6,000 hommes dans Badajoz et 3,000 dans Albuquerque.

Le roi, en recevant ce rapport, ordonna au maréchal Victor de se porter de suite vers la Guadiana, pour attaquer le général Cuesta ; mais ce maréchal rendit compte qu'il n'avait pas exécuté cet ordre, parce qu'il avait prévu que ce mouvement serait inutile, et, qu'en effet, l'armée espagnole s'était retirée depuis deux jours sur Monasterio, en se faisant suivre par les habitants de tout âge et de tout sexe, après avoir détruit les fours, les moulins et les denrées de toute espèce. Il annonçait en même temps que les Portugais s'étaient emparés d'Alcantara et avaient détruit le pont. Ainsi, il résulta de l'inexécution des ordres du roi que l'armée espagnole, après avoir insulté le fort de Mérida, fit sa retraite sans être attaquée, que le pont d'Alcantara, le seul par où l'on pût menacer le Portugal, était détruit et que l'ennemi en remontant le Tage par la rive droite, sans crainte d'être inquiété dans sa marche, pouvait venir attaquer le pont d'Almaras. Heureusement, d'après desordres réitérés, adressés au maréchal Victor, la division Leval venait d'y arriver, et ce général contint l'ennemi au delà du Tictar.

Dans la Manche, le général Sébastiani avait remporté

quelques légers avantages dans les affaires d'avant postes, en se soutenant au delà de la Guadiana, quoiqu'il eût annoncé que l'armée espagnole était de 40,000 hommes, ce qui ne paraissait pas probable. Toutefois, il lui fut recommandé de ne pas s'exposer à perdre une bataille et de se retirer sur la rive droite de la Guadiana, dans le cas où l'ennemi se présenterait devant lui avec des forces trop supérieures.

Les choses restèrent en cet état dans le midi de l'Espagne jusqu'au moment du retour du duc de Dalmatie en Galice.

CHAPITRE IX

Départ de la garde impériale. — Réponse du prince de Neuchâtel aux représentations du duc d'Elchingen. — Retour de La Romana en Galice. — s'empare de Villafranca. — Insurrection générale dans la Galice et les Asturies. — Courses des bandes armées dans les provinces du nord. — Arrivée du 5e corps à Valladolid. — Le général Kellermann rétablit les communications avec le 6e corps. — Opérations du maréchal Ney en Galice. — Expédition des Asturies. — Attaque de Lugo. — Evacuation de Santiago. — Occupation momentanée de Santander par les Espagnols. — Le corps de Murillo est détruit. — Causes qui firent échouer l'expédition des Asturies. — Relation de l'expédition du Portugal depuis le moment où le duc de Dalmatie entre dans ce royaume jusqu'à celui où il se dispose à évacuer Oporto. — Découverte d'un complot. — Mesures politiques pour suppléer à l'insuffisance des moyens de conquêtes. — Réflexions à ce sujet (1).

On a vu, dans le chapitre précédent, que l'Empereur avait confié au duc d'Istrie le commandement des provinces du

(1) N'ayant pas trouvé dans nos papiers le rapport sur l'expédition de Portugal que le maréchal Soult adressa au roi, nous avons eu recours à ce maréchal, qui a bien voulu nous laisser copier sur son registre le rapport de cette expédition, d'après lequel nous avons fait notre travail, en y ajoutant toutefois nos réflexions et quelques faits puisés dans les relations des ennemis. Nous devons faire observer que notre travail a beaucoup de conformité avec un ouvrage publié en 1821 chez Barrois, l'aîné, portant pour titre : *Mémoires sur les opérations militaires des Français en Galice, en Portugal et dans la vallée du Tage, en 1809, sous le commandement du maréchal Soult, duc de Dalmatie, avec un atlas militaire*, attendu que dans ses mémoires se trouve la copie presque littérale du rapport que nous a communiqué ce maréchal et qui nous a servi de guide. *(Note du maréchal Jourdan.)*

nord, et que la garde impériale était réunie à Valladolid. Quoique cette garde ne fît plus partie de l'armée, sa présence contenait les populations et rendait circonspects les ennemis qui voyaient dans ce corps d'élite une puissante réserve : elle donnait en même temps le moyen d'employer les autres troupes à assurer les communications et à poursuivre les bandes armées ; mais dans les premiers jours de mars, la garde et le duc d'Istrie rentrèrent en France. Le commandement des provinces fut remis au général Kellermann, à qui il ne resta de troupes disponibles que sa division de dragons, forte de 2,000 hommes.

Le duc d'Elchingen occupait la Galice avec environ 16,000 hommes, dès le mois de février, il représenta à l'Empereur qu'il n'avait pas des forces suffisantes pour garder les places du Ferrol et de la Corogne, contenir la population de la Galice et des Asturies, et surveiller une étendue de plus de cent lieues de côtes. En réponse à ses justes représentations, le prince de Neuchâtel lui écrivit : « *Ne comptez sur aucun renfort, croyez plutôt qu'on pourrait être dans le cas de porter ailleurs une de vos divisions.* » Le prince lui recommandait, en même temps, de ne laisser que peu de troupes dans les places et de faire parcourir le pays par des colonnes mobiles, pour désarmer les habitants. Toutefois, le duc d'Elchingen jugea convenable de tenir de fortes garnisons dans les places et s'inquiéta peu de ses communications, qui furent bientôt entièrement interceptées.

A peine la garde impériale eut-elle quitté Valladolid que le général La Romana, battu aux environs de Monterey par le duc de Dalmatie, revint sur les frontières de Galice, et s'empara, le 18 mars, de Villafranca, sur la grande route de la Corogne, entre Astorga et Lugo ; son retour occasionna un embrasement général, jusque dans les Asturies. Tous les paysans prirent les armes, et se rangèrent sous ses drapeaux. On ne fut informé, à Madrid, de ces événements, que le 30 mars, lorsque l'insurrection avait fait de grands progrès. On apprit, en même temps, que le général Bonnet, journellement aux prises avec les paysans asturiens, devenus plus

audacieux par le voisinage de La Romana, avait été obligé d'abandonner les bords de la Deba, et de se rapprocher de Santander. D'un autre côté, la garnison de Ciudad-Rodrigo menaçait Salamanque et envoyait des partis dans les provinces de Ségovie et d'Avila, pour exciter les peuples à prendre les armes. Des bandes armées, qui prenaient déjà le caractère de guerillas, parcouraient les provinces de Burgos, d'Aranda, de la Biscaye et de la Navarre. Les postes placés de distance en distance, sur les routes de communication, se retranchaient dans un couvent, une église, ou quelque maison isolée pour mieux se défendre, ce qui ne les empêchait pas de succomber quelquefois. Malheur au Français qui tombait entre les mains de ces bandits : il était impitoyablement assassiné. Si nous rapportions tous les événements de cette nature, nous grossirions nos mémoires à l'infini. Leur multiplicité et l'impossibilité de les prévenir prouvaient que s'il y avait en Espagne plus de troupes qu'il n'en fallait pour battre les armées espagnoles qui commettaient l'imprudence de se présenter en ligne de bataille, on n'avait pas, à beaucoup près, des forces suffisantes pour contenir dans la soumission les habitants des provinces conquises.

Cependant on aurait prévenu quelques événements fâcheux et on se serait trouvé en mesure de marcher contre La Romana, si, comme le roi le demandait après la reddition de Saragosse et pour la seconde fois après le départ de la garde impériale, Napoléon eût dirigé le 6e corps sur Valladolid ; mais ses lettres restèrent sans réponse. Voyant qu'il n'était plus possible de prévenir une insurrection générale dans le nord et de rétablir les communications avec le duc d'Elchingen, sans le secours de ce corps d'armée, il se décida à donner ordre au duc de Trévise de se rendre de suite à Valladolid, au hasard de ne pas être obéi.

Ce maréchal, sans doute d'après des ordres reçus de Paris, s'était présenté devant Mequinenza, qu'il avait fait sommer inutilement, et avait livré sur la Sègre quelques combats aux miquelets de la Catalogne. C'est là qu'il reçut, presque en même temps, une lettre du ministre de la guerre, qui lui

prescrivait, au nom de l'Empereur, de ramener son corps d'armée à Logroño, afin de pouvoir offrir une réserve pour le nord de l'Espagne, ou même pour rentrer *en France si les circonstances l'exigeaient*, et une lettre du maréchal Jourdan, qui lui ordonnait au nom du roi de se rendre promptement à Valladolid. Le duc de Trévise répondit que, pour concilier autant que possible les deux ordres qu'il recevait, il allait se rendre à Burgos. Mais comme à Burgos il se serait trouvé trop éloigné du centre des opérations, le roi insista sur l'exécution de son ordre. Dans ces entrefaites, le maréchal fut autorisé par le ministre de la guerre à se conformer aux intentions du roi ; et il arriva à Valladolid le 3 mai. Joseph mit sous ses ordres le général Kellermann et lui donna le commandement de toutes les provinces du nord.

Cependant on n'avait pas attendu l'arrivée de ce corps d'armée pour essayer de rétablir les communications avec le duc d'Elchingen. Prévoyant que le maréchal Mortier pourrait avoir des ordres contraires à celui qu'on lui adressait, le roi invita le général Junot à diriger sur Valladolid 2 régiments d'infanterie s'il pouvait le faire sans compromettre la sûreté de l'Aragon. Ce général se conforma au désir du roi, insistant néanmoins fortement pour qu'on lui renvoyât ces régiments très promptement. On fit passer en même temps, de Valladolid, de Ségovie et de Buitrago, un bataillon de Hesse-Darmstadt, et un bataillon polonais, formant ensemble plus de 1,200 hommes ; ces bataillons furent remplacés dans les postes qu'ils abandonnaient, par des détachements de la garnison de Madrid. Il fut ordonné au général Kellermann de réunir aux troupes qu'on lui envoyait tout ce qu'il pouvait retirer de Burgos et autres villes de la Vieille-Castille et de former un corps d'expédition avec lequel il chercherait à communiquer avec le duc d'Elchingen. Il devait ensuite se concerter avec ce maréchal pour marcher contre La Romana et détruire ce corps qui entretenait l'esprit d'insurrection dans le nord.

La réunion des troupes demanda beaucoup de temps et ce ne fut que le 27 avril que le général Kellermann put partir

d'Astorga à la tête du corps d'expédition, fort de 7 à 8,000 hommes. Le 29, il arriva à Villafranca, et le 2 mai, à Lugo, où se trouvait la division Maurice Mathieu, du 6e corps, à qui l'arrivée inattendue du général Kellermann causa une grande satisfaction. Pendant sa marche, ce général ne vit d'autres ennemis que quelques paysans qui, du haut des montagnes, fusillaient la tête et la queue de ses colonnes. Le général La Romana s'était retiré dans les Asturies, les habitants avaient abandonné leurs maisons, emmené tous leurs troupeaux et emporté leurs effets.

On apprit à Villafranca que le bataillon du 6e régiment d'infanterie légère du 6e corps qui y tenait garnison s'était rendu prisonnier après une défense de quatre heures. On sut également qu'après le départ de l'armée espagnole, des paysans avaient voulu assassiner les malades français laissés dans cette ville, et qu'ils ne durent la vie et le peu de secours qu'on leur donna, qu'aux soins de Don Joachim Genero Garcia, second dignitaire du chapitre. Nous n'avons pas voulu laisser dans l'oubli le nom de ce digne ecclésiastique.

Le maréchal Ney, n'ayant pu se rendre à Lugo, y envoya son chef d'État-major, pour concerter avec le général Kellermann une opération contre La Romana, ainsi que le roi l'avait ordonné. Il fut convenu que le duc d'Elchingen marcherait sur Oviedo avec 12 bataillons, par Conjas de Tineo, tandis que le général Kellermann s'y porterait par Léon.

Le maréchal Ney profita du rétablissement de ses communications pour rendre compte au roi de ses opérations depuis son entrée en Galice. Nous allons donner l'analyse de son rapport et de celui de son chef d'État-Major.

Ce maréchal avait d'abord fait occuper Thuy, Vigo, et Orense, mais bientôt, convaincu du danger de trop disséminer ses troupes, il évacua ces trois villes et porta une brigade d'infanterie et une brigade de dragons sur Mondonedo, pour observer le cours de l'Eo et s'opposer aux incursions des Asturiens.

Après l'entrée du 2e corps en Portugal, tout le pays situé entre l'Ulla et le Minho prit les armes et les insurgés se por-

tèrent sur Santiago. Une brigade conduite par le général Marchand les dispersa et leur tua 1,500 hommes ; les ports de Villagarcia et de Carril, d'où les Anglais leur faisaient passer des secours, furent brûlés.

Pénétré de l'importance d'avoir des nouvelles du 2e corps, le duc d'Elchingen fit marcher sur Thuy 4 bataillons commandés par le général Maucune. Cette colonne eut une affaire très vive près de Pontevedra, tua aux ennemis 700 hommes et leur prit 6 pièces de canon. Elle arriva à Thuy lorsque cette ville venait d'être débloquée par les troupes du duc de Dalmatie venu d'Oporto. A son retour, le général Maucune fut obligé de livrer plusieurs combats pour s'ouvrir le passage.

Le général La Romana étant revenu sur Villafranca, toute la population se souleva et le comte de Martinengo établit à Monforte un centre de gouvernement qui faisait des proclamations et ordonnait des levées. En même temps, les Anglais, qui fréquentaient tous les ports de la Galice et des Asturies, débarquaient des armes et des munitions.

Le 10 avril, le général Maurice Mathieu fut attaqué à Mondonedo par 6,000 insurgés asturiens, organisés en troupes réglées et commandés par le général Forster. Le lendemain les ennemis furent battus et poursuivis jusque sur la Navia.

Le maréchal Ney, voulant éloigner La Romana et disperser l'espèce de gouvernement établi par le comte de Martinengo, réunit à Lugo les troupes dont il pouvait disposer. Le général Maurice Mathieu chassa l'avant-garde de La Romana, de Fuente-Grada et de Meyra, et le 20 avril, il se dirigea sur Monforte, tandis que 2 bataillons marchaient sur Puerto-Maria. Les ennemis culbutés sur tous les points perdirent 1,500 hommes, les deux petites villes furent en partie détruites, et plusieurs villages saccagés.

Nous négligeons de parler d'une foule d'autres petits combats, nous bornant à dire que le duc d'Elchingen annonçait avoir tué aux ennemis plus de 6,000 hommes et pris 22 pièces de canon.

Le roi, en approuvant le projet d'expédition dans les Astu-

ries, décida qu'il ne resterait pas de troupes dans cette province, afin de ne pas les disséminer davantage. Voici les instructions qu'il fit adresser à cet effet, le 15 mai, par le maréchal Jourdan au maréchal Ney, et qui furent communiquées au maréchal Mortier.

« Monsieur le maréchal, le roi a été instruit par M. le maréchal duc de Trévise et par M. le général Kellermann, des dispositions qui ont été arrêtées entre vous et M. le général Kellermann pour l'expédition des Asturies. Sa Majesté les a approuvées et en a recommandé l'exécution à M. le duc de Trévise en ce qui le concerne.

» Le roi pense, monsieur le maréchal, que le principal but de l'expédition doit être la destruction du corps de La Romana. Il est de la plus haute importance de le poursuivre vigoureusement et de le forcer à mettre bas les armes. Après la destruction de La Romana, il faudra faire parcourir la province par des colonnes mobiles qui désarmeront les habitants. Il sera aussi nécessaire de faire prêter serment de fidélité aux autorités et au clergé ; et de prendre à Oviedo et dans les autres principales villes des otages choisis parmi les moines, les prêtres et les habitants qui ont le plus d'influence sur le peuple, en déclarant que ces otages seront responsables de la tranquillité de la province ; on les conduira à Valladolid, où ils seront gardés soigneusement et bien traités.

» Sa Majesté, croyant qu'il serait dangereux de disséminer davantage l'armée, désire qu'après ces diverses opérations on ne laisse point de troupes à postes fixes dans les Asturies. Cette province fera partie de votre commandement ; vous tâcherez d'y maintenir la tranquillité par des colonnes mobiles.

» Le maréchal JOURDAN. »

Le maréchal Ney destina pour cette expédition 4 régiments d'infanterie, 1 régiment de dragons, le 3e de hussards et 8 pièces d'artillerie de montagne, portées à dos de mulet, et pourvut ses troupes de biscuit pour sept jours.

Cette division, commandée par le général Maurice Mathieu,

ayant sous ses ordres les généraux de brigade Lorcet, Labassée, Marcognet et Bardet, partit de Lugo le 13 mai, traversa le 15 une chaîne de montagnes escarpées, par des chemins affreux, campa le 16 à Congos de Tineo et le lendemain à Solas. L'avant-garde s'avança jusqu'à Cornellana, où le duc d'Elchingen se proposait de passer la Nacera, torrent qui n'était pas guéable et sur lequel il n'y avait pas de pont.

Le 18, au matin, l'infanterie de l'avant-garde passa la Nacera sur quelques barques dont on s'était emparé et on coupa une digue pour faire écouler les eaux du torrent et le rendre guéable pour la cavalerie. A peine arrivée sur le bord opposé, l'avant-garde, commandée par le général Lorcet, rencontra un corps ennemi qui accourait pour s'opposer au passage. Ce corps fut culbuté et poursuivi jusqu'à Grado, où on arriva assez à temps pour délivrer plusieurs prisonniers français et s'emparer d'effets militaires. Les Espagnols se retirèrent sur Peñaflor et se disposèrent à défendre le pont sur le Nalon, mais le général Lorcet, qui les suivait de près, les mit promptement en fuite et leur enleva 2 pièces de canon. 2 à 300 morts furent trouvés sur le champ de bataille. Profitant de la terreur de l'ennemi, le maréchal Ney fit marcher sur le pont de Gallegos 1 bataillon de voltigeurs et 50 hussards qui s'en emparèrent, ainsi que d'une pièce de canon, à la suite d'un combat assez vif. Pendant que l'avant-garde poursuivait l'ennemi l'épée dans les reins, de position en position jusqu'aux portes d'Oviedo, les autres brigades continuaient à passer la Narcea et venaient prendre position à Peñaflor. Dans cette journée, la perte des Français fut peu considérable. M. Durdant, aide de camp du général Lorcet, fut tué et le chef de bataillon Villars, commandant les voltigeurs, officier de la plus grande bravoure, fut blessé pour la cinquante-cinquième fois.

La Romana, apprenant la défaite de ses troupes, prit la fuite et alla s'embarquer à Gijon, avec les membres de la Junte. Cependant des paysans, restés dans Oviedo, tirèrent quelques coups de fusil sur les Français qui s'en approchèrent le 19 au matin. Cette témérité causa la ruine de cette riche

et intéressante cité, qui fut généralement pillée par les deux partis. Le lendemain, le général Maurice Mathieu marcha sur Gijon avec l'avant-garde et la brigade Labassée. A peu de distance de cette ville, il rencontra 400 hommes qui, après avoir tiré quelques pièces de canon, prirent la fuite et furent sabrés. On trouva dans Gijon 12 pièces de canon, beaucoup de munitions et on s'empara d'un brick anglais chargé d'effets militaires ; un autre brick de la même nation avait été incendié. Le général Marcognet, qui s'était porté en même temps sur Avila, y trouva un millier d'hommes qui, ayant voulu défendre la ville, furent passés au fil de l'épée.

Le général Kellermann ayant dû renvoyer en Aragon le 116e et le 117e régiments d'infanterie, le maréchal Mortier mit à sa disposition la division Girard, du 5e corps. Ce général laissa à Léon une brigade de cette division, commandée par le général Chauvet, et se fit suivre par celle aux ordres du général Dumoutier. Il commença son mouvement le 18, ainsi qu'il en était convenu avec le maréchal Ney. Arrivé le lendemain à Villa-Simpliz, il trouva le pont sur la Borguesca détruit. Voyant qu'il faudrait beaucoup de temps pour le réparer, il prit le parti de faire gravir par son avant-garde, commandée par l'adjudant-commandant Barthélemy, une montagne et des rochers qui jusqu'alors avaient paru impraticables. Parvenue à Villanueva, cette avant-garde aperçut 2 à 3,000 insurgés qui se retirèrent sur une hauteur, plus en arrière. S'étant mise à leur poursuite, elle les atteignit et leur tua une centaine d'hommes. L'ennemi, rallié sur la hauteur de Pajarès, fut attaqué de nouveau et culbuté avec une perte de 3 à 400 hommes. Pendant ce temps, le pont de Villa-Sempliz était réparé et la division venait prendre position à Villanueva. Le lendemain, le général Kellermann arriva à la Pola de Lena, où il trouva un parti des troupes du maréchal Ney. Il laissa à Miarès la brigade du général Dumoutier et il se rendit à Oviedo avec ses autres troupes.

L'entrée des Français dans les Asturies dégagea le général Bonnet, qui s'avança jusqu'à Conjos de Onis et agit de concert avec le général Kellermann.

Pour se conformer aux instructions du roi, le maréchal Ney aurait dû faire poursuivre dans toutes les directions les divisions de l'armée de La Romana, qui se trouvaient éparpillées ; mais, pressé de retourner en Galice, il chargea de ce soin le général Kellermann. Il partit le 22 d'Oviedo avec la totalité des troupes du 6e corps et se dirigea sur Castropol, en longeant la mer. En y arrivant, le 26, il apprit que Lugo avait failli tomber au pouvoir de l'ennemi.

Le duc d'Elchingen avait laissé dans cette ville 3 bataillons, 2 escadrons et 4 pièces de campagne, sous les ordres du général Fournier. Ce général, informé le 19 qu'un corps de l'armée de La Romana commandé par le général Mahy, fort, d'après son rapport, de 10,000 hommes de troupes de ligne et d'un égal nombre de paysans, s'avançait de Mondonedo sur Lugo, se porta le 19 à sa rencontre et soutint un combat des plus vifs, à la suite duquel il fut obligé de rentrer dans la ville confiée à sa garde. Pendant deux jours il répondit par de vigoureuses sorties aux sommations et aux menaces qui lui furent faites. Le 22, au matin, il s'aperçut que l'ennemi s'était retiré dans la direction de Mondonedo : cette retraite avait été occasionnée par l'arrivée d'une division de l'armée du duc de Dalmatie, rentrée en Galice. Il semble que si le maréchal Ney, qui reçut à Castrapol, le 26, le rapport du général Fournier, eût marché contre le général Mahy, il aurait trouvé l'occasion de le combattre ; mais il préféra revenir promptement à la Corogne. En y arrivant, il reçut le rapport d'un autre événement.

Le général espagnol Carrera, avec 8,000 hommes de troupes de ligne et 8,000 paysans, s'était présenté, le 23, devant Santiago. Le général Maucune, qui s'y trouvait avec 4 bataillons, le 15e régiment de chasseurs et 6 pièces de canon, n'hésita pas à livrer bataille ; et, après un engagement long et meurtrier, dans lequel le général français prétend avoir eu l'avantage, il se retira sur Sigoeyra, en arrière de la Tambre ; dans cette occasion et celle devant Lugo, les Français eurent de 2 à 300 hommes tués et 5 à 600 de blessés. Parmi ces derniers, se trouvait le général Mau-

cune, et parmi les premiers plusieurs officiers distingués.

Le corps espagnol, qui avait marché sur Lugo, étant revenu dans les Asturies, et les troupes du 6e corps étant sorties de cette province, les généraux Kellermann et Bonnet, malgré les divers avantages qu'ils remportèrent, ne furent plus en état de remplir l'objet que le roi s'était proposé. D'ailleurs, les événements du Portugal, dont, enfin, on était informé, rendaient indispensable la réunion du 5e corps à Valladolid, pour former une réserve qui pût parer à tous les besoins. Le maréchal Mortier fut donc autorisé à rappeler à lui la division Girard. La division Kellermann reçut l'ordre de revenir à Léon, et le général Bonnet de reprendre sa position sur la Deba.

Ce général, informé de la marche de Ballesteros et du Marquiseto sur Santander, se mit à leur poursuite. Arrivé à Torrelavega, le 11 juin, il y trouva, à son grand étonnement, le général Noirot, avec la garnison de Santander, et apprit que l'ennemi y était entré la veille. Malgré l'heure avancée et la fatigue des troupes, le général Bonnet se porta rapidement en avant, culbuta tous les postes, et, à minuit, 2 bataillons du 120e régiment pénétrèrent dans la ville ; mais, après deux heures de combat, on les en retira. Cependant, Ballesteros, effrayé de cette attaque subite, s'embarqua, pendant la nuit, avec plusieurs officiers supérieurs, et le Marquisito se cacha. Au jour, les troupes espagnoles, abandonnées de leurs chefs, firent peu de résistance. Toute l'artillerie et 3,000 prisonniers, parmi lesquels 50 officiers, tombèrent au pouvoir des Français. Ils délivrèrent en même temps 600 prisonniers français que Ballesteros traînait à sa suite. Les ennemis qui parvinrent à s'échapper furent vigoureusement poursuivis pendant les jours suivants et le corps de Ballesteros, qu'on évaluait à 8,000 hommes, fut détruit ou dispersé.

L'occupation momentanée de Santander par l'ennemi jeta l'épouvante sur toute la ligne, jusqu'à Bayonne, et le général Hédouville, commandant la 11e division militaire, témoigna des craintes pour le territoire français. Elle n'eut néanmoins d'autres suites fâcheuses que la perte de quelques adminis-

trateurs qui, croyant se sauver par mer, furent pris par les Anglais, et celle des caisses des 119e et 120e régiments et des caisses publiques. La désorganisation occasionnée par la présence de l'ennemi fut promptement réparée.

L'expédition des Asturies échoua parce qu'elle fut entreprise deux mois trop tard. Si le 5e corps fût arrivé à Valladolid dans les premiers jours de mars, comme l'avait demandé le roi, les communications avec la Corogne n'auraient pas été interceptées. On aurait pu faire agir le 5e et le 6e corps contre La Romana, et si, comme on avait lieu de l'espérer, ce corps avait été détruit, on aurait pu ouvrir les communications avec le duc de Dalmatie, ce qui, sans doute, ne l'eût pas mis en état de se maintenir en Portugal, mais ce qui aurait rendu sa retraite moins désastreuse. Il nous reste à rendre compte des opérations de ce maréchal.

Le duc de Dalmatie, arrivé à Orense, sur la fin de février, ainsi que nous l'avons dit au chapitre précédent, en partit le 4 mars et arriva le lendemain à Monterey, sans difficulté. Son avant-garde, suivie de la division Heudelet, se mit à la poursuite du général La Romana, qui se retirait sur Sanabria. La division du général Laborde, qui marchait immédiatement après, fut attaquée au delà de Varin par 2 à 3,000 Portugais descendus des montagnes avec 2 pièces de canon, pour protéger la retraite des Espagnols. Ces nouveaux ennemis furent dispersés par le 17e régiment, commandé par le général Foy, et perdirent leurs canons. Le lendemain, le général Francesky atteignit l'arrière-garde espagnole près d'Abédès et la mit en déroute avec une perte de 1,200 tués, 400 prisonniers et 1 drapeau. Le général La Romana continuant à fuir dans le plus grand désordre, le maréchal Soult n'entendit plus parler de lui. C'est alors que le général espagnol se rapprocha des Asturies, par Villafranca, dont il fit la garnison prisonnière.

Les généraux portugais Silveira et Bernardin Frere, chargés de la défense de la frontière, avaient ordre de harceler l'armée française, de retarder sa marche par tous les moyens possibles, de couper ses communications, mais de ne point engager d'affaire générale. Ils devaient se retirer successive-

ment sur Oporto, où, toutes les forces du Portugal se trouvant réunies, on livrerait bataille au maréchal Soult. Ce plan était bien conçu ; mais que peuvent les conseils de la prudence et de la sagesse sur la multitude, lorsque, s'étant dégagée de toute subordination, elle peut avoir impunément une volonté? Quand le général Silveira, informé de l'approche de l'armée française, voulut s'éloigner de Chavès, le peuple et ses troupes se mutinèrent, et le général, pour ne pas devenir victime de leur fureur, dut mettre garnison dans cette place, dont on avait, à la hâte, réparé les fortifications, et subit des combats qu'il aurait voulu éviter.

Le duc de Dalmatie marcha le 10 sur Chavès ; pendant cette marche, la brigade de dragons du général Marisi sabra un corps de miliciens portugais, et prit 1 canon. Le général Caulaincourt fit charger par le 19e dragons un autre corps, qui voulait défendre le village d'Outeira, et poursuivit les fuyards jusqu'aux portes de Chavès ; Silveira se retira dans la direction de Valladolid avec environ 8,000 hommes. Ce même jour, les Français formèrent l'investissement de la place. Les injures et les menaces proférées par les assiégés du haut de leurs remparts et le feu continuel de leur artillerie semblaient annoncer une vigoureuse résistance. Toutefois, cette populace, intimidée par la menace de ne point avoir de quartier, permit au commandant d'ouvrir les portes le 13. On trouva dans Chavès 50 pièces de canon, la plupart sans affûts et manquant des objets les plus essentiels. Il n'y restait que 6 milliers de poudre. La garnison consistait en 6 compagnies de troupes de ligne, quelques détachements de la milice et des paysans de la contrée. Les paysans et les miliciens furent renvoyés chez eux, après avoir juré de ne plus porter les armes contre les troupes impériales, serment qu'ils oublièrent bientôt. Les soldats de ligne qui demandèrent à servir furent retenus au corps d'armée et placés sous le commandement des officiers étrangers qui suivaient le quartier général.

Après cette conquête, le maréchal Soult prit le titre de gouverneur général du Portugal ; le 16, il marcha dans la direction de Braga ; ne pouvant emmener les malades, au nombre

de 700, il les laissa dans la citadelle de Chavès, rigoureusement à l'abri d'un coup de main, avec 100 hommes de garnison. Il arriva à Vandanova au moment où le général Jardon, avec le 31e régiment, repoussait une colonne de 2,000 à 3,000 Portugais descendus des montagnes pour attaquer la gauche de la division Mermet, engagée dans un défilé épouvantable de plus d'une lieue de longueur, duquel l'artillerie avait la plus grande peine à sortir. Pendant que ceci se passait au centre de la colonne, le général Francesky, qui menait l'avant-garde, enlevait une position retranchée, près du ruisseau de Cavarlo, défendue par 4,000 hommes et 8 bouches à feu, mettait l'ennemi en fuite et lui prenait ses canons.

D'après ce nouveau succès, le maréchal Soult, ayant terminé ses dispositions, donna le signal du combat. Les Portugais, dont les rangs s'étaient beaucoup éclaircis pendant la nuit, furent promptement mis en fuite, laissant, d'après le rapport du maréchal, 5,000 morts sur le champ de bataille, 400 prisonniers et toute leur artillerie. On les poursuivit jusqu'au delà de Braga. La perte des Français ne fut, d'après le même rapport, que de 40 tués et 160 blessés.

La bataille de Braga n'eut d'autre résultat que la possession de la ville et de quelques lieues de terrain. La haine des Portugais devint plus implacable, et le désir de se venger les rendit féroces. Tous les Français qui tombaient dans leurs mains étaient mutilés et massacrés, avec un affreux raffinement de barbarie. Les femmes, oubliant toute retenue, commettaient sur leurs cadavres des outrages que la décence ne permet pas de retracer. Toute la population d'entre Douro et Minho et de Tras-los-Montes avait pris les armes, et un immense rassemblement de troupes de ligne, de milices et de paysans se formait en avant d'Oporto, dans une position retranchée où on attendait incessamment une armée anglaise. En même temps que le maréchal Soult recevait ces renseignements, il apprenait, par des lettres interceptées, que le dépôt qu'il avait laissé à Tuy était bloqué par un corps nombreux.

Nous avons une trop haute opinion de la capacité de ce ma-

réchal pour ne pas être persuadé que, dès lors, il reconnut qu'avec les 20,000 braves sous ses ordres, il lui serait moins impossible d'exterminer la nation portugaise que de l'amener à soumission. Il prévoyait aussi sans doute que, quand des masses nombreuses seraient soutenues par une armée britannique, il ne serait plus aussi aisé de les disperser. Nous aimons donc à présumer qu'il reconnut l'impossibilité de remplir l'objet pour lequel il avait été envoyé en Portugal, et que s'il avait cru pouvoir agir d'après ses propres lumières, il serait revenu sur le Minho ; mais sachant que des déterminations déterminées par la prudence obtenaient rarement l'approbation de l'Empereur, il se décida à se conformer aux instructions qu'il avait reçues, jusqu'au moment où une force majeure l'obligerait à s'en écarter.

Quoi qu'il en soit, après être resté quelques jours à Braga pour faire confectionner des cartouches et réparer son artillerie, il mit ses troupes en mouvement. La division Heudelet resta à Braga pour couvrir les derrières et garder 700 à 800 malades. Les divisions Franceski et Mermet se portèrent sur Guimaraëns, et les divisions de Laborde, Merle et La Houssaye sur Burca-da-Trofa. Tous les ponts de l'Ave étaient barricadés, couverts de retranchements et défendus par de l'artillerie ; tous les gués avaient été rendus impraticables. Malgré ces obstacles, les Français franchirent la rivière sur plusieurs points, dans la journée du 16, dispersèrent l'ennemi et lui prirent son artillerie. C'est dans une de ces attaques que le général Jardon fut tué. Le brigadier général Vallongo, commandant les Portugais chargés de défendre le passage, fut massacré, coupé en morceaux et enterré dans un fumier par ses troupes, sous prétexte qu'il n'avait pas pris d'assez bonnes mesures.

Le 27, l'armée française continua son mouvement, et trouva en avant d'Oporto l'armée portugaise commandée en chef par l'évêque d'Oporto, ayant sous ses ordres les généraux Percla et de Lima. Sa droite s'appuyait à la route qui conduit d'Oporto à Amarante, le long du Duero, et sa gauche au fort de Cayo, vers l'embouchure du fleuve ; cette position, retran-

chée et garnie de 200 bouches à feu, paraissait inexpugnable. La force de l'armée fut évaluée à 45,000 hommes ; les prisonniers et les déserteurs la portaient à 70,000.

Dès l'instant où les deux armées furent en présence, les ennemis engagèrent un tiraillement continuel. Leurs boulets, lancés par des pièces de marine du plus gros calibre, arrivaient jusque dans les bivouacs des Français. L'approche du danger augmentant la méfiance des paysans, ils massacrèrent plusieurs chefs dont la fidélité leur était suspecte, et se livrèrent à toutes sortes d'excès ; le désordre et l'insubordination n'eurent plus de bornes.

Le maréchal Soult, qui avait déjà tenté inutilement d'entrer en négociation avec l'évêque, adressa, le 28, la lettre suivante aux chefs et magistrats du peuple et aux généraux commandant les troupes portugaises devant Oporto :

« Messieurs, les mêmes sentiments généreux que j'ai manifestés dans mes proclamations me portent à vous écrire afin que, par cette dernière démarche, vous soyez prévenus des dangers qui vous menacent. Vous voulez vous défendre contre une armée nombreuse, aguerrie et accoutumée à vaincre, devant une des premières villes de commerce de l'Europe. Ainsi, vous exposez cette ville à être prise d'assaut, et par conséquent, à toutes les horreurs de la guerre. Avez-vous bien réfléchi sur cette situation ? Elle est désespérée !

» Au nom de Sa Majesté l'Empereur, j'offre encore la paix et avec elle protection pour les propriétés, pour la religion et ses ministres, enfin, pour tout ce qui peut vous intéresser. Si vous refusez, vous courez à votre perte ; vous serez vaincus et les flots de sang qui seront versés retomberont sur vos têtes.

» J'attends, messieurs, votre réponse pour agir. »

On parlementa tout le jour, mais sans résultat, et le feu ne cessa pas. Le général Foy, trompé par 2 ou 300 soldats de ligne, qui vinrent à lui, en disant qu'ils désertaient, fut enveloppé et forcé de les suivre.

Le duc de Dalmatie, voyant qu'il ne pouvait amener les Portugais à un accommodement, leur livra bataille le 29.

Trois attaques furent disposées : celle de droite fut confiée au général Merle, celle du centre aux généraux Mermet et La Houssaye, et celle de gauche aux généraux de Laborde et Franceski.

Les ennemis, trois fois plus nombreux que les Français, occupaient, ainsi que nous l'avons déjà dit, une position formidable ; mais des paysans mutinés, qui n'écoutaient plus que leur fureur, des soldats indisciplinés, sans instruction et sans chefs, ne pouvaient résister longtemps aux vainqueurs d'Austerlitz et d'Iéna, dirigés par un chef habile et conduits par des généraux aussi distingués par leur valeur que par leur mérite.

Au signal donné par le général en chef, les colonnes s'ébranlent, arrivent, l'arme au bras, jusqu'au pied des retranchements, et les franchissent ; elles enlèvent les redoutes et mettent l'ennemi dans la plus épouvantable déroute, et le poursuivent dans toutes les directions, tuant à coups de baïonnette tout ce qui oppose de la résistance. 20 drapeaux et 197 bouches à feu tombent en leur pouvoir.

Le général Delaborde entre dans Oporto de vive force, traverse la ville, et se porte rapidement sur le Duero, afin de se rendre maître du pont de bateaux. Il le trouve encombré par plus de 2,000 individus de tout âge et de tout sexe. Ces malheureux sont foulés aux pieds de la cavalerie portugaise, qui s'enfuit, et atteints par la mitraille que les batteries de la rive opposée vomissent sur les Français qui s'approchent. Le pont, ne pouvant résister au poids dont il est surchargé, se brise, et cette multitude est engloutie dans les flots. Cependant, le pont est réparé sous le feu de l'ennemi ; les Français le traversent et s'emparent du camp retranché de la rive gauche.

A la droite, un corps nombreux, poursuivi par le général Merle, est acculé au Duero vers son embouchure. Au lieu de mettre bas les armes, ces forcenés cherchent leur salut sur le fleuve et y trouvent la mort.

Tout était terminé au dehors, que 200 soldats se défendaient en désespérés dans l'évêché. Attaqués par des soldats

français de tous les régiments, qui se réunissent d'eux-mêmes, ils périssent tous.

La perte des ennemis fut immense. Le nombre des morts s'éleva, d'après le rapport du maréchal Soult, à plus de 8,000, non compris ceux engloutis dans le Duero. Beaucoup de blessés, réfugiés dans les bois et dans les maisons abandonnées, y périrent faute de secours. Le nombre des prisonniers ne fut que de 250. Les Français s'emparèrent de plus de 300 milliers de poudre, d'une grande quantité de munitions confectionnées et de tentes diverses pour plus de 50,000 hommes. Ils trouvèrent dans le port 30 bateaux anglais, chargés de vin, dont ils ne purent tirer parti, parce que personne ne se présenta pour l'acheter lorsqu'on le mit en vente. La perte de l'armée impériale ne fut, d'après le rapport du général en chef, que de 80 tués et 350 blessés, parmi lesquels plusieurs officiers.

Le général Foy, dépouillé et menacé à chaque instant de perdre la vie, avec une vingtaine de soldats prisonniers et une centaine de familles françaises et portugaises, suspectées d'être favorables aux Français, furent retirés de cachots infects, où on les avait entassés. Dans les derniers jours, la populace commit les actions les plus atroces. Elle traîna par les pieds, dans les rues, Louis d'Oliveira, général estimé ; massacra plusieurs personnes ; creva les yeux, arracha la langue à des prisonniers français, et assassina des prêtres qui voulurent arrêter tous ces crimes. Elle commit ces horreurs sous les yeux de l'évêque, qui s'était emparé de toute l'autorité et avait fait de tous les ecclésiastiques des militaires qui servaient aux batteries, ou marchaient à la tête des paysans ou des milices.

Les atrocités commises par les Portugais étaient bien propres à exciter la fureur des soldats français. Il n'est donc pas surprenant que la ville d'Oporto ait été, dans les premiers moments, en proie à toutes les horreurs dont il est difficile de garantir une ville prise d'assaut. Cependant, le maréchal Soult parvint à rétablir l'ordre, et aux excès qui furent commis, on peut opposer beaucoup d'actions généreuses. On

vit des militaires français porter secours aux Portugais qui se noyaient dans le Duero, ramener des familles, protéger leurs propriétés et leur vie, s'empresser d'éteindre l'incendie et partager leurs subsistances avec des malheureux qui avaient tout perdu.

Aussitôt que le pont fut rétabli, le général Franceski, avec sa cavalerie légère et quelques compagnies de voltigeurs, marcha dans la direction de Coïmbre ; en approchant de la Vouga, il trouva les villages déserts, et les habitants, en armes, réunis dans les bois et sur les montagnes. Un corps nombreux de paysans et de miliciens commandés par des officiers anglais, gardait tous les passages de la Vouga. Harcelé continuellement par l'ennemi, il livra plusieurs combats, dans lesquels l'avantage lui resta toujours, ce qui n'empêcha pas que ses communications avec Oporto ne fussent interceptées souvent, malgré la précaution prise de placer le 31e régiment en échelons, pour les garder.

Le général Caulaincourt, avec sa brigade de dragons et le 17e régiment d'infanterie légère, se porta sur Penafiel, pour éclairer les bords de la Tamega, mais le général Silveira étant arrivé à Amarante, et ayant fait prendre les armes aux paysans de cette contrée, le duc de Dalmatie envoya à Penafiel la brigade du général Foy avec du canon, et donna au général Loison le commandement de toutes les troupes réunies sur ce point. Cependant, ce général, après avoir poussé quelques reconnaissances sur la Tamega, et soutenu un combat contre Silveira, qui s'était approché de Penafiel, jugea à propos de se retirer le 12 avril sur la position de Baltar, en arrière de la Sousa. Ce fut à cette époque qu'on apprit que le général Silveira avait enlevé la faible garnison et les malades laissés à Chavès.

Pendant que ces opérations avaient lieu, le général Heudelet, avec sa division et celle du général Lorge, retournait vers le Minho, pour dégager le dépôt donné à Tuy. Partout, il trouva les paysans en armes. A Ponte de Lima, quelques bataillons de milice qui voulurent défendre la ville et le pont, furent dispersés et perdirent leur artillerie. Le 10 avril, il ar-

riva devant Valenca dernière ville du Portugal, sur la rive gauche du Minho, en face de Tuy, située sur l'autre rive. Si la place de Valenca eût été en état de défense, on ne conçoit pas trop comment le général Heudelet aurait pu remplir la mission dont il était chargé. Heureusement la garnison et les paysans des environs étaient allés se réunir sur la rive droite, aux Espagnols qui attaquaient Tuy, et le commandant de Valenca, n'ayant ni troupes, ni approvisionnements, ouvrit ses portes. Le général Heudelet fit aussitôt arborer le drapeau tricolore qui annonça au général Lamartinière qu'il touchait au moment d'être secouru.

Ce général, abandonné à lui-même pendant quarante jours, avait rassemblé quelques approvisionnements et mis la place en état de défense. Cependant, plus de 4,500 hommes se trouvèrent réunis dans le dépôt par l'arrivée successive de plusieurs détachements, et d'un bataillon de marche, restés en arrière. N'ayant pas les moyens de nourrir une si grande quantité de monde, il envoya le chef de bataillon Châlot à Vigo, avec 1,300 hommes, lui prescrivant de s'approvisionner et de faire des dispositions de défense. Ce commandant ne tarda pas à être bloqué du côte de terre, par diverses bandes de paysans espagnols, réunis sous le commandement de Morillo, et du côté de la mer par deux frégates anglaises. Après avoir consommé ses provisions, il se rendit prisonnier de guerre, le 28 mars. La garnison fut embarquée sur les bâtiments anglais, les ennemis s'emparèrent de la caisse du payeur principal, renfermant environ 250,000 francs. On a reproché au commandant Châlot de n'avoir pas cherché à revenir sur Tuy, en se faisant jour à travers l'ennemi.

Le général Lamartinière, bloqué également par des bandes espagnoles et portugaises, repoussa toutes leurs attaques, et, le 8 avril, deux jours avant l'arrivée du général Heudelet, il fit une vigoureuse sortie, dans laquelle il tua beaucoup de monde à l'ennemi, et lui prit 7 pièces de canon. Toutefois, il se trouvait dans une fâcheuse situation, lorsque le secours arriva. De 3,400 hommes dont le dépôt se composait à peine y en avait-il 1,500 en état de faire le service, les hôpitaux man-

quaient de médicaments, la fièvre, dite d'hôpital, y régnait, et enlevait tous les jours plusieurs soldats, on n'avait plus de vin et les deux tiers des chevaux du parc étaient mangés.

Aussitôt que les communications entre Tuy et Valenca furent établies, le dépôt général passa sur la rive gauche du Minho et le général Heudelet le ramena à Oporto.

Immédiatement après la retraite du général Loison sur Baltar, le duc de Dalmatie dirigea sur ce point la division La Houssaye et la brigade d'infanterie du général Arnaud, avec 10 pièces de canon, et donna le commandement supérieur de ces diverses divisions au général Delaborde. Ce général entra le 15 dans Pénafiel, évacué la veille par Silveira ; il employa les jours suivants à faire des reconnaissances, et, le 18, il marcha aux ennemis, les culbuta et les poursuivit jusque dans Amarante, dont il ne put les chasser entièrement que le lendemain.

Le pont, par lequel on communique de la ville au faubourg de la rive gauche de la Tamega, était couvert par un fort ouvrage barré par divers obstacles et surtout par une barricade en terre, palissadée, derrière laquelle on avait pratiqué une mine qui devait faire explosion au moment du passage. L'approche en était défendue par 10 pièces de canon, et 8,000 hommes, qui faisaient un feu continuel des retranchements et des maisons crénelées de la rive gauche. Le général Delaborde, jugeant trop dangereux d'essayer de franchir de vive force tous ces obstacles, fit attaquer, à la sape volante, la tête du pont, dont on s'empara, le 20 ; malgré ce léger avantage, on ne se crut pas en état de tenter le passage du pont, et on conçut le projet d'en construire un sur chevalets, à 300 cents toises au-dessous d'Amarante ; mais il fut reconnu qu'un établissement de ce genre n'était praticable ni sur ce point, ni sur tout autre.

Dans ces entrefaites, le capitaine du génie Bouchard, envoyé par le colonel Garbé, commandant en chef le génie, arriva à Amarante. Après avoir fait la reconnaissance des ouvrages de l'ennemi, il pensa que le passage du pont était praticable. Le plan conçu par cet officier ayant été commu-

niqué au général Delaborde, et par celui-ci aux autres généraux, rencontra beaucoup d'opposition et fut envoyé au maréchal Soult pour être soumis à son approbation. Ce maréchal envoya le colonel Hulot, son premier aide de camp, pour examiner le projet sur les lieux et donna l'ordre de l'exécuter, s'il le jugeait praticable. L'aide de camp ayant partagé l'opinion du capitaine du génie, tout fut disposé pour l'exécution. 4 barils de poudre, enveloppés dans des capotes grises, furent successivement amenés au pied de la barricade par des sapeurs qui, couchés ventre à terre, les faisaient rouler devant eux en les poussant avec leur tête. L'ennemi, dont on attirait l'attention sur d'autres points par le feu des tirailleurs, ne s'aperçut point de cette opération ; en même temps, les troupes, précédées d'un bataillon de grenadiers, commandé par le colonel Saint-Clair, étaient disposées pour se précipiter sur le pont et le franchir aussitôt que la barricade serait renversée.

Vers les quatre heures du matin, le feu fut mis au saucisson qui devait le communiquer aux barils de poudre ; l'explosion se fit avec fracas, le retranchement fut renversé et, fort heureusement, la corde au moyen de laquelle l'ennemi devait mettre le feu à la mine fut coupée. Aussitôt, les grenadiers traversent le pont au pas de course et mettent en fuite les Portugais qui, à peine, ont le temps de tirer cinq à six coups de canon mal dirigés. Toute l'artillerie et 5 drapeaux restèrent au pouvoir des Français. Le général Loison poursuivit l'ennemi jusque sur les hauteurs de Villa-Réal et de Mesanfrio, tandis que le général Foy descendait la Tamega par la rive gauche, pour couper la retraite à un corps de 3 à 4,000 hommes qui était à Canaverès ; mais l'ennemi prit la fuite, après avoir jeté son canon et ses munitions dans la rivière.

La division du général Heudelet, qui avait reçu l'ordre de se rendre à Amarante, étant arrivée, le maréchal Soult rappela à Oporto la division Delaborde et porta la division Mermet en seconde ligne de celle du général Franceski. Il donna le commandement des troupes réunies sur la Tamega

au général Loison et lui ordonna de détruire le corps de Silveira, de charger les ennemis de la rive droite du Duero, jusqu'au-dessus de Povoa de Ragoa, et d'envoyer, s'il y avait possibilité, des reconnaissances jusqu'à Braganza, pour savoir si aucun corps français ne s'était présenté sur cette partie de la frontière ; et, enfin, de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour porter à la soumission la province de Tras-los-Montes.

Le général partit d'Amarante le 8 mai pour son expédition, et fut, le même jour, à Mezanfrio. Le lendemain, il marcha sur Povoa-da-Ragoa, où il trouva l'ennemi occupant en force une tête de pont garnie d'artillerie. Il remarqua sur la rive gauche du Duero beaucoup de mouvements de troupes et de très fréquents passages sur la rive droite. Le 10, il attaqua Povoa-da-Ragoa sans succès. Les Portugais recevant continuellement de nouveaux renforts et faisant même des dispositions d'attaque, le général Loison se replia sur Amarante, où il arriva le 11. Dans sa retraite, il eut à combattre les paysans descendus des montagnes pour lui barrer le passage. L'ennemi le suivit de près et ne tarda pas à se présenter devant Amarante avec des forces très supérieures.

Pendant que des corps nombreux se portaient sur sa gauche et paraissaient manœuvrer pour lui couper la retraite, le maréchal Soult apprenait l'arrivée du général Wellesley à Coïmbre et celle de ses avant-postes sur la Vouga, où se trouvait le général Franceski. On lui rendait compte en même temps qu'on apercevait quantité de bâtiments et d'embarcations dans le port d'Aveiro et à l'embouchure de l'Ovar. Dès lors, il prit la résolution d'évacuer Oporto, de réunir son armée sur la rive gauche de la Tamega, pour se couvrir de cette rivière et de celle du Duero, se porter dans la province de Tras-los-Montes, occuper Braganza, se mettre en communication avec l'Espagne et attendre que les événements le missent en état de reprendre l'offensive. Le général Lorge, resté à Braga avec une brigade de dragons, reçut l'ordre de se rendre à Amarante et de se faire suivre par le bataillon qui était à Vianna ; et le général Dulauloi de diriger

sur le même point la plus forte partie de l'artillerie et de faire noyer les poudres que l'on ne pourrait emporter.

Aux soins qu'exigeait la position fâcheuse du maréchal se joignirent les inquiétudes que fit naître la déclaration d'un officier général.

Dans la nuit du 8 au 9 mai, ce général informa le maréchal que l'adjudant-major Dargentou, du 18e régiment de dragons, qui avait été son aide de camp, venait de lui faire part d'un complot qui se tramait de concert avec les généraux ennemis et dont le but était, en apparence, de détrôner Napoléon et de pacifier l'Europe. Le sieur Dargentou ajoutait :

« Qu'il était allé à Lisbonne et à Coïmbre, où il avait parlé aux généraux Wellesley et Beresford ; qu'il avait compté les régiments anglais ; que la colonne qui attaquerait, sous deux jours, sur la Vouga, était de 30,000 Anglais au moins, dont 3,000 chevaux (*sic*) ; qu'on voulait forcer l'armée française du Portugal à déclarer que la guerre contre l'Espagne et le Portugal était injuste, et à s'unir avec l'armée anglaise, pour marcher de concert vers la France, en forçant les autres corps d'armée de faire les mêmes déclarations ; d'aller aux Pyrénées, au débouché desquelles on trouverait une autre armée de 60,000 Anglais ; qu'aussitôt que l'on se serait déclaré, un vaisseau anglais irait chercher le général Moreau pour le mettre à la tête des armées et du gouvernement, en même temps qu'on enverrait des officiers aux armées d'Italie et d'Allemagne, pour les inviter à prendre le même parti ; les Anglais s'offrant à faire tous les frais et ayant déjà ouvert un crédit de 600,000 francs à Porto. Si le maréchal résistait aux offres brillantes qu'on lui ferait et faisait l'entêté, on s'assurerait de sa personne et le commandement serait donné à un autre.

» Il ajouta que le maréchal se faisait illusion sur le mécontentement de toute l'armée française et sur ce qui se passait en Espagne, en Italie, en Allemagne et en France. »

Le sieur Dargentou fut conduit en prison et des ordres furent donnés pour instruire son procès.

On trouva dans ses papiers trois passeports anglais signés par l'amiral Berckley et datés de Lisbonne, le 27 avril. Il y en avait un au nom de Dargentou et les deux autres sous des noms supposés ; par suite de la découverte de cette trame, MM. Lafite, l'un colonel et l'autre capitaine au 18e régiment de dragons, et le colonel Donnadieu furent arrêtés par ordre du ministre de la guerre à leur retour en Espagne et conduits à Paris ; toutefois, le sieur Dargentou s'évada pendant la retraite et cette affaire n'eut pas d'autre suite. Le voile qui la couvre n'est pas encore levé (1).

Le maréchal, ayant communiqué aux généraux qui se trouvaient à Oporto, les déclarations du sieur Dargentou, en reçut l'assurance que les troupes étaient animées du meilleur esprit, ce qui, sans doute, fut pour lui un motif de tranquillité ; mais il existait parmi les généraux d'autres causes de mécontentement.

Le duc de Dalmatie, maître d'Oporto, chercha à rétablir l'ordre et à faire observer une exacte discipline par ses troupes. Quoiqu'il ne fût pas toujours aussi bien secondé qu'il l'aurait désiré, il se concilia l'estime des Portugais. Ayant remarqué que la classe aisée et commerçante gémissait de l'anarchie qui désolait le royaume et des vexations qui en étaient la suite, il profita de cette disposition des esprits, pour essayer de suppléer à l'insuffisance des moyens de conquête par des mesures politiques. Il promit aux mécontents la protection de l'Empereur, leur rappela l'article du traité de Fontainebleau qui stipulait que la ville d'Oporto et la province entre Minho et Duero formeraient une souveraineté indépendante, sous la dénomination de royaume de la Lusitanie septentrionale, et les engaga à solliciter la mise à exécution de cette disposition. Effectivement, quelques villes formèrent cette demande, par des adresses présentées au maréchal. Elles prièrent, en même temps, l'Empereur de

(1) Dargentou, réfugié en Angleterre, débarqua plus tard sur les côtes de Bretagne, fut arrêté et fusillé. On ignore s'il fit, devant la commission militaire qui le condamna, des déclarations relatives à sa conduite en Portugal. (Note du manuscrit.)

conférer la souveraineté du nouveau royaume à un prince de sa famille, ou au duc de Dalmatie. Des généraux crurent voir dans la conduite du maréchal un acte de trahison et s'en expliquèrent assez hautement pour jeter la défiance dans les esprits, et comme les Français rient de tout, ils désignaient entre eux le maréchal sous le nom de *Nicolas I^er^*. On sent combien la désignation des chefs était fâcheuse, lorsque les circonstances graves où l'on se trouvait auraient exigé la plus grande harmonie parmi eux.

Nous n'avons ni la volonté, ni les moyens de scruter les intentions du duc de Dalmatie, nous sommes disposés à les croire dépouillées de tout motif d'intérêt particulier, quoiqu'il fût possible d'appuyer l'opinion contraire par des raisonnements plus ou moins spécieux, mais nous pensons qu'il se trompa, lorsqu'il espéra se soutenir en Portugal par ce moyen, et si, comme cela paraît probable, cette espérance, mal fondée, a contribué à le retenir à Oporto plus longtemps qu'il n'aurait dû y rester, c'est à cette erreur qu'il faut attribuer les malheurs qu'il aurait évités, en commençant sa retraite huit ou dix jours plus tôt. Au reste, nous savons qu'il communiqua à Madrid, au roi Joseph, une lettre de l'Empereur, dans laquelle ce prince lui disait qu'il s'était rendu coupable du crime de lèse-majesté, mais qu'il lui pardonnait.

CHAPITRE X

Retraite du duc de Dalmatie. — Réflexions sur cette retraite. — Expédition du duc de Dalmatie contre La Romana. — Évacuation de la Galice. — Le général Franceski est pris par le Capucino. — Mauvais traitements qu'il essuie. — Tentatives des habitants de Carthagène pour le faire évader. — Sa mort. — Retour du duc de Bellune sur la rive gauche du Tage. — Retraite du général Sébastiani sur Madridéjos. — L'armée de Cuesta est poursuivie par le 4e corps jusqu'à la sierra Morena. — Reproches adressés au maréchal Jourdan sur les opérations militaires. — Réponse de ce maréchal. — Les 2e, 5e, 6e corps passent sous le commandement du duc de Dalmatie. — Propositions et demandes de ce maréchal. — Réponse du maréchal Jourdan au duc de Dalmatie.

Sir John Craddock, commandant les troupes anglaises en Portugal, depuis le départ de sir John Moore, avait successivement reçu des renforts d'Angleterre. Néanmoins, se voyant menacé par le duc de Bellune, arrivé sur la Guadiana, il n'osa pas se porter à la rencontre du duc de Dalmatie qui s'avançait sur Oporto, laissa aux troupes nationales et aux habitants le soin de retarder la marche de ce maréchal, et plaça les troupes de sa nation à Leiria et Abrantès, et un corps portugais à Thomar, pour couvrir Lisbonne, en attendant les secours plus considérables qui lui étaient annoncés. En même temps, le général Wilson se tenait vers Almeida, avec une légion formée par ses soins, observait cette partie de la frontière et les mouvements de la division Lapisse.

Sir Wellesley débarqua à Lisbonne le 22 avril, avec 10 à 12,000 hommes, ce qui porta l'armée anglaise à 30,000

combattants; il réunit au commandement en chef des troupes britanniques, celui de l'armée nationale, qui passa sous les ordres du général Beresford, et qui reçut une nouvelle organisation. Sir Wellesley, ayant achevé ses dispositions, laissa à Abrantès le général Mackensie, avec une division anglaise, et un corps portugais, pour observer le maréchal Victor, et tâcher de détruire le pont d'Alcantara, ce qui fut exécuté, ainsi que nous l'avons vu. Il se dirigea ensuite sur Coïmbre, pour attaquer le maréchal Soult.

Le général Beresford et le général Wilson eurent ordre de se porter sur Lamego, de se réunir au général Silveira, de passer le Duero et de s'emparer d'Amarante, afin de couper la retraite des Français sur Chavès. La jonction de ces divers corps, dont le général Beresford prit le commandement, s'opéra le 10 mai, jour où, comme nous l'avons vu, le général Loison fut repoussé de devant Povoa-da-Ragoa et poursuivi jusqu'à Amarante. Dès la veille, l'armée anglaise était arrivée sur la Vouga; une de ses colonnes avait suivi la grande route de Coïmbre à Oporto, et une autre, celle plus à gauche, qui conduit à Aveiro.

Sir Wellesley forma le projet d'envelopper la division de cavalerie du général Franceski, qui était à Albergaria-Nova, avec le 31e d'infanterie légère, sous les ordres du général Thomière. Il ordonna, à cet effet, au général Hill, commandant la colonne de gauche, de s'embarquer pendant la nuit à Aveiro, et d'aller débarquer à Ovar, sur les derrières de la division française, tandis qu'elle serait attaquée en tête par la colonne de droite. Effectivement, le 10, au matin, les ennemis se présentèrent sur le front et la droite du général Franceski, et il y eut entre les deux partis un engagement très vif. Le maréchal Soult assure, dans son rapport, que le général Franceski fit charger, sous le feu de huit pièces qui tiraient à mitraille, la première ligne de cavalerie anglaise, la mit en déroute, lui tua du monde et lui fit des prisonniers. Sir Wellesley dit, au contraire, dans le sien, que la supériorité de la cavalerie anglaise ne fut pas équivoque pendant toute la journée, qu'elle fit quelques prisonniers et prit de l'artillerie

Quand on admettrait l'exactitude du rapport de ce dernier, relativement au résultat du combat, on pourrait contester la supériorité de la cavalerie anglaise. La division Franceski avait 1,000 sabres ; à moins que le général ennemi n'ait conçu un projet insensé, il n'a pu espérer de l'envelopper avec moins de 2,000 à 3,000 chevaux. Si notre conjecture est fondée, la supériorité qu'il attribue à sa cavalerie serait une supériorité de nombre qui n'a rien d'héroïque, et non pas une supériorité de valeur, ainsi que l'indiquent les termes, un peu fiers, de son rapport. Quoi qu'il en soit, cette action est très honorable pour le général Franceski, qui se tira habilement d'une situation qui, pour bien d'autres, eût été périlleuse. Il vint prendre position à Oliveira de Almazil. Dans la nuit, il se retira à Grijo, où il se réunit à la division Mermet.

Le 11, les ennemis se présentèrent en forces très supérieures devant les deux divisions françaises, et il y eut un nouveau combat dont les deux partis se sont attribué l'avantage, mais qui, au reste, n'eut pas de résultat remarquable. Les Français se replièrent sur le faubourg de Villanova et passèrent le Duero pendant la nuit. Le pont fut détruit immédiatement après.

Dès que les généraux Franceski et Mermet furent arrivés à Oporto, le duc de Dalmatie se disposa à exécuter le projet de retraite sur Tras-los-Montes par Amarante, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Il espérait rencontrer d'autant moins de difficultés que, n'ayant pas reçu de nouvelles du général Loison depuis le 7, il le croyait encore sur le Duero. Étant donc sans inquiétude de ce côté, et ayant donné l'ordre d'amener tous les bateaux de la rive gauche sur la rive droite, il crut pouvoir rester à Oporto, sans danger, pendant la journée du 12, pour achever l'évacuation des objets d'artillerie et des malades et donner le temps de rallier tous les détachements.

Voici l'emplacement de toutes les troupes, le 12 au matin, et les dispositions ordonnées pour la journée.

Le général Loison commandait la division Heudelet, une brigade de la division Merle et une brigade de dragons de la

division La Houssaye, formant un total de 6,000 hommes. Ce général, que le maréchal Soult supposait être à Mezanfrio et Pavoa da Ragoa, se trouvait à Amarante, pressé vivement par le maréchal Beresford, et se disposait à se retirer sur Guimaraëns.

Le général Lorge, avec une brigade de dragons et un bataillon, se portait de Braga sur Amarante.

Le général Caulaincourt, à Penafiel et environs, avec sa brigade de dragons et le 86e régiment, recevait l'ordre de laisser un régiment de dragons pour garder le pont de la Souza et de se rendre Amarante.

Le général Mermet campait au dehors du faubourg d'Oporto, sur la route d'Amarante ; il lui était recommandé de faire observer le cours du Duero ; par de fréquents partis, il devait, dans la journée, porter une de ses brigades à Valongo et l'autre à Baltar.

Le général Franceski, destiné à faire l'arrière-garde, se tenait en dehors d'Oporto, faisant observer la côte.

Enfin, une brigade de la division Merle et une brigade de la division Delaborde occupaient Oporto. Le général Quesnel, gouverneur de la ville, était chargé de placer des postes, pour observer le Duero et garder les bateaux réunis sur la rive droite. Les troupes de la garnison se tenaient prêtes à prendre les armes au premier signal.

Sir Wellesley ayant à craindre, s'il ne se hâtait pas de passer le Duero que, par une marche rapide, le maréchal Soult ne portât toutes ses forces contre le général Beresford et ne lui fît essuyer un échec, conçut un projet, que le succès a justifié, mais que les Français, avec un peu plus de vigilance, auraient fait échouer. Dès le 11 au soir, il envoya le général Murray à Avintas, quatre milles au-dessus d'Oporto, avec un bataillon, un escadron et deux pièces de canon, pour rassembler des bateaux et les faire descendre jusqu'au bac situé au dessus du couvent de la Serra, près de Villanova. Il lui était, en même temps, prescrit de passer le Duero à Avintas, si cela était possible. Un certain nombre de bateaux étant, en effet, arrivés pendant la nuit, au point in-

diqué, un bataillon des Buffs s'embarqua sous le commandement du général Paget, et prit poste dans un enclos, dit le Prado, dans le parc de la maison de l'évêque. Le rassemblement des bateaux et le débarquement des premières troupes n'ayant pas été aperçu, le bataillon des Buffs fut bientôt suivi par les 48e et 66e régiments, un bataillon portugais, et successivement par d'autres troupes.

Cependant, vers les six heures du matin, le bruit du débarquement des Anglais s'étant répandu, le général Quesnel reçut l'ordre de vérifier par lui-même ce qui se passait sur le Duero. On assure qu'il rendit compte qu'aucun passage n'avait eu lieu, qu'on ne voyait même pas d'ennemis sur l'autre rive et que le maréchal, rassuré par ce rapport, s'occupa d'objets administratifs. On assure également qu'un général, à qui on rendit compte que des ennemis avaient été aperçus sur la rive droite, ajouta si peu de foi à ce rapport, qu'il ne se donna pas la peine d'envoyer des reconnaissances pour s'assurer de la vérité.

Mais vers les dix heures, le général Foy étant monté sur une hauteur, en face du couvent de la Serra, voit en mouvement les bateaux remplis de militaires. Il accourt à la caserne, fait prendre les armes au 17e régiment, et se porte à la rencontre de l'ennemi, à la tête du faubourg, entre la route de Vallengo et le Duero. On bat la générale, les troupes prennent les armes, et marchent sur le point où on annonce la présence des Anglais. Par ce mouvement, sur la gauche, le quai se trouve dégarni ; le général anglais Sherbrock s'en aperçoit, il s'embarque à Villanova, à la tête de la brigade des gardes et du 29e régiment, et entre dans Oporto. En même temps, le général Murray qui a passé à Avintas attaque la gauche des Français ; ceux-ci parviennent cependant à empêcher l'ennemi de s'emparer de la route d'Amarante, et battent en retraite dans cette direction. Le combat cesse à peu de distance d'Oporto ; le général Franceski, qui fait l'arrière-garde, s'arrête à Vallongo ; les autres divisions sont échelonnées jusqu'au pont de la Souza ; le quartier général est établi à Baltar.

Pendant le combat, les troupes des deux partis se mêlèrent plusieurs fois ; le général Foy, blessé, fut pris et délivré, il en fut de même du général Delaborde. La perte des Français ne fut que de 300 hommes, d'après le rapport du maréchal Soult. Le général anglais la porte à 700 tués ou blessés. Ils perdirent 7 pièces de canon et 8 caissons, dont les chevaux avaient été tués. Ils laissèrent dans les hôpitaux 1,100 malades hors d'état d'être transportés. Nous ignorons quelle fut la perte des ennemis, nous savons seulement que le général Paget fut blessé.

La surprise de l'armée française à Oporto, en plein jour, est un événement si extraordinaire que, si on cherchait à le rattacher à la découverte du complot dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, on pourrait en tirer des conséquences fâcheuses pour certaines personnes ; mais le temps seul pourra dévoiler ce mystère. Nous nous bornerons à dire que la négligence des officiers chargés de faire observer le Duero est impardonnable.

On a beaucoup vanté l'opération de sir Wellesley, on a dit qu'elle était belle, hardie, savante. Nous disons qu'elle a été heureuse, et qu'elle n'eût été que téméraire si les Français avaient été plus vigilants ; car s'ils se fussent aperçus du rassemblement des bateaux, il leur eût été facile de les foudroyer avec leur artillerie pendant le passage et de rejeter dans le Duero tout ce qui aurait eu l'audace de débarquer en leur présence.

Le maréchal Soult reçut enfin, à Baltar, des nouvelles du général Loison. Il apprit sa retraite sur Amarante, et que n'étant pas en état de tenir tête au général Beresford, il se retirerait, pendant la nuit, sur Guimaraëns. Dans cette situation le maréchal ne pouvait plus songer à se porter sur Amarante, il eût été prévenu par toute l'armée portugaise retranchée derrière la Tamega, barrière difficile à franchir, ce qui eût donné aux Anglais le temps de venir l'attaquer en queue, et l'aurait mis dans une position désespérée. Il n'était plus temps de chercher à regagner la route de Braga ; il ne lui restait d'autre parti à prendre que de marcher sur Guimaraëns,

mais comme le chemin qu'il devait suivre était impraticable pour les voitures, il se trouvait dans la dure nécessité de faire le sacrifice de son artillerie. Elle fut, en effet, détruite le lendemain matin, ainsi que tous les équipages. N'ayant pas le temps de distribuer régulièrement les fonds de la caisse du payeur, ou les livra au pillage des troupes ; mais, comme dans ce moment chacun songeait plus à sa sûreté personnelle qu'à l'argent, il n'en fut enlevé qu'une très petite partie : le caisson qui contenait le reste, placé près de ceux de l'artillerie, sauta en même temps qu'eux. Les troupes, allégées de tout ce qui pouvait retarder leur marche, arrivèrent le 13 à Guimaraëns, où le maréchal trouva le général Loison, ainsi que le général Lorge, qui venait de Braga, de sorte que toute l'armée fut réunie. Le général Lorge avait été obligé de laisser 120 malades à Vianna et 300 à Braga.

Le maréchal, profitant de l'avantage de pouvoir faire suivre à son armée les chemins les plus difficiles au lieu de prendre la route de Braga, traversa les montagnes et vint aboutir, le 14, à la route de Braga à Chavès, près de Povoa-di-Lanhosa. Il suivit le lendemain cette route jusqu'à Salamonde, où il apprit que le pont de Ruivaens était coupé et gardé par 1,200 hommes et du canon. Prévoyant que s'il continuait à se diriger sur Chavès, il ne tarderait pas à rencontrer toute l'armée de Beresford, qui marchait dans cette direction, et qu'il serait bientôt atteint par le général Wellesley, qui arrivait ce jour même à Braga, il se décida à se porter sur Montalègre.

A peine avait-il pris cette détermination, qu'il fut informé que, depuis le matin, un rassemblement de paysans travaillait à détruire le pont de Puente-Novo, par où il devait passer pour se rendre à Montalègre. Il n'y avait pas un instant à perdre, pour s'emparer de ce passage. Cette opération fut confiée au major Dulong, du 31e d'infanterie légère. Il reçut l'ordre de partir à minuit, avec 100 braves à son choix, de se porter à Puente-Novo, de s'en emparer et d'enlever le poste qui le gardait. L'entreprise réussit complètement. Dulong arriva au pont sans voir d'ennemis. Le temps était affreux et

les Portugais se croyaient tellement à l'abri de toute surprise qu'ils s'étaient réfugiés dans une baraque, à peu de distance du pont, sans y placer une sentinelle. Le vaillant major aperçoit deux poutres qu'on a laissées sur les deux arches; il passe dessus, suivi de ses braves; le poste ennemi est découvert et égorgé. On travaille de suite au rétablissement du pont, et le 16, à huit heures du matin, il est praticable; les troupes commencent à défiler, mais, bientôt, elles rencontrent un autre obstacle.

La tête de la colonne, arrivée au pont de Misarella, près de Villa-de-Ponte, le trouva couvert d'abatis et aperçut qu'on travaillait à le détruire. Des paysans, retranchés sur les hauteurs, faisaient un feu continuel sur les troupes, obligées de défiler au fond de la vallée par un chemin où, à peine, deux hommes pouvaient passer de front. Cependant, le pont fut emporté et les Portugais mis en fuite; mais comme, en même temps, l'arrière-garde fut attaquée par l'avant-garde de l'armée anglaise, il y eut quelque désordre qui occasionna la perte du peu d'équipages qu'on avait sauvés sur des mulets de bât.

L'armée continua sa marche sur Montalègre, qu'elle traversa, le lendemain, sans obstacle; le 18, elle sortit du Portugal et arriva le lendemain à Orense, par Alariz. Les habitants d'Orense ne s'étant pas enfuis, les Français trouvèrent dans cette ville des ressources dont ils avaient grand besoin.

Sir Wellesley entra à Montalègre le 18 et fit ses dispositions pour retourner vers le Tage : le général Beresford, entré le même jour à Chavès, envoya, le 20, une reconnaissance sur Orense, et s'assura ainsi que l'armée française lui avait échappé.

Cette retraite fut très pénible; la pluie continuelle et la longueur des marches par des sentiers affreux, à travers des rochers et de hautes montagnes, harassèrent l'infanterie et détruisirent la chaussure. Les malheureux qui restaient en arrière étaient assassinés par les paysans. Tous les villages étant abandonnés, les troupes ne vivaient que de maïs grillé.

La cavalerie ne trouvait ni pâturages, ni fourrages sur des sommités arides qui n'avaient été fréquentées que par des chèvres sauvages. Tant de fatigues et de privations occasionnèrent sans doute des pertes, mais on est disposé à s'en consoler, lorsqu'on pense que si Beresford, au lieu de courir d'Amarante à Chavès, se fût porté rapidement par Basta, entre Salamonde et Ruivaens, à l'embranchement des chemins de Chaves et de Montalègre, il aurait pu y arriver aussitôt que le duc de Dalmatie, lui disputer le passage, et donner ainsi le temps au général Wellesley d'arriver de Braga. L'armée française, sans artillerie et n'ayant de cartouches que celles que portaient les soldats, avariées en grande partie par la pluie, serait sortie difficilement de cette position.

Le duc de Dalmatie n'ayant pas à beaucoup près des forces suffisantes pour faire la conquête du Portugal, on ne saurait, sans injustice, le blâmer d'avoir échoué, mais il y a, ce nous semble, un peu de flatterie, lorsqu'on place sa retraite à côté *des plus célèbres*, et quand on lui fait un mérite de ne pas avoir conclu une convention semblable à celle de Cintra. Il ne fallait pas être être aussi grand capitaine que le maréchal, pour concevoir l'espoir d'éviter cette honte en détruisant l'artillerie et les équipages, et en se dirigeant sur l'Espagne, par la ligne la plus droite et par des sentiers à peine praticables pour les chevaux.

Les motifs qu'on a allégués pour justifier son trop long séjour à Oporto, ne paraissent pas satisfaisants. Il est évident que l'Empereur, en ordonnant au Maréchal de se porter rapidement sur Lisbonne et d'envoyer la moitié de son armée en Estramadure, pour attaquer Badajoz, et pour aider le maréchal Victor à faire la conquête de l'Andalousie, supposait qu'il n'y aurait point d'Anglais en Portugal, que l'armée nationale serait promptement détruite ou dispersée, et que la nation, paisible spectatrice des événements, se soumettrait au vainqueur. Le Maréchal, trouvant le Portugal dans une situation toute contraire, n'était tenu de se conformer aux instructions de Napoléon qu'autant qu'il le jugerait nécessaire

à sa réputation et à l'honneur de l'armée. Or, il avait assez fait pour l'une et pour l'autre dans sa marche sur Oporto ; jusque-là, tout avait été glorieux pour le général, et pour ses troupes. On ne peut donc qu'applaudir au projet qu'il forma de se retirer dans la province de Tras-los-Montes, lorsqu'il eut acquis la conviction qu'il ne pouvait se porter plus en avant sans compromettre son armée ; mais on regrette qu'il ne l'ait pas exécuté aussitôt que le passage de la Tamega fut ouvert à ses troupes, par Amarante. On a dit que le maréchal n'avait que des données très incertaines sur la marche du général Wellesley, et *qu'il ne put se résoudre à quitter Oporto avant d'y être forcé par une démonstration sérieuse qui le convainquît qu'il fallait absolument renoncer à la coopération du maréchal Victor*. Quant à la coopération du maréchal Victor, le duc de Dalmatie, qui avait sous les yeux les instructions de l'Empereur, ne pouvait y compter. D'ailleurs il ne pouvait supposer qu'on saurait à Madrid ce qui se passait à Lisbonne, puisque lui-même l'ignorait. Relativement à l'incertitude sur les mouvements de l'ennemi, il paraît que le Maréchal avait prévu qu'il chercherait à lui couper la retraite sur Amarante, et que c'est pour éviter ce danger qu'il donna ordre au général Loison pour occuper la contrée entre la Taméja et le Duero ; mais était-il prudent de confier à un corps de 6,000 hommes la sûreté d'un point aussi important, sur lequel on avait tout lieu de croire que l'ennemi se porterait en force ? Nous ne le pensons pas. Nous pensons au contraire que le duc de Dalmatie aurait dû évacuer Oporto du 1^er^ au 5 mai, et réunir son armée sur la rive gauche de la Tamega, près d'Amarante, où il se serait trouvé en mesure d'effectuer librement sa retraite, lorsqu'il aurait jugé *les démonstrations de l'ennemi assez sérieuses*.

Nous savons qu'on a reproché au général Loison de n'avoir pas informé le Maréchal de sa retraite sur Amarante aussi promptement qu'il aurait pu le faire. C'est une faute grave, sans doute, mais qui n'eut aucune influence sur les événements. Quand même le duc de Dalmatie aurait appris, dans

la nuit du 11, que l'ennemi était en force sur la Tamega, sa retraite sur ce point n'en eût pas été moins impossible et il ne s'en serait pas moins trouvé dans la nécessité de faire le sacrifice de son artillerie et de ses équipages, pour se retirer sur les montagnes ; car nous présumons qu'il n'eut jamais l'intention de suivre la route d'Oporto à Valence, parce qu'il n'avait aucun moyen de passer le Minho, sur lequel il n'y a point de pont dans la partie inférieure de son cours.

Le duc de Dalmatie, arrivé le 19 mai à Orense, y séjourna le 20 et se porta ensuite sur Lugo, où il arriva le 23. On ne fut informé à Madrid de son retour en Galice que le 4 juin. Après avoir rendu compte de son expédition en Portugal, il prévenait le roi qu'il allait se concerter avec le duc d'Elchingen, pour détruire le corps de La Romana ; il demandait, en même temps, qu'on dirigeât sur Zamora un parc d'artillerie, des fonds, des subsistances et des effets d'équipement pour son corps d'armée. Il resta ensuite près d'un mois sans donner de ses nouvelles ; enfin, le 5 juillet, le roi reçut le duplicata d'un long rapport daté de la Puebla-de-Sanabria, le 25 juin, par lequel le maréchal rendait compte de ses courses contre La Romana. Cette opération n'ayant eu que des résultats insignifiants, nous ne nous y arrêterons pas. Il paraît qu'il y eut peu d'accord entre les deux maréchaux. Le duc de Dalmatie arriva à Zamora le 1er juillet, et y réunit son corps d'armée. Le roi apprit, en même temps, que le duc d'Elchingen avait évacué la Galice et s'était retiré sur Lugo. Il est certain qu'on ne pouvait pas continuer à occuper cette province, lorsqu'une armée anglaise et une armée portugaise menaçaient le centre de l'Espagne ; mais, le Maréchal n'étant pas pressé par des forces supérieures d'en sortir inopinément, il semble qu'il aurait dû attendre les ordres du roi.

Nous avons dit que c'est le duplicata du rapport des opérations du maréchal Soult contre La Romana qui parvint au roi. La première expédition de ce rapport avait été remise au général Franceski, gendre du général Mathieu Dumas, qui se rendait à Madrid pour faire connaître la situation du 2^{e} corps,

solliciter les secours dont ce corps avait besoin et donner des détails sur la campagne du Portugal. Il était accompagné de son aide de camp Bernard et du capitaine Anthoine, aide de camp du maréchal Soult. Parti de Zamora le 27 juin, il traversa Toro, où il ne voulut pas prendre d'escorte, et à peu de distance il se trouva cerné par la bande de guérillas du Capucino et obligé de se rendre prisonnier. Ces bandits, qui venaient de pendre à des arbres des sapeurs tombés en leurs mains, menaçaient du même sort le général et ses compagnons d'infortune ; mais le Capucino en décida autrement. Il les fit conduire au duc del Parque, à Ciudad-Rodrigo. Le général espagnol les envoya à Séville, d'où ils furent transférés, par ordre de la Junte, à Grenade, et renfermés séparément et très étroitement, dans le château de l'Alhambra. Quelque temps après, le capitaine Anthoine fut échangé sur la demande du général Suchet, son beau-frère.

Les Français étant arrivés à Séville après la bataille d'Ocaña, les prisonniers furent transférés à Carthagène et remis à la disposition du gouverneur, qui leur fit subir les plus mauvais traitements. Leur situation ayant inspiré de l'intérêt aux habitants de cette ville, ils firent secrètement une collecte entre eux dont le produit était destiné à corrompre les geôliers. On parvint, en effet, à les gagner, mais n'ayant pas trouvé assez forte la somme qu'on leur donna, ils ne laissèrent évader que l'aide de camp. Cet officier, caché à bord d'un bâtiment anglais par les soins des généreux Carthagénois, fut débarqué à Malaga et se rendit auprès du roi à Séville, pour lui faire connaître la position du général Franceski.

Les habitants de Carthagène, encouragés par ce premier succès, firent une nouvelle collecte et parvinrent à réunir la somme qu'exigeaient les gardiens du général Franceski ; mais ce général, renfermé dans un étroit cachot, tomba malade, et expira au moment où il allait être délivré.

Ainsi périt misérablement un des braves de l'armée, qui avait affronté la mort et s'était couvert de gloire dans cent combats. Sa jeune épouse, en apprenant cette terrible nou-

velle, rejeta les consolations que lui prodiguait la tendresse paternelle et survécut peu à son époux adoré.

L'évacuation du Portugal et la présence d'une armée anglaise, qui pouvait se porter sur Almaras, par Placencia, ne permettaient plus au maréchal Victor de rester sur la rive gauche du Tage. Il reçut ordre de repasser sur la rive droite et d'établir ses troupes de manière à pouvoir observer le Tage et le Tietar.

Ce maréchal, après avoir fait détruire les forts de Medellin, de Merida et de Truxillo, opéra sa retraite avec beaucoup d'ordre. Arrivé à Almaras, il fit lever le pont de bateaux, et renvoya son équipage de siège à Madrid. L'impossibilité de faire vivre ce corps d'armée dans une contrée entièrement épuisée mit bientôt le roi dans la nécessité d'autoriser le duc de Bellune à se retirer sur l'Alberche, faisant occuper Talavera par une avant-garde. De cette position, il pouvait se porter au-devant de l'armée espagnole, si, comme on le désirait, elle commettait l'imprudence de passer le Tage. Mais le général Cuesta fit suivre faiblement le 1er corps, se borna à jeter une avant-garde dans Almaras, et étendit ses troupes sur la rive gauche, jusqu'au pont de l'Arzobispo.

Le 1er corps étant sur l'Alberche, le 4e ne pouvait rester au pied de la Sierra-Morena sans courir le danger d'être enveloppé par le général Cuesta, qui pouvait se porter sur ses derrières, en traversant la chaîne de montagnes qui sépare l'Estramadure de la Manche. Le général Sébastiani reçut donc l'ordre de venir prendre position à Madridejos ; ce mouvement rétrograde donna de la confiance au général Venégas ; il suivit avec ses 30,000 hommes les 12,000 hommes du 4e corps, passa la Guadiana, et parut disposé à engager une affaire générale. Le roi, ayant prévu ce qui arrivait, avait ordonné au maréchal Victor de faire passer au 4e corps la division du général Leval, et la division de cavalerie légère, commandée par le général Merlin, depuis le départ du général Lasalle pour l'armée d'Allemagne. L'exécution de cet ordre éprouvant des retards, le roi partit de Madrid le 22 juin, avec sa garde et une brigade de la division Des-

soles, formant un total d'environ 6,000 hommes, et rejoignit le général Sébastiani à Madridejos. Le général espagnol, informé de ce renfort, se mit en retraite ; on le poursuivit jusqu'à la Sierra-Morena, sans pouvoir l'atteindre. Sur ces entrefaites, la division Leval et la division Merlin étant arrivées au 4e corps, le roi fut visiter le premier et rentra dans Madrid avec les troupes qui l'avaient suivi. Le général Sébastiani vint reprendre sa position de Madridejos ; il lui fut recommandé de ne pas permettre à l'ennemi de passer la Guadiana.

C'est pendant cette course dans la Manche que le maréchal Jourdan reçut la lettre du ministre de la guerre que nous allons transcrire :

« Paris, le 12 juin 1809.

» Monsieur le Maréchal, j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Excellence, le 4 de ce mois, en réponse à votre lettre du 26 mai, qui me faisait connaître les ordres donnés par Sa Majesté Catholique aux commandants des 1er, 5e, 6e corps, et je vous ai prévenu que j'en rendais compte à l'Empereur. Dans l'intervalle, Sa Majesté a reçu le rapport envoyé par le duc de Trévise sur le Portugal, et l'Empereur, qui ne connaissait pas les mesures prises postérieurement, me mande, sous la date du 5 juin, qu'il lui paraît évident que le rapport fait au duc de Trévise lui est envoyé par les Anglais, pour ralentir la marche des troupes et pour empêcher qu'on ne porte des secours au duc de Dalmatie (1). A cette occasion, Sa Majesté témoigne encore son mécontentement sur l'état où se trouvent les affaires d'Espagne. J'en ai déjà écrit, d'après ses ordres, à Sa Majesté Catholique, mais, dans sa dernière dépêche, l'Empereur me charge d'écrire dans le même sens à Votre Excellence. Il est étonné et mécontent de l'inactivité où restent ses forces, pendant que l'ennemi fait des efforts pour

(1) Ce rapport, fait au duc de Trévise par un homme qui disait arriver du Portugal, portait que le duc de Dalmatie était entré à Lisbonne, après avoir battu l'armée anglaise. (*Note du manuscrit.*)

écraser le duc de Dalmatie. Sa Majesté Impériale a, cependant, toujours insisté sur la nécessité de rouvrir la communication avec le Nord, à quelque prix que ce soit, et trouve que depuis longtemps le duc de Bellune aurait dû faire des mouvements de ce côté (1). L'Empereur voit avec peine qu'on reste toujours dans l'inaction sur ce point, et qu'on laisse l'ennemi manœuvrer à son aise contre le duc de Dalmatie, parce que si ce dernier essuie des échecs, la perte de l'Espagne pourrait s'en suivre (2).

» Je transmets fidèlement à Votre Excellence les expressions mêmes de l'Empereur, qui vous feront juger de toute l'étendue de sa sollicitude. Sans doute, à l'époque où Sa Majesté s'exprimait de cette manière, Elle ne connaissait pas les dispositions arrêtées par Sa Majesté Catholique et les ordres envoyés aux différents corps d'armée, dont Votre Excellence m'a fait part dans ses lettres des 26 mai et 1er juin; mais je n'en dois pas moins suivre ceux que l'Empereur m'adresse pour vous faire connaître toutes ses idées sur l'état des choses et vous mettre par là d'autant mieux en état de répondre à ses intentions.

» Agréez, monsieur le maréchal, les assurances de ma considération distinguée pour Votre Excellence.

» Le Comte d'Hunebourg. »

(1) Si le duc de Bellune se fût porté vers le Nord, il aurait fallu évacuer Madrid et abandonner le matériel qui s'y trouvait, ce qui aurait, sans doute, aussi mécontenté l'Empereur. Les communications avec le Nord ne pouvaient être rétablies que par le 5e corps, et ce n'est pas la faute du maréchal Jourdan s'il arriva deux mois trop tard à Valladolid. (*Note du manuscrit.*)

(2) Il est bon de remarquer qu'on parle de mouvements qu'on aurait dû faire dans le *Nord*, de l'importance de rouvrir les communications *avec le Nord*, mais que, ni dans cette lettre, ni dans les suivantes, on n'a jamais dit qu'il aurait fallu faire entrer de nouvelles troupes en Portugal. Quant à l'inaction du 1er corps, ce n'était pas la faute du maréchal Jourdan, si les ordres du roi n'étaient pas exécutés. (*Note du manuscrit.*)

P.-S. écrit de la main du ministre :

« La situation de l'Aragon demande toute votre attention. Je désire qu'on renvoie au général Suchet les 116e et 117e régiments, dont il ne peut réellement se passer. M. le maréchal Augereau vient d'être nommé commandant en chef du 7e corps, et doit partir incessamment pour s'y rendre. J'espère que, par son activité, il dégagera les maréchaux Suchet et Sébastiani.

» Tout à vous.

» Comte d'Hunebourg. »

Peu de jours après la réception de cette lettre, le maréchal Jourdan en recevait une seconde, en date du 17 juin, qui contenait les mêmes reproches en des termes encore plus amers. Il y fut d'autant plus sensible que si, véritablement, les affaires avaient été mal conduites, c'est le roi, général en chef de l'armée, qui aurait mérité le blâme et non pas lui, sans autorité sur les commandants des corps d'armée, à qui ils ne rendaient point compte de leurs opérations, et dont les fonctions se bornaient à transmettre les ordres du général en chef. A la vérité, il était probable que le roi le consultait; mais savait-il si ses conseils avaient toujours été suivis ? D'ailleurs, le Maréchal adressait tous les jours au ministre la copie des ordres qu'il donnait au nom du roi, et copie de la correspondance des commandants des corps d'armée. Il avait soin d'expliquer les motifs des déterminations prises par le roi. Pourquoi n'avait-on pas blâmé plutôt ces déterminations et indiqué ce qu'il convenait de faire? Mais les événements prouvaient qu'on s'était trompé en envoyant 22,000 hommes en Portugal, pour en faire la conquête, et qu'on avait tort de ne pas diriger le 5e corps sur Valladolid, lorsque le roi l'avait demandé ; et, au lieu d'en convenir, il était plus simple d'accuser d'incapacité l'état-major général, dont on savait bien que les ordres n'avaient pas toujours été exécutés.

Nous croyons devoir transcrire la réponse du maréchal Jourdan parce qu'elle contient un résumé de toutes les opéra-

tions et indique ce que le roi se proposait de faire, en attendant les nouvelles instructions demandées à son frère.

« Madridejos, 26 juin 1809.

» J'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 12 courant, par ordre de l'Empereur, sur les opérations de l'armée d'Espagne. Votre Excellence sait que mes fonctions se bornent à transmettre aux commandants des corps d'armée les ordres du roi et à rendre compte à Votre Excellence de tous les événements. Je crois avoir rempli ces devoirs avec exactitude. Si j'avais pensé qu'il entrait dans les intentions de Sa Majesté Impériale de me charger de fonctions plus étendues, je l'aurais suppliée de m'en dispenser. D'abord, parce que la direction des affaires en Espagne est au-dessus de mes forces, et ensuite parce que, pour réussir à la guerre, il faut qu'un chef ait sous ses ordres des militaires d'un grade inférieur qui obéissent, et non des camarades qui se croient plus de mérite que lui.

» Cependant, j'avoue que, souvent, le roi a daigné me demander mon avis, et toujours je le lui ai donné, tel que ma conscience me l'a dicté, mais avec la réserve que m'inspire le peu de confiance que j'ai dans mes talents pour des choses de si grande importance.

» Maintenant, je prie Votre Excellence de me permettre de faire la récapitulation des événements et des ordres que le roi a donnés à diverses époques.

» Lorsque l'Empereur quitta son armée d'Espagne, le duc de Dalmatie avait ordre de marcher en Portugal. La division Lapisse, qui était vers Salamanque, devait se porter sur Ciudad-Rodrigo et Abrantès, quand le maréchal partirait d'Oporto pour se rendre à Lisbonne. Le duc de Bellune devait, en même temps, se porter sur Mérida.

» Pendant que le duc de Dalmatie se préparait à exécuter son mouvement, une armée espagnole s'était réunie à Cuença et s'était rapprochée du Tage. Le roi ordonna au duc de Bellune de marcher sur cette armée. Elle fut battue à

Uclès. Le maréchal Victor se porta jusqu'à Manzanarès et les débris de cette armée se refugièrent dans la Sierra Morena.

» Cependant, l'armée, battue à Almaras par le duc de Dantzig, avait été réorganisée sous le commandement du général Cuesta et revenait sur le Tage au moment où le général Lassalle et le général Leval y arrivaient ; et, malgré la présence des généraux français, le général ennemi parvint à détruire entièrement le pont d'Almaras. Déjà, à cette époque, on ne recevait plus de nouvelles du duc de Dalmatie ; mais cela ne paraissait pas surprenant : on s'attendait à ce que ses communications seraient interceptées par les insurgés, mais on ne présumait pas qu'il pût rencontrer des obstacles assez puissants pour arrêter sa marche.

» Le roi jugea donc convenable de faire marcher le duc de Bellune sur Almaras et d'envoyer le 4e corps à Aranjuez et Tolède, pour observer ce qui sortirait de la Sierra-Morena.

» Le duc de Bellune fit ses préparatifs pour passer le Tage ; ils furent longs, parce qu'on avait peu de moyens pour construire des ponts ; cependant, les difficultés furent surmontées. Le duc de Bellune passa le Tage et se porta sur Médellin, où il battit l'armée de Cuesta, tandis que le général Sébastiani battait Venegas à Ciudad-Real.

» On était toujours sans nouvelles du duc de Dalmatie ; on n'avait aucune connaissance du débarquement des Anglais en Portugal ; on espérait donc toujours que ce Maréchal arriverait à Lisbonne après avoir dispersé l'armée portugaise.

» Ce fut à cette époque que le roi se décida à donner ordre à la division Lapisse de se porter sur Ciudad-Rodrigo ; cette division trouva la place bien armée et susceptible de soutenir un siège. Alors le roi pensa qu'il serait imprudent d'engager cette division en Portugal, en laissant derrière elle Ciudad-Rodrigo, et Sa Majesté lui donna l'ordre de se diriger sur le 1er corps, par Alcantara. Le duc de Bellune annonçait en avoir le plus grand besoin pour combattre l'armée espagnole qui s'était réorganisée et avait reçu des renforts considérables.

» Ce maréchal reçut l'ordre de porter ses troupes sur la frontière du Portugal, pour faire une diversion en faveur du duc de Dalmatie et savoir de ses nouvelles. Je n'ai pas su que cet ordre ait été exécuté.

» Pendant ce temps, La Romana, qui avait été battu vers Orense par le duc de Dalmatie, s'était jeté sur les communications du duc d'Elchingen, qui ne chercha pas à les rouvrir.

» Le roi, qui n'avait dans la Vieille-Castille que de faibles garnisons, continuellement inquiétées par les insurgés des Asturies, par les troupes de La Romana et par les rassemblements de Ciudad-Rodrigo, avait donné ordre au 5e corps de se rendre à Valladolid. Le duc de Trévise qui, jusque-là, avait reçu directement les ordres de l'Empereur, croyait devoir rester à Burgos. Cette difficulté retarda l'époque de son arrivée sur le point où sa présence devenait tous les jours plus nécessaire.

» Cependant, le roi avait ordonné au général Kellermann de retirer des garnisons le plus de troupes possibles et d'en former un corps pour pénétrer en Galice ; il lui fut même envoyé 2 bataillons de Madrid. Lorsque ce général eut réuni ses troupes, il marcha sur Lugo et y arriva sans obstacles. Il concerta une expédition sur les Asturies avec le duc d'Elchingen et se porta sur Léon.

» Pendant ce temps, le duc de Trévise arriva à Valladolid ; l'expédition des Asturies eut lieu. Elle n'eut pas tout le succès qu'on espérait, parce qu'il n'y eut pas dans les opérations l'ensemble nécessaire.

» Alors le roi, qui avait appris que le duc de Dalmatie était à Oporto et qu'il avait devant lui une armée anglaise, ordonna au duc de Bellune de se porter sur Alcantara et de pousser, de là, une division sur Castel-Branco. Ce maréchal répondit qu'il lui était impossible d'exécuter cet ordre, parce que son armée ne pouvait pas vivre dans cette contrée. Pendant ce temps, l'ennemi fit sauter le pont d'Alcantara, ce qui rendait impossible tout mouvement sur la rive droite du Tage.

» Alors le roi ordonna au duc de Bellune d'attaquer

l'armée de Cuesta, qui s'était avancée sur la Guadiana. Ce maréchal répondit plusieurs jours après que Cuesta s'était retiré sur Llema, emmenant avec lui les habitants, les bestiaux, détruisant les moulins ; enfin, qu'il avait fait un désert entre son armée et celle de l'Empereur. Le maréchal ajoutait qu'il ne pouvait plus vivre entre le Tage et que le 1er corps était menacé d'une dissolution complète, si, sous cinq jours, il ne recevait pas l'ordre d'entrer en Andalousie ou de revenir sur la rive droite du Tage.

» Le roi apprenait, en même temps, les événements du Portugal ; Sa Majesté pensa qu'en cette circonstance il serait imprudent d'entreprendre l'expédition d'Andalousie. Elle autorisa le maréchal Victor à revenir sur la rive droite du Tage, entre Almaras et Talavera. Le général Sébastiani, qui était à Manzanarès, reçut l'ordre de se replier sur Madridejos, attendu que, depuis la retraite du 1er corps, sa position en avant de la Guadiana était trop dangereuse.

» Le duc de Dalmatie, à son arrivée à Lugo, manda au roi qu'il s'était concerté avec le duc d'Elchingen, pour disperser tous les rassemblements qui existaient dans la Galice et sur les frontières du Portugal, et qu'après cela, il se rapprocherait de Zamora. Depuis lors, Sa Majesté n'a reçu de nouvelles ni du duc de Dalmatie, ni du duc d'Elchingen ; et le duc de Trévise mande que les communications avec ces maréchaux sont interceptées. Le duc de Trévise a reçu l'ordre de faire marcher des troupes pour communiquer avec Lugo.

» Le duc de Bellune étant repassé sur la rive droite du Tage, l'ennemi s'est porté en force sur le général Sébastiani ; le roi, qui avait prévu ce mouvement, avait ordonné au duc de Bellune d'envoyer au 4e corps la division de cavalerie légère du général Merlin et la division Leval ; mais la marche de ces troupes ayant éprouvé des retards, le roi est parti de Madrid avec environ 6,000 hommes et Sa Majesté est arrivée hier à Madridejos. L'ennemi s'est mis en retraite et tous les renseignements portent que l'armée de Venegas est forte de plus de 30,000 hommes ; qu'elle avait déjà un gros

corps sur la rive droite de la Guadiana et qu'elle était au moment d'attaquer le général Sébastiani.

» Maintenant que j'ai récapitulé ce qui a été fait, je vais mettre sous les yeux de Votre Excellence ce que le roi m'a dit, ce qu'il se proposait de faire.

» Le plan arrêté par l'Empereur avant son départ d'Espagne n'ayant pu être exécuté, le roi a demandé de nouveaux ordres à Sa Majesté Impériale.

» Le duc de Dalmatie demande 50,000 hommes pour faire l'expédition du Portugal; le roi croit qu'il ne peut disposer d'un aussi grand nombre de troupes pour cette expédition sans compromettre l'Espagne.

» Sa Majesté pense que la saison ne permet pas d'entreprendre la conquête de l'Andalousie. Elle croit qu'avant de faire pénétrer dans cette province le 1^er^ et le 4^e^ corps, qui seraient nécessaires pour cette expédition, il faut que l'armée de Catalogne ou celle d'Aragon s'avance sur Valence et qu'il y ait un corps de réserve à Madrid.

» En attendant que l'Empereur ait transmis ses ordres, le roi a le projet de rester sur la défensive de la manière suivante.

» Le général Sébastiani restera à Madridejos et marchera contre l'ennemi, s'il s'avance en deçà de la Guadiana.

» Le corps du duc de Bellune va être établi entre Talavera et Tolède : le pays, au delà de Talavera, est tellement épuisé qu'on ne pourrait pas y faire vivre une division. D'ailleurs, on verrait avec plaisir que Cuesta voulût passer le Tage, et offrît l'occasion de lui livrer bataille : s'il quitte l'Estramadure pour se porter dans la Manche, le duc de Bellune pourra se réunir au général Sébastiani. Il pourra également se porter, au besoin, contre une armée, qui chercherait à déboucher du Portugal, par Placencia.

» Dans le Nord, le duc de Trévise a ordre de faire poursuivre les partis qui se sont échappés des Asturies, et d'observer Ciudad-Rodrigo. Le roi attend le résultat de l'opération concertée entre le duc de Dalmatie et le duc d'Elchingen contre les insurgés de la Galice, et des frontières du Portu-

gal. En attendant, on réunit à Zamora un équipage d'artillerie de campagne, pour le 2e corps ; et l'administration y fait passer les secours dont ce corps a besoin. Dans le cas où les Anglais quitteraient le Portugal pour pénétrer en Galice, ou dans la Vieille-Castille, les ducs de Dalmatie, d'Elchingen et de Trévise se réuniront pour les combattre.

» Le général Suchet, qui vient de battre l'armée de Blacke, dissipera les insurrections qui se sont manifestées en Aragon.

» Je demande pardon à Votre Excellence de la longueur de ma lettre, mais le roi, à qui j'ai soumis la vôtre du 12, m'a ordonné de vous transmettre la récapitulation de ce qui a été fait, et l'aperçu de ce que Sa Majesté se propose de faire; et je n'ai pas su le faire plus brièvement.

» Le maréchal JOURDAN. »

En répondant, le 3 juillet, à la lettre du ministre du 17 juin, le maréchal Jourdan demanda avec instances la permission de rentrer en France, pour rétablir sa santé, sur laquelle le climat exerçait une influence funeste. Il espérait que, puisque l'Empereur paraissait si peu content de lui, il s'empresserait de lui accorder sa demande; cependant, il fut obligé de la réitérer pendant plusieurs mois, avant de l'obtenir.

La récapitulation générale de toutes les opérations de l'armée d'Espagne parut faire impression sur l'esprit du ministre. Il manda au maréchal, le 17 juillet, *qu'après avoir lu sa lettre du 26 juin, avec beaucoup d'intérêt, il l'avait adressée à l'Empereur, en appelant l'attention de Sa Majesté Impériale sur cette pièce importante; qu'il la croyait propre à donner de justes idées de la marche des affaires en Espagne et l'explication de ce qui avait contrarié l'exécution des ordres de l'Empereur.* Répondant ensuite par un *post-scriptum* de sa main à la demande de rentrer en France, que faisait le maréchal, il lui disait qu'il l'avait soumise à l'Empereur et ajoutait : *S'il l'accorde, je regretterai vivement la franchise, l'exactitude et le talent de votre correspondance, Je crains bien que Votre Excel-*

lence ne puisse être suppléée par personne dans les circonstances graves où nous nous trouvons.

Dans ces entrefaites, le ministre de la guerre manda au roi que l'Empereur ordonnait que les 2e, 5e et 6e corps ne formassent qu'une armée sous le duc de Dalmatie. Ces trois corps ne devaient manœuvrer qu'ensemble, marcher sur les Anglais, les poursuivre, et les jeter à la mer. On a vu par la lettre du maréchal Jourdan que la réunion de ces trois corps d'armée était entrée dans les projets du roi.

Mais, avant tout, il fallait mettre le 2e corps en état d'entrer en campagne, pourvoir à la sûreté des provinces du Nord, qui allaient se trouver dégarnies lorsque le duc de Dalmatie entrerait en opérations, et déterminer par où on commencerait les opérations. Ces questions importantes furent traitées par correspondance entre le roi et le duc de Dalmatie. Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs l'extrait d'une lettre de ce dernier, en date du 13 juillet, où sont résumées ses propositions et ses demandes.

Ce maréchal, après quelques réflexions sur la position des troupes françaises en Espagne, et sur ce qu'il était probable que l'ennemi entreprendrait, proposait, ce qui avait déjà été arrêté par le roi, de commencer les opérations par le siège de Ciudad-Rodrigo, afin de donner ce point d'appui à l'armée française, si elle était obligée d'aller chercher les Anglais au Portugal et afin d'en priver ces derniers s'ils entraient en Espagne. Il ajoutait ensuite :

« Ainsi, j'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté :

» 1° De donner des ordres impératifs pour que l'équipage de siège qu'elle a déjà fait préparer soit, en entier, réuni à Salamanque, avant la fin de ce mois, quelque moyen qu'il faille employer : en serait-il même de vexatoire.

» 2° De donner des ordres pour qu'un corps d'observation, aussi fort que possible, pris dans les troupes qui sont en Aragon et en Catalogne, soit réuni dans le royaume de Léon, et qu'il y ait un bon chef pour le commander.

» 3° De faire préparer un autre corps d'observation pour

manœuvrer sur les deux rives du Tage, et occuper Placencia, ou, au moins, d'être à portée de cette ville.

» 4° De laisser à ma libre disposition les trois corps d'armée que Sa Majesté l'Empereur a daigné mettre sous mon commandement, afin qu'aussitôt que l'équipage de siège sera prêt d'arriver à Salamanque, où j'opérerai ma réunion, je puisse, le lendemain, marcher sur Ciudad-Rodrigo, investir la place, ouvrir la tranchée, et offrir la bataille à toute armée ennemie qui voudra m'arrêter.

» 5° Que tous les bataillons et détachements quelconques, appartenant aux 2e, 5e et 6e corps d'armée, qui sont répandus dans les provinces de l'intérieur de l'Espagne, soient remplacés et aient ordre de rejoindre leurs régiments, quelque service que, d'ailleurs, ils remplissent.

» 6° Que Votre Majesté dispose du surplus des troupes actuellement sur le Tage, qui n'entrent pas dans la composition du corps d'observation, pour former une forte réserve, destinée à couvrir Madrid, en même temps qu'elle aurait pour objet de protéger au besoin celui des deux corps d'observation qui demanderait secours. Cette réserve pourrait être placée vers Salvatierra, entre Salamanque et Avila, occupant ces deux villes, et en outre aurait ordre de maintenir libres mes communications sur les derrières, et de se porter promptement à ma rencontre, si, dans le cas d'une nécessité absolue, je l'appelais. A ce sujet, j'observerai qu'il faut s'attendre que du moment que je porterai mon corps d'observation sur la frontière du Portugal, pour couvrir le siège de Ciudad-Rodrigo, tout ce que les Anglais, les Portugais et les Espagnols, et même l'armée de Cuesta, pourront réunir de forces, se dirigera sur moi, pour secourir la place, et m'obliger à soutenir un combat inégal. Ainsi, il convient que, de notre côté, nous ayons des forces suffisantes toutes prêtes, à leur opposer, et que nous pressions les opérations.

» 7° Que Votre Majesté juge à propos de donner des ordres pour qu'il soit promptement travaillé à augmenter la défense du fort de Zamora et de quelques autres postes sur le Duero, particulièrement à Toro, à Tordesillas, et à Puente-Duero, où

sont les ponts ; devrait-on se borner à construire des ouvrages en terre, et profiter de quelques maisons ou couvents, pour préserver des partis les détachements qui défendent les passages. Une somme de 200,000 francs, bien employée, suffirait pour toutes ces dépenses.

» 8° Enfin que, par extraordinaire, il soit mis à ma disposition 500,000 francs, même un million, s'il y a possibilité, pour pourvoir aux dépenses d'urgence d'artillerie, du génie, de l'administration, des vivres, des hôpitaux, et autres imprévues ou secrètes, qu'on sera tenu de faire et dont l'emploi sera justifié après l'opération.

» Quant aux subsistances, il serait nécessaire d'avoir à Salamanque deux millions de rations complètes, afin que lorsque Ciudad-Rodrigo sera pris, on versât dans la place ce qui ne serait pas consommé, pour en faire l'approvisionnement. Il est probable que je trouverai sur les lieux ou sur les deux rives du Duero suffisamment de pain ; mais la viande et le vin qu'on devrait se procurer par achat seraient plus difficiles à trouver, et j'éprouverai pour les hôpitaux et les ambulances des embarras non moins grands, si l'administration générale ne vient à mon secours.

» Toutes les propositions que je viens faire à Votre Majesté me paraissent nécessaires pour assurer le succès de la campagne, et même pour que le début en soit éclatant, ainsi que, de jour en jour, les circonstances en font sentir la nécessité. Je pense donc qu'il n'y a pas un instant à perdre pour les mettre à exécution et, je le répète, quelque violents ou vexatoires que puissent être les moyens qu'on emploiera.

» La demande de 500,000 francs ou 1,000,000, s'il y a possibilité, n'est pas moins urgente que les autres, et il faut, à tout prix, obtenir cette somme, Votre Majesté serait-elle obligée, pour se la procurer, de faire des sacrifices onéreux, ou de mettre les grands, qui ont l'honneur d'approcher sa personne, ainsi que les généraux et officiers supérieurs français qui sont en Espagne, dans le cas de se cotiser pour la former. En mon particulier, j'offre avec bien du plaisir ce que je puis avoir, et, en attendant, j'en ferai usage; mais,

malheureusement, c'est peu. Votre Majesté sait que l'argent est le nerf de la guerre, et que, par l'emploi qu'on en fait à propos, on se ménage souvent des succès, ou, au moins, il en coûterait beaucoup plus d'hommes et une perte de temps qu'on ne saurait remplacer. Votre Majesté est aussi sans doute persuadée que lorsque Sa Majesté l'Empereur sera instruite de l'urgence des besoins, il est infaillible qu'Elle enverra les fonds nécessaires pour y pourvoir. »

Le roi eût été trop heureux de pouvoir satisfaire à toutes les demandes du duc de Dalmatie, mais l'Empereur ne faisait de fonds que pour la solde, et, aux demandes pour les autres services, il répondait laconiquement : « *Le pays doit y pourvoir.* » Quant aux moyens violents et vexatoires que le maréchal proposait d'employer, ils ont toujours fait fuir les ressources au lieu d'en procurer, et il convenait peu au roi d'Espagne d'y avoir recours. Toutefois, on ne négligeait pas d'employer des voies de réquisition soutenues par la force armée.

Il ne pouvait pas davantage faire concourir à l'expédition du duc de Dalmatie tous les corps d'armée, ainsi que ce maréchal semblait le désirer, à moins d'abandonner les provinces conquises et de s'exposer à voir toute la population se soulever et prendre les armes ; à moins, encore, d'évacuer Madrid, et de renoncer à l'influence politique que lui donnait le siège de son gouvernement dans la capitale. Ce système, examiné uniquement sous le point de vue militaire, pouvait être soutenu, quoiqu'il fût possible de démontrer qu'il aurait entraîné de graves inconvénients ; mais le roi prétendait que si l'Empereur voulait l'adopter, il devait le rappeler en France, et donner le commandement en chef à un maréchal, qui, n'étant plus arrêté par des considérations politiques, ne verrait dans l'Espagne qu'un champ de bataille. Quoi qu'il en soit, voici la réponse que le maréchal Jourdan fit au duc de Dalmatie, par ordre du roi :

« Madrid, 17 juillet 1809.

» Monsieur le maréchal, le roi a reçu votre lettre du 13 courant. Sa Majesté m'ordonne de faire la réponse suivante aux propositions que vous lui soumettez.

» 1° Le roi pense, comme vous, qu'il est important de s'emparer, d'abord, de Ciudad-Rodrigo. Cette place servira de place d'armes aux troupes qui seront dans le cas d'entrer en Portugal, en même temps qu'elle liera la communication des troupes qui seront sur le Tage avec celles qui seront sur le Duero, et couvrira les communications de Madrid à Valladolid.

» Sa Majesté a donc donné l'ordre, depuis longtemps, de réunir un équipage de siège de 48 bouches à feu. Partie de cet équipage est à Madrid et à Ségovie, et pourra être dirigée sur Ciudad-Rodrigo aussitôt que la partie qui doit venir de Pampelune sera arrivée à Burgos. Je vais réitérer les ordres les plus précis aux généraux commandant le génie et l'artillerie d'en presser la réunion et de vous adresser les états du personnel et du matériel. Je vais écrire derechef à tous les commandants des provinces de faire fournir les mulets de réquisition nécessaires pour son transport. Le roi ne peut employer d'autres moyens. La ville de Madrid et ses environs n'offrent aucun moyen de transport. Déjà, on éprouve de grandes difficultés pour faire arriver les denrées nécessaires à la consommation de la garnison et à sa nombreuse population. Si on enlevait le peu de mulets qui sont employés à ce service, la ville serait exposée à la famine. Il n'existe ni chevaux ni mulets de luxe, et le roi, pour faire atteler 6 pièces d'artillerie de sa garde, a été oblige de les faire prendre dans ses écuries.

» 2° Sa Majesté partage entièrement votre opinion sur un corps d'observation pour défendre Saint-Ander (*sic*) et couvrir les communications avec la France, mais Elle ne peut pas retirer des troupes de l'Aragon, où il y en a même moins que cela ne serait nécessaire, surtout tant que le 7e corps sera dans les environs de Gironne. Elle ne peut pas, non

plus, en retirer de la Catalogne. Le 7e corps n'est certainement pas trop fort pour soumettre cette province, où l'exaspération des esprits est à son comble, et dont la population est armée en entier. Le roi s'est donc vu forcé de former un corps d'observation aux dépens des trois corps d'armée qui sont sous votre commandement, en vous ordonnant de mettre 6,000 hommes à la disposition du général Kellermann. Ces 6,000 hommes, réunis à la 2e division de dragons, à celle du général Bonnet, et aux garnisons de Léon, Astorga, Benavente et Burgos, formeront un corps d'à peu près 12,000 hommes, et vous sentirez sans doute qu'il n'est pas au-dessus des besoins, lorsque vous réfléchirez que si vous étiez obligé de pénétrer en Portugal, La Romana pourrait agir sur les communications de la France avec les débris de son armée, qu'il peut facilement réorganiser, et recruter en Galice et dans les Asturies. Le roi calcule qu'il vous restera environ 45,000 hommes.

» 3° Le corps d'observation que vous demandez pour manœuvrer sur les deux rives du Tage est tout formé : c'est le 1er corps. Il observe l'armée de Cuesta, et, si elle se portait sur Placencia et tentait d'agir contre vous, le 1er corps la suivrait et la ferait sans doute repentir d'avoir abandonné l'Estramadure et la principale communication avec l'Andalousie.

» 4° Vous devez avoir vu, par nos précédentes, que les trois corps d'armée qui ont été mis sous vos ordres sont entièrement à votre disposition, excepté, toutefois, les 6,000 hommes qu'il est indispensable de laisser au général Kellermann.

» 5° Tous les bataillons de marche, détachements d'hommes isolés, qui sont dans la Vieille-Castille, ont reçu l'ordre de rejoindre leurs régiments ; mais, à l'égard de ceux qui sont dans les provinces de Biscaye, Alava et Guipuscoa, on ne peut les en retirer dans ce moment, puisqu'il n'y a pas d'autres troupes.

» 6° Le roi ne peut rien retirer de dessus le Tage, pour former une réserve, encore moins porter cette réserve entre Avila et Salamanque ; le 4e corps est à Madridejos, en obser-

vation devant l'armée de Venégas, qui est sur la rive gauche de la Guadiana ; il n'a pas plus de 17,000 combattants, y compris la division allemande qui est à Tolède. L'armée qui lui est opposée est de 25,000 hommes au moins. Elle peut être, à tout instant, renforcée par les rassemblements de Valence et de Cuença, et ceux de toute la partie de la côte de la Méditerranée. Le roi ne peut donc pas affaiblir le 4e corps, sans exposer Madrid à une invasion.

» Le 1er corps, fort d'environ 24,000 hommes, est à Talaveyra de la Reyna ; il observe l'armée de Cuesta, qui est partie sur la rive gauche du Tage et partie à Almaraz ; il observe également Placencia et, par conséquent, tout ce qui, venant du Portugal, chercherait à se porter sur Almaraz, pour se réunir à Cuesta. Si Sa Majesté affaiblissait ce corps d'armée, elle s'exposerait à voir arriver l'ennemi aux portes de la capitale ; mais, comme je l'ai dit à l'article 3, si Cuesta cherchait à agir contre vous, le 1er corps suivrait son mouvement.

» La garnison de Madrid se compose de la division Dessoles, forte de 7,000 hommes ; elle fournit des détachements à Ségovie, Buitrago et Guadalaxara, ainsi que sur les points intermédiaires de ces places ; elle en fournit pour éloigner les brigands et protéger l'arrivage des subsistances. Le roi ne peut donc rien envoyer dans le Nord, à moins de transporter le siège de son gouvernement dans une autre ville, et que, se bornant à la défense du Retiro, il ne s'inquiète pas que l'ennemi entre dans Madrid. Mais vous sentez les conséquences politiques d'un tel événement. D'ailleurs, il serait impossible d'évacuer les établissements militaires qui s'y trouvent, et que ne pourrait contenir le Retiro. Il me reste à vous faire une dernière observation : c'est que la ville de Madrid, par ses droits d'entrée, est la seule qui produise quelque ressource pécuniaire au roi.

» 7° Je vais transmettre au général Lery votre opinion sur l'augmentation du fort de Zamora, et les ouvrages à élever sur d'autres points. Le roi partage votre opinion à cet égard ; reste à savoir si le génie aura les moyen de faire exécuter ces travaux. »

» 8° Le roi sent combien il serait important de mettre à votre disposition la somme d'un million, mais Sa Majesté n'en a pas le moyen. Le trésor de France ne fait de fonds que sur la solde ; le roi ne reçoit absolument aucune contribution des provinces. Leur produit est même insuffisant pour assurer le service des troupes qui les occupent. Il n'entre dans le trésor royal qu'une portion du produit des droits d'entrée de Madrid ; ce produit est employé au service des subsistances de la garnison et à celui des hôpitaux et se trouve très insuffisant. L'administration civile n'est pas payée et le roi vit, depuis quatre mois, du produit de son argenterie qu'il a ordonné de faire fondre. Quant aux personnes qui entourent Sa Majesté, elles seraient très disposées à suivre l'exemple que vous offrez de donner, mais elles se ressentent beaucoup de l'état de pénurie où se trouve l'Espagne, et leurs facultés ne leur permettent pas de suivre leur bonne volonté. Sa Majesté met à votre disposition tous les fonds que vous pourrez retirer des provinces de la Vieille-Castille, et de celles que vous occuperez par la suite, pourvu, toutefois, que le service des subsistances soit assuré.

» A l'égard des subsistances, j'ai eu l'honneur de vous mander que le roi avait donné ordre qu'on mît à votre disposition 600 et quelques mille rations de biscuit, et que vous pouviez retirer des provinces de la Vieille-Castille toutes les ressources qu'elles offrent encore. Sa Majesté a chargé ses ministres de donner à cet effet les ordres les plus précis aux intendants. »

Pendant que le roi faisait tout ce qui dépendait de lui pour mettre le duc de Dalmatie en état d'aller chercher les Anglais, ceux-ci entrèrent en Espagne, ainsi que nous le verrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI

Situation et emplacement des armées au 20 juillet. — Réunion de l'armée anglaise à l'armée espagnole. — Dispositions pour arrêter le mouvement offensif des ennemis. — Rassemblement de l'armée française près de Tolède. — Combat d'Alcabon. — Retraite de Cuesta. — Les Français passent l'Alberche. — Combat de Casalejos. — Attaque du duc de Bellune sur la gauche des Anglais. — Bataille de Talavera. — Marche d'une partie de l'armée contre Venegas. — Retraite de l'armée espagnole. — Opérations du duc de Dalmatie. — Combat du pont de l'Arzobispo. — Retour du duc d'Elchingen à Salamanque. — Combat du col de Baños. — Opérations contre Venegas. — Combats entre le Jarama et le Tage. — L'armée marche sur Tolède. — Elle passe le Tage. — Bataille d'Almonacid. — Rentrée du roi dans sa capitale. — Réflexions sur cette campagne de vingt jours.

Avant d'entamer le récit des événements importants qui font le sujet de ce chapitre, il est nécessaire de mettre sous les yeux de nos lecteurs la force et l'emplacement, au 20 juillet, des divers corps d'armée, ainsi que la force et l'emplacement des armées ennemies.

Le 4e corps, campé aux environs de Madridejos et de Consuega, dans la Manche, observait l'armée de Venegas. Ce corps, ayant 3,000 hommes de détachés pour la garde de Tolède, n'avait plus que 17,000 combattants. L'armée de Venégas en comptait 30,000.

Le 1er corps, en position sur la rive gauche de l'Alberche, occupait Talavera par une avant-garde : sa force était de 22,000 hommes. L'armée de Cuesta, qui comptait 40,000 combattants, dont 7,000 de cavalerie, venait de passer le

Tage sur un pont jeté à Almaraz et sur celui de l'Arzobispo, et se rassemblait à Oropesa.

Sir Wellesley, revenu vers le Tage, après la retraite du maréchal Soult, avait réuni à Placencia son armée, forte de 28,000 hommes; le 20, il opérait sa jonction avec le général Cuesta. Un corps de 6,000 Espagnols et Portugais, commandé par le général Wilson, marchait, par les montagnes, sur Escalona.

L'armée de Beresford se tenait, sur les frontières du Portugal, vers Almeïda. Le duc del Parque, qui venait de remplacer La Romana, n'avait laissé dans la Galice et les Asturies qu'une division aux ordres de May et s'était porté sur Ciudad Rodrigo. Un détachement de ses troupes occupait les cols sur lesquels il faut passer pour se rendre de Salamanque à Placencia.

Les trois corps d'armée aux ordres du duc de Dalmatie présentaient un total de 53,000 hommes, réduit à 50,000, parce qu'un détachement avait été mis à la disposition du général Kellermann, qui avait repris les fonctions de gouverneur de la Vieille Castille. L'un de ces trois corps, le 3e, était à Salamanque et à Zamora, le 5e, à Valladolid et environs, et le 6e à Benavente, Astorga et Léon.

On voit, par l'emplacement de ces trois corps, que le duc de Dalmatie, chargé de rejeter les Anglais hors du continent, n'était même pas en mesure de les empêcher de s'emparer de Madrid. Le temps qu'il avait perdu à courir inutilement après La Romana, la difficulté des communications, la pénurie des moyens de transport, l'impossibilité de lui procurer tous les objets qu'il demandait pour commencer ses opérations, toutes ces causes avaient occasionné des retards qui mettaient le roi dans une situation critique. Sa capitale était menacée par trois armées, ayant plus de 100,000 combattants, auxquels il n'avait à opposer que le 1er et le 5e corps, et sa garde, c'est-à-dire environ 45,000 hommes. Malgré ce que l'on a dit de ce prince, nous affirmons que, loin d'être intimidé des dangers qui l'entouraient, son caractère en prit une nouvelle énergie. Nous ajouterons qu'il avait prévu ce qui arri-

vait. Dès le 3 juillet, il avait ordonné au duc de Trévise de se rendre à Villa-Castin, et d'y tenir son corps réuni, jusqu'au moment où le duc de Dalmatie se croirait en état d'aller chercher l'armée anglaise. Dans cette position, le cinquième corps pouvait, si les Anglais prenaient l'initiative, se porter rapidement sur la Tormès et le Duero, ou sur Madrid, suivant que les circonstances l'exigeraient. Malheureusement, le roi crut devoir céder aux instances réitérées du duc de Dalmatie. Le 5e corps rétrograda sur Valladolid; s'il avait été à Villa-Castin, le 20 juillet, il aurait pu arriver le 24 à Noval, Carnero, et le succès de la bataille de Talavera n'eût pas été douteux.

Depuis quelques jours, des rapports incertains, et même contradictoires, annonçaient la marche de l'armée anglaise, tantôt dans la direction de Salamanque, tantôt dans celle de Talavera. Enfin, le 22 juillet, le roi fut informé par le duc de Bellune que sir Wellesley avait fait sa jonction avec Cuesta, que l'armée combinée s'avançait sur Talavera, et que le général Wilson était à Escalona ; le danger était imminent; on voyait clairement que les généraux de l'armée anglo-espagnole avaient le projet de forcer les Français de s'éloigner du Tage, afin de donner à Venégas la facilité de passer ce fleuve et de se réunir à eux pour, ensuite, marcher sur Madrid. Il s'agissait donc d'empêcher cette réunion ou, du moins, de la retarder le plus longtemps possible en attendant le secours du duc de Dalmatie, et de déterminer dans quelle direction devait marcher ce maréchal. En lui donnant l'ordre de se porter sur Madrid, on n'avait pas lieu d'espérer de le voir entrer dans la Nouvelle-Castille avant huit ou dix jours, et son mouvement ne pouvait avoir aucune influence sur les événements avant sa jonction avec le roi. Ce prince pouvait-il espérer de conserver sa capitale jusqu'à une époque aussi éloignée, devant des forces aussi supérieures ? cela n'était pas probable. Au lieu qu'en donnant à ce maréchal Placencia pour point de direction, il pouvait y arriver en quatre ou cinq jours; et le premier avis de sa marche devait arrêter celle du général anglais, et le déter-

miner à se séparer des Espagnols, pour aller s'opposer à l'armée qui menaçait ses communications avec le Portugal. Le duc de Dalmatie, ayant 50,000 hommes, était en état de battre les Anglais, et le roi, débarrassé de ceux-ci, avait autant de troupes qu'il en fallait pour détruire les deux armées espagnoles.

C'est d'après ces motifs qu'il fit ordonner au duc de Dalmatie de réunir promptement ses trois corps d'armée, et de se porter le plus rapidement possible sur Placencia. Tandis que le maréchal Jourdan expédiait cet ordre, le général Foy arriva à Madrid et assura que le maréchal Soult, ayant eu avis du mouvement de sir Wellesley, avait ordonné la réunion des trois corps d'armée à Salamanque, et que, probablement, il serait déjà en marche sur Placencia lorsqu'il recevrait la dépêche du major-général, attendu qu'il avait toujours pensé qu'il devrait prendre cette direction si les Anglais manœuvraient comme ils venaient de le faire. D'après ces assurances, le roi espéra que ses ordres seraient exécutés avec toute la célérité qu'exigeaient les circonstances et que les trois corps d'armée arriveraient à Placencia le 30, au plus tard.

Le général Sébastiani reçut l'ordre de se replier sur Tolède, et le roi partit de Madrid dans la nuit du 22 au 23 avec sa garde, une brigade de la division Dessoles et deux escadrons du 17e régiment de chasseurs à cheval, formant une réserve de 5,000 hommes, et 14 bouches à feu, dont le commandement fut donné au général Dessoles. Il avait l'intention d'aller joindre le 1er corps sur l'Alberche, et d'y appeler le 4e. Le général Belliard, gouverneur de Madrid, fut chargé d'y maintenir le bon ordre, et, en cas de besoin, de se renfermer dans le Retiro, avec environ 4,000 hommes qui restaient sous ses ordres. Les ponts d'Aranjuez furent coupés, et un régiment de dragons resta sur la rive droite du Tage, pour observer les mouvements que Venégas pourrait faire de ce côté et en prévenir l'état-major général et le gouverneur de Madrid.

Cependant, le roi fut informé le 23 au soir, à Naval-Car-

nero, que l'avant-garde du 1er corps avait été forcée d'abandonner Talavera, et que le duc de Bellune, ayant la certitude d'être attaqué le lendemain, se retirerait pendant la nuit, et irait, dans deux marches, prendre position sur la rive gauche du Guadarrama, à son embouchure dans le Tage, près Tolède, afin d'opérer sa jonction avec le général Sébastiani. Le but du roi étant de se réunir à ces deux corps d'armée, il marcha le lendemain dans la même direction, et il établit, le 25, son quartier général à Bargas. Ce même jour, le maréchal Victor arrivait à l'embouchure du Guadarrama, et le général Sébastiani entrait dans Tolède, de sorte que toutes les troupes dont on pouvait disposer se trouvaient rassemblées et ne formaient plus qu'une armée dont le roi prit le commandement; la division de cavalerie légère, commandée par le général Merlin, passa du 4e corps au 1er, pour former l'avant-garde, conjointement avec celle du général Latour-Maubourg. L'adjudant-commandant Moquery fut chargé de la défense de Tolède avec 3,000 Polonais et six pièces de canon. Cette ville, située sur la rive droite du Tage, est facile à défendre, tant qu'elle n'est attaquée que par la rive gauche. Il était de la dernière importance d'empêcher Venégas de s'en emparer et de l'obliger à se jeter sur Aranjuez ; on l'éloignait ainsi du point où les opérations allaient avoir lieu, et on rendait sa jonction avec l'armée de Cuesta plus tardive et plus difficile.

Sir Wellesley avait eu l'intention d'attaquer le duc de Bellune le 23, mais, sur la demande du général Cuesta, l'attaque fut remise au lendemain. S'apercevant, au jour, que le maréchal s'était retiré, le général espagnol s'avança jusqu'à Santa-Ololla, et fit occuper Alcabon par son avant-garde, et Tarejas par ses avant-postes. Il manda à la junte suprême que les Français étaient en fuite, et qu'il désespérait de pouvoir les atteindre. Toutefois, apprenant, le 25 que ces mêmes Français se rassemblaient en avant de Tolède, il jugea convenable de ne pas se porter plus en avant, et il invita sir Wellesley à venir le joindre ; mais le général anglais, prétextant la pénurie des subsistances et le manque de moyens de trans-

port, se borna à faire avancer jusqu'à Cazalega deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie, sous les ordres du général Sherbrook.

L'occasion de livrer bataille aux Espagnols séparés des Anglais était trop belle pour ne pas chercher à en profiter. Le 26, l'armée française marcha sur Torijos, le 1er corps en tête de colonne. L'avant-garde, commandée par le général Latour-Maubourg, chassa les avant-postes ennemis sur Alcabon où se trouvait le général Zayas, avec 4,000 hommes d'infanterie, 2,000 chevaux et huit pièces de canon. Ce général, voulant éviter le combat, se mit en retraite ; mais le général Latour-Maubourg, qui le suivait de près, parvint à engager une affaire de cavalerie dans laquelle les dragons espagnols de Villa-Viciosa furent totalement détruits par le 2e hussards et un escadron du 5e régiment de chasseurs. La défaite de l'avant-garde jeta la terreur dans l'armée. Elle partit précipitamment et en désordre de Santa-Ololla, pour aller rejoindre ses alliés. En la suivant vivement, on l'eût mise en pleine déroute, et sir Wellesley n'aurait eu d'autre parti à prendre que de rentrer promptement en Portugal ; mais le maréchal Victor prétendit que la cavalerie avait besoin de faire rafraîchir ses chevaux, et lorsque le roi, qui, au premier coup de canon, s'était porté en avant, arriva au pont d'Alcabon, il la vit rétrogradant sur ce village, pour y prendre du fourrage, tandis que celle des ennemis se retirait tranquillement. Le duc d'Albuquerque, que Cuesta avait envoyé avec 3,000 chevaux au secours de Zayas, s'attribue, dans une lettre adressée au gouvernement de Séville, la gloire d'avoir arrêté la poursuite des Français, ajoutant que s'il n'avait pas reçu l'ordre de se retirer, il les aurait attaqués, *presque certain de la victoire*. Il serait difficile d'avoir plus de présomption et de jactance. L'armée française, après avoir fait une halte de quelques heures à Alcabon, se remit en marche et vint camper à Santa-Ololla. L'occasion de battre et de disperser l'armée espagnole était manquée ; il fallut subir plus tard les conséquences de cette faute.

En même temps que les Français se portaient, le 27, de

Santa-Ololla sur l'Alberche, le général Cuesta et le général Scherbrook se repliaient sur Talavera, et le général Wilson, qui avait poussé ses avant-postes jusqu'à Naval-Carnero, dans l'espérance de faire éclater une insurrection à Madrid, où il entretenait des intelligences, revenait sur ses pas en toute hâte.

L'armée française commença à arriver sur le plateau qui domine l'Alberche vers deux heures après midi; de là, on voyait les ennemis en mouvement; mais le terrain, couvert de bois d'oliviers et d'une forêt de chênes, ne permettait pas de distinguer s'ils se retiraient, ou s'ils prenaient position. On reconnut aussi une arrière-garde dans la forêt aux environs de Casa-Solinas, composée d'une division d'infanterie, d'une brigade de cavalerie et de quatre bouches à feu, et commandée par le général Makensie. Dans l'espérance de battre cette arrière-garde, et d'arriver sur le gros de l'armée, avant que les généraux ennemis eussent achevé leurs dispositions, soit qu'ils voulussent recevoir la bataille ou l'éviter, le roi ordonna au maréchal Victor de passer l'Alberche, avec ses trois divisions d'infanterie et la brigade de cavalerie légère du général Beaumont, et de se diriger sur Casa-Solinas. Le 16^{e} régiment d'infanterie légère, qui marchait en tête de la division Lapisse, ne tarda pas à engager la fusillade, et, après un combat d'une heure, le général Makensie fut obligé de se retirer précipitamment. Les 31^{e} et 37^{e} régiments anglais essuyèrent une perte considérable.

Pendant que cet engagement avait lieu, les dragons de Latour-Maubourg et la cavalerie légère du général Merlin passaient l'Alberche et se formaient dans la plaine, entre la grande route de Talavera et celle de Casa-Solivas. Le 4^{e} corps et la réserve suivaient ce mouvement, ayant à leur gauche la division de dragons du général Milhaud. Cette partie de l'armée s'avança dans cet ordre, et, à la nuit, s'arrêta à portée de canon des Espagnols, qu'on ne pouvait apercevoir à cause des haies et des oliviers qui les couvraient. La cavalerie légère, chargée d'aller les reconnaître, fut accueillie par une vigoureuse décharge, qui la fit replier un peu en dé-

sordre ; ce qui donna lieu à sir Wellesley et au général Cuesta de présenter dans leurs rapports cette simple reconnaissance comme une attaque combinée, qui avait été repoussée. Sur la droite, le duc de Bellune, continuant à poursuivre et à canonner l'arrière-garde des Anglais, déboucha de la forêt et se trouva en face d'une colline, où ils appuyaient leur gauche. Cette hauteur paraissant être la clé de leur position, le maréchal crut devoir chercher à s'en emparer de suite, sans prendre les ordres du roi. Le général Ruffin, à qui cette attaque fut confiée, mit sa division en marche à 9 heures du soir. Le 9e régiment d'infanterie légère franchit un large et profond ravin, gravit la pente escarpée de la colline et parvint jusqu'au sommet ; mais n'ayant pas été soutenu par le 24e qui, dans l'obscurité, prit une mauvaise direction, ni par le 96e, retardé au passage du ravin, il fut repoussé avec perte de 300 hommes tués ou blessés. Son colonel, Musnier, reçut trois coups de feu. Les généraux anglais et espagnols ont dit dans leurs rapports que cette attaque fut renouvelée pendant la nuit. C'est une erreur. Leur ligne fit, en effet, vers deux heures du matin, un feu de file bien nourri, pendant quelques minutes, ce qui fut, sans doute, occasionné par une fausse alerte, car les Français ne bougèrent pas de leurs bivouacs.

Le duc de Bellune, en rendant compte au roi du résultat de son attaque, le prévint qu'il la renouvellerait au point du jour. Peut-être aurait-on dû lui donner l'ordre d'attendre qu'on eût bien reconnu la position des ennemis, et tout disposé pour une affaire générale ; mais ce maréchal, qui, resté longtemps aux environs de Talavera, connaissait parfaitement le terrain sur lequel on se trouvait, paraissait si persuadé du succès, que le roi crut devoir le laisser agir comme il le désirait.

Le 28 au matin, le général Ruffin disposa ses trois régiments de la manière suivante : le 9e d'infanterie légère à droite, le 24e de ligne au centre et le 96e à gauche, chaque bataillon formé en colonne serrée par division. Ces braves régiments gravirent la colline avec une rare intrépidité. Le

24e, parvenu au sommet le premier, fut sur le point de s'emparer des quatre bouches à feu qui y étaient en batterie; mais l'ennemi, n'étant pas menacé sur les autres points de la ligne, eut la faculté de faire marcher de nouvelles troupes, qui repoussèrent les assaillants. Cependant, les généraux Ruffin et Barrois, qui se firent remarquer autant par leur calme et leur sang-froid que par leur valeur, ramenaient leurs troupes en bon ordre. Cette action de courte durée fut très meurtrière. Voici comment s'exprime sir Wellesley dans son rapport : « *En défendant cette position importante, nous avons perdu beaucoup de braves officiers et de braves soldats, entre autres, les majors de brigade Forpe et Gardner. Le général Hill a été blessé lui-même, mais légèrement.* » La perte des Français ne fut pas moins considérable.

Après cette attaque infructueuse, le roi se rendit sur le terrain qu'occupait le 1er corps, d'où l'on découvrait, avec moins de difficulté, la position des ennemis. Cette position avait, à peu près, une lieue d'étendue, de la colline qui couronnait la gauche des Anglais au Tage, où s'appuyait la droite des Espagnols. Cette colline, dont la pente est très rapide, se lie à une continuité de petits mamelons, qui se prolongent dans la direction de Talavera. Elle est séparée d'une montagne qui forme le contrefort du Tietar par un vallon d'environ 300 toises de développement, où prend naissance un ravin qui couvrait le front des Anglais. Au centre, entre les deux armées ennemies, était une élévation de terrain, sur laquelle on avait construit une redoute. Sur le front des Espagnols se trouvaient quantité de haies, de vignes et de fossés. La grande route qui conduit de l'Alberche à Talavera était défendue par une batterie de gros calibre, placée en avant d'une église occupée, ainsi que la ville, par de l'infanterie espagnole. On voit que les Français avaient de grands obstacles à franchir pour aborder les ennemis, tandis que ceux-ci, rangés sur plusieurs lignes, sur un terrain découvert, pouvaient manœuvrer facilement et porter avec rapidité les secours sur les points les plus menacés.

Après cette reconnaissance, le roi ayant demandé au maréchal Jourdan s'il était d'avis de livrer bataille, ce maréchal répondit qu'une aussi forte position, défendue par une armée bien supérieure en nombre, lui paraissait inattaquable de front; que, sir Wellesley ayant d'abord négligé d'occuper le vallon et la montagne qui se trouvaient sur la gauche, on aurait pu chercher à le tourner, si, au lieu d'attirer de ce côté son attention par deux attaques, on eût fait, au contraire, de sérieuses démonstrations sur sa droite que, pendant la nuit et dans le plus profond silence, on aurait pu réunir l'armée sur la droite, la placer en colonne à l'entrée du vallon, le franchir à la pointe du jour, et se former ensuite sur la gauche en bataille ; que, vraisemblablement, on se serait rendu maître de la colline sur laquelle l'armée eût pivoté, ce qui aurait forcé les ennemis à faire un changement de front, mouvement dont on aurait pu profiter en poussant l'attaque vigoureusement; que, toutefois, on n'aurait pu se flatter du succès d'une manœuvre aussi audacieuse, qu'autant qu'on aurait dérobé à l'ennemi le passage du vallon, ce qui, maintenant, était impossible, puisque le général anglais, averti par les attaques précédentes des dangers que courait sa gauche, la mettrait en sûreté par un gros corps de cavalerie qui, au même moment, prenait poste à la sortie du vallon, et par une division d'infanterie espagnole qui gravissait la montagne; que, d'ailleurs, quand il serait encore temps de diriger l'attaque, ainsi qu'il venait de l'exposer, il hésiterait de le conseiller au roi, attendu qu'en cas de malheur, on ne pourrait se retirer que sur Avila, par des chemins impraticables aux voitures, en sacrifiant l'artillerie et les équipages de l'armée et livrant aux ennemis Madrid et tout le matériel qui s'y trouvait réuni. Le maréchal termina par dire qu'il était d'avis de rester en observation devant les ennemis, soit dans la position que l'on occupait, soit en retournant sur l'Alberche, jusqu'au moment où les Anglais seraient forcés, par la marche du duc de Dalmatie, de se séparer des Espagnols.

Le maréchal Victor, consulté à son tour, répondit que si le roi voulait faire attaquer la droite et le centre des ennemis

par le 4e corps, il s'engageait, avec ses trois divisions, d'enlever la hauteur contre laquelle il avait échoué deux fois, ajoutant *que s'il ne réussissait pas, il faudrait renoncer à faire la guerre*. Le roi, placé entre deux avis si opposés, était un peu embarrassé. D'un côté, le succès paraissait fort douteux, et de l'autre, il sentait que s'il adoptait l'avis du maréchal Jourdan, le duc de Bellune ne manquerait pas d'écrire à l'Empereur qu'on lui avait fait perdre l'occasion d'une brillante victoire sur les Anglais. Toutefois, il est probable qu'il aurait suivi le conseil de la prudence si, au même moment, il n'eût reçu une lettre du duc de Dalmatie annonçant que son armée serait réunie à Placencia, du 3 au 5 août. Cette circonstance dérangeait tous les calculs; on savait que l'ennemi avait mené du canon devant Tolède, et que l'avant-garde de Venégas s'approchait d'Aranjuez. Il fallait donc, dans deux jours au plus tard, faire un détachement pour secourir la ville attaquée et sauver la capitale. Le roi, avant de diviser ses forces, crut devoir hasarder une action générale.

Cette détermination prise, le maréchal Victor, au lieu de se disposer à faire attaquer la colline par ses trois divisions, comme il s'y était engagé, ordonna au général Ruffin de disposer ses troupes en colonnes, de se porter à l'extrémité de la droite et de pénétrer dans le vallon, en longeant le pied de la montagne, sur laquelle il jeta le 9e régiment d'infanterie légère, pour l'opposer à la division espagnole qui venait d'y arriver. Il donna ordre au général Villette de former également ses troupes en colonne et de se placer à l'extrémité du vallon, au pied de la colline. Enfin, le général Lapisse fut chargé, seul, d'attaquer cette colline. La division de cavalerie légère du colonel Merlin et les dragons de Latour-Maubourg furent placés en arrière de l'infanterie du 1er corps, pour la soutenir au besoin et pour être à portée de traverser le vallon, en passant entre les divisions Ruffin et Villette, si celle de Lapisse enlevait la colline.

Le général Sébastiani reçut ordre d'établir la division française de son corps d'armée sur deux lignes à la gauche de celle de Lapisse, et la division allemande à la gauche de la

division française, mais un peu en arrière, ayant en seconde ligne la brigade polonaise. Le général Milhaud, posté à l'extrême gauche, sur un terrain plus ouvert, était chargé d'observer Talavera et la droite des Espagnols. La réserve resta en troisième ligne du 4e corps.

Il était deux heures après midi, lorsque ces premières dispositions furent achevées. La division Lapisse devait commencer l'attaque ; mais celle du général Leval, qui, comme nous l'avons vu, devait former sur la gauche un échelon en arrière, pour être en mesure d'agir contre l'armée espagnole dans le cas où elle marcherait au secours des Anglais, ou bien qu'elle chercherait à faire une diversion en leur faveur, en débordant la gauche des Français, la division Leval, disons-nous, se porta beaucoup trop en avant, et se trouva en présence de la gauche des Anglais et de la droite des Espagnols. La difficulté du terrain, l'impossibilité d'apercevoir la ligne au milieu des oliviers et des vignes, occasionnèrent cette erreur. A peine déployée, elle fut vivement attaquée par des forces supérieures ; cependant, après un violent combat de trois quarts d'heure, l'ennemi fut repoussé et un régiment anglais était au moment de poser les armes, lorsque le colonel de celui de Baden, qui l'avait coupé, tomba mort. Ce régiment fit, alors, un mouvement en arrière et le régiment anglais se trouva dégagé ; mais on lui prit une centaine d'hommes, le major, le lieutenant-colonel et le colonel : ce dernier mourut de ses blessures.

Aussitôt que le roi s'aperçut que la division allemande était engagée mal à propos, il envoya ordre au général Sébastiani de la faire reployer sur le terrain qu'elle devait occuper. Il eût été, en effet, trop dangereux de se priver de la seule infanterie qu'on avait à opposer à l'armée espagnole, en cas de besoin, et de l'exposer à être enveloppée par cette armée, pendant qu'elle aurait été aux prises avec la droite des Anglais. Cet ordre ayant été exécuté, la ligne du 4e corps se trouva formée ainsi que le roi l'avait prescrit ; mais les deux partis venaient de perdre bien des hommes, dans une action sans résultat, et l'artillerie du général Leval,

qu'on avait imprudemment engagée au milieu des bois, des vignes et des fossés, ayant eu la plupart de ses chevaux tués, ne put être retirée ; événement fâcheux dont les Anglais ont tiré parti pour s'attribuer la victoire, et qu'on eut le tort impardonnable de cacher au roi.

Le maréchal Victor ayant achevé ses dépositions, le général Lapisse, marchant à la tête de sa division, franchit le ravin, gravit la pente escarpée de la colline, et commençait à s'y établir, lorsqu'il fut atteint d'un coup mortel. Ses troupes, ébranlées par cet accident, et n'étant pas soutenues comme elles auraient dû l'être par les autres divisions du 1er corps, ne purent résister à l'attaque des renforts que sir Wellesley dirigea contre elles ; obligées de battre en retraite, elles furent ralliées par le maréchal Victor, qui les ramena jusqu'au pied de la hauteur.

En même temps, le général anglais, craignant d'être tourné par les deux divisions qui, comme nous l'avons vu plus haut, se montraient dans le vallon, lança contre elles un gros corps de cavalerie ; mais cette charge fut arrêtée par le feu de l'infanterie française. Cependant, le 23e régiment de dragons légers anglais passa entre les divisions Villette et Ruffin et se porta contre la brigade du général Strolz, composée des 10e et 26e régiments de chasseurs à cheval ; ce général, ayant manœuvré de manière à laisser passer le régiment ennemi, le chargea en queue, tandis que le général Merlin, avec les lanciers polonais et les chevau-légers westphaliens, le prenait en tête. Les dragons anglais, entourés de toutes parts, furent tous tués ou pris.

Pendant que ces événements se passaient au 1er corps, la division française du 4e attaquait avec succès le centre des Anglais ; mais sa droite se trouvant découverte par la retraite de la division Lapisse elle fut prise en flanc. Cependant le général Rey, commandant la 1re brigade, chargea l'ennemi à la tête du 28e régiment, ayant le 32e en seconde ligne, l'arrêta et repoussa trois attaques successives. En même temps, le général Bellair, à la tête du 75e et du 58e, culbutait la brigade des gardes et débouchait dans la plaine, lorsqu'il fut

arrêté par une charge de cavalerie. Les trois chefs de bataillon du premier de ces régiments et son colonel furent blessés. Ce dernier fut fait prisonnier. Le général Sébastiani, s'apercevant que l'armée espagnole ne faisait aucun mouvement, rapprocha de lui la division allemande et la plaça en seconde ligne de la division française. Dans ces entrefaites, il reçut l'ordre du roi de suspendre son attaque et de rester sur le terrain qu'il occupait, toute tentative de ce côté ne pouvant avoir de résultat avantageux depuis la retraite de la division Lapisse. Les Anglais, satisfaits d'avoir conservé leurs positions, n'entreprirent rien de plus, et le combat cessa sur toute la ligne, quoique les deux armées ne fussent qu'à demi-portée de canon.

Le roi, voulant tenter un dernier effort, avait donné ordre à la réserve de se porter sur la droite, lorsqu'on lui fit observer que la journée était trop avancée, et qu'en supposant qu'on obtînt quelque avantage, on n'aurait pas le temps d'en profiter. Sur cette représentation, l'ordre fut révoqué et le roi se retira au milieu de sa garde, où il établit son bivouac, paraissant bien déterminé à livrer une seconde bataille le lendemain ou, du moins, à ne prendre un parti contraire qu'après avoir reconnu, au jour, les dispositions de l'ennemi. Cependant, vers les dix heures du soir, des officiers, venus du 1er corps, annonçaient que le duc de Bellune était tourné par sa droite, et ne pouvait plus rester dans sa position. D'autres, au contraire, rapportaient que ce Maréchal était d'avis que les ennemis ne pourraient pas résister à une nouvelle attaque. Pour s'assurer de la vérité, le roi écrivit sur-le-champ au maréchal; mais il n'avait point encore reçu de réponse lorsque, à la pointe du jour, le général Sébastiani, suivi de son corps d'armée, arriva près de lui, annonçant qu'il s'était mis en retraite parce que le 1er corps se repliait sur Casa-Legas en longeant les montagnes.

Dès lors, il n'y avait plus à délibérer, il fallait suivre le mouvement. La division de dragons du général Milhaud fit l'arrière-garde, les troupes marchèrent lentement et en bon ordre. L'ennemi ne suivit pas. Le 4e corps et la réserve arrivèrent à la position de l'Alberche par la grande

route de Talavera à Madrid, en même temps que le 1er corps, qui arrivait par celle de Cosa-Salinos. Le roi, informé que quelques blessés étaient restés en arrière, ordonna au général Latour-Maubourg de se porter en avant avec sa division et de les ramener, ce qui fut exécuté sans opposition de la part de l'ennemi.

Cette retraite, opérée sans nécessité, sans ordre du chef de l'armée et contre sa volonté, fut le sujet d'une vive contestation entre le maréchal Victor et le maréchal Sébastiani, chacun d'eux prétendant ne s'être retiré que parce que l'autre avait abandonné sa position.

Les deux partis firent des pertes considérables. Celle des Français fut de 944 tués, 6,294 blessés et 150 prisonniers ou égarés. Parmi les blessés se trouvaient huit colonels, et le général de brigade Rey; parmi les tués, le brave général Lapisse et le baron de Porbeck, colonel du régiment de Baden. Sir Wellesley, dans son rapport, inséré dans le *Times* du 15 août 1809, porte la sienne à 781 tués, 3,903 blessés, et 653 prisonniers; parmi les morts, se trouvaient les généraux Mackensie et Lang Worth, et le major de brigade Becket. Le général Aresta s'est borné à mander à la Junte de Séville que la perte des Espagnols consistait en 1,200 tués ou blessés.

En supposant les rapports des généraux ennemis bien exacts, ce dont il est permis de douter, surtout à l'égard du général espagnol, qui n'entre dans aucun détail, il en résulterait que la perte de l'armée impériale n'excéda que de 847 hommes celle de l'armée combinée. Il est vrai que sir Wellesley prétend que le nombre des pièces prises par ses troupes, ou abandonnées dans les bois, est de 17, tandis que le général Sénarmont, commandant l'artillerie française, n'avoua d'abord que 2 pièces abandonnées, et que, plus tard, pressé par les instances de l'Empereur, qui avait connaissance du rapport du général anglais et qui menaçait de faire faire une enquête, il convint que le nombre de celles restées au pouvoir de l'ennemi était de 8. Quant aux prétendus drapeaux ou étendards que sir Wellesley se fait gloire

d'avoir pris ou détruits, ils ne sont autre chose que des fanions, placés à la droite et à la gauche de chaque bataillon pour diriger l'alignement dans les manœuvres et dont se débarrassent ceux qui les portent, lorsqu'ils sont obligés de faire usage de leurs armes. A cette époque, les troupes impériales avaient des aigles et point de drapeaux, ni d'étendards. Il n'en est pas moins vrai que les ennemis ayant conservé leur position, ils n'ont pu s'attribuer l'avantage de la journée; mais ils étaient d'autant moins fondés à proclamer dans toute l'Europe, comme une victoire signalée, cette action liée à un grand plan d'opérations, que, peu de jours après, ils furent obligés de prendre la fuite, abandonnant leurs blessés à la merci de l'armée qu'ils prétendaient avoir vaincue. C'est sans doute pour mieux confirmer cette prétendue victoire que leurs généraux ont dit, dans leur rapport, que les Français se mirent en retraite dès le 28 au soir, quoiqu'ils aient couché sur le champ de bataille et ne s'en soient éloignés que le lendemain, au jour, pour les causes rapportées plus haut.

Le 29, à neuf heures du matin, toute l'armée était en position sur le plateau, à la gauche de l'Alberche, prête à combattre, si l'armée combinée se présentait; mais quelques éclaireurs seulement se montrèrent sur la rive droite, et rien n'annonçait qu'elle fût disposée à s'éloigner de la forte position qui l'avait préservée d'une défaite. Dès lors le roi prit le parti de laisser le premier corps en observation devant cette armée, et de s'approcher de Tolède avec le quatrième et la réserve, pour secourir cette ville, vivement pressée par le général Lascy, et pour s'opposer à Verrégas qui poussait des partis jusqu'à Valdemoro. Ce même jour, il vint camper à Santa-Ololla, et le lendemain, à Bargas, la division polonaise entra dans Tolède.

Le 1er août, le roi fut informé que le duc de Bellune, ayant appris le retour du général Wilson à Escalona, s'était replié sur Maqueda, quoique l'armée combinée fût restée dans sa position. On lui rendit compte en même temps qu'il ne restait devant Tolède qu'un faible détachement, et que Venégas

réunissait son armée à Aranjuez, annonçant l'intention de marcher sur Madrid. On pouvait aisément faire échouer son projet, en allant l'attaquer ; mais le roi jugea qu'il n'était pas encore temps de s'engager avec cette armée, et qu'en se bornant à l'observer, il fallait se tenir en mesure de rejoindre le maréchal Victor, pour livrer bataille à l'armée anglo-espagnole, si elle se décidait à suivre le mouvement rétrograde de ce maréchal. D'après ces motifs, le quatrième corps et la réserve vinrent camper à Illescas, et le général Milhaud jeta quelques escadrons sur Valdemoro. De cette position, on pouvait se réunir aisément au duc de Bellune, ou se porter sur Venégas, s'il marchait sur la capitale.

Cependant le maréchal Victor, à qui le corps de Wilson donnait de vives inquiétudes, ne se croyant pas en sûreté à Maqueda, se retira, le 3, sur Santa-Cruz et manifesta l'intention de reculer jusqu'à Mostoles ; mais le roi lui ayant ordonné d'envoyer une division sur Escalona, le général Villatte, qui la commandait, y arriva le 5, et n'y trouva plus l'ennemi. Il apprit des habitants que l'armée combinée était en retraite.

Dès le 30 juillet, sir Wellesley avait eu avis de la marche du maréchal Soult ; mais croyant qu'il n'avait que 10,000 à 12,000 hommes avec lui, il se flatta que ce maréchal, apprenant les événements qui venaient de se passer, n'oserait pas continuer son mouvement. Dans cette confiance, il se borna à inviter le général Aresta à détacher une de ses divisions au puerto de Baños, mais le général espagnol s'y refusa ; cependant ces généraux ne prirent pas d'autre détermination jusqu'au 2 août, jour où ils apprirent l'entrée des Français à Placencia, et la retraite du marquis de la Reyna, qui s'y trouvait avec environ 600 hommes, sur la rive gauche du Tage, par Almaras, après avoir détruit le pont de bateaux. Ce fut seulement alors qu'ils commencèrent à s'apercevoir combien leur position était critique. Toutefois, ils convinrent entre eux que l'armée anglaise se porterait à la rencontre du duc de Dalmatie, et que les Espagnols resteraient à Talavera. En conséquence de cet arrangement, sir Wellesley

vint camper, le 3, à Oropesa. L'armée espagnole fut tellement effrayée du départ de ses alliés, qu'elle alla les rejoindre, le lendemain, malgré la promesse de son général en chef de rester à Talavera, pour s'opposer au maréchal Victor.

Quoique sir Wellesley, qui avait reçu de nouveaux rapports sur la force de l'armée du duc de Dalmatie, fût persuadé qu'elle n'était que de 30,000 hommes, il n'osa pas courir la chance d'une bataille, dans la position fâcheuse où il se trouvait. Le 4, il passa le Tage sur le pont de l'Arzobispo, laissant aux Espagnols le soin de couvrir sa retraite ; ceux-ci suivirent le mouvement le lendemain, et les deux armées se trouvèrent encombrées dans d'horribles défilés. Si, à cette époque, le duc de Bellune, au lieu de s'être replié sans nécessité jusqu'à Santa-Cruz, eût été à portée d'apercevoir les mouvements des ennemis, il est facile de concevoir l'effet qu'aurait produit sa présence sur leurs derrières, au moment de leur retraite ; mais il n'entra à Talavera que le 7. Il y trouva les blessés de l'armée anglaise qui lui avaient été recommandés par sir Wellesley. Sa cavalerie fit, le même jour, sa jonction avec celle du maréchal Soult à Oropesa ; le roi, apprenant cet événement, se décida à prendre l'offensive contre Venégas. Mais avant de nous occuper des opérations de cette partie de l'armée, il convient de faire connaître celles du duc de Dalmatie.

L'ordre de se porter sur Placencia, qui lui avait été adressé le 22 juillet, lui était parvenu le 24. Ce ne fut même, cependant, que le 27, que le 5e corps, aux ordres du duc de Trévise, se mit en marche, des environs de Salamanque. Le second corps n'en partit que le 30 et fut suivi, le 1er août, par le 6e, aux ordres du maréchal Ney. Le 29 juillet, l'avant-garde du duc de Trévise rencontra les postes espagnols à la Calzada, les poursuivit jusqu'à Béjar et dispersa 2 ou 3,000 hommes, qui gardaient le col de Baños. En pressant sa marche, ce corps aurait pu arriver le lendemain à Placencia ; mais il n'y entra que le 1er août et n'en partit que le 3, pour se porter sur Navol-Morol. Les deux autres y arrivèrent successivement dans les journées des 2, 3 et 4, et suivirent le

mouvement du 5e corps. Ainsi, quoique la distance de Salamanque à Placencia ne soit que d'environ vingt-cinq lieues, ce ne fut que le 5 août que les trois corps d'armée se trouvèrent en colonne, entre cette dernière ville et Navol-Morol. Il est à regretter que le duc de Dalmatie n'ait pas été en mesure de commencer son mouvement le 25 juillet au lieu du 27, et qu'il n'ait pas pu l'exécuter avec plus de célérité. Ces fâcheuses circonstances sauvèrent l'armée anglaise, qui s'était imprudemment avancée sans se douter que 50,000 Français pouvaient se porter sur sa ligne de communication.

Le 6, l'avant-garde du duc de Trévise rencontra sur la rive droite du Tage quelques troupes espagnoles qui se retirèrent sur l'autre rive, par le pont de l'Arzobispo. La journée du lendemain fut employée par le maréchal Soult à faire ses dispositions et à reconnaître l'ennemi. Les Anglais, déjà sortis des défilés, avaient atteint la grande route de Badajoz et occupaient les hauteurs qui dominent le Tage, vers Almaras. Le quartier général de sir Wellesley se trouvait à Dolaytosa. L'armée espagnole, qui n'avait encore pu dégager son artillerie et ses équipages, était restée vis-à-vis le pont de l'Arzobispo. Ce pont était barricadé et défendu par plusieurs batteries et de l'infanterie, placée dans deux tours qui sont au milieu.

Le 8, pendant que l'artillerie française tirait avec la plus grande vivacité sur les batteries espagnoles et sur le pont, la brigade de dragons du général Caulaincourt, protégée par le feu de 2 brigades de voltigeurs, passait plus haut le Tage à un gué. Le 34e régiment d'infanterie et 2 bataillons du 40e suivaient cette brigade. Le reste de la cavalerie du 5e corps et celle du second marchaient immédiatement après : en même temps, le 1er bataillon du 40e, précédé des compagnies de sapeurs, renversait les barricades du pont et ouvrait le passage aux 62e et 88e qui le franchirent rapidement. Les batteries ennemies, prises à revers, furent enlevées ; l'infanterie, chargée par le 18e dragons, mise en déroute : la division de cavalerie du duc d'Albuquerque, que Cuesta fit

avancer, pour protéger la retraite, chargée à son tour par le général Caulaincourt, fut culbutée et perdit son artillerie. Dès ce moment, les ennemis s'enfuirent dans le plus grand désordre et se dispersèrent, laissant au pouvoir des vainqueurs 30 pièces de canon, 45 caissons, 600 prisonniers, plus de 400 chevaux et quantité d'équipages. Le duc de Dalmatie annonça que la perte de sa cavalerie était de 28 tués et 87 blessés et celle de l'infanterie insignifiante, n'ayant eu que des tirailleurs engagés. Suivant son rapport, les ennemis eurent un grand nombre de tués et de blessés. Cette brillante affaire fit beaucoup d'honneur au maréchal Mortier, qui la dirigea.

Il eût été à désirer, sans doute, de pouvoir profiter de l'avantage remporté sur les Espagnols pour marcher contre les Anglais ; mais les ponts d'Almaras étaient brûlés et on n'avait pas les moyens d'en établir de nouveaux ; de sorte que l'armée entière aurait dû passer le Tage sur celui de l'Arzobispo et s'engager dans les affreux défilés, d'où les Anglais n'avaient pu sortir qu'après trois ou quatre jours de pénibles travaux et avec le secours de tous les habitants. Sir Wellesley aurait attendu les Français sur les hauteurs de Delaytova, où il eût continué sa retraite. Dans le premier cas, le maréchal Soult aurait dû l'attaquer sans artillerie et, ayant le Tage à dos, dans une position qui, défendue par une bonne infanterie, était réputée inexpugnable. Dans le second cas, les Anglais auraient gagné deux ou trois marches sur leurs adversaires, avant que ceux-ci eussent franchi les défilés et atteint la grande route de l'Estramadoure (*sic*) ; mais, indépendamment de ces difficultés, qui suffiraient pour justifier le roi de ne pas avoir engagé l'armée dans une opération dangereuse ou inutile, suivant le parti qu'aurait pris le général anglais, il y en avait une autre, qui rendait impossible toute tentative de cette nature. Cette contrée, déjà épuisée lorsque le duc de Bellune l'avait occupée, n'offrait plus aucune ressource depuis le séjour que venaient d'y faire les Anglo-Espagnols. A cette époque, toute opération en Estramadoure, sur la rive gauche du Tage, eût amené la

désorganisation complète de l'armée (1). Le roi jugea donc à propos de faire reposer les troupes pendant les jours des plus fortes chaleurs et d'attendre que la récolte fût faite, avant d'entreprendre soit l'expédition de Portugal, soit celle d'Andalousie. D'ailleurs, il croyait nécessaire de demander à l'Empereur de nouvelles instructions à ce sujet.

Quelques jours après la déroute des Espagnols, les Anglais commencèrent leur retraite sur Badajoz et le général Cuesta rassembla son armée entre Jaraicejo et le Tage. Le roi ordonna au duc de Dalmatie de laisser le 5e corps aux environs d'Oropesa, de se rendre avec le 2e à Placencia et de diriger le 6e sur Salamanque, pour en chasser les troupes du duc del Parque, qui venaient d'y entrer.

Le maréchal Ney, parti de Placencia le 12, rencontra le même jour la division du général Wilson, au col de Baños, l'attaqua et la dispersa ; le lendemain, il continua sa marche et son avant-garde entra le 14 à Salamanque, d'où l'ennemi s'était retiré. Le jour suivant, tout son corps d'armée fut réuni. Ainsi ce maréchal fit, en quatre jours, le trajet de Placencia à Salamanque, malgré le combat qu'il eut à livrer. Si le duc de Dalmatie eût marché avec la même célérité, l'armée anglaise eût été détruite.

Il nous reste à faire connaître les opérations de la partie de l'armée à la tête de laquelle se trouvait le roi. On a vu qu'elle était, le 5, à Illescas, prête à se réunir au duc de Bellune ou à marcher contre l'armée qui menaçait Madrid. A cette époque, le roi, apprenant l'arrivée du duc de Dalmatie dans la vallée du Tage, jugea qu'il n'avait plus à s'occuper de l'armée combinée et qu'il fallait prendre l'offensive contre Venégas. A cet effet, il se porta, le 6, à Valdemoro. Le lendemain, le général Sébastiani marcha dans la direction d'Aranjuez, chassa l'avant-garde des ennemis, placée entre la Jaronna et le Tage, et la rejeta sur la rive gauche du

(1) La correspondance de sir Wellesley et celle de son frère, envoyé britannique près la Junte de Séville, prouvent dans quelle détresse les armées combinées se trouvèrent, malgré les convois que le gouvernement espagnol ne cessait de leur faire passer. (*Note du manuscrit.*)

fleuve. Pendant que les deux partis se fusillaient et se canonnaient d'une rive à l'autre, on reconnut que tous les ponts étaient coupés et qu'en essayant de les réparer sous le feu de l'ennemi on s'exposerait à perdre beaucoup de monde (1). Pour éviter cet inconvénient, le roi marcha sur Tolède, où l'on était resté maître du pont. Dans la nuit du 8 au 9, le 4e corps entra dans cette ville ; le général Milhaud resta, avec ses dragons, en face du gué d'Anover, et le roi, ayant près de lui la réserve, établit son quartier général à Barjas.

Le général Sébastiani, après avoir donné quelques heures de repos à ses troupes, déboucha de Tolède au point du jour, et culbuta la division du général Zerovia, qui couronnait les hauteurs qui dominent la ville et le pont. L'ennemi, poursuivi vivement, se retira sur Ajofrin.

Le 4e corps prit position, la droite à Burgillas et la gauche à Rambroca. Le général Merlin enleva, dans ce dernier village, un parti de cavalerie, et apprit des prisonniers que l'armée espagnole se rassemblait à Almonacid. En même temps, le général Milhaud forçait le passage du gué d'Anover, sabrait 2 bataillons et 3 escadrons, et allait rejoindre le général Sébastiani. Ce même jour, le roi porta son quartier général à Tolède ; la brigade du général Godinot et le 27e régiment de chasseurs de la réserve, en partirent le lendemain pour rejoindre le 4e corps.

Le général Venégas, informé de la marche des Français vers Tolède, s'était, en effet, dirigé sur Almonacid, où, le 10 au soir, son armée se trouva rassemblée. Elle était composée de 5 divisions d'infanterie et de 3 à 4,000 chevaux (environ 30,000 hommes). L'armée du roi (le 4e corps et la réserve), affaiblie des pertes essuyées à Talavera et dans divers combats, ainsi que des hommes entrés aux hôpitaux, comptait à peine 20,000 combattants, et à l'avantage de la supériorité du nombre, les ennemis réunissaient celui de la

(1) Le général Venégas, suivant l'usage des généraux espagnols, ne manqua pas d'adresser à la Junte de Séville un rapport pompeux où cette reconnaissance était présentée comme une grande bataille, dont il s'attribua la victoire. (*Note du manuscrit.*)

position. Leur gauche couronnait une colline escarpée, leur centre était rangé sur le plateau en avant d'Almonacid, et leur droite se prolongeait sur les hauteurs au delà du village, en arrière duquel se trouve une autre colline plus élevée, sur laquelle est situé un ancien château des Mores, occupé par un régiment.

Le roi, apprenant que l'ennemi paraissait disposé à courir la chance d'une bataille, partit de Tolède avec sa garde, le 11 au matin, dans l'intention de l'attaquer; mais bientôt le bruit du canon annonça que le général Sébastiani n'avait pas cru devoir l'attendre pour engager l'affaire.

Le général Leval, chargé d'attaquer la gauche des ennemis, fit enlever par les Polonais la colline où elle s'appuyait. Le général Venégas, voulant reprendre ce poste important, y fit marcher une partie de sa réserve, mais ses efforts furent inutiles. Tout fut culbuté et sa ligne prise à revers : en même temps, ses divisions de centre et de droite étaient assaillies par les 28e, 32e, 58e et 75e régiments, conduits par les généraux Belair et Rey, ainsi que par le 51e et le 12e d'infanterie légère aux ordres du général Godinot. Hors d'état de résister au choc impétueux de ces braves régiments, les Espagnols se refugièrent sur la haute colline où se trouve le château dont nous avons parlé. Le général Venégas y rallia ses troupes et parut disposé à s'y défendre. On aurait pu manœuvrer pour tourner cette forte position sans s'exposer à perdre bien des braves pour l'enlever de vive force, mais cette attaque était commencée lorsque le roi arriva sur le champ de bataille ; il n'était plus temps de changer les premières dispositions. Les troupes, divisées en plusieurs colonnes, gravirent la colline avec une rare valeur, et chassèrent l'ennemi qui, rejeté dans la plaine, fut chargé et mis dans le plus grand désordre par les dragons du général Milhaud et la cavalerie légère du général Merlin. 16 bouches à feu, 31 caissons, 3 à 4,000 prisonniers et plusieurs drapeaux furent les trophées de cette victoire. Le nombre des ennemis tués ou blessés fut considérable. Du côté des Français, il y eut 319 tués et 2,075 blessés. Parmi les premiers, se trouvait le comte de Sobolewski, co-

lonel du 7e régiment polonais, et parmi les derniers, le chef de bataillon Lamartinière, qui commandait le 32e régiment. Le général Venégas s'enfuit jusque dans la Sierra-Morena d'où il écrivit à la junte de Séville, 11 jours après la bataille, qu'il ne pouvait pas lui envoyer l'état de ses pertes, à cause de la dispersion de son armée.

Dans ces entrefaites, le maréchal Victor, conformément aux ordres du roi, arriva dans la Manche et porta son quartier général à Daymiel. Le 4e corps prit des cantonnements sur le Tage, depuis Aranjuez jusqu'à Tolède, et le roi rentra à Madrid, le 25 août, avec sa réserve (1).

Ainsi fut terminée cette campagne de 20 jours. Le plan des ennemis fut complètement déjoué. Au lieu d'arriver à Madrid, et même sur l'Ebre, comme s'en flattait le général Cuesta, dans sa correspondance avec la Junte de Séville, ils furent obligés de s'enfuir précipitamment, après avoir perdu un monde infini et la plus grande partie de leur artillerie. L'armée anglaise rentra en Portugal, laissa envahir les provinces du midi et de l'est de ses alliés et ne reparut en Espagne que deux ans plus tard. Si tout autre que le roi eût dirigé cette belle opération, elle lui eût acquis une belle réputation. Mais il était convenu, à la cour de Napoléon, que le roi n'entendait rien à la guerre. Les courtisans ne firent donc aucune attention au résultat, et ne voulurent voir dans la série des événements que la bataille de Talavera. Quel beau prétexte pour les échos du prince et les écrivains passionnés ou mal instruits !!! « *On n'aurait pas dû livrer bataille..... la bataille a été perdue..... Si l'Empereur eût été présent, les ennemis auraient été détruits.....* etc., etc. »

(1) L'Empereur, après avoir retranché du rapport du maréchal Jourdan, sur l'ensemble des opérations, tout ce qu'il ne jugea pas à propos de publier, et après y avoir fait plusieurs changements, le fit insérer dans le *Moniteur*, ainsi que les rapports du maréchal Soult et du général Sébastiani. Malgré ces suppressions et ces changements, nous avons cru pouvoir nous dispenser de reproduire ces rapports, tels qu'ils furent adressés au ministre de la guerre, à cause de leur trop grande étendue. — (*Note du manuscrit.*)

L'Empereur blâma, même, dans le premier moment, l'ordre donné au duc de Dalmatie de marcher sur Placencia. Nous croyons avoir suffisamment démontré combien tous ces reproches sont mal fondés. Toutefois, nous convenons que si l'Empereur eût été présent, l'armée combinée eût été en grand péril, d'abord parce que le maréchal Soult serait arrivé à Placencia beaucoup plus promptement, ce qui aurait obligé cette armée à se diviser, et ensuite parce que, en supposant qu'elle fût restée unie, le duc de Bellune n'aurait pas osé prendre sur lui d'attirer l'attention de sir Wellesley sur sa gauche, par deux attaques isolées, et que l'Empereur, n'ayant de compte à rendre à personne, n'aurait pas craint d'engager son armée dans le vallon, ainsi que le maréchal Jourdan pensait qu'on aurait pu le faire. Mais, indépendamment de la supériorité de son génie, quelle comparaison peut-on établir entre son pouvoir absolu et l'autorité précaire du roi? Au moindre signal, ses ordres étaient exécutés, tandis que ceux du roi étaient commentés, discutés, et souvent éludés par les chefs chargés de leur exécution. Par politique et pour d'autres raisons, l'Empereur ne favorisait que trop ce désordre, qui a nui si souvent à des opérations militaires en Espagne.

Le gouvernement britannique ne se fit pas, sans doute, illusion, mais il lui convenait de persuader aux puissances que l'armée impériale avait été battue, et il voulait couvrir aux yeux du peuple anglais du voile d'une prétendue victoire les désastres qui la suivirent. C'est vraisemblablement à cette adroite politique que sir Wellesley fut redevable des récompenses qui lui furent décernées et du concert de louanges qui s'éleva dans les pays étrangers, tandis qu'en France, pour flatter la passion de l'Empereur, chacun s'évertuait à prouver que son frère avait été vaincu.

CHAPITRE XII

Situation pénible de l'armée française en Espagne. — Embarras pour contenir les provinces conquises et détruire les bandes d'insurgés. — Fausses notions sur les armées anglaise, espagnole et portugaise. — Combat de Tamamès. — Le maréchal Jourdan reçoit l'autorisation de rentrer en France. — Bataille d'Ocañà. — Combat de Tormès. — Coup d'œil sur les opérations en Aragon et en Catalogne.

L'Empereur approuva le parti qu'on avait pris de suspendre les opérations et ajourna l'expédition du Portugal au mois de février suivant. On avait, en effet, besoin de quelques moments de repos pour rétablir l'armée et il n'est pas hors de propos de faire connaître sa situation.

Elle était des plus déplorables sous le rapport des subsistances ; l'Empereur persistait et a toujours persisté à vouloir que ce service dispendieux fût fait aux frais de l'Espagne. Le roi, n'ayant pas les moyens d'y parvenir par des achats, était forcé de recourir à la voie désastreuse des réquisitions, qui avait le triple inconvénient d'exaspérer les propriétaires, de faire disparaître les denrées et de donner lieu à une foule d'abus. Le service des équipages militaires, également à la charge de l'Espagne, n'était pas dans un meilleur état. On n'avait des fonds, ni pour faire réparer les voitures et les harnais, ni pour remplacer les chevaux qu'on perdait journellement ; ce qui n'empêcha pas Napoléon de rappeler en France le 4^{e} et le 10^{e} bataillons de ce service, ce qui acheva de le désorganiser.

L'artillerie exigeait de grandes réparations qui demandaient beaucoup de temps. Elle manquait de chevaux et ne se procurait dans le pays quelques moyens de transport qu'avec la plus grande difficulté. Le roi ordonna la levée de 1,500 mulets par la voie des réquisitions; mais, malgré le secours des baïonnettes, à peine en put-on réunir 3 ou 400. On touchait au moment de manquer de munitions, et, avant de songer à en faire venir de Bayonne et de Pampelune, il fallait donner la chasse aux bandes qui interceptaient les communications.

La cavalerie était considérablement affaiblie. Les hommes à pied rentraient en France et ne revenaient plus, de sorte que, les plus forts régiments ayant à peine 250 hommes montés, on les réduisait successivement de 4 à 3, à 2 escadrons. Les cadres des escadrons supprimés sortaient d'Espagne. Dans l'espoir, sans doute, de revenir dans la Péninsule et de remplacer dans ses revues, ainsi qu'il était dans l'usage de le faire, les officiers qu'il avait perdus, Napoléon en laissait les corps dépourvus, surtout dans les grades supérieurs.

En même temps qu'on s'occupait de mettre l'armée en état d'aller chercher les ennemis, il fallait se tenir prêt à les recevoir, s'ils prenaient l'offensive, et faire poursuivre les bandes multipliées à l'infini sur les communications de France. Les trois corps d'armée, aux ordres du maréchal Soult, placés à Salamanque, Placencia et aux environs d'Oropesa, observaient les frontières du Portugal et le débouché de l'Estramadure par Almaraz. En peu de jours, ils pouvaient être réunis sur le point de cette ligne qui serait menacé. Le maréchal Victor, à portée d'être soutenu promptement par le général Sébastiani qui avait son quartier général à Aranjuez, surveillait de Deymiel les passages de la Sierra-Morena; mais si on était en mesure de s'opposer aux tentatives des armées combinées, on était bien loin d'avoir les moyens de contenir les populations des provinces occupées faiblement, et de détruire les bandes qui les parcouraient.

Au moment où les Espagnols firent leur jonction avec les Portugais à Oropesa, la junte de Séville, ne doutant plus que les Français ne fussent bientôt forcés d'évacuer

l'Espagne, envoya l'ordre aux juntes insurrectionnelles des provinces de l'intérieur d'armer les populations pour leur couper la retraite. Ses ordres furent exécutés en partie ; les provinces de Burgos, d'Aranda, de Soria, celles de la Navarre et de la Biscaye furent infestées de bandes nombreuses qui attaquèrent successivement les petites villes d'Aro, Miranda, Briviesca, et généralement tous les postes placés sur les lignes de communication. Ces postes étant retranchés, les assaillants furent presque toujours repoussés ; mais ces brigands enlevaient les courriers, les estafettes et les officiers en mission, qui, pour marcher plus rapidement, se faisaient suivre par peu de monde ; attaquaient les convois faiblement escortés, et assassinaient tous les Français qui tombaient entre leurs mains.

Le général Bonnet, dans la province de Santander, livrait de fréquents combats à Ballesteros. La partie de l'armée de La Romana, restée en Galice, inquiétait journellement le faible cordon de troupes que le général Kellermann tenait sur l'Elsa, pour observer les mouvements de l'ennemi et veiller à la sûreté des garnisons de Benevente, Toro et Zamora. Le 6e corps, arrivé à Salamanque, fut à portée de soutenir cette ligne, et le général Kellermann chercha à détruire les bandes qui erraient sur ses derrières ; mais les généraux chargés de cette mission obtinrent peu de succès, parce que, à leur approche, les insurgés prenaient la fuite, et revenaient lorsque les colonnes mobiles s'éloignaient. Le récit circonstancié de ces marches et contre-marches et des combats qui en furent la suite serait peu intéressant pour nos lecteurs ; nous nous bornons à dire que, malgré les avantages remportés dans toutes les occasions par les armées régulières, les Français se trouvaient dans la situation la plus précaire.

Quoique l'état-major général n'eût rien négligé pour se procurer des agents secrets capables de l'informer avec exactitude des mouvements des armées combinées, il n'avait pu y parvenir ; de sorte qu'il n'avait d'autres renseignements que ceux que lui transmettaient les commandants des corps d'armée qui, plus rapprochés de l'ennemi, envoyaient fré-

quemment leur cavalerie en reconnaissance, et employaient quelques espions subalternes. Si des renseignements obtenus par ces moyens ne méritaient pas une entière confiance, on ne pouvait cependant pas les négliger entièrement, et, souvent, on était induit en erreur.

D'après les rapports du maréchal Soult, *l'armée anglaise, loin de s'être séparée des Espagnols, était restée à Truxillo; elle avait reçu un renfort de 8,000 hommes. On assurait que 26,000 Anglais venaient de débarquer à Lisbonne; on évaluait la force de l'armée portugaise revenue des environs d'Almeda, à Castel-Branco, à 30,000 hommes; on transportait des pontons de Truxillo dans la direction d'Almaraz. Une colonne de l'armée du duc del Parque se rapprochait du Tage que, suivant toutes les apparences, elle passerait à Alcantara, pour se réunir à celle de Cuesta. Cette dernière avait reçu des renforts considérables. Enfin, tout annonçait que, tandis que le maréchal Beresford et le duc del Parque marcheraient sur Placencia, sir Wellesley et Cuesta passeraient le Tage à Almaraz.* Se croyant à la veille de voir fondre sur lui des forces aussi supérieures, le maréchal Soult réitérait la demande d'être autorisé à rapprocher de lui le 6e corps et sollicitait un secours de cavalerie.

Cependant, le roi, qui n'ajoutait pas une foi entière à ces rapports, surtout en ce qui concernait l'armée anglaise et celle du duc del Parque, ne voulut pas dégarnir les provinces du Nord et préféra faire revenir de celles de la Manche à Talavera le maréchal Victor. Ce mouvement à peine exécuté, on apprit que sir Wellesley était toujours à Badajoz, fort mécontent de la junte de Séville, qui refusait de lui confier le commandement supérieur des armées nationales ; que le duc del Parque, au lieu de s'être rapproché du Tage, avait été rejoint par la division de Ballesteros, et se préparait à marcher sur Salamanque ; que l'armée de Venégas, dont le général Areyzaga venait de prendre le commandement, avait été considérablement renforcée par de nouvelles levées, et par une partie de celle de Cuesta, passée sous les ordres du

duc d'Albuquerque ; enfin, que la junte de Séville, pleine de confiance dans les talents du général Areyzaga et dans la valeur de sa nombreuse armée, lui avait ordonné de marcher sur Madrid.

En recevant ces avis, le roi fit donner ordre au duc de Bellune de se porter dans la province de la Manche, et de s'avancer jusqu'à Deymiel pour observer cette nouvelle armée. La division de cavalerie légère, la division polonaise et la division allemande du 4e corps furent mises à sa disposition. Le duc de Dalmatie, trop éloigné du point où sa présence pouvait devenir nécessaire, et, d'ailleurs, n'ayant plus les moyens de faire vivre ses troupes à Placencia, reçut l'ordre de venir à Oropesa, remplacer le 5e corps qui s'étendit le long du Tage du côté de Montalban. On se trouvait ainsi parfaitement en mesure de détruire l'armée d'Areyzaga, si ce général avait l'imprudence de tenter l'exécution des ordres de son gouvernement.

Le maréchal Victor, arrivé à Deymiel le 15 octobre, rendit compte que l'armée espagnole était forte de 50,000 hommes d'infanterie et de 10,000 de cavalerie. Cependant, sa cavalerie, s'étant portée en avant, força celle des ennemis à reculer jusqu'au pied des montagnes ; mais, quelques jours après, toute l'armée ayant débouché, le maréchal, ne voulant pas courir la chance d'une bataille contre des forces aussi supérieures, se retira en arrière de la Guadiana.

Dans le Nord, le duc d'Elchingen, en recevant l'autorisation de rentrer en France, remit le commandement du 6e corps au général Marchant. Avant son départ, il ordonna au général Mancune d'aller reconnaître l'armée du duc del Parque, campée à San-Felice. Le général Marchant rendit compte, par sa lettre du 25 septembre, que le général Mancune, parti de la Mantilla le 21 avec 3 régiments d'infanterie et 1,200 chevaux, rencontra, le 23, un corps de 10,000 hommes à Bañovares, qui se retira à son approche, et qu'un parti de cavalerie, dirigée sur San-Felice, apprit que le duc del Parque s'était mis en retraite le même jour, se dirigeant sur Ciudad-Rodrigo. Dès que l'ennemi n'avait pas voulu s'engager avec

le général Mancune, on devait le croire peu en forces. Cependant, de nouveaux rapports des 9, 10, 14 et 16 octobre, qui ne parvinrent à Madrid que le 21 parce que les communications avaient été interceptées pendant plusieurs jours, annoncèrent que le duc del Parque prenait l'offensive, qu'il campait à Tamamès, et qu'on disait son armée forte de 25 à 30,000 hommes. Le général Marchant, au lieu de demander du secours au général Kellermann, et d'attendre l'ennemi dans les plaines de Salamanque, se décida à l'aller attaquer sur un terrain montueux, coupé de ravins et couvert de bois et de rochers, très avantageux à des troupes médiocres. Son corps d'armée était composé de 18 bataillons dont il n'évalue la force qu'à 9,000 hommes, 4 régiments de cavalerie n'ayant que 800 chevaux et 18 bouches à feu. Le 18, il se trouva en présence de l'ennemi et l'affaire fut engagée. Nous transcrivons le rapport qu'il adressa au maréchal Jourdan pour être mis sous les yeux du roi.

RAPPORT DU GÉNÉRAL MARCHANT

« L'ennemi occupait une crête très escarpée, à une petite portée de canon de Tamamès. Cette crête s'élevait par la droite de l'ennemi et se liait à des montagnes impraticables. Vers sa gauche, elle arrivait par une pente douce jusqu'à un très beau plateau, derrière lequel toute la cavalerie ennemie était en bataille ; c'est de ce côté que l'attaque principale a été dirigée. Le général Mancune en était chargé avec le 6e d'infanterie légère, le 69e de ligne, un bataillon de voltigeurs et 5 pièces de canon. Le général Lorcet soutenait cette attaque avec le 3e de hussards et le 15e de chasseurs ; le 15e de dragons était en arrière, en réserve.

» Le général Marcognet était chargé de l'attaque du centre avec les 39e et 76e qui formaient deux colonnes. L'attaque de gauche était dirigée par le général Labasse ayant sous ses ordres le 25e régiment d'infanterie légère. Les 27e et 59e de ligne et le 25e de dragons étaient placés en réserve.

» Ces trois colonnes se sont mises en marche en même

temps. Dès que l'attaque a été commencée, l'ennemi qui, jusque-là, avait masqué toutes ses forces, les a déployées devant nous. Une masse de 15,000 hommes était opposée au général Mancune, qui s'est avancé, l'arme au bras. L'ennemi avait, de ce côté, sur son front, 7 pièces qui n'ont commencé leur feu qu'à la petite portée de mitraille. Elles n'ont eu le temps de tirer chacune que le premier coup. Le 3e de hussards et le 15e de chasseurs sont arrivés ventre à terre sur elles, ont sabré les canonniers et se sont emparés des pièces au milieu d'une grêle de balles. La cavalerie ennemie, que cette colonne laissait sur sa droite, chargeait en ce moment et la prenait en flanc et en queue. Le 3e bataillon du 69e a fait demi-tour à droite et a reçu cette cavalerie par une fusillade si vive, qu'elle a bien vite rebroussé chemin. Le général Mancune avançait toujours ; il n'était plus qu'à trente pas de l'ennemi, qui était en bataille, retranché derrière des rochers. Sa troupe souffrait sans pouvoir faire beaucoup de mal à l'ennemi. C'est là que le mouvement rétrograde s'est prononcé, et il était impossible d'emporter ce point devant des forces si supérieures en nombre. Le 27e s'est alors avancé pour soutenir la retraite de cette colonne, qui est venue se rallier derrière lui. La cavalerie ennemie, pendant ce moment, inquiétait la nôtre, qui était beaucoup trop faible ; le 15e de dragons, qui était en réserve, s'est avancé, a fait une très belle charge et a repoussé cette cavalerie, après lui avoir sabré une centaine d'hommes.

» Des sept pièces prises, nous n'en avons ramené qu'une ; les traits des autres avaient été coupés. Nous avons été obligés d'abandonner une des nôtres, qui avait été démontée.

» Pendant que cela se passait sur la droite, les colonnes du centre et de la gauche étaient aux prises de leur côté ; elles gravissaient avec peine le coteau, hérissé de difficultés ; la pente était parsemée de rochers, derrière chacun desquels étaient embusqués des soldats ennemis, qui tiraient à coup sûr La crête était couronnée de troupes, qui nous faisaient également beaucoup de mal. Le 25e léger, qui formait la gauche, avait rencontré des forces beaucoup trop supérieures

et, en appuyant à droite, il s'était joint à la colonne du centre. L'ennemi avait, à sa droite, 4 pièces qui prenaient ces deux colonnes en écharpe. Toutes ces difficultés n'arrêtaient point nos soldats; ils étaient au moment d'arriver au sommet, lorsque le mouvement rétrograde de la gauche a engagé les chefs à ordonner la retraite. Une plus longue obstination de leur part n'aurait pu avoir qu'un effet extrêmement nuisible ; jamais nous n'eussions pu nous maintenir dans cette position, avec le peu de monde qui y serait arrivé. Toutes nos troupes sont alors revenues se placer à la position qu'elles occupaient avant l'attaque. Nous sommes restés deux heures en présence de l'ennemi, pour panser nos blessés et les mettre en route. Nous avons eu la satisfaction de les emporter tous.

» A trois heures après midi, nous avons commencé notre retraite. Les 27e et 59e de ligne étaient chargés de la soutenir. Nous avions des bois et des défilés à traverser, pendant deux lieues. L'ennemi est alors descendu de ses rochers et a montré assez d'acharnement à nous poursuivre, mais il a été contenu avec un sang-froid admirable. Nos bataillons semblaient être à l'exercice. C'est dans la retraite, surtout, que nous avons fait beaucoup de mal à l'ennemi.

» *Signé :* MARCHANT. »

Dans un rapport plein de jactance que le duc del Parque adressa à la junte de Séville, il disait que la perte des Français avait été de 3,500 hommes, et assurait que la sienne ne s'élevait qu'à 713 tués, blessés ou égarés. Il entra, le 25, à Salamanque, que le général Marchant avait évacué pendant la nuit pour se replier sur Toro.

En apprenant ce fâcheux événement, le roi fit partir de Madrid la brigade du général Godinot, de la division Dessoles, forte de 3,500 hommes, pour aller rejoindre le 6e corps. La division du général Heudelet, du 2e corps (4,000 hommes), était en marche pour se rendre auprès du général Kellermann, hors d'état de protéger les convois.

C'est à cette époque que le maréchal Jourdan reçut enfin l'autorisation de rentrer en France, et remit les fonctions de

major-général au maréchal Soult, désigné par l'Empereur pour le remplacer.

On a vu qu'il sollicitait cette autorisation depuis le mois de juillet. Les événements, qui eurent lieu plus tard lui ayant encore mieux prouvé que, dans la fausse position où se trouvaient le roi et lui, la direction des opérations était un fardeau insupportable, il renouvela ses instances en y joignant un certificat qui constatait le mauvais état de sa santé. Un autre motif le portait à persister dans sa résolution : son nom ne se trouvait plus inscrit dans l'almanach impérial parmi ceux des autres maréchaux, quoique le trésor de France continuât à lui payer son traitement. Cette omission avait été ordonnée par l'Empereur, sous le faux prétexte que le maréchal portait la cocarde espagnole, tandis que 100,000 Français pouvaient attester qu'il portait les couleurs nationales. Napoléon voulait, par ce moyen, l'obliger à passer au service de l'Espagne ; mais, quel que fût son attachement au roi Joseph, il ne pouvait lui faire le sacrifice du beau titre de citoyen français et de la dignité de maréchal de France.

Nous avons vu qu'au moment où le maréchal Jourdan fut remplacé par le duc de Dalmatie, le maréchal Victor se trouvait dans la Manche, sur la rive droite de la Guadiana, en présence de l'armée d'Areyzaga ; le maréchal Mortier, avec le 5e corps, aux environs de Montalban, et les troupes du 4e corps à Ocaña, Aranjuez et Tolède. En trois jours, ces trois corps d'armées pouvaient être réunis aux environs de Consuegra et de Madridejos, pour marcher contre l'armée espagnole. Nous ignorons pourquoi on préféra la laisser envahir toute la province de la Manche. Quoi qu'il en soit, le 17 novembre, elle prenait position à Ocaña. Le roi se trouvait à Aranjuez avec le 4e et le 5e corps, une brigade de la division Dessoles et sa garde. Le maréchal Victor, à une forte marche au delà, du côté de Villamanrique et de Fuente-Dueñas, observait le haut Tage. Ce maréchal reçut l'ordre de passer le fleuve, le 18, sur le point où il se trouvait, et de se diriger sur Ocaña. Le même jour, le 4e et le 5e corps débouchèrent

d'Aranjuez. Le maréchal Mortier commandait l'infanterie des deux corps, le général Sébastiani la cavalerie. Le roi et son major-général dirigeaient les mouvements. Arrivés sur le plateau, en avant d'Ocaña, on se trouva en présence des ennemis. En engageant l'affaire de suite, le duc de Bellune ne pouvait arriver à temps pour y prendre part. Toutefois, après quelques moments d'hésitation pour savoir si on l'attendrait, on se décida à attaquer. Nous allons donner un extrait du rapport du duc de Trévise, à qui la gloire de cette journée doit être particulièrement attribuée.

L'armée espagnole était en bataille sur plusieurs lignes, la droite et le centre dans la direction de Noblegas à Ocaña, et sa gauche se prolongeant au delà de cette ville. Un ravin profond partant de la ville s'étendait presque vis-à-vis l'extrémité de sa droite.

Le général Leval, qui commandait les divisions du duché de Varsovie et de la confédération du Rhin, se dirigea sur la droite de l'ennemi, en tournant le ravin, l'attaqua avec vigueur et le repoussa jusque sur ses masses. Celui-ci, ayant ainsi concentré ses forces, reprit l'offensive à son tour, franchit le ravin et chargea les bataillons du général Leval; dans ce moment, ce général est blessé, un de ses aides de camp tué, deux pièces démontées.

Le duc de Trévise, s'étant aperçu du flottement qui se manifestait dans sa première ligne, ordonna à la 1re division du 5e corps, composée des 34e, 40e et 64e régiments, commandée par le général Girard, de se porter en avant et de passer à travers les intervalles de la première ligne. Ces troupes exécutent ce mouvement avec précision, marchent avec rapidité sur l'artillerie ennemie, s'emparent de trois pièces, culbutent tout ce qui oppose de la résistance, débordent les corps appuyés à la ville d'Ocaña, et les forcent à fuir en abandonnant leurs armes. La victoire est assurée.

Pendant que ces événements se passaient sur la droite et sur le centre, la division aux ordres du général Dessoles, composée momentanément d'une de ses brigades et d'une brigade de la division Gazan, était restée en face et à droite

d'Ocaña, pour contenir les troupes qui occupaient cette ville et celles qui tenaient la gauche de la ligne. Au moment où elle aperçoit les progrès que l'on a faits au centre et à la gauche, elle passe le ravin, forme vivement son attaque sur la droite d'Ocaña et complète la déroute sur ce point. Alors s'ébranle la cavalerie que dirige le général Sébastiani ; elle s'élance avec rapidité et bientôt atteint l'ennemi qui, dans sa fuite à travers les bois d'oliviers, cherchait à gagner la route de Dos-Barrias et de la Guardia. En vain, il s'efforce de soutenir sa retraite par des bataillons carrés : ces carrés sont enfoncés. La division de cavalerie légère, composée du régiment des lanciers, du 10e de hussards, des 10e et 21e chasseurs, commandés par le général Beauregard, sabre à sa gauche une colonne nombreuse, et fait mettre bas les armes à 5,000 hommes. Au même instant, une brigade de dragons charge une autre colonne, lui fait également mettre bas les armes et lui prend plusieurs pièces de canon. On poursuit l'ennemi, l'épée dans les reins, jusqu'à la Guardia. A chaque pas on ramasse de nouveaux prisonniers, et, dans la même soirée, 20,000 hommes, 50 bouches à feu et 30 drapeaux restent au pouvoir des Français, dont la perte ne s'élève qu'à 1,200 hommes tués ou blessés.

Le général Areyzaga se réfugia promptement avec les débris de son armée dans la Sierra-Morena.

La victoire d'Ocaña fut bientôt suivie d'un succès, qui, quoique moins brillant, n'en fut pas moins important par ses résultats. Les troupes envoyées dans le Nord y étant arrivées, le 6e corps passa provisoirement sous les ordres du général Kellermann.

Le duc del Parque, entré à Salamanque le 25 octobre, ainsi que nous l'avons vu, fit occuper Alba de Tormès, et, jusqu'au 18 novembre, il se borna à jeter des partis, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, pour exciter les populations à prendre les armes et intercepter ses communications. Enfin, le 19, il se décida à s'avancer jusqu'à Cantalapiedra, où il campa le 22. Le même jour, le général Kellermann commençait à rassembler ses troupes à Medina-del-

Campo. Un détachement de cavalerie qu'il envoya, le lendemain, reconnaître les ennemis, les rencontra en marche se dirigeant sur Medina. Quoiqu'il n'eût près de lui qu'une partie de ses troupes, il forma sa ligne sur un coteau et se disposa au combat. Les ennemis s'étant présentés sur les trois heures après midi, les deux partis échangèrent quelques volées de coups de canon. Il y eut quelques charges de cavalerie dans lesquelles la cavalerie espagnole fut maltraitée. Enfin, à la nuit, le duc del Parque revint dans sa première position.

Le général Kellermann, ayant réuni toutes ses troupes, se mit en marche pour aller, à son tour, attaquer son adversaire ; mais il apprit bientôt qu'il battait en retraite dans la direction d'Alba de Tormès. Il se mit à sa poursuite, désespérant de pouvoir l'atteindre ; cependant, marchant rapidement à la tête de sa cavalerie, il trouva, le 28, sur les trois heures après midi, l'armée espagnole en position, partie sur la rive droite de la Tormès, en avant d'Alba, et partie sur la rive gauche. Il est difficile de se rendre compte des motifs qui déterminèrent le duc del Parque à disposer ainsi son armée ; il semble qu'il aurait dû la réunir sur la rive gauche, soit qu'il voulût recevoir la bataille, soit qu'il voulût continuer sa retraite.

Le général Kellermann, ayant reconnu combien cette disposition était vicieuse, ne voulut pas laisser au général espagnol le temps de la rectifier. Quoique son infanterie et son artillerie fussent encore éloignées, il n'hésita pas à commencer l'attaque. D'après ses ordres, le général Lorcet, commandant une brigade de cavalerie légère, et le général Millet, commandant une brigade de dragons, chargèrent avec une telle vigueur et une telle promptitude, qu'en un instant les lignes ennemies furent enfoncées, l'infanterie taillée en pièces et 5 pièces d'artillerie enlevées. La cavalerie prit la fuite, sans échanger un coup de sabre, et repassa la rivière en partie : une nouvelle charge des 15e et 25e dragons acheva de la disperser. Le colonel Ornano, à la tête du 15e, s'empara de 4 canons. Un corps d'environ 4,000 hommes d'infanterie, qui

restait sur le champ de bataille, se retira sur une montagne d'un accès difficile et se forma en carré. Bientôt entouré de toutes parts, on se flattait de le forcer à mettre bas les armes; mais la nuit s'avançait rapidement. L'infanterie et l'artillerie étaient encore en arrière; enfin, à la nuit close, la brigade d'infanterie du général Mancune et quelques pièces de canon arrivèrent. Aussitôt, cette brigade marche sur le carré, et l'artillerie ouvre son feu : au premier coup de canon, les Espagnols jettent leurs armes et se mettent en fuite. L'obscurité ne permit pas à la cavalerie de suivre les fuyards, mais le général Mancune atteignit la queue de la colonne, tua beaucoup de monde, et s'empara du pont et de 2 obusiers. La partie de l'armée ennemie restée sur la rive gauche, sans prendre part au combat, se mit de suite en retraite dans le plus grand désordre, et se réfugia dans Ciudad-Rodrigo. 15 bouches à feu, 15,000 fusils, 6 drapeaux et 2,000 prisonniers restèrent au pouvoir des Français. Leur perte ne fut que 18 tués et 57 blessés. On évalua le nombre des ennemis restés sur le champ de bataille à 3,000. Ainsi, cette armée, si fière du succès obtenu à Tamamès, parce qu'on avait commis l'imprudence de l'attaquer sur un terrain où la supériorité du nombre peut suppléer à la valeur, fut détruite par 8 régiments de cavalerie (*environ 2,000 hommes*), dépourvus d'artillerie. Dès que la population de l'intérieur eut perdu l'espoir d'être soutenue par cette armée, l'agitation se calma, et, libre d'autres soins, le général Kellermann put faire poursuivre avec plus de succès les bandes armées.

Nous terminerons ce chapitre par un coup d'œil rapide sur les opérations en Aragon et en Catalogne, dans le courant de la campagne de 1809.

Nous avons vu que le général Suchet avait remplacé le duc d'Abrantès dans le commandement du 3^{e} corps. A peine arrivé à Saragosse, vers le 15 mai, il fut informé que le général Blake, entré en Aragon avec un corps de troupes régulières, excitait les habitants à la révolte, et que quantité de paysans se réunissaient à lui. Il apprit en même temps que les détachements de ses troupes répandus sur divers

points pour contenir la population, assurer l'arrivage des subsistances et protéger les communications, étaient attaqués, obligés de se replier, et que 5 compagnies avaient été faites prisonnières à Mouzon, sur la Cinca.

En rendant compte au roi de la situation dans laquelle se trouvaient les affaires en Aragon, le général Suchet demanda des troupes, qu'on était dans l'impossibilité de lui envoyer. D'ailleurs, son corps d'armée, fort de 15,000 hommes, touchait au moment d'être porté à 18,000 par le retour de la brigade Augereau (les 116e et 117e régiments), qui, comme nous l'avons vu, avait été détachée momentanément sur Valladolid. Cette force paraissait suffisante pour battre et disperser une armée, sans doute plus nombreuse, mais composée de mauvaises troupes et de paysans sans instruction, indisciplinés et mal armés. Le maréchal Jourdan, en lui témoignant le regret du roi de ne pouvoir lui envoyer les secours qu'il demandait, lui recommanda de concentrer ses troupes et de marcher à l'ennemi. Le roi, plein de confiance dans ce général, son parent par alliance, mit à sa disposition pour l'entretien de son corps d'armée toutes les ressources de l'Aragon et lui confia l'administration de la province.

Le général Suchet répondit dignement à la confiance du roi par la sagesse de son administration, l'ordre et la discipline qu'il fit observer à ses troupes, et la vigueur qu'il déploya dans cette circonstance.

Le 15 juin, il battit complètement le général Blake, qui s'était avancé jusqu'aux portes de Saragosse, et lui prit 25 pièces de canon et 3 drapeaux. Pendant ce combat, qui allait décider du sort de Saragosse, les habitants restèrent dans la plus parfaite tranquillité. Poursuivant les ennemis, il les atteignit, le 18, à Belchite, et dispersa les restes de cette armée. D'après le rapport de leur général, les Espagnols prirent la fuite, sans combattre, abandonnant leur artillerie, leurs armes et leurs équipages.

Ayant forcé le général Blake à rentrer en Catalogne, le général Suchet n'eut qu'à s'occuper de donner la chasse aux partis restés dans la province et d'étouffer les germes d'insur-

rection qu'avait fait naître la présence de l'armée espagnole : pour y parvenir, ses troupes eurent bien des courses à faire et des combats à livrer ; mais, sur la fin de 1809, les bandes battues, dispersées, rejetées dans les montagnes, sans point d'appui, ne pouvaient entreprendre rien d'important : les esprits étaient calmés ; les ressources abondantes du pays fournissaient à l'entretien, à la nourriture des troupes, et permettaient de créer des magasins.

Il s'en fallait de beaucoup que les affaires fussent en aussi bon état en Catalogne. Le général Duhesme, entré à Barcelone en février 1808, avec 12,000 hommes, s'était emparé, ainsi que nous l'avons dit, de la citadelle et du fort Monjuich. Lorsque l'insurrection éclata, ce général se concerta avec le général Reille, commandant une division de 4,000 hommes à Figuières, pour assiéger Gironne. Forcé bientôt de lever le siège, le général Reille rentra sans perte à Figuières ; mais le général Duhesme, poursuivi par l'ennemi, trouva les chemins détruits, perdit son artillerie et ses équipages.

Vers cette époque, la division Souham, de 7,000 hommes de troupes françaises, la division Fino, de 8,000 Italiens, et la division Chabot, de 3,000 Napolitains, arrivèrent à Perpignan. Elles devaient former, avec les troupes des généraux Reille et Duhesme, le 7e corps, dont le commandement fut confié au général Gouvion-Saint-Cyr. L'armée espagnole, composée de 33 tercios (1) miquelets catalans, de 79 bataillons de troupes de ligne ou de volontaires, et de 33 escadrons, avait pour auxiliaires tous les habitants en état de porter les armes, sous la dénomination de somatènes, espèce de milice particulière à cette province. Cette armée interceptait la communication avec la France et resserrait tous les jours davantage les généraux Reille et Duhesme dans les places de Figuières et de Barcelone. Cette dernière, fort mal approvisionnée et qu'on ne pouvait ravitailler par mer, à cause des vaisseaux anglais en croisière, devait tomber au pouvoir

(1) Le tercio est un bataillon d'infanterie légère, formé des hommes les plus agiles. *(Note du manuscrit.)*

de l'ennemi, si elle n'était pas secourue avant la fin de décembre.

Le général en chef, Gouvion-Saint-Cyr, entra en Catalogne dans les premiers jours de novembre 1808, et, le 5, il établit son quartier général à Figuières. Il commença ses opérations par assiéger Roses, afin d'éloigner de cette rade les bâtiments anglais qui interceptaient toutes les embarcations dirigées des ports de France sur Barcelone. Après un siège de près d'un mois, la garnison, abandonnée par les Anglais, qui auraient pu la prendre à bord de leurs vaisseaux, se rendit prisonnière de guerre le 6 décembre.

Il n'y avait pas un instant à perdre pour marcher au secours de Barcelone. Le général en chef ne pouvant mener avec lui son artillerie, à cause de la difficulté des chemins, la laissa dans Figuières, et arriva, le 8, sur la Fulvia, avec 26 bataillons et 9 escadrons. Le lendemain, il passa la rivière, culbuta l'ennemi et le rejeta sur la rive droite du Ter. Poursuivant sa marche les jours suivants, il passa le Ter au-dessus de Girone et se dirigea sur Hostalrich, qu'il tourna par un chemin à peine connu des pâtres, et campa, le 15, près de Minos. Le général Vivès, qui, jusque-là, s'était borné à lui opposer quelques divisions et à le faire harceler par les miquelets et les somatènes, venait d'arriver à Cardeden avec une partie des troupes qui formaient le blocus de Barcelone. Les deux armées vinrent aux mains le lendemain. Les Français, privés d'artillerie, se portèrent rapidement sur celle des ennemis, s'en emparèrent et mirent l'armée en fuite. Le 17, ils arrivèrent devant la capitale de la Catalogne dont le blocus avait été levé dès la veille. Les troupes, privées de tout moyen de transport, n'ayant pour vivre que quelques rations de biscuit, que les soldats portaient dans leurs sacs, et constamment entourées d'ennemis, ne cessant un instant de combattre, eurent beaucoup à souffrir pendant cette marche. Si elles eussent été battues à Cardeden pas un seul homme ne se fût échappé.

Après avoir donné deux jours de repos à son armée, et l'avoir pourvue de munitions, d'artillerie et de subsistances,

le général en chef alla prendre position sur la rive gauche du Llobrégat, la droite à Molino-del-Rey et la gauche à Cornella. Le général Vivès, qui avait rallié la sienne, renforcée des troupes restées devant Barcelone pendant la bataille de Cardeden, était campé sur la rive droite; sa gauche à Pallejà, son centre en arrière de San-Vicens et sa droite à Llors.

Le 21, tandis qu'on attirait l'attention de l'ennemi par une fausse attaque du côté de Molino-del-Rey, l'armée française passait le Llobrégat sur la gauche, et manœuvrait pour tourner la droite des Espagnols. Ceux-ci, après quelques démonstrations qui semblaient annoncer de la résolution, se mirent en fuite au moment d'être abordés, abandonnant cinquante pièces de canon. Ils se dispersèrent par petites bandes, et, passant à travers les montagnes et les bois, ils se réfugièrent dans Tarragone. Le général Saint-Cyr établit le lendemain son quartier général à Villafranca. Il était plus facile de remporter des victoires que de se procurer des vivres. Les détachements envoyés au loin pour en chercher avaient à combattre la population, bien armée, qui se trouvait partout en force, et qui défendait avec acharnement des denrées rares et indispensables à son existence. On perdait beaucoup de monde dans ces combats, et on ne se procurait, par ces moyens violents, que la moitié de ce qui était nécessaire.

Pendant que les Français luttaient contre la disette et les paysans catalans, le général Reding, successeur du général Vivès, destitué et mis en arrestation, recevait des renforts de l'intérieur, des armes des Anglais, rassemblait les fuyards, et réorganisait son armée à Tarragone. Au commencement de février 1809, il avait 40,000 hommes de disponibles. Plein du souvenir de Baylen, son projet ne tendait à rien moins qu'à envelopper l'armée française et à la contraindre à mettre bas les armes ; mais il fut déjoué par les habiles manœuvres de ses adversaires. A la suite de divers combats, les armées se trouvèrent en présence, le 25 février, aux environs de Volls. L'ennemi, attaqué vigoureusement, fut promptement mis en déroute, et se réfugia dans les places de Lérida,

Tortose et Tarragone. Le général Reding, blessé, faillit être assassiné par la populace de cette dernière ville. Il y mourut quelque temps après, d'une maladie épidémique, occasionnée par le trop grand encombrement des troupes, et qui détruisit plus de monde que le feu des Français n'aurait pu en détruire dans plusieurs batailles. Le général Blake succéda au général Reding.

A la suite de leur victoire, les Français entrèrent dans Reuss, seconde ville de la Catalogne, et, à leur grande surprise, ils y trouvèrent les habitants. Cette ville leur fournit quelques ressources dont ils avaient le plus grand besoin.

Dans les premiers jours de mars, le général en chef reçut l'ordre de l'Empereur de faire à la fois les sièges de Girone, Tarragone et Tortose. Une entreprise aussi déraisonnable était impossible ; le général pensa, avec raison, qu'il convenait de commencer par la première de ces places, qui se trouvait sur la communication de France. Le 20 mars, il se mit en marche pour se rapprocher de Barcelone, encore une fois investie par des corps de somatènes et de miquelets. Après y avoir séjourné jusqu'au 15 avril, il en partit pour se rendre à Vich, afin d'être à portée de protéger le siège de Girone et de revenir au secours de Barcelone, si cela devenait nécessaire. Le général Verdier, successeur du général Reille rentré en France, avait commencé le siège ; mais les opérations languissaient, faute de moyens suffisants.

Le général Saint-Cyr, informé que le général Blake se disposait à secourir Girone, se rapprocha de cette place. Dans leur marche, les Français eurent le bonheur de rencontrer un détachement qui escortait un convoi considérable de bœufs et de vin destiné pour la place, et dont ils s'emparèrent. Le 20 juin, le quartier général fut établi à Caldos de Malvella. Les troupes occupaient une ligne dont la droite appuyait à l'Oña, en avant de Brunola, et se prolongeait par Santa-Colonna de Parnès, Riu de Arenas, et jusqu'à San-Feliu de Guixol. Cependant, malgré les précautions pour intercepter les secours, le général Blake parvint à introduire, à la fin d'août, un convoi dans la place. Ce secours aurait peu retardé

la chute, si on n'avait pas manqué de munitions. Le 19, on donna l'assaut à une brèche praticable, et on fut repoussé. N'ayant plus les moyens de continuer le siège, on le convertit en blocus.

Peu de temps après, le maréchal Augereau vint remplacer le général Saint-Cyr. Instruit que l'ennemi rassemblait à Hostalrich des denrées destinées à ravitailler Girone, il fit attaquer cette ville dans les premiers jours de novembre par le général Pino. Ce général y entra de vive force, obligea les Espagnols à se réfugier dans le fort et enleva ou détruisit les magasins. Enfin, après une série de combats livrés aux troupes du général Blake, qui se tenait toujours à portée de la place assiégée, la garnison se rendit prisonnière de guerre le 4 décembre.

Pendant cette campagne, les armées ennemies furent battues toutes les fois qu'elles se présentèrent en ligne; mais si ces nombreuses victoires furent glorieuses pour les armes de l'Empire, elles avancèrent peu la conquête de l'Espagne. Depuis longtemps, le roi avait mandé à son frère que si, au lieu de faire supporter aux peuples tous les frais de la guerre, il voulait en faire l'avance, on parviendrait plus aisément à les attacher à la nouvelle dynastie que par la force des armes ; qu'on ne pouvait espérer de les soumettre tant qu'ils seraient foulés par les réquisitions et les vexations de toute espèce et tant que lui serait dans l'impossibilité de faire jouir les provinces conquises des avantages d'une administration libérale et protectrice. Il ajoutait que, plus tard, l'Espagne rembourserait à la France les avances qu'elle aurait faites ; mais l'Empereur avait pour maxime que la guerre doit nourrir la guerre et il continua à traiter l'Espagne en pays conquis. Les Espagnols ne virent dans chaque Français qu'un ennemi, un spoliateur, et dans le roi, dont ils ne pouvaient apprécier les vertus et les nobles sentiments, qu'un instrument de la tyrannie de Napoléon. Ils persistèrent dans la glorieuse résolution de reconquérir leur indépendance.

CHAPITRE XIII

Position des diverses armées. — Passage de la Sierra-Morena. — Entrée des Français dans Cordoue, Séville, Grenade et Malaga. — Marche du duc de Bellune sur Cadix. — Marche du duc de Trévise sur Badajoz. — Tentative du général Suchet sur Valence. — Siège d'Astorga. — Réunion des Cortès à Cadix. — Le roi visite les provinces du midi. — Son retour à Madrid. — Nouvelle organisation de l'armée. — Création des gouvernements militaires. — Effet qu'elle produit.

Le traité de Vienne ayant mis fin à la guerre d'Allemagne, on s'attendait à voir l'Empereur entrer en Espagne pour commander ses armées. Lui seul pouvait espérer de terminer cette guerre, tant par son génie que par les puissants moyens qui le suivaient partout où il se portait. Sa présence eût fait cesser de funestes rivalités, imposé l'obéissance et ranimé l'ardeur des troupes par l'espoir des récompenses. Il est vraisemblable qu'il en sentait la nécessité, puisque des corps de sa garde s'avancèrent jusque sur l'Èbre ; mais il fut retenu, d'abord par son divorce et par son mariage, ensuite par les nuages qui s'élevèrent du côté de la Russie. Peut-être aussi ne voulut-il pas s'engager lui-même dans une troisième expédition en Portugal, le résultat des deux premières ayant dû lui prouver que la nature du pays, son peu de fertilité, la rareté des chemins praticables, le courageux patriotisme des habitants, soutenu par la présence d'une armée anglaise, présentaient des obstacles difficiles à surmonter. Quoi qu'il en soit, il envoya de puissants renforts et ordonna la forma-

tion d'une armée qui, sous les ordres du maréchal Masséna, devait faire la conquête de ce royaume.

Ce maréchal, ne pouvant entrer en campagne que dans le mois de mai, le roi crut devoir profiter de la victoire d'Ocaña pour soumettre l'Andalousie et empêcher la réunion des Cortès, convoquées à Séville pour les premiers jours du mois de mars. L'armée anglaise étant la seule force organisée, en état de se présenter en ligne devant les troupes impériales et sa présence dans la Péninsule soutenant l'énergie du gouvernement espagnol et donnant de la confiance au peuple, nous pensons qu'on aurait dû s'attacher à sa destruction avant de disséminer les troupes françaises sur toute la surface de l'Espagne. Si la nombreuse armée qui se porta dans les provinces méridionales eût été en mesure de manœuvrer sur la rive droite du Tage, quand le maréchal Masséna marcha sur Lisbonne, lord Wellington aurait difficilement regagné ses vaisseaux. Après quoi, les opérations en Espagne eussent présenté moins de difficultés. D'ailleurs, il n'était pas prudent de s'avancer jusque sous les murs de Cadix avant d'avoir occupé le royaume de Valence.

Avant de passer au récit des événements, il est convenable de mettre sous les yeux de nos lecteurs la position des diverses armées, dans les premiers jours de janvier.

ARMÉE FRANÇAISE

Le 1^er^ corps, maréchal Victor ; le 4^e^, général Sébastiani ; le 5^e^, maréchal Mortier ; et une réserve, composée de la division Dessolles, d'une brigade de troupes espagnoles et de la garde royale ; le tout, de 55 à 60,000 hommes, se réunissait sous les ordres du roi, dans la province de la Manche, pour se porter dans celles du Midi. Le général Belliard veillait à la sûreté de Madrid, dont il était gouverneur, avec 4 à 5,000 hommes.

Le 2^e^ corps (général Reynier), sur la rive droite du Tage, vers Almaras, observait les débouchés de l'Estramadure et du Portugal.

Le maréchal Ney, qui venait de reprendre le commandement du 6e corps, avait son quartier général à Salamanque. La division Bonnet occupait la province de Santander.

Le 3e corps, général Suchet, était toujours en Aragon, et le 7e, général Augereau, en Catalogne.

Un certain nombre de bataillons et d'escadrons tenaient garnison dans les principales villes et protégeaient les communications avec la France.

On attendait incessamment le 8e corps, commandé par le duc d'Abrantès, et le 9e, aux ordres du comte d'Erlon.

ARMÉES ESPAGNOLES

L'armée de droite, divisée en plusieurs corps, commandée par Blake, O'Donnell et autres généraux de la Catalogne, couvrait le royaume de Valence. Des deux corps qui formaient l'armée du centre, celui aux ordres d'Arizaga, débris de l'armée battue à Ocaña, se disposait à défendre les défilés de la Sierra-Morena ; l'autre, commandé par le duc d'Albuquerque, était en Estramadure, entre le Tage et la Guadiana.

L'armée de gauche, aux ordres de La Romana, se tenait dans la Sierra-de-Gata, entre Ciudad-Rodrigo et Placencia, et la division de May, sur les frontières des Asturies et de la Galice. De nombreuses guérillas parcouraient les provinces occupées par les Français. Celle aux ordres de Mina prenait chaque jour plus de consistance dans la Navarre et les provinces de Biscaye.

ARMÉE ANGLAISE

Le duc de Wellington, rentré en Portugal, avait son quartier général à Celorico, dans la province de Beira ; il travaillait à donner une bonne organisation à l'armée portugaise et faisait ses préparatifs pour repousser l'invasion dont il était menacé.

Quoique le roi eût transporté son quartier général à Almagro dès le 11 janvier, on ne fut, néanmoins, en mesure de commencer les opérations que le 20. Les Espagnols avaient élevé des retranchements à l'entrée des défilés de la Sierra-Morena, fait des coupures sur toutes les routes et pratiqué des mines pour les détruire entièrement. L'attaque du défilé de Despeña-Perros, par où passe la grande route de Madrid à Séville, fut confiée au duc de Trévise. Des colonnes, dirigées par des sentiers difficiles sur les flancs de la position principale, menaçant de couper la retraite aux ennemis, ceux-ci prennent la fuite, abandonnant leur artillerie. Les défilés sont franchis et, le même jour, le roi établit son quartier général à la Caroline. Les Espagnols continuent à fuir dans la direction de Jaën. Les Français s'emparent successivement de Baylen et d'Andujar, et, le 26, le roi fait son entrée à Cordoue. Le duc de Bellune y était déjà arrivé en suivant un chemin impraticable à l'artillerie, qui, d'Almaden, passe par Torre-Campo, Villa-Nueva de la Jarra et la Jarra et Monteros.

Pendant que ces événements se passent, au centre et à la droite, le général Sébastiani, commandant la colonne de gauche, parti le 20 de Villamanrique, s'avance vers le col de San-Estevan; il y rencontre une division ennemie, qui est promptement mise en déroute avec perte de ses canons et de 3,000 prisonniers. La division du général Castéjon, qu'il atteint près d'Arguillos, subit le même sort; ce général reste au nombre des prisonniers. Poursuivant sa marche, le général français entre, le 23, à Jaën, sans résistance; il y trouve une nombreuse artillerie et des magasins considérables. Ainsi, en peu de jours, les défilés de la Sierra-Morena et le Guadalquivir sont franchis ; 7 à 8,000 prisonniers, parmi lesquels 2 généraux, 8 drapeaux, 80 pièces de canon, les arsenaux de Cordoue et de Jaën, et des magasins de toute espèce, restent au pouvoir des Français, qui n'essuient qu'une perte insignifiante. A ces brillants et rapides succès, il faut ajouter l'empressement des habitants des villes à ouvrir leurs portes et à envoyer des députations au roi, pour lui porter l'hom-

mage de leur respect et l'assurer de leur soumission et de leur fidélité.

Le général Sébastiani, qui avait ordre de poursuivre l'ennemi, rencontra les restes de l'armée d'Arizaga, près d'Alcala-Real, les dispersa et entra dans Grenade le 28. S'étant ensuite porté sur Malaga, il détruisit un corps qui voulut s'opposer à son passage, sabra un rassemblement considérable qui s'était formé sous les murs de la ville, et y entra, le 5 février, pêle-mêle avec les fuyards. Il trouva dans Grenade et dans Malaga une nombreuse artillerie et des magasins de toute espèce.

Pendant que le 4e corps poursuivait ses succès, le roi s'approcha de Séville avec le 1er et le 5e. La division du général Dessoles fut chargée de garder les communications de la Sierra-Morena, de maintenir les nombreuses populations des royaumes de Jaën et de Cordoue, et de donner la chasse aux soldats débandés et aux contrebandiers qui se livraient au brigandage. Séville, autour de laquelle on avait élevé des retranchements, paraissait vouloir se défendre. Cependant, la Junte suprême s'étant retirée à Cadix, on entra en négociations, et, le roi ayant promis le maintien des propriétés et de la religion, ainsi que l'oubli du passé, les portes furent ouvertes, et Joseph fit son entrée dans la capitale de l'Andalousie, le 1er février. Les habitants se pressèrent sur son passage, faisant retentir les cris de : « Vive le roi ! »

La conquête des provinces du Midi ne pouvant être assurée que par l'occupation de Badajoz et celle de Cadix, le duc de Trévise reçut l'ordre de se diriger sur la basse Estramadure pour soumettre cette province et tâcher de s'emparer de Badajoz, et le duc de Bellune se porta sur Cadix. On espérait que les habitants de cette dernière ville n'opposeraient point de résistance. Peut-être, en effet, auraient-ils suivi l'exemple de Séville si on s'était présenté plus tôt ; mais le duc d'Albuquerque qui, comme nous l'avons vu, commandait en Estramadure, informé du passage de la Sierra-Morena, marcha rapidement sur l'île de Léon, avec 9,000 hommes, et y arriva la veille du jour où le duc de Bellune entrait à Chiclana.

Quelques écrivains (1) ont affirmé que le duc de Dalmatie avait proposé de masquer Séville et de marcher rapidement sur Cadix, et ont reproché au roi, en termes grossiers, de s'y être oppose formellement. S'ils sont de bonne foi, on peut leur répondre qu'ils ont été trompés, et que des injures ne prouvent rien. Il y eut, effectivement, à Carmona, une réunion de généraux, où cette question fut agitée et dans laquelle l'avis de se rendre maître de Séville, avant tout, prévalut. Des personnes bien informées nous ont même assuré que le duc de Dalmatie partageait tellement cette opinion qu'il dit hautement : « *Qu'on me réponde de Séville, je réponds de Cadix.* » Au surplus, il faut bien peu connaître le roi, toujours plein de déférence pour l'avis des maréchaux et des généraux en ce qui concernait les opérations militaires, pour supposer qu'il a résisté aux instances du maréchal, major-général de l'armée.

Obligé de recourir à la force pour réduire Cadix, on entreprit d'en faire le siège, si, toutefois, on peut donner le nom de siège à l'attaque d'une place dont on était séparé par l'île de Léon, et qui avait ses communications libres du côté de la mer. Les Anglais étant accourus avec des troupes et des vaisseaux, on aurait dû perdre l'espoir de réussir ; cependant, on continua à faire de vains efforts, des dépenses considérables, et à consommer une prodigieuse quantité de munitions, sans autre résultat que de jeter quelque temps quelques bombes dans la ville.

En Estramadure, le duc de Trévise s'approcha de Badajoz, qu'il fit sommer inutilement. Le général Reynier passa le Tage à Almaras, et poussa son avant-garde jusque sur la Guadiana, cherchant à se lier aux troupes du 5e corps. De son côté, La Romana accourut des environs de Ciudad-Rodrigo au secours de la place menacée, et les Anglais y portèrent une division aux ordres du général Hill. Les deux partis se livrèrent, dans cette contrée, divers combats dont nous négligeons de parler, parce qu'ils furent sans résultat. Le 2e corps

(1) *Victoires et conquêtes*. Tome 21. (*Note du manuscrit*.)

ayant reçu plus tard une nouvelle destination, le duc de Trévise se rapprocha de Séville et le siège de Badajoz fut renvoyé à un autre temps.

Le roi, informé de la marche de La Romana en Estramadure, donna l'ordre au maréchal Ney d'assiéger Ciudad-Rodrigo. Le maréchal ne put exécuter cet ordre parce que l'équipage de siège n'était pas prêt et que, d'ailleurs, on n'était pas encore en mesure de s'opposer aux Anglais, à portée d'attaquer l'armée assiégeante. Toutefois, il se présenta devant cette place et fit sommer le gouverneur de la rendre. Celui-ci ayant répondu qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité, le duc d'Elchingen se replia sur Salamanque.

Pour mieux assurer la position des troupes en Andalousie, il eût été nécessaire, ainsi que nous l'avons déjà dit, de faire occuper le royaume de Valence par le 3e corps et d'établir les communications de ce corps d'armée avec ceux qui se trouvaient dans les provinces méridionales par celle de Murcie ; mais le général Suchet ne pouvait pas laisser derrière lui les places d'Aragon et de la Catalogne que tenait l'ennemi. Toutefois, ce général, ayant appris qu'une partie des habitants de Valence se montraient disposés à recevoir les Français, il se dirigea sur cette ville, à la tête d'un détachement, dans l'espoir qu'on lui ouvrirait les portes. Pendant sa marche, il dispersa quelques troupes espagnoles. Arrivé près de Murviedro, il rencontra une députation qui venait au-devant de lui ; il se flatta que cet exemple serait suivi par les habitants de Valence. Malheureusement, le parti opposé aux Français avait repris la domination. Après être resté pendant quelques jours sous les murs de cette ville, ne voyant point arriver de députation, il retourna en Aragon.

Le duc d'Abrantès, entré en Espagne avec le 8e corps, fut, d'abord, employé à donner la chasse aux guérillas qui infestaient les provinces de Biscaye et la Navarre ; sur la fin du mois de mars, il se porta dans le royaume de Léon et mit le siège devant Astorga. Le général Santocildès, gouverneur de la place, se défendit vaillamment, soutint un premier

assaut et ne demanda à capituler que quand il vit les dispositions prises pour en livrer un second. Le général Junot exigea qu'il se rendît à discrétion. Les Français entrèrent dans la place le 22 avril ; la garnison fut prisonnière de guerre.

Cependant, la Junte suprême, qui s'était retirée dans l'île de Léon, cédant aux clameurs politiques qui s'élevaient contre elle, nomma un conseil de régence, entre les mains duquel l'autorité souveraine passa le 2 février. Cette régence devait exercer le pouvoir souverain au nom de Ferdinand, jusqu'à la réunion des Cortès, à qui il appartenait de déterminer le mode de gouvernement à établir en Espagne.

Ce gouvernement, moins jaloux de son indépendance que le précédent, contracta une alliance plus intime avec le cabinet britannique, se soumit à sa direction et même à celle de ses généraux, et reçut dans la ville de Cadix et l'île de Léon des troupes anglaises. Les troupes espagnoles furent réorganisées et commencèrent à se montrer sur quelques points ; des guérillas parcoururent les pays montagneux et menacèrent les communications.

Le roi, afin d'atténuer l'influence que cherchait à reprendre la régence sur les provinces du Midi, se décida à les visiter. Partout, il fut accueilli avec le plus grand enthousiasme ; les populations se portaient sur son passage et l'accompagnaient des cris de : *Vive le roi !* Les députations des villes accouraient au-devant de lui, et protestaient de leur fidélité et de leur soumission. Dans les réponses aux discours des autorités et dans ses conversations avec les principaux habitants, il avait soin de répéter, avec cet accent qui persuade, parce qu'il part du fond du cœur, qu'il oubliait le passé, maintiendrait la religion, assurerait le bonheur du peuple par de sages institutions et ne souffrirait jamais qu'il fût porté atteinte à l'indépendance de la nation, ni à l'intégrité de son territoire. Frappés de l'effet que produisaient sur les peuples sa présence et ses paroles, tous ceux qui l'accompagnaient commençaient à concevoir l'espérance de rallier la nation à la nouvelle dynastie ; mais les nouvelles dispositions militaires et administratives, que venait de prendre l'Empereur, détruisirent cet

espoir, et apprirent aux Espagnols qu'il n'était pas au pouvoir du roi de tenir les promesses qu'il leur avait faites. Joseph partit pour Madrid où il arriva le 15 mai.

Pendant que le roi faisait la conquête de l'Andalousie, l'Empereur lui ôtait le commandement de ses armées et leur donnait une nouvelle organisation. Le 7e corps, aux ordres du maréchal Macdonald, qui avait remplacé le maréchal Augereau, reçut la dénomination d'armée de la Catalogne, et le 3e, celle d'armée d'Aragon. Le 2e (général Reynier), le 6e (maréchal Ney) et le 8e (duc d'Abrantès), formèrent l'armée de Portugal, sous les ordres du maréchal Masséna; le 1er (maréchal Victor), le 4e (général Sébastiani) et le 5e (maréchal Mortier), celle de l'Andalousie, sous le commandement du duc de Dalmatie; les troupes qui se trouvaient dans la Nouvelle-Castille, celle d'armée du centre, ayant le roi pour général en chef. Ces divers commandants en chef, indépendants les uns des autres, recevaient directement les ordres de l'Empereur. Deux divisions de sa garde, entrées en Espagne, faisaient présumer qu'il ne tarderait pas à arriver. Le dernier corps, aux ordres du comte d'Erlon, les suivit de près, et de nombreux détachements, tirés des dépôts, vinrent remplacer les pertes qu'avaient faites les régiments. La totalité des troupes françaises, en Espagne, au mois de juin, s'éleva à environ 270,000 hommes, répartis ainsi qu'il suit :

Armée de Catalogne	36,500	hommes.
Armée d'Aragon	27,000	—
Armée du Centre.	19,000	—
Armée du Midi.	55,000	—
Armée du Portugal.	64,000	—
Asturies et provinces de Santander, sous le gén. Bonnet.	13,000	—
Provinces de Valladolid, Palencia et Toro.	16,000	—
Celle de Burgos	10,500	—
A reporter. . . .	241,000	hommes.

Report.	241,000	hommes.
Celle de Biscaye	10,000	—
Celle de la Navarre	7,000	—
9e corps, comte d'Erlon, en marche sur Valladolid, environ	12,000	—
Total.	270,000	hommes.

L'Empereur se flatta, avec des forces si considérables, de réduire aisément les places de Cadix et de Badajoz, et de chasser l'armée anglaise de Portugal, et crut pouvoir se dispenser de dissimuler plus longtemps ses projets sur l'Espagne. Les provinces les plus rapprochées des frontières de France furent érigées en gouvernements militaires dans l'ordre suivant :

Premier gouvernement. — La Catalogne. Maréchal-duc de Tarente, gouverneur.

Second gouvernement. — L'Aragon. Général Suchet, gouverneur.

Troisième gouvernement. — La Navarre. Le général Dufour, remplacé bientôt par le général Reille, gouverneur.

Quatrième gouvernement. — Les provinces de la Biscaye. Général Touvenet, gouverneur.

Cinquième gouvernement. — La province de Burgos. Le général Dorsenne, gouverneur.

Sixième gouvernement. — Les provinces de Valladolid, Palencia et Toro. Le général Kellermann, gouverneur, auquel succéda le général Seras.

Ces gouverneurs étaient revêtus de l'autorité civile et militaire. Des auditeurs au conseil d'Etat vinrent exercer sous leurs ordres les fonctions d'intendants; ils levaient les contributions et en ordonnaient l'emploi ; il nommaient et destituaient les fonctionnaires et les employés, et n'avaient aucun compte de leur administration à rendre au roi. Quoique

l'Andalousie ne fût pas érigée en gouvernement, l'administration en était confiée au duc de Dalmatie, avec les mêmes pouvoirs et la même indépendance. L'autorité de Joseph, en sa double qualité de roi et de général en chef, était resserrée dans les étroites limites de la Nouvelle-Castille. Il semble que l'Empereur voulût le punir d'avoir su se concilier l'amour des peuples du Midi, et qu'il craignît que toute la nation n'achevât de se ranger sous son autorité, ce qui aurait rendu plus difficile l'accomplissement de ses desseins.

Les Espagnols, soumis à l'autorité du roi, principalement ceux qui avaient occupé des fonctions, furent plongés dans la douleur et la consternation. Ils ne s'étaient ralliés à la nouvelle dynastie que parce que, se confiant aux promesses de l'Empereur, ils croyaient que c'était le seul moyen de conserver l'indépendance de la nation et l'intégrité du royaume. Maintenant, leurs espérances étaient déçues et leurs compatriotes, sans égard pour les honorables motifs de leur détermination, allaient se croire fondés à leur reprocher d'avoir concouru à l'asservissement de la patrie. Le roi, non moins indigné et prévoyant le funeste effet qu'allait produire sur l'esprit des peuples l'institution de ces gouvernements, envoya à Paris deux de ses ministres, MM. d'Azanza et d'Almenara, pour tâcher de la faire révoquer; mais toutes leurs représentations furent inutiles. L'Empereur ne se donnait même plus la peine de cacher qu'il ferait de l'Espagne ce qui conviendrait à sa politique. La régence de Cadix présenta aux Espagnols cette nouvelle institution comme un commencement d'exécution des menaces qu'avait faites l'Empereur aux députés de Madrid, lors de l'occupation de cette ville, et les excita à redoubler d'énergie pour repousser la domination étrangère. La nation répondit à l'appel du gouvernement, et bientôt les guérillas se multiplièrent au point qu'il fallut employer une armée entière à les poursuivre et à maintenir les communications avec la France. Le cabinet de Londres présenta aux autres cabinets cette création de gouvernements comme une preuve manifeste de l'intention de l'Empereur de placer sur sa tête la couronne d'Espagne,

malgré les assurances contraires données par lui dans diverses occasions. Il ranima ainsi des craintes et des défiances qui, nous n'en doutons pas, eurent une grande influence sur la détermination que prirent les souverains, en 1814, de faire descendre Napoléon du trône impérial.

CHAPITRE XIV

Précis des opérations de l'armée de Catalogne et de l'armée d'Aragon, dans le courant de l'année 1810. — Situation des affaires au centre et au nord de l'Espagne. — Suite du précis des opérations de l'armée du Midi, jusqu'à la fin de 1810.

Avant de nous occuper de l'expédition du Portugal, il est à propos d'achever le récit succinct des événements qui eurent lieu sur le territoire espagnol, pendant le cours de l'année 1810.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, le maréchal Augereau, successeur du général Saint-Cyr dans le commandement de l'armée de la Catalogne, s'était rendu maître de la place de Girone, où se trouvait son quartier général. Le général O'Donnell venait de remplacer dans le commandement de l'armée espagnole le général Blake, appelé en Andalousie par la Junte suprême.

Malgré les succès du général Saint-Cyr, dans le courant de l'année précédente, malgré la possession de l'importante place de Girone, les affaires étaient, en Catalogne, dans une fâcheuse situation. De nombreuses bandes de miquelets et de somatènes parcouraient la province, interceptaient les communications et tenaient, en quelque sorte, les Français bloqués dans les places, les postes et les positions qu'ils occupaient. Le duc de Castiglione, considérant comme insurgés les Espagnols qui défendaient leur patrie et leur indé-

pendance, ordonna de pendre à des potences, plantées sur les routes, tout individu pris les armes à la main, qui ne ferait pas partie des troupes de ligne. Cette sévérité, loin de calmer les esprits, causa une plus vive irritation et de cruelles représailles. Les généraux Souham, Verdier et autres chefs donnèrent la chasse à ces bandes et remportèrent divers avantages qui n'eurent d'autre résultat que la destruction de quelques centaines d'hommes, car aussitôt qu'ils s'éloignaient d'un canton, les ennemis y repassaient ; ceux-ci prenaient même leur revanche dans quelques occasions et deux ou trois bataillons sortis de Barcelone furent surpris et massacrés.

La garnison de la capitale de la Catalogne, livrée à ses propres forces, à peine suffisante pour contenir dans la soumission une nombreuse population toujours prête à se soulever, ne pouvait faire des incursions au loin pour se procurer des subsistances. Qu'eût-elle, d'ailleurs, trouvé dans un pays entièrement ravagé? Il était impossible de lui en faire passer par la voie de la mer, à cause des croisières ennemies, qui interceptaient toutes les embarcations. De sorte que pour la ravitailler, on était obligé de tirer des denrées de France, de les réunir à Girone, d'où on dirigeait, tous les trois ou quatre mois, un convoi sur Barcelone escorté par un corps de troupes. Le duc de Castiglione y conduisit un de ces convois, dans le courant du mois de janvier, et se fit proclamer gouverneur général de la Catalogne ; après quoi, il se hâta de retourner à Girone, avec les troupes de l'escorte, qui, dans un plus long séjour, auraient consommé les approvisionnements que l'on venait d'introduire dans la place avec tant de difficultés. Le général Souham, ayant sous ses ordres le 1er régiment d'infanterie légère, le 42^{e} et le 93^{e} de ligne, le 3 régiment provisoire de chasseurs à cheval, le 24^{e} de dragons, le régiment italien des dragons Napoléon et 3 bouches à feu, alla s'établir à Vich ; une division de troupes italiennes formait l'investissement du fort d'Hostalrich.

Le général O'Donnell, voyant la division du général

Souham dans une position éloignée de tout secours, prit la détermination d'aller l'attaquer. Tandis qu'il rassemblait à Moya 12 à 15,000 hommes de troupes de ligne, parmi lesquelles se trouvaient deux bataillons suisses, une foule de miquelets et de somatènes couronnaient les montagnes qui environnent la petite plaine de Vich, et tenaient, pour ainsi dire, les Français en état de blocus.

Le général Souham rendit compte au général en chef des préparatifs que faisait l'ennemi, et demanda des renforts qu'on ne lui envoya pas.

Le 20 février, l'armée espagnole déboucha dans la plaine de Vich, où elle trouva la division française rangée en bataille. Le général O'Donnell conduisit ses troupes, avec beaucoup d'audace, à la charge contre l'infanterie française, qui resta inébranlable et repoussa les assaillants. Ayant échoué dans ses attaques de front, le général espagnol manœuvra pour se porter sur les flancs de ses adversaires. Le général Souham saisit ce moment pour lancer sa cavalerie sur les colonnes ennemies, en marche. En un instant, elles furent rompues et mises en fuite, laissant sur le champ de bataille un nombre considérable de morts et plus de 3,000 prisonniers. Le général O'Donnell rallia les débris de son armée, dans le camp retranché de Tarragone. Les Français perdirent peu de monde. Le général Souham, grièvement blessé, remit le commandement de la division au général Augereau, frère du maréchal, et rentra en France.

A peu près à cette époque, le duc de Castiglione reçut l'ordre de se rapprocher de l'Ebre, avec la majeure partie de ses forces, afin d'empêcher le général O'Donnell de troubler les opérations du général Suchet, qui se disposait à faire le siège de Lérida, ou pour se réunir à l'armée assiégeante, si le général espagnol marchait au secours de la place attaquée. Il se mit en marche dans le commencement du mois de mars et se dirigea sur Tarragone ; un corps de 3,000 hommes resta devant Hostalrich. Arrivé à Reus, le maréchal fit prendre des cantonnements dans cette ville et les villages circonvoisins à la division Souham, commandée par le général Auge-

reau, et à la division italienne du général Serveroli ; il envoya la brigade du général Schwartz à Manresa, ville commerçante de 30,000 âmes abandonnée par les habitants, et il plaça un bataillon à Villafranca, pour assurer la communication des divisions cantonnées à Reus, avec Barcelone, où il se retira de sa personne.

Cependant, le général O'Donnell parvint à tromper la surveillance des généraux français. Une forte colonne sortit du camp de Tarragone, se présenta, le 30 mars, devant Villafranca, et força la garnison à se rendre à discrétion. Elle se porta ensuite rapidement sur Manresa, mit en déroute la brigade du général Schwartz, la poursuivit jusqu'au pont del Rey sur le Llobrégat, et rentra en triomphe à Tarragone avec les prisonniers qu'elle avait faits. Après cet échec, toute communication entre Barcelone et les divisions cantonnées à Reus fut interceptée ; les généraux qui commandaient ayant des instructions séparées, et n'étant point subordonnés l'un à l'autre, n'osaient prendre aucune détermination. Heureusement, un courrier, expédié par mer, échappa aux nombreuses croisières ennemies et vint leur porter l'ordre de se retirer sur Barcelone. Le général O'Donnell se mit à leur poursuite, les atteignit dans la soirée à Villafranca, et se précipita avec la plus grande impétuosité sur les avant-postes ; mais il fut repoussé avec quelques pertes. Le lendemain, les Français continuèrent leur retraite sans être harcelés.

Immédiatement après l'arrivée des deux divisions, le maréchal Augereau retourna à Girone et disposa ses troupes de manière à assurer ses communications avec la France et à empêcher l'ennemi de rien entreprendre contre celles qui formaient le blocus d'Hostalrich. Ce fort, situé sur un rocher à pic, ne pouvait être réduit que par famine. La garnison, ayant consommé tous ses vivres, chercha à s'échapper, mais elle fut repoussée, et le 12 mai, elle se rendit prisonnière de guerre. A la même époque, le général napolitain, Pignatelli s'emparait des petites îles et du fort de las Madras, à l'embouchure du Ter.

Le gouvernement, n'étant pas satisfait des opérations du

maréchal Augereau, le remplaça par le duc de Tarente, qui venait de recevoir le bâton de maréchal. Ce dernier substitua la douceur à la sévérité de son prédécesseur, chercha à se concilier l'esprit des habitants par des proclamations qui respiraient des intentions loyales et pacifiques. Il s'appliqua à réprimer les abus, à rétablir l'ordre et la discipline ; mais l'équité et la moderation ne pouvaient rien sur des hommes résolus à repousser toute domination étrangère. Son premier soin fut d'introduire un grand convoi dans Barcelone, après quoi il vint camper à Reus, d'où la disette le força bientôt de s'éloigner. Il se dirigea sur Lérida qui avait ouvert ses portes au général Suchet, dans l'intention de se réunir à ce général, que, d'après les ordres de l'Empereur, il devait aider à faire le siège de Tortose ; mais les approvisionnements nécessaires pour cette opération n'étant pas encore rassemblés, il fit cantonner ses troupes aux environs de Cervera, dans les premiers jours du mois de septembre.

L'infatigable O'Donnell, voyant la haute Catalogne dépourvue de troupes, ordonna aux miquelets de se montrer en force devant les places de Barcelone, d'Hostalrich et de Girone, et se porta rapidement sur la brigade du général Schwartz, cantonnée à la Bisbal et aux villages environnants. Les Français, surpris dans leurs cantonnements, furent tous tués ou pris ; les prisonniers, parmi lesquels se trouvait le général Schwartz, furent embarqués et conduits à Tarragone, où on les livra aux outrages de la populace. Ce succès électrisa les Catalans au dernier point. L'audace et la férocité des paysans n'eurent plus de bornes. Tous les Français qui tombaient en leur pouvoir étaient massacrés. Le duc de Tarente se vit obligé d'avoir recours à la sévérité pour tâcher de les intimider par de justes représailles.

Cet événement et la nécessité de ravitailler la place de Barcelone déterminèrent le maréchal à retourner à Girone, où on avait rassemblé des approvisionnements. Il y arriva le 10 novembre, en repartit le 22, et, trois jours après, il introduisit un convoi dans la capitale de la Catalogne. Pendant sa marche, il fut constamment harcelé par les miquelets.

Instruit que les préparatifs du siège de Tortose étaient terminés, il se mit en marche et alla se réunir au général Suchet. Avant de donner la relation de ce siège, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs le précis des événements militaires en Aragon, qui précédèrent cette opération.

Le général Suchet, de retour de sa course de Valence, forma l'investissement de Lérida, au commencement du mois d'avril. Le général O'Donnell, rentré à Tarragone après le siège de Vich, avait réorganisé son armée. Fier des avantages remportés sur l'armée de la Catalogne à Villafranca et à Manresa, n'étant plus contenu par cette armée, retournée à Girone, il se disposa à secourir la place menacée : le 23 avril, l'armée espagnole, forte de 12 à 15,000 hommes, se trouva en présence de l'armée française, sous les murs de Lérida. L'avant-garde des ennemis, chargée par le colonel Burthe, à la tête du 4e de hussards, fut culbutée et obligée, en partie, de mettre bas les armes. La garnison qui, en même temps, chercha à faire une sortie, fut repoussée et contenue par le colonel Robert.

Le général O'Donnell, loin d'être intimidé par la défaite de son avant-garde, continua à s'avancer audacieusement. Tandis que le général Musnier marchait à la rencontre des ennemis avec sa division, le général Broussart, à la tête du 13e de cuirassiers, commandé par le colonel d'Aigremont, se porta rapidement sur les derrières de leur ligne et les chargea à dos. En un instant, infanterie, cavalerie, artillerie, tout fut culbuté et mis en fuite dans le plus grand désordre. 5,600 prisonniers, parmi lesquels 1 général, 8 colonels et 270 officiers, restèrent au pouvoir des vainqueurs, ainsi que 3 bouches à feu, 3 étendards et 1 drapeau. Lérida, ville de 20,000 âmes, située sur la rive droite de la Sègre, n'est entourée que d'une simple muraille; mais elle est défendue, dans toute sa longueur, du nord au sud, par la Sègre, et protégée par deux forts qui la dominent. L'un de ces forts, nommé le Château, tient à l'enceinte de la place ; l'autre, nommé le fort Garden, situé au sud, en est éloigné de trois à quatre cents toises ; ce dernier était couvert par un ouvrage à corne

et deux redoutes avancées. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 29 avril, sur le front du nord, entre la Sègre et la porte de la Madeleine. Le 7 mai, l'artillerie des assiégeants commença à tirer, et, le 12, la brèche paraissait praticable. Cependant, le général Suchet, craignant que la garnison protégée par le fort Garden ne cherchât à s'évader par le front opposé à celui de l'attaque, fit enlever par escalade les deux redoutes et l'ouvrage à corne qui couvrait le fort. Ayant ainsi fermé cette issue aux assiégés, il donna, le 13, à sept heures du soir, le signal de l'assaut. Les troupes, conduites par le général Hébert, s'élancent sur la brèche et pénètrent dans la ville, malgré le feu meurtrier d'une nombreuse artillerie et celui d'une vive fusillade qui s'engage dans les rues. Le général Harispe enlève, en même temps, les retranchements qui couvrent le pont sur la rive gauche de la rivière et les batteries qui les défendent. La garnison et les habitants, forcés de céder à la valeur des assaillants, prennent la fuite et se précipitent vers le Château pour y chercher un asile. Ceux qui ne peuvent pénétrer dans l'intérieur se réfugient dans les fossés et les ouvrages extérieurs. Le lendemain, le maréchal de camp Gonzalès, gouverneur, arbora un drapeau blanc. La garnison, forte de 8,000 hommes, défila avec les honneurs de la guerre, déposa ses armes et ses drapeaux et fut conduite en France. La conquête de Lérida mit au pouvoir des Français une nombreuse artillerie et un grand approvisionnement de munitions.

Avant de songer au siège de Tortose, il fallait se rendre maître de la place de Mequinenza, située au confluent de la Sègre et de l'Ebre. La ville n'était fermée que par une mauvaise muraille et quelques barricades ; mais elle se trouvait sous la protection d'un fort, construit sur un rocher de six cents pieds d'élévation. Nul chemin praticable à l'artillerie n'y conduisait, de sorte qu'il fallut commencer par en ouvrir à travers les rochers. Cette première difficulté étant surmontée, le général Suchet investit la place ; la tranchée fut ouverte devant le fort dans la nuit du 2 au 3 juin et la ville prise par escalade le 5. Trois jours après, le commandant du

fort se rendit à discrétion ; la garnison consistait en 1,500 hommes et l'armement en 45 bouches à feu.

Maître du cours de l'Èbre, par la possession de Mequinenza, le général Suchet s'occupa sérieusement des préparatifs du siège de Tortose. Une division fut chargée de bloquer la tête du pont, sur la rive droite de l'Èbre ; une autre division fut portée sur les frontières du royaume de Valence, pour observer le corps de troupes espagnoles aux ordres du général Villacampa et couvrir Saragosse ; une troisième division resta sur le bas de l'Èbre, dans les environs de Mora, d'où elle observait le corps du général O'Donnell, campé à Tarragone. Les villes de Mora et de Xesta, destinées à recevoir les magasins de vivres et de munitions, furent mises à l'abri d'un coup de main. On ouvrit à travers les montagnes de Caspe et Marquinenza, à Tortose, des chemins propres à l'artillerie ; enfin, lorsque la crue des eaux eut rendu l'Èbre navigable, on fit descendre par bateaux des approvisionnements de toute espèce. Le temps qu'exigèrent ces préparatifs et la nécessité d'attendre l'armée de Catalogne, dont la coopération était indispensable, ne permirent d'attaquer la place que dans le courant du mois de décembre.

Les ennemis firent diverses tentatives pour contraindre le général Suchet à abandonner son entreprise. La garnison de Tortose fit diverses sorties qui furent repoussées ; les troupes du général Villacampa se portèrent successivement sur Daroca, Ternel, Morella et même jusqu'à Uldecona. Partout elles furent battues et mises en fuite. Le général O'Donnell, sur la rive gauche de l'Èbre, ne fut pas plus heureux.

Le maréchal Macdonald étant arrivé avec quelques divisions de l'armée de Catalogne, établit son quartier général à Tivenis, sur la rive gauche de l'Èbre ; une partie de ses troupes resta près de lui, pour observer le camp de Tarragone ; l'autre partie passa sous les ordres du général Suchet, qui compléta l'investissement de Tortose. On établit des ponts volants au-dessus et au-dessous de la place, pour assurer la communication des deux rives.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 20 au 21 décembre, à 80 toises de la place. Le général Rogniat, commandant l'arme du génie, dirigea les travaux avec tant d'habileté, que, dès la septième nuit, avant même l'établissement des batteries, le chemin couvert était couronné, malgré les fréquentes et vigoureuses sorties de la garnison.

Le général Vallée, commandant l'artillerie, eut de grandes difficultés à surmonter pour établir les batteries ; cependant, le 29, 45 bouches à feu commencèrent à tirer et prirent une telle supériorité sur le feu de la place que, le 31, il était à peu près éteint. A cette époque, le général Rogniat exécutait la descente et le passage du fossé et attachait le mineur à l'escarpe du corps de la place.

Le 1er janvier 1812, deux parlementaires se présentèrent, et demandèrent à entrer en pourparlers ; le général Suchet envoya son chef d'état-major au gouverneur de la place avec un projet de capitulation qui ne fut point accepté. Le conseil de guerre proposa de remettre la place de suite, à condition que la garnison serait libre de se retirer sur Tarragone, ou de suspendre les hostilités pendant quinze jours, au bout desquels la garnison se rendrait prisonnière de guerre si elle n'était pas secourue. Ces propositions ayant été rejetées par le général Suchet, le feu recommença.

Le lendemain, au moment où tout était disposé pour donner l'assaut, les parlementaires se présentèrent de nouveau; mais le général Suchet défendit de les recevoir, si, pour préliminaires, ils ne livraient une porte aux grenadiers français. Comme ils hésitaient, le général Suchet s'avança et ordonna de baisser le pont-levis. Les soldats espagnols obéirent, et les grenadiers français prirent possession de la porte. A quatre heures du soir, la garnison, forte de 6,800 hommes, défila avec les honneurs de la guerre et déposa ses armes. L'armement de la place consistait en 177 bouches à feu et une grande quantité de munitions.

L'occupation des places conquises pendant cette campagne consolida les heureux changements qui se manifestaient dans la situation politique de l'Aragon. Les corps de troupes

régulières et les guérillas, n'ayant plus de point d'appui au centre de la province, n'osèrent plus y pénétrer, et se bornèrent à faire quelques courses dans les montagnes limitrophes. Les Aragonais, si exaspérés avant et pendant le siège de leur capitale, reprirent leurs travaux, payèrent exactement les contributions et obéirent aux réquisitions frappées avec modération et discernement pour le service des troupes. La sage administration du général Suchet contribua, sans nul doute, à rétablir la tranquillité, mais on ne doit pas oublier que les ressources de cette riche province étaient plus que suffisantes pour l'entretien de son corps d'armée. Il n'eut jamais besoin de contraindre les habitants par des moyens violents et des sacrifices au-dessus de leurs forces.

Les provinces du centre et du nord étaient loin d'un état aussi prospère. Après l'entrée du maréchal Masséna en Portugal, les troupes françaises restées dans les 3e, 4e, 5e et 6e gouvernements, celles sous les ordres du général Bonnet dans les Asturies et la province de Santander, et celles formant l'armée du centre, sous les ordres du roi, présentaient un total de plus de 75,000 hommes. Cependant, des forces aussi considérables étaient insuffisantes pour soutenir les populations, faire rentrer les contributions et les denrées levées par voie de réquisition, assurer les communications et donner la chasse aux guérillas.

Le nombre de ces guérillas augmentait chaque jour. Parmi les chefs les plus entreprenants et les plus audacieux, on remarquait Mina, Longa et Mendizabal, dans la Navarre, la Biscaye et le Haut-Aragon; Porlier dans les Asturies, la Montaña et le royaume de Léon; Don Julian, dans la Vieille-Castille; l'Empecinado et le Medico, dans la Nouvelle-Castille. D'autres chefs, connus sous des noms de guerre ridicules, commandaient une foule d'autres bandes moins nombreuses, qui n'étaient pas moins dangereuses : elles massacraient impitoyablement tous les Français qui tombaient en leur pouvoir. Les chefs, exactement informés par les habitants, évitaient aisément les colonnes envoyées à leur poursuite; les bandes qu'on atteignait étaient facilement

battues et dispersées, mais, bientôt, elles se ralliaient sur un autre point, tombaient à l'improviste sur les faibles détachements, sur les escortes, et attaquaient même les faibles garnisons. Il serait aussi inutile que fastidieux d'entreprendre la relation de ces nombreux combats ; nous dirons seulement que ces bandes, loin d'avoir été détruites, ainsi que le *Moniteur* l'annonçait de temps à autre, s'accrurent pendant le courant de l'année, au point de former des corps d'armée dans le cours des années suivantes.

Les guérillas ne se bornaient pas à harceler les troupes françaises ; leurs chefs exigeaient, des alcades des bourgs et des villages qui n'étaient pas occupés par les Français, qu'ils n'obéissent aux réquisitions que quand elles étaient appuyées de la force armée. Ils enlevaient ceux qui se montraient trop faciles à obéir, mutilaient ou massacraient tout Espagnol qui négligeait de les instruire de l'approche des Français, et ceux qu'ils soupçonnaient de leur avoir donné avis de leur marche et de leur position. Dans un tel état de choses, les généraux français se trouvaient forcés d'employer les moyens rigoureux, qui, loin d'amener les peuples à la soumission, ne servaient qu'à les irriter davantage.

Un corps de troupes régulières et de milices, resté en Galice et dans une partie des Asturies, eut différentes affaires, plus ou moins importantes, avec la division du général Sévas et celle du général Bonnet. Le premier s'empara du fort de la Puebla de Gornabria, défendu par 3,000 Espagnols ; le second perdit un instant la ville de Gijon qu'il ne tarda pas à reprendre. L'établissement des gouvernements militaires contribua beaucoup à mettre les affaires dans une si fâcheuse situation ; les gouverneurs, le général Bonnet, le général en chef de l'armée du centre étant indépendants les uns des autres, chacun d'eux s'occupait du soin de maintenir la tranquillité dans son arrondissement, d'assurer ses communications, de pourvoir aux besoins des troupes sous ses ordres, et s'inquiétait peu de ce qui se passait chez son voisin. Quand l'ennemi paraissait sur son territoire, il rassemblait quelques troupes, lui donnait la chasse, mais ne le

poursuivait pas au delà des limites de son commandement. Quelques milliers d'Espagnols parcouraient ainsi successivement toutes les provinces, occasionnant aux Français des fatigues inutiles et entretenant l'esprit de résistance parmi les habitants sans courir de grands dangers. Il résultait un autre inconvénient de cette organisation : les ressources de chaque contrée étaient affectées à l'entretien des troupes qui les occupaient. Les troupes étaient réparties suivant les besoins du service et non d'après la fertilité du sol. Elles étaient abondamment pourvues sur quelques points et manquaient du nécessaire sur d'autres. Si, au lieu de morceler ainsi le commandement et de diriger de Paris les opérations, l'Empereur eût placé un chef à la tête des 75,000 hommes répandus dans les provinces dont il est question, il eût été possible de faire poursuivre les guérillas spontanément et sans relâche, dans toutes les directions, et peut-être serait-on parvenu à les détruire. On eût ainsi fait une égale répartition des ressources du pays et pourvu aux besoins des troupes sans trop fouler les habitants.

Il nous reste, pour terminer ce chapitre, à jeter un coup d'œil sur les opérations de l'armée du Midi.

Le maréchal Victor s'étant emparé du fort de Matagorda, on établit des mortiers à longue portée qui lançaient des bombes sur Cadix. Des prisonniers qui avaient fait partie du corps du général Dupont, détenus en rade, sur les pontons *la Castille* et *l'Argonaute*, au mépris de la capitulation de Baylen, voyant leurs compatriotes en possession de ce fort, conçurent l'espoir de recouvrer leur liberté. En effet, le 15 mai, au soir, ceux qui étaient à bord de *la Castille*, au nombre de 1,500, saisirent leurs gardiens, les descendirent à fond de cale et s'emparèrent de leurs armes : ils coupèrent les câbles qui retenaient les pontons à l'ancre et vinrent échouer sur la côte, malgré le feu de toutes les batteries ennemies. Quelques jours après, la même entreprise fut exécutée avec un succès égal par ceux détenus sur *l'Argonaute*.

Le duc de Dalmatie ne tarda pas, sans doute, à recon-

naître que, n'étant pas maître de la mer, il n'avait pas les moyens de réduire la place de Cadix ; mais il se trouvait dans l'obligation de continuer à la menacer, afin d'y retenir la garnison, pour le moins aussi nombreuse que le corps du duc de Bellune, de sorte que, dans le courant de l'année, il y eut, de part et d'autre, une force à peu près égale qui ne prit part à aucune autre opération. Les ennemis travaillèrent sans cesse à élever de nouvelles fortifications, et les Français ne négligèrent rien pour se mettre à l'abri des surprises. Ils fortifièrent Chiclana, Puerto-Real et Puerto-Santa-Maria, retranchèrent leur camp, et créèrent une flottille de chaloupes canonnières, de péniches et d'autres embarcations. Les sorties que tenta la garnison furent repoussées, ainsi qu'une attaque dirigée par les Anglais contre la flottille.

Dans le royaume de Grenade, les Anglais firent sur les côtes diverses tentatives qui furent repoussées, et on donna la chasse a des bandes qui se tenaient dans les montagnes de Ronda. Le général Blake, ayant réuni dans le royaume de Murcie un corps de troupes régulières et un très grand nombre de paysans, faisait de fréquentes incursions sur les frontières de Grenade. Le général Sébastiani marcha contre lui, l'obligea à s'éloigner, et entra dans Murcie. Pendant qu'il s'occupait de cette expédition, les Anglais effectuèrent divers débarquements sur les côtes, et excitèrent les habitants à prendre les armes. Quelques villages, soutenus par les guérillas descendues des montagnes, se soulevèrent et massacrèrent tous les Français qu'ils purent surprendre. Les insurgés s'avancèrent même jusque sous les murs de Grenade, mais ils furent repoussés et dispersés. Le général Werlé marcha contre les Anglais, les obligea à se rembarquer et reprit les châteaux de Motril et d'Almuneçar dont ils s'étaient emparés. Vers la fin d'octobre, le général Blake, étant parvenu à réorganiser une nouvelle armée, s'avança sur Baza ; le général Sébastiani se hâta d'aller l'attaquer, et le défit complètement, le 4 novembre.

Pendant que ces événements se passaient dans les royaumes de Grenade et de Murcie, l'ennemi faisait de fréquentes ten-

tatives dans le midi de l'Andalousie vers l'Estramadure, pour tâcher de détourner les Français de leurs travaux devant Cadix. Sur la fin d'août, le général Lascy, avec 5,000 hommes, débarqua près de Moguer, et força les Français à se replier sur San-Lucar. Le duc de Dalmatie ayant dirigé quelques troupes sur ce point, le général Pépin marcha à l'ennemi, l'obligea à se rembarquer, et rentra dans Moguer. La Romana, qui avait réuni un corps de 10 à 12,000 hommes du côté de Badajoz, menaça les frontières d'Andalousie. Le général Gérard, en étant instruit, se porta sur Llerena, battit l'ennemi, et le rejeta dans les montagnes de Zafra. Cependant, le général espagnol, renforcé d'une division de troupes portugaises, se reporta en avant, dans le courant de septembre, et attaqua sans succès quelques postes français. Le maréchal Mortier, chargé par le duc de Dalmatie de repousser l'ennemi, trouva le général La Romana en position à Puente de Cantos, le mit en déroute et lui prit un millier d'hommes et 6 pièces de canon. Quelque temps après, le duc de Dalmatie reçut l'ordre de se rapprocher du Tage avec les troupes dont il pouvait disposer, afin de protéger les opérations de M. le prince d'Essling contre le Portugal.

CHAPITRE XV

Précis des opérations du maréchal Masséna, prince d'Essling, en Portugal.

L'Empereur, en ordonnant au prince d'Essling de marcher sur Lisbonne, lui prescrivit de commmencer par assiéger Ciudad-Rodrigo et Almeïda, afin d'en faire ses places d'armes. Le prince avait sous ses ordres les 2e, 6e et 8e corps, et la division de cavalerie légère du général Montbrun : environ 60,000 combattants. On lui annonçait que le 9e corps, commandé par le comte d'Erlon, le rejoindrait incessamment, et que 20,000 hommes de la jeune garde occuperaient le pays en arrière de lui et formeraient la réserve, tandis qu'une division aux ordres du général Serras appuieraient sa droite vers Léon et Astorga.

L'armée de lord Wellington comptait 30,000 Anglais et 40,000 Portugais, déjà aguerris, bien disciplinés, et commandés par des officiers anglais; elle avait, pour auxiliaires, les milices organisées en bataillons, soldées et bien armées. Quatre corps de ces milices, sous les ordres de Silveyra, de Bacillard, du général anglais Wilson, du colonel Trant, et de nombreuses bandes de guérillas, avaient la mission de se porter sur les flancs et les derrières de l'armée française, de couper ses communications et d'attaquer les convois. Dans chaque arrondissement, le restant de la population devait se lever en masse, au commandement d'un chef nommé « *Capitan-Môr* » se munir de vivres pour plusieurs jours et se

porter sur les points qui lui seraient indiqués. Un décret de la régence ordonnait, sous peine de mort, aux Portugais de tout âge et de tout sexe d'abandonner leurs habitations à l'approche des Français et d'enlever ou de détruire tout ce qui pourrait servir à leur subsistance.

Ce n'était donc pas une armée supérieure en nombre, que M. le maréchal Masséna avait à combattre, mais encore toute la nation. Il avait aussi à surmonter la difficulté de faire vivre ses troupes dans un pays peu abondant, dévasté par ses habitants, et les obstacles que présente la rareté des chemins propres à l'artillerie, la hauteur et l'aspérité des montagnes, les torrents et la profondeur des ravins qu'on rencontre à chaque pas. Nous devons ajouter qu'il régnait entre lui et le maréchal Ney, duc d'Elchingen, une mésintelligence qui eut une suite fâcheuse sur les événements. Ce dernier servait avec peine sous les ordres d'un chef d'un grade égal au sien; le premier voulait être obéi. Ces deux hommes, d'un caractère indomptable, étaient toujours d'un avis opposé, et chacun d'eux avait ses partisans et ses détracteurs.

La place de Ciudad-Rodrigo fut investie dans les premiers jours du mois de mai 1810; elle était bien approvisionnée ; la garnison consistait en 7 à 8,000 hommes espagnols. Don André Harresti en était gouverneur ; la tranchée fut ouverte dans la nuit du 15 au 16. Le maréchal duc d'Elchingen commandait les troupes de siège, le général Ruty, l'artillerie, et le général du génie Valazè dirigeait les travaux. Les approches présentaient d'autant plus de difficulté que, indépendamment de la nombreuse artillerie de la place, on rencontra un terrain difficile et accidenté, et souvent le roc et l'eau vive. Les batteries assiégeantes, placées d'abord à 250 toises de la place, ouvrirent leur feu le 25. Celles des assiégés y répondirent par une grêle de bombes, de boulets et d'obus. C'est sous ce feu terrible que les Français enlevèrent deux couvents et se logèrent dans le faubourg, malgré la vive résistance de la garnison. Le 28, le gouverneur, sommé de se rendre, refusa toute capitulation. Les assiégeants continuèrent à che-

miner, rapprochèrent leurs batteries et établirent celles de brèche à 60 toises des remparts. Le 19 juillet, la brèche ayant paru praticable, les colonnes destinées à monter à l'assaut s'avancèrent au pas de charge. A peine se sont-elles élancées, que le gouverneur arbore un drapeau blanc et se rend à discrétion. On trouva dans la place plus de 200 milliers de poudre, 1,200,000 cartouches, une quantité considérable de projectiles et d'approvisionnements d'artillerie et 125 bouches à feu. La garnison fut conduite en France. Le duc de Wellington, dont les avant-postes étaient peu éloignés de ceux des Français, ne fit aucune tentative pour secourir cette place importante.

Le général Loison, envoyé le 21 en reconnaissance dans la direction d'Almeïda, rencontra un corps de cavalerie anglaise en avant du fort de la Conception; cette cavalerie, chargée par la cavalerie française, fut repoussée, et, en se retirant, fit sauter le fort. L'ennemi se retira derrière le mur de Valdelamula, fut attaqué de nouveau et obligé de se retirer sous le canon d'Almeïda.

Le maréchal Ney forma l'investissement de cette place dans la journée du 24. La division anglaise, aux ordres du général Crawford, qui chercha à s'y opposer, fut rejetée au delà de la Coa avec une perte considérable. S'étant ralliée de l'autre côté du ravin que forme la Coa dans cet endroit, on commit l'imprudence de la faire attaquer dans cette position par des forces insuffisantes, et on fut repoussé.

La défense d'Almeïda était confiée au général anglais Cox, ayant sous ses ordres environ 4,000 hommes de milices et le 24e régiment portugais. La garnison fit inutilement, dans les premiers jours de l'investissement, plusieurs sorties, pour tâcher de s'emparer ou de détruire les amas de blé qu'elle n'avait pas eu le temps de faire entrer dans la place. On ne fut en mesure d'ouvrir la tranchée que dans la nuit du 15 au 16 août. Quoique le feu de l'ennemi fût très vif et que les obstacles que présentaient les rochers pour l'élargissement des tranchées parussent insurmontables, les rochers furent creusés par le pétard, et la première parallèle achevée le 19.

11 batteries, armées de 65 bouches à feu, commencèrent à tirer le 26 au matin. Celles des assiégeants ripostèrent avec beaucoup de vivacité. Ce siège présentait de telles difficultés qu'on y eût perdu bien du monde et du temps, si, par hasard, une bombe des assiégeants ne fût tombée, dans la soirée, sur le magasin à poudre de la place et ne l'eût fait sauter. En un instant, une partie de la ville fut détruite, et une portion de la population ensevelie sous les décombres des maisons. La garnison souffrit peu de ce désastre, parce qu'elle habitait des casemates.

Sur la sommation qui lui fut faite le lendemain, le gouverneur se rendit prisonnier de guerre avec les troupes de ligne. La capitulation portait que les milices rentreraient chez elles après avoir déposé les armes et promis de ne plus servir pendant cette guerre contre la France et ses alliés. Le marquis d'Alorna, Portugais réfugié qui suivait l'armée française, s'étant présenté à la garnison, suivi d'officiers de sa nation, réfugiés comme lui, fut accueilli par les plus vives acclamations. Les officiers et les soldats de ligne, ainsi qu'un millier de miliciens, demandèrent à se ranger sous les drapeaux de la France; le maréchal céda aux instances réitérées du marquis, qui se rendait garant de la fidélité de ces troupes. Tous ceux des miliciens qui voulurent se retirer chez eux eurent la liberté de le faire, après avoir pris l'engagement qui leur était imposé par la capitulation, engagement qu'ils oublièrent. Les autres furent organisés en bataillons de pionniers et formèrent, avec les troupes de ligne, une brigade aux ordres du général portugais Pamplona; les uns et les autres ne tardèrent pas à déserter.

Pendant le siège d'Almeïda, lord Wellington se tint en observation vers Celorio. Après la reddition de cette place, il se retira dans la vallée du Mondego. Le général Hill, dans la province de Alemtejo, continua à observer le général Reynier, resté en Estramadure vers Zarza-la-Mayor. Le maréchal Masséna réunit le 6e et le 8e corps aux environs d'Almeïda, et se décida à exécuter l'ordre de l'Empereur, qui lui prescrivait d'entrer en Portugal.

On a dit que l'invasion du Portugal était une grande faute politique, à l'époque où elle fut effectuée; et, pour appuyer cette opinion, on a avancé que les Espagnols commençaient à ne plus être dupes de l'égoïsme et de l'audacieuse conduite des Anglais ; qu'ils commençaient à se lasser de la guerre ; que l'intérêt et le temps avaient refroidi le zèle des partisans de Ferdinand, et augmenté beaucoup celui des nationaux qui avaient embrassé la cause de Joseph ; on ajouta qu'on aurait dû employer toutes les troupes françaises répandues en Espagne à purger ce pays des bandes de guérillas qui l'infestaient, et qui soutenaient presque seules la guerre.

Nous répondons que ce sont les moyens employés par l'Empereur pour se rendre maître de l'Espagne qui furent une immense faute politique ; mais puisqu'il persistait dans le dessein de soumettre la nation par la force, après lui avoir enlevé ses princes par la ruse, l'invasion du Portugal était une nécessité. Il fallait, avant tout, priver les peuples du puissant appui de l'armée anglaise ; c'est ce qui nous a fait dire qu'on aurait dû entrer en Portugal avant d'envahir les provinces du midi. Après la conquête de ces provinces, les Espagnols parurent, en effet, un instant fatigués de la guerre, mécontents des Anglais et moins éloignés de se rallier au roi Joseph ; mais, après l'établissement des gouvernements militaires, ils se montrèrent plus que jamais déterminés à repousser la domination de l'Empereur, et le cabinet britannique prit la plus grande influence sur le gouvernement. Les Anglais, dont on avait paru se méfier jusque-là, défendaient Cadix, où les Cortès allaient se réunir. Si l'armée de Masséna se fût répandue en Espagne, on aurait pu occuper momentanément quelques provinces qui ne l'étaient pas encore, et disperser quelques guérillas ; mais Wellington, n'ayant plus à craindre pour le Portugal, serait sans doute venu au secours de ses alliés, et on eût été obligé de rassembler promptement les troupes. On se trouvait donc dans la nécessité de tenir une armée sur les frontières du Portugal, pour contenir et observer l'armée anglaise et la forcer à se rembarquer. Ce dernier parti était incontestablement le meilleur, et on ne

commit d'autre faute que celle de ne pas assurer le succès par des moyens proportionnés aux difficultés de l'entreprise.

Lord Wellington, supposant que le prince d'Essling marcherait sur Lisbonne par la direction la plus courte, s'était posté sur la rive gauche de l'Ava, en arrivant à Ponte-Muralla, ayant à sa droite la Sierra-Estrella, le Mondego sur la gauche et son front couvert de plusieurs ouvrages de campagne.

Le maréchal Masséna, pour ne pas être obligé d'attaquer son adversaire dans une position si fortement retranchée, suivit le chemin qui conduit directement à Coïmbre, par la droite du Mondego, et ordonna au général Reynier de venir le joindre. Le 19 septembre, l'armée se trouva réunie à Viseu, où elle s'arrêta pour réparer l'artillerie, déjà fort délabrée par les mauvais chemins. Ce séjour fut d'autant plus fâcheux qu'il donna au duc de Wellington le temps d'appeler à lui le général Hill et d'arriver avant les Français sur la Sierra-d'Alcoba, pour leur barrer la route de Coïmbre.

Pendant sa marche, l'armée française ne rencontra qu'une arrière-garde anglaise, qui n'engagea que des combats peu importants.

Le 26, le maréchal Ney arriva au pied de la Sierra-d'Alcoba, d'où il aperçut l'armée anglo-portugaise, couronnant la crête des montagnes en avant de Busaco. Comme rien n'est plus aisé que la critique après l'événement, des militaires qui auraient dû porter plus de respect à la haute réputation du vainqueur de Zurich ont prétendu que si lord Wellington eût été attaqué ce jour-là, il aurait été battu, attendu qu'il n'avait pas encore été rejoint par le général Hill; et il paraît que, en effet, ce général ne se rallia à l'armée que dans la nuit suivante. Mais on a oublié de dire que le 8e et le 2e corps n'étaient pas encore arrivés, et qu'ils ne rejoignirent le 6e que dans la nuit.

Le 27, toute l'armée ennemie était bien établie sur le sommet de la montagne d'Alcoba. Cette montagne, extrêmement élevée et fort escarpée, est défendue sur plusieurs points par de profonds ravins. Les deux chemins qui la gravissent par une pente raide, et qui conduisent à Coïmbre,

étaient coupés et défendus par une nombreuse artillerie. On a dit que le maréchal Ney jugea la position formidable et fut d'avis de ne pas l'attaquer. Cependant, le général Pelet, qui, à cette époque, servait auprès du maréchal Masséna en qualité de premier aide de camp, affirme qne le duc d'Elchingen écrivit au général Reynier que, s'il commandait en chef, il culbuterait les Anglais. Ceux qui ont connu le prince d'Essling conviendront aisément que cette lettre, qui lui fut communiquée, dut le déterminer à se montrer aussi audacieux que son subordonné. Le général Pelet ajoute que, bien loin de faire attaquer contre l'avis des chefs, le prince accorda la bataille à ceux qui la demandaient à grands cris.

L'affaire fut engagée avec la plus grande bravoure; malheureusement, l'élévation de la montagne ne permit pas de faire soutenir les attaques par l'artillerie, tandis que 80 bouches à feu foudroyaient les assaillants. Après avoir fait des prodiges de valeur, les Français durent renoncer à l'espoir de forcer l'ennemi et cessèrent le combat. Leur perte fut de 3 à 4,000 hommes tués ou blessés. Des reconnaissances, envoyées le lendemain sur les flancs de la montagne, rapportèrent qu'on pouvait la tourner par la droite. Cette manœuvre n'était pas sans danger, puisqu'il fallait faire un mouvement de flanc en présence de l'ennemi qui, en se précipitant sur les colonnes en marche, aurait pu y porter le désordre; toutefois, elle fut exécutée heureusement pendant la nuit. Le général anglais, se voyant tourné dans la forte position qui l'avait préservé d'une défaite, ne voulut pas courir la chance d'un nouveau combat; il se retira dans les lignes préparées à l'avance, en avant de Lisbonne. Les Français entrèrent dans Coïmbre.

Lord Wellington, à Busaco, comme à Talaveyra, n'obtint d'autre avantage que celui d'avoir conservé sa position. Après l'affaire de Busaco, il se réfugia dans les lignes de Lisbonne, comme, après celle de Talaveyra, il se hâta de passer le Tage et de se retirer en Estramadure; ce qui n'empêcha pas de proclamer dans cette dernière occasion, comme dans la première, qu'il avait remporté une victoire éclatante.

On a blâmé Masséna de ne pas s'être assuré avant de livrer la bataille qu'il était possible de tourner les ennemis, sans réfléchir qu'il eût été dangereux pour sa réputation de résister au désir que montraient les chefs et les soldats d'en venir aux mains. Si, résistant à ce vœu, il eût déposté l'armée anglaise par une manœuvre, qu'aurait dit l'Empereur qui lui mandait de contraindre les Anglais à se battre partout où il les trouverait, qu'ils n'avaient pas plus de 30,000 hommes, y compris les Portugais qui ne valaient guère mieux que des brigands? Dans son armée, même, on lui eût reproché de laisser l'ennemi s'échapper par trop de prudence. Il échoua, on le taxa de témérité; c'est le sort de tous les généraux en chef de trouver des censeurs, même après les événements les plus heureux. En voyant la légèreté avec laquelle ces aristarques s'expriment, on croirait que le commandement d'une armée est la chose la plus facile et qu'on a eu grand tort de ne pas les nommer généraux en chef.

Les habitants de Coïmbre, capitale du Beira, avaient fui, à l'approche des Français, comme dans tout le reste de la province. En abandonnant leurs maisons, ils n'avaient pu enlever entièrement les provisions de toute espèce, toujours abondantes dans une grande et opulente ville. Ces provisions, recueillies avec soin, auraient été fort utiles à l'armée. Le général en chef donna les ordres les plus sévères pour le maintien de la discipline; mais comment prévenir ce désordre dans une ville absolument déserte, où aucune distribution régulière ne put être faite aux soldats affamés? Ils se répandirent dans les maisons et se livrèrent au pillage.

L'armée partit de Coïmbre le 4 octobre, et marcha sur Lisbonne, par la route de Leyria. Les blessés et les malades furent placés dans deux couvents à la rive gauche du Mondégo, fortifiés et barricadés. On y laissa une petite garnison, des officiers de santé et des administrateurs. Peu de jours après le départ de l'armée, le colonel Trant vint investir cet hôpital. La garnison et même les blessés se défendirent en désespérés, et ne se rendirent que par capitulation, et lorsqu'on leur eût assuré qu'on aurait pour eux tous les égards

dus au courage malheureux ; ce qui n'empêcha pas les Portugais d'en assassiner quelques-uns, et de faire subir aux autres les plus mauvais traitements. Ils furent menés à Oporto, où le colonel Trant les livra aux outrages de la populace, afin, disait-il, d'exciter et d'entretenir l'enthousiasme du peuple.

Pendant la marche sur Lisbonne, l'avant-garde des Français eut différentes affaires avec l'arrière-garde des Anglais. Arrivés à Alemquer, Villafranca et Sobral, les premiers se trouvèrent devant les lignes qui couvraient la capitale. Ces lignes couronnaient les hauteurs escarpées de Montechique, au bas desquelles règnent de profonds ravins appuyant leur droite au Tage, et leur gauche à la mer. Elles étaient palissadées, hérissées de pièces de canon, et défendues par toute l'armée anglo-portugaise renforcée de 10,000 Espagnols aux ordres de La Romana, et par la nombreuse population qui s'y était réfugiée ; au moyen d'un système de signaux, lord Wellington transmettait rapidement ses ordres sur les points les plus éloignés.

L'armée française, considérablement affaiblie par les combats, les privations de toute espèce et les fatigues, devait-elle attaquer une armée deux fois plus nombreuse, dans une position formidable par la nature du terrain et rendue inexpugnable par l'art ? Le prince d'Essling ne le pensa pas ; il jugea convenable d'attendre le 9e corps qu'on lui avait promis et la formation du corps de la jeune garde, destiné à lui servir de réserve. Il établit son armée à Sobral, Villafranca, Alta et Villanova. Un vallon la séparait de celle des ennemis. Les dépôts furent envoyés à Santarem. Le général Eblé s'y rendit pour préparer des équipages de pont, afin d'être en état de manœuvrer sur les deux rives du Tage ; la cavalerie légère du général Montbrun se posta sur la Zerzère pour observer la garnison d'Abrantès. Le général Foy partit pour Paris, afin de rendre compte à l'Empereur de la situation et de demander de nouveaux ordres. Ce général, accompagné d'une faible escorte, évita, avec autant d'habileté que de bonheur, le danger de tomber au milieu des nombreux partis qui rô-

daient sur les derrières de l'armée, et remplit la mission dont il était chargé.

On a reproché au maréchal Masséna de n'avoir pas essayé de se rendre maître d'Abrantès ; il eût, sans doute, été avantageux d'occuper cette place ; mais elle était dans un état respectable de défense ; on n'avait pas d'artillerie d'assez gros calibre, ni une assez grande quantité de munitions pour en faire le siège et on ne pouvait en tirer d'Espagne, puisque les communications étaient interceptées.

Les deux armées restèrent pendant un mois dans leurs positions respectives. Quoique le général anglais eût des forces bien supérieures en nombre, loin d'entreprendre quelque chose, il continua à se retrancher et n'opposa que son impassibilité à la persévérance de son adversaire. Cependant, les faibles ressources du pays étant épuisées, le maréchal Masséna dut faire prendre à son armée une nouvelle position où elle pût subsister. Le 13 novembre, elle se mit en marche pour se rapprocher de Santarem. Le 18, elle occupa les positions suivantes : le 2e corps à Santarem, en arrière de Rio-Mayor ; le 8e sur l'Aviella ; le 6e à Leyria et Thomar ; le grand quartier général à Torrès-Novas. Le général Loison passa le Zerzère avec sa division et s'empara de Punhette, où furent envoyés les ateliers de construction des ponts. Lord Wellington, toujours circonspect, ne se hâta pas de sortir de ses lignes ; ce ne fut que le 19 qu'il se présenta sur le Rio-Mayor. Après avoir reconnu la position des Français, il revint à son système de temporisation ; ses troupes occupèrent Cartaxo, Alcoentre, Azambuja, Alemquer et Torrès-Vedras. Le général Hill passa sur la rive gauche du Tage.

L'armée combinée se trouvant séparée en deux corps par le fleuve, le prince d'Essling aurait sans doute profité de cette disposition pour attaquer ce qui était resté sur la rive droite s'il eût reçu les renforts qu'on lui avait promis ; ou bien, il eût passé sur la rive gauche pour tomber sur le général Hill s'il avait eu des ponts ; mais il n'était plus question du corps de la jeune garde et le comte d'Erlon ne lui mena, sur la fin de décembre, qu'une faible division de

6,000 hommes, qui ne dépassa pas Leyria et qui, même, ne croyait pas être sous ses ordres. La seconde division du 9e corps était restée vers Celorico, pour essayer de tenir ouvertes les communications avec l'Espagne. Le général Claparède, qui commandait cette division, ne put atteindre le but qu'on se proposait, malgré les avantages qu'il remporta sur divers corps de milices, notamment sur le général Silveyra, qu'il rejeta momentanément au delà du Duero. De son côté, le général Eblé n'ayant trouvé aucune ressource dans le pays pour la construction des bateaux, il fallut forger le premier outil et abattre le premier arbre. Malgré la grande activité de ce général, ce ne fut qu'à la fin du mois de janvier qu'on eut tout ce qui était nécessaire pour jeter deux ponts sur le Tage ; mais à cette époque il n'était plus possible, ou, du moins, il eût été très dangereux de tenter le passage du fleuve en présence du général Hill, qui, ayant reçu des renforts considérables, avait hérissé la rive gauche de retranchements et de batteries, principalement vis-à-vis de Punhette et de l'embouchure du Zerzère.

Le prince d'Essling se trouva ainsi forcé d'attendre l'effet des nouvelles promesses qu'on venait de lui faire. Des lettres du prince de Neuchâtel, major-général, lui annonçaient que le 5e corps, qui faisait partie de l'armée d'Andalousie, avait l'ordre de marcher sur le Tage, à Villaflor et à Montalvao, pour favoriser ses opérations ; que l'armée de l'intérieur devait faire occuper Coria et Placencia, et qu'après la prise de Tortose, l'armée d'Aragon se rapprocherait du centre de l'Espagne. Ces lettres portaient aussi l'ordre de passer le Tage et de couvrir les têtes des ponts par des fortifications. Elles approuvaient toutes les opérations du maréchal pour contenir l'ennemi dans ses positions et regardaient le temps gagné comme un avantage suffisant dans les circonstances où se trouvait l'Europe. Malheureusement pour le maréchal, les espérances données par le major-général ne se réalisèrent pas. L'armée du centre, loin d'être en état d'envoyer des troupes sur les frontières du Portugal, pouvait à peine suffire à donner la chasse aux guérillas qui infestaient la Nouvelle-

Castille et se montraient parfois sous les murs de Madrid ; et le général Suchet continua à faire des sièges en Catalogne et en Aragon ; le duc de Dalmatie se porta, en vérité, en Estramadure, avec une partie de son armée ; mais au lieu de s'avancer vers le Tage pour faciliter à l'armée de Portugal le passage du fleuve, il mit le siège devant Badajoz ; de sorte que ce fut le prince d'Essling qui favorisa les opérations du maréchal Soult, en contenant devant lui l'armée anglo-portugaise ; tandis que, d'après les lettres de Paris, c'était ce maréchal qui devait favoriser celles de Masséna.

Cependant, la situation de l'armée de Portugal devenait tous les jours plus critique. Après avoir consommé les subsistances que les habitants des contrées environnantes avaient abandonnées, on envoya au loin des détachements pour s'en procurer. Ces détachements parcouraient les montagnes, fouillaient les bois et les vallons et emmenaient les bestiaux qu'ils y trouvaient. Quelquefois ils rencontraient, dans de profondes retraites, des populations qui s'y étaient réfugiées ; ils leur enlevaient les provisions dont elles étaient pourvues et les contraignaient, par la violence, à livrer celles qu'elles avaient enfouies. Ces recherches devenant de jour en jour moins productives, on multiplia les détachements et on les poussa à de très grandes distances ; on toléra les maraudeurs et chaque compagnie eut les siens ; la moitié de l'armée était occupée à alimenter l'autre moitié. De grands désordres eurent lieu, des crimes furent commis ; mais comment contenir dans le devoir des soldats abandonnés à eux-mêmes, poursuivis par la faim et qui rencontraient à chaque pas les cadavres de leurs camarades assassinés par les habitants ? Si lord Wellington eût attaqué vivement les Français, ainsi éparpillés, il leur eût fait essuyer des pertes considérables ; mais il se borna à faire quelques démonstrations insignifiantes et laissa à la disette le soin de la délivrance du Portugal, au lieu de chercher à l'opérer par les armes. En effet, les détachements et les nombreux maraudeurs qui les suivaient ne rapportant plus rien, le maréchal Masséna se

trouva dans l'impossibilité d'attendre plus longtemps les secours de l'armée d'Andalousie retenue devant Badajoz et dut songer à rentrer en Espagne, afin de prévenir l'entière destruction de la sienne.

Le prince d'Essling aurait pu se retirer sur Castel-Branco et Zarza-la-Mayor, contrée où il eût trouvé quelques ressources pour faire vivre ses troupes; il eût été, de là, à portée de se lier à la portion de l'armée du midi qui assiégeait Badajoz ; mais n'ayant aucune confiance dans la coopération de cette armée, il préféra reprendre la route qu'il avait suivie en marchant sur Lisbonne, afin de se rapprocher d'Almeïda et de Ciudad-Rodrigo, où il espérait trouver une partie des troupes restées en réserve dans la Vieille-Castille ; où il avait laissé les dépôts, les effets d'habillement, les caisses et les munitions. Il avait l'intention de passer le Mondego à Coïmbre et de s'y arrêter quelques jours, pour laisser prendre l'avance aux malades et aux équipages.

Dès les premiers jours de mars 1811, tout ce qui se trouvait embarrasser la marche prit la direction de Coïmbre ; le 6, les colonnes se mirent en mouvement, le 8e corps sur Torrès-Novas et le second sur Thomar. Le lendemain, le duc d'Abrantès prit la direction de Pombal et le général Reynier suivit la route d'Espinhal. Ce ne fut que quand les dernières troupes sortirent de Torrès-Novas qu'on brûla les ponts construits avec tant de peine, et non pas quelques jours avant le mouvement, comme on l'a écrit mal à propos. Pendant ce temps, le maréchal Ney rassembla son corps d'armée et la cavalerie à Leyria. Le 9, il se retira sur Pombal, où il se réunit au 8e corps.

Si, pendant que l'armée exécutait un changement de front, l'aile gauche en arrière, lord Wellington eût attaqué vivement, à Leyria, le maréchal Ney qui forma le pivot de cette manœuvre, les Français auraient peut-être essuyé un échec ; mais il paraît que, par ses dispositions, Masséna sut tenir son adversaire jusqu'au dernier moment dans l'incertitude sur ses véritables intentions. La cavalerie anglaise ne se présenta sur la route de Pombal que le 10, au moment où les

Français prenaient position sur la rive droite de la Soure.

Le 11 au matin, l'armée fit halte sur les hauteurs en avant de Redinha, pour donner aux nombreux malades qu'elle traînait à sa suite et aux équipages le temps de franchir le défilé que forme le village et le pont étroit sur lequel on passe l'Adancos. Le 8e corps et la division Loison, du 6e, suivirent le mouvement et s'arrêtèrent sur des hauteurs qu'on rencontre au débouché du défilé. Deux divisions du 6e corps restèrent en position, en avant de Redinha; le 2e corps continuait à suivre le chemin d'Espinhal. Le comte d'Erlon, qui disait avoir des ordres particuliers et devoir se rendre dans son commandement territorial, poursuivait sa marche sur Ponte-de-Murcella.

Le 12, le maréchal Masséna se retira sur Condeixa; le maréchal Ney, chargé de faire l'arrière-garde, fit occuper par la division Marchand et la plus grande partie de son artillerie les hauteurs en arrière de Redinha, que l'armée venait de quitter, et resta en avant du défilé avec une seule division, le 3e régiment de hussards, quelques escadrons de dragons, et 6 bouches à feu. Pour le justifier d'être resté avec une partie de ses troupes dans une position si peu militaire, on a dit qu'il était chargé de retarder la marche de l'ennemi, afin de donner à Masséna le temps de se rendre maître de Coïmbre. Il nous semble qu'il aurait mieux atteint ce but en réunissant tout son corps sur les hauteurs qu'occupait la division Marchand, en arrière du défilé. L'ennemi qui, vraisemblablement, n'eût pas osé l'attaquer de front, aurait dû employer un ou deux jours à manœuvrer sur ses flancs pour le déposter. Quoi qu'il en soit, cette arrière-garde fut attaquée, dans la soirée, par 30,000 hommes; mais le maréchal Ney était là : c'est dire que les troupes firent des prodiges de valeur. Obligé néanmoins de céder à l'immense supériorité du nombre, le maréchal ordonna la retraite. L'ennemi se porta aussitôt, rapidement, en avant, dans l'espoir de détruire aisément un faible corps entassé dans un défilé; toutefois, quelques charges vigoureuses du 3e de hussards et des 27e et 50e de ligne le firent rebrousser, lui

tuèrent beaucoup de monde, et le rendirent plus circonspect. La division passa sur le pont et à des gués reconnus à l'avance, et fut se rallier sous la protection de celle du général Marchand et de toute l'artillerie du 6e corps. L'ennemi ne chercha pas à pousser plus loin ses avantages. Ce combat fut très glorieux pour le maréchal Ney et les troupes à ses ordres, et fort peu pour l'armée combinée qui ne put entamer une poignée de braves si mal postés.

Cependant, les reconnaissances envoyées sur Coïmbre ayant rapporté que la ville était occupée par des milices, le pont coupé et les gués impraticables, à cause de la crue des eaux, le prince d'Essling, qui n'avait pas d'équipage de pont, dut renoncer à passer le Mondégo et songer à gagner le chemin de Ponte-Murcella ; mais il voulait contenir l'ennemi sur la route de Coïmbre pendant un jour ou deux, pour donner à l'artillerie, aux équipages et aux malades le temps de défiler sur la nouvelle direction. Le général Pelet, aide de camp du prince, assure que le maréchal Ney lui promit de rester vingt-quatre heures dans la position qu'il venait de prendre, en arrière du défilé de Redinha, et vingt-quatre heures en avant de Condeixa. D'après cette promesse, le maréchal Masséna se porta, avec les divisions Loison et Clausel, à Fuente-Cuberta, pour assurer la gauche du 6e corps. Cependant, le 13 au soir, ce corps avait abandonné Condeixa, ainsi que l'embranchement du chemin de Fuente-Cuberta, et marchait dans la direction de Miranda de Corvo. Le prince d'Essling ne fut instruit de cette prompte retraite que par la cavalerie anglaise, arrivée par les derrières jusqu'à son quartier général, où il courut le danger d'être fait prisonnier. L'ennemi fut repoussé sur l'embranchement des chemins, et le prince se retira pendant la nuit sur Miranda de Corvo. Le maréchal Ney l'y suivit dans la journée du 14, et le général Reynier, qui se trouvait à Louza, communiqua avec l'armée. Les maréchaux eurent, à Miranda, une vive altercation qui accrut la mésintelligence qui régnait entre eux.

Le 15, au matin, le 2e corps, le 8e, et la division Loison, du 6e, prirent position sur la rive droite de la Ceira, en ar-

rière du village de Foz-de-Arouce. Le maréchal Ney reçut l'ordre de passer également la rivière, et de ne laisser qu'un détachement sur la rive opposée, pour couvrir la marche de quelque artillerie et de quelques équipages. Malgré cet ordre, le maréchal resta sur les hauteurs de la rive gauche de la Ceira, avec ses deux divisions. L'ennemi s'étant présenté sur le soir, il y eut un engagement sérieux qui faillit devenir funeste au 6e corps, et qu'on aurait évité si on s'était conformé aux intentions du général en chef. Heureusement, la présence du maréchal Ney remédia à tout. Il repoussa l'ennemi et, à la nuit, il opéra sa retraite et fit sauter le pont. Immédiatement après, les colonnes commencèrent à filer sur Ponte-Murcella. Le 17, toute l'armée prit position sur la rive droite de l'Alva ; elle espérait s'y reposer un ou deux jours ; mais, les Anglais s'étant emparés d'un pont, à deux lieues sur la gauche, elle continua sa marche sur Celorico. Cette marche fut rapide, parce que, dès l'instant que l'on quitta la route de Coïmbre, pour suivre le chemin peu praticable de Ponte-Murcella, on détruisit quantité d'équipages. Le 21, l'armée arriva à Celorico, faiblement suivie par l'ennemi.

Le maréchal Masséna ne pouvait rester longtemps à Celorico, où il n'y avait pas moyen de faire vivre l'armée. En se retirant sur Almeïda et Ciudad-Rodrigo, pays épuisé par deux sièges et par le séjour de l'armée pendant cinq mois, il ne pouvait s'y arrêter que quelques instants, à moins de consommer les approvisionnements de ces places. S'il s'en éloignait dans la direction de Salamanque et Toro, il donnait à l'ennemi la facilité de les assiéger, et se mettait dans l'impossibilité d'arriver assez promptement au secours du 5e corps, dans le cas où lord Wellington porterait une partie de son armée en Estramadure ; au lieu qu'en s'établissant vers Coria, entre l'Elja et l'Alagon, et sur les deux rives du Tage, pays qui avaient moins souffert, il se liait avec le 5e corps et l'armée du centre, menaçait de nouveau le centre du Portugal et les lignes de Lisbonne, et obligeait lord Wellington à suivre son mouvement, et reportait le théâtre

de la guerre sur le Tage. Le maréchal, décidé à prendre ce dernier parti, ordonna de rester en position pendant deux jours aux environs de Celorico, pour y ramasser les vivres qu'on y trouvait encore, et d'envoyer dans les places les blessés et les malades ; il se proposait de diriger de ces places, sur Coria, les dépôts, les effets d'habillement, les caisses, etc., etc. Ce projet, qu'approuva beaucoup le général Reynier, fut désapprouvé par le maréchal Ney. Lorsque ce dernier reçut l'ordre de marche, il écrivit que non seulement il refusait d'obéir, mais que, le lendemain, il se retirerait sur Almeïda. Le général en chef, ne pouvant tolérer une désobéissance aussi formelle, lui ôta le commandement du 6e corps, et le confia au général Loison, le plus ancien général de division.

L'armée marcha de Celorio sur Guarda, où elle s'arrêta pendant quelques jours. Nous ignorons pourquoi, dans cet intervalle, le prince d'Essling changea d'avis. Au lieu de continuer son mouvement sur Coria, il ramena, le 29, l'armée derrière la Coa, la gauche à Sabujal, et la droite dans la direction d'Almeïda, le 8e corps et le quartier général à Alfayates.

Le 3 avril, le général Reynier fut attaquée à Sabujal par des forces bien supérieures. Après un violent combat, également honorable pour le général et les troupes du 2e corps, il fit sa retraite sur Alfayates. Le lendemain, toute l'armée se replia sous les murs d'Ameïda et de Ciudad-Rodrigo. Masséna, ne pouvant occuper longtemps cette position sans consommer les approvisionnements de ces places, ne laissa qu'une division sous les murs de Ciudad-Rodrigo, et le 8 avril, il envoya les 2e, 6e et 8e corps prendre des cantonnements dans les provinces de Salamanque, Toro et Zamora ; le 9e corps resta à San-Felices. L'armée ennemie, manquant aussi de vivres, retrograda sur Celorico, afin de se rapprocher de ses magasins. Un corps de 20,000 hommes, sous les ordres du général Spencer, envahit étroitement la place d'Almeïda.

Cependant, le maréchal Masséna, qui n'ignorait pas que le

général Brenier, gouverneur de cette place, n'avait de vivres que pour peu de temps, s'apprêta à le secourir. Les Anglais, informés de ses préparatifs, se concentrèrent entre l'Agneda et la Coa.

Le 2 mai, le prince d'Essling, ayant sous ses ordres les 2e, 6e, 8e et 9e corps, la cavalerie du général Montbrun et 1,200 chevaux de la garde impériale, que mit à sa disposition le maréchal-duc d'Istrie, général en chef de l'armée du nord, en tout, environ 35,000 combattants, déboucha de Ciudad-Rodrigo, repoussa les avant-postes ennemis, et prit position sur l'Azava, la droite à Marialva et la gauche à Espejà. La gauche et le centre de l'armée ennemie étaient en ligne de bataille, en arrière de la petite rivière la Duas-Casas, sur un coteau d'un accès difficile, qui se prolongeait depuis Villa-formosa jusqu'aux ruines du fort de la Conception. Le village de Fuentes de Oñoro, un peu en avant du centre, était fortement occupé; sa droite s'étendait sur un terrain plus accessible jusqu'à Navas-de-Avel. Sa force était, suivant les rapports français, d'environ 50,000 hommes, la plupart troupes anglaises, et seulement 29,000 hommes, d'après les rapports anglais. Le lendemain, les Français marchèrent en avant, le 2e corps formant la droite, sur Alameda, d'où il chassa l'ennemi, et le 6e formant la gauche sur Fuentes de Oñoro. Le général Loison commit la faute de faire attaquer ce village sans en avoir reçu l'ordre, et même contre les représentations du premier aide de camp du général en chef, et fixa ainsi l'attention de l'ennemi sur ce point important. Malgré la vigueur de l'attaque, les Français ne purent se rendre maîtres que de quelques maisons de la partie inférieure du village.

La possibilité d'établir l'armée en potence sur la droite de l'ennemi, très accessible au milieu d'un plateau large et dégarni d'obstacles, ayant été reconnue dans la journée du 4, le 6e corps et la cavalerie du général Montbrun reçurent l'ordre de se porter vers Nava-de-Avel et Pozzo-Bello, pour attaquer cette droite, la rejeter sur le centre, et tourner le village de Fuentes de Oñoro que le 9e corps était chargé

d'enlever. Le 8e corps et la cavalerie de la garde devaient soutenir les 6e et 9e, et le 2e contenir la gauche des ennemis par des attaques entre Alameda et Fuentes de Oñoro. Le mouvement de flanc de la droite à la gauche pour se porter sur les points d'attaque, qui aurait dû être exécuté avant la pointe du jour, fut retardé de deux ou trois heures, ce qui permit à lord Wellington de découvrir le projet de son adversaire et lui donna le temps de faire des dispositions pour s'y opposer.

Le 5, au matin, le général Montbrun mit promptement en déroute la cavalerie espagnole de Don Juan, qui s'était réunie aux Anglais, et perdit des moments précieux à la poursuivre, de sorte qu'il ne se trouva pas à portée de tomber sur l'infanterie qui défendait les bois et le village de Pozzo-Bello, lorsqu'elle fut mise en fuite par le 6e corps. Mais, revenu sur ses pas, il chargea et culbuta la cavalerie anglaise placée en entier à l'aile droite. Le général Fournier, à la tête des 7e et 13e de chasseurs à cheval, sabra trois bataillons des gardes qui appuyaient cette cavalerie. M. Dulimbert, adjudant-major du 13e, fit prisonnier le général qui les commandait ; l'aile droite des Anglais se retira dans le plus grand désordre en arrière de Fuentes de Oñoro et de Villaformosa. Lord Wellington fit tirer à mitraille sur les troupes des deux partis, afin d'arrêter les chasseurs français. Ces braves chasseurs furent criblés, le général Fournier démonté, les colonels blessés. Le général qui commandait la cavalerie de la garde impériale refusa d'obéir à l'ordre de se rapprocher du champ de bataille pour soutenir l'intrépide Montbrun. Le 6e corps, qui, après s'être emparé des bois et du village de Pozzo-Bello, aurait dû marcher dans la direction du défilé, et tourner Fuentes de Oñoro, se jeta trop à droite et le 9e corps n'attaqua pas assez vivement ce village, Le maréchal Masséna ne se trouvant pas là dans ce moment, les généraux laissèrent fuir cet instant de crise qui décide ordinairement du succès ou de la perte des batailles, et lord Wellington profita de leur indécision pour former plusieurs lignes, en arrière du défilé, en potence de sa ligne

primitive, avec les troupes qu'il retirait de sa gauche depuis la pointe du jour, et réunit sur cette nouvelle position une grande quantité d'artillerie. Lorsque le prince d'Essling arriva, le défilé devenait presque inattaquable. Les troupes des deux partis s'amoncelèrent successivement sur ce point, mais, l'avantage du terrain étant du côté des Anglais, on ne put ni forcer le village de Fuentes de Oñoro, ni le ravin où il était adossé.

Aux causes déjà indiquées, qui arrachèrent la victoire au maréchal Masséna, le général Pelet ajoute dans ses notes : « *Chacun des généraux était devenu étranger à l'armée de Portugal ; Loison savait qu'il était remplacé par le maréchal Marmont. Le 9e corps allait quitter l'armée pour passer le Tage, et son général l'avait ménagé. Reynier espérait et demandait un commandement séparé ; il ne fit ni le moindre mouvement d'attaque, ni même une démonstration contre la gauche de l'ennemi. Junot retournait à Paris. La plupart des généraux de division n'étaient plus mentionnés dans la nouvelle organisation de l'armée.* »

Nous dirons de plus qu'il eût été facile au duc d'Istrie de mettre momentanément à la disposition de Masséna 12 à 15,000 hommes d'infanterie qui auraient assuré la victoire.

Il est heureux pour lord Wellington que des causes qu'il ne pouvait prévoir aient empêché les Français de pousser leurs premiers avantages avec plus d'ensemble et plus de vigueur ; car, s'ils eussent emporté Fuentes d'Oñoro et le défilé, l'armée anglaise, qui avait à dos la place d'Almeïda et le ravin de la Coa, sur lequel il n'y a qu'un passage praticable aux voitures, eût été grandement compromise.

Quoique le résultat de la bataille eût été à l'avantage du général anglais, non seulement il n'osa rien entreprendre pendant les jours suivants, mais il crut nécessaire de se retrancher fortement. Le prince d'Essling, ne pouvant plus songer à l'attaquer, et perdant l'espoir de communiquer avec le général Brenier, lui envoya, par trois émissaires, qui partirent par des chemins différents, l'ordre de faire sauter les

remparts d'Almeïda, et de tâcher de se retirer avec la garnison. Un des émissaires arriva et, le 7, à minuit, trois salves de l'artillerie de la place indiquèrent que l'ordre était parvenu. Pendant la nuit du 10, le général Brenier sortit d'Almeïda à la tête de la garnison, forte de 1,100 à 1,200 hommes, tomba à l'improviste sur les postes ennemis, et s'ouvrit un passage. En même temps, une forte explosion annonça que la place était détruite. Le général Brenier, constamment harcelé par l'ennemi, atteignit heureusement San-Félices, où il se réunit au général Reynier. Ce même jour, le maréchal Masséna reçut à Ciudad-Rodrigo l'avis de son rappel. Le maréchal Marmont, qui le remplaça, fit rentrer l'armée en cantonnements dans les environs de Salamanque.

Cette expédition en Portugal ne fut pas plus heureuse que les deux précédentes, parce que l'Empereur, méprisant trop les obstacles que présentait la nature du pays, sa pauvreté et les moyens de résistance que peut suggérer à une nation l'amour de la patrie et de l'indépendance, ne proportionna ses moyens d'attaque qu'au nombre et à la nature des armées régulières qu'il avait à combattre. Il ne prit aucune précaution pour assurer les communications avec l'Espagne, et la subsistance des troupes qu'il lançait au milieu d'une population en armes, qui enlevait ou détruisait toutes les denrées. Les abandonner ainsi à elles-mêmes, c'était les livrer à la famine et à la destruction.

CHAPITRE XVI

Précis des opérations de l'armée du Midi dans le courant de l'année 1811, et des opérations de l'armée de Portugal depuis son retour en Espagne jusqu'à la fin de la même année.

Nous avons dit que l'Empereur avait ordonné au duc de Dalmatie de se porter, avec toutes les troupes dont il pourrait disposer, sur le Tage, à Villaflor et à Montalvao, afin de se mettre en communication avec le prince d'Essling et le seconder dans ses opérations contre l'armée anglaise. C'était, en effet, cette armée qu'il fallait détruire, ou, du moins, forcer à se rembarquer, puisque sa présence dans la Péninsule mettait un obstacle invincible à la pacification de l'Espagne. Mais le maréchal Soult ne voulut pas s'exposer à perdre momentanément les provinces sur lesquelles il exerçait une autorité sans limites, pour aller aider son collègue à faire la conquête du Portugal. Sous le prétexte qu'il ne pouvait laisser derrière lui les places occupées par l'ennemi, il s'attarda à faire des sièges et, pendant ce temps, l'armée de Portugal acheva de se désorganiser et rentra en Espagne. Nous ne partageons pas l'opinion de ceux qui ont approuvé la prudence du duc de Dalmatie. Après l'expulsion de l'armée anglaise de la Péninsule, il eût été facile de se rendre maîtres des places et, en supposant qu'on eût été obligé d'évacuer Séville et même les lignes devant Cadix, on y serait bientôt rentré, lorsqu'on n'aurait plus eu à s'occuper de l'armée de lord Wel

lington. D'ailleurs, les opérations devant Cadix, auxquelles on donnait un si haut degré d'importance, à quoi ont-elles abouti ? A rien ! Pouvait-on se flatter de réduire cette place sans être maîtres de la mer ? Nous l'avons déjà dit, nous le répétons : on fit une grande faute d'occuper l'Andalousie avant d'avoir rejeté l'armée anglaise sur ses vaisseaux, et nous prouverons, par la suite, que c'est de cette faute que sont dérivés tous les malheurs des campagnes suivantes.

Dans les premiers jours de l'année 1811, le duc de Dalmatie arriva à Monasterio avec tout ce qu'il avait pu retirer de Cordoue et de Séville, et se réunit au duc de Trévise, commandant le 5e corps. L'armée française, s'étant avancée dans la direction de Badajoz, remporta divers avantages sur les troupes espagnoles chargées de la défense de l'Estramadure, et les obligea à se réfugier dans les places fortes. Le général Ballesteros, qui manœuvrait sur la gauche des Français avec 5 ou 6,000 hommes, et qui annonçait l'intention de se porter sur Séville, fut poursuivi par la brigade du général Pépin, qui lui fit éprouver quelques pertes. Plus tard, cette division espagnole, atteinte près de Castillejos, dans le comté de Niebla, par le général Gazan, fut dispersée et perdit son artillerie.

Le 11, le maréchal Soult fit investir Olivenza ; cette place, en mauvais état, mal armée et mal approvisionnée, se rendit le 22 ; la garnison, forte d'environ 4,000 hommes, fut prisonnière de guerre.

Immédiatement après la prise d'Olivenza, le duc de Dalmatie forma l'investissement de Badajoz, sur la rive gauche de la Guadiana, tandis que la cavalerie passait sur la rive droite pour observer les divisions de Carero et de Mendizabal, nouvellement revenues de Portugal, campées sur la rive droite de la Gebora, et sous la protection du fort de San-Cristoval.

Malgré les fréquentes sorties de la garnison, les assiégeants poussèrent rapidement leurs travaux, et, le 11 février, ils prirent d'assaut le fort de Pardaleros.

Cependant, le duc de Dalmatie sentait que, pour hâter la

reddition de la place, il fallait ôter aux assiégés l'appui des deux divisions campées sous le fort de San-Cristoval ; mais il fut obligé d'attendre que les eaux de la Gebora et de la Guadiana, sorties de leurs lits, fussent écoulées. Enfin, le 18, il fut en mesure de jeter sur la rive droite de la Guadiana du canon et de l'infanterie. Ce même jour, une nouvelle batterie de mortiers, qui lançait des bombes dans le camp des ennemis, les força à prendre une nouvelle position à quelque distance du fort. Le lendemain, les Français franchirent la Gebora. Le général Gérard, qui conduisait l'infanterie, se porta entre le fort de San-Cristoval et les ennemis, et marcha ensuite contre ces derniers, la baïonnette en avant, tandis que le général Latour-Maubourg faisait exécuter diverses charges de cavalerie sur leur gauche. Les Espagnols prirent promptement la fuite, laissant sur le champ de bataille 8 à 900 morts, 5 drapeaux, 17 pièces de canon, 20 caissons, et 5,200 prisonniers. Ceux qui parvinrent à s'échapper se réfugièrent dans Elvas et dans Badajoz.

Après la victoire de la Gebora, les travaux du siège furent poussés avec une nouvelle vigueur. De leur côté, les assiégés continuèrent à se défendre vaillamment, et ce ne fut que le 11 mars, lorsque la brèche était praticable, que le gouverneur se rendit prisonnier de guerre, avec la garnison, forte de 9,000 hommes.

A cette époque, l'armée de Portugal était en pleine retraite : le duc de Dalmatie, n'étant plus à temps de la secourir, retourna en Andalousie et laissa en Estramadure le duc de Trévise, avec le 5e corps. Ce maréchal se rendit maître successivement des forteresses d'Albuquerque, Valença et Campo-Mayor, en mauvais état, mal armées et dans lesquelles quelques centaines d'hommes tenaient garnison. Ces bicoques furent détruites et leur armement transporté à Badajoz.

Cependant, le duc de Dalmatie, prévoyant que quand lord Wellington aurait obligé le maréchal Masséna d'évacuer le Portugal, il viendrait lui enlever ses conquêtes en Estramadure, demandait au prince de Neuchâtel, dès le 13 mars, que

l'Empereur donnât ordre au roi d'envoyer des troupes de l'armée du centre pour garder les places d'Olivenza et Badajoz, et qu'une partie de cette armée fût mise à sa disposition. Ainsi, après avoir préféré, sous divers prétextes plus ou moins plausibles, la gloire de remporter quelques avantages faciles à l'objet important de se mettre en communication avec le prince d'Essling, il voulait, maintenant que le danger le menaçait, qu'on accourût de toute part à son secours.

Les craintes du duc de Dalmatie étaient fondées. Lord Wellington, voyant l'armée française du Portugal en pleine retraite, détacha le maréchal Beresford, à la tête de 15,000 hommes, anglo-portugais, qui se réunirent à l'armée espagnole, commandée par le général Castaños, depuis la mort du général La Romana. Le 27 mars, l'armée des alliés arriva à Campo-Mayor. Le général Latour-Maubourg, qui y était resté en observation avec 500 chevaux, se reploya sur Badajoz, et, de là, sur le 5e corps. Le 4 avril, les ennemis passèrent la Guadiana et s'emparèrent d'Olivenza, où on avait laissé 400 hommes. Le maréchal Mortier, n'étant pas en état de livrer bataille à une armée si supérieure en nombre, et voyant ses communications menacées par les nombreux partis qui s'étaient jetés sur ses derrières, se mit en retraite, et se rapprocha de l'Andalousie. Les Anglais investirent Badajoz.

Avant de nous occuper des opérations qui eurent lieu devant cette place, nous devons nous arrêter un instant sur les tentatives que firent les ennemis pour détruire les travaux des Français devant Cadix, pendant que le duc de Dalmatie était en Estramadure. Sur la fin du mois de février, un corps, formé de troupes tirées de Cadix, Gibraltar et divers autres points, que les rapports des généraux français évaluaient à 22,000 hommes, dont 10,000 Anglais, débarqués à Tarifa et à Algésiras, se dirigea sur Chiclana, dans l'intention de faire lever le siège de Cadix et détruire les batteries et autres ouvrages élevés par les assiégeants. Le 4 mars, l'avant-garde arriva en vue des avant-postes du duc

de Bellune ; ce maréchal ne laissa dans ses lignes que ce qui était indispensable pour les garder, et réunit à Chiclana toutes ses troupes disponibles, environ 12,000 hommes.

Le 5, au matin, l'action fut engagée. On combattit de part et d'autre avec un égal acharnement ; cependant les alliés, malgré la supériorité du nombre, n'obtinrent aucun avantage. Voyant qu'ils ne pouvaient atteindre le but qu'ils s'étaient proposé, ils prirent le parti de se réfugier dans l'île de Léon, par un passage qu'ils surprirent près de San-Pietri, et les Français rentrèrent dans leurs lignes. Cette affaire fut très meurtrière ; chacun des partis perdit environ 3,000 hommes. Les Français eurent à regretter le général Ruffin, blessé mortellement et resté au pouvoir des ennemis. Ils prirent 3 drapeaux et 4 pièces de canon. Le 8e régiment d'infanterie perdit son Aigle. Lorsque le duc de Bellune, par ses dispositions et la valeur de ses troupes, eut déjoué complètement le projet de ses adversaires, le général Graham, qui commandait les Anglais, ne s'en attribua pas moins la victoire.

Si le général Sébastiani, en apprenant le débarquement de l'armée des alliés à Tarifa et à Algesiras, eût rassemblé ses troupes disponibles et marché rapidement au secours du duc de Bellune, il est probable que cette armée aurait été détruite ; mais, menacé par l'armée espagnole de Murcie et par de nombreuses bandes réunies dans les montagnes de Ronda, il supposa aux ennemis l'intention de marcher contre lui. Lorsqu'il fut instruit de la direction qu'ils avaient prise, il mit des troupes en mouvement, mais il n'était plus temps.

Le duc de Dalmatie, à peine rentré à Séville, dut songer à marcher au secours de Badajoz, que menaçait le général Beresford. L'armée des alliés était composée de 2 divisions anglaises, d'une division portugaise et de 14,000 Espagnols, commandés par les généraux Castaños et Blake, et de quelques régiments de cavalerie ; en tout, 47,000 hommes et 32 canons de campagne. L'équipage de siège était réuni dans les places de l'Alemtejo. Dès les premiers jours de mai, la place fut resserrée sur les deux rives de la Guadiana,

et la tranchée ouverte dans la nuit du 8 au 9. Les attaques principales furent dirigées contre le fort de San-Cristoval, sur la rive droite et contre le château. Le général Philipon, gouverneur de Badajoz, défendit les approches par de vigoureuses sorties, et les assiégeants n'avaient fait que de bien faibles progrès, lorsque le 13, le maréchal Beresford, apprenant la marche du maréchal Soult, ordonna de lever le siège, et réunit son armée en arrière de la petite rivière d'Albuera.

Le duc de Dalmatie s'avançait effectivement dans l'intention de livrer bataille. Voici ce qu'il écrivait de Séville, le 4 mai, au prince de Neuchâtel : « Je pars dans quatre jours, avec 20,000 hommes, 3,000 chevaux et 20 pièces de canon, pour rejeter au delà de la Guadiana les corps ennemis qui se sont répandus en Estramadure, dégager Badajoz et faciliter l'arrivée du général comte d'Erlon. Si les troupes que ce général amène peuvent se réunir avec celles que je conduirai et si les troupes qui sont parties des armées du nord et du centre arrivent à temps, j'aurai en Estramadure 35,000 hommes, 5,000 chevaux et 4 pièces de campagne. Alors, je livre bataille aux ennemis, quand bien même toute l'armée anglaise qui est sur le continent serait réunie, et ils seront vaincus. »

Ce maréchal n'ayant pas été rejoint par les renforts qu'il attendait, son armée, forte seulement de 20,000 hommes et de 3,000 chevaux, se trouva inférieure en nombre à celle des ennemis. Le 15, il campa à Santa-Marta, à trois lieues des armées.

Le maréchal Beresford était en position sur la rive gauche de l'Albuera, petite rivière guéable, mais dont les bords sont escarpés. Sa gauche s'étendait un peu au delà du village d'Albuera, son centre et sa droite se prolongeaient presque parallèlement à la rivière sur des sommités qui commandaient le terrain environnant. Les Espagnols, aux ordres de Blake, placés sur deux lignes, et la plus grande partie de la cavalerie tenaient la droite. La division anglaise du général Stewart venait ensuite, et la division portugaise du général Hamilton formait la gauche de la première ligne. La division anglaise

du général Cole, une brigade portugaise et quelques troupes espagnoles étaient en seconde ligne.

Le 16, au matin, le duc de Dalmatie ordonna au général Godinot d'attaquer le village d'Albuera ; il était soutenu par la brigade de cavalerie légère du général Briche ; en même temps, le 5e corps, commandé par le général Gérard, depuis le départ pour la France du duc de Trévise, et la cavalerie du général Latour-Maubourg, soutenus par une brigade de réserve aux ordres du général Verlé, passèrent l'Albuera, et manœuvrèrent pour tourner la droite de l'ennemi. Le maréchal Beresford fit alors exécuter aux Espagnols un changement de front, la droite en arrière, et disposa sa seconde ligne pour les soutenir. A peine avaient-ils achevé ce mouvement, qu'ils furent attaqués et repoussés, et les Français s'établirent sur les hauteurs qu'ils venaient d'enlever. Le maréchal Beresford, voyant que s'il n'arrêtait pas les progrès de son adversaire, il courait le danger d'être enveloppé, fit avancer la division du général Steward, pour reprendre la position perdue par les Espagnols. Mais la première brigade de cette division, ayant été chargée par les lanciers de la Vistule, fut écrasée. De son côté, le général Godinot s'était emparé du village d'Albuera, de sorte que la bataille paraissait perdue pour les alliés, et leur général donna même quelques ordres pour se préparer à la retraite. Toutefois, avant de l'opérer, il voulut tenter un dernier effort, qui, effectivement, ramena la victoire sous ses drapeaux. Les deux autres divisions du général Steward et la division du générale Cole se portèrent en avant, chargèrent les Français avec la plus grande impétuosité, et les obligèrent à battre en retraite. Elle s'opéra sous la protection de la cavalerie et du feu de l'artillerie. Revenu sur la droite de l'Albuera, le maréchal Soult envoya ordre au général Godinot d'évacuer le village de ce nom.

Cette bataille, qui ne se prolongea que pendant quelques heures, fut très sanglante ; la perte s'éleva, de chaque côté, à environ 6,000 hommes. Les généraux français, Verlé et Pépin, furent tués, et trois autres blessés. Nous avons remarqué, dans le vingtième volume des *Victoires et Conquêtes*,

une relation de cette bataille, où ses auteurs placent les troupes espagnoles au centre, tandis qu'il est certain qu'elles tenaient la droite, et que c'est sur elles que les Français dirigèrent leur première attaque. Ces mêmes écrivains attribuent la perte de la bataille au général Godinot, qui, suivant eux, aurait dû déboucher du village d'Albuera, et rompre la gauche des alliés. Le général Godinot, étant mort en Andalousie, n'a pu repousser ce reproche, et, pour juger s'il est fondé, il faudrait connaître la force de la division qu'il commandait, les instructions qu'a dû lui donner son général en chef et les difficultés qu'il rencontra.

Le lendemain, les deux armées prirent les armes, et restèrent en présence dans leurs positions respectives. A la nuit, le duc de Dalmatie se mit en retraite, se dirigeant sur Llerena, où il prit position le 23. Le surlendemain, la cavalerie ennemie, qui le suivait, eut, à Uxerque, un engagement avec quelques escadrons français, qui fut au désavantage de ces derniers. Le maréchal Beresford se hâta de revenir devant Badajoz, espérant, sans doute, réduire cette place qui venait de perdre l'espoir d'être secourue ; mais le brave général Philipon ne se laissa pas intimider, et se disposa à faire la plus vigoureuse résistance.

Dans ces entrefaites, le duc de Wellington se réunit au maréchal Beresford, avec 2 divisions, qui avaient combattu à la bataille de Fuente-d'Onoro. Le corps qu'il laissa aux environs d'Almeïda était commandé par le général Spencer. Les alliés reprirent les travaux du siège, dans la nuit du 30 au 31 mai ; leurs attaques furent dirigées, comme à la première époque, sur le château et le fort de San-Cristobal. Le 6 juin, on jugea la brèche du fort praticable, et on se décida à donner l'assaut. Les troupes qui devaient l'exécuter sortirent des tranchées, et se précipitèrent dans le fossé ; mais elles reconnurent que les assiégés avaient eu soin d'enlever les décombres amoncelés au bas de la brèche et qu'elle était impraticable. Toutefois, elles essayèrent d'escalader les remparts, au moyen de quelques échelles ; mais après une heure de vains efforts, elles furent obligées de se retirer.

75 grenadiers du 88e régiment, commandés par le capitaine Chauvin, eurent la gloire de repousser cette attaque. Les écrivains français portent à 1,500 hommes le nombre des ennemis qui tentèrent cet assaut, et ajoutent qu'ils essuyèrent une perte énorme; tandis que, dans leurs rapports, les Anglais assurent qu'il n'y eut que 180 hommes de commandés et que la perte s'éleva à 12 tués et 90 blessés.

Les jours suivants, les assiégeants cherchèrent à élargir la brèche par le feu continuel de leur artillerie, et, dans la nuit du 9 au 10, ils livrèrent un nouvel assaut, qui n'eut pas plus de succès que le premier. Le capitaine Jourdion, du 27e régiment d'infanterie légère, commandant du fort, n'avait pour garnison qu'environ 150 hommes. Ce brave fit pleuvoir sur les assaillants une grêle de balles et de projectiles creux et les repoussa. Les Français disent que 2,000 hommes se présentèrent à la brèche et que 600 tués ou blessés restèrent dans les fossés. Les Anglais, au contraire, assurent que le détachement destiné à monter à l'assaut n'était que de 200 hommes, dont 40 furent tués et 100 blessés. Nous ignorons de quel côté est la vérité.

Quoi qu'il en soit, lord Wellington, prévoyant que la soumission d'une place aussi vaillamment défendue exigerait beaucoup de temps, informé d'ailleurs de la marche du duc de Raguse, qui, avec une grande partie de l'armée de Portugal, venait se joindre au duc de Dalmatie, se décida à lever le siège. Vers cette époque, il fut rejoint par le général Spencer, qui, apprenant la marche du duc de Raguse vers l'Estramadure, quitta les bords de la Coa, pour se réunir à son général en chef.

Lord Wellington rassembla toute l'assemblée anglo-portugaise dans une forte position dont la droite était appuyée par Elvas et la gauche par Campo-Mayor. Il fit élever quelques redoutes et paraissait disposé à recevoir la bataille si les généraux français venaient l'y attaquer.

D'après les ordres de l'Empereur, le duc de Raguse s'était, en effet, mis en mouvement pour aller au secours de Badajoz. D'Alba de Tormes, il se dirigea sur Placencia, passa le Tage

sur un pont de bateaux, qu'il fit jeter à Almaras, et arriva à Merida, sur la Guadiana, le 18 juin. Le duc de Dalmatie, informé de la marche de l'armée de Portugal, partit de Llerena le 11 du même mois, et marcha par Los-Santos et Villafranca sur Almendralejo, où il campa le 15. Deux jours avant, le comte d'Erlon l'avait rejoint avec 6 à 7,000 hommes. Ce maréchal, apprenant que le siége était levé, se rendit à Badajoz, où il n'eut que des éloges à donner au gouverneur et à sa brave garnison. Une reconnaissance, envoyée sur Olivenza, rapporta que cette place était évacuée. Le général Latour-Maubourg, chargé d'éclairer la rive droite de la Guadiana, pour se procurer des renseignements sur les ennemis, rencontra, le 28, un corps de cavalerie qui fut chargé et culbuté avec perte de quelques centaines d'hommes et de chevaux.

Il semble que, les armées du Midi et du Portugal étant réunies, l'occasion de chercher à livrer bataille à lord Wellington, campé à deux marches de Badajoz, était favorable. Nous ignorons les motifs qui déterminèrent les maréchaux à ne pas la saisir ; peut-être cédèrent-ils à cet esprit de rivalité et de mésintelligence qui préserva plus d'une fois l'armée anglaise d'une défaite. Quoi qu'il en soit, le duc de Dalmatie se hâta de retourner en Andalousie, où sa présence devenait tous les jours plus nécessaire. Il laissa aux environs de Badajoz le comte d'Erlon, avec deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie. Une division de l'armée de Portugal resta sur la Guadiana, ayant en arrière quelques troupes échelonnées jusqu'à Almaras ; les autres divisions repassèrent le Tage. Quelques ouvrages de campagne furent construits sur les deux rives pour mettre en sûreté le pont de bateaux. Les Anglais prirent des cantonnements aux environs de Pontalègre, et les opérations furent suspendues en Estramadure. Pendant l'absence du duc de Dalmatie, les affaires avaient pris, en Andalousie, une fâcheuse tournure. Le général Blake, revenu dans le comté de Niebla, et les généraux de l'armée de Murcie saisirent le moment où la plus grande partie de l'armée française se trouvait vers Badajoz, pour

prendre l'offensive. Le général Sébastiani, affaibli des détachements qu'il avait fournis pour l'armée d'Estramadure, fut obligé de concentrer ses troupes aux environs de Grenade. Les partis ennemis parcouraient le royaume de Jaën, levaient des hommes et des contributions, excitaient le peuple à se mettre en insurrection, et se montraient sur la grande route de communication d'Adujar à Madrid. Toute la population des montagnes qui environnent Ronda prit les armes et forma le blocus de cette ville. Le siège fut mis devant le fort de Niebla. Le général Daricaut, gouverneur de Séville, menacé par un corps qui s'était avancé jusqu'aux portes de cette ville, se tenait renfermé, avec sa faible garnison, dans le couvent de la Chartreuse, qu'on avait fortifié. Heureusement, les habitants de Séville ne cédèrent point aux instigations des généraux ennemis qui les pressaient de prendre les armes.

A l'approche du duc de Dalmatie, les ennemis s'éloignèrent précipitamment; le fort de Niebla et la ville de Ronda furent dégagés, et le maréchal se rendit à Grenade. Sa présence dans cette partie de son commandement était d'autant plus nécessaire que le général Sébastiani se disposait à profiter de la permission de rentrer en France que l'Empereur lui avait accordée, et que le général Blake, qui s'était embarqué à Tarifa, venait de débarquer à Almeria, avec quelques mille hommes de renfort, qu'il menait à l'armée de Murcie, dont il prit le commandement. Ce général réunit son armée dans une position retranchée, à la Venta de Baul, deux lieues en avant de Basa, où il établit son quartier général.

Le duc de Dalmatie ordonna au général Godinot, précédemment détaché pour donner la chasse aux partis qui infestaient le royaume de Jaën, de manœuvrer de manière à se porter sur les derrières des ennemis; il partit en même temps de Grenade pour attaquer de front. Le 9 août, les deux armées se trouvèrent en présence. On assure que le maréchal, voulant donner au général Godinot le temps d'achever son mouvement, se borna à faire une fausse attaque et quelques démonstrations pour retenir son adversaire dans son camp,

et que le général Godinot, après avoir battu et dispersé quelques corps que Blake avait détachés sur sa droite, arrêta son mouvement au lieu de pousser jusqu'à Baza, où, dit-on, il aurait pu entrer et couper la retraite aux ennemis. D'autres personnes nous ont dit que la position de Baul fut attaquée sérieusement et ne put être enlevée, et que le général Godinot n'aurait pu pénétrer jusqu'à Basa sans se compromettre. N'ayant pu nous procurer des renseignements certains, nous nous abstiendrons de toute réflexion. Quoi qu'il en soit, les Espagnols se mirent en retraite pendant la nuit. Poursuivis, le lendemain, par la cavalerie, il paraît qu'ils essuyèrent des pertes assez considérables. Vers cette époque, le général Blake reçut l'ordre de marcher au secours de l'armée de Valence. Le duc de Dalmatie, n'ayant plus rien à craindre de ce côté, retourna à Séville et donna au général Leval le commandement des troupes qu'il laissa dans le royaume de Grenade.

Après le départ de Blake pour se rendre à l'armée de Murcie, le général Ballesteros prit le commandement des troupes espagnoles répandues dans le midi de l'Andalousie. Ce général, manœuvrant en partisan, se montrait, tantôt à l'embouchure de la Guadiana, tantôt au camp de Saint-Roc, tantôt vers Cadix et tantôt dans les montagnes de Ronda, évitant tout engagement sérieux, attaquant les faibles détachements, enlevant quelques postes isolés, et excitant les habitants à s'insurger. Le duc de Dalmatie avait enfin trouvé l'occasion de se débarrasser d'un ennemi aussi actif et aussi entreprenant. Informé qu'il était entré au camp de Saint-Roc, le maréchal fit marcher quelques colonnes pour l'attaquer; mais, à leur approche, Ballesteros se réfugia sous le canon de Gibraltar. Le général Godinot, qui faisait partie de cette expédition, se porta sur Tarifa, qu'il essaya d'enlever. Obligé de renoncer à cette entreprise, après avoir perdu quelques centaines d'hommes, il rentra à Séville et se brûla la cervelle. Les uns disent qu'il prit cette funeste résolution pour se délivrer des douleurs que lui causait une maladie de nerfs; les autres l'attribuent au désespoir d'avoir échoué devant

Tarifa, et aux reproches que lui adressa son général en chef.

Cependant, le duc de Dalmatie ne renonça pas au projet de se rendre maître de Tarifa. Dans le courant de décembre, il ordonna au général Leval d'en faire le siège. La tranchée fut ouverte le 25 et, le 29, les assiégeants livrèrent un assaut qui fut repoussé. Quelques jours après, le général Leval, en exécution des ordres de son général en chef, leva le siège et se mit en retraite après avoir enterré sa grosse artillerie, qu'il n'avait pas les moyens de faire transporter. Ainsi furent terminées les opérations de la campagne de 1811, dans les provinces du midi. Il nous reste à jeter un coup d'œil sur ce qui s'était passé en Estramadure, depuis le départ du duc de Dalmatie.

On a vu qu'après la levée du siège de Badajoz, le duc de Raguse laissa une division sur la Guadiana et ramena son armée sur la rive droite du Tage; que le duc de Dalmatie retourna à Séville, laissant en Estramadure le comte d'Erlon, avec environ 12,000 hommes, et que l'armée anglaise prit des cantonnements aux environs de Pontalègre. Sur la fin de juillet, lord Wellington passa le Tage et se porta aux environs de Ciudad-Rodrigo, où nous le retrouverons, lorsque nous nous occuperons de l'armée du Portugal. Il laissa sur la frontière de l'Alemtejo la division du général Hill. Le mouvement que venait de faire l'armée anglaise ayant obligé le duc de Raguse de concentrer la sienne, il appela à lui la division restée sur la Guadiana, et le comte d'Erlon se trouva abandonné à ses propres forces.

Le général Castaños profita de la circonstance pour parcourir la Haute-Estramadure espagnole, entre le Tage et la Guadiana, et faire des levées d'hommes pour réorganiser son armée. Le comte d'Erlon reçut ordre de le faire poursuivre par un détachement, qui, en même temps, lèverait des contributions. Le général Gérard, chargé de cette expédition, avait sous ses ordres sa division et quelques régiments de cavalerie. Partant de Merida, il arriva, le 13 octobre, à Cacerès, où il établit son quartier général. Des colonnes, dirigées dans toutes les directions, donnèrent la chasse aux

troupes espagnoles et les obligèrent à se retirer sur les frontières du Portugal. Ayant rempli la mission dont il était chargé, ce général se mit en marche le 26, pour revenir à Merida; le lendemain, il prit poste à Arroyo-Molinos. Le jour suivant, la brigade du général Victor Remond partit de grand matin pour Merida, où elle arriva sans rencontrer l'ennemi. Mais lorsque, sur les huit heures, le général Gérard se disposait à suivre cette brigade, ses avant-postes furent attaqués par le général Hill. Le général anglais avait marché pendant une partie de la nuit, et les Français, qui, sans doute, se gardaient mal, se trouvèrent enveloppés dans le village d'Arroyo-Molinos, par des forces trois à quatre fois supérieures en nombre. Cependant, le général Gérard, officier d'une grande distinction, ne se laissa pas intimider; sommé de rendre les armes, pour toute réponse il se met à la tête de son infanterie, charge l'ennemi, s'ouvre un passage et se jette dans les montagnes; poursuivi vivement, il est encore une fois entouré dans une plaine qu'il est obligé de traverser; il reçoit une nouvelle sommation, à laquelle il répond comme à la première; il continue sa retraite et vient prendre position à San-Hernando. Alors l'ennemi cessa ses attaques et sa poursuite; après avoir donné quelque repos à ses troupes, le général Gérard revint à Merida, par Zorita et Naval-Villar. Les Français perdirent 7 à 800 hommes, tués ou prisonnier, 3 pièces de canon et leurs caissons. Au nombre des prisonniers se trouvaient le général Bon et le duc d'Aremberg, colonel du 27e régiment de chasseurs, blessés tous les deux en chargeant à la tête de la cavalerie. Si on est en droit de blâmer le général et ses soldats de s'être laissé surprendre, on leur doit de grands éloges pour la brillante valeur qu'ils déployèrent dans une circonstance aussi critique.

Dans le courant du mois de décembre, le général Hill rassembla ses troupes pour rejeter le comte d'Erlon sur les frontières de l'Andalousie. Le général français, trop faible pour lui résister, se mit en retraite et prit position à Llerena. Toute communication par l'Estramadure, entre les armées du

Portugal et du Midi, fut ainsi coupée. Le seul avantage qui resta à cette dernière, à la fin d'une campagne où tant de combats furent livrés et tant de sang répandu, se réduisit à la conquête de Badajoz, qui ne tarda pas à lui être enlevée.

Lord Wellington, qui, comme nous l'avons dit, était passé sur la rive droite du Tage, établit le 10 août son quartier général à Fuente-Guimaldo et ses troupes aux environs de Ciudad-Rodrigo, de manière à empêcher toute introduction de vivres dans cette place. Ce fut alors que le duc de Raguse rappela la division restée sur la Guadiana ; il se concerta ensuite avec le comte d'Orsenne, général en chef de l'armée du Nord, pour obliger l'armée anglaise à entrer en Portugal et ravitailler Ciudad-Rodrigo. La jonction des deux armées se fit à Tamamès, le 22 septembre ; à leur approche le général anglais leva le blocus et concentra ses troupes dans une position qu'il avait fait retrancher près de Fuente-Guimaldo. Il laissa sur la rive droite de l'Agueda sa division légère et sur les hauteurs d'El-Bodom une autre division qui poussait ses avant-postes sur les hauteurs de Pastorès, pour observer les mouvements des Français. Ces deux divisions devaient se replier sur le camp de Fuente-Guimaldo, si elles étaient menacées par des forces supérieures. Le 24, la tête de l'armée impériale arrivait sous les murs de Ciudad-Rodrigo ; elle y introduisit un grand convoi.

Le lendemain, la division de cavalerie du général Montbrun, soutenue d'un corps d'infanterie, attaqua et culbuta la division postée à El-Bodom et lui enleva 4 pièces de canon, que, toutefois, elle ne put conserver. L'ennemi fut poursuivi jusqu'auprès de Fuente-Guimaldo. Lord Wellington, ayant réuni toute son armée dans son camp retranché, y resta pendant la journée du 26 et paraissait disposé à recevoir la bataille. Cependant, il se mit en retraite pendant la nuit et alla prendre une position, qui avait été reconnue, près de Sabugal ; son arrière-garde, atteinte, le 27, au village d'Aldea-de-Ponte, essuya quelque perte.

Les Anglais assurent que, le 28, lord Wellington resta dans sa nouvelle position et offrit la bataille aux Français qui,

satisfaits d'avoir ravitaillé Ciudad-Rodrigo, l'évitèrent. Nous ignorons jusqu'à quel point cette assertion est vraie. Si nous la supposions telle, nous ne pourrions nous rendre compte des motifs qui auraient déterminé les généraux français à laisser fuir l'occasion d'engager une affaire générale, car les états de situation que nous avons sous les yeux prouvent que sans dégarnir les provinces du Nord, ni aucun autre point important, ils ont pu réunir plus de 60,000 hommes, parmi lesquels trois divisions de la garde impériale ; et certes, une telle armée était bien en état de battre l'armée anglaise, affaiblie de la division du général Hill, restée sur la gauche du Tage. Quelques écrivains ont dit que le général d'Orsenne ne voulut pas jouer un rôle secondaire dans une occasion où la plus grande part de gloire fût revenue au maréchal Marmont ; nous ignorons si ce reproche est fondé, mais il est certain que souvent de semblables motifs eurent une funeste influence sur les opérations. Quoi qu'il en soit, le duc de Raguse et le général Dorsenne se séparèrent ; le premier dispersa son armée dans des cantonnements, depuis Salamanque jusqu'à Tolède ; et le dernier ne tarda pas à ramener dans les provinces, au delà de l'Èbre, une partie de la sienne pour tâcher de les pacifier. En s'éloignant, les généraux en chef commirent la faute de laisser l'équipage de siège dans Ciudad-Rodrigo, place de première ligne, exposée à être assiégée d'un instant à l'autre. Lord Wellington mit aussi ses troupes en cantonnements ; il établit son quartier général à Freneda et fit rétablir les ouvrages d'Almeïda, détruits par le général Brenier, dans l'intention d'en faire une place d'armes, pour recevoir l'équipage de siège destiné à attaquer Ciudad-Rodrigo.

CHAPITRE XVII

Précis des opérations des armées de Catalogne, d'Aragon, du Nord et du Centre en 1811. — Voyage du roi à Paris.

Nous avons vu précédemment que les armées de Catalogne et d'Aragon terminèrent la campagne de 1810 par la conquête de Tortose. Le gouvernement espagnol accusa le général O'Donnell de n'avoir pas fait d'assez grands efforts pour secourir cette place et le remplaça par le général Campoverde. Ce nouveau général, prévoyant que le maréchal Macdonald, campé à Reus, serait bientôt forcé par la disette de s'en éloigner, fit occuper la ville de Vals par une division aux ordres de Sarsfield, afin de l'inquiéter dans sa marche. Le maréchal, après avoir consommé les vivres des environs de Reus, en partit, en effet, pour se rendre à Lérida. La tête de la colonne étant arrivée le 9 janvier 1811 à la proximité de Vals, le général espagnol ne jugea pas à propos de s'engager et se retira sur les hauteurs de Pla. S'étant aperçu que la brigade italienne du général Eugène, qui le poursuivait, n'était pas soutenue, il la fit charger avec impétuosité et la mit en déroute. La brigade du général Palombini, envoyée à son secours, fut entraînée par les fuyards, et toute la division courait le risque d'être détruite, si quelques escadrons du 24e régiment de dragons, commandés par le colonel Delort, n'étaient pas arrivés pour arrêter l'ennemi. Ces braves soutinrent un combat mémorable contre la cavalerie espa-

gnole, trois à quatre fois plus nombreuse, et restèrent maîtres du champ de bataille. Les Italiens perdirent beaucoup de monde ; le général Eugène fut blessé mortellement, et le colonel Delort, qui resta constamment dans la mêlée, pour encourager ses dragons, fut atteint de plusieurs coups de sabre. Le duc de Tarente séjourna à Vals le lendemain du combat, et en partit, la nuit suivante, pour se rendre à Lérida, où il établit son quartier général.

Dans le courant de mars, le général Maurice Mathieu, gouverneur de la Basse-Catalogne, eut connaissance d'un complot qui se tramait pour livrer aux Espagnols le fort de Mont-Joui, qui domine la ville de Barcelone. Voulant faire tourner cette entreprise à la honte et au préjudice des ennemis, il ne mit aucun obstacle à la marche du général Campoverde, chargé de cette expédition, mais il renforça la garnison de Mont-Joui, et plaça des troupes en embuscade. Dans la nuit du 19 au 20 mars, 7 à 800 grenadiers espagnols s'approchèrent du fort, dans le plus grand silence, croyant que des traîtres les y introduiraient. A peine descendus dans les fossés, ils furent assaillis d'un feu roulant et criblés de balles : bien peu d'entre eux s'échappèrent, pour porter à leur général, resté en arrière avec le gros de sa division, leur funeste aventure. Les ennemis s'étant mis en retraite, les troupes disposées d'avance les poursuivirent et leur firent essuyer de nouvelles pertes. Elles saisirent l'argent destiné à récompenser les traîtres et la personne qui le portait. On ne peut que louer les dispositions prises par le général français pour déjouer un projet dont l'accomplissement eût été très funeste.

Le maréchal Macdonald, afin de mettre plus de suite et d'ensemble dans les opérations en Catalogne, partit de Lérida, vers la fin de mars, pour se rendre à Barcelone. Il dirigea sa marche sur Manreza. Le brigadier Sarsfield, qui en fut informé, réunit sa division et un nombre considérable de paysans au Mont-Serrat et dans les défilés environnants. Au moment où la brigade italienne qui faisait l'avant-garde du maréchal s'approcha de Manreza, elle fut assaillie, mise en désordre et vivement poursuivie. Les paysans massacrèrent

impitoyablement les prisonniers et les blessés qui tombèrent en leur pouvoir. Cependant, le duc de Tarente étant arrivé, l'ennemi fut repoussé et la colonne française entra dans la ville. Les Italiens y mirent le feu pendant la nuit, pour se venger des assassinats commis sur leurs camarades. L'incendie se propagea si rapidement qu'à peine les généraux et les officiers eurent le temps de s'enfuir et de sauver leurs chevaux et leurs équipages. Le lendemain, au moment où les Français s'engageaient dans les défilés du col d'Avi, les Espagnols se montrèrent sur la droite de la colonne, la longèrent à travers les rochers et les précipices, la fusillèrent et la harcelèrent pendant cinq ou six heures de marche. Arrivé au col d'Avi, le maréchal rassembla ses troupes et les ennemis cessèrent de le poursuivre.

En arrivant à Barcelone, avec un nombreux convoi de blessés, le duc de Tarente apprit que le fort de Figuières venait de tomber au pouvoir des Espagnols. Ce fort étant situé près des frontières de France, le général Guyot, gouverneur, et ses troupes s'y croyaient en sûreté et n'exerçaient aucune surveillance. Une porte secrète du magasin des vivres donnait dans les fossés. L'employé à qui la surveillance de ce magasin était confiée, eut l'imprudence d'en laisser les clefs entre les mains de deux Catalans, employés subalternes ; ceux-ci, pour la modique somme de 20,000 francs, ouvrirent les portes du fossé, et introduisirent dans le fort 500 miquelets conduits par Lloberat. Les soldats de la garnison, qui dormaient tranquillement dans leurs lits, furent faits prisonniers. Traduit devant un conseil de guerre, le général Guyot fut condamné à la peine capitale ; mais, en faveur de ses anciens services et à la sollicitation de sa mère et de son épouse, l'Empereur lui fit grâce.

Le général Baraguay-d'Hilliers, gouverneur de la Haute-Catalogne, apprenant ces événements, réunit les troupes dont il pouvait disposer, et marcha sur Figuières pour investir le fort ; mais avant son arrivée, le brigadier Martinez y était entré avec un convoi et environ 2,000 miquelets. Les Espagnols chantèrent des *Te Deum* et firent des réjouissances

publiques à l'occasion de cette conquête. Le général Campo-Verde partit de Tarragone avec un corps de troupes régulières d'environ 10,000 hommes, auquel se joignirent quantité de paysans. Il avait l'intention d'introduire un convoi de vivres dans la forteresse nouvellement conquise et qui avait été mal approvisionnée. Il voulait aussi remplacer par des troupes de ligne les miquelets plus propres à la guerre des montagnes qu'à la défense d'une place ; mais arrivé près de Figuières, il fut battu et repoussé par le général Baraguay-d'Hilliers, qui lui enleva son convoi, ses équipages, 2 drapeaux et environ 1,500 prisonniers. Les Français construisirent autour du fort des lignes de circonvallation et de contrevallation, de manière qu'il était aussi difficile aux assiégés d'en sortir qu'aux secours d'y entrer. La garnison, après avoir consommé tous ses vivres, chercha à s'ouvrir un passage, mais elle fut repoussée. Sur la fin d'août, elle se rendit à discrétion, et les troupes impériales entrèrent dans la forteresse.

Pendant que ces événements se passaient à l'armée de la Catalogne, celle d'Aragon ne restait pas dans l'inaction. Dès le mois de janvier, le général Habert avait pris le fort de Saint-Philippe-de-Balaguer, situé à moitié chemin de Tortose à Tarragone. Pendant que le général Suchet faisait ses préparatifs pour assiéger cette dernière place, ses troupes repoussèrent celles de Campo-Verde, qui essayèrent de reprendre le fort de Saint-Philippe, surprirent la petite ville de Cambriz, détruisirent entièrement dans les montagnes de Molina des manufactures et des magasins d'armes, donnèrent la chasse et livrèrent une foule de combats aux partis de l'armée de Valence, qui rôdaient sur les frontières de l'Aragon. L'Empereur ayant mis à la disposition du général Suchet les troupes du duc de Tarente, qui avaient été employées au siège de Tortose, Tarragone fut investie le 4 mai.

Le siège qu'on allait entreprendre, présentait d'autant plus de difficultés que la ville étant située au bord de la mer, une flotte anglaise concourait à sa défense, et pouvait y introduire des secours de toute espèce. Le général Suchet prit la

détermination de diriger l'attaque sur la basse ville où se trouve le fort ; mais avant tout, il jugea à propos de se rendre maître du fort d'Olivo, construit sur un rocher, à environ 400 toises de la place, d'où les ennemis auraient pu inquiéter le cheminement contre la basse ville. Des redoutes et des retranchements qui couvraient Olivo, ayant été emportés, malgré la vigoureuse résistance des Espagnols, et conservés malgré les efforts qu'ils firent pour les reprendre, la tranchée fut ouverte, le 17, à 150 toises du fort.

Les assiègeants, obligés d'exécuter leurs travaux sur le roc vif, rencontrèrent de grands obstacles que surmontèrent l'ardeur et le dévouement des troupes ; ils eurent aussi à repousser de fréquentes sorties ; cependant, le 27, 4 batteries se trouvèrent armées, et commencèrent à jouer. Le 29, le feu du fort étant à peu près éteint et les parapets renversés, on se décida à donner l'assaut. A quatre heures du soir, deux colonnes, chacune de 300 hommes, sortent de la tranchée, précédées d'officiers du génie et d'un certain nombre de sapeurs qui portent des échelles. Celle que commande le chef de bataillon Revel tourne la forteresse, les sapeurs enfoncent la porte à coups de hache, tandis que les soldats plantent les échelles et grimpent sur les remparts. La seconde colonne, que conduit le chef de bataillon Miocque, se précipite dans les fossés. Les échelles se trouvant trop courtes, les soldats grimpent sur les épaules de celui de leurs camarades qui est au sommet de chacune d'elles, et cherchent à atteindre la brèche. Heureusement, on trouve un aqueduc dans le fossé, on coupe les palissades qui en défendent l'entrée, les assaillants pénétrent dans le fort et s'en rendent maîtres ; ils y trouvent 900 soldats et 70 officiers qui mettent bas les armes et remettent trois drapeaux. Les Français eurent à regretter le chef de bataillon Miocque, atteint d'un coup mortel. Quelque temps avant, le général Salm avait eu le même sort, en repoussant une sortie. Le lendemain, une forte colonne, sortie de Tarragone, essaya de rentrer dans Olivo, mais elle fut repoussée et poursuivie jusqu'aux palissades de la place.

Maître de ce fort, le général Suchet ordonna de pousser

vivement l'attaque projetée contre la basse ville. Déjà, le général Rogniat, commandant l'arme du génie, avait fait construire des batteries sur le bord de la mer, pour éloigner les bâtiments anglais et fait établir un pont sur le Francoli. Dans la nuit du 1er au 12 juin, une première parallèle fut ouverte à 100 toises du bastion dit des chanoines ; cette attaque se trouvant contrariée, à l'extrême droite, par le fort de Francoli, situé à l'embouchure de la rivière de ce nom, on prit le parti de l'attaquer. 5 batteries ouvrirent le feu, le 7 au matin ; sur les six heures du soir, on jugea que la brèche était praticable, et le fort fut enlevé d'assaut par le colonel Saint-Cyr-Nugués. Le lendemain, les Espagnols firent vainement les plus grands efforts pour en chasser les Français ; la possession de Francoli était d'autant plus importante pour les assiégeants, qu'elle les mettait en mesure de battre le port, qu'elle facilitait le cheminement sur le bastion des chanoines et qu'elle donnait le moyen d'attaquer le fort Saint-Charles.

Pendant les jours suivants, le génie et l'artillerie poussèrent les travaux avec une nouvelle rapidité ; le 16, on enleva la lunette dite du Prince ; le 21, les brèches du bastion des chanoines et des forts Royal et de Saint-Charles étaient praticables. A sept heures du soir, diverses colonnes, sous les ordres du général Palombini, s'élancent simultanément sur les divers points d'attaque, escaladent le bastion et les deux forts, et s'en emparent. Les Espagnols cherchent à rentrer dans la haute ville. Les Français, qui les poursuivent avec acharnement, sont tout à coup arrêtés par un corps de réserve, que conduit le général Sarsfield. Au bruit de la nouvelle fusillade qui s'engage, le colonel Robert accourt avec quelques compagnies de grenadiers et de voltigeurs, se précipite sur l'ennemi et en fait un grand carnage. Toute la basse ville reste au pouvoir des assaillants ; ils y trouvent 80 bouches à feu. Cette conquête leur coûta 120 morts et 372 blessés. La perte des Espagnols fut beaucoup plus considérable.

Dès le lendemain, 28 juin, les assiégeants reprirent leurs travaux, le gouverneur ne faisant aucune proposition de capitulation, quoiqu'il y eût une large ouverture aux murs de la

haute ville, on se disposa à y entrer de vive force ; le 28, à quatre heures du soir, une forte colonne, aux ordres du général Robert, escalade la brèche et pénètre dans la ville, tuant tout ce qui s'offre sur son passage. Les Espagnols cherchent à s'évader par la porte qui s'ouvre sur la route de Barcelone ; poursuivis de très près, plusieurs se précipitent du haut des remparts ; cette colonne de fuyards est arrêtée hors la ville par la division italienne et par le 24e régiment de dragons. Une partie se jette à la mer pour se mettre sous la protection de la croisière anglaise, et, bientôt, le rivage est couvert de cadavres. Enfin, 9,700 hommes, parmi lesquels 397 officiers, 3 maréchaux de camp et le gouverneur sont faits prisonniers. 20 drapeaux, 384 bouches à feu et une immense quantité de munitions furent les trophées de ce siège mémorable. L'Empereur récompensa le général Suchet par le bâton de maréchal, et accorda de l'avancement et des décorations aux officiers qui s'étaient les plus distingués.

La chute de Tarragone jeta l'épouvante et la consternation parmi les Catalans. La Junte de la province s'enfuit à Mayorque. Le général Campo-Verde se rendit à Cadix, et les troupes se dispersèrent. Cependant, il restait encore un corps de quelque mille hommes, commandé par le marquis d'Eroles, qui s'était retranché dans le couvent de Mont-Serrat, sur les montagnes et dans les défilés environnants. Le maréchal Suchet, en se rendant à Barcelone, fit attaquer et emporter toutes les positions ; ses troupes eurent moins de peine à battre les ennemis qu'à surmonter les difficultés du pays le plus affreux. Il n'existait plus d'armée organisée dans cette province, mais le général Lascy et le marquis d'Eroles rassemblèrent les hommes éparpillés et en formèrent quelques bandes qui, réunies aux miquelets et aux paysans, toujours en armes, continuèrent leurs courses et leurs brigandages, et ne laissèrent pas un instant de repos aux troupes françaises.

Le maréchal Suchet, jugeant que sa présence n'était plus nécessaire en Catalogne, se disposa à marcher sur Valence ; le général Blake, à qui le gouvernement venait de confier la

défense de cette ville, l'une des plus importantes et des plus considérables du royaume, avait appelé à lui les troupes de Murcie, recueilli les débris de celles de la Catalogne, fait de nouvelles levées, et organisé une armée. Les forts de Peniscola, d'Oropesa et de Sagonte, qui commandent la grande route de Catalogne à Valence, étaient réparés et armés. La ville n'étant entourée que d'une muraille, on avait construit en dehors de son enceinte des camps retranchés, des forts, des redoutes, et creusé des fossés; enfin, tout était disposé pour opposer une longue et vigoureuse résistance.

Pendant sa marche, le maréchal Suchet ne rencontra que quelques corps de cavalerie. Arrivé près des forts de Peniscola et d'Oropesa, il y laissa des détachements pour observer le premier et attaquer le dernier. Le 27 septembre, il entra dans la ville de Murviedro, située au pied de la hauteur sur laquelle se trouve placé le fort de Sagonte. On ne pouvait songer à assiéger ce fort avant la reddition de celui d'Oropesa, qui interceptait la route que devait suivre l'équipage de siège. En attendant, le maréchal donna la chasse à quelques rassemblements de paysans, battit les corps restés sur la rive du Guadalaviar, et les rejeta sur l'autre rive. Impatient de ne pouvoir entreprendre une attaque régulière contre Sagonte, il essaya de l'enlever par escalade; mais cette entreprise, qu'on peut appeler téméraire, échoua et coûta la vie à bien des braves. Enfin, le fort d'Oropesa se rendit, le 9 octobre, et la grosse artillerie put arriver. On construisit des batteries qui, en peu de temps, ouvrirent une brèche qui, quoique assez large pour donner passage à quatre à cinq hommes de front, n'en était pas moins impraticable, à cause de son escarpement et de sa grande élévation. Cependant, le maréchal Suchet, accoutumé à voir faire à ses troupes des prodiges de valeur, dans ce genre d'attaques, ordonna l'assaut; elles firent, en effet, les plus grands efforts pour surmonter tous les obstacles, mais, malgré leur bravoure et leur dévouement, elles furent repoussées avec une perte de 4 à 500 hommes, tués ou blessés. Rendus plus prudents par cet échec, les assiégeants poussèrent pendant

les jours suivants les cheminements jusqu'au pied des remparts, rapprochèrent les batteries et en augmentèrent le nombre.

Cependant, le général Blake, ne voulant pas laisser tomber cette place sans chercher à la secourir, rassembla ses troupes, et se mit en marche, dans la nuit du 24 au 25, pour aller attaquer l'armée française. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette action, attendu que, n'ayant pu nous procurer les rapports des généraux espagnols, nous ne pourrions que répéter ce qu'on lit dans les rapports des généraux français ; nous remarquerons seulement qu'il ne nous paraît pas vraisemblable que Blake ait mis en ligne plus de 25,000 hommes, et que, par conséquent, son armée n'a pu être, comme on l'a dit, deux fois plus nombreuse que l'armée française, qui, certainement, comptait plus de 12,000 combattants, déduction faite de quelques bataillons qui restèrent autour de Sagonte, pour contenir la garnison. Quoi qu'il en soit, il arriva dans cette bataille ce qui arriva dans toutes celles livrées aux Espagnols, pendant cette guerre : lorsque le maréchal Suchet fit charger sa cavalerie, les ennemis furent mis en déroute ; ils auraient eu 6,500 tués ou blessés, si on en croyait les rapports français, mais ce nombre nous paraît un peu exagéré ; il n'en est pas de même de celui des prisonniers, qui dépassa 4,500, parmi lesquels beaucoup d'officiers et 2 généraux ; on leur prit 16 pièces de canon et 2 drapeaux. Si on juge de la résistance qu'ils opposèrent par la perte des Français, on aura une faible idée de leur opiniâtreté, puisque cette perte ne fut que de 128 tués et 596 blessés. Le lendemain, 26, le gouverneur de Sagonte se rendit prisonnier, avec sa garnison, forte de 2,700 hommes.

Le maréchal Suchet, en attendant l'artillerie et les munitions qui lui étaient nécessaires pour assiéger Valence, et une division que lui menait le général Reille, établit son armée sur la rive gauche du Guadalaviar, et s'empara du port qui est à l'embouchure de cette rivière. Tous les moyens d'attaque étant réunis, il franchit le Guadalaviar, le 26 décembre, fit enlever le Lazaret, qui était armé et fortifié, quelques

ouvrages avancés, et forma l'investissement de cette cité. Dans les divers combats livrés pendant la journée, les Espagnols perdirent bon nombre de prisonniers, 2 drapeaux, 30 pièces de canon et beaucoup de caissons et de voitures d'équipages. Le 29, la plus grande partie de la cavalerie et quelques compagnies d'infanterie, sous les ordres du général Delort, entrèrent dans Alcira, petite ville située dans une île que forme le Xucar. Les habitants, loin de songer à se défendre, vinrent au-devant des troupes et les accueillirent avec beaucoup de bienveillance. Ceux de la ville de San-Felipe agirent de même.

Pendant les jours suivants, les divers ouvrages construits autour de Valence furent successivement attaqués et emportés. Il ne restait plus, à cette ville, pour défense, qu'une simple muraille facile à détruire. Le général Blake n'ayant pas accueilli la sommation qui lui fut adressée, l'artillerie ouvrit une large brèche, et, le 10 janvier 1812, on se disposait à donner l'assaut, lorsqu'enfin, le général espagnol consentit à remettre la ville. La nombreuse garnison fut prisonnière de guerre, et une commission militaire fit fusiller quelques-uns des misérables qui avaient égorgé les Français au commencement de la guerre.

L'Empereur nomma le maréchal Suchet duc d'Albufera, lui assigna une riche dotation, et récompensa les généraux et les officiers supérieurs par des décorations, des titres et des dotations. Les chefs de cette armée étant les seuls qui aient participé à la munificence impériale, en raison de leurs services en Espagne, il semble que Napoléon a voulu, par cette favorable exception, témoigner son mécontentement aux chefs des autres armées. Nous nous empressons de reconnaître que ceux à qui les récompenses ont été accordées les avaient bien méritées, mais nous ne pensons pas qu'il en soit de même à l'égard de ceux à qui semblent s'adresser les reproches.

Le maréchal Suchet assiégea et prit d'assaut plusieurs places; mais on sait que le succès d'un siège dépend plus de la capacité des chefs du génie et de l'artillerie que de celle du commandant des troupes, et que le succès des assauts est dû

à la valeur des troupes et de leurs officiers. Il fut toujours victorieux, mais il n'eut à combattre que des armées espagnoles. Dans quelle occasion et dans quelle contrée n'ont-elles pas été battues lorsqu'elles se sont présentées sur le champ de bataille, sans le secours de leurs alliés ?

Opérant dans un système particulier, ses succès n'ont jamais dépendu de la coopération d'un autre corps d'armée ; chef militaire très distingué et administrateur habile, il trouva dans les plus riches provinces de l'Espagne les moyens de pourvoir abondamment à tous les services de son armée, sans trop fouler les peuples. Il lui fut aussi possible de faire observer une exacte discipline à ses troupes, et d'inspirer de la confiance aux habitants. L'harmonie qui régna entre les uns et les autres ne fut point interrompue par la présence de nombreuses guérillas, qui parcouraient les autres provinces, excitant et contraignant même les populations à s'insurger. Il n'y en eut jamais dans celle de Valence, parce que les paysans y sont d'un caractère plus doux et qu'ils jouissent de beaucoup d'aisance. Ils trouvaient dans la culture de leurs fertiles champs plus d'avantages que dans une vie errante et vagabonde, parsemée de dangers. Par les mêmes motifs, ils restaient dans leurs maisons, et les soldats, bien accueillis et pourvus de tout ce qui leur était nécessaire, n'avaient aucun prétexte de se livrer à des désordres. Les communications du maréchal furent toujours libres et assurées, ses ordres arrivaient rapidement sur tous les points de son commandement. Que l'on parcoure maintenant les pages de nos mémoires, où sont retracés les obstacles de toute nature que les généraux en chef rencontraient sur tous les autres points du royaume, et si l'on est de bonne foi, on conviendra que si le maréchal fut plus heureux que ses collègues, c'est parce qu'il se trouva dans une position infiniment plus avantageuse. Il n'en est pas moins vrai qu'il était digne des récompenses que l'Empereur lui décerna. Nous ne saurions donner de trop grands éloges à sa modération, à la sagesse de son administration et à la bonne conduite de ses troupes. Il inspira aux peuples des pays qu'il venait de conquérir

une telle confiance que nous sommes portés à croire qu'il eût été facile de leur faire reconnaître et même de leur faire aimer l'autorité du roi ; mais, d'après ses instructions, le maréchal ne leur parlait et n'agissait qu'au nom de l'Empereur. Un décret de Napoléon, qui réunit à son domaine extraordinaire des biens situés dans la province de Valence, jusqu'à la valeur de 200 millions, acheva de les convaincre qu'on songeait bien plus à faire peser sur eux les droits de conquête qu'à les placer sous la protection d'une nouvelle dynastie.

Il nous reste, pour terminer ce chapitre, à jeter un coup d'œil sur les opérations au centre et au nord de l'Espagne.

L'Empereur avait enfin senti la nécessité de confier à un chef le commandement supérieur de toutes les troupes répandues dans les provinces du nord ; ce commandement fut donné, au commencement de l'année, au maréchal duc d'Istrie, avec le titre de général en chef de l'armée du Nord. Son autorité s'étendait sur les gouvernements de la Navarre, de la Biscaye, de Burgos, de Valladolid et de Salamanque ; il avait aussi sous ses ordres quelques divisions de la garde impériale et celle du général Bonnet, le tout formant plus de 70,000 hommes. Nous avons vu que, néanmoins, il ne crut pouvoir envoyer au maréchal Masséna, à l'époque de la bataille de Fuente d'Onoro, que 1,000 à 1,200 hommes de cavalerie de la garde. Le duc d'Istrie fut ensuite rappelé et remplacé par le général Dorsenne, qui, comme nous l'avons dit, agit de concert avec le duc de Raguse pour éloigner l'armée anglaise de Ciudad-Rodrigo et pour introduire un convoi dans cette place. Quoique la réunion, sous les ordres d'un même chef, de toutes les troupes dispersées dans cette partie du royaume, donnât la facilité de les faire agir spontanément contre les guérillas, on ne parvint ni à en diminuer le nombre, ni à réprimer leur audace. Le général Bonnet, dans les Asturies, et le général Dubreton, dans la province de Santander, étaient sans cesse aux prises avec Porlier et Mendizabal. Les bandes de Mina, dans la Navarre et la Biscaye, formaient une armée. Lorsque cet habile partisan était poursuivi de trop près par les généraux Reille et Caffarelli, et

autres, il ordonnait à ses troupes de se débander, leur assignait un nouveau rendez-vous, et revenait ensuite enlever les convois et les courriers, sur la grande route, et attaquer les faibles cantonnements.

Une armée espagnole, formée en Galice des débris de quelques régiments et de levées de paysans, s'était emparée d'Astorga. Le général Dorsenne se porta sur l'Esla avec quelques divisions. A son approche, l'ennemi se mit en retraite, son arrière-garde fut atteinte et essuya quelques pertes ; les Français rentrèrent dans Astorga. Vers la fin d'octobre, le général Dorsenne revint avec une partie de son armée, dans les provinces de la rive gauche de l'Èbre, que le départ de la division du général Reille pour l'armée d'Aragon avait dégarnies de forces suffisantes. Il fit donner, de nouveau, la chasse à Mina, mais sans jamais pouvoir obtenir un succès définitif sur ce partisan.

Au centre de l'Espagne, il ne se passa aucun événement digne de remarque. On poursuivit les guérillas, on les battit quelquefois, mais, comme sur les autres points du royaume, elles devenaient, chaque jour, plus nombreuses et plus entreprenantes ; les Français ne pouvaient se montrer dans les promenades extérieures de la ville de Madrid, sans courir le danger d'être enlevés.

Le roi, alarmé de la situation critique dans laquelle se trouvaient les affaires, et n'ayant plus les moyens d'entretenir sa maison, saisit l'occasion de la naissance du Roi de Rome, dont il devait être un des parrains, pour avoir une entrevue avec son frère. Il remit le commandement de l'armée du centre au général Belliard, et partit pour Paris. Entre Bayonne et Dax, il reçut une lettre qui lui recommandait de ne point quitter l'Espagne ; il poursuivit néanmoins son voyage et arriva aux Tuileries le 15 mai. Dans ses entretiens avec Napoléon, il manifesta l'intention de ne plus retourner dans un pays où il ne pouvait ni faire le bien, ni empêcher le mal, si on ne révoquait pas les mesures qui détruisaient l'unité, sans laquelle il n'y avait plus d'ensemble dans les opérations militaires, ni de régularité dans l'administration ;

il ne cacha pas les sentiments que lui faisait éprouver l'état du royaume, et toujours d'une fidélité inflexible au serment qu'il avait prêté en acceptant la couronne, « *mes premiers devoirs,* disait-il, *sont pour l'Espagne. J'aime la France comme ma famille, l'Espagne comme ma religion. Je suis attaché à l'une par les affections de mon cœur et à l'autre par ma conscience.* »

Des personnes bien informées nous ont assuré que l'Empereur détermina son frère à retourner à Madrid, par l'assurance positive qu'il lui donna que les gouvernements militaires cesseraient bientôt ; que déjà ils avaient produit un bon effet sur le gouvernement anglais qui offrait de quitter le Portugal si les troupes françaises évacuaient l'Espagne, et de reconnaître le roi Joseph si la nation espagnole le reconnaissait et si la France, de son côté, consentait à reconnaître la maison de Bragance en Portugal. Les divers commandants militaires devaient être mis sous les ordres du Roi ; les Cortès seraient réunies et les troupes françaises sortiraient d'Espagne, lorsque Joseph croirait qu'elles cesseraient de lui être nécessaires ; il lui fit, en même temps la promesse de lui prêter un million par mois. Le roi céda, et rentra à Madrid le 30 juillet.

Nous ne savons pas si l'Empereur était de bonne foi lorsqu'il donnait à son frère d'aussi flatteuses espérances, ou si quelque circonstance fit échouer la négociation avec l'Angleterre, qu'il disait entamée, mais ce qui est certain, c'est que, loin de les confirmer au maréchal Jourdan, quand, quelque temps après le départ du roi, il l'appela à Saint-Cloud, pour lui donner l'ordre de retourner en Espagne, il lui dit, au contraire, qu'il ferait de l'Espagne ce qui conviendrait à sa politique. Le maréchal fit inutilement les plus vives instances pour être dispensé de reprendre un emploi qui lui avait attiré tant de désagréments, non pas de la part du Roi, qui ne cessa jamais de le combler de bontés, mais qui provenait de la fausse position où il s'était trouvé. Il fallut obéir. Le maréchal arriva à Madrid sur la fin du mois de septembre.

CHAPITRE XVIII

Difficulté de faire vivre les troupes. — Course inutile du général Montbrun vers Alicante. — Lord Wellington assiège et prend Ciudad-Rodrigo. — Réfutation des reproches adressés au commandant de la place et au duc de Raguse. — La place de Badajoz est assiégée et prise d'assaut par l'armée anglo-portugaise. — Tentatives du duc de Dalmatie pour la secourir. — Causes de la perte de cette place. — Diversion inutile du duc de Raguse. — Sa réponse aux reproches qui lui furent adressés. — Réflexions à ce sujet.

On a vu qu'après avoir introduit un convoi dans Ciudad-Rodrigo, le duc de Raguse et le général Dorsenne, au lieu de chercher à livrer bataille aux Anglais, se séparèrent. Le général ramena une grande partie de ses troupes sur la rive gauche de l'Èbre, et le maréchal établit les siennes dans des cantonnements depuis Tolède jusqu'à Salamanque. Il n'était pas prudent, sans doute, de disséminer ainsi l'armée du Portugal, tandis que celle des alliés se tenait dans les environs de Ciudad-Rodrigo. Mais, sans magasins et sans moyens de transport, il ne restait que cette ressource de la faire vivre. On n'y parvenait même qu'avec les plus grandes difficultés, parce que, à cette époque, l'Espagne était affligée de la plus affreuse disette. A Madrid, le pain se vendait trente sous la livre, et tous les matins, on enlevait dans les rues nombre de personnes de tout âge, de tout sexe, mortes de faim. Nous devons dire à l'honneur des Français qui se trouvaient dans cette capitale qu'à l'exemple du roi, ils s'imposaient bien des sacrifices et des privations pour secourir les malheureux.

La nécessité d'éparpiller l'armée était un inconvénient assez grave, sans y ajouter encore celui de l'affaiblir. Cependant le général Montbrun fut détaché avec une division d'infanterie et une division de cavalerie pour renforcer l'armée d'Aragon. Arrivé à Armanza, le 9 janvier, il ne tarda pas à apprendre que le maréchal Suchet venait d'entrer dans Valence, et que son secours ne lui était plus nécessaire. Au lieu de revenir promptement sur ses pas, il continua de s'avancer, et donna la chasse aux troupes espagnoles qui fuyaient devant l'armée d'Aragon, leur enlevant des prisonniers, les dispersant ou les forçant à se réfugier dans Alicante. Parvenu sous les murs de cette ville, il conçut l'espoir de s'en faire ouvrir les portes à la faveur du désordre et de la confusion qui y régnaient. Il y jeta quelques obus et somma le gouverneur de se rendre. Celui-ci, après trente-six heures de délibération, ayant fait une réponse négative, le général Montbrun rétrograda sur le Tage, qu'il n'atteignit que sur la fin du mois. Le maréchal Suchet, dans son rapport au prince de Neuchâtel, en date du 24 janvier, accusa le général d'avoir mis beaucoup de retard dans sa marche, ajoutant que, s'il était arrivé à l'époque désignée, tout ce qui s'était échappé en Murcie aurait été pris. Le général répondit qu'il s'était mis en mouvement aussitôt qu'il en avait reçu l'ordre, qu'il avait accéléré sa marche et s'était conformé aux instructions du duc de Raguse, son général en chef.

On a cependant insisté, et on a prétendu que le temps qu'il perdit dans sa course sur Alicante est une des causes de la perte de Ciudad-Rodrigo, sans réfléchir que quand même il eût rétrogradé d'Almanza le 10 janvier, il lui eût été impossible d'arriver assez à temps pour secourir cette place. La faute principale est de lui avoir donné l'ordre d'aller rejoindre le maréchal Suchet, bien en état de battre les bandes espagnoles qui lui étaient opposées, et de s'être ainsi affaibli devant l'armée anglaise, bien plus à redouter. Cet ordre était venu de Paris.

Lord Wellington, qui connaissait parfaitement la position des troupes françaises et leur fâcheuse situation sous le rap-

port des subsistances, et qui n'ignorait pas la course du général Montbrun vers Valence, jugea que le moment d'attaquer Ciudad-Rodrigo était favorable, et qu'en brusquant l'attaque, il en deviendrait maître avant que le duc de Raguse fût en mesure de le secourir. Depuis plusieurs mois, il avait formé ce projet et fait arriver dans ses cantonnements, successivement et par petites portions, un équipage de siège. On doit supposer qu'il fut assez heureux pour dérober à son adversaire la connaissance de ses préparatifs, sans quoi il serait impardonnable de s'être laissé surprendre. Quoi qu'il en soit, le 8 janvier, les ennemis formèrent l'investissement de Ciudad-Rodrigo, et enlevèrent une redoute construite sur une hauteur, et appelée le Grand-Teson. Pendant la nuit, ils ouvrirent la tranchée, à 280 toises de la place. Les nuits suivantes furent employées à prolonger la tranchée, à construire et à armer les batteries. Le 13, lord Wellington, ayant reçu des avis qui lui faisaient craindre que le duc de Raguse ne vînt troubler ses opérations, ordonna de faire usage des batteries de la première parallèle pour battre en brèche, et dans la nuit il fit emporter le couvent de Santa-Cruz, d'où les assiégés auraient enfilé la seconde parallèle qu'on se disposait à ouvrir. Le lendemain, la garnison fit une sortie, qui, après avoir commis quelques dégâts dans la tranchée, fut repoussée. Ce même jour, vingt-cinq bouches à feu des batteries de la première parallèle commencèrent à battre le corps de la place, sur le même point où l'artillerie des Français avait ouvert la brèche en 1810, et qui n'avait point encore acquis la solidité que le temps seul donne aux ouvrages de maçonnerie. Le feu de deux autres pièces était dirigé sur le couvent Saint-François, poste fortifié, situé à l'angle du faubourg. Ce couvent fut promptement bouleversé, et dans la nuit les assiégeants l'escaladèrent et en chassèrent la garnison. Ils occupèrent ensuite le faubourg, distant de la ville de 120 toises. Malgré la vivacité du feu de la place, la seconde parallèle fut achevée dans la nuit du 16 au 17. Elle touchait par sa gauche au Petit-Teson, hauteur sur laquelle fut placée une batterie de cinq pièces de 24 ; le 19 il existait deux brèches,

l'une d'environ cent pieds de large et l'autre d'environ trente pieds. Lord Wellington fit sommer le général Barrié, gouverneur. Sa réponse fut celle d'un brave : « *Sa Majesté l'Empereur, dit-il, m'a confié le commandement de Ciudad-Rodrigo ; moi et ma garnison sommes résolus à nous ensevelir sous ses ruines.* »

Après cette réponse, il ne restait au général ennemi qu'à enlever la place d'assaut, et c'est ce à quoi il se détermina. Il décida qu'on aborderait en même temps les deux brèches, tandis qu'on tenterait l'escalade sur un autre point, afin de diviser l'attention de la garnison.

Le 19, à sept heures du soir, les colonnes sortant des tranchées se portèrent sur les divers points d'attaque. Les assiégés montrèrent beaucoup de fermeté et de résolution. Cependant, les assaillants atteignirent le sommet de la grande brèche ; ils y trouvèrent un retranchement que, peut-être, ils n'auraient pu forcer si ceux qui le défendaient avec opiniâtreté n'avaient pas appris que la petite brèche était emportée, que l'ennemi pénétrait dans la ville par cette brèche et par divers autres points où il était parvenu à escalader les remparts. Dès lors, une plus longue résistance devenant inutile, 1,700 hommes, restant de la garnison, mirent bas les armes et furent faits prisonniers. La ville fut pillée et les soldats, ivres pour la plupart, n'épargnèrent pas les outrages aux femmes et aux filles des Espagnols, leurs alliés. Cette importante conquête ne coûta pas aux ennemis au delà de 1,300 hommes tués ou blessés. Les généraux Crawford et M. Kimon furent atteints de coups mortels sur la brèche.

La chute si prompte de Ciudad-Rodrigo étonna tout le monde et causa un grand mécontentement à l'Empereur. On blâma la conduite du général Barrié. Cependant, ce général fut attaqué par plus de 40,000 hommes ; sa garnison, qui aurait dû être au moins de 5,000 combattants, n'en comptait pas la moitié au commencement du siège. Il attendit l'ennemi sur la brèche. Que pouvait-il faire de plus ? Le reproche qu'on a fait au duc de Raguse de n'avoir pas laissé une plus nombreuse garnison, tandis qu'il s'éloignait et disséminait

ses troupes, paraît, au premier coup d'œil, mieux fondé ; mais il lui était difficile de prévoir que son adversaire entreprendrait un siège dans une saison aussi rigoureuse, et il craignait de faire consommer des approvisionnements qu'on avait tant de peine à former. On lui a aussi reproché de n'avoir pas rassemblé ses troupes assez promptement, sans lui tenir compte de la difficulté de les nourrir lorsqu'elles seraient réunies, ni de celles qui provenaient de la lenteur et du peu de sûreté des communications. Ces difficultés ont toujours été, en Espagne, le plus redoutable ennemi des Français et le plus puissant auxiliaire des Anglais. Dans cette circonstance, Wellington calcula que le duc de Raguse ne pourrait les surmonter assez promptement ; c'est d'après ce calcul qu'il entreprit une opération qui, dans toute autre circonstance, lui eût été funeste.

Le général anglais ne perdit pas un instant pour mettre Ciudad-Rodrigo en état de défense. Il fit relever les fortifications d'Almeïda ; ayant trouvé dans la première de ces places l'équipage de siège que les Français avaient fait la faute d'y laisser, il était assuré que de longtemps le duc de Raguse ne pourrait les attaquer, parce qu'on n'improvise nulle part un équipage de cette nature, et moins en Espagne que partout ailleurs. Après avoir ainsi pourvu à la sûreté de la partie nord des frontières du Portugal, il jugea que, sans l'exposer à des suites fâcheuses, il pouvait s'en éloigner momentanément pour aller assiéger Badajoz ; il laissa une garnison dans Almeïda et remit Ciudad-Rodrigo aux Espagnols. L'armée anglo-portugaise se mit en mouvement dans les premiers jours de mars ; elle passa le Tage à Villa-Velha et marcha sur Elvas, où elle trouva le corps du général Hill, resté dans l'Alemtejo pendant le siège de Ciudad-Rodrigo, ce qui porta sa force à plus de 60,000 hommes. Le quartier général fut établi dans cette ville le 11 ; un équipage de pont, tiré de Lisbonne, s'y trouvait rassemblé.

Lord Wellington, ayant achevé ses préparatifs, fit jeter des ponts sur la Guadiana, au-dessus et au-dessous de Badajoz, et investit la place, le 16 ; quelques divisions furent

détachées sur Merida et sur l'Albuera, pour observer le comte d'Erlon, posté à Hornachos avec 10 à 12,000 hommes. Les Français avaient augmenté les défenses de Badajoz, mais ils avaient négligé d'y tenir une garnison proportionnée à son développement. Elle comptait à peine 4,500 combattants le jour de l'investissement, force évidemment insuffisante pour résister avec avantage à la nombreuse et vaillante armée qui l'attaquait. Toutefois, ni les troupes, ni leur digne chef, le général Philipon, ne montrèrent moins de bravoure que dans le premier siège.

Les ennemis ouvrirent la tranchée dans la nuit du 17 au 18 mars, et dirigèrent leurs attaques contre le fort de Pecurina, la lunette Saint-Roch et les bastions de la Trinité et de Santa-Maria. Le 19, à une heure après midi, les assiégés, au nombre de 1,500, firent une sortie qui eut quelque succès ; ils chassèrent les gardes et les travailleurs de la parallèle, en comblèrent une partie et enlevèrent un certain nombre d'outils : un détachement de cavalerie se porta jusque sur les dépôts, à 500 toises en arrière de la tranchée, et y jeta la confusion. A l'approche d'un corps de réserve des alliés, les Français furent obligés de se retirer. Ces derniers eurent environ 500 hommes tués ou blessés, perte qui n'était pas proportionnée au faible avantage qu'ils avaient obtenu et beaucoup trop considérable pour une garnison aussi faible. Le général Philipon prit le sage parti de ne plus sacrifier ses troupes dans des tentatives de cette nature, et de les conserver pour le moment critique de l'assaut.

Malgré les pluies fréquentes qui inondaient les tranchées et retardaient les travaux des assiégeants, leurs batteries furent en état d'ouvrir leur feu, le 25, contre le fort Pecurina. L'effet en fut si prodigieux, qu'on crut pouvoir donner l'assaut la nuit suivante. La garnison se défendit vaillamment, mais, attaquée avec non moins de valeur, elle succomba sous le nombre des assaillants. Ceux-ci entrèrent dans le fort et repoussèrent les troupes qu'envoya le général Philipon pour tâcher de les en chasser. Cette conquête était d'autant plus importante pour eux que de la hauteur sur laquelle le fort est

situé, ils pouvaient facilement battre en brèche les bastions qu'ils avaient le projet d'attaquer. Elle leur coûta 54 tués et 265 blessés. Les assiégés perdirent près de 300 hommes tués ou prisonniers.

Pendant les jours suivants, les assiégeants poussèrent leur seconde parallèle jusque sur l'emplacement du fort dont ils s'étaient emparés, et y établirent leurs batteries de brèche. Le feu continuel et bien dirigé de la place, bouleversa souvent leurs travaux et retarda leurs progrès, autant que cela était possible. Cependant, le 6 avril, lord Wellington ayant reconnu les brèches ouvertes aux bastions de la Trinité et de Santa-Maria, jugea qu'elles étaient praticables, et ordonna l'assaut pour la nuit suivante. N'ignorant pas combien la garnison était peu nombreuse (1), il ordonna de tenter en même temps l'escalade contre le château, et contre le bastion de Saint-Vincent, situé à l'autre extrémité de la ville. Les troupes désignées pour les escalader, devaient, après s'en être assuré la possession, marcher le long du rempart, pour se porter sur les derrières des troupes qui défendaient les brèches.

A dix heures du soir, les diverses colonnes d'attaque s'ébranlèrent; la division légère et la 4e division, chargées d'emporter les deux bastions de la Trinité et de Santa-Maria, se précipitèrent dans les fossés et montèrent à l'assaut. Les Français, qui avaient élevé un retranchement en arrière des brèches, les accueillirent d'un feu roulant, qui les força à reculer. De nouvelles tentatives n'eurent pas plus de succès, et les assaillants, qui essuyaient de grandes pertes, se découragèrent et se pelotonnèrent dans les fossés, restant ainsi exposés à une mort presque certaine. Lord Wellington, instruit de l'état des choses, allait donner ordre à ces deux divisions de se retirer, lorsqu'il apprit que le général Picton, commandant la 3e division, avait escaladé le château et s'en était rendu maître, après avoir éprouvé la plus vive résis-

(1) Le 6, à midi, il ne restait que 3,800 combattants. (*Note du manuscrit*)

tance et des pertes considérables. Le général Walker, à la tête de la 5e division, avait aussi escaladé le bastion Saint-Vincent, et longeait le rempart pour tomber sur les derrières des troupes qui défendaient les brèches. Cependant, la garnison parvint à l'arrêter, et même à le repousser jusqu'au bastion par lequel il était entré. La réserve, qu'il y avait laissée, se porta à son tour en avant, repoussa les troupes qui lui étaient opposées et marcha vers les brèches. La division légère et la 4e division, qui étaient amoncelées dans les fossés, apprenant les succès des autres divisions, reprirent courage et renouvelèrent l'assaut. Le général Philipon, attaqué de front et à dos, fut forcé de céder. La garnison fut faite prisonnière de guerre : le fort San-Cristoval se rendit dans la matinée.

La perte totale de l'armée des alliés pendant le siège fut de 72 officiers et 963 hommes tués ; de 306 officiers et 3,483 hommes blèssés et 100 égarés ; de ce nombre, 59 officiers et 744 hommes furent tués, 8 officiers et 2,600 hommes blessés dans la nuit de l'assaut (1).

Le duc de Dalmatie était à Santa-Maria, occupé à faire lancer des bombes dans Cadix, à poursuivre Ballesteros, et à fortifier quelques postes, pour assurer ses communications, lorsque, le 15 mars, il fut informé de l'arrivée de lord Wellington à Elvas, et de ses préparatifs pour assiéger Badajoz. Le 20, il apprit que cette place était investie. Cette fâcheuse nouvelle lui parvint au moment où, d'après les ordres de l'Empereur, 9,000 hommes de son armée venaient de se mettre en marche pour rentrer en France. Il rassembla, sans perdre de temps, les troupes qu'il jugea pouvoir retirer de l'Andalousie, et alla se réunir, en Estramadure, au comte d'Erlon. Les corps ennemis, chargés d'observer ses mouvements, se replièrent successivement, et, le 7 avril, il arriva à Villafranca. Quoiqu'il n'eût avec lui que 24,000 hommes, il était sans inquiétude, parce que Badajoz était bien armée

(1) Journaux des sièges entrepris par les alliés en Espagne, par M. John Jones, lieutenant-colonel des ingénieurs royaux. (*Note du manuscrit.*)

et approvisionnée pour trois mois, et qu'il supposait la garnison assez nombreuse pour opposer une longue résistance : il paraît aussi qu'il avait des fortifications une opinion meilleure qu'elles ne méritaient. Sa sécurité était d'autant plus grande que quelque temps auparavant, le duc de Raguse lui avait donné l'assurance d'aller le joindre avec quatre divisions, si l'ennemi attaquait cette place. Cependant, il apprit, en même temps, qu'il ne devait plus compter sur le secours de l'armée du Portugal, et que la place avait succombé. Dès lors, il se mit en retraite pour retourner à Séville, et laissa en observation sur les frontières de l'Estramadure le comte d'Erlon, avec deux divisions d'infanterie et quelques régiments de cavalerie.

En effet, le duc de Raguse, non seulement avait fait la promesse de marcher au secours de l'armée du Midi, mais aussi, tout disposé pour être en état de la tenir. Sur le bruit qui se répandit, en février, de la marche des Anglais en Estramadure, il fit passer trois divisions dans la vallée du Tage, et en réunit une quatrième aux environs d'Avila. Ces divisions pouvaient arriver en sept à huit marches sur la Guadiana ; il forma des approvisionnements de vivres à Lugar-Novo, pour leur être distribués au moment où elles passeraient le Tage, afin de les mettre en état de franchir l'espace entre ce fleuve et la Guadiana, pays tellement pauvre et dévasté qu'il eût été impossible d'y trouver de quoi nourrir un bataillon.

Ces sages dispositions auraient vraisemblablement détourné lord Wellington de son projet, ou, s'il eût persisté, les armées du midi et du Portugal auraient été en mesure de se réunir et de lui faire lever le siège, ou de lui livrer bataille ; mais Napoléon les désapprouva sévèrement. Le prince de Neuchatel, par ses lettres des 18 et 21 février, manda au duc de Raguse que l'Empereur trouvait qu'il se mêlait de ce qui ne le regardait pas, qu'il était déplacé, en lui, d'être inquiet pour Badajoz, place très forte, soutenue par une armée de 80,000 hommes ; que si l'armée anglaise en voulait faire le siège, avec 4 ou même 5 divisions, l'armée du Midi serait en mesure de la délivrer. Il lui ordonna formel-

lement de renoncer à l'idée de marcher sur Badajoz, ajoutant que si lord Wellington s'y portait, il fallait le laisser faire, et qu'en s'avançant sur l'Agueda, l'armée du Portugal le forcerait bientôt à revenir sur ses pas.

D'après des ordres si précis et si fortement exprimés, le maréchal Marmont ne laissa que la division du général Foy dans la vallée du Tage pour couvrir Madrid, et continuer à correspondre avec le comte d'Erlon et rappela les autres vers Salamanque. Quand, ensuite, on apprit à Paris que Badajoz était sérieusement menacée, on manda à ce maréchal, par une lettre qui lui parvint le 27 mars, qu'il était responsable de cette place, si elle était attaquée par plus de deux divisions de l'armée anglaise, et sans le lui ordonner formellement on sembla le laisser maître de revenir à son premier projet. Mais il n'était plus temps; les troupes se trouvaient à plus de quinze marches de Badajoz, les approvisionnements de Lugar-Novo étaient consommés, on n'avait ni le temps, ni les moyens de les renouveler, et on ne pouvait songer à porter des troupes sur la rive gauche du Tage, sans leur donner au moins 8 jours de vivres, à moins qu'on ne voulût les exposer à mourir de faim. Le duc de Raguse fut donc forcé de s'en tenir à l'exécution des ordres des 17 et 21 février, c'est-à-dire à tenter une diversion en Portugal; il ne se dissimula pas qu'elle n'aurait qu'un bien médiocre résultat, mais il n'avait plus le choix des moyens. Obligé de laisser en arrière la division Bonnet, à laquelle l'Empereur avait donné l'ordre de rentrer dans les Asturies, un gros détachement sur l'Elsa, pour faire face à l'armée espagnole de Galice et beaucoup d'autres troupes pour occuper Astorga, Léon, Palencia, Valladolid, Zamora, Toro et Salamanque et une foule d'autres postes qu'il ne pouvait abandonner sans perdre ses communications et voir le pays en combustion, il ne put réunir qu'environ 20,000 hommes. Il demanda des secours au général Dorsenne qui prétendit ne pouvoir lui envoyer un seul homme, et à l'armée du centre qui, moins que toute autre, était en mesure de lui en donner. Le 1er avril, il passa l'Agueda, forma l'investissement de Ciudad-Rodrigo et envoya un détachement vers Al-

meïda pour bloquer cette place. Il se porta ensuite vers les sources du Zerzère, et envoya le général Clausel à Castel-Branco ; les troupes impériales ne rencontrèrent partout que des milices qui, à leur approche, incendiaient les magasins et prenaient la fuite. Cependant un corps de ces milices fut atteint vers Guarda, sabré et dispersé. En même temps le général Foy passa le Tage à Almaras, avec 4 ou 5,000 hommes, et s'avanca jusqu'à Trujillo. Ces mouvements ne causèrent pas de vives inquiétudes à Wellington ; il savait bien que le général Foy ne pouvait rien entreprendre et que la disette chasserait bientôt le duc de Raguse du Portugal : peut-être même conçut-il l'espoir de l'envelopper, en passant le Tage sur ses derrières, s'il commettait l'imprudence de pénétrer trop avant. Ce maréchal, informé de la chute de Badajoz, et apprenant que l'armée anglaise était en mouvement, revint à Salamanque. Le général Foy rétrograda sur Almaras ; le duc de Wellington laissa le général Hill en Estramadure et ramena le gros de son armée sur la droite du Tage ; son quartier général fut établi à Freneda.

L'Empereur, qui ne voulait pas convenir que les ordres impératifs donnés au duc de Raguse avaient entraîné la perte de Badajoz, adressa de vifs reproches à ce maréchal et au duc de Dalmatie. Il témoigna à ce dernier son étonnement de ce qu'ayant 80,000 hommes, il n'avait pas secouru cette place.

Napoléon, qui avait sous les yeux les états de situation de l'armée du Midi, savait bien qu'on n'y comptait que 57,000 combattants, y compris la garnison de la place assiégée, et non pas 80,000. Il ne voulait sans doute pas que le duc de Dalmatie abandonnât les lignes de Cadix et l'immense matériel qui y était rassemblé, les villes de Séville, Grenade, Cordoue et autres, ainsi que les hôpitaux et autres établissements qui y étaient formés, enfin, qu'il évacuât l'Andalousie, pour porter la totalité de son armée en Estramadure, car s'il avait été dans son intention qu'il prît un parti aussi extrême, dans le cas où Badajoz serait assiégé, il lui en aurait donné l'autorisation à l'avance ; les reproches qu'il adressait à ce maréchal n'étaient donc pas fondés, puisque en

supposant qu'il lui eût été possible de réunir 30,000 hommes, au lieu de 24,000, il n'en aurait pas moins été hors d'état de livrer bataille à l'armée anglo-portugaise, forte de 60,000 hommes.

Quant au duc de Raguse, on le blâma d'avoir exécuté les instructions du 18 et du 21 février, parce qu'elles avaient été données à trois cents lieues de distance, et à six semaines d'intervalle. A ce reproche le duc répondit au prince de Neufchâtel : « *Je supplie Votre Altesse de m'expliquer pourquoi dans un pareil ordre de choses les ordres sont si précis et si impératifs, si ce n'est pour qu'on les suive. En faisant aujourd'hui ce que l'Empereur trouve que j'aurais dû faire, et que ces ordres m'ont empêché de faire, il est possible que je n'eusse pas réussi à sauver Badajoz; dans ce cas, de quel poids ne seraient pas contre moi les reproches de l'Empereur ? et quelle responsabilité n'aurais-je pas encourue ?* » On lui reprocha aussi de n'avoir pas appelé à lui les deux divisions, toute la cavalerie et toute l'artillerie de l'armée du Nord, tandis que, comme nous l'avons déjà dit, le général Dorsenne ne put lui envoyer un seul homme.

Au lieu de chercher à se faire illusion sur la fâcheuse situation de ses affaires en Espagne, en adressant à ses généraux des reproches qu'il aurait dû se faire à lui-même, l'Empereur aurait dû voir, dans ce qui venait d'arriver, un salutaire avertissement au danger que couraient ses armées, en restant éparpillées sur toute la surface du royaume. Ce danger devenait de plus en plus imminent au moment où il rappelait une partie de ses troupes et où il se disposait à marcher contre la Russie. Pour en prévenir les suites, il aurait dû renoncer à ses projets sur l'Espagne et lui rendre son ancienne dynastie, sous la condition que les Anglais évacueraient le Portugal, ou, du moins, concentrer ses troupes sur des positions qui auraient couvert les frontières et d'où elles se seraient trouvées en mesure de se porter en masse contre l'armée anglaise si elle était sortie du Portugal. Mais, en même temps, il eût été indispensable de rendre

l'armée mobile en lui donnant des moyens de transport, et en formant des magasins sur la ligne de communication, sans quoi, toute réunion de troupes et toute opération devenaient impossibles. On préféra persister dans le déplorable système d'occupation, parce qu'on nourrissait l'armée aux dépens du pays et parce qu'on croyait persuader par là à l'Europe qu'on était véritablement maîtres de l'Espagne. Nous verrons qu'on ne tarda pas à en subir les conséquences inévitables. C'est au moment où l'on n'avait plus à s'attendre qu'à des malheurs, que l'Empereur confia le commandement de ses armées au roi. Il lui donna pour chef d'état-major le maréchal Jourdan, qui, depuis son retour à Madrid, avait rempli les fonctions de gouverneur de cette capitale.

CHAPITRE XIX

L'Empereur confie au roi le commandement général des armées. — Difficultés qu'il éprouve. — Le général Hill détruit le pont d'Almaras. — Mémoire du Maréchal Jourdan sur la situation des armées. — Instructions adressées au roi par le ministre de la guerre. — Réflexions à ce sujet. — Force et organisation des armées.

Le prince de Neufchâtel annonça au roi, par une lettre qui parvint à Madrid le 28 mars, que l'Empereur se disposait à se rendre en Pologne, lui confiait le commandement de ses armées en Espagne et lui disait qu'il recevrait bientôt ses instructions sur la manière de diriger les opérations militaires et administratives. Le roi qui, depuis deux ans, n'avait plus eu de relations avec les généraux en chef, ignorait dans quelle situation les affaires se trouvaient dans toute l'étendue de leur commandement, et ne connaissait pas davantage l'organisation, la force et l'emplacement des troupes à leurs ordres. Hors d'état de faire usage de l'autorité dont il venait d'être revêtu, avant d'avoir reçu des commandants des armées des rapports sur tous les objets de service, il chargea son chef d'état-major de les leur demander. Le général Dorsenne répondit qu'il suspendait l'envoi de ses rapports, parce que le prince de Neufchâtel, en le prévenant que les armées du Portugal, du Midi et d'Aragon, passaient sous les ordres du roi, lui avait annoncé qu'il lui ferait connaître les intentions de l'Empereur pour l'armée du Nord. Le maréchal Suchet fit connaître les instructions particulières

qu'il avait reçues de l'Empereur, lesquelles rendaient, comme on le verra bientôt, l'autorité du roi sur l'armée d'Aragon parfaitement illusoire. Le duc de Dalmatie, ayant levé tous les postes qui assuraient ses communications lorsqu'il marcha au secours de Badajoz, et ne s'étant pas empressé de les rétablir, on ignorait encore à Madrid, à la fin du mois de mai, s'il savait s'il était sous les ordres du roi. On n'avait que des notions incertaines sur le sort de l'Andalousie, et de l'armée qui l'occupait. Le duc de Raguse fut le seul qui transmit sans retard les renseignements qu'on lui avait demandés, en annonçant que, d'après les ordres de l'Empereur, il était en opérations sur l'Agueda, pour faire une diversion en faveur de la place de Badajoz.

En attendant les instructions qu'on lui avait fait espérer, et qu'il supposait devoir lever les difficultés qu'il rencontrait, dès ses premiers pas dans la carrière du commandement général, le roi ordonna de réunir quelques troupes de l'armée du centre, sous les ordres du général Darmagnac, et de les envoyer à Almaras, pour relever les détachements de la division du général Foy, dans les forts qui protégeaient le pont sur le Tage, afin de rendre cette division entièrement disponible ; mais le jour même où ce changement devait être exécuté, les ennemis attaquèrent et s'emparèrent d'une partie des ouvrages et du pont. Ces ouvrages consistaient, sur la rive droite, dans le fort Raguse, qui flanquait le tête du pont, construite sur la rive gauche, nommée Lugar Novo. En avant de cette tête de pont, et sur une éminence d'où il eût été facile de la battre, était situé le fort Napoléon. A deux lieues de là, près de Mirarete, on avait construit sur le sommet de la montagne un fort et deux autres ouvrages, qui formaient une ligne de défense, et barraient la grande route de l'Estramadure, la seule par laquelle on pût conduire de l'artillerie. On se rappelle que c'est par cette communication que le duc de Raguse se porta au secours de Badajoz, lors du premier siège, manœuvre qu'il se proposait de réitérer, lorsqu'il reçut des ordres contraires. Quoi qu'on donnât le nom de fort aux ouvrages dont nous venons de parler, ils n'étaient

véritablement que de fortes redoutes revêtues de maçonnerie au centre des quelles se trouvait un réduit. L'armée anglo-portugaise à laquelle se réunissaient, dans l'occasion, des troupes espagnoles et des guérillas était plus nombreuse que chacune des deux armées françaises et du Portugal. Il était très important à lord Wellington d'ôter à ces derniers la facitité d'arriver promptement au secours l'une de l'autre, soit qu'il voulût se porter en Andalousie ou dans la Vieille-Castille. Il ordonna, à cet effet, au général Hill, d'aller détruire le pont d'Almaras, et les ouvrages qui le protégeaient.

Ce général, marchant par Mérida et Truxillo, arriva, le 18 mai, à Jaraicejo. Dans la crainte que les ouvrages de Miravete n'opposassent une trop longue résistance, et que les Français n'eussent le temps de venir à leur secours, il se décida à ne faire contre eux qu'une fausse attaque, et à les tourner par un sentier impraticable à l'artillerie, pour aller attaquer, avec de l'infanterie seulement, le fort Napoléon et la tête du pont. Le général Howard, chargé de cette attaque, exécuta son mouvement pendant la nuit, et, le 19 au matin, ses troupes, munies d'échelles, donnèrent l'assaut au fort Napoléon. La garnison montra, d'abord, quelque résolution, mais lorsqu'un petit nombre d'ennemis eût atteint le sommet du parapet, la terreur s'empara soudainement des soldats et malgré les efforts que firent les officiers pour les encourager, ils prirent la fuite et entrèrent en grand désordre dans Lugar-Novo. La garnison de ce dernier poste, qui n'était pas encore attaquée, fut entraînée par les fuyards. Ils se précipitèrent en foule sur le pont, au milieu duquel on avait fait une coupure, qui n'était liée que par une nacelle. Cette faible embarcation fut bientôt submergée, et tout ce qui n'avait pas atteint la rive gauche fut noyé ou fait prisonnier. Les Anglais entrèrent dans Lugar-Novo, et tournèrent l'artillerie du fort Napoléon contre celui de Raguse. Quoiqu'il n'y eût aucun motif pour évacuer ce dernier, le commandant prit honteusement la fuite. Il rencontra des troupes qui accouraient à son secours et qui, en apprenant ce qui venait d'arriver, rétro-

gradèrent sur Naval-Moral ; un conseil de guerre condamna cet officier à la peine de mort.

Le général Hill, craignant que le comte d'Erlon ne se portât sur ses derrières, ne prit pas le temps d'attaquer les ouvrages de Mirarete ; il se borna à bouleverser ceux dont il s'était emparé, et à détruire les magasins qui y étaient renfermés et une grande partie des bateaux. Après quoi il rétrograda vers Badajoz. Le général Foy, qui s'était hâté de rassembler sa division, le suivit jusqu'à Truxillo. Si le duc de Dalmatie, qui était instruit de la marche du général Hill dans la vallée du Tage, eût porté rapidement quinze à vingt mille hommes sur Mérida, le général anglais aurait couru de grands dangers ; mais on se borna à pousser quelques reconnaissances sur Don-Benito. Le roi donna ordre de réparer les dégâts commis par l'ennemi, autant que le permettaient les faibles moyens dont on pouvait disposer, afin de conserver ce point de communication entre les armées des ducs de Raguse et de Dalmatie.

Joseph, ne recevant pas les instructions de l'Empereur, ordonna au maréchal Jourdan de rédiger un mémoire sur la situation des diverses armées, et sur la direction à donner aux opérations militaires. Nous allons transcrire en entier ce travail qui fut mis sous les yeux du roi le 28 mai, parce qu'il nous semble qu'on y trouve un tableau fidèle de l'état des affaires et qu'on y indique les seuls moyens qui auraient pu prévenir les fâcheux événements qui ne tardèrent pas à arriver.

MÉMOIRE SUR LES ARMÉES D'ESPAGNE, REMIS AU ROI LE 28 MAI PAR LE MARÉCHAL JOURDAN

« Lorsque l'Empereur a confié au roi le commandement de ses armées, les affaires étaient dans la plus mauvaise situation. L'ennemi s'était emparé de Ciudad-Rodrigo ; il n'était plus au pouvoir du roi de sauver Badajoz, l'Empereur venait de rappeler en France un grand nombre de troupes ; les armées impériales, sans magasins et sans moyens de trans-

port, étaient dans l'impossibilité d'entreprendre aucune grande opération. Les succès de l'armée anglo-portugaise, le bruit répandu du démembrement de plusieurs provinces, accrédité par les actes des généraux, les vexations et la disette avaient prodigieusement augmenté le nombre des guérillas ; enfin, un nouveau gouvernement, créé à Cadix sous l'influence des Anglais, ordonnait de nouvelles levées et portait plus d'ensemble et plus d'énergie dans ses opérations.

» Le roi accepta cependant le commandement, dans l'espérance sans doute qu'il recevrait de l'Empereur les instructions analogues à la situation des affaires et aux moyens mis à sa disposition, mais ne les ayant point encore reçues, il se trouva chargé d'une immense responsabilité, quoique les armées soient non seulement hors d'état de rien entreprendre mais encore insuffisantes pour garder toutes les provinces qu'elles occupent, sans courir le danger de quelque événement fâcheux, et quoique son autorité sous les rapports militaire, civil et administratif ne soit pas déterminée d'une manière précise ; c'est ce qu'on se propose de démontrer.

Armée du Nord.

» Le prince de Neuchâtel a annoncé au roi que l'armée du Nord est sous son commandement ; cependant, le général en chef a reçu des ordres contraires. On ignore quelle est la situation de cette armée, mais il paraît, d'après la correspondance du général Dorsenne avec le roi, qu'elle n'est pas assez nombreuse pour tenir dans la soumission la population du pays qu'elle occupe, et pour bien assurer les communications avec la France. Ainsi, quand bien même elle serait sous les ordres du roi, elle ne pourrait point concourir aux opérations générales ; mais le roi serait instruit de ce qui se passe sur cette importante ligne de communication, il connaîtrait les ressources des places et des provinces du nord, en matériel et en subsistances, et les ennemis ne seraient plus fondés à publier qu'il ne commande pas dans ces provinces, parce

qu'elles sont réunies à la France, ce qui détruit l'effet de toutes les mesures politiques que le roi est autorisé à prendre. D'ailleurs, il est facile de prévoir qu'il peut arriver tel événement qui exigerait qu'on portât des secours dans cette partie de l'Espagne, tandis que dans d'autres circonstances, on pourrait en retirer quelques troupes momentanément. Il est donc politique et militaire que cette armée passe sous le commandement du roi.

Armée d'Aragon.

» Le prince de Neuchâtel, en annonçant au roi que cette armée était comprise dans son commandement, lui disait que si Sa Majesté avait besoin de secours, elle pouvait en faire venir de Valence. Le roi donna donc ordre au maréchal Suchet d'envoyer une division pour se réunir aux troupes de l'armée du centre et former une réserve que les circonstances rendaient indispensable. Mais ce maréchal a déclaré formellement qu'il était dans l'impossibilité d'exécuter cet ordre, et que, même, il ne pouvait laisser plus lontemps à Cuença un de ses régiments, le 114e, sans compromettre la sûreté de Valence. Il a aussi opposé aux ordres du roi les instructions que lui a données le prince de Neuchatel, en le prévenant que la Catalogne passait sous son commandement, instructions qui lui prescrivent de diriger toutes les forces qu'il a sous ses ordres dans l'intérêt des provinces sur lesquelles s'étend son autorité. Cette armée est donc, par sa situation, hors d'état de concourir aux opérations générales et les instructions adressées à son général en chef la tiennent dans un système particulier. L'administration civile et militaire étant exclusivement entre les mains du maréchal Suchet, ses rapports avec le roi sont purement d'égards et de convenance, et le commandement de Sa Majesté n'a plus rien de réel.

Armée du Midi.

» Cette armée est forte d'environ 54,000 hommes. Le

siège de Cadix, les places et les postes à conserver en retiennent une partie en station. Le général en chef doit aussi tenir en réserve un corps toujours prêt à marcher contre Ballesteros et les autres chefs qui parcourent les provinces méridionales; on peut donc calculer qu'il ne pouvait disposer, pour coopérer à des opérations qui n'auraient pas lieu en Andalousie, que d'environ 24,000 hommes. Le duc de Dalmatie n'a pas pu en réunir davantage, pour marcher sur Badajoz ; il a même couru le risque de perdre Séville. On ignore quelles sont les ressources de cette armée en matériel, subsistances et moyens de transport. On sait seulement que la solde est fort arriérée.

» Le duc de Dalmatie ayant retiré ses postes de communication avec la Manche, on ne peut correspondre avec lui qu'avec les plus grandes difficultés. On ignore encore s'il est instruit que l'Empereur a confié au roi le commandement de ses armées.

Armée du Portugal.

» D'après les états de situation ,cette armée est forte de 52,000 hommes, tout compris. Elle est en première ligne, et doit occuper une grande étendue du pays, afin de pouvoir vivre, ainsi que plusieurs postes et places importantes. On ne saurait mieux présenter sa situation qu'en transcrivant un paragraphe d'une lettre du duc de Raguse au roi :

« *Ainsi, les postes que l'armée du Portugal doit tou-*
» *jours occuper et qui, par conséquent, diminuent d'au-*
» *tant sa force active, sont : Astorga, 1,500 hommes.*
» *Léon, 500. Bénévent, 150. Zamora, 500. Toro, 150. Sa-*
» *lamanque, 1,000. Avila, 400. Alba-de-Tormès, 150.*
» *Ponte-Congurto, 60. Palencia, 500. Si, à cela, j'ajoute*
» *Valladolid, 1,000 hommes, 2,000 pour la communica-*
» *tion de la grande route ; enfin, si on ajoute la 8e divi-*
» *sion (division Bonnet), forte de 6,000 hommes, qui,*
» *d'après les ordres de l'Empereur, ne doit jamais quitter*
» *les Asturies que pour aller en Galice, il résulte que,*

» *sans que l'armée eut de communications fixes et assu-*
» *rées avec Valladolid, et aucun point de l'intérieur, ce*
» *qui est indispensable, sans qu'il y ait aucun corps de*
» *troupes, destiné à défendre l'Elsa contre les milices de*
» *Bragance et l'armée de Galice, l'armée du Portugal doit*
» *avoir près de 14,000 hommes qui reçoivent une autre*
» *destination que de combattre l'armée anglaise qui agi-*
» *rait sur la Tormès, ce qui, avec 2,000 hommes né-*
» *cessaires pour conserver la communication avec*
» *Valladolid, ferait 16,000 hommes, et réduirait à*
» *29,000 hommes l'infanterie de l'armée. Votre Majesté*
» *suppose bien qu'il y a mille raïsons pour que ce nombre*
» *soit encore diminué, et qu'ainsi, l'armée du Portugal,*
» *chargée en même temps d'occuper le pays, n'est pas*
» *seule en état de lutter contre l'armée anglaise.* »

» On voit, d'après ce rapport, que l'armée du Portugal, qui ne serait pas en état de lutter seule contre l'armée anglaise, sur la Tormès, est encore bien moins en état de l'aller chercher soit en Portugal, soit en Estramadure, puisque, dans ce cas, elle devrait laisser des troupes pour observer la Galice, contenir les garnisons de Ciudad-Rodrigo et d'Almeïda, garder ses ponts, etc. Ainsi, on peut calculer que M. le duc de Raguse n'aurait pas plus de 25,000 hommes disponibles pour concourir à une opération qui l'éloignerait de sa position actuelle.

» Cette armée est sans magasins, sans moyens de transport ; la solde est considérablement arriérée, et la situation fâcheuse où elle s'est trouvée plusieurs fois, y a introduit un esprit de pillage fort dangereux.

Armée du Centre.

» La force de cette armée est de 9,500 hommes de troupes impériales, et de 5,800 hommes de troupes espagnoles, qui appartiennent à l'armée du Midi, qui se trouvent momentanément à Madrid, ce qui forme un total de 18,500 hommes. Dans ce nombre sont compris les dépôts français et espagnols, les

dépôts de la cavalerie française, les hommes de cavalerie espagnole qui ne sont ni montés ni armés, enfin les équipages militaires, de manière qu'il y a tout au plus, y compris les troupes de l'armée du Midi, 15,000 hommes, tant Français qu'Espagnols, faisant le service. Il est donc facile de concevoir que cette armée, qui occupe la ville et la province de Madrid, la province de Ségovie et la communication de France de Madrid à Olmedo, la province de Guadalaxara, celle de la Manche, celle de Tolède, et qui a un détachement dans la province de Cuença; est hors d'état de porter secours aux autres armées. La garnison de Madrid est si faible que sans la présence de la garde royale, on n'y serait pas en sûreté. On croit donc inutile de donner plus de développement à cet article.

» La solde de cette armée est arriérée de huit mois ; il n'y a pas un seul cheval des équipages militaires et fort peu des équipages de l'artillerie.

Administrations civiles et militaires.

» L'Espagne est divisée en cinq grands arrondissements ; chacun d'eux est occupé par une armée. Le général en chef de chaque armée a, sous ses ordres, des administrateurs civils pour recueillir les contributions, et pour les appliquer aux besoins de l'armée. Il résulte de cette disposition que les ressources du royaume ne sont pas réparties également ; par exemple, la solde de l'armée d'Aragon est au courant, tandis que celle des autres armées est considérablement arriérée. L'armée du Portugal ne peut se procurer des subsistances que par des moyens violents ; la disette est telle dans l'arrondissement de l'armée du Centre, que le pain se vend à Madrid trente sous la livre, et, cependant, il est présumable que l'arrondissement de l'armée du Nord pourrait donner quelques secours en grains.

» Le roi, dont l'autorité administrative est circonscrite dans l'arrondissement de l'armée du Centre, est obligé, avec les revenus de cet arrondissement, d'entretenir les troupes

impériales, sa garde et les troupes espagnoles, pourvoir à l'administration générale du royaume, réunie à Madrid et à celle de sa maison. Sa Majesté est bien loin d'être en état de faire face à toutes ces dépenses.

» Cette division militaire et administrative produit aussi un grand mal politique. Les peuples du pays occupé par les armées impériales, ne forment pas un corps de nation autour du roi. Ce sont des peuples subjugués, qui obéissent par force à des autorités étrangères. Ils cherchent le gouvernement national et ne l'aperçoivent que dans la régence de Cadix ; comment pourraient-ils le supposer dans la main du roi, puisqu'ils n'en sentent pas l'influence ? Dès lors, tout Espagnol se considère comme sujet du gouvernement insurgé. Les peuples ne s'attacheront à l'autorité royale qu'autant qu'elle pourra les garantir des actes arbitraires et des vexations et qu'on n'exigera d'eux que ce qu'ils sont en état de payer, sans être réduits à la misère. Jusque-là, ils tourneront leurs espérances vers la régence de Cadix, et le roi ne sera pour eux qu'un étranger.

» Les opérations militaires dépendent tellement des opérations administratives qu'il est indispensable de rendre au roi l'autorité civile et administrative sur tout le royaume, s'il doit conserver le commandement général des armées.

Résumé.

» On voit par ce qui précède que les armées impériales ne pourront rien entreprendre tant qu'on exigera l'occupation de toutes les provinces conquises ; on voit aussi que si lord Wellington, qui peut opérer avec plus de 60,000 hommes, sans compter les Espagnols et les guérillas, se portait sur l'armée du Midi ou sur celle du Portugal, l'armée attaquée ne serait pas en état de lui résister : c'est ce qui a engagé le roi à donner des instructions à M. le duc de Dalmatie et à M. le duc de Raguse, d'après lesquelles ils doivent marcher réciproquement au secours l'un de l'autre ; mais on ne peut se dissimuler qu'on ne doit pas attendre un grand

résultat des mouvements combinés des deux armées, séparées par une si grande distance, tandis que l'ennemi peut se porter rapidement sur l'une ou sur l'autre, par une ligne droite, et masquer ses mouvements. Les communications sont si lentes et si difficiles qu'il est probable que l'armée attaquée serait battue avant que le général en chef de l'autre fût instruit des projets de l'ennemi. D'ailleurs, la destruction du pont d'Almaras vient encore d'augmenter les difficultés. *On doit s'attendre à quelque catastrophe si les choses restent dans l'état où elles sont, et si lord Wellington marche avec toutes ses forces sur l'armée du Midi ou sur celle du Portugal.*

» Un corps de réserve de 15 à 20,000 hommes, toujours prêt à marcher, placé aux environs de Madrid, avec lequel le roi pourrait se porter partout où sa présence serait nécessaire, parerait à tous les inconvénients et mettrait le roi en état d'attendre que l'Empereur pût venir lui-même terminer la guerre d'Espagne. Sans ce corps de réserve, sous la main du roi, et indépendant des troupes nécessaires à l'occupation des provinces, des villes et des postes de l'arrondissement de l'armée du Centre, le roi est réduit à être spectateur des événements, et les armées de l'Empereur seront compromises. Dans l'impossibilité d'affaiblir les autres armées, pour former cette réserve, il faut solliciter ce secours de l'Empereur. Si on l'obtenait, il serait peut-être possible, après la révolte, d'assiéger Ciudad-Rodrigo, et puis Badajoz; mais ce plan d'opérations offensives est étranger à l'objet de ce mémoire : on en ferait le sujet d'un mémoire particulier, si cela était jugé nécessaire.

» Si l'Empereur ne peut envoyer les 15 à 20,000 hommes qu'on juge indispensables dans l'état actuel des choses, il faut que Sa Majesté Impériale ordonne l'évacuation de l'Andalousie. 15,000 hommes de l'armée du Midi passeraient à l'armée du Portugal, et 30,000 hommes, dans la Manche et sur le Tage, couvriraient Madrid, et se lieraient avec l'armée du Portugal, par la province d'Avila, et avec celle d'Aragon, par la province de Cuença. Lord

Wellington ne pourrait prendre l'offensive sans s'exposer à être accablé par des forces supérieures, et l'Empereur, à son retour de Pologne, trouverait ses armées en Espagne dans la même situation où il les aurait laissées. Pendant ce temps, on s'occuperait vraisemblablement avec succès à détruire les guérillas et à pacifier les provinces conquises.

» Les armées impériales étant ainsi plus concentrées sur une ligne dont la droite s'appuierait à l'Océan, dans les Asturies, et la gauche à la Méditerranée, dans la province de Valence, les ressources du pays ne seraient plus suffisantes pour les entretenir : elles devraient donc recevoir de France des secours plus abondants.

» Il serait aussi indispensable de rendre au roi son autorité sur toutes les provinces ; on pourrait espérer qu'elle contribuerait à calmer les passions et à ramener l'ordre.

» Le roi ne peut pas exercer par ses ministres l'autorité administrative militaire à l'égard des armées impériales ; il doit donc avoir près de lui un intendant général d'armée, nommé par l'Empereur. C'est par l'intermédiaire de cet intendant général qu'il connaîtrait les besoins de chaque armée, qu'il ferait la répartition des ressources du pays, et serait informé de leur emploi. C'est par la surveillance qu'exercerait cet intendant général sur toutes les parties du service administratif qu'on parviendrait à réprimer les fraudes, les vexations, enfin les abus de toute espèce, aussi nuisibles aux troupes qu'aux habitants.

» Sa Majesté doit aussi avoir près d'elle un général commandant en chef le génie, et un général commandant en chef l'artillerie, afin de connaître par eux l'état des places et la situation du matériel de toutes les armées. C'est par le canal de ces chefs supérieurs qu'elle transmettra ses ordres relatifs à ces deux branches importantes du service.

» Ce ne sera que quand l'autorité civile, militaire et administrative sera bien concentrée entre les mains du roi, et quand Sa Majesté aura reçu de l'Empereur des instructions analogues à la situation des affaires, que la responsabilité pourra peser sur elle. »

A peine le roi avait-il pris connaissance du travail du maréchal Jourdan qu'il reçut du ministre de la guerre les instructions qu'il n'avait cessé de solliciter. Elles portaient :

« Conserver les conquêtes faites, les étendre successivement par la destruction de l'ennemi, ne prendre l'offensive pour entrer en Portugal que lorsque les événements détermineront absolument cette mesure, maintenir sur toutes choses les communications avec la France : telles sont en général les vues d'après lesquelles il convient de former toutes ses combinaisons. Il n'échappera pas à Votre Majesté que le Nord de l'Espagne doit particulièrement appeler son attention et que c'est principalement dans cette partie qu'il est indispensable de se maintenir, ne jamais risquer de voir l'ennemi s'y établir, et la sûreté des communications compromise. Ceci rendra nécessaire de faire aux brigands la guerre la plus active, et de ne pas se borner à des poursuites momentanées, qui leur laissent toujours la facilité de se réunir de nouveau, et de continuer leurs excursions. Quant aux Anglais, il paraît que l'état actuel des choses demande plutôt qu'on se tienne sur la défensive envers eux ; mais on doit toujours se maintenir dans une attitude imposante, et telle qu'ils ne puissent jamais tirer avantage de notre position. Les forces qui se trouvent à la disposition de Votre Majesté lui permettent de faire à cet égard tout ce que les circonstances exigeront.

» Telles sont, sire, les principales idées que l'Empereur a manifestées, en partant, au sujet de l'Espagne. »

Ces instructions n'auraient rien laissé à désirer si, au lieu de dire : « *conserver les conquêtes faites, et de les étendre successivement* », on eût autorisé le roi à en abandonner une partie pour concentrer les troupes. Malgré l'intention manifestée de tout conserver, Joseph, voyant l'importance qu'on attachait avec raison à la sûreté et à la pacification des provinces du Nord, aurait peut-être dû ordonner l'évacuation de celles du Midi ; mais il ne se crut pas autorisé à prendre un parti aussi grave, sans le consentement de l'Empereur, ou sans y être forcé par des circonstances impérieuses. Il se

borna à renouveler les ordres déjà donnés aux maréchaux Soult et Marmont, de disposer leurs troupes de manière à pouvoir se secourir mutuellement. Nous verrons plus tard comment ces ordres furent exécutés.

Nous aurions désiré pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs l'état de situation des armées au moment des grands événements, mais nous n'avons que celui du 15 avril. A cette époque, il y avait en Espagne 230,187 hommes, tout compris, répartis ainsi qu'il suit :

Armée du Midi	56,427	hommes.
Armée du Centre	12,370	—
Armée du Portugal	52,618	—
Armée d'Aragon, division de l'Èbre, général Reille	60,640	—
Armée de Catalogne, le tout sous les ordres du maréchal Suchet . .		
Armée du nord, compris les troupes des garnisons des 3e, 4e, 5e gouvernements	48,232	—
Total . . .	230,187	hommes.

Ce nombre se trouvait diminué de plus de 20,000 hommes au 14 juin, par la rentrée en France de la garde impériale, de plusieurs cadres de bataillons et d'escadrons, d'une foule d'hommes d'élite destinés à entrer dans la garde, et de plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie.

Depuis le départ des ducs de Trévise et de Bellune, rentrés en France, on avait supprimé, à l'armée du Midi, les dénominations des 1er, 4e, 5e corps. Les troupes étaient organisées en six divisions d'infanterie et trois divisions de cavalerie. Le comte d'Erlon, sur les frontières de l'Estramadure, observait le général Hill, resté vers Badajoz avec 15,000 Anglo-Portugais. Le général Leval, à Grenade, surveillait les Espagnols en Murcie. On continuait les opérations devant Cadix et des colonnes mobiles donnaient la chasse à Balles-

teros et autres chefs espagnols qui parcouraient l'Andalousie et qui se réfugiaient dans Tarifa, ou sous le canon de Gibraltar, lorsqu'ils étaient serrés de trop près.

On a vu que la Catalogne était passée sous le commandement du maréchal Suchet ; quoique ce maréchal eût sous ses ordres 60,000 hommes, il prétendait ne pouvoir donner aucun secours aux autres armées, et il y paraissait autorisé par les instructions particulières qu'il avait reçues. Des rapports qui annonçaient la prochaine arrivée à Alicante d'un corps de troupes anglaises, venant de Sicile, lui donnaient des inquiétudes pour Valence.

Le général Caffarelli, qui avait remplacé à l'armée du Nord le général Dorsenne, continuait à contester l'autorité du roi, et affirmait que bien loin d'être en état de concourir aux opérations générales, il serait dans l'impossibilité de détruire les guérillas qui désolaient les provinces du Nord, si on ne lui envoyait pas une augmentation de troupes.

On avait aussi supprimé à l'armée du Portugal les dénominations des 2e, 6e, 8e et 9e corps ; le paragraphe de la lettre du duc de Raguse, inséré dans le mémoire du maréchal Jourdan, fait suffisamment connaître la situation de cette armée. Elle était organisée en 8 divisions d'infanterie et 3 divisions de cavalerie ; elle était en présence de l'armée anglo-portugaise, qui occupait des cantonnements depuis la Coa jusqu'au Tage, et l'armée espagnole de Galice. Lord Wellington avait son quartier général à Fuente-Grimaldo.

A l'armée du Centre, le peu de troupes disponibles poursuivaient les bandes qui parcouraient les provinces de l'arrondissement et qui, souvent, se montraient sous les murs de Madrid.

Nous avons cru nécessaire d'ajouter ces détails au mémoire qu'on vient de lire, afin de bien constater l'état des choses, au moment où le roi prit le commandement.

CHAPITRE XX

Incertitude sur les projets de l'ennemi. — Ordres donnés aux divers commandants en chefs de marcher au secours de l'armée contre laquelle l'ennemi prendra l'offensive. — Ces ordres ne sont pas exécutés. — Lord Wellington marche sur Salamanque, et assiège les forts. — Le duc de Raguse rassemble son armée. — Les forts de Salamanque se rendent à discrétion. — Le duc de Raguse se retire sur la rive droite du Douro. — Il est suivi par Lord Wellington, qui s'établit sur la rive gauche. La division Bonnet évacue les Asturies et rejoint l'armée du Portugal. — Le duc de Raguse passe le Douro. — Son armée et celle des alliés marchent dans la direction de Salamanque. — Le duc de Raguse passe le Tormès. — Bataille des Arapiles. — L'armée du Centre, qui va au secours de celle du Portugal, ne peut la joindre avant la bataille. — Retraite de celle-ci vers Burgos. — Le roi revient à Madrid.

Les rapports des maréchaux Soult et Marmont sur les projets et les mouvements de l'ennemi furent constamment en contradiction. Le premier persista jusqu'au dernier moment dans l'opinion que lord Wellington porterait le théâtre de la guerre en Andalousie et que ses démonstrations sur l'Agueda n'avaient d'autre but que de mieux cacher ses véritables desseins. Le second assurait que l'armée anglaise se concentrait devant lui et ne tarderait pas à déboucher sur la Tormès. Dans l'incertitude où ces rapports jetaient le roi, il regretta bien vivement de n'avoir pu former à Madrid (point intermédiaire entre les deux armées) une réserve avec laquelle il aurait pû se réunir à celle qui serait attaquée. Privé de cette ressource, qui eût prévenu de grands malheurs, il ne lui restait que celle, fort incertaine, de prescrire aux généraux en

chef de se secourir mutuellement. Dès les premiers jours de mai, il avait donné au duc de Dalmatie l'ordre positif de placer sous le commandement du comte d'Erlon le tiers de son armée, pour observer et retenir sur la gauche du Tage le corps du général Hill, formé, disait-on, de deux ou trois divisions de l'armée anglo-portugaise. Si ce général passait sur la rive droite, le comte d'Erlon devait se diriger sur Almaras, où il recevrait de nouveaux ordres. Il fut ordonné, en même temps, au duc de Raguse, de bien observer les mouvements de lord Wellington et de disposer ses troupes de manière à faire arriver rapidement trois ou quatre divisions dans la vallée du Tage, si ce général marchait sur l'Estramadure.

L'attaque du général Hill, sur le pont d'Almaras, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, indiquait clairement que lord Wellington se disposait à prendre l'offensive, mais ne levait point l'incertitude sur le point où il se porterait. Ce ne fut que vers la fin du mois de mai que ses mouvements au bord du Tage ne laissèrent pas de doutes à cet égard. Il fut évident pour tous, excepté pour le duc de Dalmatie, que le danger menaçait l'armée du Portugal. Dans cette circonstance, le roi réitéra à ce maréchal les ordres qu'il lui avait donnés et chargea le maréchal Jourdan de mander au comte d'Erlon ce qui suit : « *Le roi vient de réitérer au duc de Dalmatie l'ordre de renforcer votre corps le plus possible, afin de vous mettre en état de battre le général Hill, s'il reste devant vous; mais si lord Wellington le rappelait à lui, vous devriez vous porter rapidement sur Mirarete, afin de venir passer le Tage au pont de l'Arzobispo, pour couvrir Madrid, ou pour agir sur le flanc de l'armée anglaise, suivant les circonstances.* » Toutefois, le duc de Dalmatie persista dans son opinion, et au lieu d'exécuter les ordres du roi, il demanda qu'on se disposât à faire concourir les autres armées à la défense de l'Andalousie et annonça, en même temps, qu'il se préparait à assiéger Tarifa, vers le détroit de Gibraltar ; ce qui indiquait au moins qu'il ne croyait pas très prochaine l'attaque dont il se disait menacé. Il fut si blessé de la lettre écrite au général d'Erlon

par le maréchal Jourdan, qu'il menaça de remettre le commandement de son armée. Le roi l'ayant laissé libre de faire à cet égard ce qui lui conviendrait le mieux, il resta à son poste.

La correspondance du duc de Dalmatie faisait déjà présumer au roi qu'il devait peu compter sur son empressement à lui obéir, lorsque le colonel Després, son aide de camp, envoyé près de lui pour sonder ses intentions, écrivit, le 12 juin, que le maréchal paraissait mécontent de n'avoir pas été nommé major-général des armées en Espagne, qu'il n'avait point encore fait connaître aux troupes par la voie de l'ordre que l'Empereur avait confié au roi le commandement général, et qu'il avait déclaré que, dans aucun cas, le comte d'Erlon ne passerait sur la rive droite du Tage.

Cependant, le général Hill, qui, en exécution des ordres du roi, aurait dû être attaqué et battu, prit l'offensive et obligea le comte d'Erlon à lui céder du terrain. Ce fut seulement alors que le duc de Dalmatie se décida à renforcer son aile droite de 3,500 hommes d'infanterie et de 1,500 chevaux. Ce détachement ne partit de Séville que le 12 juin. Au lieu de lui faire suivre la direction la plus courte, on le dirigea sur Llerena, ce qui obligea le comte d'Erlon à faire un mouvement sur la gauche pour le rallier. En lui envoyant ce faible secours, le maréchal lui ordonnait d'être toujours à même de le rejoindre, quels que fussent les ordres qu'il reçût, et le prévint que s'il s'établissait dans la vallée du Tage, il serait responsable des événements qui pourraient survenir en Andalousie, et que, dès lors, les troupes qu'il lui envoyait cesseraient de lui obéir.

Après avoir reçu ce renfort, qui portait son armée à environ 12,000 hommes, le comte d'Erlon prit l'offensive et le général Hill se replia sur la position de l'Albuera, qu'on disait être retranchée. Le général français, qui supposait à son adversaire 30,000 hommes, ne jugea pas à propos de lui livrer bataille. Cependant Hill n'avait avec lui que sa division et quelques régiments de cavalerie : la 7e division qu'on disait être sous ses ordres, se trouvait près de Wellington

A la vérité, quelques corps espagnols et quelques troupes portugaises tirées des garnisons de l'Alentejo, l'avaient rejoint, mais très certainement le tout ne s'élevait pas au delà de 15,000 à 18,000 hommes. Le duc de Dalmatie prétendit avoir exécuté les instructions qu'il avait reçues parce que le général resta sur la rive gauche du Tage ; mais lorsqu'on lui recommandait de retenir ce général en Estramadure, on supposait, d'après les propres rapports du maréchal, qu'il devait avoir sous ses ordres trois, ou, du moins, deux divisions de l'armée anglaise, et non pas une seule ; d'ailleurs, on lui prescrivait de battre ce corps, ce qui lui eût été facile, si, au lieu de songer au siège de Tarifa, il s'était porté en Estramadure avec tout ce qu'il avait de disponible. Il eût ainsi forcé lord Wellington à détacher une ou deux divisions sur la rive gauche du Tage, et l'armée du Portugal n'eût pas été défaite.

Le roi, ayant perdu l'espoir d'obtenir aucun résultat avantageux de la diversion du comte d'Erlon, et les circonstances devenant tous les jours plus graves, il donna ordre à ce général de venir passer le Tage à Almaras et voulait réunir à ce corps tout ce qu'on pourrait tirer de l'armée du Centre, et aller rejoindre le duc de Raguse.

Il ordonna également au duc de Dalmatie de faire marcher en toute hâte 10,000 hommes sur Madrid, afin de couvrir cette capitale, former une réserve et maintenir les communications entre le Nord et le Midi. Il l'autorisait en même temps à évacuer quelques parties de l'Andalousie, s'il le croyait nécessaire ; ces dispositions étaient sages, car il était facile de prévoir que si l'armée du Portugal perdait une bataille, on serait obligé d'abandonner la totalité des provinces méridionales.

Le duc de Dalmatie, au lieu d'exécuter les ordres du roi, lui proposa de se rendre en Andalousie, avec tout ce qu'il pourrait rassembler des armées du Centre et d'Aragon, ajoutant qu'il se trouverait à la tête d'une belle armée dans le cas de livrer bataille. Singulière proposition, selon nous, que celle d'abandonner l'armée du Portugal, sur le point d'être

attaquée par des forces très supérieures, toute communication avec la France, et d'exposer les frontières aux incursions de l'ennemi, pour aller attendre dans le Midi qu'il plût à lord Wellington de venir se faire battre.

Mais si ce général, au lieu d'accourir à l'extrémité de la Péninsule où les principales forces de ses adversaires se seraient trouvées réunies, avait soulevé tout le Centre de l'Espagne, et continué ses opérations dans le Nord et sur les frontières de France, il aurait bien fallu sortir de l'Andalousie pour arrêter ses ravages. Si on nous disait qu'on l'avait rappelé en envoyant 30,000 hommes en Estramadure, qui auraient menacé le Portugal d'une invasion, nous répondrions qu'il n'ignorait pas, sans doute, que, pour faire la conquête de ce royaume, il ne suffisait pas d'y employer une bonne armée, qu'il fallait aussi lui fournir d'immenses approvisionnements et des moyens de transport qu'on n'était pas en état de lui procurer. D'ailleurs, en supposant qu'il ne se fût pas laissé intimider par ses démonstrations, il aurait eu le temps de rentrer en Portugal, après avoir tout mis en combustion dans le Nord et dans le Centre. Si le duc de Dalmatie eût été nommé major-général, comme il a paru le désirer, il est probable qu'il aurait vu les choses sous un autre point de vue ; car ce ne sont pas ses talents militaires que nous contestons.

En même temps que le roi faisait les plus vives et les plus inutiles instances auprès du duc de Dalmatie, il donnait au général Caffarelli l'ordre formel de marcher sur-le-champ au secours du duc de Raguse avec tout ce qu'il pourrait réunir. Ce général, qui doutait encore d'être sous les ordres du roi, hésita. Il fit la peinture la plus effrayante du nombre des bandes qui parcouraient les provinces du Nord, de leur audace et rendit compte de quelques rencontres où elles avaient obtenu l'avantage. Cependant il se détermina à rassembler environ 10,000 hommes ; mais, au moment où ils allaient se mettre en marche, leur départ fut arrêté par l'apparition sur les côtes de Biscaye d'une petite escadre anglaise, qui attaqua quelques postes. Il n'y eut que deux régiments

de cavalerie et huit pièces d'artillerie qui se portèrent sur Burgos, et qui ne rejoignirent pas à temps le duc de Raguse. Ainsi, le général Caffarelli fit ce que désirait lord Wellington, qui, en lui donnant des inquiétudes pour lui-même, espérait le retenir au delà de l'Ebre.

Les instances du roi ne furent pas plus heureuses auprès du duc d'Albufera. Ce maréchal fixait toute son attention vers une flotte anglaise qui portait quelques troupes de débarquement, et qui, après s'être montrée sur les côtes de la Catalogne, entra à Alicante.

Nous croyons devoir ajouter à tout ce qui précède l'extrait d'une lettre du maréchal Jourdan au ministre de la guerre, en date du 12 juin; ce maréchal, après être entré dans les plus grands détails sur la situation des affaires, ajoutait : « *Je prie maintenant Votre Excellence de me permettre de lui présenter un résumé de tout ceci. Le duc de Raguse annonce d'une manière positive que lord Wellington va reprendre l'offensive sur lui. Cependant, le duc de Dalmatie, qui, dans ce cas, devait envoyer le comte d'Erlon au secours de l'armée de Portugal, n'en a rien fait. Le duc d'Albufera, qui devait diriger une division sur Madrid, s'y refuse, et le comte Caffarelli prétend qu'il ne peut envoyer aucun secours sans exposer les provinces du Nord à un danger imminent. Si donc lord Wellington marche réellement avec toutes ses troupes réunies, l'armée du Portugal seule devra le combattre. Il est possible que l'ennemi soit battu, mais, s'il en était autrement, il pourrait en résulter des événements très fâcheux, et, cela, parce que les ordres du roi n'auraient pas été exécutés. Si ces ordres eussent reçu leur exécution, le roi, en réunissant sa garde aux troupes du Midi et de l'armée d'Aragon, qui se seraient rapprochées du Tage, se serait porté sur le flanc de l'armée anglaise, avec un corps de 20,000 à 25,000 hommes, ce qui aurait certainement assuré un succès brillant. Il est possible que l'ennemi ne tente rien de sérieux, il est même possible qu'après avoir fait des démonstrations dans le Nord, il se porte en Andalousie, mais tout cela ne prou-*

verait autre chose, sinon qu'il n'a pas profité de l'occasion favorable que lui offrait l'impossibilité où se trouve le roi à faire concourir les différentes armées à une opération générale. D'ailleurs, quand même l'ennemi, après avoir attiré par des démonstrations dans le Nord une partie de l'armée du Midi sur la droite du Tage, se porterait rapidement sur la rive gauche et menacerait l'Andalousie, les choses n'en seraient pas dans un plus mauvais état puisque le roi pourrait aussi passer sur la rive droite du Tage, par Almaras, non seulement avec le corps du comte d'Erlon et sa garde, mais aussi avec la majeure partie de l'armée du Portugal, pour se porter en Estramadure, sur la ligne d'opérations de l'armée ennemie qui aurait pénétré en Andalousie. Il paraît peu probable que lord Wellington voulût s'avancer au delà de la Guadiana, tandis qu'il saurait que le roi pourrait se placer entre lui et le Portugal, avec 50,000 à 60,000 hommes. Cette manière d'opérer me paraîtrait plus assurée que d'avoir dans le Midi une armée considérable dont le sort dépend d'un revers éprouvé dans le Nord par l'armée du Portugal. Le roi, placé au centre de ces deux armées, avec un corps disponible de 20,000 hommes, serait toujours à même de secourir l'armée attaquée, et l'honneur des armes de l'Empereur ne dépendrait pas des mouvements combinés de deux armées séparées par une grande distance, dont le résultat serait fort douteux, quand bien même les généraux en chef auraient la meilleure volonté d'exécuter les ordres du roi. Je prie Votre Excellence d'observer que je ne parle pas au nom du roi, qui ne m'a pas donné d'ordres à ce sujet, et à qui je n'ai pu soumettre ma lettre avant de l'expédier, ainsi que j'en avais l'intention ; mais je suis si fortement pénétré du danger que courent les armées, si elles restent isolées, sans point d'appui au centre, que j'ai cru devoir adresser mon opinion à Votre Excellence pour ne pas être fondée, mais, au moins, ma demande est dictée par le zèle que j'apporte au service de Sa Majesté Impériale et à la gloire de ses armes. »

Cette lettre et le mémoire qu'on a lu dans le chapitre précédent prouveront, sans doute, à ceux qui, jusqu'à ce jour, ont rejeté sur le roi et son chef d'état-major nos revers en Espagne, qu'ils les ont prévus et qu'ils ont indiqué les mesures à prendre pour les prévenir, mais qu'ils manquaient des moyens de les mettre à exécution et de la puissance d'imposer l'obéissance. On nous demandera peut-être pourquoi le roi n'a pas ôté le commandement aux chefs qui n'exécutaient pas ses ordres. Les personnes dont il prenait quelquefois les conseils pensaient qu'il aurait dû le faire ; mais ces chefs étaient de grands personnages revêtus du commandement par l'Empereur, possédant sa confiance et en correspondance avec lui et ses ministres : le roi craignait de déplaire à son frère et même de lui donner de la jalousie et de la méfiance, en les éloignant de l'armée. Cette crainte lui parut chaque jour plus fondée, par le profond silence que s'obstinait à garder le ministre de la guerre sur les plaintes qu'il ne cessait de lui adresser et sur les malheurs qu'il prédisait devoir résulter de cette désobéissance.

Quoique le duc de Raguse fût bien convaincu que lord Wellington ne tarderait pas à passer l'Agueda, il n'avait, cependant, près de lui, à Salamanque, que 10 bataillons. Il n'en avait pas réuni un plus grand nombre, à cause de la difficulté de les nourrir et dans la crainte de leur faire consommer trop tôt des approvisionnements formés pour le cas où on serait obligé de rassembler l'armée, mais toutes les dispositions étaient prises pour que ce rassemblement fût exécuté promptement au premier ordre.

Les alliés se mirent, en effet, en mouvement, le 12 juin, et arrivèrent le 16 devant Salamanque. Le duc de Raguse évacua la ville la nuit suivante, laissant toutefois une garnison de 7 à 800 hommes dans les forts. Il se retira à une marche de là et rassembla ses troupes. Les alliés passèrent la Tormès et occupèrent la forte position de San-Cristoval, à une lieue et demie de Salamanque. Une division fut chargée d'attaquer les ouvrages construits par les Français. Ils consistaient en un fort, formé par le vaste couvent de Saint-Vincent, et en deux redoutes, élevées sur les ruines des couvents

de San-Gayetano et de la Merced. Trois batteries furent établies et ouvrirent leur feu, le 19, sur le fort Saint-Vincent. Dans la journée du 20, une partie du couvent fut en ruines.

Cependant, le duc de Raguse, après avoir rassemblé son armée, à l'exception de la division Bonnet, entrée dans les Asturies par l'ordre formel de l'Empereur, vint s'établir en vue des ennemis ; sa présence suspendit les opérations du siège. Ayant jugé qu'il ne serait pas prudent d'attaquer son adversaire dans sa forte position de San-Cristoval, il chercha à l'attirer sur un autre champ de bataille, en manœuvrant sur la Tormès ; mais lord Wellington se borna à faire observer ses mouvements, et fut reprendre les travaux de siège. Le 23, les assiégeants donnèrent l'assaut à la redoute de San-Gayetano ; ils furent repoussés avec une perte d'environ 150 tués ou blessés. Le général-major Bowat fut au nombre des premiers. Les batteries assiégeantes continuèrent à tirer avec la plus grande vivacité à boulets rouges et à lancer des obus. Le 28 au matin, il y avait une brèche à la redoute de San-Gayetano. Le couvent de Saint-Vincent était tout en flammes et des colonnes s'ébranlèrent pour donner l'assaut. La brave garnison, se trouvant dans l'impossibilité de repousser l'attaque et d'éteindre le vaste incendie qui détruisait ses défenses, ses magasins et ses vivres, se rendit à discrétion.

Aussitôt que le duc de Raguse en fut informé, il se mit en retraite, vint passer le Duero à Tordesillas, et prit position le 2 juillet, sur la rive droite de ce fleuve, pour y attendre les 12,000 hommes que le général Caffarelli se montrait disposé à lui envoyer. Les postes de Zamora, Toro, et tous les autres ponts étant en état de défense, il se trouvait dans une excellente position et en mesure de s'opposer au passage des ennemis. L'armée anglaise, qui l'avait suivi de près, prit position sur la rive gauche, entre la Seca et Pollos, le quartier général à Rueda. Les Anglais ont publié qu'ils atteignirent l'arrière-garde des Français et lui firent éprouver des pertes ; il n'est nullement fait mention d'une affaire semblable dans les rapports du général français.

Lord Wellington, jugeant qu'il serait dangereux de tenter

le passage du Douro tant que l'armée française serait concentrée derrière ce fleuve, donna ordre aux guérillas de se montrer sur ses flancs et ses derrières, et d'arrêter les vivres que les populations environnantes étaient forcées de mener au camp. Il pressa, en même temps, le commandant de l'armée de Galice de s'avancer sur l'Elsa. Il espérait d'obliger ainsi son adversaire à faire de gros détachements, tant pour s'opposer à l'armée espagnole que pour se procurer des subsistances, et faire naître l'occasion de l'attaquer avec avantage.

Pendant ce temps, le maréchal Marmont s'empara de tous les chevaux inutiles au service de l'armée, appartenant à des individus qui n'avaient pas le droit d'en avoir, qui en avaient un nombre excédant celui accordé par la loi ; il en fit également enlever un grand nombre qui se trouvaient dans un convoi venant d'Andalousie et se rendant en France, le tout sur estimation et moyennant le paiement de leur valeur. Cette mesure, dit-il, porta en peu de jours sa cavalerie de 2,000 combattants à 3,000. Il assure que les ennemis avaient plus de 5,000 chevaux anglais ou allemands, sans compter les Espagnols formés en troupes régulières. Il reçut, à cette époque, un puissant secours, sur lequel il ne comptait pas.

Nous avons dit que la division Bonnet était entrée dans les Asturies, par l'ordre exprès de l'Empereur. Le duc de Raguse ayant évacué les provinces de Léon et Benavente pour concentrer son armée, cette division se trouva entièrement isolée. Elle était mal pourvue de tout, particulièrement de munitions, et sans communications avec l'armée du Nord, parce que d'un côté, les bâtiments qui devaient lui porter des secours de Bayonne ne purent arriver à Gijon, et que, de l'autre, le général Caffarelli n'avait pas fait établir un pont sur la Deba, comme il l'avait promis. Le général Bonnet, voyant qu'il serait grandement compromis dans une telle position si l'armée du Portugal était forcée à la retraite, à la suite d'une bataille perdue, prit le sage parti d'évacuer les Asturies et de se retirer sur Reynosa. Apprenant que son général en chef était en présence de l'armée anglaise, il vint le

joindre sur le Douro. Fort de cet important secours et de l'augmentation de sa cavalerie, ne comptant plus sur les troupes de l'armée du Nord, qu'il apprit être retenues au delà de l'Èbre par la présence des bâtiments anglais, instruit, d'ailleurs, de la marche de l'armée de Galice qui, sous peu de jours, devait nécessairement le forcer à faire un détachement pour l'éloigner, le duc de Raguse prit la résolution de passer le Douro ; il nous semble qu'il aurait dû retarder de quelques jours cette opération, si, comme on ne saurait en douter, il savait que deux régiments de cavalerie de l'armée du Nord ne tarderaient pas à le rejoindre. Ce délai de quelques jours eût prévenu les malheurs qui arrivèrent, puisqu'il avait donné au roi, ainsi qu'on le verra plus tard, le temps de rejoindre l'armée du Portugal sur la Tormès.

Le passage du Douro était une entreprise délicate dans laquelle on ne pouvait se flatter de réussir qu'autant qu'on parviendrait à attirer l'armée ennemie sur un point éloigné de celui où on voulait l'effectuer ; c'est à quoi le maréchal Marmont réussit parfaitement. Dans les journées des 13, 14 et 15 juillet il fit diverses marches et contre-marches qui déterminèrent lord Wellington à faire un mouvement sur sa gauche, son quartier général fut transporté de Rueda à Nava-del-Rey. Le lendemain, le maréchal jeta quelques troupes sur la rive gauche du Douro, par le pont de Toro ; son adversaire, persuadé par cette démonstration qu'il voulait déboucher par ce pont, se mit en marche pendant la nuit et vint se poster sur la Guarena, à Fuente-Lapena et Cunisal. Il laissa deux divisions à Castrejon, sur le Trabancos.

Tandis que l'ennemi descendait le Douro sur la gauche, le duc de Raguse le remontait sur la droite, et, par une marche forcée, il arriva le 17 à Tordesillas, par où toute son armée déboucha sur la rive gauche sans obstacle : elle prit position à Nava-del-Rey. Le 14, elle rencontra à Torrecillas-de-la-Orden deux divisions des alliés, qui parurent vouloir opposer de la résistance, ce qui donna le temps de se disposer à les attaquer ; mais quand elles aperçurent les masses, elles se mirent en retraite sous la protection de toute la cavalerie

accourue à leur secours ; elles furent poursuivies vigoureusement pendant trois heures. Parvenues au bord de la Guarena, elles s'arrêtèrent au fond de la vallée, pour se rafraîchir. Bientôt, quelques pièces d'artillerie les forcèrent à gravir, sous leur feu, la côte opposée, pour rejoindre leur armée qui s'y formait. Les deux armées se trouvèrent en présence, séparées par la Guarena. Le général Clausel essaya de s'emparer d'une hauteur sur la rive gauche, au-dessus de Castrillos ; mais les troupes qui traversèrent la vallée furent repoussées.

Les Anglais ont publié que dans cette occasion, ils prirent une pièce d'artillerie et 3 à 400 hommes, parmi lesquels se trouvait le général Carrié ; leur perte, s'il faut les en croire, ne fut, dans le cours de toute la journée, que de 100 hommes tués, 400 blessés et 50 prisonniers.

Le 19, les deux armées restèrent dans leurs positions respectives, jusqu'à quatre heures du soir. A cette heure-là, les Français, marchant par leur gauche, remontèrent la Guarena jusqu'en face d'El-Elmo ; les alliés, marchant par leur droite, suivirent leur mouvement. Le lendemain, les premiers continuèrent le mouvement sur leur gauche, gagnèrent de vitesse les alliés, passèrent la Guarena, là où elle n'est plus qu'un ruisseau, et occupèrent un vaste plateau qui se continue sans ondulations jusqu'à peu de distance de Salamanque. Les ennemis occupèrent un plateau parallèle. Les deux armées marchèrent ainsi parallèlement, avec toute la célérité possible, tenant leurs masses bien liées, afin d'être toujours en état de combattre.

Pendant cette marche, on échangea de part et d'autre quelques volées de coups de canon et il y eut quelques engagements partiels. A la nuit, les alliés entrèrent dans leur ancien camp de San-Cristoval, et les Français prirent position sur les hauteurs d'Aldea-Rubia, ayant leurs postes sur la Tormès. Le duc de Raguse dit, dans son rapport, que l'énorme quantité de traînards que l'ennemi laissait en arrière lui aurait donné le moyen de faire 3,000 prisonniers, s'il n'y avait pas eu une si grande disproportion entre

sa cavalerie et celle de son adversaire ; il ne leur prit que 300 à 400 hommes et quelques bagages.

On a beaucoup vanté le spectacle imposant qu'offraient les deux armées, marchant parallèlement, et souvent à demi-portée de canon l'une de l'autre ; mais on n'a pas dit pourquoi le duc de Raguse ne saisit pas cette occasion pour engager une affaire générale. En passant le Douro, il se croyait sans doute en état de livrer bataille, et en avait l'intention ; sans quoi il ne serait pas excusable d'avoir abandonné sa position défensive pour venir braver l'armée ennemie. Il semble donc qu'il aurait dû attaquer cette armée pendant qu'elle était en marche, et qu'elle paraissait vouloir éviter l'engagement. Il aurait ainsi obligé lord Wellington à former ses troupes à la hâte, sur un terrain qu'il n'avait pas reconnu, et l'avantage aurait été du côté de celui qui aurait manœuvré plus habilement. Nous admettrons sans difficulté que les troupes anglaises sont aussi braves que les troupes françaises, mais nous doutons qu'elles fussent alors aussi manœuvrières ; et on nous accordera sans doute que tant sous ce rapport que sous celui de la valeur, les Français avaient la supériorité sur les Portugais et les Espagnols. Pourquoi donc permettre à lord Wellington d'atteindre le camp de San-Cristoval? on savait bien qu'on ne pouvait l'y attaquer. Pourquoi se mettre dans la nécessité de manœuvrer de nouveau pour le tirer de cette position, tandis qu'on pouvait tomber brusquement sur lui avant qu'il y fût arrivé ? Le duc de Raguse donnera certainement quelque jour des explications satisfaisantes, mais s'il alléguait pour motif la disproportion de sa cavalerie avec celle de l'ennemi, on serait en droit de lui reprocher de ne pas avoir attendu celle de l'armée du Nord.

La bataille des Arapiles, qui eut lieu deux jours après l'arrivée du duc de Raguse sur la Tormès, est un événement si important par ses fâcheux résultats, que nous croyons devoir copier le rapport du duc de Raguse et la relation publiée par les Anglais, afin que nos lecteurs en connaissent toutes les circonstances.

Extrait du rapport du duc de Raguse au ministre de la guerre, daté de Tudela, sur le Douro, le 31 juillet 1812.

« Le 21, ayant été informé que l'ennemi n'occupait pas Alba-de-Tormès, j'y fis jeter une garnison. Le même jour, je passai la rivière sur deux colonnes, prenant une direction sur la lisière des bois, en établissant mon camp entre Alba-de-Tormès et Salamanque. Mon objet était, en prenant cette direction, de continuer le mouvement par ma gauche, afin de déposter l'ennemi des environs de Salamanque, pour le combattre avec plus d'avantages. Je comptais prendre une bonne position défensive, où l'ennemi ne pût rien entreprendre contre moi, et enfin venir assez près de lui pour profiter des premières fautes qu'il ferait et l'attaquer avec vigueur. Le 22 au matin, je me portai sur les hauteurs de Calbarossa-de-Arriba, pour reconnaître l'ennemi. J'y trouvai une division qui venait d'y arriver ; d'autres étaient en marche pour s'y rendre. Quelque tiraillerie s'engagea pour occuper des postes d'observation, dont nous restâmes successivement maîtres. Tout annonçait que l'ennemi avait l'intention d'occuper la position de Tejarès, qui est à une lieue en arrière de celle dans laquelle il se trouvait en ce moment, distante d'une lieue et demie de Salamanque. Cependant, il rassembla beaucoup de forces sur ce point, et comme son mouvement sur Tejarès pouvait être difficile, si toute l'armée française était en présence, je crus utile de l'appeler, afin de pouvoir faire ce que les circonstances commanderaient. Il y avait entre nous et les Anglais des mamelons isolés appelés les Arapiles ; je donnai ordre au général Bonnet de faire occuper celui qui appartenait à la position que nous devions prendre. Ses troupes le firent avec promptitude et dextérité. L'ennemi fit occuper le sien, mais il était dominé par le nôtre, à la distance de deux cent cinquante toises. Je destinai ce mamelon, dans le cas où il y aurait un mouvement général par la gauche et où il y aurait bataille, à être le pivot et le point d'appui de droite de toute l'armée. La 1re division eut ordre d'occuper et de dé-

fendre le plateau de Calbarossa, qui est précédé et gardé par un ravin large et profond. La 3e division était en seconde ligne, destinée à la soutenir, et les 2e, 4e, 5e et 6e se trouvaient à la tête du bois, en masse, derrière la position d'Arapiles, pouvant se porter également de tous les côtés, tandis que la 7e occupait la tête de gauche du bois, qui formait un mamelon extrêmement âpre, d'un difficile accès, et que je faisais garnir de vingt pièces de canon. La cavalerie légère fut chargée d'éclairer la gauche et de se placer en avant de la 7e division. Les dragons restèrent en seconde ligne, à la droite de l'armée. Telles étaient les dispositions faites vers le milieu de la journée.

» L'ennemi avait ses troupes parallèlement à moi, prolongeant sa droite, et se liant à la montagne de Tejarès, qui paraissait toujours son point de retraite.

» Il y avait, en avant du plateau occupé par l'artillerie, un autre vaste plateau, facile à défendre, et qui avait une action bien plus immédiate sur les mouvements de l'ennemi. La possession de ce plateau me donnait les moyens, dans le cas où j'aurais voulu manœuvrer, vers la soirée, de me porter sur les communications de l'armée, sur Tamamès. Ce poste, d'ailleurs, bien occupé, était inexpugnable, et complétait même la position que j'avais prise ; il était d'ailleurs indispensable de l'occuper, attendu que l'ennemi venait de renforcer son centre, d'où il pouvait se porter en masse sur ce plateau, et commencer son attaque par ce point important. En conséquence, je donnai ordre à la 5e division d'aller prendre position à l'extrême droite de ce plateau, dont le feu se liait parfaitement avec celui des Arapiles ; à la 7e division, d'aller se placer en seconde ligne pour la soutenir ; à la 2e, de se tenir en réserve de celle-ci, et à la 6e, d'occuper le plateau de la tête du bois, où restait encore un grand nombre de pièces. Je donnai l'ordre également au général Bonnet, commandant la 8e division, de faire occuper par le 122e un mamelon intermédiaire entre le grand plateau et le mamelon d'Arapiles, qui défendait le débouché du village d'Arapiles. Enfin, j'ordonnai au général Boyer, commandant les dragons, de laisser

un régiment pour éclairer la droite du général Foy (1re division) et de porter les trois autres régiments en avant du bois, sur le flanc de la seconde division, de manière à pouvoir, si l'ennemi attaquait le plateau, le charger par la droite de ce plateau, tandis que la cavalerie légère chargerait par sa gauche. La plupart de ces mouvements s'exécutèrent avec irrégularité. La 5e division, après avoir pris le poste indiqué, s'étendit vers sa gauche sans motif ni raison. La 7e, qui avait ordre de la soutenir, se porta à sa hauteur ; enfin, la seconde était encore en arrière. Je sentis toutes les conséquences qui pouvaient résulter de ces irrégularités et je résolus d'y remédier moi-même sur-le-champ, ce qui était chose facile, l'ennemi n'ayant fait encore aucun mouvement. En même temps, je reçus le rapport que l'ennemi faisait passer de nouvelles troupes de sa gauche à sa droite. J'ordonnai aux 3e et 4e divisions de se porter, par la lisière du bois, à hauteur, afin de pouvoir en disposer au besoin. Il était quatre heures et demie et je me portais au plateau qui allait être l'objet d'une lutte opiniâtre ; mais, dans ce moment, un boulet creux m'atteignit, me fracassa le bras droit et me fit deux larges blessures au côté droit ; je devins ainsi incapable de prendre aucune part au commandement. Ce temps précieux que j'aurais employé à rectifier l'emplacement des troupes, sur la gauche, se passa sans fruit. De l'absence de commandement vient l'anarchie et, de là, le désordre. Cependant, le temps, s'écoule sans que l'ennemi entreprenne rien. Enfin, à cinq heures, jugeant que la situation est favorable, l'ennemi attaque avec impétuosité cette gauche mal formée. Les divisions que j'avais appelées pour soutenir les premières se trouvent dans le cas de prendre part au combat, sans l'avoir prévu. Chaque général fait des efforts extraordinaires pour suppléer par ses dispositions particulières à ce que l'ennemi laisse à désirer, mais, s'il peut y parvenir en partie, il ne le peut complètement. L'artillerie se couvre de gloire, fait des prodiges de valeur, et, au milieu de nos pertes, l'ennemi en fait d'énormes. Il dirige ses attaques sur les Arapiles que le brave 120e régiment défendait ; il en est repoussé, laissant

plus de 800 morts sur place, Enfin, l'armée se replie, évacue les plateaux et se retire à la lisière du bois. Là, l'ennemi fait de nouveaux efforts ; la division Foy, qui se trouve, par la nature des choses, chargée de couvrir le mouvement rétrograde, est attaquée avec vigueur, repousse l'ennemi constamment. Cette division et son général méritent les plus grands éloges. Dès ce moment, la retraite s'effectua sur Alba-de-Tormès, sans être inquiétée par l'ennemi. Notre perte s'élève à 6,000 hommes environ, hors de combat. Nous avons perdu 9 pièces de canon, qui, étant démontées, n'ont pu être transportées ; tout le reste des bagages, tout le parc d'artillerie, tout le matériel de l'armée a été ramené.

» Le 23, l'armée fit sa retraite d'Alba-de-Tormès sur Penaranda, en prenant sa direction sur le Douro. Toute la cavalerie ennemie atteignit notre arrière-garde composée de la cavalerie et de la 1re division. Cette cavalerie se replia et laissa la division trop engagée, mais elle forma ses carrés pour résister à l'ennemi. Un d'eux fut enfoncé, les autres résistèrent : celui du 69e, notamment, tua 200 chevaux à l'ennemi à coups de baïonnette. Depuis ce temps, il n'a fait aucune tentative sur nous.

» Le général Clausel a le commandement de l'armée, et prendra les mesures que les circonstances exigeront.

» Je ne saurais trop faire l'éloge de la valeur avec laquelle les généraux et les colonels ont combattu et du bon esprit qui les a animés dans cette circonstance difficile. Je dois faire une mention particulière du général Bonnet, dont, au surplus, la réputation est faite depuis longtemps. Je dois également nommer le général Taupin, qui commandait la 6e division. Le général Clausel, quoique blessé, n'a pas quitté le champ de bataille, a donné l'exemple d'une grande bravoure, et a payé de sa personne jusqu'à la fin. Le général d'artillerie Tirlet et le colonel Dejean, commandant la réserve d'artillerie, se sont particulièrement distingués.

» Nous avons à regretter la perte du général de division Ferry, mort de ses blessures ; du général Thomières, tué sur le champ de bataille, et du général Desgraves. Les généraux

Bonnet et Clausel et le général de brigade Mesme ont été blessés. »

Relation de la bataille des Arapiles, extraite de l'« histoire de la guerre d'Espagne et du Portugal », par le colonel sir Jones Jones.

« Le 21, au matin, l'armée se retira dans la position de Saint-Cristoval, qu'elle avait occupée pendant l'attaque des forts. Le même jour, l'ennemi traversa la Tormès, à gué, près Alba-de-Tormès et Truesta, marchant par sa gauche pour gagner la route de Rodrigo. Les alliés, afin de contrarier cette intention, firent un mouvement de flanc correspondant par le pont et les gués, près de Salamanque, et s'arrêtèrent pendant la nuit sur les hauteurs de la rive gauche qui assuraient leur communication.

» Le 22 juillet de bonne heure, l'armée prit position, plaçant sa droite près des hauteurs très escarpées appelées les Arapiles et sa gauche sur la Tormès, l'ennemi ayant immédiatement couvert son front par un bois épais. A huit heures du matin, environ, une colonne française s'avança rapidement du bois, et s'empara des points extérieurs les plus étendus et les plus forts ; sur quoi, les alliés occupèrent les autres le plus promptement qu'il fut possible. Le maréchal Marmont réunit une grande force derrière les Arapiles et, ayant la plus grande confiance dans son habileté comme tacticien, il commença une série de manœuvres sur un rang de petites collines, à mille verges, environ, en face de ses antagonistes. A deux heures après midi, environ, il s'étendit rapidement vers la gauche, avec un grand feu de son artillerie et de ses nombreux tirailleurs, placés en avant de son front et de son flanc. C'était une tentative pour tourner la position de l'ennemi ; ainsi, avec une force peu supérieure à la leur, il agissait sur la circonférence d'un arc d'une étendue d'un tiers plus grande que leur ligne. Lord Wellington, qui attendait avec impatience quelque faux mouvement de la part de son antagoniste, ne perdit pas un moment pour profiter de celui-ci.

Aussitôt, il se décida à devenir l'assaillant, et fit les dispositions suivantes : La 1re division et la 2e division légères, sous les ordres des généraux Campbell et Arton, furent portées à la gauche des hauteurs des Arapiles comme extrême gauche de la ligne. Les divisions des généraux Cole et Leith se placèrent en deux lignes sur la droite de ce point, avec les divisions des généraux Clinton et Hope, et un corps d'Espagnols, sous les ordres de Don Carlos de España, en colonne, pour les soutenir. La division du major-général Pokenkam, avec un corps considérable de cavalerie, forma l'extrême droite. Pendant que ces mouvements s'opéraient, l'ennemi fit plusieurs vigoureux, mais inutiles efforts, pour se rendre maître du village des Arapiles, situé entre les deux armées, et occupé par un détachement des gardes; mais il ne fit point de changement dans ses dispositions générales, pensant apparemment que les mouvements des alliés n'étaient que de simples efforts de précaution contre les manœuvres de flanc dont il était menacé. Aussitôt que l'armée se trouva ainsi disposée, la droite des alliés commença l'attaque. Le major-général Pokenkam, avec sa division soutenue par plusieurs escadrons de cavalerie, sous les ordres du major-général Durban, s'avança très rapidement le long de la vallée, presque avant que l'ennemi ne se fût aperçu de son mouvement. Les divisions des généraux Cole et Leith, soutenues par celles des généraux Clinton et Hope, s'avancèrent presqu'en même temps et attaquèrent de front, tandis qu'une brigade portugaise, sous les ordres du brigadier-général Pack, se dirigeait contre la hauteur imposante des Arapiles. La division du général Pokenkam, avec la cavalerie, renversèrent promptement la gauche des Français, et faisant constamment avancer sa droite, de manière à prendre en flanc les points sur lesquels ils s'efforçaient de tenir, il les chassa successivement d'une hauteur à une autre : il fit plus de 3,000 prisonniers. Les généraux Cole et Leith renversèrent également tout ce qui se présentait devant eux, et poursuivaient rapidement leurs succès, le long de la crête de la position de l'ennemi, quand ils furent momentanément ar-

rêtés par un corps de troupes s'avançant de leur flanc gauche de la hauteur des Arapiles, hauteur que, d'après sa grande force, les Portugais n'avaient pu emporter. Le maréchal Beresford, qui était sur le terrain, changea le front d'une brigade de réserve, qui tenait en échec les troupes près des Arapiles, jusqu'à l'arrivée de la division du général Clinton. Quand les Français abandonnèrent ce point important, la bataille redevint une suite de triomphes. Une charge de cavalerie faite par sir Stapleton Cotton, dans laquelle le général Marchand succomba, fut éminemment brillante, et chaque hauteur successive, sur laquelle l'ennemi tâchait d'arrêter la poursuite, fut immédiatement emportée. La seule apparence d'une résistance fut, pendant quelque temps, à la droite des Français, où les fuyards, repoussés de la gauche par l'approche du général Pokenkam, s'efforçaient de se reformer sous la protection des troupes qui s'étaient retirées en bon ordre des Arapiles. Une attaque en front, dirigée par le général Clinton, coûta plusieurs hommes; mais, sur un mouvement en flanc du général Cole, ils se retirèrent à la hâte, et les troupes alliées les poursuivirent jusqu'à la nuit, aussi vite qu'elles purent marcher. Jamais armée ne fut en déroute plus complète. Outre le nombre des tués et des blessés, 7,000 prisonniers, 11 pièces de canon et 2 aigles restèrent sur le champ de bataille. Les alliés eurent environ 5,000 hommes tués ou blessés ; parmi ces derniers, les officiers généraux : Beresford, Stapleton Cotton, Cole, Leith et Alton.

» Le lendemain matin, le principal corps des alliés s'avança vers Alba, où la cavalerie passa et bientôt atteignit l'arrière-garde des fuyards. Une charge brillante fut dirigée contre eux par le général Bock, avec une brigade de dragons de la légion allemande, dans laquelle beaucoup furent sabrés et 900 faits prisonniers. Plusieurs autres ne trouvèrent de moyen de salut qu'en abandonnant leurs armes et en escaladant les enclos. Après cette dispersion de leur arrière-garde, les ennemis tombèrent dans le plus grand désordre ; mais faisant des marches excessivement longues et étant couverts par un corps considérable de cavalerie de l'ar-

mée du Nord, qui les joignit deux jours après l'action, la pour suite étant, d'ailleurs, très retardée par le transport des vivres, vu l'augmentation de distance, ils passèrent le Douro, sans éprouver aucune perte sérieuse. »

On voit que la relation des ennemis est conforme, dans tous les points principaux, au rapport du duc de Raguse. Il est évident que le maréchal, pour menacer le point de retraite des alliés, a trop étendu sa gauche et que lord Wellington, s'étant aperçu que cette aile était trop en l'air et mal postée, s'est décidée à l'attaquer. Après l'avoir culbutée, il lui fut facile de prendre en flanc les divisions du centre et de les déposter successivement des positions qu'elles occupaient. Mais il résulte également de cette relation, que l'ennemi rencontra partout une énergique résistance, et qu'il dut faire de grands sacrifices pour compléter le premier succès ; d'où nous concluons que lord Wellington ne saurait attribuer la victoire à la bravoure de ses soldats sur celle des soldats français, mais uniquement aux premières dispositions faites par le général en chef, dispositions que le duc de Raguse eût, sans doute, rectifiées, s'il n'eût pas été blessé aussi promptement. Après lui, le commandement passa au général Bonnet, qui, à son tour, fut mis hors de combat et remplacé par le général Clausel. On conçoit que ces mutations dans le commandement furent aussi favorables aux ennemis que funestes aux Français. Le maréchal n'a porté sa perte totale qu'à environ 6,000 hommes, tandis que les Anglais prétendent avoir fait 7,000 prisonniers, auxquels il faudrait ajouter les tués et les blessés. Peut-être y a-t-il exagération d'un côté et pas assez de sincérité de l'autre. D'après le rapport officiel de lord Wellington, les alliés eurent 694 tués, 4,270 blessés et 256 prisonniers. Total : 5,220. Parmi les premiers, on comptait 388 Anglais, 2,714 parmi les blessés et 74 au nombre des prisonniers.

On a reproché au duc de Raguse de ne pas avoir attendu dans son camp d'Aldea-Rubia les 2 régiments de cavalerie et les 8 pièces d'artillerie de l'armée du Nord, qui le rejoignirent deux jours après la bataille, et les troupes de l'armée du

Centre, qui arrivèrent à Blasco-Sancho le 24, et qui se seraient réunies à lui deux jours après.

Le maréchal a répondu que ce ne fut que le 21 au soir, lorsque son armée était déjà de l'autre côté de la Tormès, qu'il fut informé de la prochaine arrivée des troupes de l'armée du Nord, et qu'il n'a pas reçu les lettres qui lui annonçaient la marche de l'armée du Centre. Il a ajouté qu'il n'avait pas l'intention de livrer bataille, qu'il voulait seulement prendre une bonne position défensive et que c'est l'ennemi qui l'a attaqué. Nous n'avons rien à objecter à la première partie de la réponse du maréchal. Ce ne serait pas la première fois que la difficulté des communications aurait nui à l'ensemble des opérations. Mais il nous semble que, si, comme il l'a dit, il voulait éviter une affaire générale, jusqu'après l'arrivée des troupes du Nord, il aurait dû rester dans la position où il se trouvait le 22 au matin, ou revenir sur la droite de la Tormès; car en allant s'établir à deux portées de canon des alliés, faisant jouer sur eux son artillerie, et manœuvrant pour leur couper la retraite, il les mettait dans la nécessité de l'attaquer pour se dégager.

Il nous reste à faire connaître en quoi consistait le secours que le roi destinait à l'armée du Portugal. On verra qu'il aurait assuré la victoire si lord Wellington eût reçu la bataille, ou qu'il aurait obligé ce général à battre en retraite et à rentrer en Portugal, s'il avait voulu l'éviter.

Lorsque le roi apprit que le duc de Raguse s'était retiré sur la rive droite du Douro, et que le général Caffarelli ne lui envoyait qu'un faible corps de cavalerie; lorsqu'il vit, par la correspondance des ducs de Dalmatie et d'Albufera, qu'ils ne voulaient point lui envoyer de troupes, il se décida à évacuer toutes les provinces de l'arrondissement de l'armée du Centre et à rassembler cette armée pour marcher au secours du Portugal, ne laissant de garnison qu'à Madrid, Tolède et Guadalaxara. Ce rassemblement était terminé le 17 juillet, et on aurait pu se mettre en marche le lendemain, avec environ 10,000 hommes dont 2,300 de cavalerie, laissant environ 5,500 hommes, la plupart de troupes espagnoles, pour la sûreté de la capitale, et, au besoin, pour la défense du Retiro;

mais le départ fut retardé pour attendre la division italienne du général Palombini. Le roi, informé que cette division était du côté de Sonia, lui envoya ordre de venir le rejoindre, et le général, qui la commandait, obéit sans attendre l'autorisation de son général en chef. Ce renfort, qui allait porter à environ 14,000 hommes la partie active de l'armée du Centre, était trop précieux pour ne pas l'attendre. D'ailleurs, n'ayant aucune nouvelle du duc de Raguse, on le croyait toujours sur le Douro, et on ne voyait aucun inconvénient à un délai de peu de jours. Cette division arriva, en effet, à Madrid, le 21. Les troupes se mirent en marche le lendemain, et vinrent camper à Guadarrama. Le roi, en prévenant le duc de Raguse de la détermination qu'il avait prise, lui disait qu'il se dirigerait sur Olmedo, et lui recommandait de profiter du moment où lord Wellington ferait un détachement contre lui pour passer le Douro, et de manœuvrer ensuite de manière à pouvoir réunir les deux armées.

Le 22, l'armée franchit la montagne de Guadarrama, et campa à Espinar, la cavalerie à Villa-Castin; le même jour, le roi apprit que le duc de Raguse avait passé le Douro le 17, et que les Anglais s'étaient repliés sur Salamanque; alors, il se décida à se diriger sur la Tormès, où il espérait opérer la jonction des deux armées. Le 24, l'infanterie campa à Blasco-Sancho, et la cavalerie à Villanueva-de-Gomel, poussant ses reconnaissances sur Fontireros. Les ordres furent donnés pour marcher le lendemain sur Penaranda, mais, pendant la nuit, plusieurs rapports annoncèrent le triste résultat de la journée du 22.

Dans la matinée du 25, de nouveaux avis confirmèrent la retraite de l'armée du Portugal, et vers midi, le roi reçut par un émissaire des lettres du duc de Raguse et du général Clausel, datées de Arrevalo, annonçant qu'ils se repliaient promptement pour tâcher d'atteindre Valladolid avant l'ennemi, attendu que l'armée du Centre ne serait pas en état de l'arrêter et de rétablir les affaires. L'émissaire ajouta qu'au moment où il sortait d'Arrevalo, les Français en partaient pour se rendre à Olmedo.

Le roi ne pouvait rester plus longtemps à Blasco-Sancho, puisque les ennemis allaient défiler à peu de distance de là. Il ne pouvait pas appeler à lui l'armée du Portugal, puisqu'elle était en pleine retraite sur Olmedo. Il n'avait donc à prendre que l'un des deux partis suivants : de manœuvrer pour se réunir à cette armée sur le Douro, la rallier et couvrir le Nord, ou de rentrer à Madrid et de rappeler celle du Midi, pour, ensuite, marcher contre les alliés. Il se décida pour ce dernier, qui, certainement, était le meilleur. Dans la soirée, il se mit en retraite, marchant lentement, afin de ralentir par sa présence la vivacité de la poursuite de l'ennemi contre l'armée du Portugal. Le 26, il fut joint à la venta de Raphaël, au pied de la montagne de Guadarrama, par M. Fabvier, aide de camp du duc de Raguse, qui lui remit des lettres de ce maréchal et du général Clausel, moins alarmantes que les premières, et par lesquelles ils annonçaient l'espoir de pouvoir rallier l'armée sur la rive droite de l'Adaja, et même de s'y maintenir, s'ils étaient appuyés par la présence de l'armée du Centre dans la province de Ségovie. Quoique le roi comptât peu sur le succès de cette tentative, au lieu de continuer sa marche sur Madrid, il se dirigea sur Ségovie, où il établit son quartier général. La cavalerie occupa Santa-Maria de la Nieva. Peu de jours après on apprit que l'armée du Portugal, dont la désorganisation était portée au dernier point, avait continué sa retraite, repassé le Douro et se retirait sur Burgos. Le roi, ne pouvant rester plus longtemps à Ségovie sans se compromettre, en partit le 1er août, et rentra à Madrid le 5. Les troupes furent dispersées de manière à observer tous les passages de la montagne de Guadarrama, afin d'être prévenues à temps de l'approche de l'ennemi.

En arrivant dans la capitale, le roi y trouva le général Maupoint, qui s'y était rendu avec le 16^{e} régiment d'infanterie de ligne de 650 hommes et une centaine de chevaux de l'armée d'Aragon. Malgré cette augmentation de garnison, le général Lafont-Blagnac, gouverneur, ne put empêcher les guérillas de désoler tous les environs et de dévaster Carabanchel, village riche, considéré comme un faubourg de

la ville. Des bandes se montrèrent également sous les murs de Tolède et de Guadalaxara, et ravagèrent les dehors. Pendant l'absence du roi, les habitants de Madrid furent calmes et ne montrèrent aucune mauvaise disposition.

CHAPITRE XXI

Lord Wellington marche sur Madrid. — Evacuation de cette ville par les Français. — Combat de Majalahonda. — Entrée des Anglais dans la capitale. — Retraite de l'armée du Centre sur Valence. — Les Anglais prennent le Retiro. — L'armée du Portugal se porte en avant et fait replier les ennemis sur la gauche du Duero. — Lord Wellington revient sur le Duero, et marche sur Burgos. — Le maréchal Clausel se replie sur Pancorbo. — Les alliés assiègent Burgos. — L'armée française du Portugal prend l'offensive. — Les ennemis lèvent le siège du fort de Burgos et se retirent sur la rive gauche du Duero. — L'armée française les poursuit et prend position sur la rive droite.

Le général Clausel qui, comme nous l'avons vu, avait remplacé le duc de Raguse, dirigea les équipages et les blessés sur Burgos et rassembla ses troupes entre Torquemada et Valencia. Le général Foy, avec sa division, observait Aranda. Les soldats, à qui on n'avait pu faire de distributions pendant la retraite, s'étaient livrés aux excès les plus révoltants. Entièrement découragés, ils manifestaient hautement le désir de se retirer au delà de l'Ebre ; tous les liens de la discipline étaient rompus. En poursuivant ses ennemis avec vigueur, lord Wellington eût remporté d'immenses avantages; heureusement, il préféra aller jouir de son triomphe dans la capitale. Il partit de Cuellard, le 6 août, se dirigeant vers Madrid par Ségovie, et ne laissa sur le Duero qu'un corps d'observation ; l'armée espagnole de Galice occupait Valladolid. En s'éloignant, le généralissime des alliés donna au général Clausel le temps de rétablir l'ordre et la

discipline par de nombreux et sévères exemples, de former des approvisionnements, et d'organiser une armée de 20,000 hommes d'infanterie, 2,000 chevaux et 50 pièces de canon, qu'il dut cesser bientôt de mépriser.

Le roi, hors d'état de prendre l'offensive contre les alliés, sans le secours de l'armée du Midi, avait ordonné, de Ségovie, le 29 juillet, au duc de Dalmatie, d'évacuer les provinces méridionales et de se rendre sur le Tage, par la province de la Manche. Effrayé de la grande quantité d'objets d'artillerie, d'armes, de munitions et d'effets d'habillement qu'on ne pouvait enlever, faute de moyens de transport, et des embarras que lui causerait le grand nombre d'Espagnols qui se disposaient à le suivre, il ne voulait évacuer Madrid qu'au dernier moment. Il espérait même ne pas être réduit à cette extrémité si le duc de Dalmatie se hâtait d'exécuter ses ordres, et s'il se faisait précéder par les 10,000 hommes qu'on lui avait demandés depuis longtemps. Avec ce détachement il eût tâché de défendre le défilé de la chaîne des montagnes qui séparent les deux Castilles, en attendant l'arrivée du gros de l'armée ; mais non seulement le maréchal n'envoya aucunes troupes, il fallut mais lui réitérer plusieurs fois l'ordre de sortir de l'Andalousie et lui mander de remettre le commandement au plus ancien général de division, s'il ne voulait pas obéir.

Le 8 août, on apprit à l'état-major général que les alliés étaient entrés à Ségovie, et le lendemain les avant-postes virent leurs colonnes descendre des montagnes. Il n'y avait plus à hésiter, il fallut songer à la retraite.

Le 10, le roi rassembla les troupes et porta son quartier général à Leganès ; la cavalerie, aux ordres du général Treilhard, occupa Majalahonda et las Rosas, pour observer les mouvements de l'ennemi. 2,000 voitures transportant des familles entières et un égal nombre d'individus, tant à pied qu'à cheval, sortirent de Madrid, et furent dirigés avec une escorte sur Aranjuez. Le général Hugo resta dans la ville avec 2,000 hommes, pour y maintenir le bon ordre aussi longtemps que l'armée resterait dans les environs. Le colonel

Lafont reçut l'ordre de s'enfermer dans le Retiro avec 1,200 hommes, et de défendre jusqu'à la dernière extrémité la « China » qui en formait le réduit. Il eût été, sans doute, plus sage d'abandonner ces ouvrages qui, bons contre des guérillas, ne pouvaient faire une longue résistance contre des troupes régulières, et c'était l'avis des personnes à qui le roi accordait le plus de confiance. Mais on en avait, à Paris, une si haute opinion, que ce prince craignait d'être blâmé, s'il n'y laissait pas une garnison. D'ailleurs, cette garnison veillait à la sûreté d'un certain nombre de soldats malades, qu'on était obligé de laisser dans l'hôpital et qui, sans cette protection, auraient couru le danger d'être assassinés par la populace et les guérillas, avant l'arrivée des Anglais.

Le général Treilhard, sur le point d'être attaqué le 11, au matin, par des forces supérieures, se replia sur Boadillo. Tout annonçait que la principale force des alliés était en deçà de la montagne de Guadarrama. Cependant le roi, pour mieux s'en assurer, ordonna au général Treilhard de se reporter sur Majalahonda, d'attaquer l'ennemi et de tâcher de faire des prisonniers. Il le fit soutenir par la cavalerie italienne du général Palombini, et par une brigade d'infanterie aux ordres du général Chasset et 4 pièces de canon.

Le général Treilhard exécuta les ordres qu'il avait reçus avec autant d'intelligence que de bravoure. La cavalerie ennemie, attaquée vers les six heures du soir, fut culbutée avec une perte considérable d'hommes et de chevaux. 3 pièces de canon lui furent enlevées dans la charge et elle fut obligée de repasser sur la rive droite de la rivière de Guadarrama. Les prisonniers, parmi lesquels se trouvaient deux officiers supérieurs portugais et un officier d'artillerie anglais, déclarèrent unanimement que lord Wellington était à une marche de là, avec le gros de son armée ; il n'y avait donc pas un instant à perdre pour se mettre en retraite. Le lendemain, l'armée prit position à Valdemore, à cinq lieues de Madrid. Lord Wellington fit, le même jour, son entrée dans la capitale.

Le 13 août, l'armée se replia sur Aranjuez, l'immense

convoi fut dirigé sur Ocaña. Le roi aurait pu ne rester sur le Tage que jusqu'au moment où les ennemis seraient venus pour l'attaquer, et ne continuer ensuite à battre en retraite qu'au fur et à mesure qu'ils se seraient présentés avec des forces supérieures, mais alors que seraient devenus les 10,000 Espagnols, de tout âge et de tout sexe, qui abandonnaient leurs foyers pour se soustraire à la persécution de leurs compatriotes ? Ils étaient proscrits parce qu'ils l'avaient servi. Il crut qu'il était de son devoir de pourvoir à leur sûreté. D'ailleurs, il comptait peu sur l'empressement du duc de Dalmatie à se réunir à lui, et il ne voulait pas s'exposer à rester, avec une poignée de soldats, longtemps isolé au Centre, sans communication avec le Nord, et avec la France. Il prit le parti de se rendre dans le royaume de Valence, où ceux de ses sujets qui lui restaient fidèles furent protégés et trouvèrent des secours, et d'où il continua à correspondre avec le ministre de la guerre, et les armées du Nord et du Portugal, en attendant celle du Midi.

Le 15, le corps d'armée et le convoi se mirent en mouvement et arrivèrent à Albacete le 22. Le lendemain, les troupes prirent position sous le fort de Chinchilla, occupé par l'ennemi, afin de protéger la marche du convoi, et, comme la grande route est battue par le fort, on en ouvrit une nouvelle hors de la portée du canon. Le 31 août, le roi fit son entrée à Valence. Il mit provisoirement l'armée du Centre sous les ordres du duc d'Albufera, afin de simplifier l'administration.

Cette marche de quinze jours fut des plus pénibles. Les habitants s'enfuyaient, emmenaient leurs bestiaux, détruisaient les fours et les moulins ; on trouvait du blé, mais point de farine. La chaleur était excessive, les ruisseaux taris et les puits des villages par où on passait, bientôt épuisés. Il fut impossible de maintenir l'ordre et la discipline parmi des troupes qui ne recevaient aucune distribution et qui, après des journées brûlantes, ne trouvaient pas d'eau pour se désaltérer. Le grand nombre d'hommes isolés et l'immense quantité de valets attachés au convoi, commirent de grands désordres et quelques crimes. Tous ceux qui restaient en

arrière ou qui s'écartaient pour chercher de l'eau et des vivres étaient pris par les guérillas, qui suivaient la colonne et marchaient sur ses flancs. Beaucoup d'Espagnols qui avaient quitté Madrid, ne pouvant résister aux fatigues et supporter les privations, prirent le parti de rétrograder ou de se cacher dans divers villages, au risque de tomber au pouvoir des bandes. La presque totalité des soldats de cette nation au service du roi, déserta et alla joindre les guérillas.

Lord Wellington, entré à Madrid le 12, se disposait à attaquer le Retiro, mais le colonel Lafont se rendit à la première sommation, et livra aux ennemis, sans leur opposer la moindre résistance, sa garnison, les fortifications et l'immense matériel qu'on avait été forcé d'y laisser. Il allégua, pour sa justification, que le puits de la China, le seul où la garnison pût tirer de l'eau, était à sec.

Pendant que le généralissime des alliés recevait les applaudissements de la populace de la capitale, le général Clausel se portait sur Valladolid, et en chassait l'armée espagnole, qui regagna précipitamment les montagnes. Le général Foy, envoyé à sa poursuite avec deux divisions d'infanterie et une de cavalerie légère, avait la mission de retirer de Toro, de Zamora et d'Astorga, les garnisons qu'on y avait laissées. Celles des deux premières places furent, en effet, ramenées ; mais celle d'Astorga, ayant consommé tous ses vivres, s'était rendue, le 19 août, veille du jour où le général Foy y arriva. Il n'y trouva que les malades et les blessés, qu'il ramena ; il lui fut impossible d'atteindre les ennemis.

Le général Clausel, manœuvrant sur la droite du Duero, rejeta sur l'autre rive tous les postes du corps d'observation de l'armée anglaise, et, par ses démonstrations offensives, obligea ce corps à se concentrer sur Arevola. Ce fut seulement alors que lord Wellington se décida à revenir au Nord. Il partit de Madrid le 1er septembre, se dirigeant sur le Duero, laissant trois divisions en observation sur le Tage. L'armée espagnole de Galice se reporta en avant, afin d'agir de concert avec lui.

Le général Clausel, n'étant pas en état de résister aux

forces supérieures qui se réunissaient pour l'attaquer, se replia successivement, lentement et en bon ordre, sur Briviesca et Pancorbo. L'ennemi le suivit avec beaucoup de circonspection et s'arrêta sous le fort de Burgos, dont il entreprit le siège. Un corps d'observation, auquel se réunirent l'armée espagnole, d'environ 15,000 hommes, et quantité de guérillas, prit position à Monasterio; l'avant-garde de l'armée française occupait Briviesca.

Le fort de Burgos consistait en un vieux donjon couvert d'une batterie casematée, situé au sommet d'une colline qui domine tous les points environnants, excepté la hauteur de Saint-Michel, qui est presque de niveau. Deux lignes de retranchements fraisés et palissadés, et d'un accès difficile à cause de la rapidité de la pente inférieure, entouraient cette colline, et 2,000 hommes de bonnes troupes, commandés par le général Dubreton, étaient chargés de la défense de ces ouvrages, armés d'une vingtaine de bouches à feu.

On avait construit, sur la hauteur de Saint-Michel, un ouvrage à cornes dans lequel on laissa un bataillon du 34e régiment, quoiqu'il ne fût pas terminé. Les ennemis qui, dans la nuit du 19 au 20 septembre, tentèrent d'escalader cet ouvrage, furent repoussés; mais une colonne qui fit un circuit, et cacha sa marche à la faveur des plis du terrain, y pénétra par la gorge dont le palissadement n'était pas encore achevé. Le bataillon français se réunit alors, renversa à coups de baïonnette tout ce qui voulut s'opposer à son passage, et se retira en bon ordre dans le fort. Les alliés perdirent 420 hommes tués ou blessés, parmi lesquels 21 officiers, et les Français 152 hommes, dont 5 officiers.

Les Anglais, maîtres de la hauteur de Saint-Michel, ouvrirent une parallèle et commencèrent à construire deux batteries. Lord Wellington, persuadé que des soldats qui avaient escaladé les remparts de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz ne pourraient être arrêtés par de mauvais retranchements, ordonna d'enlever d'assaut ceux de la première enceinte, avant même de les avoir fait endommager par son artillerie. Dans la nuit du 22 au 23, deux colonnes se portèrent rapidement

sur les points d'attaque : l'une d'elles, formée d'un bataillon portugais, fut dispersée par le feu des assiégés, avant d'être parvenue au bord du fossé. L'autre montra plus de résolution et dressa ses échelles, mais elle fut également repoussée avec une perte considérable. Cette tentative n'ayant pas réussi, il fallut revenir aux travaux de siège, et avoir recours aux mines.

Pendant les jours suivants, les assiégeants poussèrent la sape jusqu'à soixante pieds de la première enceinte et ouvrirent deux galeries de mine. Dans la nuit du 29 au 30, ils firent sauter la mine de gauche, qui ouvrit une brèche. Les 300 hommes qui, pour s'en emparer, s'élancèrent de la parallèle, furent repoussés, et les assiégés établirent un parapet en arrière, et parvinrent à en rendre l'accès difficile.

En même temps que le mineur continuait à cheminer dans la galerie de droite, les deux batteries de la hauteur de Saint-Michel cherchaient à défendre les défenses de la première enceinte. Le feu de la place, bien dirigé, bouleversa souvent ces batteries, en détruisit, en quelques heures, une troisième, construite sur un point plus rapproché, ne permit pas d'en achever une quatrième déjà commencée, et mit plusieurs pièces hors de service.

Cependant le mineur de la seconde galerie était parvenu sous les retranchements de la première enceinte et les batteries assiégeantes avaient rendu praticable la brèche ouverte le 29. La nouvelle mine qu'on fit jouer, le 4 octobre, à cinq heures du soir, en ayant ouvert une seconde de cent pieds de large, les colonnes destinées à monter à l'assaut s'élancèrent sur les deux brèches, s'en emparèrent et s'y logèrent. Le lendemain, 300 hommes de la garnison qui débouchèrent du chemin couvert de la seconde enceinte chassèrent les ennemis de la première brèche, ruinèrent le logement et emportèrent les outils ; mais ils ne purent les déloger de la seconde. Les assiégeants commencèrent à cheminer à la sape sur la seconde enceinte, contre laquelle le feu des batteries fut dirigé. Le 8 octobre, la garnison fit une nouvelle sortie qui eut un succès complet ; elle chassa les

ennemis de la première enceinte, détruisit leurs travaux et ne leur permit plus de les reprendre.

Pendant les jours suivants, les batteries de Saint-Michel continuèrent à battre en brèche les retranchements de la seconde enceinte et tirèrent à boulets rouges sur l'église de la Blanca, renfermée dans la troisième, et sur le donjon. En même temps, les mineurs conduisaient une galerie sous l'église de Saint-Roman, située au front de l'enceinte, du côté de la ville. Le mineur étant parvenu sous cette église, et les batteries ayant ouvert quelques brèches, à la vérité peu praticables, lord Wellington ordonna un assaut général.

Le 18, vers les cinq heures du soir, les assiégeants mirent le feu à la mine pratiquée sous l'église de Saint-Roman. A ce signal, leurs colonnes, munies d'échelles, se portèrent rapiment sur les retranchements de la seconde enceinte, les escaladèrent et s'en emparèrent un instant, mais elles furent bientôt repoussées avec une grande perte par la brave garnison. Quoique la mine eût fait peu de dommages à l'église de Saint-Roman, les Français l'abandonnèrent et firent jouer leurs propres mines qui la détruisirent en grande partie ; ils chassèrent les Portugais et les Espagnols qui essayèrent de loger dans les décombres. Ce fut là que se terminèrent les efforts de lord Wellington contre un poste qui ne méritait pas le nom de fort. Il fut obligé de s'en éloigner, après un mois de siège, pendant lequel il perdit plus de 2,000 hommes tués ou blessés. Il est juste de dire qu'il avait peu de grosse artillerie, et qu'elle était mal approvisionnée. La brillante défense de cette mauvaise bicoque fit le plus grand honneur au général Dubreton et à sa vaillante garnison.

Pendant que le généralissime des alliés avait perdu un temps précieux à Madrid, et qu'il était resté inutilement trente-cinq jours devant les palissades de Burgos, le général Clausel avait rétabli l'ordre et la discipline dans l'armée française, relevé le moral des troupes et reçu un renfort de 10,000 hommes, venus de France. Ce général, toujours souffrant de sa dernière blessure, demanda un congé et fut remplacé par le général Souham. Ce dernier, qui supposait l'ar-

mée ennemie forte de 60,000 hommes, ne se croyait point en état de prendre l'offensive. Cependant le fort de Burgos étant vivement pressé, on ne pouvait tarder plus longtemps à le secourir, sans s'exposer à le voir succomber. Cette considération détermina le général Caffarelli à se réunir au général Souham avec 10,000 hommes de ses troupes, ce qui porta l'armée à plus de 40,000 hommes, et mit son général en état de se mesurer avec lord Wellington, qui, dans ce moment, n'avait avec lui que 4 divisions de son armée et 15 à 20,000 Espagnols.

Le général Souham mit son armée en mouvement le 17 octobre. Le quartier général fut transporté de Pancorbo à Briviesca. Le lendemain, le général Maucune, commandant l'avant-garde, composée des 5e et 8e divisions, et celle de cavalerie légère, rejeta les postes ennemis sur Monasterio, et occupa Castil-de-Peones. Le général en chef, persistant dans l'opinion que son adversaire avait des forces bien supérieures aux siennes, au lieu de s'avancer rapidement afin de la surprendre dans les embarras qu'entraîne la levée d'un siège, mit ses troupes échelonnées, marcha lentement, et laissa fuir l'occasion d'entamer l'armée des alliés.

Le 19, il se borna à faire déloger de Monasterio leur avant garde ; il y établit la sienne et porta son quartier général à Castil-de-Peones, trois lieues en avant de Briviesca. Le lendemain, le général Maucune s'empara du village de Quindanapalla, et poussa une reconnaissance sur le camp ennemi. Le 21, on resta en position. A la vérité, on n'était pas en mesure de s'engager avec les ennemis, puisque la queue des troupes de l'armée de Portugal avait à peine dépassé Briviesca, et que celle des troupes du Nord était encore à Pancorbo.

Lord Wellington, mettant à profit la trop grande circonspection du général français, leva le siège, passa l'Arlanzon, et gagna une marche sur son adversaire qui ne fut informé de sa retraite que le 22, à onze heures du matin. Le général Maucune se mit aussitôt à la poursuite des ennemis, traversa Burgos, poussa une reconnaissance sur la route de Lerma,

où fut prise une pièce de 8, et, continuant à marcher sur celle de Valladolid, il rencontra quelques escadrons qui furent chargés et rejetés sur San-Mamès. Le général Foy, qui se distingua avec la 1re et la 2e divisions, sur Villalon, ramassa une centaine de prisonniers, 2 pièces de 18 et quelques voitures abandonnées.

Dans la journée du 23, la cavalerie française atteignit celle des alliés, qui couvrait la retraite, la chargea avec impétuosité à diverses reprises et la poursuivit jusqu'à Villadrigo, où elle se rallia, sous la protection de son infanterie. Les 13e, 14e et 15e régiments de chasseurs, le 1er de hussards, les lanciers de Berg et la légion de gendarmerie se firent remarquer dans les nombreuses et brillantes charges qu'ils exécutèrent. D'après le rapport des Français, leur perte ne s'éleva, dans ces divers combats, qu'à un très petit nombre de tués et à près de 200 blessés, parmi lesquels le colonel Beteisse, de la légion de gendarmerie, le colonel Faverot, du 15e chasseurs, et presque tous les officiers de ce régiment; d'après le même rapport, le nombre des prisonniers faits à l'ennemi, fut de 500, parmi lesquels plusieurs officiers, et celui des tués et blessés de plus 600. Le général Souham s'arrêta à Villadrigo; lord Wellington établit son quartier général à Cordovilla.

Le lendemain, les Français continuèrent à se porter en avant; leur avant-garde arriva assez promptement à Quintana-del-Punte et à Torquemada, pour empêcher l'ennemi de détruire les ponts. Elle fit environ 250 prisonniers dans ces deux villages. L'armée passa la nuit à Magaz et se mit en marche le 25, à la pointe du jour.

L'ennemi s'était déjà couvert par le Carrion, dont il avait miné tous les ponts, ainsi que celui de Tariejo, sur la Puyserga. A l'approche de l'avant-garde française, il fit sauter le pont de Dueras et celui de Villamuriel. Il s'établit, d'une rive à l'autre, une vive canonnade et un engagement de tirailleurs. Pendant ce temps, le général Maucune fit reconnaître un gué près de Villamuriel par lequel il lança sur la rive droite une division d'infanterie et une brigade de cavalerie. Mais ces

troupes furent repoussées et obligées de revenir sur la rive gauche. La mine pratiquée sous le pont de Tariéjo ayant manqué son effet, le général Gautier traversa rapidement le pont et fit prisonnier le détachement chargé de sa défense. Le général Foy, qui s'était porté sur Palencia, envoya un aide de camp précédé d'un trompette, pour sommer l'ennemi d'évacuer la ville. Les Espagnols, au mépris des lois de la guerre, le reçurent à coups de fusil. Les portes barricadées furent aussitôt enfoncées par les sapeurs, et les colonnes entrèrent dans la ville, poussèrent l'ennemi si vivement qu'il n'eut pas le temps de faire sauter les ponts, et le rejetèrent au delà du canal. La cavalerie atteignit une colonne de bagages, s'en empara, et fit les troupes de l'escorte prisonnières. Le chef de l'état-major de l'armée du Portugal porte la perte des ennemis dans le combat de Villamuriel à 1,000 ou 1,200 tués ou blessés, tandis que celle des Français ne fut que de 30 tués, 5 à 6 noyés, 180 blessés et 30 égarés. Suivant le même rapport, le nombre des prisonniers faits à l'ennemi s'éleva à 1,000.

Le 26, lord Wellington continua sa retraite, passa la Puyserga au pont de Cabezon, et prit position sur la gauche de cette rivière, prolongeant sur la gauche, par Valladolid, sur Simancas. Le général Souham, retenu aux ponts minés de Dueñas et de Villamuriel, ne put continuer sa poursuite que le soir un peu tard. Le lendemain, il fit une reconnaissance et jugea qu'il était impossible d'enlever le pont de Cabezon, déjà miné et situé au pied d'une position formidable. Le jour suivant, l'ennemi fut délogé du faubourg de Valladolid et de la petite ville de Simancas, située sur la route de la Puyserga. Enfin, le 29, deux explosions au pont de Cabezon et à celui de Valladolid, signalèrent la retraite des alliés. Ils passèrent le Duero, détruisirent tous les ponts jusqu'à Zamora. Le lendemain, ils prirent position sur les hauteurs de Rueda et travaillèrent à se couvrir de retranchements.

Le général Souham établit son armée sur la droite du Duero, sa droite à Toro et porta son quartier général à Tordésillas. Le pont était rompu, mais 11 officiers et 44 sous-

officiers et soldats ayant placé leurs fusils et leurs gibernes sur un assemblage de quelques planches, se dépouillèrent, se jetèrent dans le Duero, et le traversèrent à la nage, traînant le petit radeau qui portait leurs armes. Arrivés sur l'autre rive, sans se donner le temps de se vêtir, ils chassèrent le poste qui gardait une tour située à l'extrémité du pont et s'y établirent. On travailla de suite à rétablir la communication.

Ce fut là que s'arrêta l'armée française, d'abord parce que le général Caffarelli ne pouvait tarder davantage de retourner sur l'Èbre, pour établir les communications avec la France, que son éloignement avait rendues si dangereuses, qu'on pouvait les considérer comme interrompues, et puis, parce qu'il ne convenait pas de courir la chance incertaine d'une bataille, lorsque les armées du Centre et du Midi étaient en pleine marche pour se rapprocher du Nord.

On lit dans l'ouvrage publié par le lieutenant-colonel anglais, sir John Jones, que les différentes affaires qui eurent lieu depuis Burgos jusqu'au Duero, coûtèrent aux alliés 4 officiers et 123 soldats tués, 45 officiers et 477 soldats blessés et 8 officiers et 235 soldats faits prisonniers. Il est probable que cet auteur n'a pas compris dans ses calculs les pertes des Espagnols, ni peut-être même celles des Portugais, ce qui, sans doute, produit la grande différence qu'on remarque entre son assertion et les rapports des généraux français.

Ce n'était pas seulement l'approche des armées du Portugal et du Nord qui avaient déterminé lord Wellington à lever le siège de Burgos, et à battre en retraite. En apprenant qu'elles avaient reçu des renforts et qu'elles se disposaient à prendre l'offensive, il lui eût été facile d'appeler à lui les divisions restées vers Madrid et d'acquérir ainsi une supériorité qui aurait paralysé les efforts de ses adversaires ; mais il était également instruit de la réunion des armées du Midi et du Centre, et de leur marche sur le Tage ; il ne voulut pas s'exposer à voir ses communications avec le Portugal interceptées par ces armées.

CHAPITRE XXII

L'armée du Midi évacue l'Andalousie et se réunit à celle du Centre. — Entrevue du roi avec le duc de Dalmatie. — Discussion sur le plan d'opérations. — Dispositions pour marcher sur Madrid. — Résistance du duc de Dalmatie aux ordres du roi. — Reddition du fort de Chinchilla. — Marche des armées du Midi et du Centre sur Madrid. — Retraite du général Hill. — Réunion des armées du Midi, du Centre et du Portugal sur la Tormès. — Divergence d'opinions sur la manière d'attaquer l'ennemi. — Le plan proposé par le duc de Dalmatie est adopté. — Les armées impériales passent la Tormès. — Les alliés battent en retraite. — Les armées entrent en cantonnement. — Réfutation d'un paragraphe de l'histoire de la guerre d'Espagne et du Portugal de sir John Jones.

Le duc de Dalmatie s'était enfin décidé à évacuer l'Andalousie le 25 août, ses troupes se replièrent de devant Cadix sur Séville, après avoir mis hors de service, ou jeté à la mer, l'artillerie de siège et détruit les munitions. L'ennemi ne tarda pas à se montrer devant le faubourg de Triana, séparé de Séville par le Guadalquivir, et il y eut sur ce point quelques engagements assez vifs jusqu'au moment où les Français sortirent de la ville. Le maréchal marcha sur Grenade et y resta pendant quelques jours, pour y attendre ses détachements. Ballesteros ne le suivit que jusqu'à Loja. Pendant ce temps, le comte d'Erlon opérait sa retraite de Fuente-Ovejuna par Cordoue et Jaën, sur Huscar, où il se réunit au duc de Dalmatie, qui, de Grenade, s'y était rendu par Baza.

L'armée continua sa marche à travers la province de Murcie, se dirigeant sur Almanza, vers la frontière de Va-

lence. Le roi, fort impatient de se mettre en communication avec cette armée, alla s'établir à Saint-Philippe, et ordonna de pousser au loin des reconnaissances dans toutes les directions. Le 30 septembre, la cavalerie du général Treilhard rencontra celle de l'armée du Midi à Tabarra, près de Hellin, le duc de Dalmatie établit son quartier général à Almanza, le 2 octobre, et la réunion, tant désirée et si longtemps attendue, fut effectuée.

Le général Hill, n'ayant pas suivi le comte d'Erlon et Ballesteros s'étant arrêté, comme nous l'avons dit, à Loja, la retraite ne fut pas inquiétée, mais elle n'en fut pas moins pénible ; d'abord à cause des chemins peu praticables à l'artillerie, et puis, parce que les habitants s'enfuyaient, ce qui augmentait la difficulté de se procurer des vivres.

Le 3 octobre, le roi, accompagné des maréchaux Jourdan et Suchet, se rendit à Fuente de Higuera, où le duc de Dalmatie vint le joindre. Joseph avait plus d'un motif de mécontentement contre ce maréchal : indépendamment de ceux que nous avons indiqués, il en existait un autre encore plus grave. Un capitaine de bâtiment à qui il avait remis des dépêches adressées à l'Empereur, obligé de relâcher sur la côte de Valence, et apprenant que le roi était dans cette ville, les lui envoya pour qu'il les fît parvenir à son frère. Joseph, ne recevant plus depuis longtemps de nouvelles du maréchal, ignorant s'il lui obéirait, décacheta les lettres dans l'espoir d'y trouver des renseignements à ce sujet. Mais quelle ne fut pas sa surprise et son indignation d'y voir qu'on le dénonçait comme un traître en correspondance avec les ennemis ! Il chargea le colonel Desprez, son aide de camp, de les porter à l'Empereur, qui les reçut à Moscou. On conçoit que la première entrevue de ce prince avec le maréchal amena de vives explications : elles eurent lieu en tête-à-tête. Toutefois, Joseph, toujours généreux, s'apaisa, et se montra disposé à oublier le passé ; il fit entrer les maréchaux Jourdan et Suchet, et on s'occupa des affaires du moment.

Dans cette conférence, le roi invita chacun des maréchaux à émettre son opinion sur les opérations qu'il convenait d'en-

treprendre. Les avis furent unanimes sur ce point, c'est-à-dire qu'il fallait faire en sorte de se mettre le plus tôt possible en communication avec l'armée du Portugal ; mais ils furent partagés sur la manière d'opérer. Entre autres choses, le duc de Dalmatie proposait de réunir aux armées du Centre et du Midi une partie de celle d'Aragon, ce qui, vraisemblablement, eût entraîné la perte de Valence, que l'armée anglo-espagnole, campée sous les murs d'Alicante, n'eût pas manqué d'attaquer.

Le duc d'Albufera, s'exagérant la force de l'armée ennemie dont nous venons de parler, et les craintes qu'elle lui donnait, demandait qu'on lui laissât une division de l'armée du Centre.

Le maréchal Jourdan pensait que les armées du Midi et du Centre, étaient en état de percer jusqu'à Madrid, qu'il ne fallait pas s'exposer à perdre Valence tant qu'elles n'auraient pas ouvert leur communication avec l'armée du Portugal, ou avec la France par Saragosse ou Aranda, puisque jusque-là cette place était leur base d'opérations, le seul point d'où, en cas de besoin, on pourrait tirer des munitions et sur lequel seraient dirigés les malades et les blessés ; mais il croyait que le maréchal Suchet, conservant la totalité de ses troupes, avait des forces suffisantes pour battre l'armée d'Alicante, si elle prenait l'offensive. Le roi, voyant la divergence des opinions sur ce point et sur quelques autres, ordonna à chacun des généraux de lui remettre son avis par écrit. Il paraît, d'après les ordres qui furent donnés le 7, qu'il adopta l'opinion du maréchal Jourdan.

Le duc de Dalmatie dirigea sur Valence ses malades, ses blessés et ses vétérans. Son armée, débarrassée de tout ce qui n'était pas en état de faire campagne, resta forte de 33,000 hommes d'infanterie, 6,000 chevaux, 72 pièces de canon, avec un double approvisionnement et un million de cartouches d'infanterie. Dans celle du Centre, on comptait 10,000 combattants, y compris la garde royale, 12 pièces de canon et 500,000 cartouches d'infanterie. Ainsi, les deux armées réunies présentaient une masse de 50,000 hommes d'excellentes troupes et 84 bouches à feu.

Le roi, jugeant qu'avec cette belle armée il lui serait facile d'atteindre le but qu'il se proposait, ne voulut pas affaiblir le duc d'Albufera ; il lui ordonna de tenir l'armée d'Alicante éloignée de Valence, base essentielle d'opérations, jusqu'au moment où les armées impériales seraient parvenues sur la droite du Tage. Il fut ordonné au duc de Dalmatie de se mettre en marche aussitôt qu'il aurait reçu l'approvisionnement de riz et de biscuit que devait lui envoyer le maréchal Suchet, de suivre la grande route qui, d'Almanza, conduit à Aranjuez, de se tenir en communication avec l'armée du Centre, qui marcherait sur Tarancon par Cuença, et de diriger sur cette dernière ville le comte d'Erlon avec la division d'infanterie du général Barrois, et deux régiments de cavalerie, environ 6,000 hommes, pour être réunis à l'armée du Centre, trop faible par le nombre et par son organisation. Le roi voulait se débarrasser du commandement particulier de cette armée, et le confier au comte d'Erlon, afin d'être libre de se porter avec son état-major partout où il jugerait sa présence nécessaire. Il communiqua au général Souham les dispositions qu'il venait d'arrêter, lui recommandant d'éviter tout engagement dont le résultat serait douteux, de suivre l'armée anglaise dans tous ses mouvements, pour l'empêcher de se porter en entier sur le Tage, et de manœuvrer de manière à se mettre en communication avec lui le plus tôt possible.

Le duc de Dalmatie ayant reçu les ordres qui le concernaient, au lieu de se hâter de les exécuter, pressa le roi d'y apporter des changements, lui adressa des conseils, des projets et prétendit qu'il n'avait pas le droit de faire passer à une autre armée une partie des troupes dont l'Empereur lui avait confié le commandement. Joseph ayant persisté dans sa première résolution, le maréchal insista de nouveau, particulièrement sur la révocation de l'ordre qui lui prescrivait d'envoyer 6,000 hommes à l'armée du Centre. Le roi, fort mécontent de cette obstination, lui manda d'exécuter littéralement les dispositions qu'il lui avait prescrites, à défaut de quoi il lui ordonnait de remettre le commandement de l'armée au comte d'Erlon, et de partir pour Paris, afin de rendre compte

de sa conduite. Le maréchal prit le parti de se conformer à la volonté de son chef.

En même temps que le duc de Dalmatie achevait ses dispositions, il ordonnait au comte d'Erlon d'attaquer le fort de Chinchilla, château gothique situé sur le sommet d'un rocher taillé à pic, entouré d'un fossé creusé dans le roc et armé de 6 pièces de canon. Sa garnison consistait en trois ou quatre cents Espagnols. Nous avons déjà eu l'occasion de dire que l'artillerie de ce fort battait la grande route, mais qu'il était facile de défiler par un autre chemin hors de la portée du canon ; il n'y avait donc point de nécessité de s'exposer à perdre de bons soldats pour s'emparer d'un poste qu'on ne pouvait conserver. Heureusement le tonnerre tomba sur le château, pénétra dans la chambre du commandant et le tua. La garnison, effrayée par cet accident, se rendit le 9 octobre.

Le roi, informé que l'armée du Midi s'était enfin mise en marche, partit de Valence avec celle du Centre et porta son quartier général, le 19, à Aequena. Le 23, il arriva à Cuença, où le comte d'Erlon était entré deux jours avant, avec la division Barrois, et deux régiments de cavalerie, après en avoir chassé les bandes de l'Empecinado. Ce général prit le commandement de l'armée du Centre, qui, pour lors, fut forte de 16,000 hommes, y compris la garde royale. Cette armée continua de marcher et campa, le 27, à Tarancon. Une reconnaissance, poussée sur Fuente-Dueña, rapporta que les Anglais occupaient ce village et qu'ils avaient retiré sur la droite du Tage les bateaux du pont. Dès la veille, le duc de Dalmatie était entré à Ocaña, après en avoir chassé les escadrons anglais et portugais qui l'occupaient. Il apprit, par une reconnaissance qui s'avança jusqu'à Aranjuez, que cette ville était évacuée et les ponts du Tage rompus.

Les deux armées françaises se trouvaient en ligne sur la gauche du Tage. Le général Hill, qui, de l'Estramadure, s'était dirigé vers Madrid, occupait la rive droite avec trois divisions de l'armée anglo-portugaise et les corps espagnols d'Elliot, Frère, Villacampa, Bassecourt, les bandes de l'Empecinado et autres ; il aurait donc pu chercher à défendre le passage du

fleuve, si lord Wellington, qui préféra rassembler toute son armée dans les environs de Salamanque, ne lui avait pas ordonné de battre en retraite et de se diriger sur Alba-de-Tormès.

Dans la journée du 30 octobre, les ponts d'Aranjuez furent rétablis, et l'armée du Midi commença à défiler. Celle du Centre suivit son mouvement. L'avant-garde, arrivée au pont de Jarama, dit Puente-Largo, le trouva retranché ; après quelques volées de coups de canon, l'ennemi retira son artillerie, fit sauter le pont et se mit en retraite pendant la nuit. Dès ce moment on ne rencontra plus de résistance, et le roi rentra dans sa capitale le 2 novembre.

Joseph, toujours dans la ferme résolution de suivre l'armée anglaise, jusqu'à ce qu'il l'eût forcée à recevoir bataille ou à rentrer en Portugal, ne s'arrêta qu'un jour dans Madrid. Le 4 novembre, il établit son quartier général à Guadarrama. Une partie de l'armée du Midi avait déjà franchi la chaîne des montagnes. Cette armée, suivie de celle du Centre, continua sa marche sur Arrevalo, où le roi arriva le 6 avec la tête de la colonne. On prit cette direction au lieu de celle de Peñaranda, afin de se mettre plus promptement en communication avec l'armée de Portugal. Une reconnaissance poussée le lendemain sur Medina-de-Campo rapporta que des troupes de cette armée venaient d'y arriver. Le général Souham rendit compte que lord Wellington avait quitté sa position de Rueda le 6, et qu'il se dirigeait sur Salamanque. Il entra effectivement le 8 dans son ancien camp de San-Cristoval, en même temps que le général Hill arrivait à Alba-de-Tormès.

Lorsque l'armée de Portugal eut achevé de passer le Duero, que les divisions de celle du Midi, encore en arrière, furent arrivées et que l'armée du Centre eut atteint Fontiveros, elles se portèrent en avant et occupèrent, le 10 au soir, les positions suivantes : la 1re à Villaruela, Babila-Fuente et Huerta ; la 2e entre Peñaranda et Alba, et la 3e entre Macotero et environs ; le quartier général du roi à Peñaranda. Ce même jour, le duc de Dalmatie fit tirer 1,500 coups de canon sur Alba, sans pouvoir en déloger l'ennemi.

Le lendemain, le roi, accompagné des maréchaux Soult et Jourdan, du général Souham et de beaucoup d'autres généraux, se porta sur la Tormès, pour reconnaître la position des ennemis. Leur droite, aux ordres du général Hill, s'appuyait à Alba ; leur gauche occupait la position de San-Cristoval, sur la rive droite de la Tormès, en avant de Salamanque. Divers camps, dont le centre était à Calvarossa-de-Arriba, liaient les deux ailes. Plusieurs corps espagnols s'étant réunis à l'armée anglo-portugaise, on évaluait sa force de 70 à 75,000 hommes. L'armée impériale comptait 80,000 combattants, dont 10,000 de cavalerie, et 120 pièces de canon. Il semblait donc que l'occasion de rétablir l'honneur des armes françaises sur le même champ de bataille (les Arapiles) où, quelques mois avant, il avait essuyé une atteinte, était favorable. Le maréchal Jourdan, ayant reconnu qu'entre Villagazala et Huerta, la rivière était guéable presque partout, que l'ennemi n'y avait que de faibles postes d'observation et n'occupait pas une plaine qui s'étendait au loin sur la rive gauche, proposa de franchir la Tormès sur ce point, de déployer dans la plaine toute la cavalerie et l'artillerie légère, pour couvrir le passage de l'infanterie, et de marcher ensuite rapidement dans la direction de Calvarossa-de-Arriba, afin de couper par son centre la ligne des alliés. Cette opinion fut partagée par tous les généraux présents et même par le duc de Dalmatie qui, avant la reconnaissance, avait témoigné une grande répugnance pour toute opération qui tendrait à aborder l'ennemi de front. Toutefois, il pria le roi d'attendre le rapport d'un officier chargé de reconnaître les bords de la rivière au-dessus d'Alba, avant de prendre sa détermination.

Ce rapport parvint à Peñaranda pendant la nuit : il portait qu'on avait trouvé des gués praticables deux lieues au-dessous d'Alba et un débouché facile sur la rive gauche. En l'adressant au roi, le duc de Dalmatie chercha à démontrer le danger qu'il y aurait à suivre l'avis du maréchal Jourdan, et proposa de passer la Tormès sur le point indiqué dans le rapport afin de tourner la droite des ennemis et de les obliger

à changer de position. Le maréchal Jourdan, que le roi voulut bien consulter, répondit que le parti proposé par le duc de Dalmatie était, sans doute, le plus prudent, mais qu'il donnait à lord Wellington la facilité d'éviter la bataille, tandis qu'on devrait faire les plus grands efforts pour le forcer à l'accepter ; que s'il était le général en chef, il n'hésiterait pas à attaquer les alliés, comme il l'avait proposé ; que sa responsabilité et sa gloire seraient de sûrs garants qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour percer leur ligne et leur faire essuyer de grandes pertes ; mais qu'il n'était revêtu d'aucun commandement ; que le succès dépendait du duc de Dalmatie, qui avait sous ses ordres la majeure partie des troupes, et que le roi devait examiner s'il n'y aurait pas de graves inconvénients à lui ordonner une opération qui demandait de la résolution et de la vigueur, à laquelle il se montrait si fortement opposé qu'on ne pouvait se dissimuler qu'en cas d'un revers, quelle qu'en fût la cause, il aurait à dire pour sa justification qu'on l'aurait évité si on eût suivi ses conseils. Après de mûres réflexions, le roi crut devoir adopter le plan suivi par le duc de Dalmatie, et, afin de le mettre mieux en état de l'exécuter, il mit provisoirement sous ses ordres l'armée du Centre. Le comte d'Erlon alla prendre le commandement de celle du Portugal.

Les journées des 12 et 13 furent employées à préparer les moyens de passage, et à faire arriver les troupes sur les points où elles devaient l'effectuer. Dans la soirée du 13, le roi établit son quartier général à Val-de-Carras. Les armées du Centre et du Midi prirent position à la Anaya-d'Alba et à Herrezuelo, et celle du Portugal en face d'Alba. Cette dernière devait passer la Tormès sur le pont de cette ville, lorsque l'armée serait obligée de l'évacuer par suite du mouvement du duc de Dalmatie. Ce maréchal franchit la rivière, le 14 au matin, sur trois colonnes, entre Gallisancho et Exème, et rassembla ses troupes sur les hauteurs de San-Palay. Ce mouvement obligea le général Hill à sortir d'Alba ; mais, en s'en éloignant, il fit sauter le pont et laissa 300 Espagnols dans un petit fort qui en défen-

dait l'approche, et ne permettait pas de le réparer. Des hauteurs de San-Palay, on marcha dans la direction de Mozarbès. L'avant-garde y rencontra quelques escadrons qui se retirèrent sans combattre. L'armée prit position sur des hauteurs boisées en arrière de ce village, appuyant sa gauche au Rio-Zurguen, ayant, en avant de sa droite, le couvent de Nostra-Señora de Ultrera et deux autres mamelons sur son front, qui furent occupés. On travailla de suite à s'y retrancher, ce qui, sans doute, était fort prudent, mais ce qui annonçait plus la crainte d'être attaqué que la volonté de poursuivre vivement les ennemis.

Cependant le roi, qui n'apercevait que quelques vedettes au loin, voulut faire une reconnaissance. Il se mit à la tête de quelques escadrons et se porta en avant, accompagné de son état-major et du duc de Dalmatie. On découvrit au pied des Arapiles des lignes d'infanterie et plusieurs escadrons. Ce corps qui, vraisemblablement, n'était autre que celui du général Hill, aurait pu être battu, si on avait été en mesure de l'attaquer. Mais l'infanterie était restée trop en arrière; d'ailleurs, on ne voulait pas s'engager avant l'arrivée des troupes du comte d'Erlon. Ce général, obligé d'aller passer la Tormès au-dessus d'Alba, n'arriva que fort tard sur les hauteurs de la rive gauche ; il se lia par sa gauche avec la droite du duc de Dalmatie. Le roi s'établit dans une baraque à peu de distance en arrière de Nostra-Señora-de-Ultrera, au centre des deux armées. Les manœuvres de la journée eurent pour résultat de donner à lord Wellington le temps et la plus grande facilité de réunir toutes ses forces sur la gauche de la Tormès, en avant de Salamanque, en repliant ses deux ailes sur son centre, et de se mettre ainsi en position de livrer bataille, ou de battre en retraite, suivant qu'il le jugerait à propos.

Dans la nuit du 14 au 15, il fit un temps affreux, qui dura toute la journée du lendemain. Cette circonstance fâcheuse ne permit de reconnaître l'ennemi que vers les huit heures. Pendant ce temps, l'armée du Portugal se mit en ligne et vint occuper le mamelon de Nostra-Señora-de-Ultrera. Le duc

de Dalmatie resserra sa droite sur sa gauche et se mit ainsi en mesure de tourner la droite des alliés, et de couper leur communication avec Ciudad-Rodrigo.

Sur les neuf heures, on reconnut une ligne dont la gauche paraissait s'appuyer à Calvarossa-de-Ariba, et la droite à Torrécillo-de-Aldealejada. Elle couvrait des mouvements qu'on remarquait en arrière, et qui indiquaient que l'ennemi se portait par une marche de flanc de sa gauche à sa droite, se dirigeant vers les hauteurs de la rive gauche du Rio-Zurguen, afin de gagner la route qui, de Salamanque, conduit à Ciudad-Rodrigo. Dès lors, il fut évident que lord Wellington battait en retraite. Le duc de Dalmatie, en se portant rapidement en avant, et obliquant fortement à gauche, pouvait atteindre l'armée des alliés, peut-être même en couper une partie, mais il ne s'avança que jusque sur les hauteurs qu'on rencontre à une demi-lieue avant d'arriver à Nuestra-Señora-de-Valbueno, et s'y arrêta, se bornant à observer les mouvements de l'ennemi que l'on n'apercevait que difficilement, à cause du mauvais temps. Ce ne fut qu'entre trois et quatre heures du soir qu'il fit occuper le plateau de Nostra-Señora-de-Valbueno par une division d'infanterie et qu'il poussa sa cavalerie en avant, cherchant à lui faire passer le Rio-Zurguem. Mais il n'était plus temps, ce mouvement fut arrêté sur le ruisseau devenu un torrent par la quantité d'eau tombée pendant la journée, et dont la rive opposée était défendue par 6 pièces d'artillerie qui tirèrent quelques volées sur la cavalerie. Ainsi, lord Wellington fit sa retraite sans être entamé, ni même inquiété, en présence d'une armée de 80,000 hommes, des meilleures troupes de France, et on manqua l'occasion de réparer dans une seule journée tous les malheurs de la campagne. Le comte d'Erlon, qui marchait dans la direction de Salamanque, avec ordre de serrer la queue des ennemis, ne ramassa que quelques traînards. Son avant-garde entra dans Salamanque et trouva quelques restes de magasins. Le duc de Dalmatie prit position sur les hauteurs, en arrière de Nuestra-Señora-de-Valbueno, sa cavalerie s'établit dans les villages de la droite du Rio-Zurguen.

Le lendemain, ce maréchal suivit l'ennemi dans la direction de Mantilla; le comte d'Erlon réunit son infanterie à Salamanque, et envoya sa cavalerie sur Rollan, à la droite de l'armée du Midi; l'avant-garde de cette armée atteignit l'arrière-garde des alliés, à Sanmuños, mais les mauvais temps et les mauvais chemins ne permirent pas d'engager une affaire sérieuse. Lord Wellington continua sa marche sur Ciudad-Rodrigo, passa l'Agueda, et mit ses troupes en cantonnements.

Sir John Jones, dans son ouvrage déjà cité, prétend que les alliés ne perdirent, pendant la retraite, que 50 hommes tués, 150 blessés et 170 prisonniers. Il est cependant certain que le 20 novembre le nombre des prisonniers anglais, portugais et espagnols conduits au quartier général à Salamanque, était de 3,520, parmi lesquels se trouvait le lieutenant général Paget; on ramassa également une assez grande quantité d'équipages.

La saison, le défaut d'approvisionnements et de moyens de transport et la situation des affaires ne permettant pas de suivre les ennemis en Portugal, les armées impériales entrèrent en cantonnements. Celle du Midi occupa la vallée du Tage vers Talavera, partie de la province de Tolède et de la Manche, l'armée du Portugal fut répartie dans les provinces d'Avila, de Salamanque, Toro, Zamora, Valladolid et Palencia, le roi retourna à Madrid avec celle du Centre, et fit occuper les provinces de Ségovie, Guadalaxara et partie de celle de Tolède. Il créa un état-major général qu'il chargea de la surveillance des diverses branches de service des trois armées, qui, par suite des événements, se trouvaient réunies et destinées désormais à opérer sous ses ordres immédiats. Le commandement en chef de l'arme du génie fut confié au général de division Lerri, celui de l'artillerie au général Dedon, qui fut ensuite remplacé par le général Tirlet, et les fonctions de commissaire-ordonnateur en chef et d'inspecteur aux revues en chef au commissaire-ordonnateur Mathieu Favier, et à l'inspecteur aux revues Garrand.

Ayant mis sous les yeux de nos lecteurs la situation des

affaires au moment où le roi prit le commandement, et leur ayant fait connaître la cause de chacun des malheureux événements de cette campagne, de nouvelles réflexions de notre part ne seraient que des répétitions inutiles ; mais nous devons en présenter quelques-unes sur un passage de l'ouvrage de sir John Jones.

Cet auteur dit qu'en 1812, les troupes françaises en Espagne se montaient à plus de 180,000 hommes ; que le nombre des troupes anglaises et portugaises ne dépassa pas 75,000 hommes, dont une portion lutta, à diverses époques, avec 130,000 Français, prit deux forteresses et délivra les provinces du Midi. De la comparaison de la force des deux armées et de l'énumération des succès remportés par les alliés, il tire la conséquence que ceux-ci étaient supérieurs à leurs adversaires par la tactique, les combinaisons, aussi bien que par la valeur. Tout en rendant justice au mérite de lord Wellington, et à la bravoure de ses troupes, il nous sera sans doute permis de démontrer que son apologiste n'est pas exact dans ses comparaisons et ses assertions et qu'il est trop présomptueux dans la conséquence qu'il en tire.

La totalité des forces françaises dépassait, en effet, 180,000 hommes, à l'ouverture de la campagne ; mais ce nombre diminua progressivement dans le courant de l'année, par la rentrée en France de plusieurs régiments, quantité de cadres et beaucoup d'hommes d'élite, destinés à entrer dans la garde. Nous admettons que l'armée anglo-portugaise ne dépassât pas 75,000 hommes, mais sir John Jones ne dit pas qu'elle avait pour auxiliaire toute la population armée ou non de l'Espagne et du Portugal, ni que le gouvernement français voulant occuper toutes les provinces, les généraux étaient obligés de disséminer les armées sur toute la surface de l'Espagne pour contenir une nombreuse population ennemie, lui arracher les moyens d'entretenir et de faire subsister les troupes, poursuivre les corps espagnols organisés, donner la chasse à un nombre infini de guérillas et protéger les communications avec la France. Quelle inquiétude pouvaient-elles donner à lord Wellington, les armées du Nord, de Catalogne

et d'Aragon, armées d'occupation, dont pas un seul homme n'était disponible ? Qu'avait-il à craindre de l'armée du Midi, tant qu'elle était retenue devant Cadix, et répandue dans les provinces méridionales? Dans quelle occasion a-t-il lutté contre 130,000 hommes ? Il surprit Ciudad-Rodrigo avant que le duc de Raguse eût rassemblé l'armée du Portugal, il prit Badajoz, en présence de 24,000 hommes, seule force que pût lui opposer le duc de Dalmatie, et si le duc de Raguse ne marcha pas au secours de cette place, c'est parce qu'il fut obligé, par ordre supérieur, de changer les dispositions qu'il avait faites. Lorsqu'en juin il se porta sur Salamanque, il n'eut pas à lutter contre 130,000 hommes, mais seulement contre l'armée du Portugal qui lui était bien inférieure en nombre; cependant il se mit en retraite quand, après avoir rassemblé ses troupes, le duc de Raguse prit l'offensive, et sans la trop grande précipitation de ce maréchal, il eût été battu aux Arapiles, ou obligé de rentrer au Portugal, où il se réfugiait chaque fois que des forces à peu près égales aux siennes se trouvaient devant lui. Il y était en sûreté parce que cette partie de la Péninsule devenait un désert à l'approche des Français, qui ne pouvaient y pénétrer sans s'exposer à y mourir de faim. A la vérité, il obligea ses adversaires, par sa victoire des Arapiles, à évacuer des provinces qu'il eût été prudent d'abandonner dès l'ouverture de la campagne, mais quel autre avantage en tira-t-il ? aucun. Il laissa le temps à l'armée battue de se réorganiser, aux autres de se concentrer, et, après avoir assiégé, pendant un mois, une misérable bicoque, il fut obligé de battre en retraite. L'armée impériale, qui, à cette époque, s'avança sur Tormès, était belle, mais on n'y comptait pas au delà de 80,000 combattants : c'était bien le moment de profiter de cette supériorité de tactique, de combinaisons et de valeur, dont on se vante, pour lui livrer bataille. Il est vrai que l'auteur que nous réfutons prétend que les troupes étant épuisées de fatigues, n'auraient pu profiter du succès, et que *lord Wellington préféra aux chances d'une victoire glorieuse mais stérile l'avantage de leur donner le repos dont elles avaient besoin.* Mais,

puisqu'il faisait aux Français la grâce de ne pas les battre parce que sa victoire eût été stérile, il nous semble qu'il aurait dû se mettre en retraite le 14, quand il apprit qu'ils avaient passé la Tormès ; car, en se mettant en mouvement que le 15, il se trouva dans la nécessité de défiler, pendant toute la journée, devant eux, et s'exposa au danger de perdre son armée et tout le fruit de sa campagne. Il n'évita ce malheur que par deux causes qui n'ont pas dû entrer dans ses combinaisons, le mauvais temps et la trop grande circonspection du duc de Dalmatie. De ce résumé, nous tirerons à notre tour la conséquence que lord Wellington ne lutta jamais, dans cette campagne, contre des forces supérieures, qu'il obtint des succès et évita des revers par des causes autres que la supériorité de son génie et la valeur de ses troupes.

CHAPITRE XXIII

Établissement des armées du Midi, du Centre et du Portugal en cantonnements.— Effet produit par le séjour des Anglais à Madrid.— Nouvelles des désastres de la campagne de Russie. — Interruption des communications avec la France. — Situation des affaires dans les provinces du Nord. — Nouvelles instructions de l'Empereur pour pacifier ces provinces. — Exécution de ces instructions. — Rentrée en France d'un grand nombre de troupes des armées d'Espagne. — Continuation de l'interruption des communications avec la France. — Instructions adressées au général en chef de l'armée du Nord par le ministre de la guerre. — Commencement d'exécution de ces instructions. — Coup d'œil sur les opérations du maréchal Suchet.

Après la retraite de l'armée anglaise, à la fin de 1812, le roi eut à déterminer comment seraient placés les trois corps d'armée. Il avait à choisir entre deux partis : l'un, de les retenir dans la Vieille-Castille, ne faisant occuper Madrid que par un camp volant ; d'établir son quartier général à Valladolid, et d'en faire le point central des opérations ; l'autre, de faire passer la plus grande partie des troupes dans la Nouvelle-Castille et de retourner à Madrid, qui deviendrait le centre de tous les mouvements. Après avoir médité sur les avantages et les inconvénients de chacun de ces partis, il adopta le second, persuadé que le siège de son gouvernement dans la capitale lui donnait une influence qu'il fallait ménager. Les armées du Midi et du Centre (1) allèrent occuper les

(1) Le comte Reille, ayant été nommé par l'Empereur général en chef de l'armée du Portugal, le comte d'Erlon avait repris le commandement de l'armée du Centre. (*Note du manuscrit.*)

provinces de Madrid, de Tolède et de la Manche. Celle du Portugal resta dans les provinces d'Avila, Salamanque et Valladolid. Son général en chef reçut pour instructions, dans le cas où les Anglais déboucheraient par Ciudad-Rodrigo, de se replier sur la province de Ségovie pour se réunir aux autres armées ; ces dispositions n'auraient rien laissé à désirer si on n'avait eu à s'occuper que de l'armée anglo-portugaise, car il n'était pas probable que lord Wellington se portât dans la province de Salamanque, et encore moins au delà du Douro, tandis que les trois armées seraient en mesure de couper ses communications avec le Portugal, et qu'elles auraient, à tout événement, leur retraite assurée sur Burgos par Aranda, ou sur Saragosse ; mais elles avaient l'inconvénient d'éloigner le quartier général des provinces du Nord, où les affaires étaient en mauvais état.

Immédiatement après l'arrivée de l'état-major général à Madrid, on s'appliqua à réorganiser tous les services, particulièrement celui de la levée des impôts et des denrées pour l'entretien et la nourriture des troupes. On établit dans les principales villes des hôpitaux et des ateliers pour la réparation des armes et de l'artillerie, et on leva, par voie de réquisition, un certain nombre de mules pour le service des équipages ; enfin, on ne négligea rien pour mettre l'armée en état d'entrer en campagne. L'autorité de Joseph, en sa double qualité de roi et de général en chef, n'ayant d'action que dans les contrées où la présence des baïonnettes imposait l'obéissance, on étendit les cantonnements le plus possible pour se ménager une plus grande masse de ressources et en priver les ennemis. Le duc de Dalmatie envoya une division à Cuença, qui se mit en communication avec Valence, et rappela les dépôts et les équipages des armées du Midi et du Centre qui y étaient restés. Cette division couvrit la droite du duc d'Albufera, et se trouvait à portée d'aller à son secours, si, comme il le craignait, il était attaqué par l'armée anglo-sicilienne, réunie à Alicante à un corps d'armée espagnol.

Les Anglais, pendant leur séjour dans la capitale, au lieu

de s'être fait des partisans, avaient fortement mécontenté la population par leur morgue envers les habitants, et par le mépris qu'ils affectaient pour les militaires. Ils montraient, dans toutes les occasions, des prétentions à dominer qui ne pouvaient que déplaire à une nation dont la fierté est si grande. Une cause très futile, en apparence, excita particulièrement le mécontentement du peuple : il avait vu, sans surprise, Joseph occuper le palais, parce qu'il était revêtu du caractère de roi, et il ne vit qu'avec indignation le général anglais s'y établir avec son état-major, tant il est vrai qu'il est quelquefois à propos de ménager les préjugés populaires. Lorsqu'ensuite la régence mit les armées nationales sous les ordres de Wellington, les généraux montrèrent beaucoup de répugnance à lui obéir, et quelques-uns firent proposer au roi de se réunir à lui avec leurs troupes, à la condition de n'être pas commandés par des généraux français. Si les événements avaient permis de suivre cette négociation et s'il eût été dans la politique de l'Empereur de garantir à la nation son indépendance et l'intégrité de son territoire, il est probable que l'éloignement qu'elle avait pour les Anglais aurait contribué tôt ou tard à former un parti puissant en faveur de la nouvelle dynastie.

Les ennemis ne manquèrent pas de répandre dans toute la péninsule la nouvelle des désastres de la campagne de Russie. Lorsque le roi en connut toute l'étendue, il sentit qu'il ne devait plus attendre de secours de France, et qu'il fallait ajourner tout projet de nouvelles conquêtes ; mais il espérait de pouvoir s'opposer à tout nouvel envahissement par les troupes espagnoles et de lutter avec avantage contre l'armée anglo-portugaise, dans le cas où elle prendrait l'offensive, si les trois armées du Centre, du Midi et du Portugal restaient à sa disposition. On y comptait 74,000 hommes d'infanterie et 12,000 de cavalerie ; on pouvait les réunir en peu de temps, soit dans la Nouvelle, soit dans la Vieille-Castille, suivant que les alliés déboucheraient du Portugal par l'Estramadure ou par Ciudad-Rodrigo.

Cependant, au 15 février, on était à Madrid sans nouvelles

de France depuis deux mois et demi, et on ignorait ce qui se passait dans l'arrondissement de l'armée du Nord. Quoique cette armée fût, en apparence, sous les ordres du roi, le général Caffarelli, qui la commandait, n'agissait que d'après les ordres et les instructions du ministre de la guerre, et correspondait rarement avec l'état-major général. Ses rapports avec le prince paraissaient dictés plus par les convenances que par les devoirs d'un subordonné envers son chef. On savait qu'il était allé au secours de la place de Santoña menacée d'un siège ; on attribuait à son éloignement l'interruption momentanée des communications, et on s'attendait à les voir rétablir au retour de son expédition. En effet, le 14 et le 16 février, plusieurs courriers arrivèrent à Madrid porteurs de dépêches du gouvernement, dont la plus fraîche date remontait au 4 janvier. Par ces dépêches, le ministre mandait que l'Empereur voulait que la gauche de la ligne de l'armée du Midi ne s'étendît pas au delà de Tolède, que le roi transférât son quartier général à Valladolid et qu'il envoyât des troupes au général Caffarelli pour le mettre en état de pacifier les provinces du Nord et d'assurer les communications avec la France. Le ministre n'ayant indiqué ni le nombre des troupes à mettre en marche, ni l'armée dont il fallait les tirer, le roi décida que toute l'armée du Centre se porterait sur Burgos et, de là, sur l'Èbre, par Aranda, lorsqu'elle serait relevée à Madrid, et dans la province de Ségovie par les divisions de l'armée du Midi ; mais pendant que les ordres donnés à ce sujet commençaient à s'exécuter, le roi reçut, le 12 mars, de nouvelles dépêches du ministre en date des 3 et 12 février, contenant des instructions plus détaillées et des renseignements plus circonstanciés sur la situation des affaires au delà de l'Èbre.

Les bandes de Mina, Longa et autres avaient pris une consistance inquiétante ; leur nombre s'était accru considérablement. Non seulement elles étaient organisées et exercées, mais encore elles avaient réinstallé leurs administrations et leurs autorités, occupé de fortes positions sur la côte, notamment Bormeo et Castro ; établi des communications régulières

avec les croisières anglaises, qui leur fournissaient des secours de toute espèce, réduit l'influence des Français au rayon des places occupées par eux, et pris un ascendant décidé dans le pays dont elles consommaient et enlevaient toutes les ressources. Conduites par des chefs entreprenants, elles s'étaient aguerries, et soutenaient, à force égale, la rencontre des troupes impériales.

Les instructions portaient que l'Empereur voulait que le roi transférât son quartier général à Valladolid ; que les armées du Centre et du Midi passassent dans la Vieille-Castille, occupant Madrid à l'extrémité de la ligne ; que le général en chef de l'armée du Portugal envoyât à celui de l'armée du Nord toutes les troupes qu'il lui demanderait. Le ministre annonçait, en même temps, que pour plus de célérité, il avait ordonné au général en chef Reille de diriger de suite sur l'Èbre une division pour être à la disposition du général Caffarelli. Il ordonnait enfin d'envoyer à l'armée du Nord, pour en faire partie définitivement, les 1er, 22e, 62e et 10e régiments, qui étaient à celle du Portugal, et le 64e qui était à celle du Midi. Dans l'espoir, bien mal fondé sans doute, d'empêcher les Anglais de tirer avantage des armées aux ordres immédiats du roi, l'Empereur voulait qu'on préparât un équipage de siège à Burgos pour menacer Ciudad-Rodrigo et faire craindre, par là, une invasion en Portugal. Le duc de Dalmatie reçut, à la même époque, l'ordre de rentrer en France. Le commandement de son armée fut confié au général Gazan. On apprit également que le général Clausel venait remplacer le général Caffarelli.

A la réception de ces nouvelles instructions, le roi suspendit le mouvement de l'armée du Centre, et ordonna au général Gazan de ne laisser à Madrid que la division du général Leval, la brigade d'infanterie du général Maransin et la division de cavalerie légère du général Soult ; de se mettre en marche le plus promptement possible avec ses trois autres divisions pour relever celles du Portugal dans les provinces d'Avila, Salamanque, Toro et Zamora. Le général Reille devait rappeler ses troupes sur la droite du Douro au fur et à

mesure de l'arrivée de celles du général Gazan, et diriger vers le Nord tous les secours que réclamerait le général Clausel ; mais il fallut un certain temps pour rassembler les divisions répandues dans la Manche, rappeler celle qui était à Cuença, et pour évacuer les hôpitaux et les parcs, de sorte que le mouvement général ne fut achevé que dans les premiers jours du mois d'avril.

Cependant le roi était arrivé à Valladolid le 23 mars. Indépendamment de la division Barbot, que le général Reille avait envoyée au Nord, d'après l'ordre du ministre, trois autres divisions, celles des généraux Foy, Taupin et Sarrut, ayant été relevées par l'armée du Midi, furent mises successivement en marche, dans la même direction; les deux autres divisions (celles des généraux Maucune et la Martinière), et la cavalerie, occupaient la province de Palencia, et partie de celle de Léon. L'armée du Centre resta dans celle de Ségovie, pour protéger au besoin la retraite du général Leval, qui, séparé de l'armée par une chaîne de montagnes, se trouvait fort en l'air et avait besoin d'exercer une grande surveillance.

On a reproché au roi de ne pas avoir quitté Madrid aussitôt qu'il en reçut l'ordre. Cependant, quand même il serait arrivé à Valladolid un mois plus tôt, sa présence n'aurait pu accélérer le mouvement vers l'Èbre, puisqu'il fallait nécessairement attendre que les divisions du Portugal fussent relevées par celles du Midi ; mais on ne peut se dissimuler qu'il n'aurait pas dû attendre les ordres de Paris, pour rétablir les communications et connaître l'état des affaires dans le Nord. S'il eût transféré son quartier général à Valladolid et fait refluer des troupes vers ces provinces dès le mois de janvier, on aurait pu disperser, avant l'ouverture de la campagne, les bandes qui les désolaient. Malheureusement, à l'époque où l'on était arrivé, on ne pouvait espérer d'atteindre le but, avant celle où les Anglais prendraient l'offensive. Il est vrai de dire que la double qualité de roi et de général en chef nuisit quelquefois aux opérations militaires. Le roi était persuadé que le siège de son gouvernement dans la capitale lui

donnait une certaine influence sur la nation, qu'il croyait utile de conserver, tandis que le général en chef n'aurait dû voir en Espagne qu'un théâtre de guerre.

L'arrivée de la cour à Valladolid y attira les ministres, les officiers civils de la maison du roi, quantité d'employés et une foule d'autres personnages, ainsi que leurs familles. Il eût été sans doute prudent de les faire filer sur Bayonne, mais le roi répugnait à expatrier ceux de ses sujets qui lui restaient fidèles, et qui se seraient trouvés dépourvus de tout sur une terre étrangère ; il craignait d'ailleurs que leur départ n'indiquât trop clairement qu'on avait perdu l'espoir de se soutenir en Espagne, et qu'il en résultât du découragement dans l'armée. Le quartier général resta encombré de tous ces réfugiés, de leur suite et de leurs équipages.

Les Anglais, pendant leur séjour dans la capitale, n'ayant pu enlever, faute de moyens de transport, une assez grande quantité de bouches à feu et de voitures d'artillerie, le général Tirlet établit, en relais, une partie des chevaux du train depuis Madrid jusqu'à Valladolid, et ensuite depuis cette dernière ville jusqu'à Miranda. Tous ces objets furent ainsi évacués sur Vittoria. On ne put les conduire plus loin, parce qu'il n'y avait pas de moyens de transport dans le pays et qu'il eût été dangereux d'échelonner jusqu'aux frontières de France les chevaux des équipages de campagne.

Les événements de la campagne de Russie ayant mis l'Empereur dans la nécessité de créer une nouvelle armée, plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie et un grand nombre de compagnies d'artillerie reçurent l'ordre de rentrer en France.

Tous les régiments qui restèrent en Espagne durent envoyer le cadre, au grand complet, d'un bataillon ou d'un escadron. Il fut tiré de chaque bataillon et de chaque régiment de troupes à cheval 25 hommes d'élite, et 10 hommes de chaque compagnie d'artillerie, tant à pied qu'à cheval, pour être incorporés dans la garde impériale. Grand nombre d'officiers promus à des grades supérieurs furent rappelés, et le maréchal Jourdan fut autorisé à nommer, jusqu'au 1er août, à tous

les emplois vacants, depuis le grade de sous-lieutenant jusqu'à celui de chef de bataillon, inclusivement.

On ne tarda pas à s'apercevoir que les secours envoyés dans le Nord étaient insuffisants pour assurer les communications. Les courriers, obligés de s'arrêter dans divers postes de la ligne, pour éviter de tomber au pouvoir des guérillas, n'arrivaient au quartier général que vingt ou vingt-cinq jours après leur départ de Paris. On eût, sans doute, prévenu, au moins en partie, cet inconvénient, si on eût envoyé de suite dans le Nord la totalité de l'infanterie de l'armée du Portugal; mais alors, on aurait dû faire passer de la province de Ségovie dans celles de Valladolid et de Palencia toute l'armée du Centre, ce qui eût rendu indispensable l'évacuation de Madrid. Le roi ne crut pas devoir prendre ce parti, dans la crainte de déplaire à l'Empereur, qui avait ordonné de continuer à occuper la capitale : d'ailleurs, il se serait privé des droits d'entrée qu'on y percevait, seule ressource qui lui restât pour acquitter les dépenses de son quartier général, et il eût attiré à Valladolid une foule de magistrats, d'employés et de familles espagnoles qu'il n'avait aucun moyen de faire subsister. Cependant, dès les premiers jours de mai, il se décida à envoyer la division du général Lamartinière et un régiment de cavalerie à Briviesca, pour protéger la communication depuis l'Èbre jusqu'à Burgos. Le général Clausel fut autorisé à appeler à lui cette division, si elle lui était nécessaire. Une brigade de la division Maucune et un régiment de cavalerie passèrent à Burgos, faire le service des escortes entre cette place et Valladolid. Il ne restait donc en ligne, de l'armée du Portugal, qu'une brigade d'infanterie et la cavalerie ; la brigade veillait à la sûreté de 2,000 chevaux d'artillerie dans la province de Palencia, et la cavalerie observait sur l'Esla l'armée espagnole de Galice. La division du général Darmagnac, de l'armée du Centre, fut mise provisoirement à la disposition du général Reille, qui la plaça en seconde ligne de ses troupes à cheval.

Dans les instructions adressées au général Clauzel, le ministre l'engageait à s'écarter du système de son prédéces-

seur qui, disait-il, au lieu de poursuivre ses ennemis et d'aller au-devant de leurs entreprises, attendait la nouvelle de leurs tentatives sur un point pour s'y porter, agissait ainsi après l'événement presque toujours trop tard, obéissait à toutes leurs impulsions, et fatiguait les troupes de courses continuelles, sans jamais en recueillir aucun fruit. « Des poursuites vives bien dirigées, ajoutait le ministre, et surtout combinées d'après la configuration topographique des lieux, des expéditions faites à l'improviste sur les magasins des vivres des insurgés, sur leurs hôpitaux, sur leurs dépôts d'armes, et, en général, sur tous les établissements, porteront infailliblement le trouble dans leurs opérations. Après quelques affaires avantageuses contre eux, il ne faudra que quelques mesures politiques pour les désorganiser.

» La dispersion de leurs autorités, la rentrée de tous les jeunes gens qu'ils ont enrôlés de force, l'attention de ne leur laisser aucun repos, et de les surprendre dans leurs retraites les moins accessibles, doivent finir par leur ôter toute consistance, et par rendre aux troupes de Sa Majesté la possession tranquille des pays dont toutes les ressources sont aujourd'hui entre les mains des ennemis. »

Le ministre lui recommandait ensuite de maintenir libre la communication avec la France, de chasser les ennemis de tous les postes qu'ils occupaient sur la côte, notamment de Castro, où ils s'étaient fortement retranchés ; de placer des troupes dans tous ces postes, depuis la Bidassoa jusqu'à Santander ; de tenir constamment dans cette ville une garnison proportionnée à son importance ; de veiller à la sûreté de Santona, et de dégager la place de Pampelune, resserrée et presque affamée par Mina.

Il était plus facile au ministre de donner des instructions qu'au général de les exécuter. Celui-ci demandait que, indépendamment des divisions de l'armée du Portugal qui passaient sous son commandement, on envoyât des conscrits de la réserve de Bayonne pour relever les vieilles troupes en garnison à Saint-Sébastien, Guitaria, Bilbao et Pampelune ; mais le ministre répondit que, cette réserve étant destinée à

la garde des frontières, il ne pouvait en rien détacher, et qu'avec les 50,000 hommes qui se trouvaient sous ses ordres, il était en état de remplir les instructions de l'Empereur.

Quoique le général Clauzel n'eût qu'environ 40,000 hommes, y compris les 4 divisions de l'armée du Portugal, au lieu de 50,000 hommes dont le gratifiait le ministre, il se disposait à exécuter les ordres qu'il avait reçus. Déjà, il avait repris le poste retranché de Castro, introduit des vivres dans Pampelune, et ses colonnes parcouraient la Biscaye et la Navarre. Partout où l'ennemi n'était pas en force, il prenait la fuite et se dispersait pour se rallier bientôt après sur un autre point. Quelquefois, il soutenait le combat et, dans une rencontre entre Lodossa et Lérin, il détruisit 2 bataillons de l'armée du Portugal. Peut-être que, avec du temps et beaucoup de persévérance, on serait venu sinon à pacifier entièrement ces provinces, du moins à désorganiser les bandes principales qui les infestaient, et à détruire leurs établissements ; mais bientôt les opérations furent suspendues par des événements dont nous rendrons compte, après avoir jeté un coup d'œil sur ce qui se passait dans les provinces de l'Est.

Sir John Murray avait remplacé le général Maitland dans le commandement de l'armée anglo-sicilienne à Alicante. Les corps espagnols des généraux Elio et duc del Parque devaient agir de concert avec lui. Le général Copons avait succédé en Catalogne au général Lacy. Le maréchal Suchet, informé qu'une division espagnole s'était postée à Yécla, à portée de Fuente-la-Higuera, qu'occupait son avant-garde, espéra de l'enlever. Dans la nuit du 10 au 11 avril, il réunit ses principales forces à Fuente-la-Higuera et marcha sur Villena, tandis que le général Harispe se portait à Yécla. La division espagnole fut promptement culbutée, et prit la fuite dans la direction de Jumilla, laissant au pouvoir des Français 1,200 prisonniers et un drapeau. Pendant ce temps, le maréchal s'approcha de Villena, repoussa la cavalerie ennemie, enfonça les portes à coups de canon, et fit prisonnier un bataillon espagnol qui s'était enfermé dans le fort. Poursuivant ses succès, il rencontra, au défilé de Bair, les Anglais, qui,

après une faible résistance, se replièrent sur Castalla.

Le 13, le maréchal fit attaquer une montagne escarpée, que les Anglais occupaient en avant de Castalla. Cette position fut défendue vaillamment, et les Français, après avoir fait les plus vigoureux efforts, furent repoussés, avec un grand nombre de tués et de blessés. Le maréchal rallia ses troupes dans une forte position et attendit de pied ferme l'ennemi. Sir John Murray déboucha de Castalla et fit des dispositions qui semblaient indiquer l'intention d'entamer une affaire générale ; cependant, après quelques manœuvres et quelques escarmouches, il rentra à la nuit dans ses positions et les Français se retirèrent sans être suivis.

La division de l'armée du Midi ayant, comme nous l'avons dit, évacué Cuença, des corps espagnols venus de l'Andalousie occupèrent cette ville et s'avancèrent jusqu'à Requena, menaçant la droite de l'armée de Valence. Le maréchal Suchet apprit en même temps qu'on faisait à Alicante de grands projets d'embarquement et que l'armée anglo-sicilienne était destinée à une expédition dont on ignorait le but. Le maréchal fit replier son avant-garde sur le Xucar, et disposa ses troupes en échelons pour se porter rapidement sur le point qui serait menacé.

Le 31 mai, la flotte vint à la voile, et passa en vue de Valence, se dirigeant au Nord. Le 2 juin, elle parut devant Tarragone, mit à terre, le lendemain, environ 16,000 hommes et beaucoup d'artillerie, et la place fut investie. Le général Murray envoya de suite un détachement attaquer le fort du col de Balaguer, afin d'intercepter la seule route propre à l'artillerie par laquelle le maréchal Suchet pouvait arriver au secours de Tarragone. La garnison du fort, composée de 80 hommes, capitula le 7, et l'ennemi prit possession de ce poste important. Le général Copons, commandant l'armée espagnole, prit position entra Tarragone et Villafranca, pour s'opposer aux secours qui pourraient venir de Barcelone.

Le général Murray, après avoir fait ses dispositions d'attaque, fit proposer une capitulation au général Bertoletti, gouverneur. Son parlementaire ne fut pas admis et reçut pour

réponse que la garnison était dans la ferme résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les batteries assiégeantes et la flotte ouvrirent leur feu et continuèrent à battre la place jusqu'au 10. Des colonnes se montrèrent plusieurs fois disposées à monter à l'assaut, mais ces démonstrations ne purent intimider le gouverneur, qui présumait avec raison qu'on viendrait à son secours.

En effet, aussitôt que le maréchal Suchet connut la direction que prenait la flotte, il laissa le général Harispe sur le Xucar, et se porta à marches forcées sur Tarragone, avec environ 8,000 hommes. Le 10, son avant-garde arriva à Perello, et apprit que le fort du col de Balaguer était au pouvoir de l'ennemi. Le maréchal, ne pouvant continuer à s'avancer par la grande route, détacha des troupes qui, à travers les montagnes, s'approchèrent de Monroig et allumèrent de grands feux pour annoncer à la garnison de Tarragone qu'il lui arrivait du secours. En même temps, le général Maurice Mathieu s'avançant par la route de Barcelone, avec une colonne de forces à peu près égales à celle que conduisait le maréchal Suchet, obligeait le général Copons à se replier et portait son avant-garde à Orbos. Le général Murray, voyant que tout se disposait pour une bataille, ne voulut pas en courir la chance. Il leva le siège le 12 et fit rembarquer ses troupes, laissant son artillerie aux pieds des remparts qu'elle avait foudroyés. Aussitôt que le maréchal Suchet en fut informé, il revint à Tortose pour observer les mouvements de la flotte : ayant appris qu'elle se dirigeait au sud, il se hâta de revenir à Valence.

Pendant l'expédition sur Tarragone, les généraux Elio et duc del Parque attaquèrent, à diverses reprises, le général Harrispe sur le Xucar, et furent constamment battus et repoussés. Au retour du maréchal, les ennemis rentrèrent dans les lignes de Castalla et les Français reprirent leurs anciennes positions.

CHAPITRE XXIV

Situation respective des armées. — Dispositions ordonnées au premier avis de la marche des ennemis. — L'armée anglo-portugaise s'avance par les deux rives du Douro. — Combat de Salamanque. — L'armée française se concentre aux environs de Tordesillas, celle des alliés entre Toro et Zamora. — Retraite des Français sur Burgos. — Combat d'avant-garde. — Nouvelle retraite au delà de l'Èbre. — Destruction du fort de Burgos.

Pendant que les armées françaises s'affaiblissaient journellement par le départ des troupes qui rentraient en France, lord Wellington recevait de puissants renforts d'Angleterre, faisait de nouvelles levées en Portugal et réorganisait son armée. D'après un auteur anglais, sir John Jones, officier supérieur, employé à cette armée, on y comptait, à l'ouverture de la campagne, 65,000 hommes d'infanterie et 6,000 de cavalerie. L'armée espagnole de Galice commandée par le général Giron, celle de réserve par le général d'Abisbal, et les divisions de Freire, Moreno et Longa, en tout 50,000 hommes, devaient coopérer aux opérations du généralissime, qui avait ainsi 120,000 hommes sous ses ordres immédiats.

Les armées du Midi, du Centre et du Portugal, destinées à combattre cette masse imposante, étaient bien inférieures en nombre. Elles comptaient, au 1er mai, 66,000 hommes d'infanterie et 10,700 de cavalerie et 100 pièces de canon ; la cavalerie désignée comme devant rentrer en France, n'ayant pas quitté l'armée avant la reprise des hostilités, suivit

ses mouvements jusqu'à la frontière ; mais, par le départ successif des cadres et des hommes d'élite, l'infanterie perdit près de 3,000 hommes. Dans un besoin pressant, on pouvait tirer un secours de 10 à 15,000 hommes de l'armée du Nord, en abandonnant momentanément les communications avec la France, et ne laissant de garnison que dans les postes principaux et dans les places fortes.

Quoique l'avantage du nombre fût resté du côté de lord Wellington, quand même on eût réuni tout ce qu'on pouvait lui opposer, on avait pourtant lieu d'espérer des succès, si la réunion était effectuée assez à temps, et dans une bonne position ; mais c'était précisément cette réunion qui présentait le plus de difficultés. On ne devait pas songer à rappeler l'infanterie de l'armée du Portugal, avant l'ouverture de la campagne, puisque le ministre mandait dans toutes ses dépêches que les affaires du Nord devaient passer avant tout, et qu'il fallait tout sacrifier à la pacification de ces provinces. Le roi ne pouvait donc compter que sur l'infanterie des armées du Midi et du Centre, réduites, au 25 mai, à 33,000 hommes, et sur la cavalerie des trois armées pour s'opposer aux premières opérations de son adversaire. Cette force étant évidemment insuffisante, on devait s'attendre à être obligé de débuter par une retraite, circonstance fâcheuse qui porte toujours du découragement et un peu de désorganisation dans l'armée qui recule, tandis qu'elle redouble l'ardeur de celle qui se porte en avant.

Malgré les soins que l'état-major général donnait au service de la partie secrète, malgré l'argent prodigué pour ce service, on fut toujours dans l'impossibilité de se procurer des renseignements un peu exacts sur l'armée anglo-portugaise. Les rapports qu'on recevait étaient si contradictoires qu'au lieu de donner des éclaircissements, ils augmentaient l'inquiétude. Le général des alliés, bien plus heureux, était informé très exactement de la force et de l'emplacement des armées qui lui étaient opposées et recevait à point nommé avis de tous leurs mouvements. Cependant, vers le 18 mai, on eut quelques vagues notions de la prochaine entrée en cam-

pagne de lord Wellington ; le roi ordonna au général Gazan de pousser de fréquentes reconnaissances sur les frontières du Portugal, afin d'être averti de la marche des ennemis. Il devait, au premier avis qu'il en recevrait, donner ordre au général Leval d'évacuer Madrid, porter toute sa cavalerie sur Salamanque, pour protéger la retraite du général Villatte, et réunir son armée sur le rio Trabancos, à l'exception de la division Darican, qui continuerait à occuper Toro. Il fut prescrit au général Reille de rassembler la division Darmagnac pour soutenir sa cavalerie sur l'Esla, de rappeler celle du général Maucune dont une brigade se trouvait à Burgos et l'autre à Palencia, et d'envoyer des reconnaissances au delà de Benavente pour vérifier le bruit qui se répandait de la marche d'une partie de l'armée anglaise dans cette direction. Le roi se proposait de réunir toutes les troupes sur la droite du Douro pour en défendre les passages si l'ennemi débouchait par Salamanque, ou pour les rapprocher de l'Esla, s'il débouchait de la Jalia. Ce prince aurait dû, sans doute, donner ordre en même temps au général Clausel de venir le joindre avec les divisions de l'armée du Portugal et tout ce qu'il serait possible de tirer de l'armée du Nord ; mais on répétait si souvent dans les lettres ministérielles qu'il fallait continuer sans relâche les opérations commencées dans les provinces au delà de l'Èbre qu'il crut devoir se borner à transmettre au ministre les avis qu'il venait de recevoir, lui disant que s'il pensait que le moment de suspendre ces opérations fût venu, il le priait d'ordonner au général Clausel de se porter le plus rapidement possible sur Burgos.

Dans la journée du 24, le général Gazan apprit que l'ennemi avait passé l'Agueda et marchait sur Salamanque ; cependant, au lieu d'envoyer en toute hâte au général Leval l'ordre d'évacuer Madrid, ainsi que le roi le lui avait expressément recommandé, il vint à Valladolid dans la soirée, pour demander l'autorisation de le rappeler. Le roi fut d'autant plus mécontent du temps perdu, qu'on ne pouvait abandonner la rive gauche du Douro avant l'arrivée du général Leval, sans l'exposer à être séparé de l'armée et même à être entière-

ment défait. L'ordre ne fut expédié que le 25 au matin. Ce même jour, on reçut des avis moins vagues sur la marche d'une partie de l'armée anglaise sur l'Esla. Ils occasionnèrent d'autant plus de surprise que peu de jours avant, le comte Reille avait rendu compte que les rapports de reconnaissances envoyées sur plusieurs directions à cinq lieues au delà de Benavente portaient qu'on n'attendait point de troupes anglaises dans cette contrée, que celles qui se trouvaient à Bragance en étaient parties pour Ciudad-Rodrigo, que seulement on avait vu quelques commissaires qui faisaient des achats d'orge et de froment; le général Reille reçut l'ordre d'aller se mettre à la tête de sa cavalerie et de la division du général Darmagnac, de presser l'arrivée de celle du général Maucune, et de faire en sorte d'arrêter l'ennemi sur l'Esla, jusqu'au moment où la partie de l'armée, qui était sur la gauche du Douro, serait passée sur la droite. Il était autorisé, s'il le jugeait nécessaire, à disposer de la division du général Darican et des dragons du général Digeon, de l'armée du Midi, qui étaient à Toro et à Zamora.

Les alliés étaient donc en pleine marche et avaient pris l'initiative des mouvements, tandis que les armées impériales étaient disséminées sur toute la surface de l'Espagne et que le général Leval était encore à Madrid. Ils se présentèrent, le 26, devant Salamanque, où se trouvait encore la division Villatte; quoique le roi eût ordonné au général Gazan de porter sur ce point la plus grande partie de sa cavalerie, pour protéger la retraite de cette division, il n'y avait qu'un régiment de dragons. Le général Villatte qui aurait dû se retirer, lorsqu'il fut instruit de l'approche de forces bien supérieures aux siennes, voulut défendre le passage de la Tormès, et soutint mal à propos un combat dont le résultat fut à son désavantage. Il perdit quelques centaines d'hommes et quelques bouches à feu. Suivi faiblement, il se retira sur Medina-del-Campo, où il fut rejoint par la division Conroux, qui venait d'Avila, et par les dragons du général Tilly. Le 31, on apprit que le général Leval était arrivé, la veille, à Sé-

govie, et le comte d'Erlon à Olmedo, avec la division Cassagne et sa cavalerie.

Jusqu'à ce jour, on avait supposé que les principales forces des alliés étaient vers Salamanque, parce qu'on savait que lord Wellington marchait avec la colonne entrée dans cette ville ; mais de nouveaux avis annoncèrent que le généralissime n'avait avec lui que deux divisions et quelques troupes espagnoles, que le gros de l'armée anglo-portugaise s'avançait par la droite du Douro sur la basse Esla, et que l'armée espagnole de Galice se rapprochait de Benavente. Il ne s'agissait donc plus de défendre la ligne du Douro, complètement tournée, mais bien de se former en bataille parallèlement à l'armée ennemie. Le roi attendait avec impatience l'arrivée du général Leval, pour mettre l'armée en position à Medina-de-Rio-Seco, et, pour s'y préparer, il ordonna au général Gazan de passer sur la droite du fleuve avec les troupes campées à Medina-del-Campo. Ce général s'établit, le 31 au soir, la gauche à Tordesillas, et la droite à Torrelobaton.

Ce même jour, la cavalerie des alliés franchit l'Esla, au gué d'Ahmendra, et poussa vivement le 16e de dragons. Le général Dejean évacua Zamora et rassembla sa division en arrière de Rio-de-Valderaduez, entre Toro et Zamora. Les colonnes ennemies qui, de Salamanque, s'étaient portées vers Zamora, se hâtèrent de réparer le pont et firent leur jonction avec celles qui arrivaient par la droite du Douro. Dans la soirée, les ennemis se présentèrent en grand nombre devant le général Digeon. Ce général et le général Darrican, prévoyant qu'ils seraient attaqués le lendemain par des forces très supérieures, évacuèrent Toro et se replièrent en arrière de cette ville. Lord Wellington employa la journée du 1er juin à rassembler son armée entre Zamora et Toro. Le jour suivant, ses colonnes commencèrent à déboucher, et sa cavalerie eut un engagement avec celle du général Digeon, dans lequel le 16e régiment de dragons essuya quelque perte. Les généraux Darrican et Digeon se retirèrent sur Torrelobaton, et se réunirent aux autres divisions de l'armée du Midi.

Aussitôt que le général Reille apprit que l'ennemi avait

passé l'Esla, il manœuvra, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, pour appuyer la droite des généraux Digeon et Darrican ; mais, étant informé de leur retraite, il se retira sur Medina-de-Rio-Seco. Le comte d'Erlon et le général Leval n'arrivèrent sur le Douro que le 2 juin. Le soir de ce jour, l'armée se trouva établie ainsi qu'il suit :

Toute l'armée du Midi, la gauche à Tordesillas, la droite à Torrelobaton. Le général Reille, avec sa cavalerie et la division Darmagnac, à Medina-de-Rio-Seco. La division Maucune se rassemblait à Palencia, le comte d'Erlon était à Valladolid avec la division Cassagne, le quartier général du roi à Cigalès.

Lorsque le roi avait formé le projet d'occuper la position de Rio-Seco, c'était dans l'espoir de pouvoir y rassembler l'armée avant la réunion de celle des alliés, en deçà de l'Esla ; mais, maintenant, on ne pouvait le tenter sans s'exposer à une bataille, que la prudence commandait d'éviter, tant que toute l'infanterie de l'armée du Portugal continuerait à être détachée. Le roi prit le parti d'ordonner la retraite. Peut-être, au lieu de céder ainsi au mouvement de l'ennemi, il eût été plus avantageux de faire repasser l'armée sur la gauche du Douro. Il est douteux que lord Wellington eût continué sa marche sur le Carrion, abandonnant ainsi sa ligne de communication avec le Portugal. Il est probable qu'il aurait également repassé le Douro pour suivre les Français qui, dans tous les cas, auraient pu se replier sur Aranda, et de là sur Burgos ou Saragosse. Gagnant ainsi du temps, le général Clausel serait sans doute arrivé, et on aurait combattu sur un terrain plus propre à la cavalerie. Cette idée fut soumise au roi, qui ne s'y arrêta pas parce qu'elle s'éloignait trop des instructions qu'il avait reçues, dans lesquelles on lui recommandait sur toutes choses de conserver la communication la plus directe avec la France.

Le 2 juin, les équipages du roi, les officiers civils de sa maison, les ministres, les employés, et les familles espagnoles qui, comme nous l'avons dit, encombraient Valladolid, en partirent pour se rendre à Burgos. Un convoi, bien

plus nombreux, de réfugiés provenant de l'évacuation de Madrid, Ségovie, Salamanque et autres villes, prit la même direction le lendemain. On y dirigea également le grand parc. Ces divers convois ne pouvant voyager que sous la protection de fortes escortes, il fallut détacher 4,000 hommes pour veiller à leur sûreté.

L'armée se mit en retraite le 3; le lendemain, elle prit position en arrière du Carrion, sa droite à Palencia, où le comte Reille trouva la division Maucune, sa gauche à Puyserga; le quartier général du roi à Magas. L'ennemi ne suivit pas, mais on reçut quelques avis portant que lord Wellington avait le projet de s'élever vers le haut Carrion et la haute Puisserga, et de tâcher d'arriver sur l'Èbre avant ses adversaires. Le roi, qui cherchait à gagner du temps dans l'espérance que le ministre aurait donné ordre au général Clauzel de se porter sur Burgos, suspendit la marche rétrograde; mais les troupes, à qui on ne faisait aucune distribution, ne pouvant trouver les moyens de subsister dans une position aussi resserrée, on fut obligé de les étendre et le roi transporta son quartier général à Torquemada. Le 6, il se rendit à Palencia, dans l'intention de faire une reconnaissance. En y arrivant, il apprit que la cavalerie des alliés se présentait aux avant-postes et que l'armée était peu éloignée. En effet, le général Gazan, qui avait écrit à lord Wellington pour l'échange d'un officier prisonnier, reçut réponse quatre heures après le départ de sa lettre. On n'était pas plus en état de livrer bataille sur le Carrion que vers le Douro. D'ailleurs, la position, toute à l'avantage de l'ennemi, avait, pour les Français, l'inconvénient de se trouver en avant du défilé de Torquemada. Le 7, l'armée continua sa retraite, et prit position sur les hauteurs, en arrière de la Puisserga, la droite à Castroxeriz. Cette position était excellente, et on pouvait espérer de s'y maintenir pendant quelques jours; mais les généraux en chef ayant représenté au roi que les troupes manquaient de pain, et qu'étant si rapprochés de l'ennemi, ils ne pouvaient envoyer au loin de gros détachements pour contraindre les ennemis d'en porter,

et fit replier l'armée sur Burgos. Le 9, elle occupa les positions suivantes : le comte Reille, formant l'avant-garde avec les divisions Darmagnac et Maucune, et sa cavalerie en arrière du rio Hormaza ; l'armée du Midi derrière les rios Urbel et Arcos, à cheval sur le rio Alanzon ; le comte d'Erlon avec la division Cassagne, en réserve aux environs de Burgos ; le quartier général dans cette ville.

Les immenses convois qui avaient précédé l'armée étaient encore à Burgos, et avaient consommé une partie des faibles approvisionnements qui s'y trouvaient. Ils en partirent successivement sous l'escorte de la division du général Lamartinière qui, comme on l'a vu, avait été détachée sur Briviesca, pour garder la communication entre Miranda et Burgos ; mais au lieu de faire filer sur Burgos ces nombreuses familles de réfugiés, on leur donna l'ordre de s'arrêter à Vittoria, dans l'espérance que la prochaine arrivée du général Clauzel mettrait l'armée en état de prendre l'offensive. Nous avons dit que le roi avait invité le ministre à donner ordre à ce général de se porter sur Burgos, s'il pensait qu'il dût suspendre ses opérations. Ne recevant de nouvelles ni du ministre ni du général, il se décida à envoyer à ce dernier, le 9 juin, l'ordre de venir le joindre ; cet ordre lui fut porté par un détachement de 1,500 hommes qui se dirigea sur la Navarre par Santo-Domingo-de-la-Calzada et Logroño.

Cependant, lord Wellington, persistant dans son plan de toujours déborder la droite des Français, s'était dirigé de Palencia sur Castroxeriz. Le 12, il se disposa à attaquer le comte Reille. Ce général, prévenu à temps, aurait pu se replier sur l'armée du Midi, sans tirer un coup de canon ; mais il voulut obliger l'ennemi à montrer ses forces, et ne se mit en retraite qu'après avoir reconnu un corps d'environ 25,000 hommes anglo-portugais. La cavalerie ennemie le suivit et parut se disposer à charger son infanterie ; mais elle fut arrêtée par la bonne contenance des bataillons et repoussée par la charge de quelques escadrons. Il se replia ensuite par la gauche de l'Arlanzon, par le pont de Villa de Buniel. Sa perte ne fut que d'une quinzaine d'hommes ; une

pièce de canon qui fut démontée ne put être ramenée.

Il était facile de prévoir que la partie de l'armée du Midi qui était sur le rio Urbel serait attaquée le lendemain, et que, se trouvant séparée du gros de l'armée par l'Arlanzon, elle serait compromise ; il était donc préférable de changer de position. On avait à choisir entre trois partis : l'un, de porter toute l'armée sur le rio Urbel ; mais. vraisemblablement, on eût été forcé d'accepter la bataille qu'il convenait d'autant plus d'éviter que le roi s'était décidé à appeler le général Clauzel ; le second, de faire passer l'armée sur la rive gauche de l'Arlanzon, où se trouvait une bonne position ; mais il avait l'inconvénient d'abandonner à l'ennemi la grande communication avec la France, et les mêmes motifs qui avaient empêché le roi de s'arrêter à l'idée de porter l'armée sur la gauche du Douro, lorsque les Anglais passèrent sur la droite, la lui firent rejeter ; enfin, le troisième, de se replier sur l'Èbre, afin de hâter l'époque de la réunion de toutes les armées. Ce fut celui qui fut adopté par le roi.

Le maréchal Jourdan pensait que, puisqu'on se décidait à battre en retraite, il serait à propos de jeter un corps sur la droite, dans la direction de Villacayo et de Medina, pour retarder la marche de lord Wellington, et observer ses mouvements, dans le cas où il continuerait à manœuvrer comme il l'avait fait, jusqu'alors, sur la droite de l'armée. Ce corps, ayant soin de ne jamais s'engager sérieusement, ne pouvait être compromis, sa retraite étant assurée sur Bilbao, par Valmaseda ou sur Vittoria ou Miranda, par Osma et Espejo, suivant les circonstances ; mais d'autres personnes, considérant comme impraticables à l'artillerie les chemins qui conduisaient sur le haut Èbre, ne croyaient pas qu'il fût possible à lord Wellington d'y engager son armée, et supposaient que, de Burgos, il suivrait la route royale, et ne porterait sur sa gauche que quelques troupes espagnoles. Ils faisaient remarquer que si, malgré les obstacles auxquels il devait s'attendre, il marchait à travers les montagnes, pour atteindre par Villacayo et Medina la grande route de Miranda à Bilbao, il pourrait être compromis, puisque, après

avoir rallié le général Clauzel, on serait en état de se porter sur ses communications. Cet avis ayant prévalu, toute l'armée suivit le grand chemin ; le quartier général fut établi, le 16, à Miranda.

N'ayant pas la faculté de faire vivre les troupes dans une position concentrée, on fut obligé de les disséminer beaucoup plus que les circonstances ne le permettaient. Le comte Reille, ayant été rejoint par la division Lamartinière et la division Sarrut, renvoya celle du général Darmagnac au comte d'Erlon, et prit position à Espejo, avec les trois divisions et la cavalerie de l'armée du Portugal, ayant l'ordre de s'éclairer au loin sur sa droite. Une avant-garde de l'armée du Midi resta en avant du défilé de Pancorbo ; le gros de cette armée se replia sur la gauche de l'Èbre, en arrière de Miranda, se liant, avec sa droite, à l'armée du Portugal, et par sa gauche à celle du Centre, qui fut envoyée à Aro.

Le fort de Burgos n'étant ni approvisionné ni en état de défense, le roi lui ordonna de le faire sauter. On parvint à évacuer sur Vittoria l'artillerie et la majeure partie des munitions, mais on fut dans l'impossibilité d'enlever environ 6,000 bombes qui s'y trouvaient. Le général d'Aboville, directeur de l'artillerie, craignant que l'ennemi ne se servît de ces projectiles pour attaquer Bayonne, au cas où il pénétrerait en France, proposa de mettre une petite quantité de poudre dans chacune de ces bombes, et de les placer à petite distance les unes des autres, afin qu'elles éclatassent au moment de l'explosion de la mine, assurant qu'il s'était convaincu, par des expériences, qu'il ne devait en résulter rien de fâcheux pour la ville. Le feu ne pouvait être mis à la mine que quand les troupes auraient évacué Burgos. Cependant, le 13 au matin, l'explosion eut lieu, tandis qu'une brigade de dragons défilait. Les éclats de bombes couvrirent la ville et tuèrent ou blessèrent une centaine d'hommes, plusieurs chevaux et un certain nombre d'habitants.

CHAPITRE XXV

Retraite de l'armée sur Vittoria. — Bataille de Vittoria. — Suites de cette bataille.

L'armée réunie sur l'Èbre n'avait reçu d'autres renforts que trois faibles divisions qui présentaient à peine 12,000 combattants. Elle s'était affaiblie des pertes qu'entraînent toujours les marches en retraite et celles essuyées dans divers combats. Mais on se flattait de voir bientôt paraître le général Clausel avec les trois autres divisions de l'armée du Portugal, et celles de l'armée du Nord. Dans l'espoir d'être incessamment en état de prendre l'offensive, moyennant un si puissant secours, on suspendit la marche des réfugiés espagnols et des nombreux équipages de la cour et de l'armée. La ville de Vittoria en était encombrée.

Cependant, il ne parut sur la grande route de Burgos que quelques éclaireurs espagnols, et le général Maucune, qui était à Frias, rendit compte que ses reconnaissances avaient rencontré des troupes anglaises dans la direction de Puente-Arena. Ayant ainsi acquis la certitude que lord Wellington continuait à manœuvrer sur la droite de l'armée, le roi donna l'ordre au comte Reille de rassembler ses troupes à Osma et de marcher sur Valmaseda, s'il en était temps encore, ou sur Bilbao, pour couvrir les communications avec la France, si l'ennemi prenait cette direction. Le général Gazan devait le soutenir en portant deux divisions et quelque cavalerie sur Espejo,

et le général Foy, qu'on croyait être vers Tolosa, reçut l'ordre de venir le joindre. Ces dispositions avaient pour but de retarder la marche des ennemis dans cette contrée montueuse, et de donner ainsi le temps d'arriver au secours qu'on attendait; mais il était trop tard.

Lord Wellington avait, en effet, passé l'Èbre à Saint-Martin et à Puente-Arena, et cherchait à se rendre maître de la grande route qui conduit de Miranda à Bilbao. Le comte Reille, arrivé à Osma dans la matinée du 18, rencontra une forte colonne qui débouchait par Barbarena et qui l'obligea à se replier. Le général Maucune, parti de Frias pendant la nuit, fut enveloppé par une autre colonne du côté de San-Millan. Il parvint néanmoins à se dégager et à se retirer sur Espejo, où il trouva le comte Reille. Sa division essuya une perte assez considérable et eût été entièrement détruite si elle eût combattu avec moins de valeur.

L'armée ne pouvant rester plus longtemps dans sa position entièrement tournée, le comte Reille proposa de se rapprocher de la Navarre, en marchant par la rive droite de l'Èbre. Le roi ne crut pas devoir adopter cette proposition, parce qu'il eût abandonné la grande communication avec la France qu'il avait l'ordre de conserver à tout prix; qu'il eût livré à l'ennemi l'immense convoi d'Espagnols qui suivaient sa fortune, retenu à Vittoria, et tout le matériel provenant des évacuations de Madrid, Burgos et autres villes, et qu'enfin il eût exposé le général Clausel, à qui il avait ordonné de venir le joindre, à trouver les Anglais à Vittoria au lieu des Français. Il ordonna la retraite sur Vittoria. Les événements ont prouvé qu'en suivant l'avis du comte Reille on eût évité un grand malheur, comme ils auraient prouvé que le roi avait pris le meilleur parti, si le général Clausel, qui se montra le 22 au matin aux portes de Vittoria, y fût arrivé vingt-quatre heures plus tôt, parce que, vraisemblablement, l'armée anglaise eût été battue et qu'elle se serait tirée difficilement de la position où elle s'était placée.

Quoi qu'il en soit, le mouvement de retraite commença dans la nuit du 18 au 19; le comte Reille se porta rapidement

à Subijana-de-Morillos, sur le rio Bayas, pour s'opposer à qui chercherait à déboucher par Morillos pour s'emparer du défilé de la Puebla que traverse la grande route de Miranda à Vittoria. Le général Gazan réunit son armée à Arminon pour y attendre celle du Centre, qui venait d'Aro et qui parut le 19 vers les dix heures du matin. Les ennemis ne se montrèrent pas sur la route de Miranda, mais presque vers les deux heures, quelques coups de canon annoncèrent qu'ils s'étaient présentés devant le comte Reille. L'armée du Centre qui, au même moment, commençait à sortir du défilé, se plaça en seconde ligne des divisions de l'armée du Portugal, sur le rio Zadora, en arrière de Subijana-de-Alava, tandis que l'armée du Midi, continuant à défiler, allait se déployer en avant d'Ariniz. L'ennemi, voyant les divisions arriver successivement et se former, suspendit son attaque qui, évidemment, avait pour but de se rendre maître du défilé de la Puebla, et d'intercepter la route de Miranda à Vittoria.

L'armée du Midi prit position sur les hauteurs en avant de Ariniz, sa droite à la Zadora, dans la direction de Villados, sa gauche à la chaîne de montagnes qui sépare la vallée de Trevino de celle de Zadora. Des postes furent placés sur les montagnes pour observer le défilé de la Puebla. Le comte d'Erlon passa en seconde ligne à la hauteur du village de Gamache et le comte Reille en troisième vers Suazo. On manda au général Foy d'arrêter son mouvement sur Bilbao s'il était commencé et de se porter sur Vittoria; mais, soit que cet ordre ne lui parvînt pas, soit qu'il n'eût pas pu l'exécuter, il était encore, le 21, aux environs de Bergara.

Dans la journée du 20, l'ennemi ne se montra pas sur la route de Miranda. On apercevait le camp de Morillos qui paraissait n'être occupé que par un corps d'observation peu nombreux. Une reconnaissance dans la direction de Murgina ne rencontra que quelques troupes du corps de Longa avec lesquelles elle eut un faible engagement. Rien n'annonçait donc les dispositions d'une prochaine attaque, et comme on n'avait pas possibilité de se procurer des renseignements plus certains, on était réduit aux conjectures.

Lord Wellington s'étant montré, dès l'ouverture de la campagne, plus disposé à forcer son adversaire à la retraite, en manœuvrant sur sa droite, qu'à l'aborder franchement pour lui livrer bataille, on supposait que, persistant dans ce sytème, il se porterait sur Bilbao, par Orduña, et de là sur Durango, pour l'obliger à se replier en toute hâte sur Mondragone, afin de ne pas perdre sa communication avec la France. Il pouvait même espérer le mettre ainsi dans la nécessité d'évacuer le territoire espagnol par l'impossibilité où il serait de faire subsister son armée dans cette partie des Pyrénées. Le roi, qui avait reçu, le 19 au soir, un billet annonçant le départ du général Clauzel de Pampelune et sa marche sur Logroño, et qui lui avait envoyé par des émissaires qui, malheureusement, n'arrivèrent pas, l'ordre de presser sa marche, s'inquiétait peu du mouvement sur Bilbao, puisqu'il allait se trouver en état de prendre l'offensive, et de se porter à son tour sur les communications de son adversaire; mais il ne se dissimulait pas que si lord Wellington, au lieu de perdre son temps à manœuvrer, l'attaquait avant l'arrivée du général Clausel, il courait de grands dangers, d'abord parce qu'il était peu probable de remporter l'avantage sur des ennemis deux fois plus nombreux, et qu'en perdant la bataille, on perdait nécessairement la grande communication avec la France, et on se trouvait forcé de se retirer sur Pampelune, par des chemins très difficiles, pour ne pas dire impraticables à l'artillerie et aux équipages d'une armée. Pour éviter ce danger, encore incertain, fallait-il aller prendre position sur les hauteurs de Salinas? Mais, alors, on se serait mis dans l'impossibilité de rallier le général Clauzel, sur lequel on comptait le 21, au matin, au plus tard. D'ailleurs, comment l'armée eût-elle vécu dans cette contrée? On eût été obligé de renvoyer de suite en France la plus grande partie de la cavalerie et des chevaux d'artillerie. La disette aurait bientôt forcé l'infanterie à les suivre, et on eût accusé le roi d'avoir lâchement évacué l'Espagne sans tenter le sort des armes. Pour justifier un parti aussi extrême, il aurait fallu avoir la certitude d'être attaqué avant le 22, et il paraissait

peu probable, si lord Wellington se décidait à livrer bataille, qu'il fût en mesure de devancer cette époque, à cause de la difficulté des chemins qu'il avait suivis. Le roi, ayant pesé mûrement toutes ces considérations, se décida à rester à Vittoria. Les réfugiés espagnols en partirent en deux grands convois, les 20 et 21 au matin, escortés par la division Maucune, ce qui affaiblit l'armée d'environ 4,000 hommes. Le comte Reille quitta la position du Suaro, pour aller occuper celle d'Aranjuez, avec les deux divisions qui lui restaient et sa cavalerie, afin d'observer la route de Marguia et couvrir Vittoria. On ouvrit des chemins autour de cette ville pour faciliter les communications.

Le roi se proposait de parcourir et de reconnaître, en détail, dans la journée du 20, les positions qu'avaient prises les trois corps d'armée la veille à la nuit ; le maréchal Jourdan s'étant trouvé mal dans la matinée en travaillant avec lui, et ayant été retenu au lit par un violent accès de fièvre, la reconnaissance fut remise au lendemain. Lorsque le roi, accompagné du maréchal, monta à cheval, le 21 au matin, il ne lui était parvenu aucun rapport qui pût faire présumer une prochaine attaque. Arrivé à la position de Suazo, que le comte Reille venait de quitter, il s'y arrêta pour l'examiner. Sa gauche est appuyée à la chaîne des montagnes dans la direction de Berostingueta, et sa droite au rio Zadora, en arrière de Margarita et en arrière de Crispijana ; elle est dominante sans être trop élevée, et permet de déployer sur toute son étendue de grands moyens d'artillerie. Elle se liait beaucoup mieux que celle d'Ariniz avec celle d'Aranguiz, occupée par le comte Reille et sur laquelle on avait à craindre que l'ennemi ne dirigeât de grandes forces en cas d'attaque. Frappé des avantages de cette position, le roi parut disposé à la faire occuper par l'armée du Midi et à placer celle du Centre sur un point intermédiaire entre la première et l'armée du Portugal. Les trois corps plus concentrés auraient pu se secourir, réciproquement, avec promptitude, et l'œil du général en chef eût embrassé l'ensemble de ce champ de bataille moins étendu. Ces nouvelles dispositions, qui, vraisemblable-

ment, auraient été prises la veille sans l'indisposition du maréchal Jourdan, auraient peut-être prévenu la catastrophe de la journée ; mais, l'officier envoyé au général Gazan pour lui dire de se rendre près du roi ayant rapporté qu'il ne pouvait s'éloigner de ses troupes, qui touchaient au moment d'être attaquées, on jugea qu'il n'était plus temps de faire ces changements.

Le roi se porta aussitôt en avant d'Ariniz, sur un grand mamelon occupé par la division Leval, qui tenait la droite de la ligne de l'armée du Midi ; de là il reconnut que, en effet, les alliés étaient en mouvement. Vers les huit heures, les postes placés sur la montagne annoncèrent que les ennemis avaient passé la Zadora à la Puebla, qu'une forte colonne suivait la grande route qui traversait le défilé et qu'une autre moins considérable gravissait la montagne. Le général Avy, envoyé en reconnaissance sur la droite de la Zadora, dans la direction de Mendoza, rendit compte, en même temps qu'un gros corps se dirigeait sur Tres-Puntas, en arrière de la division du général Leval. On aperçut également à travers les bois des mouvements qui semblaient indiquer la marche d'un autre corps dans la direction du pont de Nanclarez. Il n'était encore arrivé aucun rapport du comte Reille, mais on s'attendait à recevoir d'un instant à l'autre l'avis qu'il était attaqué.

L'armée du Midi, en position sur des mamelons qui traversent la vallée, n'avait pas à redouter l'attaque, de front, de la colonne aux ordres du général Hill, qui débouchait du défilé de la Puebla. Il n'était pas probable que celle qui débouchait sur Nanclavez pût franchir le pont tant que la division Leval conserverait sa position, mais on avait à craindre d'être tourné sur la droite par le corps signalé par le général Avy et sur la gauche par celui qui gravissait la montagne. Pour prévenir ce danger, le roi ordonna au comte d'Erlon de laisser la division Cassagne en réserve, derrière l'armée du Midi, et d'aller, avec la division Darmagnac et avec sa cavalerie, défendre le passage de la rivière à Tres-Puntas. Il donna ordre au général Gazan

d'envoyer sur la montagne la brigade Maransin, et, bientôt après, celui de faire soutenir cette brigade par une division. Il voulait que ce détachement, formé de trois brigades, balayât promptement les hauteurs et en descendît ensuite pour se porter sur le flanc des ennemis restés dans la vallée qu'il se proposait de faire attaquer, en même temps, par deux autres divisions.

Si les intentions du roi avaient été remplies, la division espagnole du général Morillo qui, d'abord, était seule sur la montagne, eût été promptement culbutée, et le corps du général Hill, enfermé entre le défilé de la Puebla et la Zadova, aurait pu être défait avant que l'ennemi eût achevé ses dispositions sur les autres points d'attaque, ce qui eût, sans doute, assuré le succès de la journée, ou, du moins, permis de conserver la position. Mais le général Gazan, au lieu d'exécuter littéralement les ordres qu'il avait reçus, ne mit d'abord en marche qu'un régiment de la brigade Maransin, puis le second régiment, et porta ensuite, non pas sur le sommet de la montagne où combattait la brigade Maransin, mais seulement sur le penchant, une brigade de la division Conroux et puis une brigade du général Darrican, faisant exécuter ces mouvements partiels au fur et à mesure que le général Hill envoyait des renforts au général Morillo. Cette manière d'opérer entraîna un long et meurtrier combat, qui ne pouvait avoir le résultat qu'on s'était proposé; elle en eut même un tout contraire, L'ennemi, s'étant toujours trouvé en force supérieure sur la hauteur, gagna du terrain, et vint, par le feu plongeant de ses tirailleurs, inquiéter les divisions dans la position d'Ariniz. Ce fut seulement alors que le général Gazan se décida à détacher la division Villatte pour soutenir la brigade Maransin. Elle arrêta les progrès de l'ennemi, lui fit même perdre du terrain et aurait, sans doute, achevé par le culbuter; mais on avait laissé fuir le moment favorable, et d'autres circonstances exigèrent d'autres dispositions.

Pendant que les Français avaient perdu un temps précieux à batailler, sur la montagne, au lieu d'agir avec vigueur et en masse, deux divisions anglaises s'étaient rapprochées de la

Zadora, et cherchaient à se réunir au général Hill par le pont de Nanclarès. Ce général, voyant que les troupes de sa droite se soutenaient sur les hauteurs, saisit le moment où la division Villatte venait de s'éloigner pour attaquer le village de Subijana-de-Alava, dont il s'empara, et il se mit ainsi en mesure de faciliter le passage du pont de Nanclarès aux divisions qui s'en approchaient. Quoique cette circonstance fût fâcheuse, il n'y avait pourtant rien de désespéré. Le général Leval était bien posté pour, sinon empêcher, du moins retarder la jonction des colonnes ennemies, et on pouvait, avec les divisions Conroux et Darrican, tenter une attaque contre le général Hill. Le roi, avant d'engager ces divisions, ordonna de faire avancer, pour les soutenir, celle du général Cassagne, qu'il croyait toujours en réserve ; mais il apprit qu'elle était allée au secours de la division Darmagnac.

Nous avons dit que, sur l'avis donné par le général Avy, cette dernière division avait marché dans la direction de Tres-Puntas. En arrivant à Margarita, elle s'engagea avec deux divisions anglaises qui avaient déjà jeté quelques troupes sur la gauche de la Zadora. Le comte d'Erlon, pénétré de l'importance d'arrêter les progrès de l'ennemi sur ce point, d'où il aurait pu prendre à revers la division Leval, appela la division Cassagne. L'action était des plus vives et pouvait avoir une suite très funeste si le comte d'Erlon était battu, puisque l'ennemi aurait eu la facilité de s'étendre sur les derrières de l'armée du Midi et de la séparer de celle du Portugal. Un rapport du comte Reille, que le roi reçut en même temps, donna de nouvelles et bien plus vives inquiétudes. Ce général rendait compte qu'il était attaqué par des forces infiniment supérieures et qu'on apercevait de grosses masses qui s'avançaient par la route de Murgina. Il se trouvait, en effet, en présence de deux brigades et de deux divisions de l'armée anglaise aux ordres du général Graham, du corps espagnol de Longa, de l'armée de Galice aux ordres du général Giron, et n'avait à leur opposer que deux faibles divisions et 1,500 Espagnols, reste des troupes de cette nation au

service du roi. Il était peu probable qu'avec des forces aussi inférieures il pût empêcher l'ennemi de franchir les ponts d'Arranguiz et d'Ariaga, et de se rendre maître de la communication avec Salvatierra, seul point sur lequel on pouvait se retirer. La ruine de l'armée dépendait du premier poste qui serait forcé; il ne restait en réserve que la cavalerie dont le terrain ne permettait de faire que très peu d'usage, ce qui la rendait plus embarrassante qu'utile. Le danger était donc imminent.

Dans une situation aussi critique, le roi jugea qu'il n'était plus temps de songer à attaquer le général Hill et qu'il était instant de concentrer davantage l'armée. Il ordonna au général Gazan et au comte d'Erlon de se replier sur la position de Suazo dont les avantages ont été développés; il s'y porta de sa personne, avec son état-major, et 45 bouches à feu y furent mises en batterie par les soins du général Tirlet, pour protéger le mouvement. Aussitôt que les troupes se mirent en retraite, elles furent suivies avec beaucoup de vigueur; toutefois, le feu de la grande batterie arrêta bientôt les colonnes ennemies: on les vit flotter et une d'elles se mit ventre à terre. Si on avait eu 10,000 hommes à lancer sur ces troupes ébranlées, cette partie de l'armée anglaise eût été détruite; mais le général Gazan, au lieu de conduire ses divisions sur la position indiquée, appuya fortement à droite (marchant en retraite) pour se lier au général Villatte, et continua à s'éloigner en suivant le penchant de la montagne, laissant la grande route et la ville de Vittoria au loin sur la gauche, et un grand intervalle entre lui et le comte d'Erlon. Ce dernier, voyant la direction que prenait son collègue, continua sa marche et ne s'arrêta qu'au village de Crispijana. Dès lors, il ne restait à prendre que celui d'une retraite générale; elle fut ordonnée sur Salvatierra. Le général Tirlet reçut l'ordre d'aller mettre le parc d'artillerie en mouvement et rendit compte peu de temps après qu'il était en marche dans la direction indiquée.

Pendant que des colonnes poursuivaient l'armée du Midi qui se retirait en bon ordre et toujours combattant, d'autres colonnes suivaient vivement l'armée du Centre, et seraient

arrivées sur les derrières de celle du Portugal si le comte d'Erlon ne les eût pas arrêtées, pendant quelque temps, au village de Crispijana. Le comte Reille, après avoir défendu divers postes sur la droite de la Zadura, obligé de céder au nombre, s'étant retiré sur la rive gauche, parvint à contenir sur l'autre rive le général Graham, malgré les plus grands efforts que fit ce général pour se rendre maître des ponts d'Aranguiz et d'Arriaga. Il ne se mit en retraite que quand les autres corps d'armée furent parvenus à sa hauteur.

Cependant le chemin que suivaient le parc et les équipages était tellement mauvais que quelques caissons se brisèrent, obstruèrent le passage, et arrêtèrent la marche de cet immense attirail. Sur ces entrefaites arrivèrent les hussards ennemis qui avaient passé par l'intervalle que les colonnes avaient laissé entre elles. Leur présence jeta l'épouvante parmi les conducteurs. Chacun d'eux s'empressa de dételer ses chevaux et le parc fut abandonné. L'armée, suivie faiblement, se retira sur Salvatierra. La nature du terrain couvert de bois, coupé de ravins et de fossés, occasionna quelque confusion ; mais les troupes se rallièrent pendant la nuit et continuèrent, le lendemain, leur retraite en bon ordre.

La perte des Français fut, en officiers, de 31 tués, parmi lesquels le général Sarrut, de 161 blessés et de 22 prisonniers; en sous-officiers et soldats, 694 tués, 4,170 blessés et 1,882 prisonniers. Total : 6,960. Celle des alliés, de 33 officiers tués, de 310 blessés, de 646 sous-officiers et soldats tués, 3,940 blessés. Total : 4,931.

La perte en tués et blessés fut donc, à très peu de chose près, égale de part et d'autre. Quant aux prisonniers, nombre d'hommes portés comme tels sur les états fournis dans les premiers moments, ayant rejoint plus tard leurs régiments, on peut assurer qu'il n'en resta pas au pouvoir de l'ennemi, le jour de la bataille, plus de 1,200 ; la plupart pris à Vittoria, où ils s'amusaient à piller. 150 bouches à feu, y compris celles provenant de l'évacuation de Madrid et de Burgos, 400 caissons et tous les équipages furent abandonnés ; presque tous les chevaux furent

sauvés. S'il y avait eu une route carrossable sur la ligne de retraite, rien de tout cela ne serait resté au pouvoir de l'ennemi, et lord Wellington, malgré la grande supériorité en nombre, n'eût remporté d'autre avantage que celui de contraindre son adversaire à la retraite.

Nous avons dit, d'après sir John Jones, officier du génie, qui devait le savoir, qu'on comptait à l'armée anglo-portugaise 65,000 hommes d'infanterie lorsqu'elle entra en campagne ; en supposant forte de 8,000 hommes la sixième division restée en arrière, pour protéger les équipages, il devait en rester 57,000 présents sous les armes. L'armée espagnole, aux ordres d'Abisbal, n'était encore qu'à la hauteur de Burgos, mais celle de Galice, commandée par Giron, la division de Morillo, celle de Longa, et nombre de guérillas avaient rejoint. En n'évaluant ces divers corps qu'à 23,000 hommes, nous trouvons que lord Wellington devait avoir 80,000 hommes d'infanterie sur le champ de bataille. D'après les rapports des généraux Gazan et Reille, l'infanterie du premier était réduite à 22,000 hommes et celle du dernier à 7,000. Il n'y en avait certainement pas plus de 10,000 sous le comte d'Erlon. On ne comptait donc, dans l'armée française, que 39,000 hommes d'infanterie, c'est-à-dire la moitié moins que dans celle des alliés. A la vérité, les Français avaient une supériorité en cavalerie de 2,000 à 3,000 hommes, mais on ne put pas, pour ainsi dire, employer cette arme à cause de la nature du terrain. Doit-on, maintenant, s'étonner qu'ils aient été obligés de battre en retraite ? Ne doit-on pas être plutôt surpris que lord Wellington n'ait pas tiré un meilleur parti de la grande supériorité de ses forces. Car, nous le répétons, il n'est redevable de la capture de l'artillerie et des équipages qu'à l'absence d'une route carrossable.

L'armée française, rangée aux environs de Salvatierra, en partit le lendemain et vint bivouaquer aux environs d'Echarry-Aranas, où le roi établit son quartier général. On n'aperçut que quelques éclaireurs ennemis. Le 23, elle continua sa retraite. Arrivé à Irrussun, sur la grande route de Pampelune à Tolosa, le roi ordonna au général Reille de se diriger sur la

dernière de ces villes pour se réunir au général Foy qu'on présumait devoir s'y être retiré, rallier la division Maucune, qui escortait le convoi, ainsi que les troupes de l'armée du Nord, répandues sur cette communication, et défendre ce grand débouché sur le territoire français. Mais ce général insista si fortement sur le danger qu'il courrait, si l'ennemi atteignait Tolosa avant lui, que le roi révoqua l'ordre qu'il lui avait donné et l'autorisa à marcher sur Irun, par Saint-Estovan et Verra. Cependant, il serait entré dans Tolosa le 24, et nous verrons bientôt que le général Foy soutint dans cette ville, le 25, un rude combat, qui, sans doute, aurait tourné à l'avantage des Français, si le général Reille s'était trouvé en mesure d'y prendre part. L'armée du Midi continua sa marche sur Pampelune, où le roi établit son quartier général. Le comte d'Erlon, qui faisait l'arrière-garde, dut combattre souvent pour arrêter la poursuite de l'ennemi ; à la nuit, il prit position à Irrussun.

Le 24, le roi séjourna à Pampelune ; il donna ses ordres relativement à la mise en état des fortifications, à l'armement, à l'approvisionnement et à la défense de la place. Il espérait que le général Clausel viendrait l'y joindre, mais, n'ayant point reçu de ses nouvelles, il présuma qu'il s'était rendu en Aragon pour se réunir au duc d'Albufera. Pendant la journée, le général Gazan échelonna les divisions de l'armée du Midi sur le chemin de Saint-Jean-Pied-de-Port, et le comte d'Erlon, suivi vivement, se replia dans les murs de Pampelune. Le lendemain, le général Gazan continua sa marche sur Saint-Jean-Pied-de-Port, et le roi se dirigea avec l'armée du Centre, sur la ville de Bastau, par Lanz. Il laissa le comte d'Erlon dans cette vallée et transporta, le 28, son quartier général à Saint-Jean-de-Luz. L'ennemi ne dépassa pas Pampelune et on ne vit que quelques guérillas à la queue des colonnes.

Pendant que lord Wellington poursuivait l'armée française dans la direction de Pampelune, un corps espagnol marchait par la grande route de Vittoria à Bayonne, dans l'espérance d'atteindre le convoi. Le général Foy, qui était à Bergara, ayant appris, le 22, par des fuyards et par la retraite des

garnisons de Salinas et de Mondragone, l'événement de la veille, se porta de suite en avant, avec quelques bataillons qui se trouvaient sous sa main, pour se procurer des nouvelles plus certaines, protéger la marche du convoi, et rappeler de Durango la garnison de Bilbao et une division italienne qui s'y était repliée. L'ennemi n'était point encore entré à Mondragone, mais le général Foy le rencontra à peu de distance de là. Quoique ses troupes fussent bien inférieures en nombre à celles des Espagnols, il n'hésita pas à engager le combat, le soutint pendant toute la journée et ne se retira qu'à la nuit sur Bergara. Ayant rallié, le lendemain, les 5,000 hommes qui venaient de Durango, il se replia sur Villaréal.

Lord Wellington, apprenant que les Espagnols rencontraient une résistance à laquelle on ne s'était pas attendu, détacha le général Graham avec deux divisions anglo-portugaises pour les soutenir. Le général anglais franchit le Puerto-San-Adrian, et se dirigea sur Segura, dans l'intention d'arriver à Villafranca avant le général Foy et de lui couper la retraite. Ce dernier, en ayant été informé, invita le général Maucune à revenir sur Villafranca après avoir fait entrer le convoi à Tolosa. Il évita, par cette sage prévoyance, le danger dont il était menacé, car, lorsque, le 24, la tête de sa colonne arriva à Villafranca, le général Maucune était aux prises avec l'avant-garde du général Graham. L'ennemi fut rejeté sur Segura, et la colonne française continua sa retraite sur Tolosa.

Le général Foy, au moyen des divers détachements qui s'étaient réunis à lui, avait sous ses ordres : 16,000 baïonnettes, 400 sabres et 10 pièces de canon. Présumant qu'il serait possible que l'armée se retirât en tout ou partie sur Tolosa par la route de Pampelune, il prit la résolution de suspendre sa retraite. Dans la matinée du 25, les colonnes du général Graham débouchèrent d'Alegria et attaquèrent les positions que tenaient les Français autour de Tolosa. Elles furent défendues avec beaucoup de valeur, et l'ennemi ne s'en rendit maître qu'après avoir sacrifié bien du monde. Quand, ensuite, le général anglais voulut faire enlever la ville d'as-

saut, les assaillants furent repoussés avec une grande perte ; le général Foy, sans nouvelles de l'armée, jugea qu'elle s'était retirée sur Pampelune et qu'une plus longue résistance serait sans utilité, et achèverait de le compromettre ; il se mit en marche pendant la nuit et vint occuper, le 26, la position d'Ernani. Il visita, le lendemain, la place de Saint-Sébastien, et y jeta une garnison de 2,600 hommes ; ce même jour, il se mit en communication avec le général en chef Reille, qui, comme nous l'avons dit, s'était porté sur Irun, et rentra sous ses ordres.

La conduite du général Foy, pendant le peu de jours qu'il resta livré à lui-même mérite, les plus grands éloges. Il montra, dans cette occasion, la plus grande fermeté, beaucoup de prévoyance, et de grands talents pour la guerre de montagne. Sa perte, dans les divers combats qu'il soutint, fut d'environ 700 tués et blessés. Celle des ennemis fut évaluée au triple.

La position d'Andouin pouvant être tournée facilement, les Français se replièrent, le 28, sur celle d'Oyarsum, ce qui permit à l'ennemi d'investir la place de Saint-Sébastien. La position qu'on venait de prendre étant tout aussi dangereuse que la première, le comte Reille jugea à propos de rappeler ses troupes sur la droite de la Bidassoa, laissant quatre bataillons sur les hauteurs de la rive opposée. Ces bataillons, attaqués le 2 juillet par des forces supérieures, se mirent en retraite et détruisirent le pont.

L'armée du Midi s'était retirée, comme nous l'avons dit, sur Saint-Jean-Pied-de-Port. L'ennemi ne montra que peu de troupes de ce côté, renforça son aile gauche et fit des préparatifs d'attaque contre Saint-Sébastien. Le roi, présumant qu'il ne s'engagerait dans cette opération qu'après avoir tenté de déposter de la vallée de Bostan les deux faibles divisions de l'armée du Centre, ordonna au comte Gazan de laisser une division à Saint-Jean-Pied-de-Port, et d'aller, avec ses autres divisions, relever le comte d'Erlon. Il donna ordre à ce dernier de venir à Santa-Fé et à Espolette, pour servir de réserve au comte Reille. Pendant que ce mouve-

ment s'exécutait, le général Hill s'avançait des environs de Pampelune dans l'intention de chasser les Français de la vallée de Bostan, et, le 4 juillet, ils attaquaient le poste de Barueta, au moment où la tête des divisions de l'armée du Midi atteignait Elizondo. Cette action, quoique vive, fut sans résultat ; mais elle annonçait les intentions du général Hill, et il nous semble que les généraux français auraient dû profiter de la circonstance qui réunissait les deux corps d'armée pour tomber sur l'ennemi. Ils préférèrent s'en tenir à l'exécution littérale des ordres qu'ils avaient reçus. Lorsque ses troupes furent relevées, le comte d'Erlon se mit en marche pour aller occuper les positions qui lui étaient indiquées. Le lendemain, le général Gazan fut, en effet, attaqué, et obligé de se retirer sur Moya. Deux jours après, à la suite d'un nouvel engagement, il se replia, par le col de Moya, sur Ainboue. Il nous semble que le général, n'étant attaqué que par le corps du général Hill et quelques troupes espagnoles, et ayant sous sa main trois divisions et une brigade d'infanterie, aurait dû mieux défendre le terrain.

Dans ces entrefaites, le roi reçut un rapport du général Clausel, daté de Saragosse, le 30 juin. On se rappelle que sur le premier avis de la prochaine entrée en campagne de l'armée anglo-portugaise, le roi invita le ministre à donner ordre à ce général de venir le joindre, s'il pensait qu'il dût suspendre ses opérations. Le général Clausel ne faisant mention dans son rapport d'aucun ordre du ministre, on doit présumer qu'il ne lui en fut pas adressé. Celui que le roi lui envoya, de Burgos, le 9 juin, lui parvint le 15, et il fit de suite ses dispositions pour l'exécuter. Le 18, il se trouvait à Estella, avec les divisions Taupin et Barbot, de l'armée du Portugal, la division Wandermassen et la brigade Abbé, de l'armée du Nord. Le lendemain, il se rapprocha de Logroño. S'il eût continué sa marche dans la direction de Vittoria, il y serait arrivé le 20 au soir, ou le 21 au matin; mais, les ordres du roi ne lui étant point parvenus et n'ayant aucune nouvelle de l'armée, il fut dans l'incertitude sur le parti qu'il devait prendre. Dans la soirée, il apprit que le comte d'Erlon,

qui avait occupé Aro, en était parti et marchait sur Miranda. Cet avis, qui n'était pas exact, puisque ce n'était pas à Miranda mais à la Puebla, que se rendait l'armée du Centre, le jeta dans l'erreur. Il supposa que l'armée s'était portée sur le Haut-Èbre et qu'il devait chercher à se mettre en communication avec elle par Miranda. La journée du 20 fut employée en faux mouvements dans cette direction et en reconnaissances. Apprenant enfin que l'armée était vers Vittoria, il se disposa à l'aller joindre et, le 21, au soir, la tête de sa colonne arriva à Peñacerrada. On lui assura que, dans la journée, il y avait eu une bataille, à la suite de laquelle l'armée française avait évacué Vittoria. Ne voulant pas s'en rapporter au dire des paysans, il échelonna son infanterie sur la route de Vittoria et s'avança jusqu'à une demi-lieue de cette ville. Quelques prisonniers qu'on ramassa lui confirmèrent la retraite de l'armée sur Salvatierra. Il rétrograda de suite sur Logroño, espérant de se mettre en communication avec le roi par la vallée d'Araquil ; mais un corps ennemi, qui se porta sur Estella, lui fit perdre cette espérance. Il se replia sur Tudela par Lodossa et Calahorra ; n'étant plus à temps d'atteindre Pampelune, il se dirigea sur Saragosse. Quelques jours après la réception de ce rapport, le roi apprit que le général Clausel était à Jaën, et que le duc d'Albufera exécutait sa retraite par la Catalogne.

Depuis le jour de son arrivée à Saint-Jean-de-Luz, le roi s'occupait sans relâche, avec les administrations militaires et les autorités civiles, du service des subsistances. On transporta par mer, à Saint-Sébastien, des approvisionnements en vivres et en munitions, des canonniers, des sapeurs et des officiers du génie. Les gardes nationales des départements frontières, mises en réquisition, et les employés des douanes aidaient les troupes de ligne à garnir les nombreux passages des Pyrénées. Le général Tirlet, envoyé à Toulouse, pour tirer de cet arsenal un nouvel équipage de campagne et des munitions, exécutait avec son zèle, son activité et sa capacité ordinaires les ordres qu'il avait reçus. Déjà, une trentaine de bouches à feu étaient rendues aux divisions et l'armée tou-

chait au moment de prendre une attitude offensive, lorsque le maréchal Soult arriva à Bayonne, le 12 juillet, pour en prendre le commandement. Le roi se rendit aux eaux de Bagnères et le maréchal Jourdan rentra dans ses foyers.

Chef d'état-major de l'armée, le maréchal Jourdan n'était revêtu d'aucun commandement. Ses fonctions se bornaient à transmettre les ordres au général en chef, et à en rendre compte au ministre. Nous croyons que, sous ces deux rapports, il est exempt de tout reproche.

Il était aussi de son devoir de donner des conseils au roi ; il s'en acquitta avec le zèle et la bonne foi que lui inspirèrent toujours l'amour de la patrie et l'honneur des armes de la France. S'il se trompa quelquefois, c'est parce que les hommes les mieux intentionnés sont sujets à l'erreur. Cependant, on voulut le rendre responsable des malheurs de la campagne. Nos lecteurs ont pu voir une note (1) dans laquelle sont résumés les reproches qu'on lui adressa. Ils jugeront.

Ici se terminent nos mémoires sur la guerre d'Espagne. En les écrivant, nous avons cherché la vérité avec un soin scrupuleux, et nous croyons ne pas nous en être écarté dans le récit des opérations auxquelles nous avons pris part, ou qui ont eu lieu sous nos yeux. S'il en était autrement, ce serait une erreur à laquelle notre intention n'aurait nullement participé. Quant au précis des opérations auxquelles nous sommes étranger, nous avons consulté et analysé les pièces officielles qu'il nous a été possible de nous procurer, et les ouvrages publiés jusqu'à ce jour. Si ces guides nous avaient trompé dans quelques circonstances, on devrait accuser notre peu d'intelligence à découvrir la vérité, mais non pas nos intentions. Ces faits nous ont suggéré, de temps à autre, des réflexions que nous abandonnons à la critique, n'y attachant d'autre importance que celle de les avoir émises de bonne foi.

FIN

(1) Page VIII de l'Introduction.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION VII

CHAPITRE PREMIER

Situation de l'Europe, au commencement de 1808. — D. Emmanuel Godoy. — Fâcheux résultats pour l'Espagne de son alliance avec la France. — Proclamation du prince de la Paix. — Traité de Fontainebleau. — Dispositions contre le Portugal. — Événements de l'Escurial. — Entrée du général Junot à Lisbonne. — Infractions au traité de Fontainebleau. — Insurrection d'Aranjuez. — Abdication de Charles IV en faveur de son fils. — Entrée du grand-duc de Berg à Madrid. — Protestation de Charles IV contre son abdication. — Départ de Ferdinand de Madrid et son arrivée à Bayonne. — Négociations entre l'Empereur et Ferdinand. — Arrivée de Charles IV à Bayonne. — Insurrection des habitants de Madrid. — Abdication de Charles IV en faveur de Napoléon. — Adhésion de Ferdinand à l'abdication de son père. — L'Empereur proclame son frère Joseph roi d'Espagne et des Indes. — Réunion d'une Junte espagnole à Bayonne. — Elle discute et accepte une nouvelle constitution. — Le nouveau roi forme son ministère et sa maison. — Il entre dans son royaume, entouré de tous les Espagnols réunis à Bayonne. 1

CHAPITRE II

Insurrection générale en Espagne. — Formation des Juntes provinciales. — Elles organisent diverses armées. — Les insurgés sont battus sur divers points. — Le général Dupont marche sur l'Andalousie. — Le maréchal Moncey est repoussé de devant Valence. — Une armée espagnole est défaite par le maréchal Bessières à Medina de Rio-Seco. — Le roi arrive à Madrid. — Relation de l'expédition du général Dupont. — En apprenant la capitulation de Baylen, le roi évacue Madrid. — Attaque de Saragosse. — Levée du siège de cette place. — L'armée française prend des cantonnements sur la rive gauche de l'Èbre 39

CHAPITRE III

Refus du secours d'une armée offert par les Anglais aux Espagnols. — Cette armée débarque en Portugal. — Insurrection générale dans ce royaume. — — Capitulation du général Junot. — Situation de l'armée française. — Expédition contre un corps d'armée sorti de Saragosse. — Force et position de l'armée au 20 septembre. — Installation de la Junte centrale à Aranjuez. — Blacke et Castaños se rapprochent de l'Ebre. — Occupation de Bilbao par les Espagnols. — Ils en sont chassés par le maréchal Ney. — Nouvelle position prise par le maréchal Moncey. — Le maréchal Ney retourne à la Guardia. — Le général Blake échoue dans une seconde tentative sur Bilbao. — Une troisième lui réussit. — Il rassemble son armée à Zornosa. - Dispositions pour arrêter l'ennemi devant Durango. — Plan d'opérations arrêté à Saragosse. — Expédition sur Logroño et Lodosa. — Entrée en Espagne des troupes de la grande armée. — Bataille de Zornoza. — Situation des affaires à l'arrivée de l'Empereur à Vittoria. — Ouverture de la session du Corps législatif. 60

CHAPITRE IV

Organisation de l'armée. — Combat de Guenès. — Bataille d'Espinosa. — Combat de Burgos. — Réflexions sur ce combat. — Invasion de la province de Santander. — Réflexions sur la position du roi. — Entrée du roi à Burgos. — Projets du général Castaños. — Sa retraite sur Tudela. — Dispositions faites par ce général pour recevoir la bataille. — Bataille de Tudela. — Retraite de l'armée d'Aragon sur Saragosse. — Retraite de l'armée d'Andalousie sur Siguensa. — Marche du maréchal Ney sur Saragosse. — Combat de Buvierca. — Positions de l'armée anglaise. — Marche de l'Empereur sur Madrid. — Combat de Somo-Sierra. — Attaque de Madrid. — Sommations adressées au commandant et ses réponses. — Soumission de cette capitale. — Dispositions législatives faites par l'Empereur. — Serment des habitants de Madrid au roi. — Entrée du roi dans la capitale. 82

CHAPITRE V

Résultat de la soumission de Madrid. — Manifeste de la Junte suprême de Séville. — Proclamation de la Junte du Portugal. — Tentative du général anglais Moore contre le maréchal Soult. — Retraite de l'armée anglaise. — Bataille de la Corogne. — Embarquement des Anglais. — Reddition de la place de la Corogne. — Capitulation de celle du Ferrol. 110

CHAPITRE VI

L'Empereur nomme le roi Joseph son lieutenant. — Énumération des troupes passées sous les ordres du roi. — Instructions qui lui sont données par l'Empereur. — Dispositions faites pour la sûreté de Madrid. — Désarmement et punition des habitants de Chinchon et de Colmenar. — Attaque du pont d'Almaras par le duc de Dantzig. — Refus de ce maréchal d'exécuter les ordres du roi. — Son retour à Madrid. — Opérations du

maréchal Victor contre le duc de l'Infantado. — Bataille d'Uclès. — Suites de cette bataille. — Marche des généraux Leval et Lasalle sur Talavera et Almaras. — L'ennemi s'empare du pont d'Almaras. — Sa retraite à l'approche du 1er corps 129

CHAPITRE VII

Siège de Saragosse 149

CHAPITRE VIII

Le roi prend le commandement de l'armée. — Instructions de l'Empereur. — Réflexions sur ces instructions. — Fausse position du roi et du maréchal Jourdan, major-général. — Le duc de Dalmatie ne peut passer le Minho à son embouchure. — Il revient sur Orense. — Combats livrés pendant sa marche. — Il entre en Portugal par la province de Tras-los-Montes. — Ses communications avec l'Espagne sont interceptées. — Préparatifs du duc de Bellune pour passer le Tage. — Le général Sébastiani repousse l'armée espagnole qui s'était approchée de Tolède. — Motifs qui déterminent le roi à faire attaquer le général Cuesta. — Le maréchal Victor passe le Tage. — Avantages remportés par ses troupes. — L'ennemi se retire au delà de la Guadiana. — Bataille de Médellin. — Le général Sébastiani entre dans la province de la Manche. — Bataille de Ciudad-Réal. — Combat de Santa-Cruz. — Marche de la division Lapisse sur Alcantara. — Suite des batailles de Médellin et de Ciudad-Réal. 168

CHAPITRE IX

Départ de la garde impériale. — Réponse du prince de Neuchâtel aux représentations du duc d'Elchingen. — Retour de La Romana en Galice. — Il s'empare de Villafranca. — Insurrection générale dans la Galice et les Asturies. — Courses des bandes armées dans les provinces du nord. — Arrivée du 5e corps à Valladolid. — Le général Kellermann rétablit les communications avec le 6e corps. — Opérations du maréchal Ney en Galice. — Expédition des Asturies. — Attaque de Lugo. — Evacuation de Santiago. — Occupation momentanée de Santander par les Espagnols. — Le corps de Murillo est détruit. — Causes qui firent échouer l'expédition des Asturies. — Relation de l'expédition du Portugal depuis le moment où le duc de Dalmatie entre dans ce royaume jusqu'à celui où il se dispose à évacuer Oporto. — Découverte d'un complot. — Mesures politiques pour suppléer à l'insuffisance des moyens de conquêtes. — Réflexions à ce sujet. 193

CHAPITRE X

Retraite du duc de Dalmatie. — Réflexions sur cette retraite. — Expédition du duc de Dalmatie contre La Romana. — Évacuation de la Galice. — Le général Franceski est pris par le Capucino. — Mauvais traitements qu'il essuie. — Tentatives des habitants de Carthagène pour le faire évader. — Sa mort. — Retour du duc de Bellune sur la rive gauche du Tage. — Retraite du général Sébastiani sur Madridéjos. — L'armée de Cuesta est pour-

suivie par le 4e corps jusqu'à la sierra Morena. — Reproches adressés au maréchal Jourdan sur les opérations militaires. — Réponse de ce maréchal. — Les 2e, 5e, 6e corps passent sous le commandement du duc de Dalmatie. — Propositions et demandes de ce maréchal. — Réponse du maréchal Jourdan au duc de Dalmatie. 219

CHAPITRE XI

Situation et emplacement des armées au 20 juillet. — Réunion de l'armée anglaise à l'armée espagnole. — Dispositions pour arrêter le mouvement offensif des ennemis. — Rassemblement de l'armée française près de Tolède. — Combat d'Alcabon. — Retraite de Cuesta. — Les Français passent l'Alberche. — Combat de Casalejos. — Attaque du duc de Bellune sur la gauche des Anglais. — Bataille de Talavera. — Marche d'une partie de l'armée contre Venegas. — Retraite de l'armée espagnole. — Opérations du duc de Dalmatie. — Combat du pont de l'Arzobispo. — Retour du duc d'Elchingen à Salamanque. — Combat du col de Baños. — Opérations contre Venegas. — Combats entre le Jarama et le Tage. — L'armée marche sur Tolède. — Elle passe le Tage. — Bataille d'Almonacid. — Rentrée du roi dans sa capitale. — Réflexions sur cette campagne de vingt jours. 249

CHAPITRE XII

Situation pénible de l'armée française en Espagne. — Embarras pour contenir les provinces conquises et détruire les bandes d'insurgés. — Fausses notions sur les armées anglaise, espagnole et portugaise. — Combat de Tamamès. — Le maréchal Jourdan reçoit l'autorisation de rentrer en France. — Bataille d'Ocañà. — Combat de Tormès. — Coup d'œil sur les opérations en Aragon et en Catalogne 274

CHAPITRE XIII

Position des diverses armées. — Passage de la Sierra-Morena. — Entrée des Français dans Cordoue, Séville, Grenade et Malaga. — Marche du duc de Bellune sur Cadix. — Marche du duc de Trévise sur Badajoz. — Tentative du général Suchet sur Valence. — Siège d'Astorga. — Réunion des Cortès à Cadix. — Le roi visite les provinces du midi. — Son retour à Madrid. — Nouvelle organisation de l'armée. — Création des gouvernements militaires. — Effet qu'elle produit 293

CHAPITRE XIV

Précis des opérations de l'armée de Catalogne et de l'armée d'Aragon, dans le courant de l'année 1810. — Situation des affaires au centre et au nord de l'Espagne. — Suite du précis des opérations de l'armée du Midi, jusqu'à la fin de 1810 305

CHAPITRE XV

Précis des opérations du maréchal Masséna, prince d'Essling, en Portugal 319

CHAPITRE XVI

Précis des opérations de l'armée du Midi dans le courant de l'année 1811, et des opérations de l'armée de Portugal depuis son retour en Espagne jusqu'à la fin de la même année. 340

CHAPITRE XVII

Précis des opérations des armées de Catalogne, d'Aragon, du Nord et du Centre en 1811. — Voyage du roi à Paris. 356

CHAPITRE XVIII

Difficulté de faire vivre les troupes. — Course inutile du général Montbrun vers Alicante. — Lord Wellington assiège et prend Ciudad-Rodrigo. — Réfutation des reproches adressés au commandant de la place et au duc de Raguse. — La place de Badajoz est assiégée et prise d'assaut par l'armée anglo-portugaise. — Tentatives du duc de Dalmatie pour la secourir. — Causes de la perte de cette place. — Diversion inutile du duc de Raguse. — Sa réponse aux reproches qui lui furent adressés. — Réflexions à ce sujet 370

CHAPITRE XIX

L'Empereur confie au roi le commandement général des armées. — Difficultés qu'il éprouve. — Le général Hill détruit le pont d'Almaras. — Mémoire du maréchal Jourdan sur la situation des armées. — Instructions adressées au roi par le ministre de la guerre. — Réflexions à ce sujet. — Force et organisation des armées 383

CHAPITRE XX

Incertitude sur les projets de l'ennemi. — Ordres donnés aux divers commandants en chef de marcher au secours de l'armée contre laquelle l'ennemi prendra l'offensive. — Ces ordres ne sont pas exécutés. — Lord Wellington marche sur Salamanque, et assiège les forts. — Le duc de Raguse rassemble son armée. — Les forts de Salamanque se rendent à discrétion. — Le duc de Raguse se retire sur la rive droite du Douro. — Il est suivi par Lord Wellington, qui s'établit sur la rive gauche. La division Bonnet évacue les Asturies et rejoint l'armée du Portugal. — Le duc de Raguse passe le Douro. — Son armée et celle des alliés marchent dans la direction de Salamanque. — Le duc de Raguse passe le Tormès. — Bataille des Arapiles. — L'armée du Centre, qui va au secours de celle du Portugal, ne peut la joindre avant la bataille. — Retraite de celle-ci vers Burgos. — Le roi revient à Madrid. 398

CHAPITRE XXI

Lord Wellington marche sur Madrid. — Evacuation de cette ville par les Français. — Combat de Majalahonda. — Entrée des Anglais dans la capitale. — Retraite de l'armée du Centre sur Valence. — Les Anglais prennent

le Retiro. — L'armée du Portugal se porte en avant et fait replier les ennemis sur la gauche du Duero. — Lord Wellington revient sur le Duero, et marche sur Burgos. — Le maréchal Clausel se replie sur Pancorbo. — Les alliés assiègent Burgos. — L'armée française du Portugal prend l'offensive. — Les ennemis lèvent le siège du fort de Burgos et se retirent sur la rive gauche du Duero. — L'armée française les poursuit et prend position sur la rive droite 423

CHAPITRE XXII

L'armée du Midi évacue l'Andalousie et se réunit à celle du Centre. — Entrevue du roi avec le duc de Dalmatie. — Discussion sur le plan d'opérations. — Dispositions pour marcher sur Madrid. — Résistance du duc de Dalmatie aux ordres du roi. — Reddition du fort de Chinchilla. — Marche des armées du Midi et du Centre sur Madrid. — Retraite du général Hill. — Réunion des armées du Midi, du Centre et du Portugal sur la Tormès. — Divergence d'opinions sur la manière d'attaquer l'ennemi. — Le plan proposé par le duc de Dalmatie est adopté. — Les armées impériales passent la Tormès. — Les alliés battent en retraite. — Les armées entrent en cantonnements. — Réfutation d'un paragraphe de l'histoire de la guerre d'Espagne et du Portugal de sir John Jones 435

CHAPITRE XXIII

Établissements des armées du Midi, du Centre et du Portugal en cantonnements. — Effet produit par le séjour des Anglais à Madrid. — Nouvelles des désastres de la campagne de Russie. — Interruption des communications avec la France. — Situation des affaires dans les provinces du Nord. — Nouvelles instructions de l'Empereur pour pacifier ces provinces. — Exécution de ces instructions. Rentrée en France d'un grand nombre de troupes des armées d'Espagne. — Continuation de l'interruption des communications avec la France. — Instructions adressées au général en chef de l'armée du Nord par le ministre de la guerre. — Commencement d'exécution de ces instructions. — Coup d'œil sur les opérations du maréchal Suchet. 449

CHAPITRE XXIV

Situation respective des armées. — Dispositions ordonnées au premier avis de la marche des ennemis. — L'armée anglo-portugaise s'avance par les deux rives du Douro. — Combat de Salamanque. — L'armée française se concentru aux environs de Tordesillas, celle des alliés entre Toro et Zamora. — Retraite des Français sur Burgos. — Combat d'avant-garde. — Nouvelle retraite au delà de l'Ébre ! — Destruction du fort de Burgos. 461

CHAPITRE XXV

Retraite de l'armée sur Vittoria. — Bataille de Vittoria. — Suites de cette bataille 471

ÉMILE COLIN, IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-ET-M.)

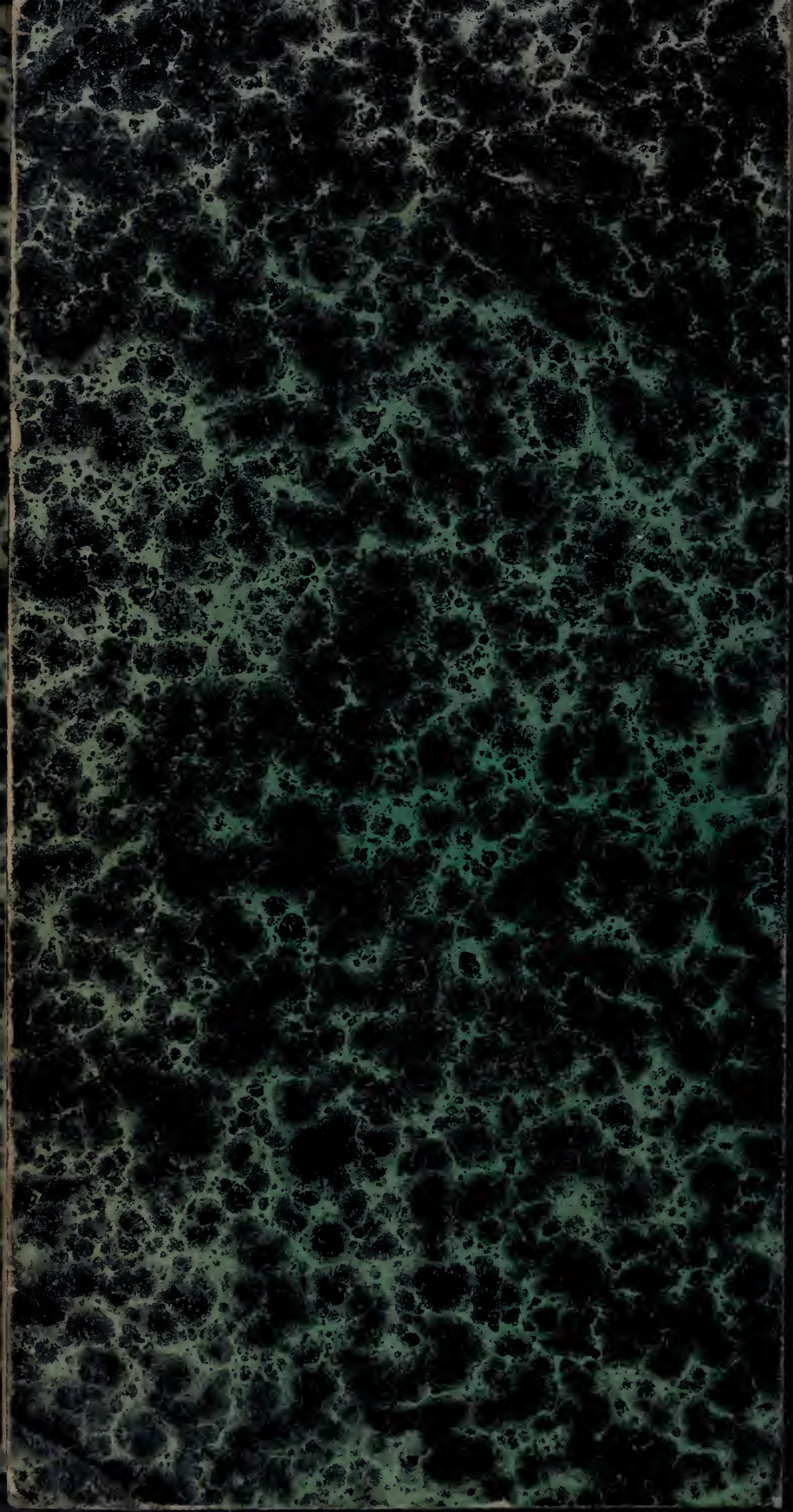
HF
J865m

171952

Author Jourdan, Jean Baptiste

Title Mémoires militaires.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU